



EDWARDS LIBRARY.

~~913.38~~

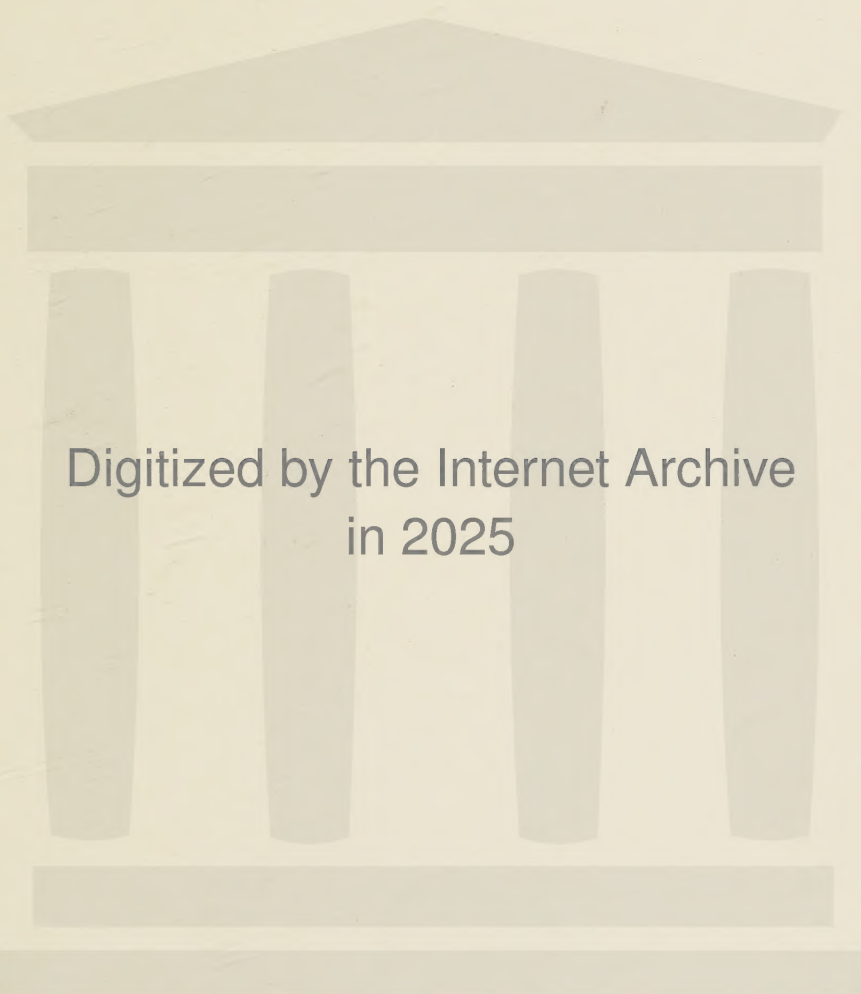
~~50~~

~~936.2~~
~~5~~



LES
CIVILISATIONS PRÉHELLÉNIQUES

DANS
LE BASSIN DE LA MER ÉGÉE



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_KV-052-615



Vase de Mochlos

D'après SEAGER, Mochlos, pl. 11.

RENÉ DUSSAUD

LES CIVILISATIONS PRÉHELLÉNIQUES

DANS
LE BASSIN DE LA MER ÉGÉE

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

*avec 325 gravures et 18 planches hors texte
dont cinq en couleurs.*



PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, VI^e

1914

Tous droits réservés

A MONSIEUR

EDMOND POTTIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

CONSERVATEUR DU DÉPARTEMENT DES ANTIQUITÉS ORIENTALES

ET DE LA CÉRAMIQUE ANTIQUE

AU MUSÉE DU LOUVRE

Hommage de respectueux dévouement.

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

L'augmentation de moitié du nombre de pages et de gravures, l'addition de quatorze planches hors texte dont cinq en couleur, la réfection de nombreux clichés (notamment toutes les cartes), attestent suffisamment que cette deuxième édition a été non seulement remaniée et mise au courant des découvertes récentes, mais qu'elle est aussi en partie nouvelle. Nous avons dédoublé le chapitre qui traitait de Troie, de Mycènes, de Tirynthe et de la Grèce continentale, et ajouté un chapitre sur l'influence égéenne en Égypte et en Syrie.

Le tableau synchronique (pl. XIII) justifiera, nous l'espérons, notre exposé. Mieux que de longues digressions, il montre, d'une part, la cohésion des civilisations égéennes et, de l'autre, le parallélisme de leur évolution avec le développement de la civilisation égyptienne.

Nous remercions cordialement de leur obligeance, MM. Edmond Pottier, Salomon Reinach et Henri Hubert, conservateurs des Musées Nationaux, qui nous ont autorisé à reproduire nombre de monuments, même inédits, des Musées du Louvre et de Saint-Germain. Pour Chypre, plusieurs figures ont été extraites d'un recueil constitué au cours de ses fouilles par M. Ohnefalsch-Richter et donné par lui à M. Cartailhac. Ce dernier a eu l'extrême amabilité de le mettre à notre disposition et nous l'avons cité sous le nom de « dossier Richter-Cartailhac ». Des notes manuscrites jointes à ce dossier, nous n'avons

tiré que les indications de dimension et de provenance. Depuis, sur le désir qu'il en a exprimé pour l'utiliser à nouveau, ce dossier a été remis à M. Ohnefalsch-Richter. Nous avons pu compléter l'illustration grâce à la libéralité de l'American Exploration Society (fouilles de Crète), de l'Université de Pennsylvanie, de l'École américaine d'Athènes, de l'Archaeological Institute of America, de M. Karo et de l'Institut archéologique allemand, de l'Académie dei Lincei, de M. Sotiriadis d'Athènes, de M. Hazzidakis de Candie, de M. Hubert Schmidt des Musées royaux de Berlin, de la maison Perrin et C^{ie}, de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, etc.

R. D.

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

La période historique proprement dite est celle pour laquelle nous disposons d'abondants documents écrits, surtout de documents contemporains des événements. Longtemps, les anciens peuples n'ont été connus que par l'histoire. Ce fut un premier progrès d'écarter les traditions douteuses et les mythes singuliers qui prétendaient définir les origines. En dépit des systèmes qui essayaient d'en rendre compte, la plupart des historiens rejetaient ce passé nébuleux comme inutilisable.

Un des titres de gloire du dix-neuvième siècle est d'avoir osé s'aventurer hors des limites de l'histoire, d'avoir retrouvé les vestiges de l'activité humaine antérieurement à toute notation écrite, en un mot, d'avoir constitué la préhistoire. Il a fallu instituer des méthodes nouvelles que personne ne conteste aujourd'hui et qui utilisent les données fournies par la géologie, l'ethnographie et l'archéologie.

On a ainsi deux disciplines, la préhistoire et l'histoire, séparées non seulement par les méthodes, mais aussi par une période de temps souvent considérable. C'est cette lacune que s'efforce de combler la protohistoire. Cette position intermédiaire que la protohistoire occupe dans le temps, elle la tient aussi quant à la méthode qui n'est pas uniquement celle de l'histoire ou de la préhistoire, mais participe de l'une et de l'autre. Dans la protohistoire, les textes ne font pas défaut; mais ils sont encore rares ou légendaires ou proviennent de

sources étrangères et, en somme, ils restent dominés par les trouvailles archéologiques.

Dans le bassin égéen, les découvertes de Schliemann et celles qui se poursuivent en Crète depuis 1900, pour ne citer que les plus célèbres, nous mettent en présence de civilisations dont les textes sont encore indéchiffrés. Dès lors, il faut faire appel à d'autres ressources, déterminer la stratigraphie, fixer le développement de la céramique et de l'industrie du métal, établir des synchronismes. On parvient ainsi à classer les monuments, puis à les dater. Dans l'interprétation, on fera un emploi judicieux des textes étrangers, des données de la linguistique et de l'histoire comparée des religions. Une première constatation dominera ce classement et achèvera de définir le terme de protohistoire orientale : les civilisations que nous étudierons se sont développées pendant les âges du cuivre et du bronze.

Pour établir ce volume, nous avons plus ou moins utilisé nos articles parus dans divers périodiques (1), mais ce n'est pas sans leur faire subir un remaniement complet. Le chapitre intitulé « Cultes et Mythes » et plusieurs paragraphes sont inédits.

(1) Voici, pour n'y plus revenir, la liste de ces articles :

La Troie homérique et les récentes découvertes en Crète (Revue de l'École d'Anthropologie, 1905, pp. 37-55). — *Questions mycéniques* (Revue de l'Histoire des Religions, 1905, I, pp. 24-63). — *La Civilisation préhellénique dans les Cyclades* (Rev. de l'École d'Anthr., 1906, pp. 105-132). — *Les Fouilles récentes dans les Cyclades et en Crète* (Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthrop. de Paris, 1906, pp. 109-131). — *L'Art préhellénique en Crète* (Gazette des Beaux-Arts, février 1907, pp. 89-113). — *Questions de chronologie minoenne* (Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthr. de Paris, 1907, pp. 445-449). — *La Méditerranée préhellénique d'après les fouilles récentes en Crète* (Revue des Idées, 15 décembre 1907, pp. 1057-1073). — *L'Île de Chypre particulièrement aux âges du cuivre et du bronze* (Rev. de l'École d'Anthr., 1907, pp. 145-175 et pp. 181-212). — *La Protohistoire orientale et quelques éléments décoratifs chypriotes* (Rev. de l'École d'Anthr., 1908, pp. 185-197). — *Le Sarcophage peint de Haghia Triada* (Revue de l'Histoire des Religions, 1908, II, pp. 364-370).



FIG. 1. — Développement, obtenu au Musée de Saint-Germain, du vase en stéatite de Hagia Triada, dit des vanneurs ; voir fig. 43.

CHAPITRE PREMIER

LA CRÈTE PRÉHELLÉNIQUE

I. — De l'histoire à la protohistoire.

L'étude méthodique des restes antiques, en Italie et en pays grec, a été singulièrement facilitée par la transition que le hasard des découvertes a généralement ménagée pour passer du connu à l'inconnu. En premier lieu, le contact avec l'antiquité n'a jamais été complètement perdu. Il suffit de constater, par exemple en Provence, combien les églises romanes conservent d'éléments d'architecture romaine que reprendra la Renaissance. Lorsque vient cette époque, les antiquaires s'éprennent sans effort des œuvres d'art qui surgissent du sol et ils se mettent à collectionner avec ferveur les statues et les reliefs antiques. Au dix-huitième siècle, Rome réunit dans ses Musées du Capitole et du Vatican presque tout le matériel archéologique classique alors connu, c'est-à-dire très peu d'œuvres grecques originales — encore sont-elles de basse époque comme le Laocoon, le taureau Farnèse, les groupes de Gaulois — mais nombre de reliefs, statues et bustes de la Rome impé-

riale, auxquels il faut ajouter des copies romaines, en général assez pauvres, de statues grecques. C'est d'après ces matériaux, et sans connaître la Grèce, que le grand archéologue Winckelmann († 1768) écrit son *Histoire de l'art dans l'antiquité*, livre de chevet de plusieurs générations d'artistes et de lettrés.

L'époque napoléonienne inaugure des méthodes nouvelles



FIG. 2. — Coupe en or. Mycènes.

qui donnent à l'étude de l'antiquité l'impulsion la plus féconde. L'expédition d'Égypte met sur pied la monumentale *Description de l'Égypte* ; Caroline, devenue reine de Naples, entreprend à Pompéi des fouilles actives ; enfin, Paris voit fonder le Musée Napoléon qui groupe, mais pour un temps assez court, toutes les merveilles de l'antiquité alors connues.

Tandis que l'Italie et la France s'adonnent à l'admiration de l'art romain, l'Angleterre découvre l'art grec et, peu à peu, en établit la valeur supérieure. De l'installation des marbres du Parthénon au British Museum (1816) date le prestige incontesté de Phidias. Le vandalisme si décrié de lord Elgin a, de fait,

déterminé un progrès décisif dans l'histoire de l'art. On n'hésite plus à le reconnaître (1).

Avec le dix-neuvième siècle, le champ des investigations archéologiques s'étend considérablement. Il faut signaler le relevé des temples de Sicile, les fouilles d'Égine qui font la



FIG. 3. — Coupe en or. Mycènes.

gloire de la Glyptothèque de Munich, enfin les découvertes en Asie Mineure. Bientôt s'instituent les recherches méthodiques et de longue haleine, notamment celles que dirigent les corps savants de divers pays et, coup sur coup, surviennent les trouvailles les plus inattendues. Tandis que s'accumulent les matériaux qui jalonnent le plein développement de l'art classique,

(1) ADOLF MICHAELIS, *Die archaologischen Entdeckungen des neunzehnten Jahrhunderts* (1906 ; 2^e éd., 1909) ; voir ET. MICHON, *Journal des savants*, 1907, pp. 258-273.

on ramène au jour l'art qui florissait à Athènes avant Phidias. Les flancs de l'Acropole livrent, presque intactes et revêtues de leur brillante polychromie, les sculptures vieilles de vingt-quatre siècles que les Grecs avaient jetées dans le remblai lors de la réédification des temples athéniens détruits par les Perses. Cette découverte fit d'autant plus sensation qu'elle semblait avoir choisi son heure, celle où l'éducation du goût permettait de sentir le charme intime d'une technique moins sévère que celle des purs classiques.

Déjà, en effet, les vieux cadres avaient été brisés avec éclat par les trouvailles de Schliemann à Troie, à Mycènes, à Tirynthe, à Orchomène. Le problème de la civilisation préhellénique, appelée alors mycénienne, se posait avec ampleur. On a souvent cité, pour le railler, le fameux télégramme du 28 novembre 1876, par lequel Schliemann faisait part au roi de Grèce des trésors mis au jour sur l'acropole de Mycènes : « J'annonce avec une extrême joie à Votre Majesté que j'ai découvert les tombeaux que la tradition, dont Pausanias se fait l'écho, désignait comme les sépulcres d'Agamemnon, de Cassandre, d'Eurymédon et de leurs compagnons, tous tués pendant le repas par Clytemnestre et son amant Égiste. J'ai trouvé dans ces sépulcres des trésors immenses qui suffisent à eux seuls à remplir un grand musée qui sera le plus merveilleux du monde et qui, pendant des siècles à venir, attirera en Grèce des milliers d'étrangers... Que Dieu veuille que ces trésors deviennent la pierre angulaire d'une immense richesse nationale. » Ce télégramme ne paraît pas ridicule à qui visite la grande salle du Musée national à Athènes.

Si Schliemann s'en était tenu à affirmer qu'il avait découvert les tombes désignées par la tradition comme celles du roi d'Argos et de ses compagnons, il eût montré une rare perspicacité. Belger, dans des opuscules estimés, a développé cette thèse. Malheureusement, l'intrépide fouilleur n'eut bientôt plus d'autre souci que de définir les traits d'Agamemnon d'après un masque d'or et, cependant, il avait trouvé plus et mieux qu'il ne croyait. La tombe d'Agamemnon eût certainement été pauvre au regard du somptueux mobilier mis au jour sur l'acro-

pole de Mycènes (fig. 2-4, 108 et suiv.); elle n'eût montré que la décadence d'une époque dont les tombes inviolées révélaient le plein épanouissement.

La coupure avec l'art grec était si profonde que les théories



FIG. 4. — Vase d'albâtre. Mycènes.

les plus divergentes surgirent. Les historiens perdaient pied, et les textes plus ou moins légendaires auxquels ils tentaient de s'accrocher les entraînaient à l'aventure. Le flottement dura jusqu'à ce que l'archéologie eut constitué ses propres méthodes. Quand les découvertes mycéniennes furent reconnues comme préclassiques, la question se posa de savoir si l'art mycénien était importé ou indigène. Déjà fortement stylisé,

notamment dans les produits céramiques, gauche mais hardi dans la peinture à fresque, il témoignait d'une habileté consommée dans la gravure sur pierre ou sur or, dans le travail de la pierre dont on tirait de superbes vases (fig. 4) comme dans celui du métal, qu'il s'agisse des poignards de Mycènes décorés à l'*intarso*, des vases d'or de Mycènes (fig. 2 et 3) ou des gobelets d'or de Vaphio travaillés au repoussé. On démêlait avec certitude l'influence égyptienne et, somme toute, il était logique d'admettre que celle-ci s'était propagée par l'intermédiaire des Phéniciens. Nous verrons comment quelques savants furent conduits à qualifier de phénicien l'art mycénien. D'autres, plus prudents, attribuaient les œuvres inhabiles aux indigènes et réservaient à la main-d'œuvre phénicienne les objets plus délicatement travaillés. Un petit nombre, et au premier rang M. Milchhøfer, affirmait l'originalité de l'art mycénien et localisait son développement dans les îles de la mer Égée. Le nom d'égéen fut attribué à cette civilisation et tout particulièrement aux produits les plus anciens.

Les géniales intuitions de Schliemann, en dépit des résultats acquis, laissaient donc planer une grande incertitude sur la marche de la civilisation dans le bassin oriental de la Méditerranée durant le second millénaire avant notre ère : un des chapitres les plus intéressants de l'histoire générale restait à l'état d'ébauche.

N'eussent-elles servi qu'à résoudre ce problème capital, les remarquables découvertes poursuivies en Crète depuis treize ans mériteraient une étude attentive. Mais, du même coup, elles ajoutent considérablement à notre connaissance du monde égéen ; elles lancent dans la circulation un facteur historique nouveau qui bouleverse bien des notions reçues ; elles éclairent, enfin, la protohistoire méditerranéenne.

Ainsi l'antiquité, en terre classique, s'est révélée à nous par étapes. D'abord, l'art romain et les froides répliques de statues grecques, puis l'œuvre sévère de Phidias, plus tard l'archaïsme avec les statues souriantes de l'Acropole, enfin, par delà l'époque historique, la civilisation mycénienne et l'ancienne civilisation crétoise dite minoenne.

II. — Cnosse (1).

1. M. Arthur J. Evans fut attiré vers les îles grecques par l'étude des pierres gravées très anciennes et souvent très belles qu'on y trouve, dites gemmes insulaires. Son œil de numismate découvrit sur ces petits monuments des signes constituant un système nouveau d'écriture. Ce fait choquait trop violemment les idées reçues pour être accepté sans discussion ; mais les fouilles entreprises bientôt en Crète devaient lui apporter la confirmation la plus éclatante.

Le site de Cnosse, la capitale fameuse du roi Minos, était connu. En y pratiquant quelques sondages, M. Minos Kalochærinos mit au jour, en 1878, d'importantes substructions du milieu desquelles il retira des vases mycéniens et de grandes jarres dont deux furent envoyées au Louvre. M. Haussoullier et M. Fabricius signalèrent l'intérêt de cette découverte. M. Georges Perrot écrivait en 1894 : « Alors que quelques coups de pioche donnés presque à l'aventure par la curiosité d'un amateur ont eu ce succès, quels résultats n'est-on pas

(1) Les premiers voyages d'exploration archéologique sont ceux de R. PASHLEY, *Travels in Crete*, 1837, et de SPRATT, *Travels and Researches in Crete*, 1865. Nous n'avons pas à envisager ici les fouilles touchant l'antiquité classique. Pour les trouvailles d'époque préhellénique : HAUSSOULLIER, *Revue archéol.*, 1886 II, p. 359 ; FABRICIUS, *Athen. Mittheilungen*, 1886, p. 135 ; ARTHUR J. EVANS, *Knossos* dans *Annual of the British School at Athens* (que nous abrègerons en *B. S. A.*), t. VI (campagne de 1900), p. 3 et t. VII-XI ; D. G. HOGARTH, *Knossos, Early town and cemeteries*, *B. S. A.*, t. VI, p. 70. Avec ces rapports de fouilles, on consultera pour les premières recherches : PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'art*, t. VI, p. 451, et pour les découvertes récentes : EDM. POTTIER, *Revue de Paris*, 15 février et 1^{er} mars 1902, et *Revue de l'art ancien et moderne*, 1902 ; SALOMON REINACH, nombreuses notes dans *Revue archéol.* et dans *Gazette des Beaux-Arts*, mais surtout *La Crète avant l'histoire*, dans l'*Anthropologie*, 1902, pp. 1-39 ; 1904, pp. 257-296, et *Crélica*, *ibidem*, 1900, p. 497 ; 1901, p. 678 ; 1903, pp. 110-113, 193-194, 238 ; 1904, pp. 117-118. G. KARO, dans *Archiv für Religionswissenschaft* et l'*Archaeol. Anzeiger*, et A. REINACH, dans le *Journal des savants*, tiennent le public lettré au courant des dernières découvertes. Comme ouvrages d'ensemble : ANGELO MOSO, *Escursioni nel Mediterraneo e gli scavi di Creta*, Milan, 1907 (édit. anglaise sous le titre *The palaces of Crete and their builders*), 2^e éd., 1910 ; RONALD M. BURRELL, *The Discoveries in Crete and their bearing on the history of ancient civilisation*, Londres, 1907, 2^e éd., 1910 ; LAGRANGE, *La Crète ancienne*, Paris, 1908 ; C.-H. et H. HAWES, *Crete, the forerunner of Greece*, 1909. L'ouvrage de Mrs. HARRIET BOYD HAWES, *Gournia, Vasiliki and other prehistoric sites on the isthmus of Hierapetra (Crete)*, avec la collaboration de Blanche E. Williams, Richard B. Seager et Edith H. Hall, Philadelphie (1908), mérite d'être cité ici comme se référant souvent aux découvertes de Cnosse.

fondé à se promettre d'une exploration méthodique et profonde du sol, exploration qu'il faudra finir par entreprendre et dont nous avons espéré que l'honneur reviendrait à l'École française d'Athènes (1) ? » Pendant six ans, avec une patience inlassable, M. Evans mena de longues négociations pour lesquelles il trouva l'appui précieux de M. Joseph Hazzidakis, actuellement Éphore général des Antiquités et directeur du musée de Candie (2). Le déblaiement des ruines de Cnosse



FIG. 5. — L'île de Crète.

commença dès que, en 1900, la situation politique le permit. L'autonomie avait été proclamée à la fin de 1898.

Le mamelon que M. Evans attaqua, à une lieue et demie environ de Candie, non loin de la route menant à Arkhanès, avait été habité depuis la première apparition de l'homme en Crète — c'est-à-dire dès l'époque néolithique ou de la pierre polie — jusqu'à la fin du second millénaire avant notre ère, autrement dit jusqu'à la disparition de la civilisation mycénienne signalée par la guerre de Troie et l'invasion dorienne. Depuis cette époque, nul n'avait plus établi sa demeure au milieu de ces ruines comme frappées d'interdiction et hantées par la légende du Minotaure. Les premiers débris, qui apparurent sous la pioche des fouilleurs, appartenaient à un palais du second millénaire avant notre ère, et l'on put constater

1) PERROT et CHUPIEZ, *Hist. de l'Art dans l'antiquité*, t. VI, pp. 461-462.

(2) EVANS, *Scripta Minoa*, I, p. 16 et suiv.

immédiatement que tous les arts, architecture, sculpture, peinture, travail du métal, céramique, avaient déjà atteint une réelle maîtrise.

La première année, on releva le plan d'une série de petites pièces parallèles, longues et étroites, donnant sur un couloir qui fit songer à quelque palais chaldéen. Mais, bientôt, on reconnut dans cette disposition des magasins ou celliers (1' à 18' de notre planche X). Cette première campagne fit découvrir les bâtiments de l'ouest ; les deuxième et troisième campagnes (1901 et 1902) firent apparaître des constructions dans la région nord, puis le quartier de l'est. Les campagnes suivantes dégagèrent des installations annexes et, presque chaque année, s'étend le cercle des investigations autour du grand palais de Cnosse. C'est tout une métropole, célèbre par sa haute antiquité et sa prodigieuse civilisation, qui revient au jour.

2. Les vestiges du palais n'appartiennent pas à une même époque. Trois installations royales se sont succédé sur cet emplacement, sans compter une réoccupation partielle peu avant l'invasion dorienne. Elles sont dénommées premier palais, second palais et second palais remanié.

En traitant de la céramique, nous verrons comment M. Evans, secondé par M. Mackenzie, a reconnu les diverses couches de civilisation. Nous devons empiéter sur ces résultats et indiquer en deux mots les principes de la classification adoptée. M. Evans a choisi le nom de Minos pour symboliser la civilisation crétoise qui s'étend de l'époque néolithique à l'invasion dorienne. Il distingue trois grandes périodes, le *Minoen ancien*, le *Minoen moyen*, le *Minoen récent*, qui sont elles-mêmes subdivisées en trois périodes affectées de chiffres romains. Ainsi le premier palais, contemporain de la XII^e dynastie égyptienne, tombe dans le Minoen moyen II ; le second palais, contemporain de la XIII^e dynastie, dans le Minoen moyen III et le second palais remanié, qui descend jusqu'aux premiers temps de la XVIII^e dynastie, recouvre le Minoen récent I et II. Le Minoen récent III, allant de 1450 à 1100 avant J.-C., correspond à la période qu'on désigne, au sens étroit, sous le nom de mycénienne.

A l'époque néolithique, les abris édifiés par l'homme sur le site de Cnosse consistaient surtout en huttes de branchages et de pisé (1). Puis des maisonnettes s'édifièrent, qui furent rasées dans la suite pour faire place aux palais royaux successifs.

Du premier palais, il reste peu de chose à Cnosse, tandis que l'installation de Phaestos, qui s'est développée parallèlement, a conservé des vestiges plus distincts de cette époque. Le premier palais de Cnosse est contemporain d'un art fort brillant, comme l'atteste la céramique correspondante dite céramique de Kamarès, nom moderne d'une grotte sur l'Ida qui a fourni les premiers exemplaires.

Le plan actuel (2) répond au second palais, plus ou moins remanié dans le détail. Quittant la route de Candie, on s'engage dans une tranchée qui a mis au jour une voie antique dallée en son milieu (4 du plan). Après l'avoir longée, on débouche sur une petite place (3 du plan) bordée au sud par des gradins adossés à un mur et, à l'est, par un large escalier.

Un long couloir donne accès par le nord à la vaste cour intérieure de 60 mètres de long sur 29 mètres de large, orientée sensiblement du nord au sud. Cette cour était le centre de la vie du palais. A l'ouest, le rez-de-chaussée seul a été conservé; il est séparé en deux parties par un long couloir dirigé du sud au nord, le couloir des magasins. La plupart des pièces, étroites et longues, auxquelles il conduisait, servaient de celliers. On y entassait les provisions, vin, huile, blé, dans de grandes jarres, dites *pithoi*, ou dans des réceptacles creusés en terre et revêtus de dalles. La pierre de construction est le gypse dont on a tiré de beaux blocs. Il est impossible de restituer le plan de l'étage qui couvrait ce rez-de-chaussée.

Communiquant avec la cour intérieure et légèrement en contrebas, le rez-de-chaussée renferme un très curieux appartement composé d'une petite antichambre (40) d'où l'on accède par une double porte dans une salle munie de bancs en gypse et

(1) Voir plus loin au § V (Céramique et Chronologie).

(2) Voir planche X où nous avons adopté le système de numérotation préconisé par le P. Lagrange et le P. Vincent, à qui l'on doit le plan qui accompagne l'ouvrage du P. LAGRANGE, *la Crète ancienne*, plan qui nous a été utile pour certains éclaircissements.

d'un siège à haut dossier en même matière. Aussi, a-t-on désigné cette salle (39) sous le nom de salle du trône (Pl. I). Le dossier du siège de gypse est découpé en lignes ondulées ; les pieds signalent un prototype en bois. On comparera une petite statuette en marbre (fig. 268) avec haut dossier. En face du trône est disposé un banc de gypse et, derrière ce banc, une sorte d'*impluvium* ou bassin non couvert. Par cette ouverture, la lumière et l'air pénétraient dans la salle, suivant un procédé fort usité dans l'architecture crétoise. L'*impluvium* est revêtu de plaques d'albâtre, mais on n'a relevé aucune trace de canalisation. Un griffon était peint de part et d'autre de la porte donnant accès dans la petite pièce obscure (37), peut-être une chambre à coucher, qui fait suite à la salle du trône. Ces deux fresques ont permis la restitution dont on peut juger sur notre planche I. Le griffon, qui offre cette particularité de ne pas être ailé, est couché dans les hautes herbes et lève la tête. La crête de paon qu'il porte prouve que ce dernier était connu dans la Méditerranée orientale bien avant le temps de Salomon et de Hiram (1). On notera que le décor ondulé du fond se retrouve sur la céramique de même époque (Minoen récent II ; voir fig. 33). Contournant ces trois pièces, un couloir conduit à une petite cuisine (36) dont le dispositif sommaire est encore en place : une pierre creusée devant un siège en pierre, large et très bas.

Cet ensemble modeste ne pouvait convenir, à vrai dire, que comme pièces de repos au roi de Cnosse, à moins que ce ne fût l'appartement de quelque haut personnage, mettons du grand intendant, puisque nous sommes dans le quartier des magasins.

Non loin de là, on a été surpris de découvrir, dressés au milieu de deux petites salles (52 et 53), deux piliers composés chacun de quatre blocs de gypse superposés et portant, gravée sur nombre de faces, une double hache (2). Nous verrons que la double hache ou bipenne s'est longtemps maintenue comme attribut divin. En Crète, elle était l'attribut du dieu céleste, du

(1) EVANS, *B. S. A.*, VI, p. 40.

(2) EVANS, *B. S. A.*, VI, p. 32 et suiv.; VII, p. 22.

dieu de la foudre, prototype du Zeus crétois. A cause du culte qu'on rendait à la bipenne, dénommée *labrys* dans les anciens dialectes d'Asie Mineure, on a supposé, avec beaucoup de vraisemblance que le terme de « labyrinthe » signifiait le « palais de la *labrys* ». M. Arthur J. Evans a donc eu la prodigieuse fortune de nous révéler le fameux labyrinthe de Crète abandonné depuis trois mille ans et où la légende enferma le Mino-



FIG. 6. — Fragment de vase d'argent. Mycènes.

taure. Mais si ce palais fut placé sous l'invocation de la bipenne, c'est grâce au culte qu'on y pratiquait, nullement parce que le signe de la hache double, avec beaucoup d'autres, était gravé sur les murs où, d'ailleurs, il était masqué par les couches d'enduit. La destination religieuse de ces piliers n'est donc pas établie et l'on ne conçoit pas qu'on ait pu les comparer à des bétyles. Les bétyles ne sont jamais taillés et dressés avec le soin minutieux dont témoignent ces piliers et

qu'imposait leur rôle architectonique. Les signes qu'ils portent se retrouvent sur d'autres murs du palais; quelle que soit leur valeur propre, ils ont dû être gravés à la carrière comme marques de tâcherons et servir aussi de repère pour la pose (1).

Dans cette région ouest, à l'extérieur du mur d'enceinte constitué par de beaux blocs de gypse mesurant jusqu'à 3 mètres de long sur 1 mètre de haut et s'emboîtant à redans (Pl. II), s'étend une cour, dite cour ouest, où l'on accédait directement en venant de la ville. Après être passé près d'un autel (10), on pénétrait sous un portique (11) formé d'une haute colonne de bois. On conjecture, d'après la base en pierre qui subsiste et mesure 1 m. 25 de diamètre, que la colonne était fort haute. En entrant, on passe devant un corps de garde (12) et l'on s'engage dans un long couloir (13) qui, décoré d'une procession de figures de grandeur naturelle richement vêtues et portant des présents, longeait la face interne du mur extérieur pour conduire aux propylées du sud.

On a beaucoup insisté sur le fait que les villes crétoises du deuxième millénaire avant notre ère n'étaient pas fortifiées, que les palais eux-mêmes n'avaient pas l'allure d'une citadelle comme, par exemple, à Tirynthe. La remarque est juste et répond à l'état insulaire de la Crète. Toutefois, on est allé trop loin dans les descriptions idylliques du bon roi de Cnosse vivant en confiance au milieu de son peuple, car le palais était une demeure bien gardée, qui constituait un véritable château-fort où certains principes de fortification étaient déjà soigneusement observés. Les accès étaient habilement compliqués et l'on comprend qu'ils aient émerveillé les Anciens au point d'inspirer la fameuse légende du labyrinthe. Si, à l'est, la déclivité du sol rendait une attaque difficile, l'entrée du nord était fortement défendue (2). Quant au mur ouest, on remarquera d'abord son épaisseur de 2 mètres à 2 m. 50, obtenue par deux parements de blocs de gypse soigneusement reliés par des traverses en bois et entre lesquels on a bloqué de petits matériaux. De plus, on a pris soin d'emboîter les blocs les uns dans

(1) Voir ci-après, pp. 350-353.

(2) EVANS, *B. S. A.*, VI, p. 48.

les autres. Enfin, il y a lieu de reconnaître, dans le plan en redans du mur ouest, le principe du flanquement tel qu'il se retrouve sur un fragment de vase d'argent de Mycènes (fig. 6) où l'on notera l'absence de créneaux.

Ainsi, au-dessus des magasins les plus longs (11'-16') devait s'élever une tour qui commandait l'entrée du portique ouest : le plan de cette tour est parfaitement reconnaissable. C'est là probablement que demeuraient les hommes d'armes. Une garde nombreuse habitait le palais, puisqu'on sait que le roi possédait des chars (1), tout un arsenal d'épées (2) et de flèches (3) dont les tablettes établissent soigneusement le compte.

Si l'on admet, d'après les habitudes architecturales de l'époque, que le long corridor des magasins se répétait au premier étage, on est conduit à considérer ce premier étage comme renfermant, de part et d'autre du couloir, le logement des hommes d'armes et les salles d'apparat. On accédait à ces dernières, soit par un escalier (41) partant de la cour intérieure, soit par un autre escalier (62) donnant sur la petite esplanade derrière les propylées sud.

En avant de ces propylées, s'étendait une large terrasse qui occupait tout le front sud. A l'époque du minoen récent, une partie de cette terrasse fut détruite pour édifier des demeures privées.

Tandis que les édifices de l'ouest sont nettement divisés par un corridor nord-sud, les bâtiments de l'est sont disposés de part et d'autre d'un corridor est-ouest. La déclivité du terrain, qui va rejoindre rapidement le lit encaissé de l'ancien Kairatos, a permis de retrouver deux étages (rez-de-chaussée et premier) et, par endroit, les amorces d'un troisième étage. Il est à peine besoin de remarquer que ce sont là des circonstances uniques qui donnent à la visite des ruines de Cnosse un attrait incomparable. On s'est beaucoup plaint que la restauration ait dépassé les limites raisonnables. Le déblaiement des

(1) EVANS, *B. S. A.*, VI, pp. 30, 57 et suiv ; voir notre fig. 303.

(2) *Ibidem*, VIII, p. 94.

(3) *Ibidem*, X, p. 61.

terres éboulées devait fatalement accroître le désordre des ruines, et M. Evans a été tenté de remettre en place les morceaux antiques dont les fouilles avaient consommé la chute. Il a opéré avec hardiesse et l'on peut critiquer certains arrangements comme les lourdes colonnes au galbe peu judicieux (Pl. III), dressées dans de petits espaces. Mais on ne peut que louer le savant archéologue de s'être préoccupé de conserver des vestiges que quelques hivers auraient suffi à faire disparaître.

Au nord du corridor est-ouest étaient groupées les installations industrielles et agricoles du palais. Ainsi, on a relevé les dispositions d'une huilerie : pressoir (79) avec conduit d'écoulement qui débouchait dans les caves par une gargouille. Il est intéressant de constater ici la fabrication de l'huile, car on a longtemps pensé que ce produit, aux temps homériques, était importé en Grèce et usité seulement comme onguent. A Gournia, on a trouvé deux cuves destinées à l'éburation de l'huile (1).

Près de l'huilerie, on a reconnu l'atelier des sculpteurs (83) chargés de fabriquer les vases en pierre dont il était fait un grand usage, l'atelier de céramique avec magasin (77) pour servir les vases neufs, la faïencerie royale dont nous décrirons plus loin les remarquables produits. M. Evans a désigné une petite salle (82) avec bancs de pierre comme ayant servi d'école pour les enfants élevés dans le palais.

Au sud du corridor est-ouest, large de 2 mètres et long de 23 mètres, étaient groupés sur trois étages (rez-de-chaussée, premier et second), dont il subsiste des vestiges jusqu'à 4 mètres de hauteur, les appartements de la famille royale.

Comme nous l'avons déjà vu pour la salle du trône, l'éclairage et l'aération étaient généralement assurés par de petites courettes ou puits de lumière (2). Ces courettes servaient à éclairer, en même temps que les salles principales, de simples corridors, comme celui dit « hall aux colonnades » (87 et Pl. III), sur lesquels ouvrent les fenêtres des pièces voisines.

La pièce principale (88) du quartier familial, dite « hall aux

(1) BOYD HAWES, *Gournia*, p. 27, pl. I, 14.

(2) EVANS, *B. S. A.*, XI, p. 193 et suiv.

haches doubles », prenait jour, d'un côté, par un portique brisé à angle droit sur une terrasse qui domine la vallée du Kairatos; mais, de l'autre, elle ouvrait largement sur une courette. Ou mieux, cette grande salle est divisée en trois parties par les supports, piliers ou colonnes; la partie à l'ouest constitue la courette. Au soin avec lequel les murs de cette dernière sont souvent décorés, on peut juger que les anciens Minoens prenaient plaisir à y séjourner.

Le hall aux haches doubles offre, au nord, un dégagement sur le corridor est-ouest et, au sud, par un couloir doublement coudé, communique avec une salle (95) du même type, mais plus petite, qu'on appelle le « mégaron de la reine ». Ce dernier paraît bien mériter son nom, car il n'a pas de sortie directe à l'extérieur et n'est éclairé que par une courette, située ici à l'est.

Attenant au mégaron de la reine, une petite pièce pourrait être une salle de bain. On y voit les restes d'une baignoire qui, à la vérité, n'ont pas été trouvés dans la pièce même. Tout à côté, un étroit corridor conduit dans une chambre (93) sur laquelle ouvre un réduit disposé en water-closet. Le système ne diffère de notre moderne tout-à-l'égout qu'en ce que la chasse d'eau était fournie par les eaux de pluie ou encore par les eaux usées, lancées des étages supérieurs. L'évacuation des eaux résiduaires et des eaux de pluie était parfaitement assurée; l'eau potable était amenée dans le palais par une canalisation des plus perfectionnées.

Il semble que le premier étage répétait assez exactement le plan du rez-de-chaussée. Deux escaliers bien conservés établissaient les communications; l'un partait du mégaron de la reine, l'autre du grand corridor est-ouest.

MM. Evans et Mackenzie attribuent cet ensemble remarquable au second palais qui se serait plus étendu vers l'est que le premier palais. Le second palais aurait gagné vers l'est ce qu'il perdait au sud et au sud-ouest, où des maisons privées ont empiété sur l'ancien palais.

Plus au sud, M. Evans a découvert un petit sanctuaire domestique (100) dans l'état où il fut abandonné à la fin de l'époque



LA SALLE DU TRONE DANS LE PALAIS DE CNOSSE
Fresque restaurée

mycénienne; nous le décrirons au chapitre traitant de la religion. Les visiteurs qui jugent sévèrement les précautions peu esthétiques prises pour sauvegarder les vestiges les plus précieux, ne se doutent pas des difficultés avec lesquelles les explorateurs sont aux prises. Bien que M. Evans eût soigneusement enclos la petite chapelle que nous signalons rapidement ici, des soldats de la garnison anglaise de Candie crurent plaisant, en se glissant sous le toit, de dérober les objets du culte minoen. On retrouva ces derniers, heureusement en bon état,

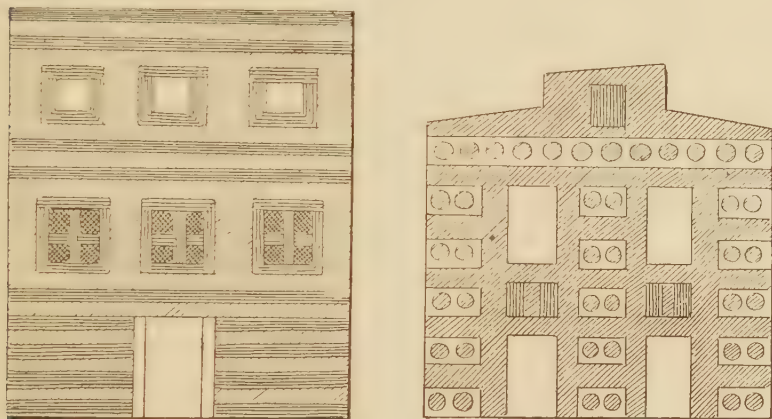


FIG. 7. — Plaques de faïence trouvées dans le palais de Cnosse et figurant des maisons minoennes.

dans les paquetages et, dès lors, ils furent serrés dans les vitrines du musée de Candie. A leur place, on a installé des reproductions.

Nous avons dit l'emploi de blocs de gypse comme matériaux de construction; on trouve aussi le calcaire à grain fin. Les blocs étaient débités par le sciage. Dans une maison au sud-est du palais, on a trouvé une scie de bronze longue de 2 mètres qui paraît avoir servi à cet usage. Au-dessus des soubassements, on a largement utilisé le bois. Les murs étaient revêtus de stuc peint dont nombre de fragments ont été retrouvés et habilement reconstitués au musée de Candie par M. Gilliéron.

Si, maintenant, nous jetons un regard d'ensemble sur le plan

du palais que nous venons de décrire, nous en saisissons aisément l'économie générale.

En partant de la cour ouest, nous rencontrons d'abord la région des magasins longs et étroits, limités par le grand corridor nord-sud, et au-dessus desquels logeaient les corps de troupe. Ce premier ensemble constituait le château-fort derrière lequel s'abritait la demeure royale. La façade sur la cour ouest devait être constituée par un mur sans ouvertures ni créneaux, arrasé à environ 1 mètre au-dessus de la terrasse qui couvrait, en ce point, le premier étage. La large tour, au-dessus des magasins 11' à 16', commandait la poterne qu'on désigne sous le nom de portique ouest. On aura une idée assez exacte de cette disposition en se reportant au fragment de vase en argent trouvé à Mycènes, qui figure la défense d'un mur d'enceinte (fig. 6).

Entre le corridor nord-sud et la cour centrale s'étendaient, au-dessus d'un rez-de-chaussée en partie converti en magasins, les salles d'apparat. Puis venait la grande cour intérieure avec des installations au nord et au sud, difficiles à déterminer, et à travers lesquelles des passages soigneusement gardés livraient issue. Enfin, à l'est de la cour centrale, l'installation familiale divisée en deux par le grand corridor est-ouest : au nord les installations industrielles diverses, au sud l'habitation royale proprement dite avec le sanctuaire familial. Les appartements royaux sont distribués en trois étages (rez-de-chaussée, premier et second), mais, par suite de la déclivité du terrain, le second étage du quartier royal est de niveau avec la cour intérieure ou le rez-de-chaussée de la région ouest. Un mur épais entourait l'ensemble du palais.

3. Auprès du palais se dressaient les demeures seigneuriales puis, tout autour, la ville proprement dite de Cnosse ; plus loin, enfin, les cimetières minoens. A peu de distance, vers le nord-ouest, une installation soignée et très complète a été dénommée par M. Evans la « villa royale ». On descend par un escalier à une salle de réception du type connu, ouvrant sur la vallée et adossée au rocher profondément entaillé. Au fond de la salle, quelques marches entre deux banquettes con-

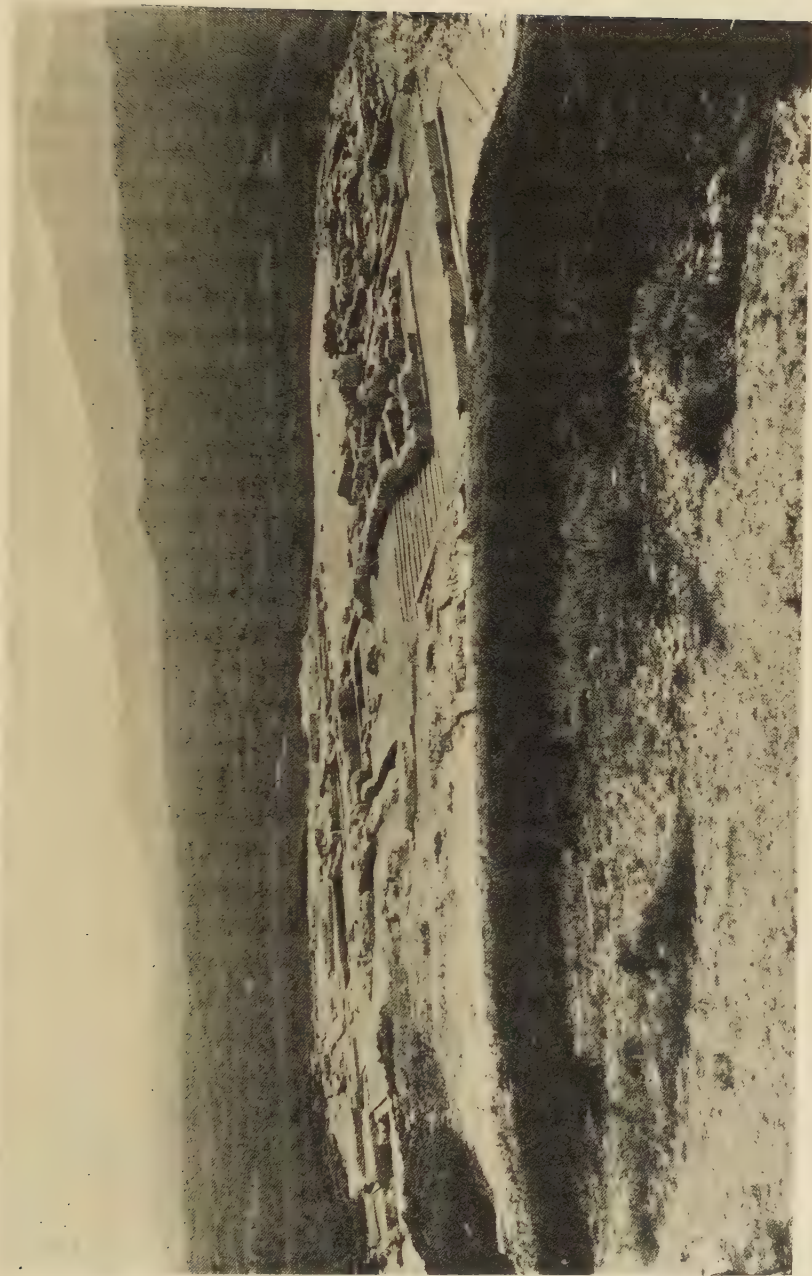


FIG. 8. — Vue générale des ruines du Palais de Phaestos. Au fond, la plaine de la Messara.

duisent à une niche munie d'un siège devant lequel on a trouvé une haute lampe de gypse. Cette installation a rappelé à M. Evans la disposition des basiliques. La particularité de cette salle, par rapport au type crétois rencontré plus haut, c'est que le puits de lumière est supprimé et que, sur son emplacement, se dresse le siège du maître du logis. Au milieu d'une pièce contiguë, on remarque un pilier formé de deux blocs : d'après une théorie que nous examinerons plus loin, on en a conclu que c'était le sanctuaire, la petite chapelle domestique. Même si cette opinion est fondée, il n'y a pas lieu d'en déduire une valeur bétélyque pour le pilier.

Vers l'ouest, M. Evans a commencé en 1905 et achevé en 1908 le déblaiement d'une demeure importante qu'il a dénommée le « petit palais », ou encore la « maison aux fétiches », et qu'une route dallée relie au grand palais. On y a relevé une salle analogue à celle dite des haches doubles (88).

Au sud du grand palais et à quelque distance, M. Hogarth a fouillé plusieurs maisons antiques dont les éléments sont assez simples. M. Evans a dégagé des installations privées plus riches qui empiètent sur la terrasse méridionale du palais. L'une d'elles avait encore ses escaliers de pierre mettant en communication deux étages, ses portes avec leur serrure et, à l'étage supérieur, une salle à pilier. Par une rare fortune, nous connaissons l'aspect général des façades des maisons particulières crétoises. Le palais de Cnosse, en effet, a livré une série de petites plaquettes en faïence (fig. 7), qui représentent des maisons à plusieurs étages avec des fenêtres où nos modernes carreaux paraissent remplacés par des peaux huilées et teintées. Ces maisons sont recouvertes d'une terrasse portant, parfois, un belvédère. Dans le même lot, d'autres plaquettes peuvent figurer des tours. Ce serait un argument contre l'opinion reçue, d'après laquelle la ville n'était pas entourée d'un mur.

Nous examinerons plus loin (§ IV) quelques-unes des tombes découvertes dans les environs de Cnosse.

III. — Phaestos et Haghia Triada (1).

1. Tandis que M. Evans jetait son dévolu sur le nord de l'île, M. Frederico Halbherr, déjà connu par d'importantes

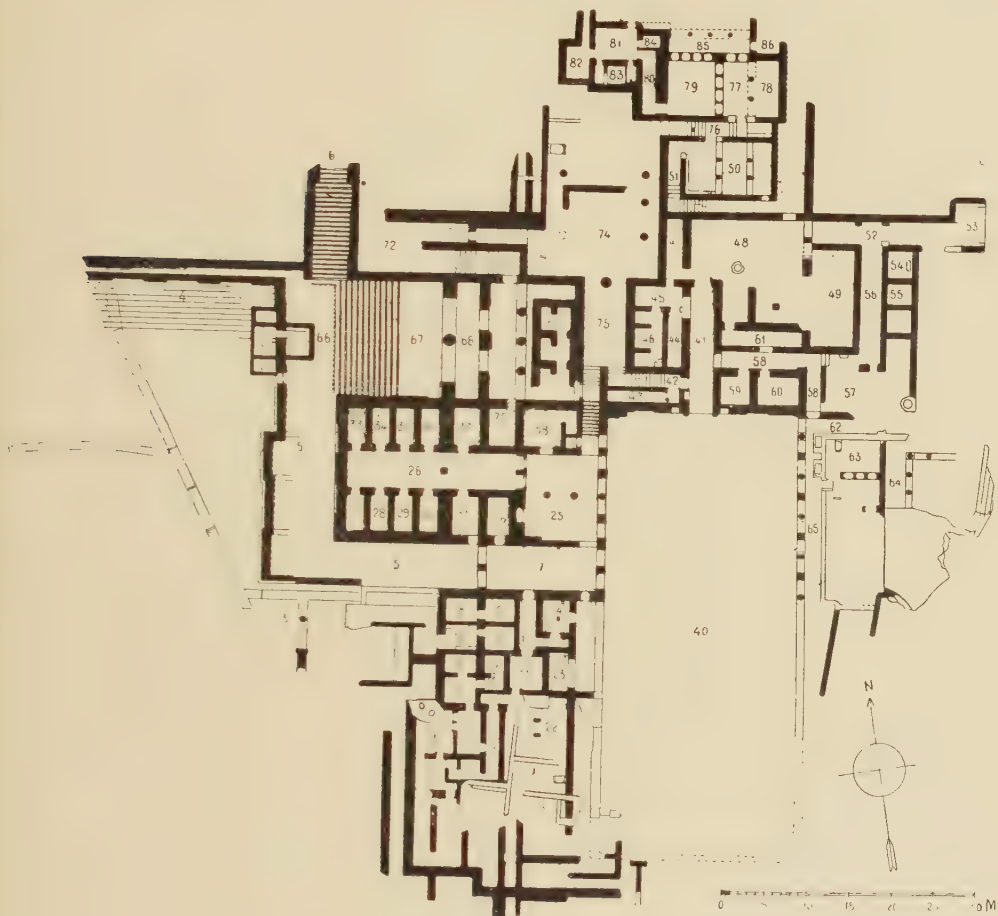


FIG. 9. — Plan du palais de Phaestos.

découvertes, notamment à Gortyne, fut chargé, à la tête d'une

(1) FR. HALBHERR, *Resti dell' età micenea scoperti ad Haghia Triada presso Phaestos* (fouilles de 1902) dans *Monum. ant. dei Lincei*, t. XIII, p. 5; du même, *Rapporto... sugli scavi... ad Haghia Triada ei a Festo nell' anno 1904*, dans *Memorie del R. Istituto Lombardo*, XXI, V, Milan, 1905; du même, *Lavori eseguiti dalla*

mission italienne où comptaient MM. Pernier, Savignoni et Paribeni, de fouiller Phaestos, puis le site voisin de Haghia Triada dans la plaine de la Messara. Les découvertes faites en ces points ne le cèdent pas en intérêt à celles de Cnosse ; les unes et les autres se complètent très heureusement pour nous donner des idées suffisamment nettes sur l'origine et le développement de la civilisation préhellénique en Crète.

La Messara, qui s'étend au sud de l'île sur une quinzaine de lieues, est la plaine la plus vaste et la plus fertile de toute la Crète. Aujourd'hui encore, malgré des siècles de ravages et de troubles, cette terre riche et bien arrosée se prête à de nombreuses cultures : vigne, mûriers, oliviers, orangers et citronniers aux multiples variétés, céréales diverses, coton, tabac, etc. Il n'est pas surprenant que, tournée vers l'Égypte et la Libye, sa population ait subi l'influence de ces contrées. Nous verrons que la civilisation crétoise est née dans la Messara, au contact des apports de l'Égypte et de la Libye.

Les ruines de Phaestos couvrent un éperon d'où la vue s'étend sur la plaine de la Messara (fig. 8) et embrasse, vers le nord, la masse de l'Ida (fig. 10). On retrouve ici de nombreux éléments comparables à ceux de Cnosse, attestant que les constructions de Phaestos sont contemporaines des palais successifs de Cnosse et ont subi les mêmes vicissitudes. Cependant, en dehors des variantes imputables au constructeur, il y a entre Cnosse et Phaestos une différence essentielle qui tient à la position sur le terrain. Tandis que le palais de Cnosse couronnait un mamelon peu élevé, celui de Phaestos occupait une position stratégique très forte, accessible seulement de l'ouest par un chemin étroit facile à garder.

Pour mettre en évidence les analogies des deux plans, il

Missione arch. italiana (1903-1905) dans *Rendiconti d. R. Accad. dei Lincei*, 1905, p. 365; LUIGI PERNIER, *Scavi... a Phaestos* (1900-1901), dans *Monum. ant. dei Lincei*, XII, p. 8 (1902-1903), *ibid.*, XIV, p. 313; du même, *Il palazzo, la villa et la necropoli di Phaestos*, dans *Atti del congr. intern. di scienze storiche*, V, p. 625; PARIBENI, *Rendiconti dei Lincei*, 1903, p. 317, et *Monum. ant.*, XIV, p. 677; SAVIGNONI, *I lavori della missione arch. ital. in Creta*, dans *Atti del congr. di sc. stor.*, V, p. 611. Consulter encore les publications d'ensemble citées ci-dessus à propos de Cnosse.

suffit de considérer la cour centrale et la cour extérieure de l'ouest avec ses larges gradins. Cette dernière (1 de fig. 9) correspond, à la fois, à la cour ouest du palais de Cnosse et à l'aire couverte de gradins, au N.-O. (3 du plan de Cnosse, Pl. X). La cour ouest de Phaestos est au niveau du premier palais et en contre-bas du second palais. Les savants italiens, à



FIG. 10. — La cour intérieure du palais de Phaestos (n° 40 du plan);
au fond le mont Ida.

la suite de MM. Evans et Doerpfeld, ont admis que cette cour, dans son état actuel, date du premier palais et qu'elle a été recouverte de terre, ainsi que les gradins, lors de l'établissement du second palais. Mais, dans cette hypothèse, on ne s'explique pas que le dallage correspondant n'ait pas été retrouvé. Si l'on accepte que des précautions ont été prises pour empêcher un accès trop facile du palais, les dispositions qui paraissent étranges, comme le mur de la cour ouest barrant au nord l'escalier qui monte de cette cour, s'expliquent aisément.

ment. Un groupe d'assaillants, arrivant devant le palais, était obligé de gravir l'escalier en subissant l'attaque de face et de flanc des défenseurs postés sur les murs.

En entrant, on se trouve devant un large escalier (66 du plan) conduisant à une vaste salle d'apparat, sorte d'entrée (67, 68, 69) (1) que des dégagements mettent en communication avec les diverses parties de l'habitation (fig. 144). Celle-ci se



FIG. 11. — Plan du palais de Hagia Triada. La partie en noir est seule d'époque préhellénique.

répartit comme à Cnosse, autour d'une cour centrale rectangulaire (40 du plan et fig. 10), de 46 m. 50 sur 22 m. 30, qui communique avec la cour ouest par un couloir brisé à angle droit (5); mais il est souvent difficile de reconnaître la destination des divers éléments. Les magasins sont groupés face à face, de part et d'autre d'un corridor (26 du plan et fig. 144). Des escaliers conduisent sur le côté nord de la cour centrale à une salle à colonnes (50) qu'on a dénommée le *mégaron* des femmes, à cause de sa position retirée et qui a conservé ses bancs

(1) Sur la destination de cette salle, voir ci-après, chap. iv, § 1.

d'albâtre et son pavement. Comme cette dernière, la salle voisine, marquée 77-79, offre la division en trois parties, par systèmes de colonnes et de piliers, si fréquente à Cnosse.

Au premier palais de Phaestos appartiennent de petites pièces servant au culte. Elles sont indiquées en 2 sur le plan; nous les étudierons en traitant de la religion. Au même édifice se rapportent des magasins découverts sous le dallage de la

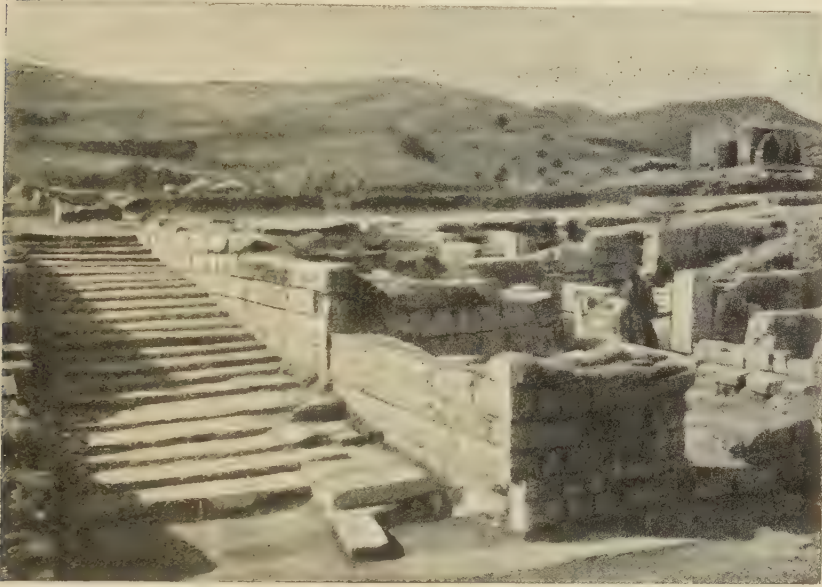


FIG. 12. — Un coin des ruines de Haghia Triada. Escalier n° 33 du plan.

grande salle (69); ils renfermaient encore des vases polychromes, dits de Kamarès.

Une salle à deux piliers de la région sud-ouest (22) a permis à M. Pernier de fixer les diverses étapes du palais. Il a relevé, en allant de bas en haut, un premier sol de stuc rouge, puis un sol dallé avec deux piliers, enfin le sol actuel avec les deux mêmes piliers réutilisés. On doit donc compter un premier palais, appartenant vraisemblablement au Minoen moyen II, un second palais du Minoen moyen III, enfin un second palais remanié au Minoen récent. Ce dernier était plus étendu que l'ancien, notamment vers le nord où la construction reposait

sur des restes de maisons remontant au minoen ancien et peut-être même au néolithique.

2. A une heure environ de Phaestos, du côté de la mer, près de la chapelle de Haghia Triada, les savants italiens ont dégagé un palais de dimensions réduites (fig. 11-12), qui a fourni un matériel archéologique des plus riches : vases en stéatite décorés de reliefs, fresques délicates, que nous examinerons en parlant du musée de Candie. Nous renvoyons au paragraphe ci-après la description des tombes importantes de la région.

Le palais de Haghia Triada est disposé en deux ailes à angle droit. On y descend par un escalier (33 du plan et fig. 12) encore bien conservé. Sous les restes d'un temple grec d'époque classique, la mission italienne a reconnu deux palais minoens superposés. Le plus ancien, pour lequel on a employé beaucoup de gypse, a été détruit par un incendie ; il est daté du Minoen moyen par les vases de Kamarès qu'on y a recueillis. Le second palais, auquel appartiennent les murs conservés, a été édifié en calcaire.

Dans le détail, l'architecture de Haghia Triada est comparable à celle de Cnosse et de Phaestos. On y retrouve la division des salles en trois parties par rangées de colonnes ou de piliers, et aussi le système de portiques à angle droit. L'ensemble, marqué 6-7-8 sur le plan, est particulièrement remarquable avec son dallage presque intact, les bases des piliers et des colonnes. La pièce 6, entourée de bancs, gardait encore trois lampes en pierre et à pied. Sur le côté ouvre un petit réduit qui devait servir de chambre à coucher. On a là une installation assez analogue à celle dite de la salle du trône à Cnosse.

Autour du palais de Haghia Triada, on a découvert des maisons particulières dont le cellier (fig. 13) était rempli d'abondantes provisions rangées dans de grandes jarres ou *pithoi*. Dès lors, ce palais n'est pas une simple villa des princes de Phaestos érigée pour jouir de la vue sur la mer et de la brise du large. Il y avait là une petite ville qui, cependant, devait dépendre des seigneurs de Phaestos, car ceux-ci ne pouvaient manquer de s'assurer le chemin de la côte (1).

(1) HALBHERR, *Memorie del Isl. Lombardo*, XXI, v, pp. 247-248.

3. D'autres sites ont fourni des types d'installation, notamment Gournia et Tyliossos. D'après les observations de Mrs. Boyd-Hawes, Gournia offre trois périodes (1). La première (Minoen moyen III) n'a guère laissé que de la céramique; la deuxième (Minoen récent I) offre un palais crétois : avec escalier à angle droit dans la cour d'accès et magasins creusés en



FIG. 13. — Le cellier d'une maison privée de Hagia Triada.

terre. Il n'est pas douteux que cette deuxième ville fut détruite de fond en comble par de nouveaux arrivants qui sont certainement des Achéens, car ils élèvent des demeures du type continental comme l'a reconnu M. F. Oelmann (2). La comparaison qu'il a instituée avec la dernière installation de Phylacopi est tout à fait convaincante. Cette troisième ville de Gournia correspond au Minoen récent III et a fourni de la céramique mycénienne des troisième et quatrième styles.

(1) HARRIET BOYD-HAWES, etc., *Gournia, Vasiliki and other prehistoric sites on the isthmus of Hierapetra, Crete*, Philadelphie, 1908.

(2) F. OELMANN, *Ein achäisches Herrenhaus auf Kreta*, dans *Jahrb. Arch. Inst.*, 1912, p. 38.

IV. — Les divers types de tombes.

1. Les fouilles de Crète ont mieux établi les dispositions architecturales en usage pour les vivants que celles destinées à abriter les dépouilles funèbres. Les premières, en effet, offrent une remarquable unité tandis que les secondes témoignent d'une variété extrême. L'emploi fréquent d'ossuaires ayant servi pendant de longs siècles, probablement à diverses reprises, et où régnait le plus grand désordre, rend très délicate la classification des divers types de tombes.

La variété des types de tombes n'est pas pour surprendre. Elle manifeste une particularité essentielle de la civilisation minoenne, à savoir la diversité des groupes ethniques qui y ont concouru. Cette diversité n'apparaît pas dans l'architecture civile à laquelle le palais du roi donnait le ton ni, pour la même raison, dans l'art en général ; mais elle a laissé des traces très nettes dans l'écriture et elle reprend tous ses droits dans les pratiques funéraires.

Tout d'abord, si l'inhumation est d'usage courant, des cas d'incinération ont été constatés par les Italiens près de Haghia Triada (1), et par M. Xanthoudidis à Porti (Messara) (2). L'usage des sarcophages en terre cuite paraît remonter assez haut et, d'autre part, sur la côte nord, on a constaté des inhumations du type des Cyclades.

Une particularité des tombes crétoises de haute époque est l'inhumation en commun. A Palaikastro (3), à Gournia (4), à Mochlos (5), on a relevé des enclos où l'on n'hésiterait pas à reconnaître d'anciennes habitations, n'était que l'emplacement est rempli d'ossements et de crânes en désordre. Vraisemblablement, ces sépultures signalent la pratique des inhumations secondaires qui a longtemps survécu en divers points de la

(1) SAVIGNONI, *Monumenti antichi*, t. XIV, p. 659.

(2) DAWKINS, *Journ. of Hell. Studies*, 1908, p. 328.

(3) BOSANQUET, *J. H. S.*, t. XXII, pp. 386-387.

(4) BOYD HAWES, *Gournia*, p. 56.

(5) SEAGER, *Explorations in the island of Mochlos*, p. 13.

Méditerranée. Ainsi à Lesbos : « Le deuil dure aussi longtemps que le cadavre reste dans le tombeau. Au bout de deux ou trois ans, on fait exhumer le corps ; on recueille les ossements que l'on conserve ensuite dans un coin spécial du cimetière appelé le *koiméterion* (1). » La même pratique est en usage à Naples (2). Dans une inscription grecque de Tégée, le prêtre

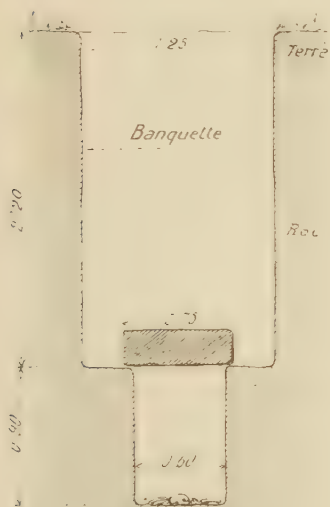


FIG. 14. — Tombe à fosse de Zafer Papoura.

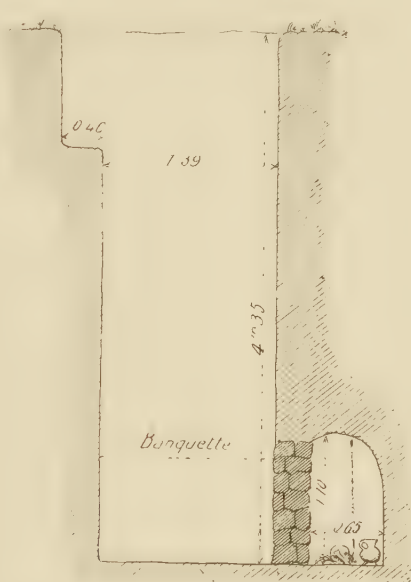


FIG. 15. — Tombe à puits de Zafer Papoura.

chrétien Samuel défend qu'on ouvre son tombeau « avant qu'il y ait reposé pendant une année entière (3) ».

C'est en Crète qu'on a signalé le plus ancien usage de tombes à coupole ; l'origine en remonte vraisemblablement à l'époque néolithique (4). De ce type est la tombe, dite *tholos*, découverte près de Haghia Triada en 1904. Les dispositions en sont curieuses. La coupole, entièrement écroulée, avait un diamètre d'environ 9 mètres ; un couloir ou *dromos* y donnait accès.

(1) G. GEORGEAKIS et LÉON PINEAU, *le Folk-Lore de Lesbos*, Paris, 1894, p. 322.

(2) BRAUS, *Archiv für Religionswiss.*, 1906, pp. 385 et suiv.

(3) *Bullet. de corresp. hellén.*, 1907, pp. 380-381.

(4) Voir ci-après, chap. IV, § III.

Hors de la *tholos* proprement dite, mais attenante à elle et en communication avec elle par le moyen du *dromos*, on a mis au jour un groupe de dix petits réduits. *Tholos* et réduits étaient remplis de squelettes littéralement entassés les uns sur les autres. Les ossements étaient si friables que l'on n'a pu qu'approximativement compter deux cents squelettes dans la *tholos* et plus de cinquante dans les réduits. C'étaient des hommes, des femmes et des enfants; il faut donc écarter l'idée de guerriers tombés dans une bataille. Peut-être, quelques cadavres parmi les plus anciens reposaient-ils dans des sarcophages en terre cuite.

Le mobilier funéraire (1) — composé de figurines, coquillages, vases en marbre, en stéatite, en granit, en terre cuite, lames de poignards en cuivre, lames d'obsidienne, lot important de cachets en ivoire, os, stéatite, pâte blanchâtre et terre cuite — est comparable à celui de la nécropole voisine de Haghios Onoufrios et atteste une antiquité plus reculée que les premiers palais de Haghia Triada et de Phaestos (2).

Non loin de la *tholos* et d'époque plus récente, c'est-à-dire contemporain des palais, est un ossuaire qui présente cette particularité que le mobilier funéraire est réuni dans de petites chambrettes et séparé des cadavres auxquels il était destiné. Chaque chambrette, remplie de vases de l'époque de Kamarès, était édifiée au fur et à mesure, bouchant l'entrée de la précédente.

Au sud de Phaestos, au lieu dit *Siva*, MM. de Sanctis et Levi della Vida ont dégagé deux tombes à coupole du Minoen ancien qui répondent exactement à celle de Haghia Triada. Même mobilier dans lequel on a compté des poignards en

(1) Nous examinerons quelques pièces ci-après dans les §§ V et VI.

(2) BOYD HAWES, *Gournia*, pp. 8-9, discute l'antiquité des tombes à coupole de Crète et les reporte au Minoen récent III. Cependant, les découvertes de M. Xanthoudidis à Koumasa fournissent une date beaucoup plus ancienne et qu'on ne peut contester. *Tholos* de Haghia Triada : HALBHERR, *Mem. dell' Isl. Lombardo*, XXI, 1905, pp. 248 et suiv.; cf. KARO, *Archiv für Religionswiss.*, VIII, pp. 519 et suiv. Disposition semblable à Haghios Onoufrios, EVANS, *J. H. S.*, XIV, p. 325, et à Koumasa, XANTHOUDIDIS, *Jahrb. Arch. Inst.* 1908, *Arch. Anzeiger*, p. 122 et *ibid.*, 1909, p. 99.

cuivre et des fragments d'ivoire; les objets les plus récents appartiennent au début du Minoen moyen.

2. L'ensemble de tombes fouillé par M. Seager dans l'île de Mochlos (1), dans cette région orientale de Crète si heureusement explorée par les Américains (Gournia, Vasiliki, Pseira), a fourni des données précises sur l'utilisation simultanée de divers types de tombes. M. Seager les a ainsi classées dans l'ordre chronologique :

1^o D'abord six grands ossuaires qui datent du Minoen ancien II et III. Ce sont des chambres rectangulaires assez vastes, ayant servi pour l'inhumation en commun, dont les portes étaient fermées par de grandes dalles de pierre posées debout.

2^o Des tombes plus petites, du type des Cyclades, aux parois revêtues de dalles en pierre. Elles remontent aussi au Minoen ancien, mais ont continué à être en usage un peu après.

3^o Associé au type des Cyclades, un troisième système de tombe a été usité au Minoen ancien et pendant le Minoen moyen. Les murs étaient édifiés en petites pierres; nous verrons quelque chose d'analogue à Syra (2). Parfois, dans la même tombe on use, comme revêtement, de dalles et de menus matériaux.

Du fait que, dans les petites chambres et les grands ossuaires, le mobilier est identique, on a conclu qu'on ne pouvait les attribuer à des époques différentes — ce qui est certain, — ni à des races différentes — ce qui est plus discutable. Car cette diversité de coutumes en un même point ne peut provenir que de la juxtaposition en ce lieu de deux populations d'origine différente. La tombe à un seul sujet, fosse souterraine et inaccessible, se retrouve dans les Cyclades à cette époque et l'influence, dans ce cas, ne peut s'entendre que d'un apport de population. Cet apport était assez ancien pour que ces immigrants aient entièrement adopté l'industrie crétoise.

(1) RICHARD B. SEAGER, *Explorations in the island of Mochlos*, Boston et New-York, 1912. Un rapport préliminaire avait été publié dans *Amer. Journal of Arch.*, 1909, pp. 273-303.

(2) Ci-dessous, p. 86.

4° Toujours à Mochlos, on a quelques exemples, durant le Minoen ancien, d'inhumation dans des cavités naturelles du rocher, sans revêtement d'aucune sorte. Ces tombes sont très pauvres.

5° Enfin, au Minoen moyen III et durant le Minoen récent I, apparaît un nouveau mode de sépulture réservé, semble-t-il, aux enfants. Les corps étaient placés dans des jarres ou *pithoi* de dimensions petites ou moyennes et généralement posées sens dessus dessous. On n'y a trouvé aucun objet de parure, aucun vase; mais les *pithoi* sont faciles à dater: huit appartiennent au Minoen moyen III et sept autres au Minoen récent I. Le *pithos* que nous reproduisons en couleur et en frontispice est un de ceux qui remontent au début du Minoen récent I; il mesure 56 centimètres de haut. Le décor s'explique par le motif de notre figure 85; la forme du vase est assez particulière (1).

Nous retrouverons ailleurs la coutume d'inhumer les enfants dans des jarres en terre cuite. A Gournia, le même mode de sépulture a été signalé durant tout le Minoen moyen et le Minoen récent I; mais il semble alors qu'on ait étendu cette pratique aux adultes (2).

3. A Cnosse le cimetière de la belle époque minoenne reste à découvrir. Un peu au nord de cette ville, au lieu dit Zafer Papoura, M. Evans a relevé une centaine de tombes à inhumation dont l'étude est fort instructive (3). Elles se rapportent à trois types bien distincts et cependant contemporains, car tout le mobilier funéraire appartient au Minoen récent II :

1° Chambres creusées dans le roc avec couloir d'accès ou *dromos*;

2° Tombes à fosse (fig. 14) dont le fond, où repose le cadavre, se rétrécit pour permettre de clore la cavité avec des dalles placées horizontalement;

(1) SEAGER, *Expl. in Mochlos*, p. 88 et pl. XI.

(2) KARO, *Arch. Anzeiger*, 1910, 153-154; *Amer. Journal of Arch.*, 1911, p. 73 et suiv., p. 89; EDITH H. HALL, *Excavations in Eastern Crete, Sphoungaras*, Philadelphie, 1912. Voir ci-après, p. 88.

(3) ARTHUR J. EVANS, *The Prehistoric Tombs of Knossos* (extr. de *Archæologia*, t. LIX), Londres, 1906.



LE MUR OUEST DU PALAIS DE CNOSSE, VU DE LA COUR OUEST

3° Tombes à puits (fig. 15) ; au fond, une cavité latérale abrite le cadavre ; on la bouche en élevant un mur de pierre.

Dans les chambres creusées dans le roc (1), le corps est déposé soit sur le sol, soit dans une de ces caisses en terre cuite (*larnakes*), qui furent tout d'abord désignées sous le nom d'urnes crétoises quand on se figurait qu'elles avaient renfermé des cendres ou servi d'ossuaires. Comme l'a montré M. Xanthoudidis, le corps y était déposé (fig. 16), le buste étendu sur le



FIG. 16. — Section d'un sarcophage crétois en terre cuite, dit *larnax*.

fond, les jambes relevées et repliées (2). Le fond est généralement percé de trous.

Les tombes à fosse sont analogues aux tombes de l'acropole de Mycènes. On notera qu'à l'âge du cuivre, à Chypre (voir ci-après chap. v, § II), on utilise en même temps la tombe à fosse et la tombe à puits. A Zafer Papoura, la profondeur de la fosse varie de 2 mètres à 3 m. 50, généralement avec une banquette pour faciliter la descente. Dans les tombes à puits, la profondeur du puits varie de 2 m. 50 à 4 m. 50, avec une ou deux banquettes.

M. Evans attribue chacun de ces groupes de tombes à des populations d'origine différente qui se sont pliées à une même

(1) Comparer les tombes à *dromos* découvertes vers 1878, *Monum. antichi*, I, p. 201. Pour les sarcophages ou *larnakes*, dits urnes crétoises, JOUBIN, *B. C. H.*, 1892, p. 275, et *Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.*, 1891, p. 278 ; 1892, p. 428.

(2) XANTHOUDIDIS, *Ephem. Archaeol.*, 1904, pp. 6 et suiv.

civilisation, mais chez lesquelles se maintiennent de très anciennes pratiques funéraires (1).

A deux milles au nord de Zafer Papoura, au lieu dit Isopata, le savant explorateur a déblayé une tombe royale avec dromos



FIG. 17. — Tombe royale d'Isopata, près Cnosse.
Au fond, se voit le couloir d'accès ou *dromos*.

dont notre figure 17 montre une vue. La tombe elle-même était sur plan carré et recouverte d'une voûte en encorbellement de forme ogivale. La fosse qui contenait le cadavre, et qu'on

(1) EVANS, *l. c.*, p. 20.

aperçoit en partie sur le devant de notre figure, avait été violée dans l'antiquité. Une longue épingle d'or, des fragments de deux vases d'argent et un grand miroir de bronze, échappés au butin, témoignent cependant de la richesse de cette sépulture. On a relevé aussi des empreintes de cachets sur argile donnant probablement le sceau royal, un vase de porphyre, de nombreux *alabastra* importés d'Égypte, des perles de lapis-lazuli.

Miss Edith H. Hall a fait le relevé des divers types de tombes trouvées en Crète (1); il en résulte la classification suivante :

Tombes creusées dans le roc . . .	{ Du Minoen ancien II au Minoen moyen I.
Tombes du type des Cyclades (<i>Cist graves</i>)	{ Du Minoen ancien II au Minoen moyen I; réutilisation de ces tombes au Minoen moyen III.
Chambres rectangulaires voûtées.	{ Minoen ancien II et III. Puis en pierre de taille au Minoen récent II et III.
Tombes en forme de tholos. . .	{ Du Minoen ancien II au Minoen moyen I.
Tombes à coupoles (<i>Beehive tombs</i>). Larnakes ou urnes crétoises. .	{ Minoen récent III.
Pithoi (<i>Burial jars</i>).	Minoen moyen et Minoen récent I.
Tombes à fosse	Minoen récent II et III.
Tombes à puits	Minoen récent II et III.

V. — Céramique et chronologie (2).

1. M. Evans a établi la chronologie minoenne avec une perspicacité et une sûreté de méthode telles que les trouvailles sur

(1) E. H. HALL, *Excavations in Eastern Crete, Sphoungaras*, p. 73.

(2) ARTHUR J. EVANS, *Essai de classification des époques successives de la civilisation minoenne*; résumé dans *l'Anthropologie*, 1906, p. 440; sera repris par l'auteur dans *The nine Minoan periods*, 1914. Bonne étude de D. FIMMEN, *Zeit und Dauer der Kretisch-Mykenischen Kultur*, Leipzig, Teubner, 1909. Tous les ouvrages d'ensemble cités plus haut, particulièrement BURROWS, *Discoveries in Crete*, discutent la chronologie en acceptant les principales données de M. Evans. Les études sur la céramique ne peuvent se séparer des recherches chronologiques : L. MARIANI, *Mon. ant.*, VI, p. 333 et suiv.; D. MACKENZIE, *The Pottery of Knossos*, dans *J. H. S.*, t. XXIII, pp. 157-205, et XXVI, pp. 243-267; EDITH H. HALL, *The decorative Art of Crete in the Bronze Age*, Philadelphie, 1907;

les autres sites, à Phaestos, à Haghia Triada, à Gournia, n'ont fait que confirmer ses vues. Quelques incertitudes subsistent pour les hautes époques, incertitudes accrues par la difficulté de dater les vieilles dynasties égyptiennes. On peut aussi estimer trop nombreuses les neuf divisions proposées et l'on verra dans le tableau chronologique que nous donnons (pl. XIII) qu'il serait aisé de les réduire d'une ou deux unités. Cependant, jusqu'à ce que de nouveaux synchronismes interviennent, il est pratique de conserver le système communément adopté.

Les sondages effectués à Cnosse (1) et les fouilles de M. Mosso à Phaestos (2) ont montré que les premiers hommes installés sur ces sites ne possédaient que des outils et des armes

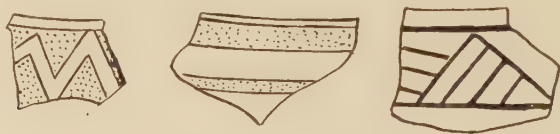


FIG. 18. — Céramique néolithique de Cnosse.

de pierre, mais qu'ils savaient les polir. L'activité humaine remonte donc, dans l'île de Crète, à la période la plus récente de l'âge de la pierre, celle dite néolithique. Des huttes en terre et branchages formaient alors la majeure partie des abris artificiels. Quelques grottes étaient habitées (3) et l'on savait déjà édifier des maisons en pierre comme celle dont on a relevé les traces à Megasa, dans la Messara (4).

Cette période s'est prolongée fort longtemps puisque M. Evans a relevé jusqu'à 8 mètres d'épaisseur de débris néolithiques. La céramique mal cuite, faite et polie à la main, est d'aspect noirâtre, décorée de traits et de points incisés, parfois avec insertion de matière blanche, surtout pendant le néo-

J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique*, II, 1, p. 31 et suiv. ; ERNST R. ISINGER, *Kretische Vasenmalerei vom Kamares- bis zum Palast-Stil*, Leipzig, Teubner, 1912.

(1) EVANS, B. S. A., t. VI, p. 6 ; MACKENZIE, J. H. S., t. XXIII, p. 158, pl. IV.

(2) A. Mosso, *Mon. antichi dei Lincei*, XII, p. 22 ; XVI, p. 267 ; XIX, p. 141, et *Le Origini della Civiltà Mediterranea*, p. 30 et suiv.

(3) Caverne de Miamu (Messara), *Amer. Journal of Arch.*, 1897, pp. 287-312.

(4) DAWKINS, B. S. A., XI, p. 260 et suiv.

lithique moyen (fig. 18). A cette céramique était associé un outillage de pierre : haches en serpentine, jadéite, hématite, marteaux perforés en mêmes matières, couteaux d'obsidienne, fusaïoles d'argile, ustensiles divers en os (1). La maison néolithique de Megasa a fourni quelques vases, des pointes diverses en os, des éclats d'obsidienne et trente-six haches de pierre.

A Phaestos, sous le pavement du palais, M. Mosso a retrouvé des débris sur une profondeur de 5 mètres. A 1 m. 80 du pavement, il atteignait un fond de cabane où il relevait une

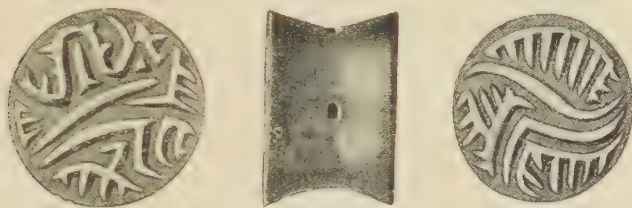


FIG. 19. — Cachet provenant de la *tholos* de Haghia Triada, gravé sur deux faces.

grande vertèbre de baleine. Le sol de la cabane était formé d'une couche d'argile rouge de 10 centimètres d'épaisseur. Au-dessous, un lit de 20 centimètres de cendres, appartenant à une installation plus ancienne, livrait des os de brebis, des coquilles de *pectunculus*, des fragments d'une céramique noire et d'une autre céramique peinte, allant du jaune au brun, aux anses pleines, horizontales et semi-circulaires, percées verticalement. Plus bas encore, dans le troisième mètre, on a trouvé un fragment d'ivoire non travaillé provenant d'une grosse défense d'éléphant, ce qui atteste dès cette époque les relations avec l'Afrique, puis des perçoirs en os et des résidus d'alimentation : os de brebis, de lièvre, de sanglier et de bœuf. M. Mosso n'a pas trouvé trace du cheval ni du chien. La couche néolithique de Phaestos a fourni des haches de pierre polie et des couteaux en obsidienne. On remarquera, toutefois, qu'il est difficile dans ces 5 mètres de débris, retrouvés sous le

(1) EVANS, B. S. A., VI, p. 6 ; MACKENZIE, J. H. S., t. XXIII (1903), p. 157 et pl. IV, rapproche les céramiques néolithiques de Crète et d'Égypte.

palais de Phaestos, d'établir ce qui appartient au Minoen ancien et ce qui est proprement néolithique. Du moins, M. Mosso n'a pas fait le départ.

2. Nous avons déjà indiqué le principe de la classification de M. Evans pour la période allant de la fin du néolithique à l'invasion doriennne. Il consiste à distinguer neuf époques réparties en trois grandes périodes : Minoen ancien, moyen et récent. Chacune de ces trois périodes est divisée en trois époques

qu'on note par un chiffre romain.

Le MINOEN ANCIEN I, encore mal connu, sert de transition entre l'outillage de pierre et l'outillage de métal. La céramique est très analogue à celle du néolithique. Le site de Mochlos a fourni un lot de vases de cette



FIG. 20. — Couvercle en stéatite. Mochlos. Diamètre : 11 cm.

époque : terre noire ou rouge, parfois polie à la main, aucun décor. Les formes seules attestent que l'on a là une céramique de transition entre le néolithique incisé et le géométrique peint du Minoen ancien II, et aussi le fait que dans le lot on a trouvé un vase peint du début de cette dernière période (1).

M. Evans estime que le Minoen ancien I correspond à la première dynastie égyptienne; mais le synchronisme n'est pas solidement établi (2). Les vases incisés avec insertion de matière blanche ne se rencontrent pas seulement en Crète (néolithique et Minoen ancien I) et dans l'Égypte prédynastique, mais dans nombre de sites préhistoriques en Europe et sur

(1) SEAGER, *Expl. in Mochlos*, p. 92 et suiv.

(2) Voir les observations de BURROWS, *The Discoveries in Crete*, p. 44 et suiv.



FIG. 21. — Ornaments en or. Mochlos.

les bords de la Méditerranée. Rien n'autorise la dérivation d'un groupe par l'autre. Le rapprochement fait par M. Flinders Petrie entre les vases noirs d'Abydos, rapportés à la première dynastie égyptienne et des tessons de Crète est d'autant moins significatif qu'on ignore la forme des vases crétois correspondants (1). Cependant il est certain que, dès la première dynastie, les textes égyptiens font mention des populations insulaires de la Méditerranée orientale sous le nom de Hanebu (2).

Le MINOEN ANCIEN II, défini par la partie ancienne du dépôt de Hagios Onoufrios, de la *tholos* de Haghia Triada et les plus anciennes installations de Vasiliki, voit apparaître les sceaux en marbre, os, ivoire, pierre tendre ou terre cuite, coniques ou cylindriques, qui rappellent comme matière, comme forme et comme ornements les cachets en forme de boutons trouvés dans les dépôts égyptiens de la VI^e dynastie (3). Celui que nous reproduisons, figure 19, est à double tronc de cône et incisé sur les deux faces. Il faut noter que les cylindres minoens ne sont pas gravés sur leur pourtour cylindrique, mais sur le plat de leur extrémité ; ils ne dérivent donc pas des cylindres babyloniens. Deux cylindres à la mode babylonienne ont été trouvés en Crète. L'un, en argent, provient de Mochlos, mais le décor est indistinct (4) ; il provient d'un dépôt remontant au Minoen ancien II. L'autre est de plus basse époque, peut-être hittite (5).

On a fabriqué à cette époque de très beaux vases en pierre, marbre, stéatite, granit, plus rarement en albâtre. Le fini de certaines pièces est des plus remarquables, d'autant que le tour n'était pas en usage. Cette industrie se perpétue longtemps, mais avec cette différence qu'au Minoen ancien les artisans élaborent des formes originales et adéquates à la matière, tandis que plus tard ils s'efforceront de traduire en pierre

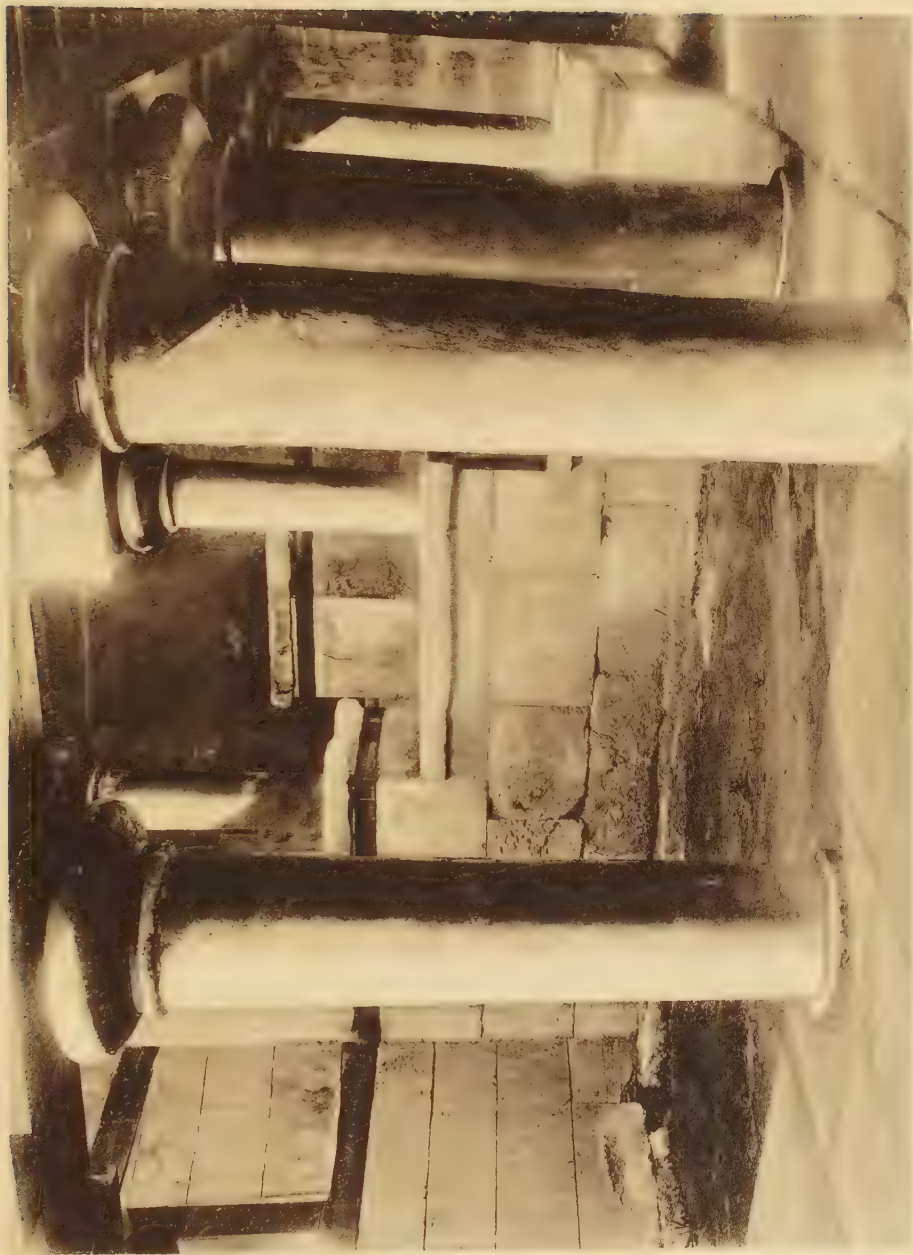
(1) T. E. PEET, *Early Egyptian influence in the Mediterranean*, dans *B. S. A.*, XVII, p. 253.

(2) Voir ci-après, chap. VI, § I.

(3) EVANS, *Scripta Minoa*, I, p. 12 ; FIMMEN, *op. cit.*, pp. 44-46.

(4) SEAGER, *Explor. in Mochlos*, pp. 22 et 111, n° I n.

(5) Il n'a malheureusement pas été publié ; Cf. EVANS, *B. S. A.*, VII, p. 67 et suiv. ; FIMMEN, *l. c.*, p. 63.



PALAIS DE CNOSSE. RESTAURATION DU HALL AUX COLONNADES

les récipients en métal. Le plus bel ensemble — 130 vases — a été recueilli dans les tombes de Mochlos (1). Les teintes comme les formes sont d'un éclat et d'une variété incomparables : « C'est une jouissance pour la vue, dit M. Pottier, comme elle doit l'être pour le toucher, que cette admirable collection de bols, de tasses et de pots à becs, qui viennent mettre les ouvriers crétois sur le même rang que les meilleurs artistes de l'Égypte archaïque (2). » Il est vraisemblable que l'initiatrice est encore ici l'Égypte ; toutefois, si quelques formes sont certainement égyptiennes (3), d'autres s'en écartent complètement. Nous reproduisons ci-dessus (fig. 20) un couvercle en stéatite de cette époque, avec décor incisé et anse en forme de chien. La race très particulière que représente cet animal survit encore en Crète.

Les fouilles de Mochlos ont fourni près de 150 ornements en or, sans compter les perles d'or engagées dans des colliers.

Abstraction faite de fines petites chainettes, ces ornements se composent de minces feuilles d'or découpées et décorées, soit au repoussé — bracelets — soit au pointillé (fig. 21). Le décor est géométrique. Sur les diadèmes reproduits même figure, on reconnaît des yeux qui devaient servir à écarter le mauvais œil, des croix, des chiens affrontés qu'on retrouve sur un bandeau d'argent de Syra (fig. 59), peut-être de même époque. Des épingles d'or, terminées par les pétales d'une fleur, sont d'une seule pièce, découpée dans une feuille de métal (4).

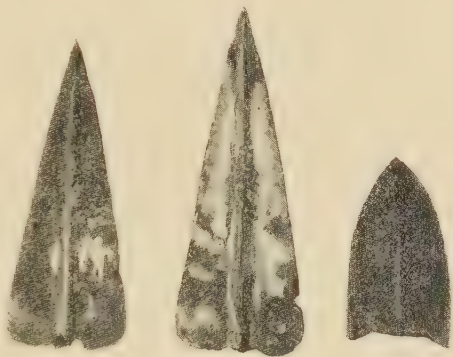


FIG. 22. — Lame de poignard en cuivre (à gauche) et deux lames en argent (à droite), provenant de Koumasa.

(1) SEAGER, *op. cit.*, p. 104.

(2) POTTIER, *Revue des Études grecques*, 1913, p. 101.

(3) La liste est donnée par SEAGER, *op. cit.*, p. 104. Par contre PEET, *B. S. A.*, XVII, p. 254, émet des doutes sur cette influence égyptienne.

(4) SEAGER, *op. cit.*, p. 104.

On signale, à cette époque, de nombreuses lames en obsidienne importée de l'île de Milo (1), et des poignards à lame triangulaire attachée au manche par des rivets, analogues aux poignards des Cyclades et d'Amorgos. Nous reproduisons ci-dessus (fig. 22) des lames dont une en cuivre et deux en argent, trouvées à Koumasa avec une idole de marbre du type des Cyclades. La *tholos* de Haghia Triada et la nécropole de Mochlos ont livré des pièces semblables; ce sont des lames de cuivre courtes, triangulaires, à large base avec deux ou



FIG. 23. -- Vase du premier palais de Phaestos. Céramique de Kamarès.

plusieurs rivets. La lame n'a parfois que 6 centimètres de longueur et ne dépasse généralement pas 11 centimètres.

Un progrès consiste à la renforcer par une nervure dans le sens de la longueur. Les statuettes de Petsofa (fig. 36) montrent comment on portait ces poignards à la ceinture.

La peinture sur vases est dès lors en usage; nous

en parlerons à propos du Minoen ancien III. Parmi les fragments de vases d'argile grise, certains sont décorés d'incisions avec insertion de matière crayeuse. Parfois ces vases ont été trempés dans un bain d'argile fine et l'engobe a été poli à la main (2). Cette technique rappelle celle en usage à Chypre (voir chap. iv, § III B) à l'âge du cuivre et, précisément, les analyses faites par M. Mosso ont démontré que, contrairement à ce qui avait été avancé (3), la Crète a connu un âge du cuivre, auquel répondent

(1) Voir ci-après chap. II, § IV.

(2) Sur cette céramique, voir SEAGER, dans BOYD HAWES, *Gournia*, p. 50.

(3) Ainsi BOYD HAWES, *Gournia*, p. 33, concluait que le cuivre et l'étain avaient été importés en Crète simultanément. On trouvera le résultat des analyses de Mosso dans le *Origini della Civiltà mediterranea*, p. 64 et suiv.

les anciens dépôts de Haghios Onoufrios, de la *tholos* de Haghia Triada, des *tholoi* de Koumasa et de Mochlos.

Il en résulte un fait important, à savoir que les grandes divisions instituées par M. Evans sous les noms tout conventionnels de Minoen ancien, moyen et récent, peuvent être définies respectivement comme âge du cuivre (chalcolithique des Anglais et énéolithique des Italiens), premier âge du bronze et second âge du bronze, — ce qui nous permettra de faire apparaître le synchronisme des diverses civilisations du bassin égéen (voir le tableau synchronique, pl. XIII).

AU MINOEN ANCIEN III appartiennent les objets les plus récents du dépôt de Haghios Onoufrios et les installations récentes de Vasiliki, près Gournia, également une partie des tombes de Mochlos. On re-

lève sur les cachets, de forme généralement triangulaire et en pierre tendre, des signes pictographiques d'un style primitif.

Nous avons dit que la peinture sur vases apparaît dès l'époque précédente; elle rappelle tout d'abord la céramique des Cyclades. La terre de teinte chamois est ornée de dessins géométriques peints en brun sombre : triangles avec hachures croisées, larges rubans. Les vases à col renversé sont nombreux. Mochlos, Vasiliki, Palaikastro et Gournia ont fourni des produits de cette céramique (1). Le géométrique de Phylacopi peut lui être comparé, mais il est plus évolué et un peu



FIG. 24. — Pithos du premier palais de Phaistos. Céramique de Kamarès.

(1) On trouvera un choix de ces vases reproduits en couleur dans Mosso, *Origini della Civiltà medit.*, planche ad p. 72.

plus récent. Très probablement, l'ancienne céramique peinte des Cyclades dérive de cette fabrique crétoise.

Presque en même temps, mais poussant son développement jusqu'à l'apparition de la céramique polychrome, dite de Kamarrès, on remarque une peinture sur vase d'un caractère très



FIG. 25. — Pithos du premier palais de Phaestos. Décor en relief.

particulier qu'on peut dénommer la céramique bigarrée de Vasiliki, car elle y a été trouvée en abondance. Le décor très capricieux, qu'on ne peut mieux comparer qu'à celui de certains vases flambés, est généralement de plusieurs tons dont le brillant est obtenu par polissage à la main : rouge et orange pour le fond que recouvrent des ovales ou de larges taches en noir tirant sur le bronze. On en jugera sur la planche en couleur B de l'album de Gournia.

les sites de Gournia, Zakro, Palaikastro, Cnosse et Haghia Triada ont fourni des spécimens (1) de ce premier essai de polychromie qui trouvera sa formule dans la période suivante.

3. Avec le MINOEN MOYEN nous atteignons le premier âge du bronze, l'époque la plus brillante et la plus originale de la civilisation crétoise, caractérisée par une céramique polychrome qui se pare de tons éclatants et singulièrement variés. Le décor est angulaire ou spiraliforme ; il emprunte quelques éléments au règne végétal. C'est la céramique, dite de Kamarès, parce que les premiers exemplaires ont été retirés d'une grotte sur le versant méridional de l'Ida, au-dessus du village de Kamarès. En même temps, l'écriture pictographique de l'époque précédente affecte une forme conventionnelle dite hiéroglyphique.



FIG. 26. — Vase d'argent. Gournia.

Le MINOEN MOYEN I est représenté par les sépultures et les plus anciens vestiges du site de Palaikastro, à l'extrémité orientale de la Crète, entre autres les statuettes votives de Petsofa (fig. 36) et la maison ovale de Chamaizi (2). Les récentes recherches de M. Evans l'ont convaincu que, dès cette époque, un palais s'élevait sur le site de Cnosse. Notamment la grande excavation au sud-est du palais servait alors de citerne. Cette primitive installation est encore mal connue (3).

Aussi, pour plus de clarté, continuerons-nous à dénommer premiers palais de Cnosse et de Phaestos ceux qui furent

(1) SEAGER, dans BOYD HAWES, *Gournia*, p. 50.

(2) Voir ci-après, p. 192.

(3) KARO, *Archeol. Anzeig.*, 1910, 148.

élevés durant le MINOEN MOYEN II, réservant pour les installations antérieures le terme de palais primitifs. Quelques objets égyptiens trouvés au niveau du MINOEN MOYEN II et également la découverte à Kahun, dans un strate de la XII^e dynastie, de vases de Kamarès, établissent le synchronisme avec cette dynastie égyptienne (1). M. J. Garstang a découvert, en 1907, dans une tombe inviolée d'Abydos, un beau vase de Kamarès (fig. 236) de la fin du Minoen moyen II au milieu d'un riche mobilier funéraire égyptien qui a fourni des cylindres en stéatite aux noms



FIG. 27. — Vase en céramique de Kamarès, inspiré d'un modèle en métal. Gournia.

d'Ousirtasen (Sénusert) III et d'Amenemhat III (2), rois de la XII^e dynastie, au dix-neuvième siècle avant notre ère.

Les vases de Kamarès d'une argile très fine qui prend à la cuisson un ton jaune clair, offrent les formes les plus harmonieuses et le décor le plus riche. Celui-ci est posé — tantôt sur un engobe

d'un noir plus ou moins franc et brillant, tantôt sur le fond clair — en divers bruns et rouges (où prédominent l'orange et le vermillon), parfois en blanc. Souvent le jaune clair de l'argile est réservé et ajoute ainsi à la variété des tons. Ailleurs, le céramiste s'est ingénié à combiner la polychromie avec un relief obtenu par le procédé à la barbotine. Le décor,

(1) Ci-après, chap. VI, § I. M. von BISSING, *Strena Helbigiana*, 1900, pp. 20-27 et dans BURROWS, *l. c.*, pp. 74-75, a combattu les synchronismes de M. Evans. Pour ce qui concerne Kahun, M. von Bissing n'a pas pris garde que ce site a été réoccupé partiellement sous la XVIII^e dynastie. Les combinaisons de FIMMEN, *l. c.*, p. 47 et les réserves de E. REISINGER, *Kretische Vasenmalerei*, pp. 15 et 42, ne semblent donc pas justifiées.

(2) EVANS, *Scripta Minoa*, I, p. 19; GARSTANG, *Note on a vase of Minoan fabric from Abydos (Egypt)*, dans *Annals Liverpool Inst.*, 1912, p. 107.

si compliqué qu'il soit, reste du type géométrique ; ce sont des points, traits, spirales, demi-cercles concentriques, plus rarement des éléments empruntés au règne végétal et traités conventionnellement. La peinture monochrome ne se rencontre que sur les vases communs.

Comme le décor, les formes sont extrêmement variées, depuis les grands vases à serrer les provisions ou *pithoi* à anses multiples, dont les magasins du premier palais de Phaestos ont fourni une riche collection (fig. 24 et 25), jusqu'aux simples tasses d'une extrême finesse et d'un galbe très pur (fig. 58), certainement inspirées de tasses en métal. Les céramistes,

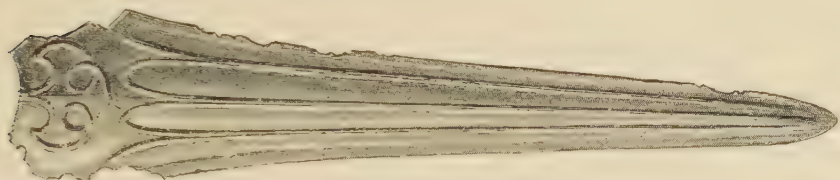


FIG. 28. — Lame de poignard de bronze. Mochlos.

comme le montre le rapprochement des figures 26 et 27, ont su rendre jusqu'aux ondulations du modèle en métal. A côté de ces vases à une ou à deux anses, à large ouverture, il faut signaler des cruches à une ou à trois anses. A travers ces produits en terre cuite, nous entrevoyons une technique du métal déjà très développée.

Cette époque prend fin sur une catastrophe qui amène la ruine des premiers palais de Cnosse et de Phaestos.

Le MINOEN MOYEN III voit s'élever les seconds palais de Cnosse et de Phaestos. La céramique polychrome dite de Kamarès se transforme : l'orange, le vermillon et le carmin tendent à disparaître pour faire place au décor blanc sur fond lilas ou mauve. En même temps, le décor devient plus libre et marque une tendance naturaliste. C'est à ce second palais — non au second palais remanié — que M. Evans attribue les plus anciennes sculptures trouvées à Cnosse, notamment les fameuses figurines en faïence sur lesquelles nous reviendrons.

Les poignards de bronze abandonnent la forme triangulaire

et trapue, la lame s'allonge. Un très bel exemplaire a été décou-

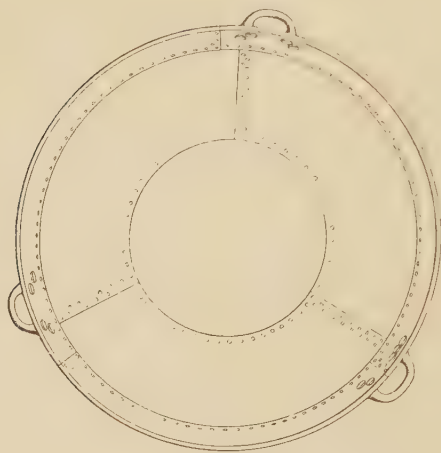


FIG. 29. — Vase de bronze. Tylissos.

vert à Mochlos (1) : les nervures de la lame, le décor inspiré de la double hache, attestent une grande habileté technique (fig. 28). Toutefois, l'épée n'est pas encore en usage. Vers la fin de cette période, une écriture linéaire, dite linéaire A, paraît à côté de l'écriture hiéroglyphique. A ce niveau a été trouvée à Cnosse la statue en diorite d'un Égyptien du moyen empire (2).

Si l'on en juge par les témoignages artistiques, la Crète atteint alors son plus haut degré de civilisation et de puissance. C'est l'époque où sa domination s'étend sur toute la mer Égée (3) comme l'attestent les fouilles de Phylacopi, dans l'île de Milo. L'influence minoenne y domine au point qu'on ne peut l'expliquer que par une mainmise de la Crète sur les Cyclades.



FIG. 30. — Vase peint, type « à étrier » ancien. Gournia.

(1) SEAGER, *Explor. in Mochlos*, fig. 31, n° II, 51. Longueur de la portion conservée : 205 mm.

(2) EVANS, *B. S. A.*, t. VI, p. 26 et suiv.; BURROWS, *Discoveries in Crete*, p. 66 et suiv.; ED. MEYER, *Gesch. d. Altert.*, I, II, p. 264. FIMMEN, *Zeit u. Dauer d. kret. myk. Kultur*, pp. 61-62, attribue cette statue au Minoen moyen II. Les égyptologues la datent de la XII^e ou des débuts de la XIII^e dynastie.

(3) THUCYDIDE, I, 4.



1. Vase de Kamarès
D'après BOYD-HAWES, *Gournia*.



2. Vase de Mochlos
D'après SEAGER, *Am. Journal of Arch.*, 1909.

4. LE MINOEN RÉCENT I est illustré par les trouvailles du palais de Haghia Triada. Les fouilles de Gournia ont révélé une ville provinciale de la même époque. Le site de Zakro près de Palaikastro, sur la côte orientale, est également attribué au Minoen récent I.

Les découvertes de M. Hazzidakis à Tyllissos sont importantes au point de vue chronologique : l'emplacement a cessé d'être occupé après la destruction du palais, vers la fin du Minoen récent I. On signale de grands vases de cuivre, la statuette d'adorant reproduite plus loin (fig. 37), des fresques miniatures, deux tablettes en écriture linéaire (fig. 313), des cachets d'argile (1). Les vases de cuivre consistent notamment en larges bassines atteignant 1 m. 40 de diamètre, munies de trois anses et formées de plaques de métal rivetées (fig. 29).

Gournia a fourni un choix remarquable d'outils et d'armes de bronze de cette époque : scies, ciseaux à froid, alènes, lames de couteaux, haches simples et doubles, clous, pincettes, lames de couteaux courbes (rasoirs ?) avec un trou pour rivet ou avec une hampe plus longue et recourbée, aiguilles, hameçons, lames de poignards, pointes de lances à douille (2). L'épée courte et relativement large, qui fait alors son apparition, paraît d'origine locale, en tant que simple développement du poignard. Il n'en est pas de



FIG. 31. — Vase en forme de cornet. Gournia.

(1) HAZZIDAKIS, *Ephemeris archaeolog.*, 1912, pp. 197-233.

(2) BOYD HAWES, *Gournia*, pp. 33-34, pl. IV. Voir le résumé par A. J. REINACH dans *l'Anthropologie*, 1910, pp. 671-679.

même de l'épée longue connue dès cette époque à Mycènes, mais qui ne pénètre en Crète qu'avec le Minoen récent II (1). Le développement qu'atteint alors l'industrie du métal est remarquable.

En céramique, la polychromie évolue et tend à s'atténuer. On comparera le pithos reproduit en frontispice, type de transition entre le Minoen moyen et le Minoen récent, avec le vase du Minoen récent I (pl. A, 2). D'autre part, si nombre de formes rappellent les types du Minoen moyen, cruches à col renversé, amphores, cependant de notables transformations

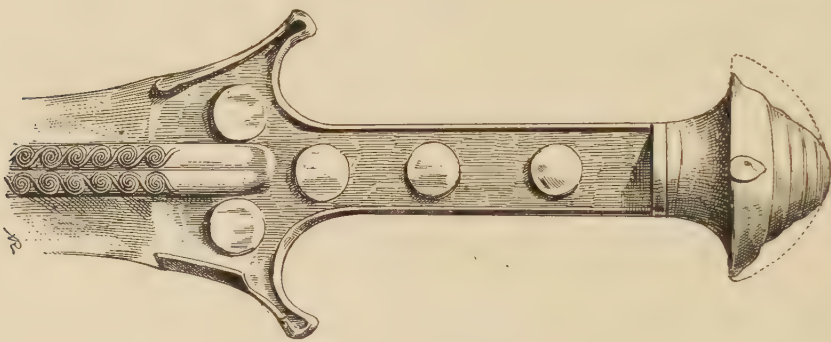


FIG. 32. — Garde d'épée. Zafer Papoura.

préparent la céramique mycénienne proprement dite. C'est ainsi qu'apparaît le vase à étrier (fig. 30) caractérisé par la disposition particulière des anses au sommet du récipient. Dans sa forme la plus ancienne, le vase à étrier se signale par la petitesse des anses comparées à la panse volumineuse; de plus, il a trois anses au lieu de deux (2). Plus tard, le vase devient moins lourd et il se pare souvent du décor marin; le plus beau vase à étrier trouvé à Gournia (pl. B) porte un poulpe tracé avec un réalisme saisissant (3). Ce décor marin aboutira au motif stylisé du Minoen récent III (fig. 148). De même, le vase en cornet, véritable rhyton car le fond est toujours percé, offre

(1) BOYD HAWES, *ibid.*, p. 5, note 94, reporte cette introduction au Minoen récent III.

(2) BOYD HAWES, *ibid.*, p. 40, pl. VII, fig. 18 et 24.

(3) BOYD HAWES, *ibid.*, pl. H. Voir *ibid.*, p. 4, note 56, un essai de classement du type de l'octopode.

encore quelques éléments délicatement traités comme les crocus de la figure 31 ; mais déjà s'élabore le décor mycénien courant.

Dès la fin du Minoen récent I, en tout cas au début du Minoen récent II, les seconds palais de Cnosse et de Phaestos sont remaniés. A cette époque s'édifient le quartier royal privé du palais de Cnosse, la salle du trône dans le quartier ouest, la villa royale, le petit palais dit la maison aux fétiches. La plupart des fresques trouvées à Cnosse ornaient les murs du second palais remanié. C'est encore à ce niveau qu'a été découvert un fragment de vase d'albâtre au nom de Khyan, roi Hyksos (1). La tombe royale d'Isopata appartient aussi à cette époque (2).

La nécropole de Zafer Papoura, au nord de Cnosse, remonte au Minoen récent II, mais descend jusqu'aux premiers temps du Minoen récent III ; elle a fourni un ensemble remarquable d'armes de bronze. A côté des poignards et épées qui dérivent des types locaux antérieurs, on voit apparaître la longue épée à lame droite, atteignant jusqu'à 95 cm. 5 y compris le pommeau d'ivoire (3). En forme de garde, deux cornes se dressent de part et d'autre de la poignée (fig. 32). A l'époque suivante on recourbera ces cornes dans la direction de la lame.

La céramique compte de beaux vases au décor floral quelque peu stylisé et analogue à celui des fresques du palais. C'est



FIG. 33. — Céramique dite *Palace style*.

(1) EVANS, *B. S. A.*, VII, p. 64 et suiv.

(2) Ci-dessus, pp. 34-35.

(3) EVANS, *The prehistoric tombs of Cnossos*, p. 55 et suiv., p. 105 et suiv. Sur les types d'épée, voir ci-après, p. 263 et suiv.

pourquoi M. Evans la définit sous le nom de style du palais (*Palace style*). L'exemple que nous donnons (fig. 33) est une grande amphore à trois anses, d'une forme nouvelle qui se maintiendra à l'époque suivante; elle a été trouvée dans une tombe de Zafer Papoura : le motif floral est tracé dans un goût décoratif souvent inspiré de motifs égyptiens et sans aucune recherche d'exactitude. Dès cette époque la polychromie a presque entièrement disparu : le décor brun ou noir est posé sur l'argile jaune clair, très rarement en ton clair sur fond sombre.

C'est au Minoen récent II, mais remontant jusque dans le Minoen récent I, que se placent la plus grande partie des trouvailles que M. Seager a faites dans l'île de Pseira (1), notamment les curieux fragments de relief en stuc peint (Pl. V) et aussi de nombreux vases en terre cuite dont le riche décor et les formes rappellent des motifs en faveur au Minoen récent I et II.

Des synchronismes très nets ont été établis entre la civilisation crétoise du Minoen récent II et les débuts de la XVIII^e dynastie égyptienne. A Thèbes, le tombeau de Senmut, grand vizir de la reine Hatshepsout, et celui de Rekhméré, ministre de Thoutmès III, montrent des ambassadeurs Keftiou, c'est-à-dire égéens (2), apportant à ces hauts personnages de riches présents, notamment des vases tout semblables à ceux découverts en Crète dans les couches du Minoen récent II. On en jugera par les trois exemples empruntés (fig. 34, voir aussi fig. 205) au tombeau de Senmut. Ce sont deux tasses à une anse, avec dessin spiraliforme sur l'une, têtes de taureaux et rosaces sur l'autre; on leur comparera les tasses en céramique de Kamarès (pl. A, 1 et fig. 58), imitées de modèles en métal, ou mieux les tasses en or, provenant des tombes de l'acropole de Mycènes (fig. 110), une tasse en bronze de Mochlos (3), les gobelets en or de Vaphio, d'autres trouvées à Chypre. Les anses avec leur attache à rivets sont caractéristiques. Le vase figuré entre les deux tasses de notre figure 34 était peut-être en terre cuite;

(1) R. B. SEAGER, *Excavations on the Island of Pseira, Crete*, Philadelphie, 1910.

(2) Voir chap. IV, § I. Sur le terme de Keftiou, voir ci-après, p. 198.

(3) SEAGER, *Explor. in Mochlos*, fig. 31, n° XII f, du Minoen moyen III.

sa forme et ses anses nombreuses se retrouvent à Phaestos et à Gournia.

En réalité, si l'on se reporte aux tableaux synchroniques à la fin de ce paragraphe ou au tableau d'ensemble que nous avons dressé à la fin du volume (Pl. XIII), on verra qu'il est difficile de distinguer chronologiquement le Minoen récent I du Minoen récent II. Il y a là une division de trop. Par contre, entre la céramique minoenne de l'époque de Thoutmès III et celle de style mycénien, qui apparaît à El-Amarna sous Aménophis IV, la différence est nette. La destruction définitive des palais de Cnosse et de Phaestos par un incendie, d'autant plus violent

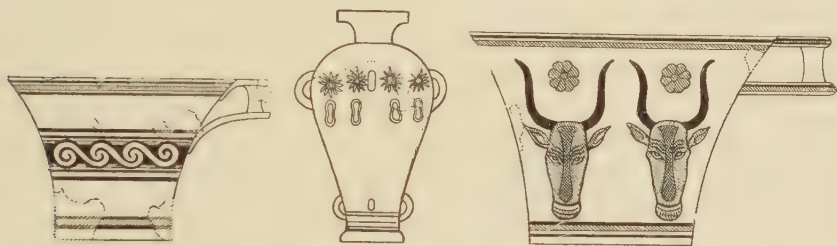


FIG. 34. — Vases keftiou. Fresque du tombeau de Senmut.

que les murs des édifices étaient partiellement construits en bois, se place entre ces deux règnes.

Il faut donc fixer la fin du Minoen récent II vers 1450.

Avec le MINOEN RÉCENT III, l'hégémonie passe sur le continent; c'est à proprement parler l'époque mycénienne, telle qu'elle est définie par les palais de Tirynthe et les tombes de la ville basse de Mycènes. Il n'y a pas intrusion d'une civilisation nouvelle; mais la Crète ne dirige plus le mouvement, elle le subit. Sur le site d'Haghia Triada on construit un mégaron du type mycénien continental. Les princes de Cnosse ne sont plus que l'ombre des anciens souverains : ils réoccupent un coin de l'ancien palais. Le dernier d'entre eux, Idoménée, rattachait encore sa généalogie à Minos. A la tête d'une troupe crétoise, il se rend au siège de Troie. Son retour déchaîne la guerre civile. Idoménée tue son propre fils, mais le pouvoir lui échappe; il est contraint de se réfugier en Italie où, avec ses

partisans, il fonde Salente. La tombe de Milato caractérise bien la fin de cette époque.

Le grand mouvement de peuples, qui agite dès le treizième siècle le bassin oriental de la Méditerranée et que signalent les textes égyptiens, détermine la ruine de la civilisation mycénienne. Cela correspond assez bien à la chute de la Troie homérique vers 1180 avant notre ère. On peut fixer en 1100

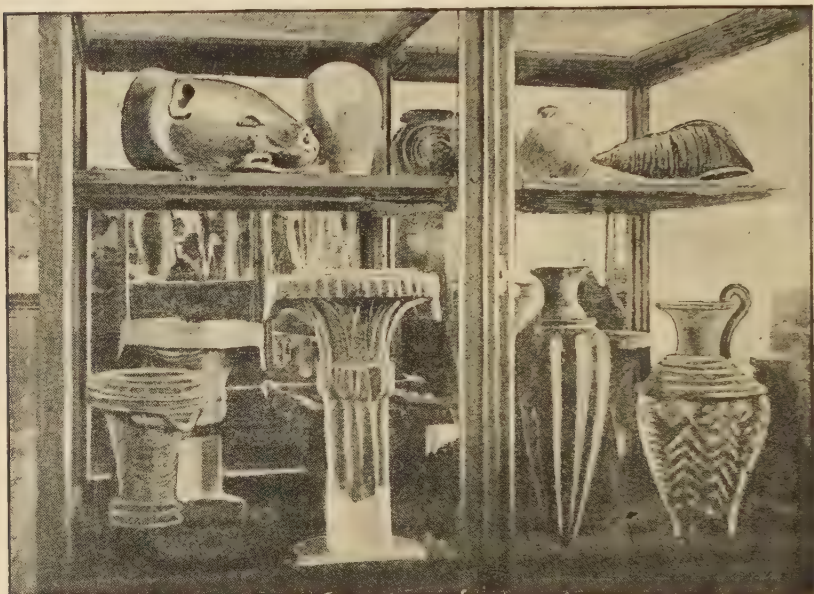


FIG. 35. — Une vitrine du musée de Candie : à gauche, tête de lionne en marbre et lampes à pied ; à droite, grand coquillage et cruches en pierre.

l'extrême limite de la civilisation de l'âge du bronze dans la mer Égée ; à partir de cette époque règnent l'outillage et l'armement en fer dont la rapide diffusion fut assurée par l'invasion doriennne. Il est à noter que Gournia a fourni, appartenant au premier âge du fer, des épées en fer très semblables aux armes du centre de l'Europe (1).

Vers la fin du mycénien (2) apparaît la fibule du type en

(1) BOYD HAWES, *Gournia*, pp. 12-13.

(2) COLINI, *Bullettino di paleontologia italiana*, 1904, p. 258 et suiv. ; PERDRIZET, dans HOMOLLE, *Fouilles de Delphes*, t. V, *Monuments figurés*, pp. 7-8 ; DÉCHELETTE,

archet. Elle marque un changement important dans le costume qui n'est plus presque uniquement cousu. L'épingle était un accessoire, elle devient un élément essentiel en prenant la forme d'épingle de sûreté ou fibule.

Avec l'âge du fer, la céramique retourne au décor géométrique, mais à un géométrique bien différent de celui que nous avons signalé plus haut à l'époque prémycénienne. De nombreux éléments décoratifs mycéniens se maintiennent et aussi les perfectionnements techniques.

5. Pour appuyer ces indications, nous donnons ci-après les résultats d'un sondage effectué par M. Evans dans la cour ouest du palais de Cnosse.

NÉOLITHIQUE = 6 mètres 43.	
MINOEN ANCIEN = 4 m. 33	I. 0 m. 33. Chalcolithique ou énéolithique.
	II. 0 m. 56. IV ^e dynastie égyptienne.
	III. 0 m. 44.
MINOEN MOYEN = 4 m. 50	I. Palais primitif de Cnosse, encore mal connu.
	II. 0 m. 50. Premiers palais de Cnosse et de Phaestos. XII ^e dynastie égyptienne.
	III. 1 m. Seconds palais de Cnosse et de Phaestos. XIII ^e dynastie égyptienne.
MINOEN RÉCENT = 2 m. 50	I. Haghia Triada.
	II. Remaniement des seconds palais de Cnosse et de Phaestos. XVIII ^e dynastie égyptienne.
	III. Mycénien. XVIII ^e -XX ^e dynasties égyptiennes.

Les synchronismes établis entre les monuments crétois et les dynasties égyptiennes permettraient de dater les premiers, avec une approximation suffisante, si les égyptologues étaient parvenus à fixer la chronologie égyptienne. Malheureusement, à mesure qu'on s'éloigne de la XVIII^e dynastie, les évaluations divergent considérablement.

La date de 1580 pour le début de la XVIII^e dynastie, qui inaugure le Nouvel Empire, est adoptée sans difficulté. Il n'en va

pas de même pour la XII^e dynastie. D'après les calculs de M. Eduard Meyer (1), la XII^e dynastie aurait régné de l'an 2000 à l'an 1788, tandis que les égyptologues partisans de la chronologie longue adoptent de 2778 à 2565. Il faut cependant noter que nombre de fouilles en Égypte semblent prouver que l'intervalle de temps entre la XII^e et la XVIII^e dynastie n'a pas été considérable (2). Le tableau ci-après résume les évaluations divergentes.

	Synchronismes	PETRIE	EVANS	D'après la chronologie égyptienne d'Ed. Meyer
PREMIER PALAIS (Minoen Moyen II)	XII ^e dyn.	3460 à 3248	2500 à 2200	2000 à 1800
SECOND PALAIS (Minoen Moyen III)	XIII ^e dyn.	3248 à 2536	2200 à 1800	1800 à 1600
SECOND PALAIS remanié (Minoen Récent I et II)	Fin des Hyksos, commencement de la XVIII ^e dyn.	2536 à 1500	1800 à 1450	1600 à 1450
RÉOCCUPATION PARTIELLE (Minoen Récent III)	XVIII ^e -XIX ^e dyn.			1450 à 1100

Si l'on observe que M. Mackenzie a établi la continuité des principes architectoniques à travers les divers palais et que, notamment, le second palais remanié fut édifié sur les fondations du second palais contemporain de la XIII^e dynastie, on ne peut adopter les dates suggérées par M. Fl. Petrie. Par contre, les constatations de M. Mackenzie sont extrêmement favorables au système de M. Ed. Meyer et lui apportent un appui précieux. Dans sa dernière publication, M. Evans ne repousse pas absolument la chronologie courte (3). C'est cette

(1) EDUARD MEYER, *Aegyptische Chronologie*, extr. des *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1904, et *Nachträge z. aegypt. Chron.*, *ibid.*, 1908. Nous avons résumé ces travaux dans *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1907, pp. 445-449. Trad. fr. de la *Chronologie égyptienne*, par A. MORET, *Annales du Musée Guimet*, t. XXIV, 2, Paris, 1912.

(2) FIMMEN, *Zeit und Dauer der kret.-myk. Kultur*, pp. 8-9.

(3) EVANS, *Scripta Minoa*, I, p. 30 et suiv.

dernière que nous adoptons, comme on le verra en consultant, à la fin du volume, le tableau des synchronismes des diverses civilisations (Pl. XIII) depuis l'Égypte jusqu'à la Mésopotamie, en passant par la mer Égée et la Syrie (1).

VI. — Le Musée de Candie et l'art minoen.

1. Toutes les trouvailles faites dans l'île, du moins celles qui se rapportent aux hautes époques, ont été réunies au musée de Candie et sont soigneusement conservées par les éphores, MM. Hazzidakis et Xanthoudidis. On peut ainsi étudier sur place le développement de l'art minoen (2).

Dans la couche néolithique de Cnosse, on a trouvé quelques statuette informes, des idoles, constituant un type local (fig. 263 et 264), ou se rattachant à un type méditerranéen connu comme l'idole stéatopyge trouvée à Phaestos. Nous y reviendrons dans notre chapitre sur les cultes ; constatons simplement ici que des formes stéatopyges pareilles ont été signalées dans les couches néolithiques en Égypte, en France, en Italie, à Malte (fig. 151) et dans la Grèce continentale (fig. 142).

Dès les débuts de la civilisation minoenne, le matériel archéologique atteste une influence de l'Égypte et de la Libye,

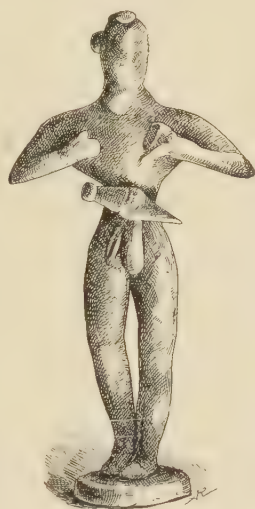


FIG. 36. — Statuette votive de terre cuite. Petsofa.

(1) Le maintien du comput sothiaque pendant un temps si long ne doit pas surprendre, car il s'agit ici d'un calendrier religieux. La plupart de nos fêtes sont encore des fêtes religieuses antérieures au christianisme. Quant à la gêne qu'entraînait le calendrier sothiaque, elle n'était certainement pas plus grande que celle suscitée par le calendrier musulman. Voir AŞ-ŞAFADI, trad. Amar, *Journal asiatique*, 1911, I, p. 278 et suiv.

(2) Outre l'atlas de BOYD-HAWES, *Gournia*, consulter les atlas de MARAGHIANIS, à paraître : EVANS, *Atlas of Knossian antiquities*, Londres, 1914.

particulièrement dans la région méridionale de l'île, sans que cessent, toutefois, les rapports avec les Cyclades. Ceux-ci sont marqués par l'importation de l'obsidienne de Milo et les figurines caractéristiques en marbre de Paros.

Nous avons vu que, pendant le Minoen ancien II, le décor

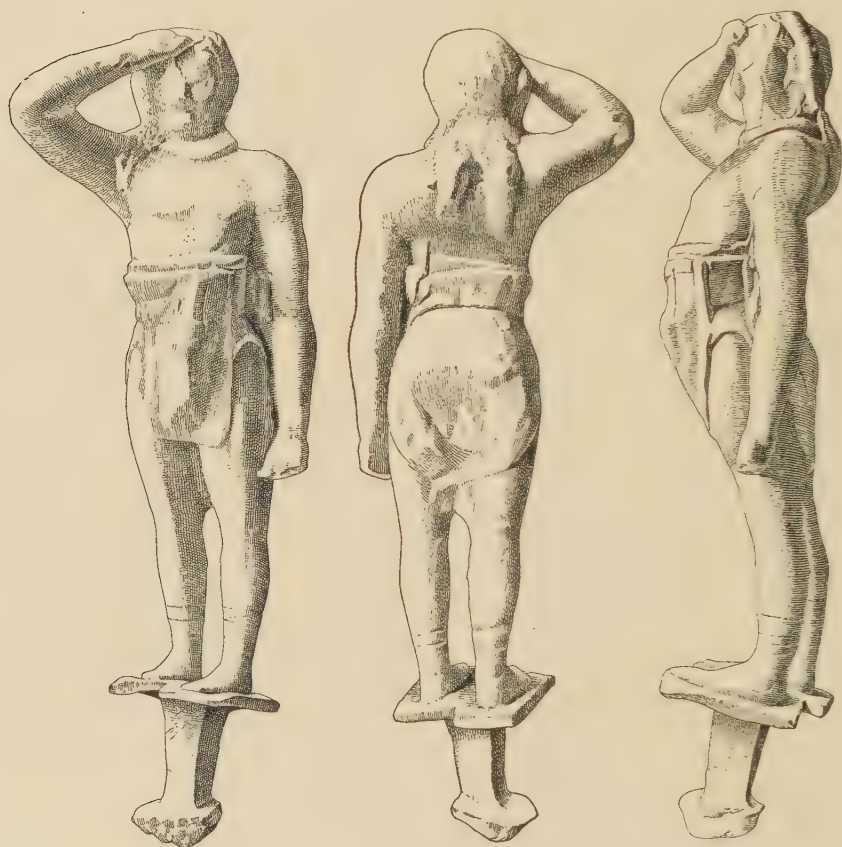


FIG. 37. — Bronze de Tylosos. Personnage faisant le geste d'adoration.

des cachets trouvés dans la plaine de la Messara, à Haghios Onoufrios comme à Haghia Triada, imitait les cachets égyptiens très anciens. De plus, on a exhumé de la *tholos* de Haghia Triada un lot de statuettes en stéatite et albâtre qui s'écartent nettement du type des Cyclades pour se rapprocher

des figurines en forme de momies, trouvées dans la haute Égypte et les tombes libyques (1).

Cette influence égyptienne, importante à saisir dès l'aurore de la civilisation minoenne, car elle en explique le développement rapide, ne cessera de se faire sentir dans la suite, mais d'une façon assez discrète et intéressant surtout la technique des divers arts. C'est ainsi que les Crétois apprirent à fabriquer la faïence et qu'ils adoptèrent la convention de peindre en brun les chairs de l'homme et en blanc celles de la femme. Mais cette influence a aidé au développement de l'art minoen sans étouffer son originalité. Par exemple, l'art de la faïence égyptienne, au dessin noir sur fond bleu, prend en Crète un développement remarquable par l'usage de la polychromie qui ne pénètre en Égypte, probablement rapporté de Crète, qu'à la fin de la XVIII^e dynastie (2). L'esprit du plus ancien art crétois le pousse à se renouveler constamment par l'observation de la nature et l'éloigne des poncifs ; il s'inspire, somme toute, d'une tendance opposée à celle de l'art égyptien.

Les œuvres les plus parfaites sont sans conteste celles de la plastique. Dès le début du Minoen moyen (minoen moyen I) les figurines en terre cuite de Petsofa (fig. 36), dans l'extrême Est de l'île, simples statuettes votives que devait consacrer



FIG. 38. — Figurine en faïence dite la déesse aux serpents. Cnosse.

(1) Voir HALBHERR, *Rapporto*, dans *Memorie del Istituto Lombardo*, t. XXI, V, pl. XI, fig. 27, et MOSSE, *Origini della civil. medit.*, p. 103 et suiv. — PEET, *Early Egyptian influence in the Mediterranean*, dans *B. S. A.*, XVII, p. 253 et suiv., nous paraît forcer la note quand il écarte toute influence égyptienne notable sur la Crète avant la XI^e dynastie.

(2) H. R. HALL, *Proceedings of the soc. of biblical archaeology*, 1909, pp. 222-223.

le populaire, attestent dans leur manière sommaire la facilité avec laquelle les coroplastes silhouettaient le corps humain. Le détail était indiqué par la couleur avec les tons variés de Kamarès.

Déjà sont fixées les particularités du costume minoen. On peut notamment étudier le vêtement porté par l'adulte. Il ne se composait guère que d'un pagne très serré, sorte de caleçon



FIG. 39. — Figurine en faïence, dite acolyte de la déesse aux serpents. Cnosse.

s'attachant à la ceinture et maintenant les parties viriles, protégées peut-être par une gaine comme c'était la coutume chez les Libyens (1) et comme on le constate encore chez certaines peuplades du centre de l'Afrique. A la ceinture, était attaché un poignard. Le plus grand bronze qu'ait fourni la Crète minoenne (hauteur : 0 m. 31) et qu'on doit aux fouilles de M. Hazzidakis (2) à Tylissos (fig. 37), donne le détail de la ceinture et explique l'interprétation qu'en ont fournie les artistes égyptiens dans les fresques des tombeaux thébains.

Nous atteignons des formes plus parfaites avec les figurines en faïence, fabriquées dans le palais de Cnosse et trouvées par M. Evans dans un réceptacle creusé à même le sol du palais. Elles datent du se-

cond palais dans son premier état, c'est-à-dire du Minoen moyen III. Nous reviendrons sur les circonstances de la découverte pour discuter la nature de ces objets et leur valeur religieuse. Nous les examinerons ici uniquement au point de vue descriptif.

La plus curieuse et la plus complète de ces figurines, haute de 34 centimètres, est bien connue sous le nom de la « déesse aux serpents » (fig. 38). Elle est vêtue d'une riche jaquette

(1) LAGRANGE, *la Crète ancienne*, p. 147. Avec cette différence, cependant, qui ne permet pas de pousser le rapprochement ethnique, que ce peuple africain portait la gaine pendante.

(2) HAZZIDAKIS, *Ephemeris archaeologikè*, 1912, pl. 17.

brodée qui, lacée par devant et serrée à la taille, laisse apparaître les seins par une large échancrure tandis que la jupe à plis prend la forme cloche et s'agrémente, par devant et par derrière, d'un tablier richement brodé. La tête est surmontée d'une haute coiffure qui paraît soutenue, comme on le voit aussi à Petsofa, par un large ruban (de métal ?) s'enroulant autour de la chevelure. La déesse fixe de grands yeux et se raidit pour maîtriser trois serpents qui l'enlacent. Deux d'entre

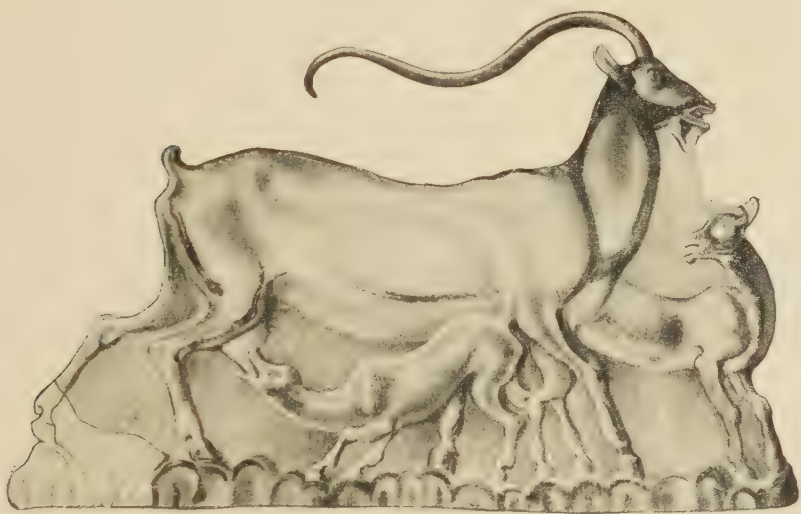


FIG. 40. — Plaque de faïence. Chèvre sauvage et ses faons. Palais de Cnosse.

eux s'enroulent autour de la ceinture et dressent la tête, l'un sur le tablier de devant, l'autre au sommet de la haute coiffe. Le troisième serpent, qui contourne les hanches, pose la tête dans la main droite de la déesse et la queue dans la main gauche. Le temps a en partie décomposé les tons, mais on peut encore juger combien cette pièce polychrome était habilement colorée ; les chairs ressortent en blanc laiteux.

Une autre figurine (fig. 39), d'un type très voisin, avec jupe à volants recouverte du même double tablier, est prise à la taille par un corset extérieur au-dessus duquel apparaissent les seins. Un avant-bras et la tête manquent. La prêtresse ou magicienne est représentée dans ses exercices avec les serpents.

Des plaquettes provenant du même lot, dites « robes votives », montrent la variété des toilettes féminines de l'époque. Ce qui frappe le plus dans cet ensemble, ce sont les analogies avec le costume féminin moderne ; à tel point que, si plus de trois mille ans ne les séparaient, on ne manquerait pas de dériver celui-ci de celui-là. On peut mesurer ainsi l'imprudence grave que l'on commet si fréquemment en archéologie, quand on rapproche, sans s'être assuré qu'il y a eu contact, des éléments à première vue semblables. Dans le cas présent, deux raisons principales ont amené des solutions comparables à des époques extrêmement distantes ; c'est d'abord que les Minoens ignoraient l'emploi de la fibule et que les modernes l'ont réduit à des usages secondaires (épingle de sûreté dite



FIG. 41. — Pions. Palais de Cnosse.

anglaise). Ensuite, les uns et les autres ont pris leur principal point d'appui à la taille : d'où l'usage du corset et des bourrelets autour des hanches, avec cette différence que les modernes dissimulent sous le corsage ou la jupe ces éléments du costume, tandis que les Minoens les laissaient généralement apparents. Quant au décolletage, c'est une conséquence naturelle de l'usage du corset en ce que ce dernier, dispensant de prendre le principal point d'appui sur les épaules, n'oblige pas, comme avec le peplum, à voiler la poitrine. L'absence de la fibule a eu encore comme conséquence une activité remarquable dans l'art de la couture, qui explique la profusion des plis, volants et autres ornements cousus.

D'après une découverte faite en Espagne, il semble que le costume minoen soit le développement du vêtement des populations néolithiques habitant le bassin de la Méditerranée. Ces dernières, non plus, ne connaissaient pas la fibule et prenaient les hanches pour point d'appui du vêtement. Les femmes

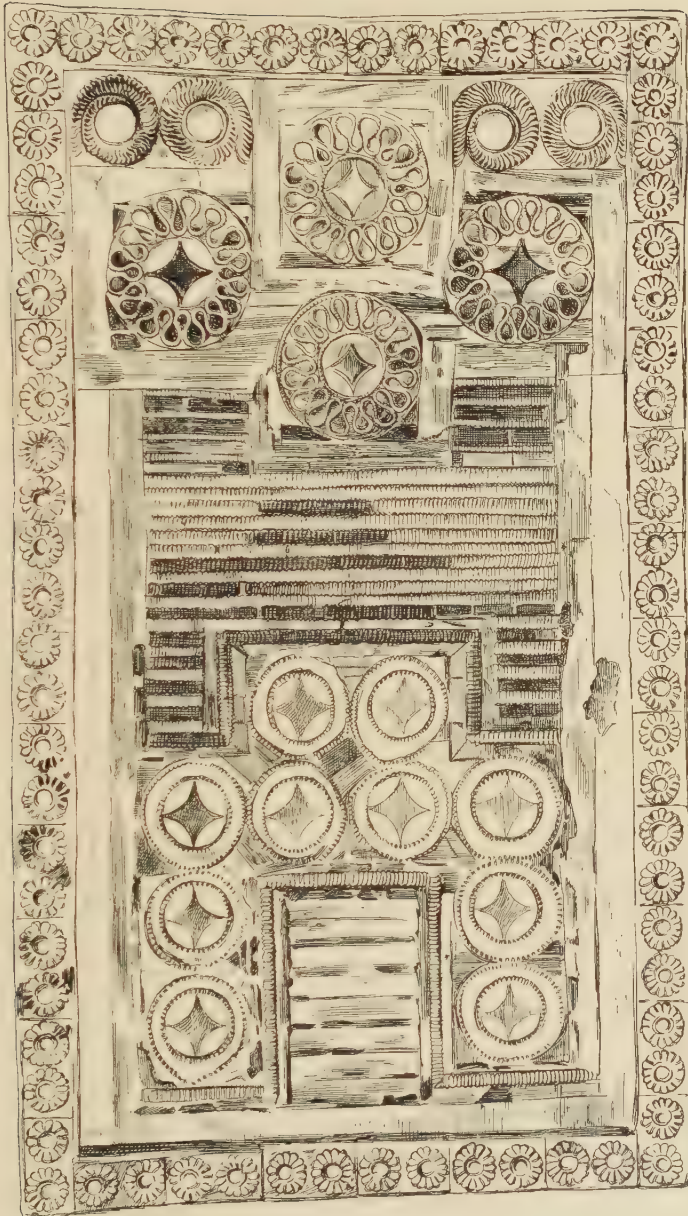


FIG. 42. — Damier en faïence, Palais de Cnosse.

n'usaient pas encore du corset; leur costume consistait en une simple jupe, le haut du corps restant complètement découvert (1). Les figurines de Hagiar Kim, à Malte, qui se placent à la fin du néolithique, portent également une jupe et laissent à nu le haut du corps (fig. 151). La filiation du costume minoen, en tant que développement du costume néolithique de l'Europe méditerranéenne, nous paraît donc établie. M. Deonna, reprenant le sujet, a admis cette solution; mais en la présentant de



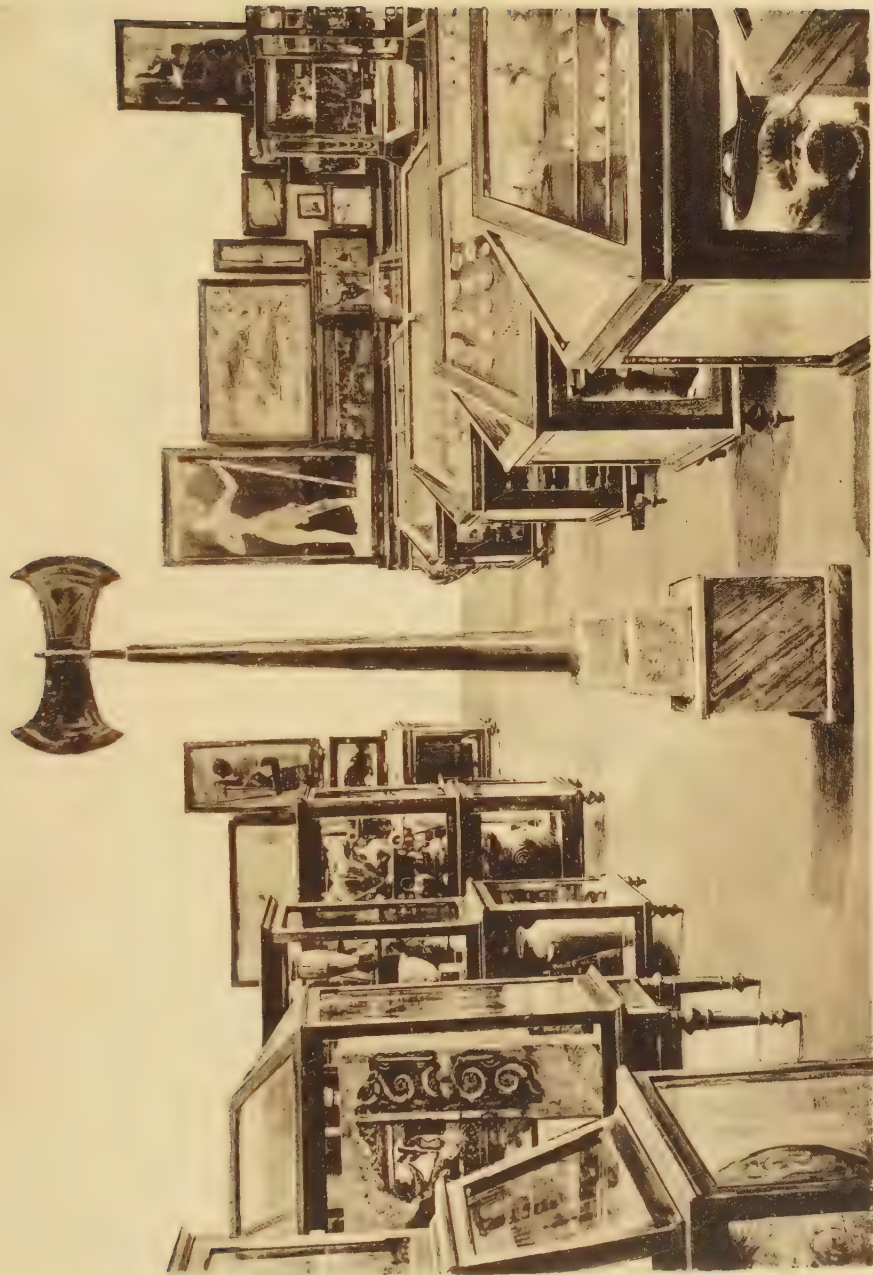
FIG. 43. — Vase en stéatite d'Haghia Triada. Défilé des vanneurs. (Voir le développement, fig. 1.)

façon assez différente. Il suggère que le costume féminin moderne remonterait de son côté au même prototype néolithique. A vrai dire, les néolithiques ne peuvent avoir connu le corset qui est une invention de la métallurgie. La comparaison instituée avec le costume des paysannes suisses du canton d'Appenzell est ingénieuse : « Le corsage en velours se lace d'une fa-

çon très apparente sur le devant; c'est une pièce indépendante qui se porte sur le vêtement de dessous... Il ne couvre pas toute la poitrine, mais laisse apercevoir une chemisette de toile blanche, à manches bouffantes arrêtées au coude; les Minoennes, elles, supprimaient ce détail et laissaient leur poitrine à découvert. Le tablier forme toujours un élément indispensable de ce costume, comme en Crète. Et ce sont ces coiffures curieuses, disposées en éventail ou de façons diverses, qui nous rappellent les édifices qui surmontent la tête des statuette crétoises (2). »

(1) H. BREUIL, *l'Anthropologie*, 1909, p. 17, fig. 9.

(2) W. DEONNA, *les Toilettes modernes de la Crète minoenne*, Genève, Kündig, 1911,



LA GRANDE SALLE DU MUSÉE DE CANDIE

Il est possible que le costume du canton d'Appenzell remonte très haut; mais il ne faut pas se dissimuler que les mêmes arrangements peuvent être imaginés d'une manière indépendante en des lieux très divers et à des époques différentes. On trouverait dans la Grèce moderne des costumes (1) qui ne sont pas sans rappeler le décolleté minoen, et cependant nous savons qu'il y a entre les deux époques une discontinuité absolue, remplie par la longue période où a régné le costume grec classique. Le costume, comme la céramique et les autres arts, offre des recommencements qui ne doivent pas toujours être expliqués comme des survivances.

L'apparition du corset est relativement tardive, car il suppose l'usage du cuivre.

Dès que nous le rencon-



FIG. 44. — Empreinte d'intaille minoenne.

trons en Crète, nous constatons que les Minoennes en usaient avec le même excès que les modernes : elles se serraient violemment la taille. Le même abus se produisit chez les hommes grâce à la ceinture également en métal. La taille mince devint une marque d'élégance et, les artistes exagérant cette tendance, nombre de personnages peints ou sculptés donnent l'impression d'être disloqués.

Le costume minoen est encore remarquable par la richesse du dessin et l'éclat des couleurs. Les fresques conservées dans les tombeaux thébains et surtout celles qu'ont fournies les palais crétois permettent d'en juger. Les tons bleu, blanc,

p. 30. Pour ce qui est du type faubourien de certaine fresque (ci-après, fig. 56) et des silhouettes cambrées, M. Deonna en est naturellement réduit à invoquer « des coïncidences artistiques ».

(1) Il suffit de feuilleter un album quelconque; cf. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros, die Bibel und Homer*, pl. XXXIII, 6.

rouge et jaune, toujours très vifs, s'opposent sous forme de rayures, de chevrons, de lignes ondulées, de rosettes, de cercles, de points habilement répartis et constituant des ensembles très variés (fig. 38, 39, 55, 56, etc.). Les fragments d'un relief en stuc peint, trouvé dans l'île de Pseira par M. Seager, combinent très heureusement ces divers éléments (Pl. V). On y reconnaît une femme largement décolletée. Sur la poitrine s'étalent deux colliers : l'un peint en jaune, donc composé de perles d'or, en deux rangs dont un formant feston; le second,



FIG. 45. — Développement d'un des gobelets de Vaphio.
D'après PERROT et CHUPIEZ, t. VI, fig. 369.

descendant plus bas est bleu, donc constitué par un rang de perles de porcelaine. Les couleurs du vêtement sont le bleu, qui domine, le blanc et le jaune (1). La dissymétrie qu'offre la reconstitution de M. Seager tient probablement à ce qu'il a groupé en une figure les éléments de deux reliefs différents.

La fabrique royale de faïence de Cnosse nous a laissé quelques pièces qui attestent à quel haut degré atteignait l'art de l'animalier. Une plaque (fig. 40) nous montre, entre ses deux faons, la chèvre sauvage qui vit encore dans l'île. Le mouvement est particulièrement bien observé. Les tons, vert pâle et sépia, sont habilement répartis. La faune marine est bien représentée : coquillages parfaitement figurés, poissons vo-

(1) SEAGER, *Excavations in the island of Pseira, Crete* (University of Pennsylvania, *The Museum anthrop. publicat.*, III, 1), Philadelphie, 1910, pp. 32-34, pl. V.

lants tels qu'on en pêche sur les côtes de Crète (1). Le goût naturaliste de l'époque est attesté par ce détail amusant que M. Evans, trouvant un jour un crabe en céramique dans les ruines de Cnosse, se crut tout d'abord en présence d'un fossile tant l'imitation était parfaite (2).

Nous mentionnerons ici un curieux produit de la même fabrique de faïence, une sorte de damier (fig. 42), très heureusement décoré, qui témoigne de la haute antiquité des jeux au moyen de pions. Dans une pièce voisine du palais de Cnosse, M. Evans a trouvé des fragments de pions (fig. 41) qu'il estime appartenir à ce damier ou à un autre semblable (3).

D'une époque un peu plus récente (Minoen récent I) sont trois vases en stéatite, ornés de reliefs, que la mission italienne a découverts à Haghia Triada. L'habileté de facture ne nous surprendra pas après les morceaux examinés précédemment et, somme toute, plus achevés. Le premier mis au jour, et aussi le plus célèbre, porte gravé sur la panse une procession où l'on a vu tout d'abord des guerriers, puis des moissonneurs, mais plus probablement des vanneurs (fig. 1 et 43).

En tête marche le chef, un bâton sur l'épaule, la tête nue aux cheveux longs, le buste couvert d'une tunique ample et courte qu'on a pu prendre pour une cuirasse. Des intailles



FIG. 46. — Vase en stéatite.
Haghia Triada.

(1) Mosso, *Excursioni*, fig. 111, reproduit l'image d'un de ces poissons pêchés près de Candie.

(2) A. J. REINACH, *Journal des savants*, 1909, p. 466.

(3) Communication de M. Xanthoudidis.

montrent ce même vêtement porté par des hommes sans armes. Sur l'empreinte que nous reproduisons figure 44, cette tunique couvre le torse d'un personnage dont les reins sont entourés d'une peau de bête. Nous constaterons le caractère rituel de cette dernière en traitant du sarcophage peint de Haghia Triada dans le chapitre VII.

Derrière le chef, huit hommes emboîtent le pas, deux par



FIG. 47. — Développement des deux zones inférieures du vase précédent.

deux. Coiffés d'une cape plate, ils ont le torse nu, serré à la taille par une ceinture à laquelle s'attache le petit vêtement, sorte de caleçon, que nous avons décrit plus haut à propos des figurines de Petsofa. Quelques savants, notamment M. Fougères, considèrent l'objet oblong, qui se détache en avant du bas-ventre des figurants, comme « une gaine ou étui fait de cuir, de bois ou peut-être d'une gourde allongée » renfermant les parties viriles (1). Nous aurions là une scène com-

(1) FOUGÈRES, *Comptes rendus du Congrès international d'Archéol. class.*, 2^e session, Le Caire, 1909, p. 232 et suiv. ; cf. LAGRANGE, *la Crète ancienne*, p. 147, et

parable aux défilés de satyres dans la comédie dionysiaque.

Les mêmes hommes tiennent dans la main gauche et appuyée à l'épaule, une fourche composée de trois branches assujetties sur un manche. Il n'est pas vraisemblable qu'elles soient en métal comme l'a proposé M. Déchelette (1), car alors elles auraient été fondues d'une seule pièce. Or, la ligature, à la base des trois branches, est très visible et en ce point s'insère



FIG. 48. — Deux vues d'un vase en stéatite. Haghia Triada.

un croc métallique, sorte de cheville d'arrêt et de serrage. Des instruments semblables sont d'ailleurs encore utilisés en Crète par les vanneurs (*λιχμητήρες*), comme me le fait observer M. Xanthoudidis. Ces fourches se nomment *δρινάκια*. Derrière le premier groupe, un chanteur brandit un sistre, suivi de trois chanteurs qui vocifèrent à pleins poumons. En Égypte, patrie du sistre, cet instrument est réservé aux cérémonies religieuses. Enfin, quatorze hommes, porteurs des mêmes four-

ci-dessus, p. 60. Ce serait le *qernet* libyen; sur ce dernier voir les observations d'Ed. MEYER, *Gesch. des Altertums*, I, II, p. 50.

(1) *Comptes rendus Acad. des Inscr.*, 1912, pp. 83-93; cf. *ibid.*, p. 97, les réserves de M. Paul Girard.

ches, défilent deux par deux. Un figurant vient à tomber et suscite quelque désordre dans les rangs. Le défilé est manifestement une cérémonie religieuse, et il y aura lieu de le rapprocher des rites agraires minoens ; pour l'instant, nous ne nous attachons qu'à la description du monument.

On n'a pas manqué de rappeler, à propos de ces reliefs, les go-



FIG. 49. — Figurine et tête en ivoire. Palais de Cnosse.

belets d'or de Vaphio qui se rattachent certainement à la même époque et à la même école. Les profils du vase de Haghia Triada s'identifient avec la figure de l'homme qui, dans un des gobelets de Vaphio (fig. 45), retombe par terre sur le dos. La ressemblance des objets devait être plus frappante encore si, comme l'a suggéré M. Evans, les vases en stéatite étaient revêtus d'une mince feuille d'or (1).

(1) Des traces d'or ont été relevées sur un fragment de vase en stéatite trouvé à Palaikastro; cf. Mosso, *Excursioni*, p. 179.

La découverte ultérieure d'un vase de stéatite en forme de cornet (fig. 46) a confirmé le rapprochement. Ici le décor est divisé en quatre registres superposés. D'abord des guerriers séparés par des colonnes plus larges à la base qu'au sommet et munies de chapiteaux carrés. Ce type de colonnes, qu'on retrouve dans une des fresques-miniatures de Cnosse, devait se construire en pierre ; il s'oppose aux colonnes en bois, dérivées du pieu, dont la base est plus mince que le sommet. La deuxième zone représente une course de taureaux dans le style des gobelets de Vaphio. Des guerriers, munis de casques et séparés par des colonnes, boxent tout autour de la troisième zone. Enfin, au-dessous, se répètent des exercices de lutte et de pugilat. Notre figure 47 montre le développement de ces deux derniers registres.

Les tauromachies, dont on a trouvé une grande variété, confirment la définition que Schliemann avait donnée de la fameuse fresque de Tirynthe (fig. 50). A côté de ces jeux à valeur religieuse (1), les gobelets de Vaphio nous montrent, non la domestication de l'animal, comme on l'explique généralement, mais sa prise réelle, dans les pâturages où il vivait en demi-liberté, pour être conduit aux jeux ou au sacrifice. D'après M. Keller, l'animal figuré sur les monuments crétois et mycéniens ne serait pas le bœuf commun, mais le *Bos primigenius* (2).

Un troisième vase de stéatite, découvert à Haghia Triada, a la forme d'un gobelet évasé monté sur un pied bas (fig. 48). Un jeune chef, la tête nue et les cheveux longs, s'appuie sur un sceptre, d'un geste superbe et impérieux. En face de lui, un officier, dans l'attitude de la plus parfaite correction militaire, tient le port d'arme avec l'épée dans la droite et un instrument indéterminé dans la gauche, peut-être une *harpé* (3). La troupe qu'il commande est rangée derrière lui. On aperçoit

(1) Voir plus loin, chap. VII, § V, 2. REICHEL, *Die Stierspiele in der kretisch-mykenischer Kultur*, dans *Athen. Mitt.*, 1909, p. 85 et suiv.

(2) C. KELLER, *Studien über die Haustiere der Mittelmeer-Inseln*, dans *Nouveaux Mémoires de la société helvétique des sciences naturelles*, vol. XLVI, Mém. 2, 1911.

(3) Mosso, *Origini della civiltà medit.*, pp. 18-19, a proposé d'y voir le boumerang utilisé par les Égyptiens ; mais la forme est ici très différente.

la tête d'un soldat au-dessus d'un énorme bouclier ; puis une cassure interrompt la scène. Les deux principaux personnages sont vêtus à peu près de même ; ils portent la ceinture, très haute chez le chef, et le caleçon. Le torse est nu ; la poitrine du chef est couverte par un collier à plusieurs rangs, tandis que l'officier porte un collier simple autour du cou, comme le bronze de Tyliissos (fig. 37). L'un et l'autre sont chaussés de sandales avec des courroies s'enroulant jusqu'à mi-jambe.



FIG. 50. — Tauromachie. Fresque de Tirynthe.

On a relevé à Cnosse quelques fragments de reliefs en stuc appartenant au second palais remanié (Minoen récent I et II). On a pu ainsi restituer l'image d'un grand chef presque grandeur nature, peut-être un roi de Cnosse, la taille serrée par une ceinture, la tête couverte d'une couronne à plumes, la chevelure abondante retombant sur un collier de fleur de lis. La musculature est largement rendue (voir Pl. IV).

Dans une autre partie du palais, M. Evans a découvert d'admirables petites figurines en ivoire, malheureusement en fragments. Une seule, d'environ 28 centimètres de long, a pu être en grande partie restituée. Elle figure un athlète entièrement nu, le corps tendu dans un effort violent, la tête rejetée en arrière (fig. 49). Les muscles, et jusqu'aux ongles, sont minu-

tieusement indiqués, la chevelure simulée par des fils de bronze doré. Des représentations similaires, sur des fresques (fig. 50) ou des cachets, prouvent que l'artiste a saisi la pose de l'athlète au moment où celui-ci exécute un saut périlleux par-dessus un taureau lancé au galop.

On pourrait citer bien d'autres pièces intéressantes, comme la tête de taureau en stuc peint de Cnosse, d'une observation si exacte que M. Evans déclare n'en pas trouver l'égale dans l'art classique (1). Non moins remarquable, traitée en ronde-bosse, est une tête de lionne en marbre blanc, d'une facture très souple (fig. 35). Les narines étaient rapportées; sur le cou, des stries marquent les poils. Le marbre est évidé, muni d'un trou à la partie antérieure; c'est donc un vase ou *rhyton*, peut-être votif, tout comme la célèbre tête de taureau en ar-



FIG. 51. — Tête de taureau. Vase en terre cuite. Gournia.

gent, trouvée par Schliemann à Mycènes, ou celle en terre cuite d'une facture si ferme que Mrs. Boyd Hawes a découverte sur le site de Gournia (fig. 51). Un remarquable morceau a été trouvé à Cnosse, en 1908, dans l'édifice que M. Evans a dénommé le petit palais ou la maison aux fétiches. C'est également un rhyton en stéatite en forme de tête de taureau, demi-grandeur nature. Le mufle est incrusté de nacre, les cornes sont en bois

(1) EVANS, *B. S. A.*, VI, p. 51 et suiv.

doré, les yeux en cristal de roche avec la pupille rouge. Ces sortes de vases, dont on peut citer un grand nombre (1), se laissent reconnaître sur les peintures égyptiennes qui figurent des étrangers apportant des présents (fig. 205). Les artistes minoens et mycéniens avaient acquis une telle habileté dans le travail du métal (or, argent, bronze), de la pierre ou de la terre cuite, qu'il n'est pas surprenant que les produits de leur art aient été fort prisés en Égypte.

A côté de ces pièces de conception et de facture crétoises,



FIG. 52. — Sphinx. Haghia Triada.

on trouve le sphinx. L'exemple (fig. 52) qu'en a fourni Haghia Triada (2) est d'une importance particulière en ce qu'il nous révèle, comme l'a démontré M. Della Seta (3), une influence asiatique très nette. Toutefois, ce n'est pas, à notre avis, une influence chaldéenne, même en englobant un peu arbitrairement la Syrie sous ce vocable. Le sphinx, quoi qu'on en dise, est bien une création de l'art égyptien ; même le sphinx femelle est attesté dès la IV^e dynastie égyptienne. Par contre, le sphinx est ignoré en Chaldée aux hautes époques et pourrait bien y avoir été introduit par les Hittites. Ceux-ci, comme l'ont

(1) J. DE MOT, *Vases égéens en forme d'animaux*, dans *Revue archéol.*, 1904, II, pp. 201-224; 1905, I, p. 428; KARO, *Minoische Rhyta*, dans *Jahrb. Arch. Inst.*, 1911, pp. 249-270.

(2) PARIBENI, *Monum. antichi*, t. XIV, p. 77 et suiv.

(3) A. DELLA SETA, *La sfinge di Haghia Triada*, dans *Rendiconti Accad. dei Lincei*, 1907, pp. 699-715.

reconnu MM. Perrot et Milchhoefer, ont créé dans les sphinx d'Euyuk une variété locale du sphinx égyptien, et c'est du sphinx hittite que le modèle d'Haghia Triada se rapproche le plus. Les dates sont parfaitement concordantes car le palais d'Euyuk doit dater du quinzième ou du quatorzième siècle, époque où le contact des Hittites avec l'Égypte est effectif, et la nécropole de Haghia Triada, qui a livré le sphinx en question, a fourni



FIG. 53. — Fresque de Haghia Triada.

un scarabée de la reine Tii, mère d'Aménophis IV, ce qui nous reporte au quatorzième siècle.

M. Della Seta a rapproché le sphinx d'Haghia Triada des monuments chaldéens, à cause de la cavité creusée dans le dos de l'animal qui rappelle une disposition identique sur divers monuments de Mésopotamie. Mais ce n'est là qu'un dispositif du type rhyton qui pouvait être en usage chez les Hittites (1).

(1) M. Della Seta interprète comme un encrier le fameux ex-voto du roi Sou-mou-ilou : chien portant une dédicace à la déesse Goula et creusé sur le dos d'une cavité où s'insère un godet mobile. M. Heuzey a supposé que cette adaptation était tardive et que primitivement l'animal n'avait pas été entaillé sur le dos. Il nous semble, au contraire, d'après certains prolongements des traits de l'inscription que celle-ci a été gravée après préparation de la cavité et du godet. Le fait que ce dernier n'est pas absolument de la même pierre que

2. Les vases peints mis à part, nous ne possédons aucun spécimen de la peinture grecque des cinquième et sixième siècles. Nous sommes, par contre, remarquablement documentés sur la peinture minoenne (1). Elle s'est proposé de décorer la surface des murs, de les égayer par de vives couleurs.



FIG. 54. — La fresque au chat sauvage. Hagia Triada.

Elle use du rouge, du bleu et du jaune en divers tons, aussi du noir, du blanc et du vert. Le mur à décorer est revêtu

le corps de l'animal ne prouve rien. Soumou-ilou a dédié le chien en question à sa déesse Goula parce que celle-ci a précisément cet animal comme attribut; le godet permettait d'y joindre une offrande. Les anciens Mexicains usaient d'objets semblables dont le sens ne fait aucun doute puisque les Indiens actuels en conservent l'emploi (voir ci-après, chap. VII, § II, 4). La destination religieuse de l'objet n'est donc pas douteuse. On peut l'appuyer encore par la comparaison avec les lions de Suse (au Louvre), un peu plus petits que nature, percés d'une cavité dans le dos.

(1) D. J. FYFE, *The painted plaster decoration of Knossos*, dans *Journal of the R. Instit. of Brit. Architects*, déc. 1902; MAX. COLLIGNON, *la Peinture préhellénique en Crète et dans la Grèce mycénienne*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, juillet 1909, pp. 5-35.

d'une mince couche de stuc blanc qui, à l'occasion, sera réservé pour les parties blanches du tableau, notamment les chairs des femmes. Sur ce stuc on trace d'abord le contour des figures, au trait incisé comme dans les fresques du palais de Haghia Triada, ou avec une ligne de couleur jaune comme pour le sarcophage de la même localité (Pl. D). On pose ensuite les diverses teintes à côté l'une de l'autre dans leur ton définitif (2).

Les plus anciennes fresques sont celles du palais de Haghia Triada (Minoen récent I). Telle est la femme assise sur un banc dans un jardin ; l'artiste a rendu avec minutie la variété des tons du costume. Un motif déjà rencontré sur un poignard de Mycènes (fig. 115) et non sans analogie en Égypte, est celui du chat sauvage chassant un faisan ou un coq de bruyère dans les hautes herbes (fig. 54). Mais autant le poignard de Mycènes suit de près le modèle égyptien, autant la fresque minoenne est traitée librement. Les relations qu'entretenaient les deux pays se reflètent ainsi dans l'art, sans que la personnalité des artistes minoens en soit atteinte. La grâce qui



FIG. 55. — Le porteur de vase. Fresque de Cnosse.

(1) PARIBENI, *Monumenti antichi dei Lincei*, t. XIX, p. 62 et suiv.

leur est personnelle, leur goût pour le détail observé d'après nature, qui s'exprime tout particulièrement dans les études de plantes (fig. 53), suffiraient à le prouver.

Le corridor de la procession qui, de la place ouest, menait



FIG. 56. — Fresque de Cnosse, dite de la Parisienne.

aux propylées sud du palais de Minos (Pl. X, 13), était décoré d'une théorie de personnages portant des vases et des offrandes. Ailleurs, un porteur de vase au torse cambré (fig. 55) fut une des premières trouvailles de M. Evans à Cnosse. La couleur était alors très vive et les ouvriers crétois, pris d'admiration, crurent découvrir l'icône d'un saint. On est frappé, en visitant le Musée de Candie, de la variété des sujets traités par les

peintres minoens. Un buste de femme (fig. 56) au nez hârdiment dessiné, aux lèvres marquées d'une tache rouge vif, aux cheveux ondulés dont une mèche tombe sur le front, à l'œil dessiné de face, est animé d'une expression telle, qu'il a reçu le surnom de « la Parisienne ». La robe, ouverte sur la poitrine, se relève curieusement en formant un nœud dans le dos.

Nous avons parlé plus haut des courses de taureaux à propos de l'athlète en ivoire. Il faut encore signaler une fresque qui représente deux femmes et un homme se livrant à des exercices de voltige autour d'un taureau bondissant. Le monde marin était également familier aux artistes minoens qui ont peint à Cnosse la fresque aux dauphins bleus et aux dorades roses (fig. 57).

Plusieurs fresques-miniatures attestent un curieux effort pour rendre les mouvements de la foule. L'artiste se heurte à des difficultés qu'il ne peut surmonter et il tombe dans le coloriage conventionnel ; le dessin même est un peu sommaire. Toutefois, l'audace qu'il a déployée pour nous conserver des scènes de la vie minoenne, est intéressante.

Dans un premier panneau, une foule grouillante, indiquée par une multitude de têtes superposées, se presse dans un parc planté de grands arbres dont le feuillage est rendu par une masse bleue. La foule est partagée en deux groupes par la couleur : les hommes dans la zone rouge, les femmes dans la zone blanche. Vers le bas, des femmes isolées, vêtues de robes à volants avec manches à gigot (bleu, blanc et brun clair) tendent les bras dans une attitude hiératique (comparer fig. 280).

Le second panneau comporte également une foule aux silhouettes prestement tracées. Des femmes, assises dans des poses aisées, soutiennent une conversation animée. La scène se passe entre deux grands corps de bâtiment à deux étages de colonnes.

Nous examinerons plus loin, au chapitre VII, d'autres fresques ayant un caractère religieux.

En somme, le nombre des sujets qui se laissent rapprocher de motifs égyptiens est très faible ; jamais il n'y a imitation servile. L'analogie la plus probante est le procédé de peindre

les chairs de l'homme en rouge et celles de la femme en blanc. Si, donc, l'artiste crétois s'est approprié la technique étrangère, il tire de son propre fonds, et de la vie qu'il observe autour de lui, la plupart des sujets qu'il traite. Il se renouvelle avec une singulière fertilité et rien n'affirme mieux l'originalité de son art que l'influence qu'il eut en Égypte même (1).

En regard de l'action égyptienne, l'influence asiatique paraît



FIG. 57. — Dauphins et dorades. Fresque de Cnosse.

très faible à haute époque. De rares cylindres babyloniens ont été trouvés en Crète, apportés vraisemblablement par le commerce de proche en proche ; ils n'ont eu aucune influence sur l'utilisation du cachet par les Minoens, puisque ces derniers ne gravent pas leurs cylindres sur la face convexe.

L'action asiatique s'affirme à partir du Minoen récent. C'est alors que les empires babylonien, égyptien et hittite entrent en rapports directs et intimes. En Crète, le sphinx de Haghia Triada est un remarquable témoin. Peut-être aussi le système

(1) Voir chap. VI, § I.



RELIEF PEINT DE MOCHLOS
Musée de Candie

pondéral babylonien a-t-il été adopté dans la mer Égée dès le Minoen récent II. Un poids de forme oblongue caractéristique (1) et un autre plus lourd en porphyre rouge (fig. 60), d'environ 29 kilogrammes, — ce qui répond à 30 mines du système babylonien (2), — le laissent à penser.

(1) EVANS, *B. S. A.*, VII, pp. 13-14.

(2) *Ibidem*, pp. 42-43. Pour les lingots de cuivre, voir plus loin, p. 250 et suiv.



FIG. 58. — Tasse en céramique de Kamarès.
Palais de Phaestos.

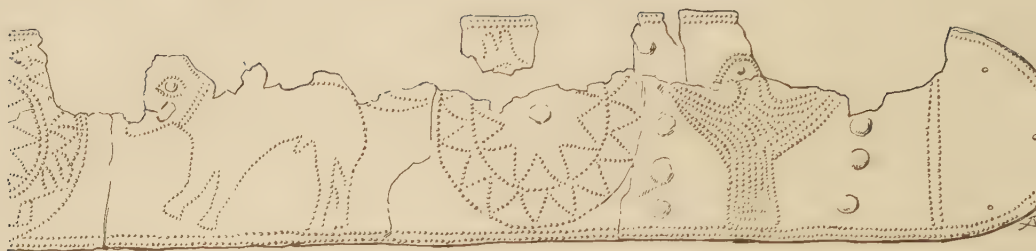


FIG. 59. — Bandeau d'argent. Syra.

CHAPITRE II

LES CYCLADES

Les fouilles de Phylakopi, dans l'île de Milo, ont fourni des indications précises sur les diverses étapes de la civilisation dans les Cyclades, depuis la fin de l'âge néolithique jusqu'au déclin de l'époque mycénienne (1). Grâce à elles, on peut mieux classer les découvertes antérieures qui ont porté sur des tombes primitives dans diverses îles et sur des habitations dans l'île de Théra (Santorin). L'exploration méthodique poursuivie à Délos par l'École française d'Athènes a fourni également d'utiles indications. A la civilisation des Cyclades nous rattacherons celle de l'Eubée primitive.

I. — Tombes primitives.

1. Ces tombes, attribuées par erreur à l'époque romaine alors qu'on manquait de tout terme de comparaison et qu'on

(1) *Excavations at Phylakopi in Melos, conducted by the British School at Athens*, described by T. D. ATKINSON, R. C. BOSANQUET, C. C. EDGAR, A. J. EVANS, D. G. HOGARTH, D. MACKENZIE, C. SMITH and F. B. WELCH, Londres, Macmillan, 1904 ; DAWKINS et DROOP, *Excavations at Phylakopi in Melos*, 1911, dans *B. S. A.*, t. XVII, pp. 1-22, pl. I-XIV. Cf. plus loin, § IV et V.

ne soupçonnait pas la haute antiquité de la civilisation égéenne (1), ont été explorées pour la première fois avec méthode par M. Bent (2), mais surtout par M. Duemmler (3) et plus récemment par M. Tsountas (4).

Les tombes primitives des Cyclades sont de deux types. Le premier, et le plus ancien, est constitué par une fosse d'environ 1 mètre de côté, profonde d'au moins 50 centimètres et revêtue de six dalles de marbre. La dalle supérieure est maintenue par des pierres posées dessus. Le tout est disposé peu profondément et rien ne signale l'existence de la tombe. M. Duemmler, d'après les ossements recueillis, a justement conjecturé que les corps avaient été inhumés accroupis. Certaines de ces tombes, à Paros, Oliaros, Naxos, Amorgos, Siphnos et Milo, ont fourni une céramique très ancienne formée d'une terre grossière (fig. 62), polie à la main et incisée, qui remonte à l'âge du cuivre. On a remarqué que la forme réduite des anses, dans lesquelles on passait un lien, était imposée par le peu de cohésion de la terre mal préparée et mal cuite. Mais le potier pouvait trou-



FIG. 60. — Poids en porphyre rouge.
Cnosse.

(1) PAPADOPOULOS, *Notice sur quelques antiquités de l'île de Syra*, dans *Revue Archéologique*, 1862, II, pp. 224-228 ; voir PERROT et CHIZEZ, t. VI, p. 470.

(2) BENT, *Researches among the Cyclades*, dans *Journal of Hellenic Studies*, 1884, pp. 42-59 (Oliaros) ; du même, *The Cyclades*, 1885.

(3) DUEMLER, *Reste vorgriechischer Bevölkerung auf den Cycladen*, dans *Athenische Mittheilungen*, 1886, pp. 15-46, 209 et suiv. (Amorgos). M. G. PERROT a résumé, dans le tome VI (1894) de son *Histoire de l'Art*, les découvertes jusqu'à cette époque. Les *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord*, 1896, pp. 1-69, ont publié une étude de M. BLINKENBERG, *Antiquités prémycéniques*, avec une bibliographie de toutes les trouvailles à cette date.

(4) TSOUNTAS, *Kykladika*, dans *Ephemeris Archaeologikè*, 1898, pp. 137-212 (Amorgos, Paros, Oliaros, Despotikos) ; 1899, pp. 73-134 (Siphnos et Syra) ; voir le résumé de SALOMON REINACH, *Nouvelles découvertes égéennes*, dans l'*Anthropo-*

ver d'autres solutions et de plus simples comme à Troie. Dans les Cyclades, l'anse des vases en terre paraît plutôt copiée sur l'anse des vases en pierre. On a taillé des vases dans la pierre et le marbre avant de savoir préparer et cuire l'argile.

A côté des vases en terre, on utilisait, en effet, des récipients

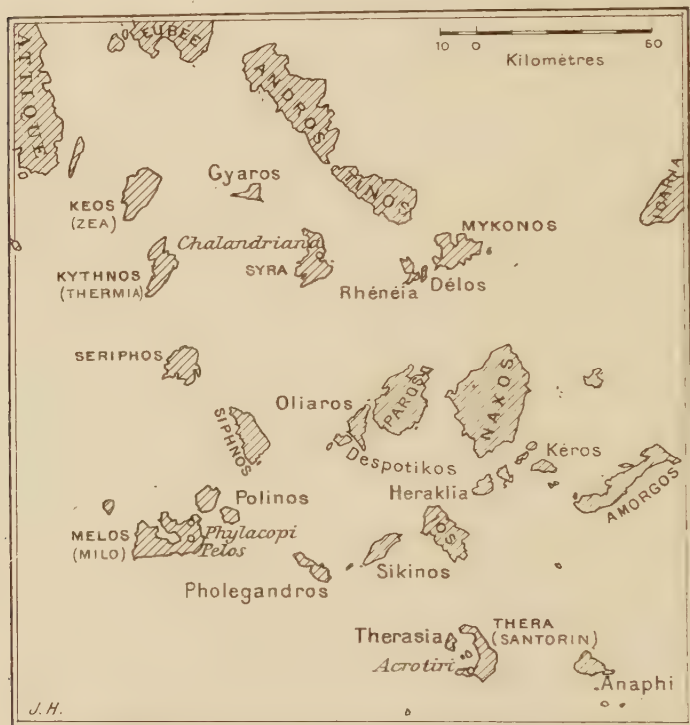


FIG. 61. — Les Cyclades.

en pierre ou en marbre de forme variée, depuis l'écuelle et la coupe jusqu'au vase à pied (1). On a vu plus haut, par la trou-

logie, 1899, p. 510. Sur Siphnos, voir aussi POLLAK, *Von Griechischen Inseln*, dans *Athen. Mitt.*, 1896, p. 188 et suiv. Pour le cimetière de Pélos dans l'île de Milo, voir EDGAR, *Pre-historic tombs at Pelos*, dans *The Annual of the British School at Athens*, III, pp. 35-51. Des tombes préhistoriques ont été découvertes à Naxos par STEPHANOS, *Comptes rendus du Congrès d'Archéol. à Athènes*, 1905, p. 216 et suiv.

(1) Trois de ces vases sont figurés dans la tombe de Syra reproduite figure 64.

vaille de Mochlos, que la Crète ne le cédait pas aux Cyclades dans cette industrie. On préparait aussi en cette matière des boîtes très habilement taillées (1).

D'autres tombes des Cyclades renferment une céramique plus avancée à engobe sombre plus ou moins lustré, également incisée, mais où l'incision est remplie de matière blanche. Enfin, dans des tombes de Siphnos, on a recueilli des vases à décor géométrique peint qui nous font descendre jusqu'à l'âge du bronze.

Des idoles, la plupart en marbre de Paros, ont été trouvées en grand nombre, depuis la plaquette dite en forme de violon, jusqu'à la statuette grossière figurant un dieu ou une déesse les bras croisés. On a fréquemment déposé dans ces tombes des fragments de couleurs.

M. Blinkenberg, rapprochant ce fait d'une grande idole d'Amorgos décorée de raies rouges, en a conclu que la population prémycénienne des îles avait coutume de se peindre ou de se tatouer et qu'elle fournissait aux mânes le moyen de continuer cette pratique (2). Dans un tombeau de Naxos, M. C. Stephanos a trouvé une collection complète d'ustensiles de toilette : rasoirs en obsidienne avec *nuclei*, petits outils en cuivre pour faire les points du tatouage, petits vases sphériques dont l'un contenait encore de la couleur bleue, assiette en marbre pour triturer la couleur (3).

Le cuivre et le bronze sont relativement rares, car le métal



FIG. 62. — Vase de terre cuite. Tombe primitive des Cyclades.

(1) Boîte en pierre d'Amorgos (Berlin) : DUEMLER, *Athen. Mitt.*, XI, Beil. 1 ; TSOUNTAS et MANATT, *Mycen. Age*, p. 260. Boîte de Milo (Munich) : TSOUNTAS et MANATT, *l. c.*, p. 259 ; PERROT et CHIZEZ, *Hist. de l'art*, VI, fig. 461 ; BULLE, *Orcho-menos*, p. 45.

(2) BLINKENBERG, *Mémoires des antiq. du Nord*, 1896, p. 46 et suiv. Consulter avec réserves, BERTHOLON, *Origine néolithique et mycénienne des tatouages des indigènes du nord de l'Afrique*, dans *Bull. de la Soc. d'anthr. de Lyon*, t. XXIII, pp. 220-233. Cf. FR. VON DUHN, *Rot und Tot*, *Archiv f. Religionswiss.*, IX, pp. 1-24 ; DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique*, I, p. 596 et suiv.

(3) STEPHANOS, *Comptes rendus du Congrès intern. d'archéologie à Athènes*, 1905, p. 218.

était un objet de grand prix. On ne le trouve guère que dans des tombes qui ne sont pas les plus anciennes, notamment à Amorgos, sous la forme de lames de poignard. Ces lames varient depuis le type triangulaire jusqu'au type allongé, atteignant 32 centimètres. L'épée est inconnue.

Les lames d'usage courant étaient en obsidienne. Les tombes en ont livré de nombreux fragments, couteaux et *nuclei* déposés là dans un but utilitaire. Le plus bel exemplaire de couteau atteint 15 centimètres. Nous traiterons plus loin de cet outillage et du commerce de l'obsidienne.



Coupe AB

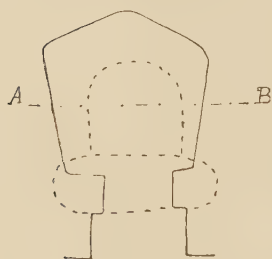


FIG. 63. — Tombe de Syra du type récent. Plan et coupe.

2. A Syra, dans la nécropole de Chalandriana, M. Tsountas n'a rencontré qu'une tombe du type ancien. Dans toutes les autres, le revêtement intérieur en dalles posées de champ était remplacé par de petits murs en pierres sèches disposées en encorbellement (1). Ce second type (fig. 63) a été usité à l'âge du bronze; il est contemporain des tombes les plus récentes du premier type. La céramique peinte n'y est pas rare. Quelques tombes en bon état ont permis de constater que les corps étaient accroupis et, en général, sur le côté gauche (fig. 64). C'est là une

survivance de l'époque néolithique où cette pratique était en usage dans l'Europe entière, depuis le Portugal jusqu'en Russie, et dans l'Afrique septentrionale (Algérie et Égypte). La Crète en a fourni également des exemples.

La station de Chalandriana comprenait également une acropole de la même époque que les tombes et dans laquelle on a trouvé un curieux bandeau d'argent (2). La partie conservée porte, figurés au pointillé : un oiseau aux ailes éployées, un

(1) Le même type de tombe s'est peut-être rencontré à Amorgos d'après la description de DUEMMER, *l. c.*, p. 21 et suiv.

(2) TSOUNTAS, *Ephem. arch.*, 1899, p. 123, pl. 10, 1; cf. S. REINACH, *l'Anthropologie*, 1899, p. 513 et suiv.

disque probablement solaire, un quadrupède muni d'un collier, un autre disque (fig. 59). On en rapprochera les bandeaux trouvés à Mochlos qui, nous l'avons vu, datent du Minoen ancien II et peuvent descendre jusqu'au Minoen ancien III. Le bandeau de Syra est de la même époque, car la technique est la même et les divisions par pointillé identiques. On retrouve sur un bandeau de Mochlos (fig. 21) le même animal aux oreilles proéminentes, certainement un chien (1).

3. Dans l'île d'Eubée, près de Chalcis, M. Papabasileios a

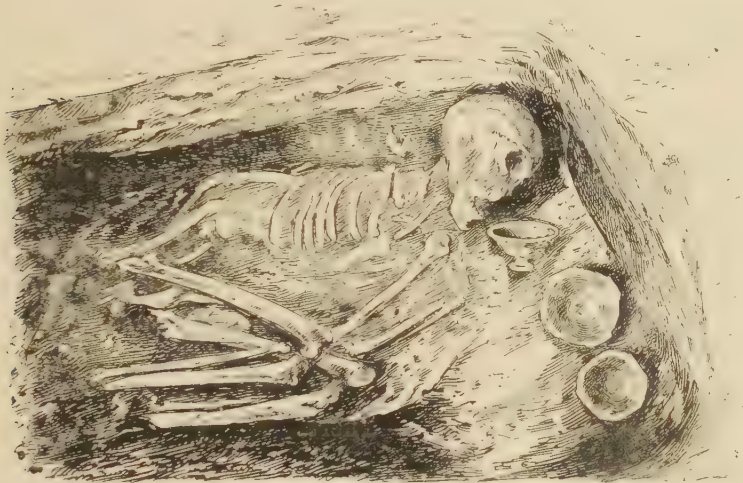


FIG. 64. — Tombe de Syra.

fouillé une nécropole prémycénienne dont le matériel archéologique témoigne de grandes affinités avec les Cyclades, notamment avec Syra, et aussi de rapports avec la civilisation troyenne (2). Les tombes sont creusées peu profondément ; leur plan est, soit circulaire (environ 2 mètres de diamètre), soit trapézoïde ; on y descend par un puits peu profond. D'après M. Papabasileios les tombes à plan circulaire (fig. 65) seraient

(1) Cela écarte la théorie du véhicule solaire par laquelle Déchelette, *Manuel d'archéol. préhist.*, II, pp. 416-417, interprète les motifs du bandeau de Syra. Il note d'ailleurs, lui-même, qu'on ne distingue pas le trait d'attelage.

(2) GEORGIOS A. PAPABASILEIOS, *Peri tôn en Euboiai archaiôn taphôn*, Athènes, Sakellarios, 1910.

les plus anciennes et de l'époque du cuivre. Les tombes trapézoïdes ne seraient pas beaucoup plus tardives. Les objets en métal consistent en petites pinces d'argent et en poignards de cuivre. On signale en grand nombre les lames d'obsidienne, des vases en marbre, de la céramique lustrée noire ou rouge, faite à la main et décorée d'incisions (traits, cercles, chevrons, spirales) comme celle des Cyclades, de Chypre et de Troie. Certaines formes sont particulières aux Cyclades : des sortes de poêles en terre cuite (fig. 66) n'ont été retrouvées qu'à Syra et à Sikinos, tandis que d'autres vases rappellent les types en faveur à Troie. Notons la trouvaille d'idoles en marbre, caractéristiques de l'art cycladique.

Signalons encore qu'on a trouvé à Phylacopi (Milo) plusieurs *pithoi* ayant servi à ensevelir des enfants. Les vases déposés dans les *pithoi* et les *pithoi* eux-mêmes appartiennent au style géométrique de la plus ancienne installation de Phylacopi (1). Enfin, on trouvera ci-après (§ III) la description d'une tombe mycénienne de Délos, conservée comme sanctuaire.

II. — Théra.

Les découvertes de Phylacopi permettent de déterminer l'époque, longtemps incertaine, des ruines de Santorin (Théra) enfouies sous une couche épaisse de tuf ponceux. Les fouilles de Théra ont été pratiquées par Fouqué en 1867, puis par Gorceix et Mamet, deux membres de l'École française d'Athènes, en 1870. M. Zahn a fait, plus récemment, quelques recherches sur les sites préhistoriques (2).

On a déjà remarqué que la géologie était impuissante à fixer

(1) *Excavat. at Phylakopi*, p. 15 et *Arch. Anzeiger*, 1911, 138. Ci-dessus, p. 32.

(2) FOUQUÉ, *Santorin et ses éruptions*, Paris, 1879. La céramique a été étudiée par A. DUMONT, *les Céramiques de la Grèce propre*, t. I, pp. 19-42, et par M. EDM. POTTIER, *Catalogue des vases antiques de terre cuite du Louvre*, I, pp. 119-128 ; voir encore FURTWAENGLER et LOESCHCKE, *Myk. Vasén*, p. 188 ; ZAHN, dans HILLER VON GAERTRINGEN, *Thera*, III, p. 39 et suiv. Dans PERROT et CHAPIEZ, *Histoire de l'Art*, t. VI, pp. 135-154, on trouvera un exposé des fouilles de Santorin avec un complément d'illustration.

une date (1) et Fouqué, en proposant avec réserves celle de 2000 avant notre ère, n'a fait que suivre les suggestions des archéologues. Cette date est certainement trop haute.

Les découvertes ont débuté par la falaise sud de Thérasia. Les murs étaient construits en moellons de lave irréguliers, posés sans ordre et réunis par une matière terreuse rougeâtre

Coupe d'après a b.

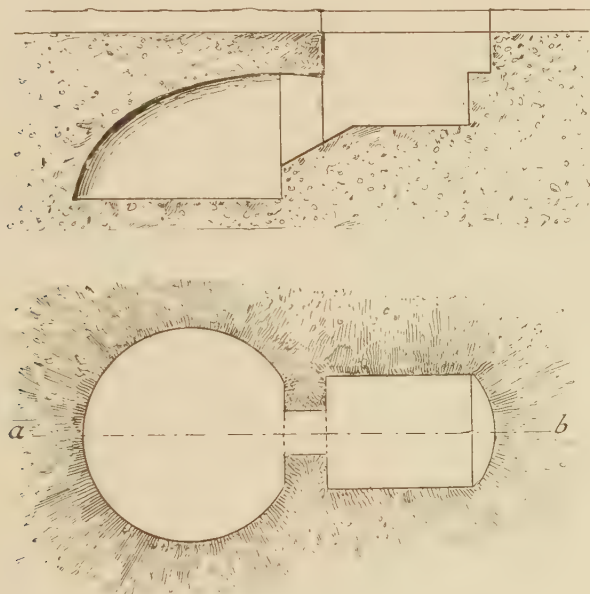


FIG. 65. — Tombe de l'île d'Eubée.

mêlée de substances végétales. « Entre les pierres s'allongent de tous côtés des pièces de bois de diamètre variable formées par de grosses branches d'olivier sauvage, revêtues encore de leur écorce (2). » Le chaînage au moyen de poutres en bois, engagées dans la maçonnerie, est bien connu tout autour de la mer Égée.

(1) S. REINACH, *Chronique d'Orient*, II, p. 166, d'après HENRY S. WASHINGTON, *American journal of archaeology*, 1894, pp. 504-520 ; cf. BLINKENBERG, *Mém. des antiquaires du Nord*, 1896, pp. 56-58.

(2) FOUQUÉ, *l. c.*, p. 97.

A l'intérieur des habitations, les pièces étaient couvertes d'un toit constitué par une couche de terre et de pierres, d'environ 30 centimètres d'épaisseur, soutenue par de nombreuses traverses de bois. Fouqué prétend que « le toit devait avoir dans chaque pièce la forme d'une voûte surbaissée (1) ». Cette remarque s'accorde difficilement avec la construction du toit en terrasse au moyen de solives. Le savant géologue aura probablement été induit en erreur par un léger mouvement de bascule subi par la partie supérieure des murs, mouvement dû à la décomposition partielle des poutres de chaînage engagées dans les murs. Un mouvement de bascule semblable a été noté à Mycènes par M. Babin (2).

Les constructions de Thérasia attestent l'usage du pilier comme élément architectonique et, nous le verrons, à la même époque qu'à Milo et en Crète. Nous avons dit les raisons qui nous font repousser la valeur bétélyque attribuée à ces piliers (3). Il est important de noter qu'à Thérasia, dans la pièce A, tous les morceaux de bois, enfoncés pour soutenir le toit, se relevaient uniformément vers l'intérieur de la pièce et venaient poser sur une colonne dressée au centre. La base en pierre a été trouvée en place. Devant l'entrée de la pièce C, Fouqué a signalé un pilier (appelé par lui colonne) encore debout, formé de deux blocs de lave à section carrée, qui mesurent chacun 1 mètre de hauteur et 50 centimètres de côté « parfaitement taillés et superposés très régulièrement (4) ». Le tout repose sur un soubassement peu élevé, grossièrement arrondi. Ce pilier devait supporter un auvent devant l'entrée.

Deux fenêtres ont été dégagées par Fouqué : « aucune pierre taillée n'entre dans la maçonnerie qui en forme les embrasures. Celles-ci sont grossièrement cintrées ; leur hauteur est d'environ 60 centimètres et leur largeur de 50 centimètres (5) ». Après coup, le savant géologue a cherché l'explication de la disposi-

(1) Fouqué, *Santorin*, p. 97 et p. 103.

(2) La figure 3 du rapport de Babin est reproduite dans PERROT et CHIEPIEZ, t. VI, p. 487.

(3) Ci-dessus, chap. I, § II, et plus loin, chap. VII, § II, 3.

(4) Fouqué, *l. c.*, p. 101.

(5) *Ibidem*, p. 99.

tion rencontrée et il la donne en note : la forme cintrée serait due à l'éboulement des pierres au milieu de l'ouverture, après la chute du linteau en bois ; mais il est à remarquer qu'on n'a trouvé aucune trace de linteau. Les fouilles de Phylacopi fournissent la solution. Sans compter la porte percée dans le mur d'enceinte, dont la disposition est particulière et a pu être remaniée postérieurement, la deuxième ville de Phylacopi a



FIG. 66. — Céramique primitive de l'île d'Eubée.

livré trois portes parfaitement intactes. Aucune n'est munie de linteau (1). Le vide très étroit (largeur respective des portes : 0 m. 47 ; 0 m. 65 et 0 m. 85 ; à Théra, fenêtres de 0 m. 50) est surmonté par des pierres posées en encorbellement. C'est ce qu'à Théra, Fouqué désigne sous le nom de « grossièrement cintrées ».

Ce détail a son importance, car il conduit, notamment pour la Porte aux lions de Mycènes, à des considérations différentes de celles qui ont été émises. Ainsi l'architecte Chipiez, ne retenant de la description de Fouqué que son hypothèse erronée

(1) *Excavations at Phylakopi*, pp. 42-43 et 48. Les ruines de Théra et de Thérasia sont de la même époque que la deuxième ville de Phylakopi.

d'un linteau en bois, dérive la Porte aux lions de Mycènes de la primitive construction en bois (1). Le point de départ est controuvé, nous l'avons vu. Quant à la comparaison finale, elle est inacceptable. Qu'on se reporte aux figures 193 et 194 données par le savant architecte, on sera frappé du fait que le cadre de bois de la figure 193 supporte d'énormes pressions



FIG. 67. — Pithos de Théra. Musée du Louvre.

— et, à ce point de vue, l'inclinaison des pieds droits en bois est un contresens — tandis qu'il en va différemment du cadre de pierre de la Porte aux lions puisqu'il ne supporte aucune pression. Sa seule fonction est de fournir un puissant appui aux portes qui doivent clore la citadelle et qui doivent résister à une poussée effectuée de l'extérieur. On pourrait supprimer le cadre sans que la solidité du mur en soit sérieu-

sément atteinte. Donc, la Porte aux lions ne dérive pas d'une primitive construction en bois ; elle est le terme de la construction en pierre utilisant le procédé de l'encorbellement dont nous trouvons les premiers essais dans les tombes de Syra (fig. 63) et une application habile dans les portes de Phylacopi et les fenêtres de Thérasia. Le procédé de l'encorbellement, employé notamment dans la forteresse de Tirynthe ou

(1) PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'art*, VI, p. 505 et suiv.

dans les tombes à coupole de Crète et de Mycènes, survit dans le tracé des portes de style avancé comme celle du trésor d'Atrée (fig. 155).

La description des ruines de Théra et de Thérasia par Fouqué ne donne nullement l'impression d'une architecture primitive. La face extérieure des murs est plus soignée que la face intérieure parce que cette dernière était recouverte d'un revêtement en terre.

Aux angles, le mur d'une maison est composé « de blocs parfaitement taillés, souvent volumineux, superposés en assises horizontales. Le bloc le plus élevé, à l'angle nord-est, présente sur sa face supérieure une excavation cylindrique d'environ 5 centimètres de profondeur, et sur sa face nord des traits qui sont peut-être des caractères (1) ». Les descriptions très précises de Fouqué ne sont pas assez souvent appuyées de figures. Si le savant explorateur avait dessiné les caractères dont il parle, il aurait probablement fourni, le premier, un témoignage de l'écriture égéenne. M. R. Zahn a trouvé sur un vase de Théra deux signes de l'écriture linéaire dite de la classe A (2).

A Théra, près d'Acrotiri, également à la base du tuf ponceux, on a recueilli, à côté d'instruments en obsidienne, deux anneaux d'or de 3 millimètres de diamètre ayant appartenu à un collier. Gorceix et Mamet trouvèrent une scie en cuivre pur sans étain. On ne doit tirer aucune conclusion de cette trouvaille unique ni de la rareté des objets en métal, car les fouilles ont été très limitées. De son côté, M. Zahn a découvert quelques objets en bronze et très peu d'or. Même dans les ruines de Thérasia, où aucun objet en cuivre ou bronze n'a été mis au jour, on peut se convaincre que les outils en métal étaient en usage. On a, en effet, trouvé « un morceau de bois de 10 centimètres de diamètre revêtu encore de son écorce et portant à sa base une échancrure à angle droit, faite avec un instrument tranchant, et deux mortaises parallèles, de 5 centimètres de longueur, 15 millimètres de largeur et 3 centimètres de profon-

(1) FOUQUÉ, *l. c.*, p. 100.

(2) ZAHN, dans *Thera*, III, p. 41; EVANS, *Scripta Minoa*, I, p. 34, note 5.

deur, aussi régulières et aussi bien creusées que si elles avaient été taillées avec un ciseau en acier (1) ». Ce travail a nécessité un outil en métal.

Mais ce qui achève de définir l'âge des ruines de Théra et de Thérasia, c'est la céramique et le développement atteint par la peinture à la fresque. L'une et l'autre suivaient le même procédé. Sur la terre dressée, on déposait une couche de chaux et l'on peignait par-dessus. Dans la fresque, les couleurs employées sont le rouge vif (sanguine), le jaune pâle, le bleu, très vif lors de la découverte, enfin le brun plus ou moins noirâtre. Ce sont les tons qu'on retrouve sur la fresque aux poissons volants dans la deuxième ville de Phylacopi (fig. 72) et en Crète à la belle époque minoenne.

La céramique de Théra n'est nullement une céramique primitive. Il s'est institué sur ce point une confusion qui remonte à Albert Dumont. Ce savant déduit des observations de Fouqué : « L'argile n'a pas été purifiée avec soin : elle conserve de nombreux cristaux, des fragments de lave et d'autres corps qui ne sont pas plastiques (2) ». Mais il oublie de dire que les cristaux, fragments de lave et autres corps ont été reconnus à la loupe ou au microscope, même pour les poteries communes (3). En dehors de ces dernières, Fouqué note que la terre est fine et plastique. Particulièrement les vases à col renversé, simulant un corps de femme, sont en terre blanche très fine et très plastique (4).

Les céramistes de Théra — car Fouqué a montré que tous les vases avaient été fabriqués dans l'île — étaient en pleine possession de la peinture. Ils ont un sens très développé de la nature et leur prédilection pour rendre les végétaux les caractérise comme « une école naturaliste qui s'oppose nettement aux tendances géométriques (5) » des époques antérieures.

(1) FOUQUÉ, *Santorin*, p. 104.

(2) A. DUMONT, *Les Céramiques de la Grèce propre*, I, p. 32. Même phrase reproduite dans PERROT et CHIPIEZ, *Hist. de l'Art*, t. VI, p. 152.

(3) FOUQUÉ, *l. c.*, p. 107.

(4) *Ibidem*, p. 106.

(5) EDM. POTTIER, *Catalogue des vases antiques de terre cuite du Louvre*, I, pp. 121-122.

Cette même particularité définit la céramique de la seconde ville de Phylacopi, contemporaine des premier et second palais de Cnosse. Les fouilles de M. Zahn ont fourni de la céramique importée de Crète et de Milo, qui confirme cette conclusion.

Des vestiges recueillis dans les habitations, on peut déduire que la population de cette époque cultivait l'orge, les pois chiches, le coriandre, l'anis, qu'elle savait moudre le froment, qu'elle avait des chiens et des ânes, des chèvres et probablement des porcs. Elle se livrait à la pêche au filet, ramassait les olives et en tirait de l'huile.

III. — Délos.

Les vestiges préhelléniques relevés à Délos se rapportent à des sanctuaires. Nous les examinerons ici au point de vue architectural et dans leurs rapports avec les civilisations voisines.

Le temple-caverne que les indigènes dénomment « Caverne du Dragon », à mi-hauteur sur le Cynthe, est célèbre mais discrédité. Les hypothèses astronomiques (1) lui ont valu la défaveur des archéologues. C'est en 1873 que l'archéologue Lebègue entreprit de déblayer cette caverne que remplissaient les blocs tombés du toit et la terre accumulée par les pluies séculaires.

La caverne « occupe l'extrémité inférieure d'un ravin, long et étroit, qui descend entre deux murs naturels de granit... La grotte est couverte par une sorte de toit que la main des hommes a mis sur ces deux murailles naturelles. Ce toit est formé de dix pierres longues et épaisses, s'appuyant deux à deux par leur sommet taillé (2) » et venant buter par leur extrémité inférieure contre les flancs entaillés du ravin (fig. 68). Sur le toit on a roulé, du haut de la montagne, une quantité

(1) Celle de LEBÈGUE, *Recherches sur l'île de Délos*, inspirée par Émile Burnouf (voir les rectifications de LEBÈGUE, *Revue archéol.*, 1886, I, pp. 243-265) ; celle aussi de PENROSE, *Bulletin de Corresp. hellénique*, 1900, p. 614.

(2) LEBÈGUE, *Recherches*, p. 54.

considérable de blocs qui ne portent aucune trace de travail. « Cet amoncellement de blocs de granit roulés sans symétrie sur le toit qu'ils semblent écraser, faisait ressembler ce monument plutôt à une caverne naturelle qu'à un édifice construit par la main des hommes (1) ». L'observation mérite d'être retenue.

Ajoutons, pour achever la description, que les grandes dalles arc-boutées ne s'étendent pas jusqu'à la paroi du fond. Elles



FIG. 68. — Le temple-caverne sur le Cynthe.

laissent entre elles et cette paroi un espace vide par où, comme le montre notre figure, le jour pénètre à l'intérieur. Ce procédé d'éclairage par en haut est systématiquement employé dans le palais de Cnosse.

La façade du sanctuaire est fermée par un mur de 1 m. 20 d'épaisseur. La porte, large de 1 m. 12,

est munie de montants en marbre. Sur le devant, une petite terrasse.

Dans cet édifice, M. Lebègue voulait voir l'emplacement de l'oracle d'Apollon et aussi une sorte d'observatoire astronomique. Par l'effet d'une réaction naturelle contre des idées aventurées, on a contesté au temple-caverne une haute antiquité (2). On fait valoir qu'à l'époque mycénienne le temple n'existait pas.

Mais on peut répondre que l'autel du Cynthe n'est nullement un temple. L'architecte, qui a posé les dalles du toit, n'a

(1) LEBÈGUE, *Recherches*, p. 56.

(2) PERROT et CHAPIEUX, *Hist. de l'Art*, VI, pp. 655-658.

pas voulu imiter le fronton d'un temple; il a simplement imaginé une solution pour couvrir un vide qui atteignait près de 5 mètres à la partie antérieure. Le soin qu'on a pris de rouler des blocs frustes sur ce toit, prouve l'intention de simuler une caverne et non un temple. Or, en Crète, les plus anciens lieux de culte sont des cavernes. Il est vraisemblable que l'antré du Cynthe était primitivement une caverne dont le toit, miné par les eaux, s'effondra. Pour le réparer, on eut recours à l'artifice que nous avons décrit et qui permettait de conserver à l'ensemble quelque chose de l'aspect primitif.

Il n'est plus douteux aujourd'hui que Délos fut habitée à l'époque préhellénique. A 5 mètres en avant du front nord du portique d'Antigone, à l'intérieur d'une enceinte demi-circulaire, l'École française d'Athènes a mis au jour deux fosses contiguës et perpendiculaires. Deux blocs de gneiss, en forme de pyramide, dépassaient d'environ 1 mètre le sol antique. Chaque fosse renfermait plusieurs squelettes. La plus grande contenait trois vases monochromes appartenant à l'ancienne céramique des Cyclades, une cruche mycénienne à peinture mate et une autre à étrier. M. Holleaux a expliqué que les deux blocs de gneiss supportaient vraisemblablement un linteau. La petite fosse, que fermait une porte, était le couloir d'accès ou *dromos* conduisant à la grande fosse (1).

On sait qu'en 425 av. J.-C., l'île de Délos fut purifiée de toute sépulture et que les cadavres exhumés furent transportés dans l'île voisine de Rhénée. La construction funéraire, récemment découverte, devait jouir d'un caractère sacré pour avoir été conservée et, en effet, cet ensemble fut entouré, à une époque postérieure, d'une enceinte en moellons mal assemblés contre laquelle on a dressé un massif de maçonnerie grossière, vraisemblablement un autel. M. Courby a identifié ce monument avec celui qu'Hérodote signale comme consacré aux Vierges hyperboréennes (2).

(1) HOLLEAUX, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1907, p. 338 et suiv.

(2) HAUSSOULLIER, *C. R. Acad. des Inscr.*, 1909, p. 543-546.

IV. — Le commerce d'obsidienne dans la mer Égée et la fondation de Phylacopi (Milo).

L'île de Milo, comme l'île de Théra, mais à une époque plus ancienne, a pris son relief actuel par suite de l'effondrement du cône volcanique central. L'île doit à sa constitution spéciale



FIG. 69. — Nuclei et lames en obsidienne. Collection de M. d'Ault du Mesnil.

de posséder deux importants dépôts d'obsidienne, roche compacte, vitreuse, à cassure conchoïde d'un vert brillant très foncé allant jusqu'au noir.

L'obsidienne a été employée en diverses régions pour fabriquer des couteaux, des rasoirs et des pointes de flèches. Les Mexicains l'utilisaient encore lors de l'arrivée des Espagnols.

D'après les observations de Fouqué, confirmées par les archéologues anglais, Milo est le seul lieu de production des instruments d'obsidienne dans le monde égéen. L'autre centre, le plus proche, de fabrication d'outils en cette matière, est le massif de l'Alagheuz en Arménie. M. J. de Morgan a reconnu que, de ce dernier, provenait tout le matériel en obsidienne trouvé à Suse, en Chaldée, au Louristan et dans le Kurdistan (1). On n'a pas encore déterminé l'origine des éclats trouvés dans la Syrie du nord sur le site de Sakdjé-Geuzu. Quoi qu'il en soit, la diffusion des lames en obsidienne provenant de Milo atteste les rapports commerciaux qui unissaient cette île aux autres Cyclades, à la Crète, à la Grèce continentale, à Chypre, à l'Asie Mineure et même à l'Égypte (2).

La fabrication comprend deux phases : d'abord dégrossir le bloc d'obsidienne, puis l'utiliser comme *nucleus* en détachant, par le choc, des éclats dont les plus réguliers servaient de couteaux ou de rasoirs, les autres de racloirs. Les fragments d'obsidienne ont souvent été mal classés. M. Blinkenberg (3), et à sa suite, M. Bosanquet (4), ont rectifié les attributions. Il faut éviter de prendre des pointes brisées de couteaux pour des pointes de flèche et certains éclats inutilisables pour des scies. Nous reproduisons quelques types (fig. 69) que M. d'Ault du Mesnil a eu l'extrême obligeance de tirer de sa collection pour les mettre à notre disposition. D'abord un *nucleus* montrant la face (n° 1) d'où l'on avait commencé à extraire des lames ; tandis que le revers (n° 1') est simplement

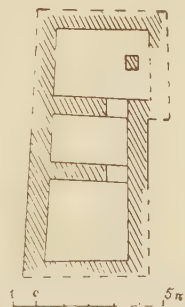


FIG. 70.
Plan d'une maison
de la deuxième
ville de Phylakopi.

(1) J. de MORGAN, *Revue de l'École d'Anthrop.*, 1909, p. 196.

(2) Les explorateurs du site de Phylakopi et M. J. de Morgan n'hésitent pas à reconnaître des produits de Milo dans les instruments en obsidienne découverts en Égypte. Quelques réserves dans DE MOT, *Bulletins et Mémoires de la Soc. d'Anthropologie de Bruxelles*, t. XVIII (1904), p. CLXII et suiv.

(3) BLINKENBERG, *Mém. des antiquaires du Nord*, 1896, pp. 51-54, et *Archæologische Studien*, pp. 5-16.

(4) BOSANQUET, dans *Excavations at Phylakopi*, pp. 216-233.

dégrossi. On suit ainsi sur le même nucleus les deux phases de la fabrication. Le n° 4 offre un nucleus épuisé. Le n° 2, au revers plat, est un fragment de nucleus avec lamelles enlevées et partie fruste ; ce fragment est inutilisable ou employé comme simple racloir. Les autres exemplaires sont des couteaux. Le n° 6 est une lame très mince qui a pu servir de rasoir. Ces divers fragments mesurent de 5 à 6 centimètres de long ; ce sont les dimensions habituelles. Le plus long couteau qui ait été trouvé par M. Tsountas, dans une tombe, atteint 15 centimètres.

Le site de Phylacopi a livré, au niveau de la première ville,

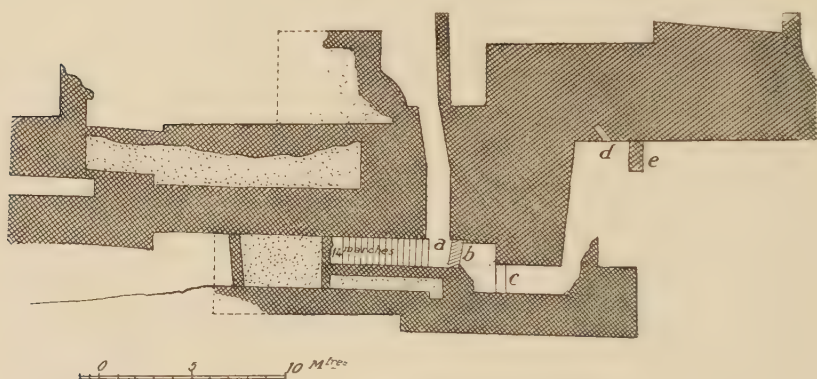


FIG. 71. — Poterne dans le mur d'enceinte de la deuxième ville de Phylacopi.

les résidus d'une importante fabrique d'outils en obsidienne. La couche de ces débris atteint 20 centimètres. On n'y a guère trouvé que des pièces de rebut, des éclats et des noyaux épuisés. Il faut remarquer que, dans les Cyclades, l'obsidienne a simplement complété l'outillage en métal. C'est seulement dans les derniers temps de l'âge du bronze que le métal devint assez commun pour ruiner le commerce d'obsidienne. Par contre-coup, la ville de Phylacopi dépérit et le site fut délaissé.

Nous avons dit que, dans les Cyclades, la couche néolithique proprement dite faisait défaut. Ces îles n'ont guère été habitées avant l'époque du cuivre que caractérise tout particulièrement la céramique incisée simplement polie à la main. Cepen-

dant, la couche néolithique de Cnosse contient des ustensiles en obsidienne, et de nombreux éclats ont été trouvés dans la maison néolithique de Mégasa, attestant le travail sur place des *nuclei* importés. D'après M. Mackenzie, l'industrie de l'obsidienne a précédé la colonisation de Milo. Au début, quelques familles suffisaient aux besoins d'une exploitation restreinte. Puis, les demandes augmentant et le champ d'exportation s'étendant, un village s'éleva sur le site de Phylacopi. Nous allons voir quelle fut sa fortune.

V. — Les trois villes superposées du site de Phylacopi.

1. Le village de l'époque du cuivre qui s'établit sur le site de Phylacopi était composé de huttes en branchages ou en pisé. Il n'est resté de cette installation que des débris de vases du plus ancien type des Cyclades (ci-après § VI, le type 1, *a*). Immédiatement au-dessus fut construite la *première ville* de Phylacopi. Les fouilles n'ont pu démêler le plan d'ensemble. Seuls, quelques murs sont apparus, rarement à angle droit. Les matériaux consistent en petites pierres jointes par une sorte d'argile. Les murs reposent le plus souvent sur le roc et sont recouverts d'un plâtre terreux. Dans cette première installation avec bâtisses en pierre, on a trouvé les résidus de la fabrique d'outils en obsidienne mentionnée plus haut.

La céramique correspond à celle trouvée dans les tombes les plus récentes des îles comme les tombes de Syra : céramique à couverte lustrée et à décor incisé avec insertion de matière blanche (cf. plus loin, le type 1, *b*). Bientôt, par une transformation naturelle, apparaît la céramique peinte à traits blancs. En même temps, on pratique le décor géométrique peint en noir sur engobe (ci-après, le type 2). Sur les vases à décor géométrique peint, on a relevé un grand nombre de marques dont quelques-unes identiques aux caractères de l'écriture crétoise.

2. La *deuxième ville* est beaucoup mieux conservée ; les

constructions sont plus soignées. L'argile est employée comme mortier et les murs sont revêtus d'un enduit terreux. Les maisons se groupent en îlots séparés par des ruelles d'environ 1 m. 50.

Les maisons devaient posséder des cours intérieures, mais il est presque toujours impossible de distinguer entre espaces couverts et espaces libres. Le plan des habitations est en



Fig. 72. — Fresque des poissons volants. Phylacopi.

général très simple ; elles se composent de deux pièces qui se font suite et se commandent. Quand deux habitations sont accouplées une porte fait communiquer les pièces antérieures.

La maison dont nous reproduisons le plan (fig. 70) appartenait à un riche habitant. Elle était ornée de fresques, entre autres de ces curieux poissons volants, déjà rencontrés à Cnosse, qui s'ébattent au-dessus d'un fond marin (fig. 72). Les deux pièces d'habitation sont précédées d'une cour dans laquelle un pilier devait supporter un auvent intérieur. On observera que les constructions qui, à Théra, à Milo, à Cnosse, à Haghia Triada, utilisent le pilier comme élément architectural

isolé, sont contemporaines (1). Nous avons dit qu'il fallait refuser toute valeur bétélyque à ces piliers.

Le plan des habitations formées de deux pièces, qui se font suite et se commandent, répond au type du mégaron (2) tel qu'on l'a relevé dès la deuxième ville de Troie (3), contemporaine de la première ville de Phylacopi.

La deuxième ville de Phylacopi est entourée d'un rempart constitué par deux murs parallèles bien bâtis, épais chacun de 2 mètres et distants de 2 mètres. D'espace en espace, ils sont reliés par des murs transversaux et les vides sont bourrés de pierraille. L'ensemble constitue une masse de 6 mètres d'épaisseur sans compter les redans. La partie la plus intéressante

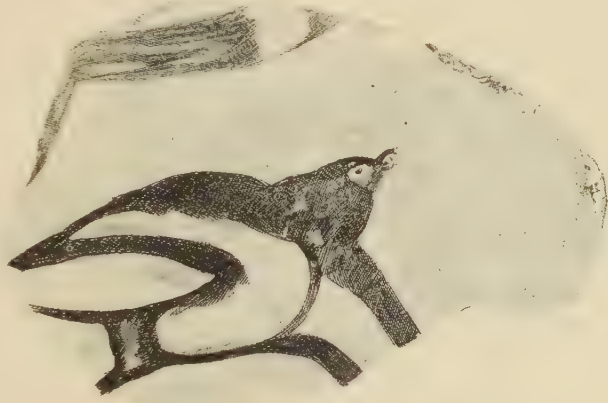


FIG. 73. — Fragment de vase peint. Noir mat et brun lustré. Phylacopi.

est celle percée d'une poterne (fig. 71). Devant la poterne on a construit un troisième mur qui obligeait à un détour. Accumulant les obstacles sur son passage, on tenait l'ennemi plus longtemps sous le jet de pierres et de matières enflammées que les défenseurs lançaient du haut des murs. Pour les besoins de la défense et principalement pour le ravitaillement en munitions, un escalier était ménagé entre le mur construit sur le front de la poterne et le rempart proprement dit. La masse

(1) MACKENZIE, *Excav. at Phylakopi*, p. 261. On trouvera plusieurs vues de ces piliers dans *B. S. A.*, t. VI, pl. VI. Voir ci-dessus, pp. 11-13.

(2) Un exemple de maison en forme de mégaron ordinaire dans *Excav. at Phylakopi*, p. 44, fig. 32.

(3) Voir ci-après, p. 126 et suiv.

des constructions en ce point présentait une épaisseur de 10 mètres.

Ce rempart qui ferme la ville au sud et peut-être à l'est — les autres côtés étaient bordés par la mer qui a rongé la falaise — date de la deuxième ville puisqu'il passe sur des constructions de la première. Il a subi, au cours de la troisième ville, des réfections importantes.

Pendant la deuxième ville, on continue à exporter de l'obsidienne tandis qu'on importe du continent la céramique grossière dite minyenne (1) et, de Crète la céramique polychrome dite



FIG. 74. — Bractée d'or, d'une tombe de l'acropole de Mycènes.

de Kamarès ainsi que des vases en stéatite. La fresque aux poissons volants (fig. 72) dit assez l'influence de l'art crétois à cette époque. La deuxième ville de Phylakopi a donc été construite sous la XII^e dynastie égyptienne, c'est-à-dire qu'elle a fleuri au dix-neuvième siècle avant notre ère jusque vers 1500 (2). Un fragment de vase figure l'hirondelle (fig. 73) tout à fait comme une bractée des tombes de l'acropole de Mycènes (fig. 74), où volent deux hirondelles, les ailes éployées, le bec ouvert.

Il est impossible, d'après M. Edgar (3), de caractériser la

(1) Voir plus loin, chap. VI, § II, 2.

(2) M. MACKENZIE, *Excav. at Phylakopi*, p. 261, fait remonter la deuxième ville jusque vers 2500 avant notre ère, date trop élevée.

(3) *Excav. at Phylakopi*, p. 160.

nombre de maisons. Le plan est plus compliqué, mais on ne signale pas de disposition nouvelle.

L'ensemble le plus intéressant est fourni par le palais (fig. 75). Situé vers le nord-est de la ville, il ouvre sur une petite cour et se compose d'un mégaron du type continental, précédé d'un portique. Deux couloirs le flanquent latéralement; celui de l'est le sépare d'une suite de petites pièces.

Le portique (13) a 6 mètres de large sur 4 m. 60 de profondeur. L'ante de gauche conserve encore en place un bloc (c) de 1 m. 50 $\times$ 0 m. 95 $\times$ 0 m. 60 de haut. L'ante était peut-être revêtue de bois comme à Tirynthe. Le seuil (g) se composait de deux blocs de pierre ne portant pas trace d'une base de colonne.

Le sol du mégaron (1 du plan) était couvert d'une légère couche de plâtre, sauf dans un espace rectangulaire (a), au centre, qui marque l'emplacement du foyer, mais d'un foyer portatif car on n'a trouvé aucune trace de charbon ni de cendres.

M. Atkinson pense que les pièces à l'arrière pouvaient servir de salle de bain et il définit les pièces à l'est du mégaron comme constituant l'appartement des femmes (1). L'ensemble de pièces étroites, à la droite du couloir 2, représente plutôt les magasins du palais, d'autant plus que le sol est en contre-bas de 30 centimètres par rapport au sol du mégaron. L'appartement familial devait être situé au-dessus de ces magasins.

VI. — La céramique.

L'étude de la céramique de Phylakopi, due à M. Edgar (2), a été la contribution la plus importante qui ait été donnée sur la poterie préhellénique depuis les *Mykenische Vasen* de MM. Furtwängler et Löschke (3). Elle a complété notre con-

(1) ATKINSON, *Excav. at Phylakopi*, p. 52.

(2) *Excav. at Phylakopi*, pp. 80-176.

(3) A. FURTWAENGLER et G. LOESCHKE, *Mykenische Thongefässe*, 1879; *Mykenische Vasen. Vorhellenische Thongefässe aus dem Gebiete des Mittelmeeres*, 1886.

naissance du style géométrique primitif et du style naturaliste. Depuis, se sont produites les étonnantes découvertes de Crète, tandis que les fouilles d'Orchomène et de Thessalie étendaient le champ des comparaisons. On pouvait, dès lors, se demander si le classement institué à Phylacopi ne devait pas subir quelques modifications et, pour s'en assurer, de



FIG. 76. — Vase à décor incisé, provenant de Milo. Musée de Sèvres.



FIG. 77. — Vase à décor géométrique peint, provenant de Milo. Musée de Sèvres.

nouvelles recherches ont été entreprises sur ce site en 1910. Elles ont confirmé les conclusions premières.

La suite céramique de l'âge du bronze dans les Cyclades est divisée par M. Edgar en quatre classes :

1. *a.* — **Poterie primitive** des plus anciennes tombes des îles.
- b.* — **Poterie un peu plus avancée.**
2. — **Poterie géométrique peinte.**
3. — **Poterie locale de style mycénien** avec spirales et dessins naturalistes.
4. — **Poterie mycénienne importée.**

Ces quatre classes se succèdent chronologiquement, comme l'ont montré les fouilles de Phylacopi, et nous avons déjà vu les relations générales avec les trois niveaux archéologiques. Nous nous occuperons ici des caractères spécifiques.

1. *Poterie primitive.* — La poterie 1 *a* correspond à la plus ancienne céramique de l'âge du cuivre dans les Cyclades (fig. 62).

La poterie 1 *b* est un peu plus avancée, en ce sens que le vase n'est pas uniquement poli à la main. Le brillant est obtenu par une sorte d'engobe. Le décor incisé (fig. 76 et 304) est presque toujours rempli d'une matière blanche. Cette technique, si répandue à une haute époque en Crète, en Égypte, en Anatolie et en Europe, n'apparaît dans les Cyclades que dans les tombes les plus récentes. Les formes sont le développement de formes plus anciennes : pyxides, cruches à col renversé, vases dits en forme de canard ou de quadrupède. Nous reproduisons ci-



FIG. 78. — Pithos à décor géométrique peint. Phylacopi.

dessus (fig. 76) un vase en forme de canard, du musée de Sèvres. Ce musée conserve de l'ancienne céramique de Milo quelques beaux spécimens provenant sans doute du site de Phylacopi (1).

La céramique primitive de Phylacopi est assez analogue à celle de la Troie préhistorique; mais l'écart s'accroît avec l'introduction de la peinture. Nous relèverons également un contact avec Chypre.

2. *Poterie géométrique peinte.*

— Les premiers vases peints sur engobe conservent le décor géométrique de la technique précédente. D'abord, apparaît le décor noir lustré sur engobe blanchâtre. Les vases au décor noir mat seraient un peu postérieurs et cette seconde technique aurait été importée du continent. À côté de ces vases peints en noir sur blanc, se place un groupe au dessin peint en blanc sur une couverte lustrée noire ou rouge. Nous en donnons ci-dessus (fig. 77) un exemple formé de deux réservoirs accolés. La terre jaune sale est

(1) Nous avons fait photographier et dessiner ces vases pour en donner des reproductions plus exactes que celles de A. BRONGNIARD et RIOCREUX, *Description méthodique du Musée céramique de Sèvres*, Paris, 1845, pp. 52-53 et pl. XIII, 1, 3, 5-7, 12.

recouverte d'un enduit noirâtre par-dessus lequel on a peint un décor géométrique en blanc argileux.

Le décor géométrique noir sur engobe blanc utilise les simples traits parallèles combinés de toute façon, particulièrement en chevrons; il utilise aussi la spirale ou les cercles concentriques réunis par une tangente (fig. 78). Sur les vases en noir mat, l'oiseau est traité dans la forme élémentaire de la céramique géométrique du Dipylon. Aussi M. Edgar se demande-t-il si cette dernière ne serait pas un simple renouveau d'un procédé très ancien (1).

Tous ces vases sont faits à la main. Les anses sont violem-

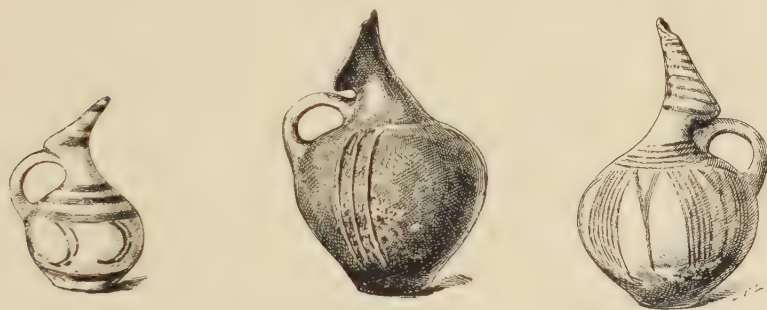


FIG. 79. — Cruches à col renversé de Milo. Musée de Sèvres.

ment enfoncées dans la terre encore fraîche, de sorte que l'extrémité de l'anse fait saillie à l'intérieur du vase.

La coupe avec ou sans anse est commune. Les cruches à col renversé sont assez nombreuses. Aucune trace d'yeux ou de seins n'évoque la forme humaine; ces détails apparaîtront plus tard (voir ci-après le type 3). En général (fig. 79), de simples bandes horizontales noires, ayant par places passé au rouge, décorent le bec et la gorge. Ces bandes s'espacent sur la panse pour faire place à des traits verticaux plus ou moins incurvés (2). Sur la même figure, au milieu, se voit un bel exemplaire d'une variété plus rare. Cette cruche ne porte aucun dessin, mais des

(1) Sur cette question, voir ci-après, chap. v, § III, 1.

(2) Le musée du Louvre possède un vase de Milo de ce type, salle D (reproduit dans EDM. POTTIER, *Vases antiques du Louvre*, I, pl. XIX, D. 5) comme l'a reconnu BOSANQUET, *British School Annual*, III, p. 61, n. 1.

séries de trois bandes verticales en godron. Toute la surface est couverte d'un noir lustré ayant par place passé au rouge.

Le musée de Sèvres possède deux vases dits *kernoi* (fig. 80) dont l'usage a été fort discuté. On ne les utilisait pas seulement pour le mobilier funéraire puisque les archéologues anglais en ont trouvé dans des maisons. On a pensé à des vases d'ornement, sortes de bouquetières. Ce sont plutôt des ustensiles du culte, des vases à libations, comme nous le verrons au chapitre VII, § II, 4.

Comme type caractéristique, il faut mentionner encore les

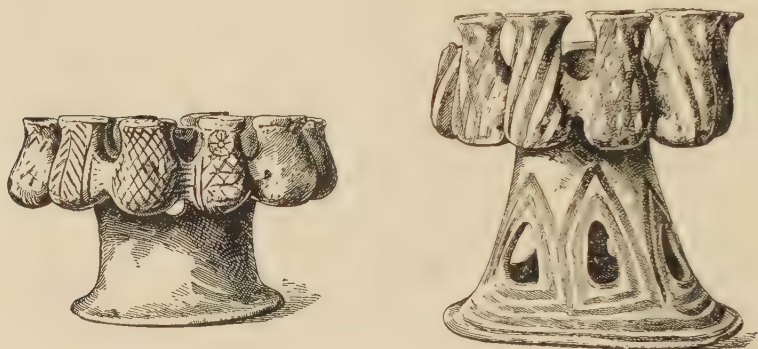


FIG. 80. — Vases, dits *kernoi*, provenant de Milo. Musée de Sèvres.

pithoi à large ouverture et à ventre bas (fig. 78), qui se différencient assez nettement des grandes jarres mycéniennes dont l'ouverture est moindre et le ventre plus élevé.

On a noté sur les vases de style géométrique de nombreuses marques gravées sur l'argile fraîche. Quelques-unes sont certainement des signes de l'écriture crétoise. On en conclut que la même écriture et, probablement, le même langage étaient usités en Crète et à Milo. Comme on relève tantôt des signes hiéroglyphiques et tantôt des signes linéaires, on a la preuve que la technique du décor géométrique, pratiquée dès la première ville de Phylacopi, s'est perpétuée longtemps pendant la

(1) *Excavat. at Phylakopi*, p. 102. Le seul exemplaire entier, pl. VIII, 14, a été trouvé dans une tombe.

seconde ville (1), ce qui confirme la remarque de M. Edgar sur l'impossibilité de faire correspondre, du moins de façon précise, les diverses techniques aux diverses installations.

3. *Poterie mycénienne locale*. — Le terme de mycénien est employé ici dans son sens large. On verra ci-après que les vases mycéniens à peinture mate ont précédé ceux à peinture lustrée : c'est l'inverse de ce que nous avons constaté pour la primitive céramique géométrique. Tout en conservant pour la céramique lustrée le principe de la division en quatre classes, instituée par MM. Furtwaengler et Loeschke (2), M. Edgar a



FIG. 81. — Fragment de cruche à col renversé. Phylacopi.



FIG. 82. — Cruche à col renversé. Phylacopi.

proposé, pour les produits céramiques de Phylacopi, un classement un peu différent. Dans l'ensemble il distingue quatre phases.

Dans la plus ancienne on ne connaît que le décor en noir mat. Puis, vient une combinaison de noir mat et de rouge ou brun lustré dans laquelle le noir mat domine. Ensuite, même combinaison, mais où le rouge ou brun lustré domine. Enfin, dans la dernière phase, le noir mat disparaît complètement. M. Edgar désigne en abrégé les deux groupes intermédiaires

(1) A vrai dire, ce critérium ne serait pas à lui seul d'une précision très grande, la classification des formes d'écriture étant encore assez flottante comme on le verra ci-après, chap. VIII, § IV.

(2) Voir chap. IV, § I, 2.

sous les noms de « noir et rouge » et de « rouge et noir ». Subsidiativement, interviennent des dessins en blanc.

Un fait remarquable est la disparition des marques gravées si fréquentes sur les vases à décor géométrique ; mais l'influence crétoise est très nette, elle s'affirme notamment par l'imitation des vases du Minoen récent I et II.

• A part quelques anciens vases, tous les produits mycéniens attestent l'emploi du tour tandis que, au témoignage de M. Edgar, les vases à décor géométrique sont faits à la main. Autre détail : l'anse, dorénavant, ne traverse plus la paroi du vase.

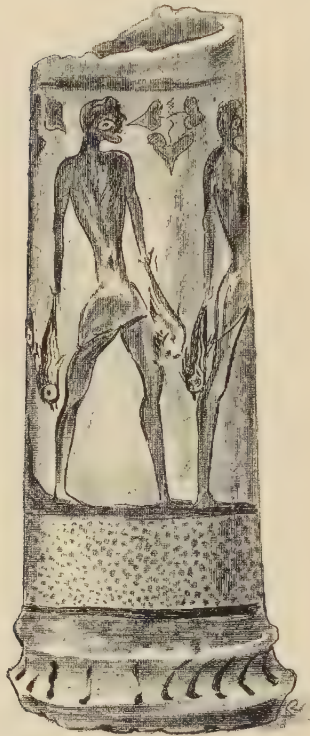


FIG. 83. — Support à décor noir et rouge. Phylacopi.

Dessin en noir mat. — Dès cette première classe, le céramiste de Phylacopi relègue au second plan le décor géométrique en tant que ce décor utilisait la ligne droite. Par contre, il conserve et développe tous les éléments courbes, particulièrement la spirale. L'oiseau et le poisson sont traités dans l'esprit curviligne et non plus géométrique. Il semble que cette heureuse modification ait été inspirée par un goût très vif de la nature et une observation exacte qui, d'ailleurs, n'a pas

sa source dans l'art céramique, mais dans l'art plus libre de la fresque. Devant les progrès faits par les peintres et les sculpteurs, progrès attestés par les monuments de l'art minoen, les potiers étaient obligés de transformer leur manière par trop schématique (1).

(1) Cette dépendance des céramistes à l'égard des peintres a été mise en valeur par M. EDMOND POTTIER, *Catalogue des vases antiques de terre cuite* du Louvre, I, p. 191 et suiv. Elle est apparue de nouveau à Cnosse où la céramique

La cruche au col renversé prend une forme plus svelte, ce qui oblige à la munir d'un pied. Le bec s'allonge, et on renforce son extrémité par un saillant. De ce type sont les vases bien connus de Théra (1) imitant le corps de la femme : œil rond de chaque côté du goulot, collier sur la poitrine, mamellesaréolées. Des vases semblables ont été trouvés à Amorgos et à Phylacopi.

Plusieurs fragments dont on trouvera un exemple ci-dessus (fig. 81) portent une représentation qui a été mal comprise. Cette figure n'est un monstre que par l'inhabileté du potier qui s'est proposé une tâche au-dessus de ses forces. Les appendices triangulaires de chaque côté de la tête ne peuvent figurer que des nageoires; le monstre est tout simplement



FIG. 84. — Cruche de Phylacopi. Style mycénien local.

un poisson dont on a voulu montrer la tête de face et le corps recourbé dans un mouvement violent.

La coupe à une anse et à pied, déjà rencontrée à Mycènes et à Théra, abonde à Phylacopi. Il faut signaler une sorte de petite corbeille en terre sur laquelle on a peint des herbes. Ces vases sont percés d'un trou à la base comme nos pots à fleurs et peut-être avaient-ils cette destination.

Dessin noir et rouge. — La céramique géométrique primitive a déjà connu l'emploi des deux tons. Les vases mycéniens, où le rouge ou brun lustré commence à paraître à côté du noir mat, marquent un développement de la céramique à décor noir mat.

dite « style du palais » reproduit les éléments décoratifs peints sur les murs du palais. Voir ci-dessus, pp. 51-52.

(1) Voir PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'art.*, t. VI, p. 908, fig. 457.

Les oiseaux (fig. 73) et les poissons sont très fréquents. Le décor floral se complique. On rencontre le lis et une fleur d'un bel effet, traitée sans doute avec quelque liberté (fig. 82) puisqu'on hésite à y reconnaître la fleur du crocus ou celle du lotus bleu.

Une sorte de support cylindrique (fig. 83) est décoré de quatre pêcheurs marchant à droite et tenant de chaque main un poisson,



FIG. 85. — Vase mycénien de la collection Abbott.

probablement un thon. Les cheveux sont longs et le corps revêtu d'un simple pagne. La silhouette est tracée en noir mat, la surface du corps est couverte d'un ton lustré allant du rouge au brun. La représentation de l'œil affecte ici une allure barbare, mais elle est caractéristique de l'art minoen de cette époque (1).

Dessin rouge et noir et dessin en rouge lustré. — Il n'y a pas de démarcation nette entre ces deux groupes. Ni le dessin ni la forme ne se modifient sensiblement. Un bel exemplaire de cruche (fig. 84) est à rapprocher d'un vase mycénien bien connu de la collection Abbott (fig. 85) et de plusieurs vases crétois, ce qui permet de désigner la Crète comme le lieu d'origine de ce type. La poterie locale de Milo porte rarement l'octopode si commun dans la céramique crétoise et continentale. Phylacopi a fourni deux vases en cornet percés au fond. Les *pithoi* ont la forme mycénienne et sont en général munis de trois anses dans le haut et de deux anses vers la base. Ils sont décorés

(1) Voir A. REICHEL, ΒΟΩΠΙΣ, dans *Jahrbuch Arch. Inst.*, 1910, pp. 9-12.

de rubans en relief. Un grand nombre de fragments attestent l'importation de *pithoi* crétois.

On a trouvé plusieurs vases à très large ouverture qui ont dû servir pour le bain ou encore de récipient à laver.

4. *Vases minyens et mycéniens importés.* — La reprise des fouilles à Phylacopi, en 1910, a procuré un assez grand nombre de fragments de céramique minyenne (1), fournissant ainsi une indication chronologique sur cette dernière. Le plus grand nombre des tessons minyens s'est rencontré dans la couche de la céramique de Kamarès, c'est-à-dire au Minoen moyen; mais on en trouve encore à l'époque suivante jusqu'à la fin du Minoen récent II (2).

On a reconnu dans la seconde ville de Phylacopi de nombreux vases de Kamarès et des vases en pierre (stéatite) cer-



FIG. 86. — Vase mycénien importé à Phylacopi.
Noir lustré.

tainement importés de Crète. Dans la troisième ville de Phylacopi la céramique mycénienne lustrée d'importation, des troisième et quatrième styles de Furtwängler et Loeschke, a fourni un nombre considérable de fragments. L'argile est notablement différente de celle qui a servi aux fabriques locales. La céramique mycénienne importée (fig. 86), de qualité supérieure, a amené le déclin de la fabrication locale qui, vers la fin, s'est cantonnée dans les ustensiles les plus grossiers. D'où venait la céramique mycénienne lustrée? On penche aujourd'hui à désigner la Crète comme le centre de fabrication le plus important (3).

(1) Voir ci-après, chap. iv, § II, 2.

(2) DAWKINS et DROOP, *B. S. A.*, XVII, p. 16 et suiv.

(3) Opinion formulée, dès 1896, par EDMOND POTTIER, *Catalogue des vases antiques*, I, p. 198 et suiv. Voir ci-après, chap. iv, § I, 2.

5. Nous dirons un mot ici d'un groupe d'objets en terre cuite ou en pierre, dont on a trouvé une grande variété à Phylacopi : les lampes avec ou sans pied, qui sont également communes en Crète. Il est vraisemblable que la lampe crétoise est d'origine égyptienne, bien qu'elle se soit nettement différenciée de son modèle.

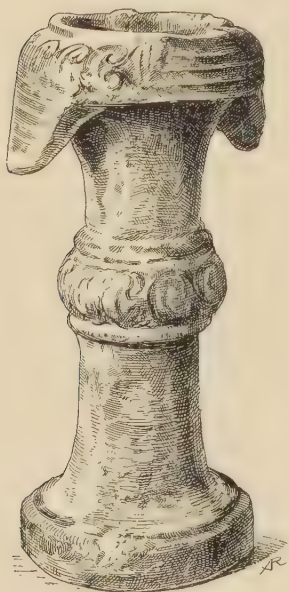


FIG. 87. — Lampe à pied.
Palaikastro.

Il est remarquable qu'elle disparaisse complètement avec la civilisation mycénienne (1).

Un type de lampe, toujours en terre cuite, consiste en une petite écuelle munie d'un manche. Le fond est souvent décoré (2). Mais il y a lieu de remarquer qu'on n'a jamais relevé de traces de feu sur ces ustensiles, ce qui permet de ne pas les confondre avec une sorte de poêle à transporter le charbon embrasé (3).

Le type courant est constitué par les lampes rondes, avec creux peu profond et deux becs symétriques pour les mèches. A Phylacopi, ce type est commun dans la couche mycénienne. Le musée du Louvre en possède deux exemplaires en pierre qui proviennent de l'île de Rhodes et sont à ce point identiques aux lampes de Crète, qu'on peut les tenir pour importés de cette région. Ces lampes pouvaient être posées sur un pied. Mais souvent le pied fait corps avec la lampe ; la Crète (fig. 35 et 87), Mycènes, Phylacopi en ont livré des exemplaires nombreux.

(1) PFUHL, *Zur Geschichte der griech. Lampen und Laternen*, dans *Jahrb. d. Arch. Inst.*, 1912, p. 56.

(2) *Excav. at Phylakopi*, p. 210.

(3) *Ibid.*, p. 137; Mosso, *Escursioni*, p. 243.

Une lampe sans pied (fig. 88), trouvée à Phylacopi, présente une complication : une cavité, avec orifice supérieur et orifice inférieur, est ménagée dans la terre cuite. On a pensé que cette cavité servait à contenir de l'eau froide pour permettre le transport de l'objet à la main. M. Flinders Petrie a suggéré que le réservoir était rempli d'eau pour que l'argile, saturée de liquide, ne pût absorber l'huile. L'explication est peu valable et ne tient pas compte du phénomène d'osmose. On a compliqué la question en supposant que le réservoir était destiné à contenir de l'eau. En réalité, nous avons deux surfaces creuses emboîtées l'une dans l'autre. Il est certain que les récipients en terre cuite sans glaçure, remplis d'huile, laissent facilement filtrer ce liquide, surtout quand l'huile est chaude. On peut supposer qu'on a voulu remédier à cette perte d'huile à travers la lampe, en emboîtant celle-ci dans un second récipient. L'huile dégouttait alors de la lampe dans le réservoir intérieur et, pour la recueillir, un orifice était ménagé dans le fond. Quand on débouchait cet orifice inférieur, l'écoulement de l'huile accumulée ne pouvait se faire qu'à la condition qu'un trou fût ménagé dans le haut. Cette lampe à double paroi avait l'avantage de ne pas s'échauffer et d'être facile à transporter à la main.

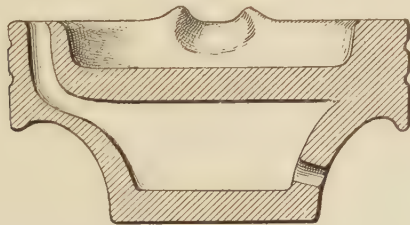


FIG. 88. — Coupe d'une lampe en terre cuite. Phylacopi.



FIG. 89. — Fusaïoles. Troie.

CHAPITRE III

TROIE ET LA TROADE

I. — Les installations successives sur le site de Troie.

1. Le nom de Troie ne survivait que dans la légende quand Schliemann entreprit de fouiller les ruines de l'antique cité. Les historiens rejetaient alors dans le domaine de la fable toutes les traditions antérieures à l'invasion doriennne. La mention des Achéens, des Danaens, des Lyciens, des Dardaniens, retrouvée par E. de Rougé dans des textes égyptiens du treizième siècle avant notre ère, laissait sceptiques les hellénistes. L'archéologie a levé toute incertitude en fournissant d'abondants matériaux sur une époque dont la tradition avait gardé le souvenir au prix d'altérations profondes. Nous n'en sommes plus réduits à ces discussions purement verbales dont Strabon s'excusait auprès du lecteur « avide de tout ce qui est glorieux et ancien », à ces fantaisies que le judicieux géographe attribuait à la confusion créée par le grand nombre de peuples qui se sont succédé en Troade et aux divergences des historiens qui « ne s'expriment pas toujours clairement, Homère tout le premier, de qui le témoignage dans la plupart

des cas, donne lieu à des interprétations purement conjecturales (1) ».

A l'entrée de l'Hellespont, en face de la Chersonèse de Thrace, s'avance une presque île massive dont la partie au nord du Caïque et à l'ouest de l'Aesepos, constituait la Troade d'Homère, divisée en huit ou neuf principautés sous des chefs nationaux. Le plus important de ces districts est formé par la large et riante vallée que domine l'Ida aux mille sources et que fertilise le Scamandre. Entre ce dernier et son affluent le Simoïs, se dresse un éperon peu élevé au-dessus de la plaine et couvert de ruines. C'est Hissarlik, l'ancienne acropole troyenne autour de laquelle s'est déroulée la merveilleuse épopée (2).

Les fouilles commencèrent avec désordre en 1870, dans l'intention d'illustrer les récits homériques; elles ont été poursuivies avec méthode dès que Schliemann, sous le coup de vives critiques, se fut adjoint M. Doerpfeld. Celui-ci ne considéra l'œuvre comme achevée qu'en 1894; la publication définitive des découvertes date de 1902 (3). Des observations

(1) Strabon, XIII, 1, 1.

(2) Voir le carton de Troie, pl. XI.

(3) On consultera SCHLIEMANN, *Ilios*, 1881 (trad. franç. de Mme Egger comprenant également *Troja*, 1884) qui groupe les découvertes de 1870, 1872 et 1873, 1878 et 1879 (ces dernières avec R. Virchow et E. Burnouf); du même, *Troja*, 1884, qui utilise les travaux de 1882 avec W. Doerpfeld et J. Höfler. Les dernières fouilles dirigées par Schliemann datent de 1890 et sont résumées dans *Bericht ueber die Ausgrabungen in Troja im Jahre 1890*, avec préface par Sophie Schliemann et contributions de Wilhelm Doerpfeld, 1891. Les fouilles conduites par M. Doerpfeld en 1893, aux frais de Mme Schliemann, ont donné lieu à l'ouvrage *Troja* 1893. Celles de 1894, qui ont clôturé les recherches, ont été subventionnées par Guillaume II. Les anciennes campagnes de fouilles ont été résumées par CARL SCHUCHHARDT, *Schliemann's Ausgrabungen in Troja, Mykenae, Orkomenos, Ithaka*, 2^e éd., 1891, et par PERROT et CHIEPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. VI, pp. 154-258. Aujourd'hui l'ouvrage fondamental, condensant et souvent rectifiant le résultat de toutes les fouilles est : W. DOERP-FELD, *Troja und Ilion*, 2 vol., Athènes, 1902; voir G. PERROT, *Journal des savants*, 1904, pp. 13 et suiv., 171 et suiv., 221 et suiv. M. Doerpfeld s'est adjoint pour l'étude de la céramique, des menus objets, des œuvres de sculpture, des inscriptions, des monnaies, etc., la collaboration de MM. A. Brückner, H. von Fritze, A. Götze, H. Schmidt, W. Wilberg, H. Winnefeld. Citons encore l'important catalogue du musée de Berlin, H. SCHMIDT, *H. Schliemann's Sammlung trojanischer Allertümer*, Berlin, 1902, et les articles du même auteur, *Troja, Mykene, Ungarn*, dans *Zeitschrift für Ethnologie*, 1904 et 1905; enfin, ED. MEYER, *Geschichte des Allertums*, I, § 491.

attentives ont permis de reconnaître neuf installations et de fixer les phases successives de la civilisation sur la colline d'Hissarlik. Nous justifierons ci-après les légères modifications aux dates proposées par M. Doerpfeld.

I. — Deux installations primitives.	vers	3000 — 2400 av. J.-C.	
II. — Troie préhistorique	—	2400 — 1900	—
III-V. — Trois villages préhistoriques.	—	1900 — 1500	—
VI. — Troie homérique	—	1500 — 1180	—
VII. — Deux installations posthomériques	—	1180 — 700	—
VIII. — Ilion des Grecs.	—	700 — 0	—
IX. — Ilium Novum	—	0 — 500 ap. J.-C.	

La coupe schématique que nous reproduisons (fig. 91) montre les positions respectives des deux installations primitives (Troie I^a et Troie I^b), de la Troie préhistorique (Troie II), de la Troie homérique (Troie VI) et de la ville romaine avec ses temples (Troie IX).

2. *Troie I.* — La première installation, qui repose sur le roc, a laissé une accumulation de débris de toutes sortes, d'environ 2 mètres, où abondent les coquillages et les os brisés, en particulier les os de bœuf, de mouton, de chèvre et de porc, plus rarement les os de cervidés. L'élevé du bétail et la pêche étaient donc les principales ressources de ces habitants ; la chasse ne constituait qu'un appoint.

Le plan de cette primitive installation est encore inconnu parce que M. Doerpfeld — et on ne peut que l'approuver — n'a pas cru devoir détruire les ruines de la couche II pour dégager en dessous les vestiges plus anciens. Il faut attendre, ce qui ne saurait tarder beaucoup, que les intempéries aient réduit en poussière la forteresse de la deuxième ville. Alors, on pourra déblayer une partie de l'établissement primitif et déterminer exactement la nature des objets de cette couche fort mal connue par la négligence de Schliemann. On peut toutefois affirmer que cette première installation était entourée d'une enceinte et même que, dans une seconde période de son développement, le rempart fut refait à quelque distance de l'ancien. Le premier mur mesure 2 m. 50 d'épaisseur et le second 3 mètres. Tous

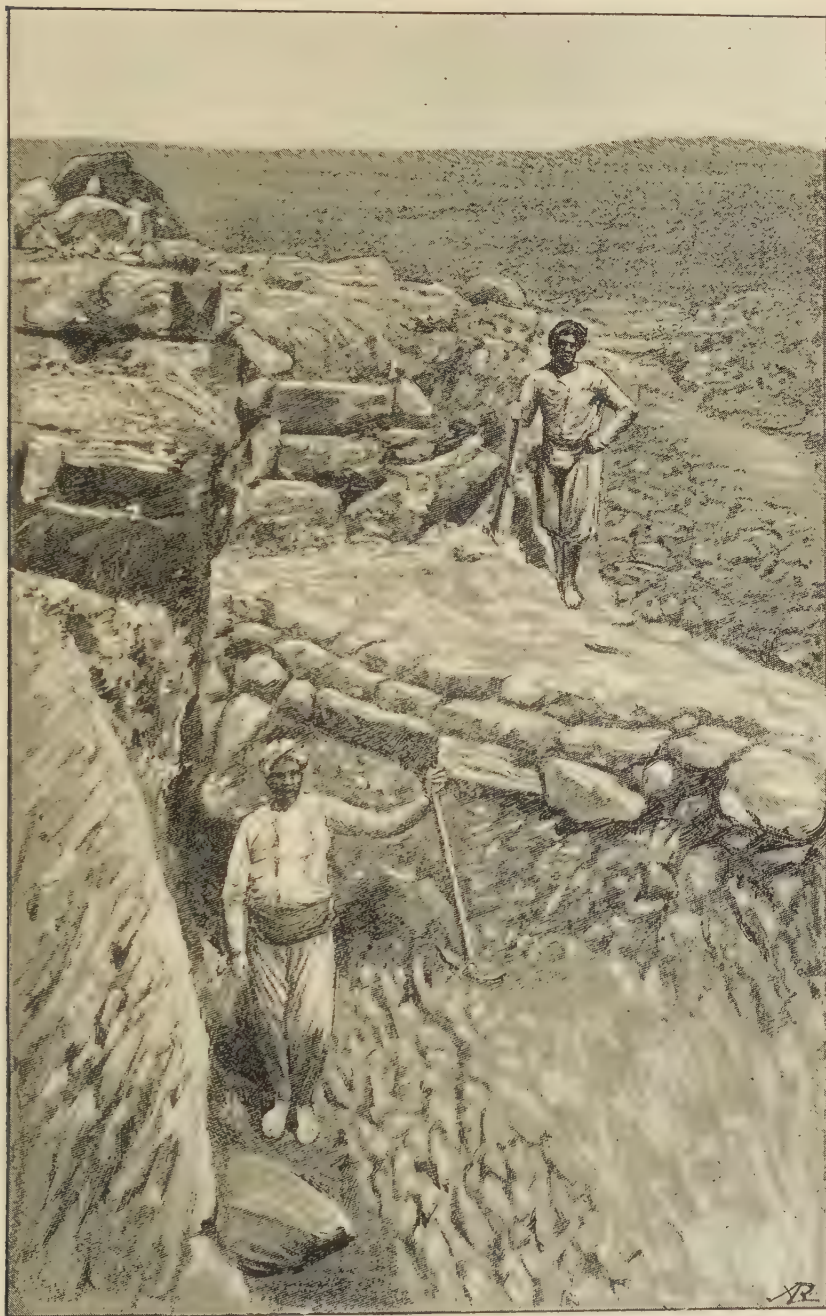


FIG. 90. — Déblaiement des couches les plus profondes de Troie.

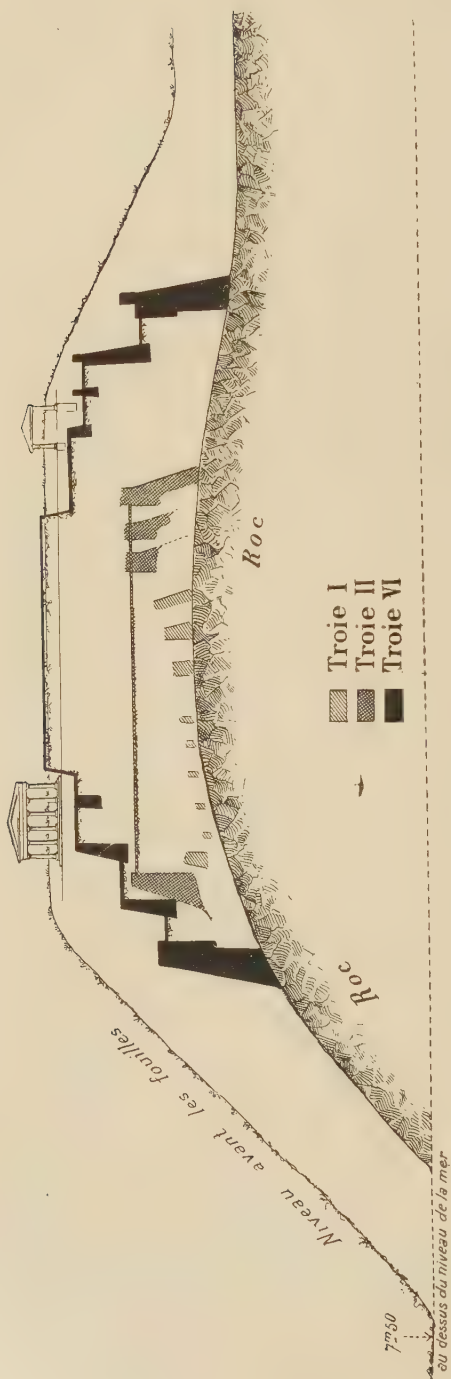


FIG. 91. — Coupe des principales installations sur le tertre d'Hissarlik.

les murs de cette époque sont en petites pierres plates à peine dégrossies, reliées par un mortier de terre et posées horizontalement. Un seul mur est appareillé en épi (1).

Notre figure 90 montre l'importance de cette première installation. Dans le bas, posant sur le roc, on aperçoit le mur *a* de la première installation Troie I^a, puis au-dessus d'une couche de terre et de décombres (*c*) ce qui subsiste du mur *d* de Troie I^b. Le mur *b*, en pierres mieux équarries, appartient à Troie II.

Cette civilisation peut-elle être définie comme néolithique ? C'est peu probable. Les outils en pierre et en os abondent ; mais Schliemann certifie avoir relevé des objets en métal. On s'est demandé si ces objets n'auraient pas glissé des couches supérieures, au cours des fouilles, dans

(1) DOERPFELD, *loc. cit.*, I, p. 47, fig. 9.

le fond de la tranchée. De nouvelles recherches devront élucider cette question. Il faut remarquer, cependant, que l'on rencontre dans la couche II une civilisation du bronze très développée puisque la proportion d'étain atteint 10,5 p. 100. Si Troie I était néolithique, il y aurait entre elle et la suivante un hiatus très net correspondant à l'âge du cuivre et beaucoup trop important pour être expliqué par les 0 m. 50 de terre qui séparent la couche I de la couche II. Des documents étudiés, M. A. Götze conclut : « Une période du cuivre n'est pas démontrée pour la couche I et doit être refusée à la couche II. Cette dernière appartient déjà à la pleine époque du bronze (1) ».

C'est pourquoi nous croyons devoir abaisser légèrement les dates limites que M. Doerpfeld a proposées pour Troie II (2) et les fixer approximativement de 2400 à 1900 avant notre ère. Nous plaçons donc Troie I à l'époque du cuivre; c'est dire que nous ne croyons pas fondée l'opinion de M. Reinecke (3), suivi par M. Reisinger, d'après laquelle la fondation de Troie I se placerait à l'époque du bronze, c'est-à-dire au Minoen moyen.

3. *Troie II* ou *Troie préhistorique*. — Les constructions de la deuxième ville, que M. Doerpfeld appelle la Troie préhistorique, ont été complètement dégagées. Elles constituent, avec la sixième ville ou Troie homérique, le véritable intérêt des découvertes sur la colline d'Hissarlik. Les villes III-V, surtout III et IV, ne furent que des installations de peu d'importance; aussi n'y a-t-il aucun inconvénient à réduire d'un siècle la durée que M. Doerpfeld leur assigne.

La Troie préhistorique a été déblayée avec ardeur par Schliemann qui pensait, en se fondant sur les traces d'un violent incendie, y retrouver la Troie homérique. Mais M. Doerpfeld a découvert la sixième ville, échappée à Schliemann, et il l'a identifiée sans conteste avec la Troie homérique. Si l'on ajoute qu'avec une patience et une perspicacité incomparables, le sa-

(1) GÖTZE, dans *Troja und Ilion*, I, p. 324-325 et p. 367. VOLLGRAFF, *B. C. H.*, 1906, p. 40 et suiv., maintient les trouvailles de métal dans la première ville de Troie.

(2) M. Doerpfeld place Troie I de 3000 à 2500 et Troie II de 2500 à 2000.

(3) REINECKE, *Mainzer Zeitschrift*, II, p. 53.

vant archéologue a vérifié et très souvent rectifié les résultats considérés comme acquis, on reconnaîtra qu'il a complètement renouvelé le sujet.

Ainsi, M. Doerpfeld a pu faire exactement le départ entre les constructions de la couche II et celles de la couche III. Il a remarqué que, dans la couche II, les fondations étaient sensiblement sur le même plan et que le bas des murs, plus exposé

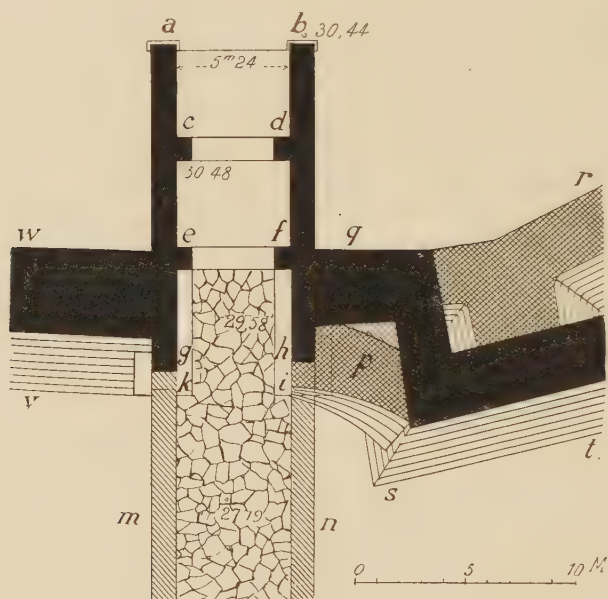


FIG. 92. — Porte FM à travers l'enceinte de Troie II.

au ruissellement, était établi en pierres avec mortier de terre, tandis que la partie haute se composait de briques crues et de poutres de bois formant chainage (voir fig. 94). Comme seconde caractéristique, les murs de la deuxième ville, la « ville brûlée », portent la marque du violent incendie qui la détruisit. Le sol de Troie II était couvert d'une couche d'environ 2 mètres de décombres dans lesquels Schliemann reconnaissait à tort de la cendre de bois. En réalité, ce sont les restes plus ou moins calcinés — rouges, jaunes, noirs — de briques crues, mêlés à

de la terre, à du charbon de bois et à d'autres débris à demi consumés (1).

La Troie préhistorique, ou du moins la citadelle que, pour abréger nous désignons sous ce nom, a livré une grande portion du rempart et une partie des cours intérieures avec le plan

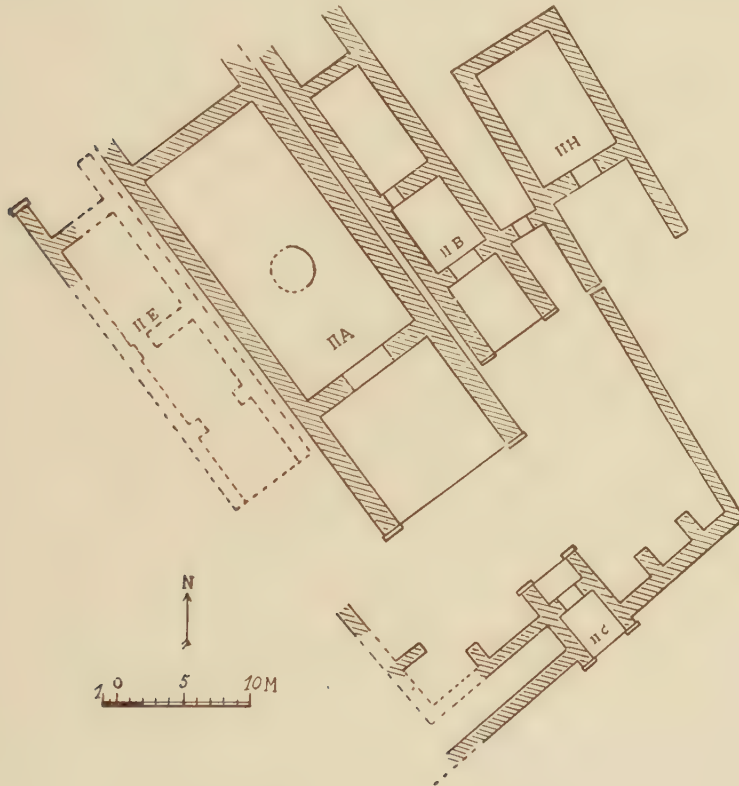


FIG. 93. — Le palais de Troie II.

de leurs bâtiments. On reconnaît trois états successifs du mur d'enceinte correspondant à trois périodes de la forteresse. A deux reprises, le mur sud a été rasé et reporté plus loin. Il se composait d'un mur de soutènement en pierre, atteignant par place jusqu'à 8 m. 50 de haut, que surmontait un mur de briques. En certains points ce dernier subsistait encore sur 3 mè-

(1) DOERPFLD, *op. cit.*, I p. 50.

tres de hauteur. Il devait se terminer par une couverture en bois, ce qui explique la violente calcination de la partie supérieure du mur. Des tours concouraient à la défense. Les grandes portes, donnant accès dans la place forte, ouvrent constamment entre deux murs perpendiculaires au front. Telle est par exemple la porte FM (fig. 92) qu'on atteignait par une forte rampe pavée.

Quand on pénètre à l'intérieur des remparts par la porte sud-est, on se trouve dans une avant-cour au fond de laquelle s'ouvre la porte II C (fig. 93). On accède dans la cour centrale de la forteresse. Tout autour sont groupées des constructions aux murs indépendants les uns des autres. Ce devaient être les demeures des chefs et de leur famille. Chacun de ces bâtiments comporte un vestibule ouvrant sur la cour et une grande salle ou *mégaron* parfois suivie d'une seconde pièce. La grande salle II A (10 m. 20 sur 20 mètres), presque dans l'axe de la porte II C, conservait la trace du foyer central. Malheureusement, une partie de ce *mégaron* et presque tout le *mégaron* II E ont été détruits à jamais par la grande tranchée nord-sud de Schliemann.

On reconnaît facilement que ces bâtiments de Troie II appartiennent à une ère primitive de l'architecture, à ce trait qu'il n'y est fait usage que d'un nombre très réduit de combinaisons : portes d'enceinte et demeures s'édifient sur le même plan.

Dès la seconde moitié du troisième millénaire avant notre ère, nous trouvons ainsi, sur la côte d'Asie, les éléments architectoniques simples qui se développeront à l'époque mycénienne et se répandront tout autour de la mer Égée. Les portes de la Troie préhistorique annoncent les propylées dont on a trouvé à Tirynthe (seconde moitié du deuxième millénaire) des exemples achevés. Le *mégaron* II A est le prototype des *mégarons* de Tirynthe et de Mycènes. On a même pu expliquer le *mégaron* II B par la division que donne Homère de la demeure de Pâris d'après un modèle évidemment beaucoup plus récent.

Iliade, VI, 312-324 : « Hector se rendit à la belle demeure

que Pâris avait bâtie lui-même avec l'aide des meilleurs ouvriers qui fussent alors dans la fertile Troade : ils lui avaient fait un *thalamos*, une *dôma* et une *aulè*, contigus à ceux de Priam et d'Hector, dans la ville haute. C'est là qu'entra Hector, cher à Zeus, tenant à la main une lance de onze coudées dont la pointe d'airain, fixée par une virole d'or, étincelait devant lui. Il trouva Pâris dans le *thalamos*, qui nettoyait ses armes superbes et fourbissait son bouclier, sa cuirasse et son arc recourbé. Hélène d'Argos était assise au milieu des femmes esclaves et commandait de merveilleux ouvrages aux servantes. »

Le *thalamos* ou chambre à coucher est la pièce du fond,

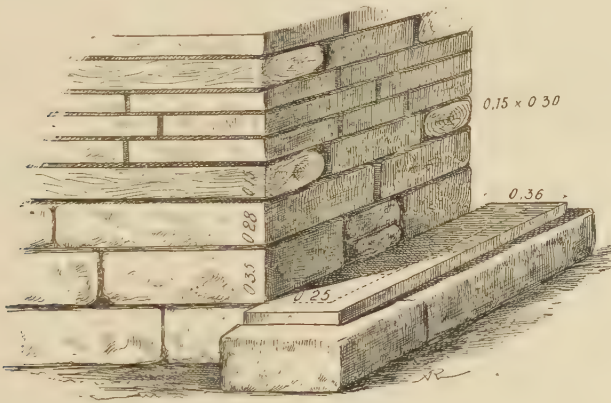


FIG. 94. — Tête de mur à l'entrée du palais de Troie II.

où se tiennent les femmes ; nous voyons sur le plan (fig. 93) qu'il en existait parfois deux à la suite l'un de l'autre. La *dôma* ou pièce de réception est en avant avec vue sur l'*aulè* qui est la cour devant l'édifice. Ce plan se retrouve encore à l'époque homérique (Troie VI).

Au point de vue technique, les murs se composaient d'un soubassement en moellons, puis d'une série d'assises de briques crues maintenues par des poutres posées dans la longueur (fig. 94). Celles-ci répartissaient la charge et empêchaient les glissements. Les murs étaient protégés contre les intempéries par une forte avancée des toits. Ainsi, sur la face arrière, les murs latéraux étaient légèrement prolongés pour que le mur

du fond fût à l'abri de la pluie et du soleil (1). Les têtes de mur avaient leur protection propre, composée d'un socle de calcaire sur lequel on dressait un parement de poteaux de bois de 25 centimètres de côté. C'est là, en somme, l'origine de l'ante dorique (2).

4. *Troie VI* ou *Troie homérique*. — A la suite de l'incendie qui dévasta la Troie préhistorique, la colline d'Hissarlik ne fut qu'un amas de décombres. Trois installations s'y succédèrent sans éclat jusqu'au jour où la civilisation mycénienne édifia la ville dont Homère devait chanter la fin tragique. Cette Troie homérique, objet des recherches acharnées de Schliemann, lui a complètement échappé ; elle a été déblayée après sa mort par M. Doerpfeld.

Le sommet de la colline d'Hissarlik n'a fourni aucune ruine mycénienne et M. Doerpfeld l'explique (3). A l'époque romaine (Troie IX), comme on le voit sur notre figure 91, pour obtenir une large esplanade, on a rasé le sommet de la butte, détruisant complètement à cette place les constructions des villes VI, VII et VIII, et rejetant les décombres sur les flancs de la colline. Ainsi les édifices romains ont été élevés immédiatement sur les ruines de la cinquième ville. Il n'a subsisté, et M. Doerpfeld n'a découvert, d'autres restes de la Troie homérique que ceux qui s'élevaient sur les flancs de la colline, dans le voisinage immédiat des murs. En d'autres termes, les constructions les plus importantes de cette époque ont été à jamais détruites par les travaux édilitaires des Romains. Il ne peut être question de retrouver le palais de Priam. Un fait analogue s'est produit à Athènes lors des bouleversements de l'Acropole, au cinquième siècle avant notre ère.

On conçoit donc que Schliemann, qui attaquait le centre de la colline, n'ait rencontré qu'une portion insignifiante de la Troie homérique. Il en classa même les murailles à une basse époque par suite de l'excellence de l'appareillage et de leur état de conservation. L'infatigable chercheur, auquel manquaient

(1) DOERPFELD, *Troja und Ilion*, I, p. 97.

(2) PERROT et CHIEPIEZ, t. VII, p. 369.

(3) DOERPFELD, *loc. cit.*, I, p. 108.

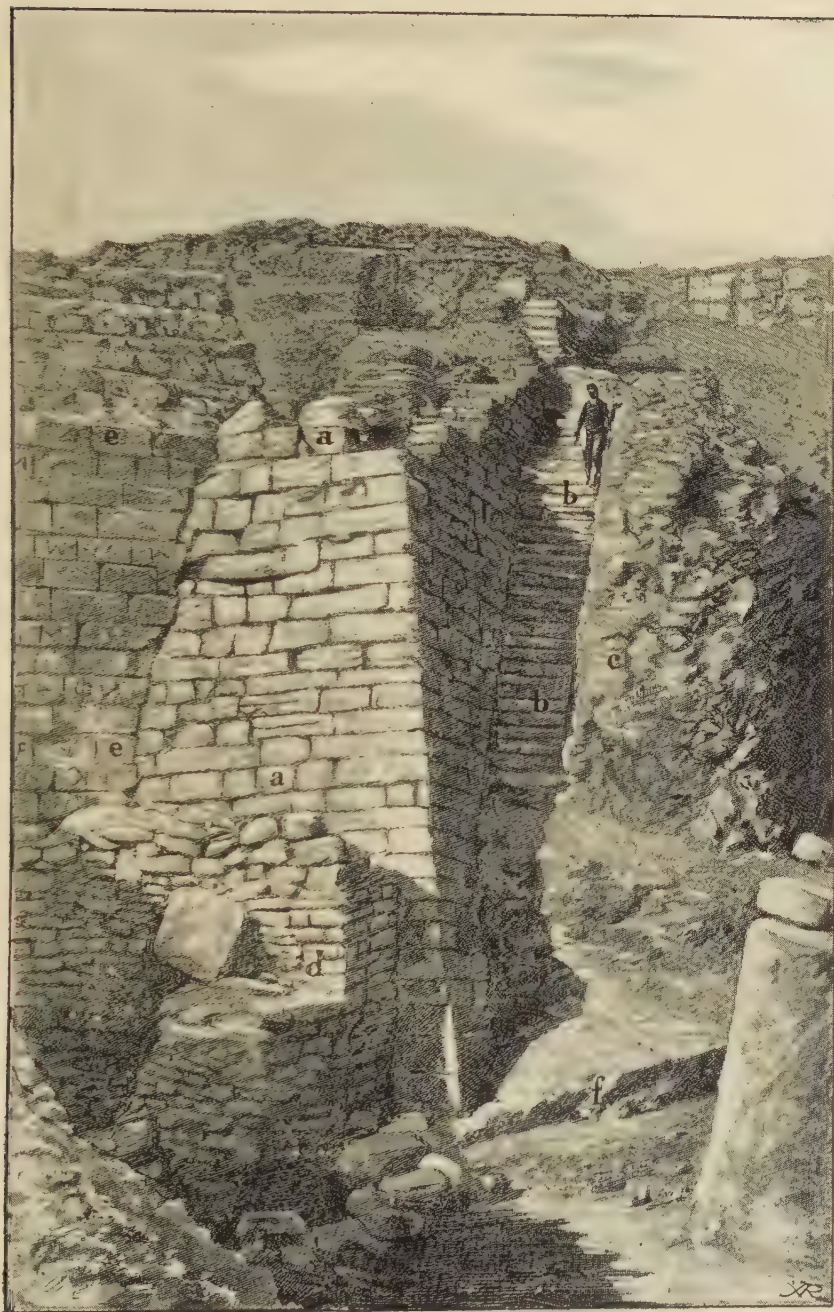


FIG. 95. — Vue de l'enceinte de la Troie homérique.

les moyens de contrôle de ses successeurs, était fatalement entraîné, par une exploration incomplète, à définir comme la Troie homérique la deuxième ville ou ville brûlée. Cette erreur justifie, d'autre part, la résistance qu'opposaient les archéologues, notamment Fr. Lenormant, à dater les antiquités de Troie II d'une époque relativement aussi basse que le douzième siècle avant notre ère.

La portion conservée du rempart de la sixième ville constitue une enceinte puissante, flanquée de tours très saillantes, et percée de trois portes (1) ainsi que d'une poterne. Elle présente une grande diversité. A l'est et surtout au sud, les pierres sont plus grosses et mieux travaillées. D'abord construite sur le modèle des remparts plus anciens, en pierre à la base et en briques crues à la partie supérieure, mais avec plus de soin, l'enceinte, remaniée et améliorée à plusieurs reprises, fut finalement établie toute en pierre.

Notre figure 95 donne une vue de la grosse tour nord-est qui constituait un élément important de la défense dans la Troie homérique. A cette dernière appartiennent les assises en belles pierres marquées *a* qui subsistent sur une hauteur de 9 mètres. L'aspect des lieux a complètement été transformé à l'époque grecque (Troie VIII) par la construction du mur *c* et de l'escalier *b*, l'un et l'autre en petits matériaux. Les tremblements de terre et les attaques subies désorganisèrent entièrement un des angles de la tour qui fut réparé à l'époque romaine (Troie IX). Les assises romaines *e* sont reconnaissables aux marques de tailleurs de pierre. Le mur *d*, de la même époque, servait de soutènement et recouvrait entièrement l'angle de la tour (2).

On sait qu'à Tirynthe et à Mycènes, l'ennemi ne pouvait atteindre les portes qu'après avoir longé une partie du rempart. Le même principe est appliqué aux portes de la Troie homérique, qui diffèrent ainsi complètement des portes de

(1) Une quatrième porte ouvrait probablement au nord dans la partie du rempart complètement détruite dès l'antiquité.

(2) DOERPFELD, *Troja und Ilion*, I, pp. 150-151.

la Troie préhistorique. On gagne celles-ci (fig. 92) en se dirigeant normalement au rempart.

Les constructions à l'intérieur du mur d'enceinte consistent en des habitations sur plans assez divers. A côté du *mégaron* avec foyer central et précédé d'un vestibule, type qui remonte à la Troie préhistorique, nous avons une maison composée de pièces à murs mitoyens. Un autre édifice se rattache au type du *mégaron* précédé d'un vestibule, mais avec la particularité d'une rangée de colonnes dans l'axe. Il n'y a pas lieu de considérer ce dernier bâtiment comme un temple (1). Ni Tirynthe, ni Mycènes, ni la Crète minoenne et mycénienne ne possédaient de temples. Les indications d'Homère signalant à Troie un temple d'Athéna et un autre d'Apollon sont sans valeur pour ces hautes époques.

Les principales constructions, entièrement détruites, de la sixième ville s'élevaient au sommet de l'acropole ; celles qui subsistent sur les flancs de la colline permettent d'établir le caractère des édifices de la Troie homérique, non d'en mesurer la richesse. M. Doerpfeld a constaté que cette acropole cessa d'être habitée à la suite d'une guerre. Non seulement les traces d'un violent incendie, mais la destruction systématique, en certains points, du rempart et des portes, celle surtout des édifices intérieurs qui subsistent, ne laissent place à aucun doute. Toutefois, les traces d'incendie n'ont pas l'importance de celles de la deuxième ville parce que la pierre dominait dans les constructions de la sixième ville. Mais la destruction des habitations a été plus complète, et l'on n'a pu en relever le plan que grâce à l'excellence des fondations. Le mur d'enceinte, épais de 4 à 5 mètres, a relativement peu souffert. Seule la portion nord, exploitée en carrière plusieurs siècles après la chute de Troie, a complètement disparu (2).

(1) L'hypothèse du temple a été émise avec réserves par DOERPFELD, *op. cit.*, pp. 173-174 et p. 611 ; cf. PERROT et CHIEPIEZ, *loc. cit.*, VII, pp. 70-72. Il n'y a aucun argument à tirer du fait que le temple de Néandria est bâti sur le même plan, si ce n'est que ce type d'édifices est une conception qui a survécu à la civilisation mycénienne. M. SOTIRIADIS, *Ephemeris archaeiologikè*, 1900, pp. 162-211, en a relevé un autre exemple à Thermos. Cette solution est antérieure au plan avec double colonnade intérieure qui lui fut préféré dans la suite.

(2) DOERPFELD, *loc. cit.*, I, pp. 181-182.

II. — La céramique en Troade.

1. *Troie I.* — Le classement des trouvailles céramiques sur le site de Troie a été rendu assez ardu et souvent incertain par suite des négligences des premières observations. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne la couche I. Dans les produits présumés de cette dernière, M. Hubert Schmidt (1), à la suite de Poppelreuter (2), distingue deux groupes. Le premier,



FIG. 96. — Vase en terre cuite. Troie.

tout à fait rustique, est formé d'une terre grossière, mêlée de gravier et revêtue d'un engobe constitué par de la terre fine délayée dans l'eau. Les vases sont polis à la main avec un instrument en pierre. La teinte tend au noir plus ou moins franc, d'une intensité très inégale par le fait de la mauvaise cuisson.

Le second groupe se distingue par l'argile mieux préparée et soumise à un feu plus régulier. A côté de vases jaunâtres ou bruns, on remarque ceux d'un beau noir brillant, plus rarement d'un rouge brillant.

Les anses sont généralement de simples protubérances dans lesquelles on a percé un ou plusieurs trous. Le lien, qu'on y passait, servait à suspendre le vase. La décoration se limite à de simples traits ou zigzags incisés, parfois remplis d'une matière crayeuse. Toutes les variétés de céramique égéenne ont débuté par ce stade qui, en Crète, remonte au néolithique.

2. *Troie II-V.* — La céramique de ces quatre installations se répartit en trois périodes (3) dont la première, de beaucoup la plus importante, et la deuxième correspondent au long déve-

(1) H. SCHMIDT, dans *Troja und Ilion*, p. 244 et suiv.

(2) POPPELREUTER, *Arch. Anzeiger*, 1896, p. 105 et suiv.

(3) H. SCHMIDT, dans *Troja und Ilion*, p. 252 et suiv.

loppement de la Troie préhistorique (Troie II). Les villages III-IV n'ont déterminé aucun progrès céramique, ils marquent plutôt un recul. La troisième période céramique correspond à Troie V (1).

Dans la première période, la technique reste très primitive. La terre est mêlée de gravier, l'usage du tour est encore inconnu et les vases sont cuits à même la flamme, ce qui détermine des inégalités de cuisson. L'engobe est constitué par de la terre fine délayée dans l'eau ; le brillant est donné par polissage à la main. Il y a plutôt recul sur l'époque précédente.

La seconde période est marquée par deux grands progrès qui apparaissent dès la seconde époque de Troie II : l'usage du four et celui du tour. En même temps, on s'attache à une meilleure préparation de la terre.

Dans la troisième période, au beau rouge qui dominait jusqu'ici, succède un ton gris ou gris noir, ou encore jaune ou brun. Ces teintes ont des intensités très variées. Le tour est en pleine activité. Le polissage à la main est fréquent ; mais on obtient aussi le brillant par simple cuisson de l'engobe.

Les couches Troie II-V ont fourni les fameux vases à forme humaine (classe des *Gesichtsvasen*). Le corps est nu comme l'indique la représentation des seins et du nombril. Dans la première période le visage est rendu grossièrement, mais avec un certain souci d'exactitude (fig. 96). Bientôt apparaît la tendance à styliser ; la bouche est à peine indiquée ou disparaît. Les bras sont figurés par des anses relevées ou par des reliefs en spirale ; parfois ces deux éléments sont réunis (fig. 97).



FIG. 97. — Vase en terre cuite.
Troie.

(1) H. SCHMIDT, *Ibid.*, p. 280.

Dans la troisième période, les bras ne sont plus notés que par deux protubérances, les oreilles disparaissent et le vase prend la forme en poire, si bien que Schliemann crut y reconnaître une tête de chouette.

Non moins nombreux sont les vases à anses percées (*Schnur-ösengefässe*). On saisit également sur cette classe les progrès apportés par l'usage du tour qui prête aux formes plus d'harmonie. On en arrive même à doubler les anses percées, d'anses légères qui donnent à l'ensemble beaucoup d'élégance.

Notre figure 98 montre le développement de la cruche. A partir



FIG. 98. — Cruches provenant des couches II-V de Troie.

de la gauche, la première représentée appartient à la première période de Troie II-V ; la deuxième atteste que dès cette première période apparaît le type à bec (*Schnabelkanne*) si caractéristique. La troisième cruche, d'un type très développé, appartient à la troisième période. La deuxième période n'offre pas de formes bien caractérisées à part les cruches à col renversé rencontrées déjà dans les Cyclades.

La céramique des couches II-V présente d'autres types : coupes et bols généralement à une anse, vases en forme d'animal (cruche de droite de fig. 98), vases à boire avec ou sans anse, vases montés sur un cylindre ou anneau de terre cuite (*Ringgefässe*). Parmi les vases à boire, il en est un spécial à Troie, muni de deux anses largement ouvertes et prenant parfois toute la hauteur du vase. On y a reconnu le *dépas amphikypellon* des poèmes homériques.

Les trois périodes céramiques des couches II-V emploient le même décor incisé : points, cercles, traits divers, parfois remplis de matière blanche (comparer les fig. 99 et 100). La spirale apparaît dans la troisième période et constitue une importation évidente des îles de la mer Égée.

C'est aux mêmes époques, et particulièrement à la troisième période, qu'il faut attribuer la céramique (fig. 99 et 100) de la nécropole de Yortan, en Mysie, près de la vallée supérieure du Caique, fouillée par M. Godin (1). On y trouve des vases en



FIG. 99. — Céramique de Yortan. Musée du Louvre.

terre grise dressés à la main qu'on est tenté de rapporter à la première période, mais qui peuvent tout aussi bien correspondre à un état rétrograde de l'art céramique comme celui constaté pendant Troie III et IV.

A côté de cette céramique grossière, on signale des vases rouges lustrés et des vases noirs lustrés dont la technique est analogue à ce qu'on rencontre non seulement à Troie, mais aussi dans les Cyclades et à Chypre. Le décor géométrique est incisé.

La fabrication des fusaïoles (2) est une branche de la céramique, car les fusaïoles trouvées à Troie sont presque toutes en terre cuite. La surface noire plus ou moins lustrée est sou-

(1) COLLIGNON, *Comptes rendus Acad. des Inscript.*, 1901, p. 810 et suiv.

(2) On discutera leur usage ci-après, chap. v, § IV.

vent décorée d'incisions (fig. 89), parfois remplies de matière blanche. En dehors du décor géométrique, on relève des silhouettes d'animaux et, probablement, des signes d'écriture.

Ces menus objets se rencontrent dans toutes les anciennes couches et il est à peu près impossible de distinguer dans leur fabrication un progrès technique.

Troie VI. — La céramique de la Troie homérique signale le plus haut degré atteint par le style local en même temps qu'elle atteste une forte influence mycénienne. Un changement très net est marqué par l'apparition de la peinture.

Les vases rouges, si fréquents auparavant, deviennent rares.



FIG. 100. — Céramique de Yortan. Musée du Louvre.

La plupart sont gris avec toutes les variétés claires et foncées ; on en trouve aussi de jaunes. L'engobe est toujours en usage, mais le brillant est obtenu à la cuisson.

Les fouilles de 1893 et 1894 ont montré que la couche VI était parsemée de tessons mycéniens appartenant pour la plupart au troisième style de la peinture lustrée (*Firnismlerei*). Le décor consiste en poulpes, coraux, algues, coquillages à pourpre, en dessins géométriques, notamment la spirale avec toutes ses variétés (1). Il faut distinguer, dans cette céramique mycénienne, les vases importés et les vases fabriqués à Troie à l'imitation des formes ou de la peinture mycéniennes.

Quelque fût le succès de la marchandise mycénienne, les anciens types locaux n'avaient pas perdu toute faveur. Les

(1) H. SCHMIDT, *Troja und Ilion*, I, p. 283 et suiv. ; EDM. POTTIER, *Catalogue des vases antiques de terre cuile* (Musée du Louvre), I, p. 74 et suiv.

vases à figure humaine (*Gesichtsvasen*) et ceux à anses pleines percées (*Schnurösengefässe*) ont disparu ; l'ancien *dépas amphikypellon* n'est presque plus en usage : il est remplacé par une imitation mycénienne. Par contre, les anciennes cruches continuent à servir sous une forme plus ou moins modifiée. Telles sont les cruches à bec (*Schnabelkanne*) qui adoptent quelques éléments décoratifs (yeux, nombril) empruntés aux vases à figure humaine.

Cette céramique locale emploie comme décor les lignes ondulées et plus spécialement les rubans de lignes ondulées obtenus avec un outil à dents assez fines qui sert aussi pour tracer des stries horizontales. Mais les anciens motifs géométriques restent encore en usage. Il faut noter que les vases monochromes à bossettes souvent très proéminentes (*Buckelkeramik*) ne se rencontrent pas avant Troie VII, c'est-à-dire à l'âge du fer.

III. — Les civilisations de la Troie préhistorique et de la Troie homérique.

1. Les ruines de la Troie préhistorique se distinguent nettement des constructions antérieures et postérieures par le fait que les murs ne sont pas entièrement construits en pierre. Au-dessus du soubassement en pierre, nous l'avons vu, on élève des assises de briques crues liées au moyen de poutres. Les portes, prototypes des propylées grecs, sont percées perpendiculairement au rempart. La civilisation de Troie II est bien caractérisée.

Cette civilisation troyenne a englobé non seulement toute la presqu'île massive qui, à l'angle nord-ouest de l'Asie Mineure, constitue la Troade, mais encore la Mysie au sud (comme l'ont prouvé les fouilles de Yortan), et la région phrygienne à l'ouest du Sangarios (ainsi qu'en témoignent les fouilles de Bos-Euyukou Lamunia). L'opinion de M. Alfred Körte, d'après laquelle les Troyens seraient étroitement apparentés aux

Phrygiens, déjà installés en Phrygie dès le milieu du deuxième millénaire, n'a pas rencontré grande faveur (1); elle repose sur des arguments bien fragiles (2). MM. Ramsay et Ed. Meyer l'ont combattue en s'appuyant notamment sur le passage de Xanthos de Lydie, rapporté par Strabon, XVI, 680, qui affirme que les Phrygiens ne passèrent d'Europe en Asie qu'après la guerre de Troie. Mais on tombe dans l'excès inverse quand on fait descendre l'invasion phrygienne vers 900 ou 800 avant

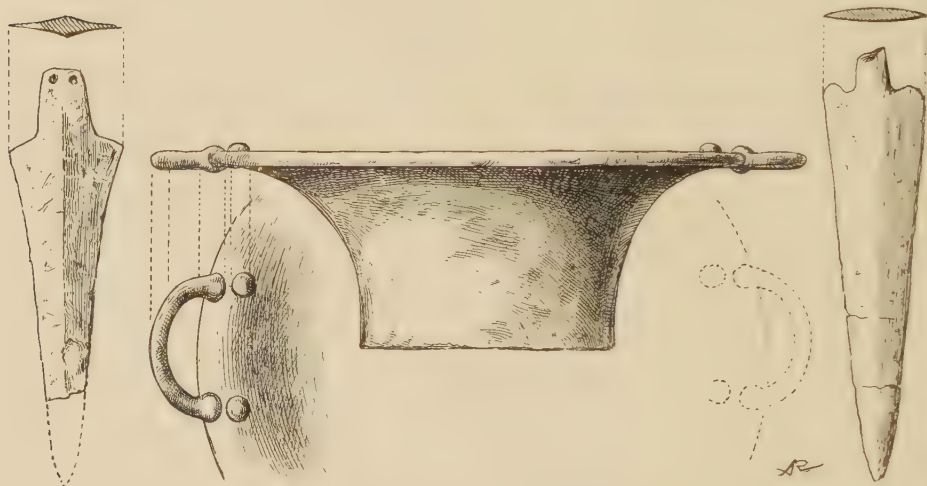


FIG. 101. — Vase de cuivre avec les poignards qu'il contenait. Troie II.

notre ère. Le mouvement des tribus phrygiennes a dû suivre immédiatement le grand ébranlement que signale la chute de Troie, sinon les poèmes homériques n'auraient pu supposer que les Phrygiens étaient venus au secours de Troie. Quoi qu'il en soit, des périodes que nous envisageons, nous écarterons l'élément phrygien. D'autre part, rien ne prouve encore, comme l'a avancé M. Ramsay (3), que la primitive civilisation de la Troade ait eu son centre en Pterie, c'est-à-dire en pays hittite. Sous réserve des découvertes nouvelles et tout en fai-

(1) KÖRTE, *Gordion*, p. 6 et suiv.

(2) *Ibid.*, pp. 8-9, la question d'impureté du porc.

(3) RAMSAY, *Historical commentary on the Epistle to the Galatians*, p. 19 et suiv.

sant la part de l'influence hittite, on doit tenir la civilisation troyenne pour autochtone. Loin de se développer sous des influences ou par des apports continentaux, elle s'est tournée de bonne heure vers la mer Égée et y a puisé les éléments de son activité et de sa richesse. Cette dernière servit d'appât aux conquérants achéens, après qu'ils se furent installés en Grèce et dans les îles ; elle fut cause de la ruine de l'antique cité.

Les relations commerciales au temps de Troie VI se sont étendues jusqu'à Chypre, comme en témoignent les vestiges céramiques. Mais, dès l'époque de Troie II, les rapports avec Chypre, pour être moins actifs qu'avec les Cyclades et l'Eubée, sont cependant nettement attestés par la présence de poignards chypriotes dans le soi-disant trésor de Priam. Les vestiges égéens, encore rares pendant Troie II, sont nombreux avec Troie V et surabondent dans la couche VI. La nécropole de Yortan, qui correspond aux couches III-V de Troie, n'a pas livré d'objet chypriote, mais, par contre, des idoles des Cyclades. On a rapproché, il est vrai, un vase de Yortan, portant deux arcs de cercle en relief séparés par une bossette (1), d'un vase de Chypre (2) ; mais c'est à tort. Le décor du vase de Yortan est une stylisation des représentations du corps humain, si en faveur à Troie, dans lesquelles on marque le nombril et où l'on représente les bras par des enroulements. Le vase chypriote qu'on en rapproche ne porte pas trace de nombril, et pour cause : les deux arcs du vase chypriote, placés tout différemment, dérivent des cornes de bouquetin, motif banal sur les vases de la grande île (3). Les relations avec Chypre ont été particulièrement actives au



FIG. 102. — Épingle d'or. Troie II.

(1) Il s'agit du vase publié dans COLLIGNON, *C. R. Acad.*, 1901, pl. I (ad p. 815) dernière figure en bas et à droite, voir *ibid.*, p. 815 et note 2.

(2) OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros, die Bibel u. Homer*, pl. 149, n° 10.

(3) Ci-après, chap. v, § III et fig. 213-214.

temps de Troie VI, c'est-à-dire à l'époque mycénienne (1).

Rien n'atteste mieux la richesse de la civilisation troyenne que les bijoux découverts dans les ruines de la vieille citadelle. Les rois qui demeuraient à l'abri du rempart de Troie II y ont laissé le fameux trésor, dit à tort « trésor de Priam ». Ces armes et ces curieux bijoux, d'un art primitif mais non sans goût, sont beaucoup plus anciens que ne le pensait Schlie-

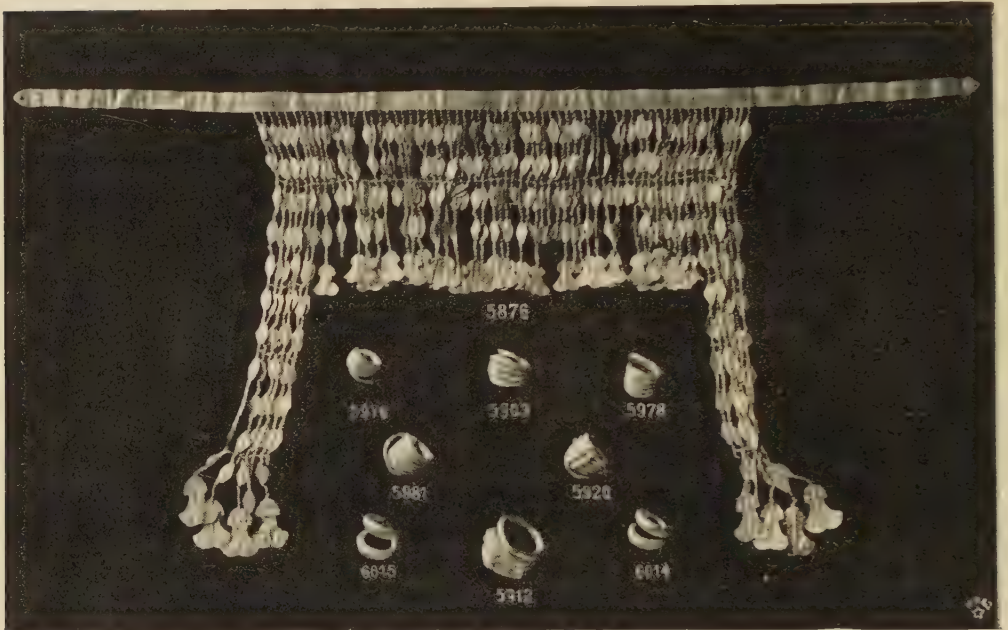


FIG. 103. — Diadème formé de chaînettes en or. Troie II.

mann. Ce sont des vases d'argent et d'or sans aucun décor, six lingots d'argent, des plats de cuivre et des armes de bronze, des pendants d'oreille (fig. 104) et les fameux diadèmes faits d'une multitude de chaînettes terminées par des simulacres en forme d'idoles primitives (fig. 103). Il est curieux de retrouver le même motif dans des bijoux d'Amérique (2) qui appartiennent à une civilisation très rudimentaire sinon très reculée.

(1) Alors apparaissent les bols chypriotes caractéristiques : voir SCHMIDT, dans *Troja und Ilion*, p. 287.

(2) VERNEAU et RIVET, *Ethnographie ancienne de l'Équateur*, pl. XXV, 5.

Cet ensemble était serré dans une cachette ; un des récipients en cuivre renfermait les poignards que nous reproduisons sur la même figure 101. La clé de bronze que Schliemann prétendait avoir trouvée dans le même lot n'est qu'un ciseau à froid en bronze (1). Il n'y a pas lieu d'abaisser la date du bra-

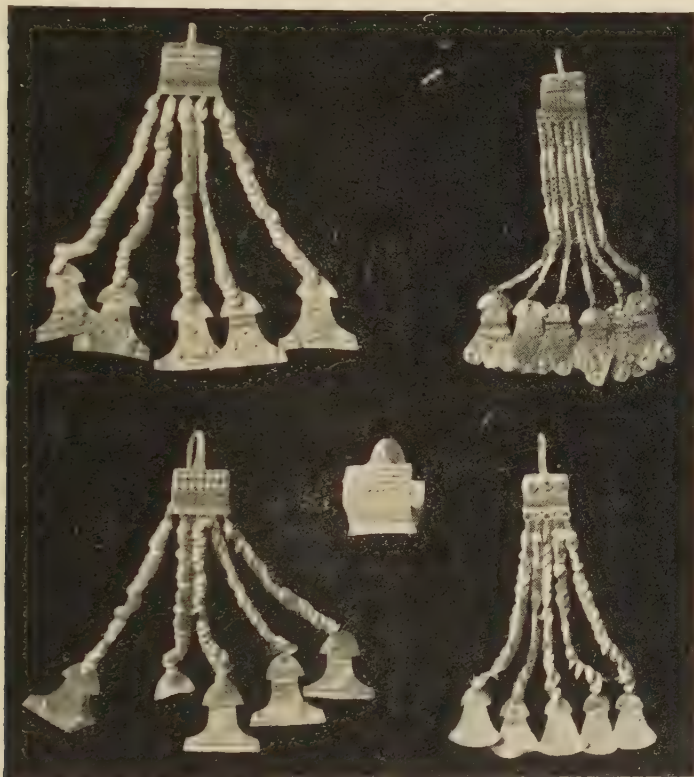


FIG. 104. — Boucles d'oreille avec chainettes en or. Troie II.

celet en or (fig. 107) et de l'épingle d'or portant sur un petit plateau (en réalité une table à libations) six petites cruches (fig. 102), que Schliemann attribuait aussi à la ville brûlée (2). Tout au plus descendent-ils jusqu'à la troisième ville, bien que le décor en forme de U à spirales subsiste jusqu'à la basse

(1) GÖTZE, dans *Troja und Ilion*, I, p. 326.

(2) GÖTZE, *ibid.*, p. 341.

époque mycénienne. Une autre épingle, couronnée d'une petite cruche, a certainement été trouvée dans la couche II. En dehors de ces types rares, les épingles sont munies d'une tête plus ou moins ronde ou encore sont recourbées à leur grosse extrémité pour constituer un trou.

Parmi les récipients ou vases de métal de formes très variées qui se rapportent aux mêmes couches, la sorte de saucière en or à deux grandes anses, reproduite ci-dessous (fig. 105), montre le mieux l'habileté et l'ingéniosité des plus anciens

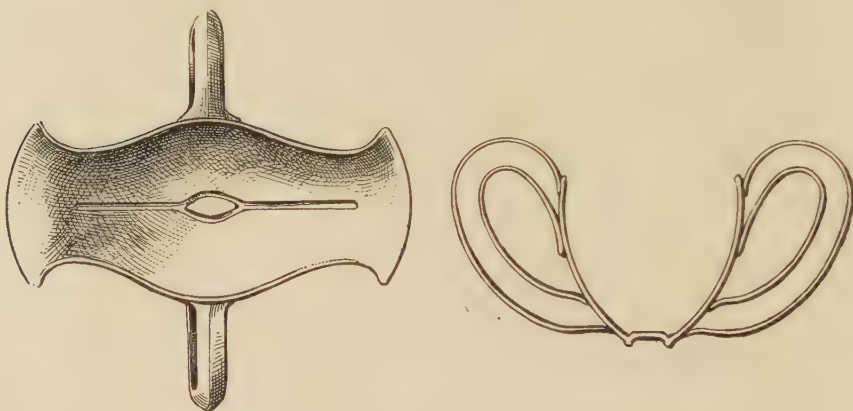


FIG. 105. — Saucière ou vase à libation en or. Plan et coupe. Troie II.

artistes troyens. Notre figure rend l'objet dans sa forme primitive, car il a été reconnu que, contrairement à ce que pensait Schliemann, l'une des extrémités a simplement été aplatie par accident (1).

On possède un certain nombre de haches trouvées dans la couche II : ce sont des haches plates en bronze, mais déjà avec tranchant épanoui. Ce n'est pas là le type le plus ancien que nous apprendrons à connaître en étudiant Chypre. De la même époque, on a recueilli des couteaux en bronze à lame incurvée, des rasoirs qui se distinguent par de moindres dimensions et un enroulement de la pointe pour éviter de se blesser (2). M. W. Max Müller avait constaté, d'après les monu-

(1) GOTZE, dans *Troja und Ilion*, p. 353.

(2) GÖTZE, *ibid.*, p. 347.

ments égyptiens, bien avant que la découverte des fresques crétoises n'en ait apporté la confirmation, que les populations égéennes et d'Asie Mineure s'étaient rasé le visage jusque vers la fin du deuxième millénaire avant notre ère (1).

La série des poignards de Troie II renferme des formes à soie plate ou à manche rond qui se retrouvent presque toutes dans les Cyclades ou à Chypre (fig. 101). Ils sont en bronze sauf un en argent (2).

Si, comme on le voit, le métal (bronze, or, électron, argent, plomb) était déjà fort en usage dans la deuxième ville, cependant, il ne suffisait pas à tous les besoins, et des outils de pierre ont été trouvés en grand nombre dans les villes II-V. Même, on imitait en pierre les haches de bronze, et le musée ethnographique de Berlin en possède des spécimens remarquables (fig. 106). Ces haches de pierre au nombre de quatre — une en lapis-lazuli — ont été trouvées dans la couche II en même temps que trois paires de têtes de sceptres en cristal de roche d'un beau travail (les plus grandes ont 6 centimètres de haut). M. Götze suppose que ces trois paires d'objets en cristal correspondent aux trois haches en pierre verdâtre, tandis qu'une autre paire, en un minerai de fer, correspondrait à la hache en lapis; elles décoraient vraisemblablement les deux extrémités de la hampe de ces doubles haches (3). Le fait est important car il permettrait de considérer ces haches doubles, d'un travail particulièrement soigné, comme des insignes religieux ou royaux.

2. La civilisation de la Troie homérique (Troie VI) marque le plus haut degré de la civilisation troyenne; malheureusement, par suite des travaux édilitaires des Romains, dont nous avons parlé, nous ne pouvons guère en juger que par les proportions du mur d'enceinte et par la tradition littéraire. Cette dernière, il est vrai, n'a pas la prétention de nous conserver un véritable bulletin de bataille. Écrite loin des événe-

(1) W. MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 296.

(2) GÖTZE, dans *Troja und Ilion*, p. 343 et suiv.

(3) GÖTZE, *ibid.*, p. 339.

ments, altérée par des remaniements, elle se laisse difficilement contrôler par les vestiges remis au jour.

L'Iliade paraît distinguer la ville (πόλις, ἄστυ) de la citadelle (πόλις ἄκρα, Πέργαμος). Or, jusqu'ici, il n'a pas été retrouvé d'agglomération de l'époque mycénienne en dehors de la citadelle. Cette dernière, ainsi que le reconnaît M. Doerpfeld, ne pourrait abriter la dixième partie des 50.000 hommes que compte l'Iliade comme défenseurs de Troie : la citadelle homérique mesure environ 20.000 mètres carrés. M. Doerpfeld pense que le nombre des combattants a été fort accru dans les recensions successives — ce qui est vraisemblable — et que, par suite,

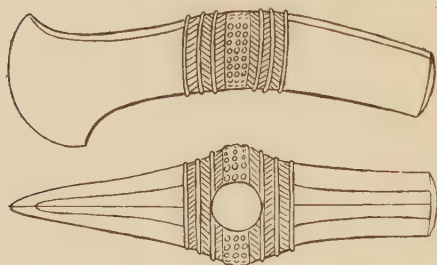


FIG. 106. — Hache de pierre. Troie II.

l'enceinte actuelle est bien celle de la ville. Cette conclusion paraît difficile à admettre, mais du moins met-elle en évidence l'impossibilité où l'on est d'accorder la tradition poétique avec la disposition des lieux.

Nous aimerions mieux supposer que l'imagination du poète a débordé sa documentation ; ce qui ne saurait surprendre si, comme on l'admet généralement, il n'a composé son poème que trois ou quatre siècles après les événements. Il aura transféré à la ville l'enceinte fortifiée de la citadelle. L'épopée nous conserve quelques données exactes : un certain fonds historique, des noms de lieux et de peuplades, la position de Troie dans la plaine et non dans la montagne, la description des murailles en pierres bien taillées. Mais l'exactitude de certaines indications n'exclut pas les libertés prises par ailleurs et sans lesquelles il n'y aurait pas d'épopée. Il se peut que la porte Dardanienne s'identifie, comme le veut M. Doerpfeld, avec la porte sud-est mise au jour, tandis que les portes Scées seraient au nord-ouest de l'enceinte ; mais la description du chemin suivi par Priam à travers la ville pour gagner son palais (XXIV, 322-329) ne peut être qu'une pure fiction. Le problème de l'identifica-



Vase à Étrier
D'après BOYD-HAWES, *Gournia*.

tion des portes changerait de face si l'on admettait l'hypothèse de M. A. Brueckner, assez séduisante à première vue, mais qu'il faudrait étudier sur place (1). Se fondant sur cette observation de M. Sieglin que, dans l'esprit des Anciens, l'Hellespont englobait une étendue de mer plus grande que de nos jours, puisque, d'après Hécatee, Ténédos était dans l'Hellespont, il propose d'adopter la baie de la Besika et non plus l'embouchure du Scamandre comme point où atterrit la flotte achéenne.

Après la ruine de Troie, que les chronographes placent en 1180, la ville semble s'être reconstruite par ses propres moyens avec l'aide de quelques Éoliens repoussés de Grèce par l'invasion doriennne. La première couche de Troie VII (Troie VII¹) l'atteste, car on y rencontre encore de la céramique mycénienne de très basse époque.

(1) A. BRUECKNER, *Arch. Anzeiger*, 1912, 616 et suiv.



FIG. 107. — Bracelet en or. Troie II.



FIG. 108. — Diadème en or. Tombes de l'acropole de Mycènes.

CHAPITRE IV

LA GRÈCE CONTINENTALE

I. — Mycènes, Tirynthe et le Péloponèse.

1. *Mycènes* (1). — Avant qu'on en dégagât les ruines, le site de Mycènes n'avait guère changé d'aspect depuis la description de Pausanias : Une acropole triangulaire, entourée de fortes murailles, dans laquelle on pénétrait par la fameuse porte aux lions. La ville proprement dite s'étalait au sud-ouest sous forme de petites bourgades. Dispersées dans cette même région, on remarquait des tombes creusées dans le roc, mais surtout de vastes chambres funéraires souterraines où, à une

(1) PAUSANIAS, II, XVI, 4-5; SCHLIEMANN, *Mykenae*, Leipzig, 1878 (Trad. fr. par Girardin, Paris, 1879); SCHUCHHARDT, *Schliemann's Ausgrabungen*, 2^e édit., 1891; MONTELIUS, *Die Bronzezeit im Orient und Griechenland*, dans *Archiv f. Anthr.*,

XXI, p. 2 et suiv.; TSOUNTAS, *Mykenai*, Athènes, 1893; PERROT et CHAPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. VI, 1895, p. 303 et suiv.; TSOUNTAS et MANATT, *The Mycenaean age*, 1897; H. R. HALL, *Oldest civilisation of Greece*, 1901; RIDGEWAY, *The early age of Greece*, I, 1901; SIX, *les Dales et la durée de l'art mycénien*, dans *Rev. arch.*, 1903, I, p. 149 et suiv.; V. STAÏS, *Guide illustré du Musée national d'Athènes*, II, Athènes, 1909; COLLIGNON, *l'Archéologie grecque*, 2^e édition; D. FIMMEN, *Zeit und Dauer der Kretisch-Mykenischen Kullur*, Leipzig, 1909.

basse époque, on prétendit reconnaître les installations ménagées par Atrée et ses fils pour y déposer leurs richesses, ce qui leur fit donner le nom de « trésor ». L'importance de Mycènes tenait à sa position qui commandait la route d'Argos à Corinthe.

Après les sondages effectués en 1874, Schliemann entreprit en 1876 des fouilles à l'intérieur de l'acropole de Mycènes. Il atteignit presque aussitôt le groupe de tombes inviolées qui restent la plus extraordinaire de toutes les découvertes préhelléniques. Elles étaient creusées, au nombre de six (1), dans une



FIG. 109. — Vases en or. Mycènes. Tombes de l'acropole.

aire presque circulaire, d'environ 25 mètres de diamètre, enclose d'une double rangée de dalles calcaires réunies deux à deux, à leur partie supérieure, par des plaques de même matière posées horizontalement. Maintenu vers l'ouest par un mur de soutènement semi-circulaire, cette place offrait une entrée du côté de la porte aux lions (2). On a retrouvé, plus ou moins bouleversées dans les décombres, les stèles érigées au-dessus des tombes et contemporaines de ces dernières. La pratique du tumulus était ignorée de ces populations.

Le rempart épouse le demi-cercle décrit par le mur de soutènement de l'esplanade des tombes. Adler en a conclu que ce

(1) La sixième tombe fut découverte par M. Stamatakis dans ses fouilles de 1876. A partir de 1888, les recherches reprirent à Mycènes aux frais de la Société archéologique et sous la direction de M. Tsountas.

(2) Sur la valeur religieuse de ce *téménos*, voir ci-après, chap. VII, § V, 3.

rempart et la porte aux lions ont été édifiés postérieurement aux tombes (1). D'autre part, ces dernières sont plus anciennes que le premier palais de Tirynthe retrouvé par M. Doerpfeld sous le palais que Schliemann avait dégagé. Par rapport à la chronologie crétoise, on peut les faire débiter à la fin du Minoen moyen III, mais elles se prolongent durant le Minoen



FIG. 110. — Tasse en or des tombes de l'acropole, à Mycènes.

récent I et II. Le premier palais de Tirynthe est déjà du Minoen récent III.

Les six fosses funéraires de l'acropole de Mycènes offrent la même disposition : elles sont rectangulaires et creusées de 3 à 5 mètres dans le rocher. Elles renfermaient dix-sept squelettes dont trois de femmes et deux d'enfants.

Le mobilier funéraire était d'une richesse exceptionnelle. D'abord une quantité surprenante de vases, notamment de grands vases de bronze, d'autres plus fins en or. Deux belles coupes à pied et munies d'une anse sont décorées l'une (fig. 2) de marguerites, l'autre (fig. 3) de lions courants. Les vases de la figure 109 se rattachent à deux types : d'abord le vase à

(1) ADLER, *Archaeol. Zeitung*, 1876, p. 197.

pie, à deux anses, une colombe aux ailes éployées sur chaque anse, qui rappelle la fameuse coupe de Nestor (*Iliade*, XI, 632-635) dont chacune des quatre anses portait deux colombes becquetant. Les anses sont d'un type connu par les gobelets de Vaphio ou les fresques égyptiennes qui figurent l'apport de produits égéens (Keftiou) (1); elles sont fixées au moyen de

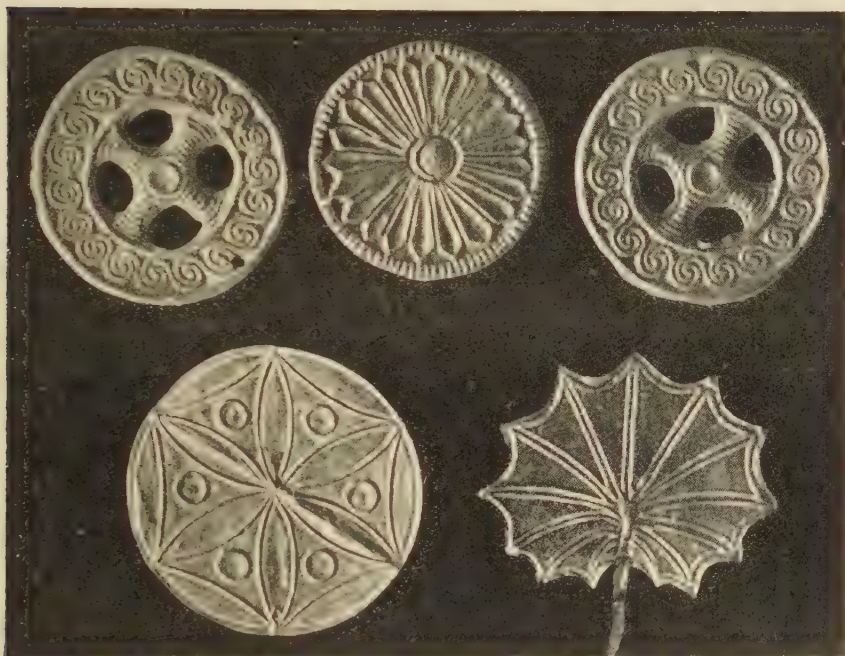


FIG. 111. — Rondelles et feuilles d'or des tombes de l'acropole, à Mycènes.

clous en or (2) Les anses des tasses de la même figure sont disposées différemment, en simple ruban enroulé, comme pour cette autre tasse (fig. 109) décorée de la spirale continue, très fréquente à cette époque.

(1) Ci-dessus, fig. 34.

(2) M. MÖTEFINDT, *Jahrbuch Arch. Inst.*, 1912, *Arch. Anz.*, 99-104, rapproche un vase en terre cuite trouvé en Saxe, des premiers temps de l'âge du bronze, dont le prototype paraît être un ustensile en bois. Peut-être est-ce aussi l'origine des anses en métal mycénienne sans qu'il soit nécessaire d'admettre un contact entre les deux civilisations.

Vient ensuite une profusion d'ornements et de bijoux : bagues et anneaux d'or, rubans d'or, pectoral et diadèmes d'or, masques d'or. Le soi-disant diadème que nous reproduisons (fig. 108) mesure 65 centimètres de long et porte à chaque extrémité un trou destiné à recevoir un clou d'attache. M. Staïs a fait observer « qu'un ornement de telle dimension ne pouvait être destiné, comme on l'a cru, à ceindre une tête de femme », mais plutôt à décorer son sarcophage (1).

Il faut encore signaler de nombreuses et minces plaques



FIG. 112. — Rondelles d'or. Mycènes.

d'or ou bractées rondes (fig. 111 et 112), triangulaires, en losange, etc., les unes pleines, les autres perforées. La troisième tombe a fourni sept cent une de ces rondelles aux dessins variés : cercles, rosaces, spirales, feuilles, polypes et thèmes dérivés, papillons dont le type s'est retrouvé, gravé sur une hache double de Crète (2). Ces rondelles devaient être collées sur une surface plane.

Le procédé d'imprimer au repoussé un dessin dans une mince lame d'or était fort développé à cette époque. Parfois on composait de la sorte de véritables bijoux à deux faces réunies par une charnière. Il en était ainsi, par exemple, pour la

(1) STAÏS, *Guide*, II, p. 9 ; voir ci-après p. 152.

(2) Mosso, *le Origini della civiltà mediterranea*, fig. 161. Le rapprochement est d'autant plus frappant que ce type de papillon est conventionnel.

déesse nue aux colombes (fig. 278), l'édifice aux colombes et aux cornes de consécration (fig. 243) et la femme à la jupe plissée (fig. 113), les poings sur la poitrine. Tous ces objets attestent une singulière habileté technique ; l'ornementation est généralement géométrique, cercles, spirales, grènetis, mais les éléments végétaux et animaux ne font pas défaut et leurs combinaisons sont des plus ingénieuses. Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner la bractée aux hirondelles (fig. 74) ; nous reproduisons, ci-après, une des quatre pièces d'or figurant un lion couché (fig. 114), et le griffon au galop (fig. 154).

Les quatrième et cinquième tombes, dont le mobilier remonte au Minoen récent I, même à la fin du Minoen moyen III (1), ont livré les célèbres poignards (2) longs de 20 à 25 centimètres, décorés de scènes de chasse : chasse au lion ; lions lancés au galop volant (fig. 115) ; lion chassant des gazelles ; chats sauvages ou panthères poursuivant des canards dans un marais (fig. 116). Sur ce dernier, les chats, les plantes et le corps des oiseaux sont incrustés en or, les ailes et le fleuve en argent, les poissons en un alliage noirâtre. Nous avons noté déjà l'analogie du motif avec la fresque contemporaine de Haghia Triada (fig. 54), mais la gravure du poignard rappelle davantage le décor égyptien notamment dans l'emploi et la disposition des tiges de papyrus. Sur les poignards de l'acropole de Mycènes comme sur les fresques crétoises, on remarquera la manière de rendre les rochers, et même les nuages, caractéristique de l'art préhellénique (fig. 45, 53, 72, 74, etc.) ; ce procédé tire vraisemblablement son origine de la décoration à l'*intarso*. Les Chinois y arriveront aussi, probablement par la même voie, mais, quoi qu'en ait dit, d'une



FIG. 113.
Bractée en or.
Mycènes.

(1) Le point de comparaison a été fourni par la découverte à Pylos de Messénie, due à M. Skias (voir ci-après), d'une tombe à fosse du type de Mycènes contenant de la céramique du Minoen récent I et un peu plus récente que celle des plus anciennes tombes de l'acropole de Mycènes.

(2) Voir les planches 1-3 du *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1886, reproduites dans PERROT et CHIZEZ, t. VI, pl. XVII-XVIII.

manière tout à fait indépendante, car l'écart de temps et d'espace est trop considérable pour admettre une influence quelconque. C'est là un de ces nombreux exemples d'invention répétée qui ne doivent pas nous induire à des conclusions erronées.

M. Staïs a émis l'opinion que les ornements en or ne paraient pas le mort, mais décoraient son sarcophage (1). Les masques, les plaques de tout genre auraient été fixés par des clous de bronze ou de la colle sur le couvercle en bois. Nous avons vu que cette explication s'imposait notamment pour les



FIG. 114.

Bractée en or. Mycènes.

soi-disant diadèmes. Cependant la règle n'est pas absolue ; on ne peut douter que nombre d'éléments en or reposaient sur le mort lui-même, comme le prouvent un ruban d'or enroulé autour d'un tibia ou les feuilles d'or qui ont conservé l'empreinte des mains et des pieds de deux cadavres d'enfants.

Les six tombes n'ont pas été creusées en même temps ; on constate une assez grande différence entre la céramique des plus anciennes et celle des plus récentes (2). Elles représentent, nous l'avons vu, une civilisation qui, remontant à la fin du Minoen moyen III, s'est développée durant le Minoen récent I et II.

Les stèles, qui signalaient les tombes enfouies dans le sol de l'acropole, sont intéressantes en dépit de leur facture maladroite qui contraste avec l'habileté technique que révèlent les objets sortis des fosses. Malgré cette discordance, l'identité des motifs décoratifs, ainsi que l'a montré M. Perrot (3), prouve que les stèles sont contemporaines des sépultures. Il n'y a pas

(1) STAÏS, *Comptes rendus du Congrès intern. d'Archéologie*, Athènes, 1905; *Ephem. archaeol.*, 1907, p. 31 et suiv.; *Guide*, II, p. 67. M. MEURER, *Der Goldschmuck der mykenischen Schachtgräber*, dans *Jahrb. Arch. Inst.*, 1912, pp. 208-227, a développé cette idée et, supposant assez arbitrairement que les Mycéniens avaient adopté la boîte à momie égyptienne, a tenté une restitution, malheureusement fort laide. Dans cette hypothèse le diadème (fig. 108) devient un pectoral, ce qui est peu vraisemblable.

(2) Sur cette céramique voir le paragraphe suivant.

(3) PERROT et CHIZEZ, t. VI, p. 771 et suiv.

lieu d'en être surpris. On attachait un grand prix à la beauté, à la finesse d'exécution d'un poignard ou d'un vase tandis qu'on ne demandait à une stèle que de remplir son objet rituel. Les tailleurs de pierre, chargés de ce travail, savaient tracer des cercles, des spirales etc., mais ils n'eurent probablement pas d'autre occasion de figurer des chars, des animaux et des hommes. On estimait inutile pour cette besogne de faire venir de Crète de véritables sculpteurs. Les trois stèles les plus significatives ont été trouvées sur le cinquième tombeau — elles sont donc fort anciennes, — et figurent plus ou



FIG. 115. — Poignard en bronze avec incrustations d'or. Mycènes.

moins complètement le même sujet : un personnage armé, monté sur un char à deux roues et conduisant deux chevaux (l'artisan n'a représenté qu'un animal), est précédé d'un serviteur à pied tenant une épée. La scène figure aussi bien une chasse qu'un combat car, sur l'une de ces stèles, on voit, à la fois, un ennemi couché dans la poussière et une antilope poursuivie par un lion. Les deux motifs sont superposés arbitrairement.

Les fouilles dans la ville basse de Mycènes, notamment les tombes à coupole dont nous examinerons plus loin la disposition, ont fourni des objets d'époque un peu plus récente, mais également fort curieux. Tels sont les manches de miroir (1) découverts par M. Tsountas, deux à l'entrée de la tombe à coupole dite de Clytemnestre, le troisième dans une autre

(1) TSOUNTAS, *Mykenai*, pl. VI; PERROT et CHAPIEZ, t. VI, pp. 816-817; STAÏS, *Collection mycénienne (Guide, II)*, n^{os} 2898-2900.

tombe. Ces manches sont des stylisations du palmier. L'un représente, quand on le pose à plat, deux femmes qui dorment, légèrement repliées sur elles-mêmes. L'autre, figure deux femmes tenant deux larges éventails. C'est bien à tort qu'on a voulu voir dans ces figures des étrangères, des Syriennes prêtresses d'Astarté. Le costume est mycénien.

Mycènes a fourni en abondance des intailles sur or ou pierre. Les tombes de l'acropole renfermaient des bagues en or d'un style remarquable (fig. 286 et 299); les tombes de la ville basse ont surtout livré des cachets en pierre dure — qu'on a longtemps appelés pierres des îles (1). L'art du graveur avait alors



FIG. 116. — Lame de poignard en bronze, avec incrustations d'or et d'argent. Mycènes.

atteint un développement remarquable : les sujets sont extrêmement variés, traités avec un sentiment très vif du mouvement.

2. *Céramique mycénienne*. — Nous résumons ici le classement de la céramique mycénienne tel qu'il est admis depuis les études de Furtwaengler et Loeschcke (2). Ces savants ont distingué deux classes d'après l'aspect brillant du décor :

1^o Les vases à peinture mate directement appliquée sur l'argile et dont quelques exemplaires ont été trouvés dans les tombes les plus anciennes de l'acropole de Mycènes, les tombes 4 et 5; 2^o les vases lustrés, qui se subdivisent en quatre styles. Dans le premier style (*Urfirnis*), le vase est entièrement couvert d'un brillant sur lequel on a peint des ornements en mat, blanc

(1) G. KARO, *Mykenische Gemmen und Ring*, dans *Athen. Mitt.*, 1910, pp. 178-180.

(2) FURTWAENGLER et LOESCHCKE, *Mykenische Thongefässe* (1879) et *Mykenische Vasen* (1886). Consulter l'excellent résumé dans EDM. POTTIER, *Catalogue des vases antiques de terre cuite* (Musée du Louvre), I, pp. 181-211, et aussi FIMMEN, *Zeit und Dauer der kret.-myk. Kultur*, p. 27 et suiv.

ou rouge. Ces vases ne se rencontrent que dans les tombes 4 et 5 de Mycènes, les plus anciennes ; ils semblent se rattacher à la technique des vases de Kamarès (1). Les trois autres styles portent un décor brillant et sombre sur un fond clair.

Dans le deuxième style, la terre assez grossière est recouverte d'une couche d'argile plus fine, d'un ton jaune souvent très clair ; les ornements sont posés en noir lustré. Le troisième style est le plus répandu ; ici, le fond jaune pâle est formé par l'argile même du vase, préparée avec une terre fine. Les ornements floraux ou marins, dont on peut juger par le



FIG. 117. — Objets égyptiens trouvés à Mycènes.

beau vase à étrier, provenant de Gournia, que reproduit notre planche B, ne tardent pas à tendre vers une stylisation de plus en plus marquée. Il s'y mêle généralement des lignes ondulées et des spirales. Le décor est peint en noir lustré qui passe au brun ou au rouge sous l'effet d'une flamme oxydante.

Cette technique du noir brillant a été inventée en Crète d'où elle s'est répandue dans le monde mycénien et a constitué, dans la suite, l'élément classique de la peinture grecque. M. Pottier a insisté sur le progrès considérable que la technique réalisait ainsi : « Ce noir lustré est une matière d'une solidité admirable, qui résiste non seulement au lavage, mais même à la plupart des acides, tandis que la peinture mate plus ancienne s'use et s'écaille par simple frottement (2). »

(1) FIMMEN, *l. c.*, p. 35 et suiv., d'après Furtwaengler. On nous a reproché les doutes émis sur ce point. Cependant, nous trouvons le même scepticisme dans REISINGER, *Kretische Vasenmalerei*, p. 13.

(2) EDM. POTTIER, *Catalogue des vases antiques du Louvre*, I, p. 131.

Les tombes de l'acropole de Mycènes (les tombes 1, 2, 3, et 6) renfermaient des vases du troisième style, dont le décor n'est pas encore stylisé. Le même souci de rester près de la nature apparaît dans les anciens vases mycéniens trouvés à Milo. La longue vogue dont a joui le troisième style aboutit à la stylisation que l'on constate dans les trouvailles faites sur l'emplacement des palais de Tirynthe et de Mycènes et dans les plus anciennes tombes à coupole comme le soi-disant trésor d'Atrée et la tombe de Vaphio aux fameux gobelets d'or.

Les vases stylisés du troisième style sont contemporains du quatrième style qui clôt le développement céramique mycénien et se distingue par un décor noir peu lustré posé sur une terre rougeâtre peu brillante. Les figures humaines et animales abondent, mais traitées presque géométriquement. Pour la forme, l'amphore à étrier est particulièrement abondante. Ce style caractérise les tombes à coupole les plus récentes (Spata, Menidi) et les installations mycéniennes de Rhodes (Ialysos et Camiros).

La chronologie de la céramique mycénienne a été discutée plus haut à l'occasion de la chronologie crétoise. Nous ajouterons seulement ici le synchronisme, fourni par deux monuments en faïence importés d'Égypte (1), une statuette de singe portant le cartouche d'Aménophis II et un vase au cartouche d'Aménophis III (fig. 117). Les vases du dernier style ont dû subsister jusque vers 1150 ou 1100, car on les trouve encore représentés sur les murs du tombeau de Ramsès III, mort vers 1167 (2). Cette indication est confirmée par les constatations de M. Doerpfeld à Troie. La chute de la Troie homérique (Troie VI) se plaçant en 1180, et les débuts de Troie VII se rattachant encore à la civilisation mycénienne, on peut adopter 1100 comme date inférieure approximative de la civilisation mycénienne.

(1) H. R. HALL, *B. S. A.*, VIII, pp. 188-189.

(2) L'opinion de FIMMEN, *Zeit und Dauer*, p. 97 et suiv., d'après laquelle les vases mycéniens du tombeau de Ramsès III ne seraient que des imitations égyptiennes, postérieures à la disparition du style mycénien dans la mer Égée, n'est guère admissible. Voir POULSEN, *Jahrbuch Arch. Inst.*, 1911, p. 234.



FIG. 118. — Plan du palais de Tirynthe.

3. *Tirynthe*. — Les puissants remparts de Tirynthe construits, disait-on, par les Cyclopes, dominant la plaine d'Argos et le rivage. Les fouilles conduites par Schliemann et M. Doerpfeld en 1884 (1), ont été complétées par l'Institut archéologique allemand à partir de 1905 (2).

L'acropole de Tirynthe (fig. 118) comprend trois terrasses à l'altitude respective de 16, 24 et 26 mètres, s'étendant sur un plateau oblong orienté du sud au nord. La terrasse inférieure servait de camp retranché aux hommes chargés de la défense ; la terrasse moyenne, très étroite, comprenait les communs, et la terrasse la plus élevée renfermait le palais.

Pour pénétrer jusqu'à ce dernier, il fallait gravir une rampe extérieure (Δ) qui longeait le rempart, en tenant ce dernier à droite. La porte (a) ouvrait au bout d'un couloir entre deux murs, comme la porte aux lions de Mycènes. On parvenait ainsi à de grands propylées (H), puis à de petits propylées (K), donnant accès dans la cour intérieure (L) entourée de portiques et mesurant environ 15 mètres sur 20. Immédiatement sur la droite, en entrant, est l'autel creux.

Le palais proprement dit, au fond de la cour, offre le plan d'un temple *in antis*. Avec son vestibule (*prothyron*), son antichambre (*prodomos*) et sa grande salle (*mégaron*) à foyer central (M), il constitue un développement remarquable du vieux mégaron troyen. Quatre colonnes réparties autour du foyer supportaient le toit percé, vraisemblablement, d'un lanterneau. Une porte latérale, ouvrant dans l'antichambre, permettait d'accéder à la salle de bain dont le sol est formé d'une énorme dalle de 3 mètres sur 4.

On pénétrait jusqu'au mégaron des femmes (q) en suivant plusieurs couloirs à angle droit. Les petites pièces qui s'étendaient tout autour devaient comprendre les chambres à coucher. Les murs étaient constitués par un soubassement en

(1) H. SCHLIEMANN et DOERPFELD (préface d'Adler), *Tirynthe, Le palais préhistorique des rois de Tirynthe*, Paris, 1885; PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'art*, t. VI, p. 258 et suiv.

(2) W. DOERPFELD, *Athen. Mitteilungen*, t. XXXII, 1907, p. 1 et suiv.; *Tiryns, Die Ergebnisse der Ausgrabungen des Instituts*, Athènes, 2 vol., 1912 et 1913.

Pierre sur lequel posaient des briques crues liées par des poutres en bois. La décoration intérieure mélangeait heureusement aux frises sculptées sur albâtre, les fresques aux vives couleurs.

Les dernières fouilles ont établi que l'acropole de Tirynthe était habitée depuis longtemps quand on y édifia le palais fouillé par Schliemann, puis qu'au-dessous de ce dernier, on a relevé les fondations d'un autre palais du même style, également décoré de fresques.

Encore au-dessous du niveau de ce premier palais, dans la cour, on a rencontré cinq petits tombeaux en pierre. Dans l'un d'eux le cadavre gardait la position accroupie. Ces tombes sont plus anciennes que le premier palais de Tirynthe, car les murs du palais les recouvraient en partie. Elles doivent être contemporaines des fameuses tombes de l'acropole de Mycènes, mais à l'encontre de ces dernières, leur mobilier était de la plus grande pauvreté. Il n'y a pas de conclusion à en tirer au sujet de la plus ou moins grande puissance des seigneurs de Tirynthe, car les survivants ont pu s'approprier les richesses des défunts.

Au-dessous de la couche des tombeaux, M. Doerpfeld a reconnu au moins deux installations plus anciennes. Dans la



FIG. 119. — Chasseur. Fresque du second palais de Tirynthe.

plus élevée, il signale de nombreuses traces d'incendie et des restes de murs en briques crues sur des assises de pierre.



FIG. 120. — Fresque reconstituée du palais de Tirynthe.

Avec de la céramique monochrome préhistorique, on a trouvé différentes sortes de vases peints prémycéniens.

Par contre, les récentes constatations obligent à réduire la haute antiquité des fronts fortifiés sud-est et sud, où la muraille atteint l'épaisseur de 17 mètres. On y a ménagé des casemates (B et P) reliées par une longue galerie (C et R) dont la voûte est formée par des assises de gros blocs posés en encorbellement. Ces galeries sont célèbres. « Avec la simplicité des moyens, dit M. G.

Perrot, que le constructeur y a employés pour obtenir des résultats que semble seul pouvoir donner l'arc à voussoirs dont il ignorait le principe, avec les jeux d'ombre et de lumière qui s'y produisent et qui varient suivant l'heure du



Chasse au Sanglier (Fresque reconstituée)

D'après K. D. ARCH. INSTITUT IN ATHEN, *Tiryns*.

jour, ces galeries des faces orientale et méridionale du rempart sont ce qui, à Tirynthe, frappe le plus l'imagination du visiteur et lui laisse les souvenirs les plus présents (1). » La galerie du sud-est est longue de 30 mètres, large de 1 m. 90 et haute de 4 mètres.

Ces dispositions attestent que l'art de l'ingénieur avait atteint un haut degré de perfection et il n'est pas surprenant que M. Doerpfeld ait constaté que ces bastions casematés représentent le développement ultime de l'acropole de Tirynthe, contemporain du palais le plus récent.

Nous avons dit que les deux palais successifs de Tirynthe étaient décorés de fresques. Déjà Schliemann avait relevé d'intéressants fragments (2) ; mais les nouvelles recherches ont amené des découvertes capitales qui ajoutent beaucoup à notre connaissance de la civilisation achéenne. Au plus ancien palais appartient un groupe de deux hommes marchant l'un derrière l'autre et portant chacun deux lances. Ils ont la tête nue, les cheveux noirs, bouclés sur le front et tombant jusque sur les épaules. Le vêtement se laisse compléter par d'autres fragments de personnages également porteurs des deux lances. La silhouette que nous reproduisons (fig. 119) appartient au second palais (3) : chiton à manches courtes, serré à la taille et tombant jusqu'au milieu des cuisses. Il s'agit évidemment de chasseurs ou de valets tenant les chiens, car ces hommes ne portent pas le bouclier.

La technique de ces fresques est crétoise. Comme en Crète le ton rouge marque les chairs des hommes et le ton blanc celles des femmes ; même manière aussi de rendre la tête, l'œil, le profil, les cheveux bouclés sur le front, surtout dans les fresques du premier palais. Toutefois, le vêtement des hommes est complètement étranger à l'art crétois et M. Rodenwaldt, ne trouvant à lui comparer, à cette époque, que la tunique courte des Hittites, conclut qu'il y a là une différenciation importante, au point de vue ethnique, entre la civilisation crétoise et la

(1) PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'art*, t. VI, pp. 274-275.

(2) SCHLIEMANN, *Tirynthe*, pl. V-XIII.

(3) RODENWALDT, dans *Tiryns*, II, p. 116 et suiv.

civilisation mycénienne. Ce costume apparaît dans les tombes à fosse de l'acropole de Mycènes et se répand à basse époque dans les régions continentales, non sans être influencé dans l'ornementation par le décor crétois (1).

Par contre, le vêtement féminin est complètement soumis aux modes crétoises, comme le montrent les nombreux débris d'une frise qui décorait le second palais et qui était formée d'une théorie de femmes, grandeur un peu plus petite que nature. Nous reproduisons le modèle de ces figures, reconstitué par M. Rodenwaldt (fig. 120). On retrouve ici le costume féminin crétois composé du corsage à manches courtes, largement ouvert pour laisser saillir les seins, et de la jupe bien connue par de nombreux documents crétois, constituée par des volants en étages discontinus. La coiffure ne s'est pas rencontrée en Crète, mais elle se retrouve sur la grande bague d'or de Mycènes (fig. 287).

Au même palais récent appartiennent la fresque (fig. 50) dont nous avons déjà parlé, de la femme voltigeant par-dessus le taureau (2), et une curieuse scène de chasse, haute de 0 m. 34, dont on a pu reconstituer quelques éléments : un sanglier poursuivi par des chiens, un autre pris dans un filet, des chasseurs qui vont à pied et des chasseresses en char.

Le fragment du sanglier traqué par les chiens et que deux hommes percent de leur lance, l'un au défaut de l'épaule, l'autre à l'oreille (fig. 121 et pl. C), a toutes les qualités de mouvement et de composition, que l'on reconnaît à l'art crétois. Les animaux se détachent sur le fond bleu parsemé de roseaux. Les contours sont obtenus par un trait noir. Le sanglier est en deux tons fauves, un clair sur lequel sont marquées les touffes de poils, un plus foncé ; le poitrail est blanc. Les chiens, de vigoureux molosses portant de larges colliers, sont tachetés respectivement, de haut en bas, le premier de rouge clair, le second de bleu pareil au fond, le troisième de noir. Tous trois ont le poitrail rouge foncé comme les colliers,

(1) RODENWALDT, *Ibid.*, p. 5 et suiv.

(2) Nouvelle reproduction, RODENWALDT, *Tiryns*, II, pl. XVIII.



FIG. 121. — Chasse au sanglier. Fresque du palais de Tirynthe.

vraisemblablement en cuir. La comparaison de la figure 121 et de la planche C permet de juger l'exactitude de la restauration établie par l'Institut allemand.

Par cet épisode, par les nombreux fragments qui attestent le nombre des personnages et la diversité des animaux, cette fresque remarquable, qui devait courir le long des quatre murs du mégaron du palais, rejoint par son ampleur et son esprit



FIG. 122. — Cerf cabré. Fresque de Tirynthe.

les vastes scènes de chasse orientales. Comme le remarque M. Rodenwaldt (1), la composition s'oppose nettement à celle qui caractérise l'art grec classique : celui-ci simplifie, parfois à l'excès, les scènes représentées. Toutefois, nous ne pensons pas qu'il faille expliquer uniquement cette diffé-

rence de conception artistique par un moindre développement de la mythologie chez les Créto-mycéniens. Nous y voyons plutôt le reflet d'une organisation sociale différente. L'art classique exprime les préoccupations d'une vie calme et bourgeoise, où l'apparat est fort réduit ; les peintres créto-mycéniens travaillent pour des seigneurs d'un type assez rude, pour des princes fastueux dont les jeux rappellent ceux de la féodalité du moyen âge ou des monarques assyriens. Ce trait est particulièrement marqué à Tirynthe. Le caractère de féodalité armée, qui s'en dégage, correspond bien aux particularités déjà notées au sujet des installations royales en Crète et sur le continent, celles

(1) *Tiryns*, II, p. 135.

de Mycènes et de Tirynthe prenant l'allure de nids d'aigles solidement fortifiés. La puissance achéenne que chantent les poèmes homériques, mais dont ils sont impuissants à restituer les éléments (1), trouve ici son image la plus fidèle.

Une autre frise d'égale importance montrait des cerfs, les uns au repos, les autres lancés au galop, d'autres luttant. Le fragment que nous reproduisons (fig. 122) a 12 centimètres de hauteur. Le corps est couleur lie de vin, ou violet, teinte rare, le ventre et l'entre-cuisse blancs; le bois du cerf qui



FIG. 123. — Fresque aux spirales. Tirynthe.

attaque est peint en jaune. Le fond est bleu (2). La position cabrée de l'animal est parfaitement rendue.

En dehors de ces représentations figurées, les murailles du palais de Tirynthe étaient couvertes d'une décoration picturale aux motifs variés. Ici ce sont des bandes imitant les fibres du bois ou les bigarrures du marbre, là des sortes de socles ou de panneaux peints. Les frises formées de spirales sont particulièrement riches par la complication des éléments et la diversité des tons. A côté du rouge, du bleu, du jaune, du bistre, du gris perle, de l'orangé, du blanc, apparaît pour la première fois le vert. La frise, reproduite figure 123, a été reconstituée avec certitude d'après un grand nombre de fragments (3).

(1) Voir, ci-après, la conclusion.

(2) RODENWALDT, *Tiryns*, II, p. 146 et suiv.; pl. XV, 1.

(3) RODENWALDT, *op. cit.*, p. 47 et suiv.; pl. VII.

La hauteur devait atteindre 39 centimètres. Le motif est caractéristique de la peinture mycénienne continentale et peut-être, si l'on en juge par la dalle d'Orchomène, a-t-il surtout servi à décorer les plafonds. Le même usage en est fait en Égypte, au temps de la XVIII^e dynastie, dans les tombes thébaines

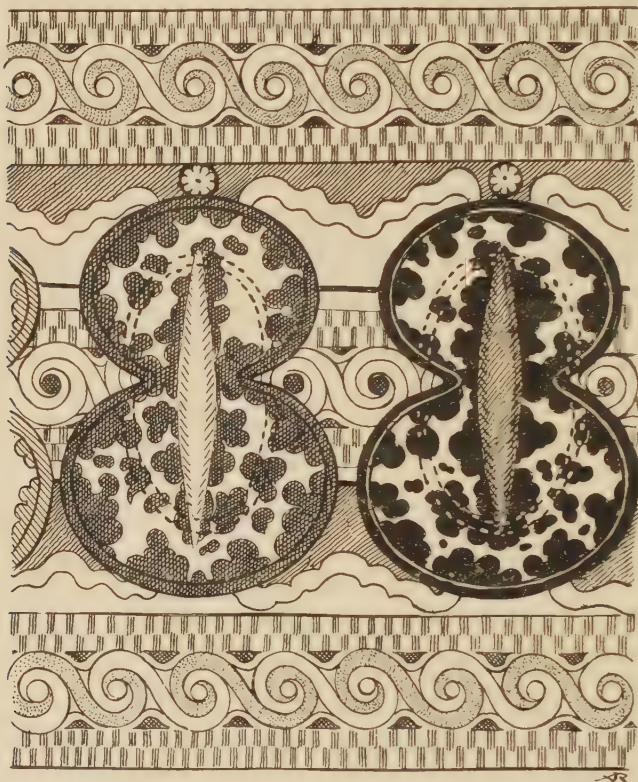


FIG. 124. — Fresque aux boucliers du palais de Tirynthe.

sans qu'on puisse déterminer exactement le rapport entre ces deux centres artistiques.

Une autre frise est d'un caractère mycénien très net : deux bandeaux, formés d'une double spirale entre des dents de loup, limitent une rangée de boucliers en huit, sous lesquels court un troisième bandeau en spirale. La hauteur totale est d'environ 64 centimètres (fig. 124). Nous voyons par là que ces boucliers étaient recouverts de peau de bœuf, le poil tourné à

l'extérieur. La longue bande centrale terminée en pointe à chaque extrémité représenterait, d'après M. Rodenwaldt, la ligne du dos de la bête. On ne peut cependant repousser l'idée de Reichel qu'il y avait là un renforcement du bouclier (1).

On n'a pas été peu surpris de relever sur le sol des deux grands *mégara* de Tirynthe des motifs peints. Le sol du mégaron des hommes (M) était divisé en carrés décorés de dauphins et de seiches; celui du mégaron des femmes portait de simples ornements.

Quoi qu'il en soit du développement pris par la peinture à Tirynthe, il semble bien qu'elle dépende étroitement, au début, de la peinture crétoise et qu'elle en conserve la tradition, avec plus ou moins de bonheur, jusqu'à la fin de l'époque mycénienne.



FIG. 125. — Pithos. Argos.

4. *Argos*. — Les Grecs tenaient Argos, dominée par ses deux acropoles de Larissa (en pélasge : citadelle) et d'Aspis, pour la plus ancienne des cités grecques et en attribuaient la construction aux Pélasges.

Sur l'Aspis, M. Vollgraff a découvert deux installations pré-mycéniennes superposées (2), avec une céramique lustrée noire, plus rarement rouge et des vases peints en noir mat sur une couverte claire. Ces derniers, au décor géométrique (lignes simples ou arcs de cercle), sont classés comme céramique d'Aphidna (3); mais ils ne constituent, somme toute, qu'une variété de la céramique peinte primitive des Cyclades

(1) RODENWALD, *Ibid.*, p. 34 et suiv., pl. V.

(2) VOLLGRAFF, *Bull. Corresp. Hellén.*, 1906, p. 1 et suiv.

(3) Sur cette céramique, voir ci-après, § II, 1.

précédant immédiatement les vases mycéniens. Les formes se rejoignent souvent : le *pithos* au ventre bas (fig. 125) est bien connu dans les Cyclades (voir fig. 78) ; comme à Phylacopi on signale des jattes à une ou deux anses percées d'un trou vertical.

Entre les deux acropoles, une série de tombes correspond à celles de la ville basse de Mycènes. M. Vollgraff y a reconnu des tombes à coupole au mobilier mycénien habituel, notamment



FIG. 126. — Hydrie mycénienne. Argos.

de grandes hydries à trois anses dont celle que nous reproduisons (fig. 126), haute de 0 m. 61, est ornée d'un décor peu commun : canards au riche plumage (1).

Les vestiges mycéniens abondent dans la région ; il faut mentionner les tombes à coupole de Nauplie (2) et de l'Héraion. Le groupe de ces dernières indique que ce site fut aussi le centre d'une principauté (3).

5. *Laconie*. — La Laconie, très prospère à l'époque mycénienne, fut le siège d'une civilisation

identique à celle de l'Argolide. Les poèmes homériques le disaient clairement ; les fouilles archéologiques l'ont confirmé. En 1910, l'École anglaise d'Athènes a reconnu des maisons mycéniennes au sud-est de Sparte, près du Ménélaion ou sanctuaire de Ménélas et d'Hélène. C'est là qu'était bâtie la Sparte

(1) VOLLGRAFF, *B. C. H.*, 1904, p. 377.

(2) *Athen. Mitt.*, 1880, pp. 143 et suiv. ; *Praktika*, 1892, pp. 52 et suiv.

(3) P. FRIEDLAENDER, *Die Frühgeschichte des argivischen Heraions*, dans *Athen. Mitt.*, 1909, pp. 69-79, contre WALDSTEIN, *The Argive Heraeum*, I, p. 41 et suiv. ; II, p. 91 et suiv.

mycénienne, dépourvue de fortifications et ne remontant pas au delà du Minoen récent III (1).

Amyclée, la capitale des Achéens de la Laconie, dont l'éclat disparut avec l'invasion dorienne, a livré des vestiges mycéniens. Mais la trouvaille la plus brillante a été faite, à peu de distance au sud, dans le voisinage de Vaphio (voir fig. 127). Une tombe à coupole, déblayée par M. Tsountas en 1880, a livré un mobilier funéraire complet qui constitue une des plus belles découvertes mycéniennes sur le continent, après celles de Schliemann.

La trace du cadavre n'était plus indiquée que par la position des objets qui l'avaient orné. La tête avait reposé sur tout un groupe d'objets : lampes, armes de bronze, vases d'albâtre, d'argent et de terre cuite. « Près de quatre-vingt boules d'améthyste, dit M. G. Perrot, devaient constituer un ample collier qui tombait sur la poitrine ; elles marquent la place du cou ; celle des avant-bras était indiquée par deux petits tas de pierres gravées qui répondent aux bracelets attachés autour du poignet. Tout près de chacun de ces lots d'intailles, c'est-à-dire à portée de chacune des mains, étaient posés un gobelet d'argent et un gobelet d'or (2). »

Les gobelets d'argent portent de simples filets en saillie, mais les gobelets d'or sont décorés des deux scènes célèbres qui notent deux épisodes de la prise du taureau sauvage (3). Le relief est obtenu par le travail au repoussé et protégé à l'intérieur par une seconde feuille d'or lisse formant doublure. La perfection dans l'exécution égale celle des plus belles œuvres de Mycènes.

6. *La côte et les îles ioniennes.* — Les poèmes homériques ont rendu célèbre l'occident maritime grec (fig. 127) et les polémiques sur l'identification de tel ou tel site n'ont pas cessé depuis l'antiquité.

Le problème des trois Pylos, celle de Messénie, celle de Triphylie et celle d'Élide sur le Pénée, est lié au voyage de Télé-

(1) DAWKINS, *The Mycenaean City near the Menelaion*, B. S. A., t. XVI, pp. 4-11.

(2) PERROT et CHIPIEZ, t. VI, pp. 408-409.

(3) Voir ci-dessus, pp. 70-71.

maque qui se rend par mer à Pylos, chez le vieux Nestor, puis de là, par la voie de terre, chez Ménélas à Sparte.

La Pylos de Messénie remonte à une haute antiquité : M. Skias y a découvert une tombe, non à coupole, mais à fosse, comparable aux tombes de l'acropole de Mycènes. La fosse rectangulaire, de 3 m. 15 de long sur 1 m. 52 de large et 3 m. 15 de profondeur, était revêtue sur les longs côtés, de dalles qui portaient les dalles du toit. La céramique appartient au Minoen récent I, elle est un peu plus récente que celle des plus anciennes tombes de Mycènes (1).

De la même époque sont les trois tombes à coupole de Kakovatos en Triphylie, où M. Doerpfeld reconnaît le site de la Pylos de Nestor (2), ce qui, du même coup, permet d'identifier la ville près du Samikon ou Samia avec Aréné (3). L'emplacement de la Pylos de Triphylie était déjà oublié à l'époque de Strabon, mais l'excellent géographe concluait qu'elle devait s'identifier à la Pylos de Nestor et son opinion est généralement admise (4).

Les trois tombes de Kakovatos sont peut-être les plus anciennes des tombes à coupole (5). Elles se placent entre les tombes à fosse de l'acropole de Mycènes et la tombe à coupole de Thoricos. Ayant été pillées d'une façon systématique — les vases en terre cuite étaient brisés et les fragments dispersés — on n'y a trouvé que de menus objets négligés par les dévaliseurs de tombe. Mais le peu qu'ils ont laissé est singulièrement important pour l'archéologue.

Comme dans d'autres tombes mycéniennes, on a trouvé des pointes de flèches en silex d'un travail très soigné et des dents de sanglier qui servaient, comme Reichel l'a démontré, à garnir les casques. La tombe A a fourni une des plus grandes

(1) SKIAS, *Praktika*, 1909, pp. 274-292.

(2) DOERPFELD, *Alt-Pylos*, dans *Athen. Mitt.*, 1907, p. vi et suiv.

(3) DOERPFELD, *Athen. Mitt.*, 1908, pp. 330-322, y a trouvé la même céramique qu'à Kakovatos.

(4) Notamment par VICTOR BÉRARD, *les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 61 suiv.; p. 83 et suiv., qui la place au Samikon.

(5) Décrites par DOERPFELD, *Athen. Mitt.*, 1908, pp. 295-317 pour l'architecture et par K. MÜLLER, *ibid.*, 1909, pp. 269-328 pour le mobilier.

épées de ce temps puisqu'elle mesure 0 m. 92 de long. Parmi les objets en or, il faut signaler la première image d'un cra-



FIG. 127. — Grèce protohistorique.

paud (longueur: 0 m. 024), une chouette. La même tombe a livré un fragment de bague en fer. Des exemplaires

avaient déjà été trouvés à Vaphio, Mycènes et Phaestos ; le fer jouait alors le rôle de métal précieux ; il était extrêmement rare (1).

Les fragments d'objets de parure, en pierre, verre opaque, lapis lazuli, abondent. Un lot d'ambre a été trouvé dans la tombe A, qui dépasse de beaucoup la trouvaille la plus riche qui ait été faite jusqu'ici, celle du quatrième tombeau de l'acropole de Mycènes. Il a été reconnu que cet ambre provenait de



FIG. 128. — Disques d'ivoire. Pylos.

la Baltique. Si ce commerce ne s'est pas étendu jusqu'en Crète — cette île n'a pour ainsi dire fourni aucun vestige en cette matière — ce n'est pas par absence de relations entre Pylos-Kakovatos et la grande île : deux vases en terre cuite trouvés dans les tombes sont certainement importés de Crète. C'est que, dans cette dernière région, la mode des objets en ambre n'a pas pénétré.

Si nous considérons le décor d'un grand nombre de boutons

(1) C'est le cas de rappeler qu'on entend par âge du fer, celui où le fer est devenu d'usage courant pour la fabrication des outils et des armes.

en os ou ivoire : cercles ou portions de cercles disposées en tricèle simple ou double (fig. 128), nous trouverons des combinaisons semblables à celles tracées sur certaines feuilles d'or de Mycènes (fig. 112), mais inconnues en Crète.

Il faut donc, avec M. K. Müller, attribuer une certaine originalité à l'ancien art mycénien. La céramique confirme ce point de vue. Si la presque totalité des vases peints, sortis des tombes de Kakovatos, se tient dans la dépendance de l'art céramique crétois du Minoen récent I et II, ce ne sont cependant pas des vases importés de Crète puisque certains éléments décoratifs sont étrangers à l'île. Cette poterie, qu'on retrouve en d'autres points du Péloponèse et en Attique, est le produit d'une fabrique continentale importante.

La céramique locale des côtes ioniennes est bien différente. On en a trouvé de nombreux exemplaires à Olympie, sur l'emplacement d'habitations préhistoriques. C'est une céramique grossière, monochrome, faite à la main et cuite à feu libre, décorée d'incisions, tout à fait semblable à la poterie qu'on trouve en Italie dans les terramares. Elle s'est rencontrée non seulement à Olympie, mais aussi sur le site voisin de Pisa, à Kakovatos-Pylos et à Aréné (Samikon), comme dans l'île de Leucade. M. Weege en conclut que, peut-être assez tôt dans le deuxième millénaire, une population venue du nord, car elle semble avoir laissé en Bosnie des traces de son passage, a colonisé les îles et les côtes ioniennes. Un rameau de ce peuple



FIG. 129. — Vase de la tombe A de Pylos.

s'est probablement étendu sur la péninsule italique et a construit palafittes et terramares (1).

L'influence mycénienne s'est fait sentir jusque dans le royaume d'Ulysse, dont les quatre îles principales étaient Doulichion, Ithaque, Samè et Zakynthos. La tradition et les descriptions homériques ne laissent aucun doute sur l'identification de ces noms. Les caractères d'île abrupte, de faible largeur, sans prairie, la plus impraticable aux chevaux, une véritable île de chèvres, désignent bien l'Ithaque traditionnelle longue de 24 kilomètres et large de 6 et demi. Si Ithaque n'était « cependant pas trop misérable », elle le devait vraisemblablement à son activité commerciale et maritime. L'opinion de M. Doerpfeld, qui veut retrouver l'Ithaque homérique dans l'île de Leucade, n'est pas fondée (2). Le fait qu'on y signale des vestiges mycéniens et de la céramique monochrome du type préhistorique d'Olympie et de Kakovatos n'est pas un argument décisif (3). On en trouvera dans toutes ces îles comme l'ont montré les fouilles de M. Kavvadias à Céphalonie (4).

II. — D'Attique en Thessalie.

Les fouilles de ces dernières années posent un problème assez délicat : jusqu'où ont pénétré les civilisations prémycénienne et mycénienne dans la Grèce du Nord ? Et comment les deux centres de civilisation, celui de la mer Égée et celui de la région du Pinde, ont-ils réagi l'un sur l'autre ? Pour nous former une opinion, nous cheminerons d'Attique en Béo-

(1) FR. WEEGE, *Einzelfunde von Olympia*, 1907-1909, dans *Athen. Mitt.*, 1911, pp. 163-192.

(2) Ithaque serait la Samè homérique, Céphalonie serait Doulichion, Zante serait Zakynthos. L'îlot Astéris, qu'Homère place entre Ithaque et Samè, serait l'îlot d'Arkoudi. Voir la réfutation de cette théorie dans VICTOR BÉRARD, *les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 406 et suiv.

(3) Découverte d'une nécropole, DOERPFELD, *Arch. Anzeiger*, 1910, 172.

(4) KAVVADIAS, *Fouilles à Céphalonie*, dans *Comptes rendus Acad.*, 1909, pp. 382-391 : nécropole de Mazaracata; *ibid.*, 1911, p. 6 et suiv. Des vases mycéniens aujourd'hui au musée de Neuchâtel (voir P. DESSOULAVY, *Revue arch.*, 1900, II, p. 130 et suiv.), proviennent du district de Livato.

tie, en Phocide et Locride, pour atteindre la Thessalie où d'importantes découvertes ont révélé une très vieille civilisation.

1. *Attique*. — Les bouleversements que l'acropole d'Athènes a subis pendant plusieurs millénaires ne sont pas parvenus à faire disparaître toute trace des constructions préhelléniques (1). On imagine aisément qu'à la place du Parthénon s'élevait, pendant le deuxième millénaire avant notre ère, la « forte maison d'Erechthée » semblable aux palais de Tirynthe.



FIG. 130. — Mur mycénien de l'Acropole. Athènes.

C'est un fait général que ces anciennes demeures furent, dans la suite, converties en sanctuaires. La région nord de l'Acropole a livré quelques vestiges de maisons mycéniennes.

L'enceinte préhellénique est représentée par des araselements de murailles en plusieurs points du bord du plateau, parfois sur une assez grande hauteur. Les blocs, moins volumineux que ceux de Tirynthe, offraient deux parements, avec mortier de terre, et intervalle rempli par un blocage. La muraille ainsi constituée avait 5 à 6 mètres d'épaisseur, avec une entrée au nord. Il faut éviter de confondre ce mur dit pélasgique avec le *pélargicon* (dit aussi *pélasgicon*) qui fut édifié

(1) PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'art*, VI, pp. 419-428; JOHN L. MYRES, *Pre-Mycenaean Athens*; MARTIN L. D'OOGHE, *The Acropolis of Athens*, 1908.

bien postérieurement pour former, sous l'Acropole et du côté ouest, une défense avancée.

L'angle nord-ouest du mur pélasgique était percé d'une porte, analogue à celle de l'acropole de Mycènes, et qui, comme elle, conduisait à une source : la source Clepsydre. On admet que la porte du nord constituait alors l'entrée principale. C'est peu vraisemblable, car la nécessité d'y accéder par des degrés empêchait les chars d'y entrer. La porte principale devait être, comme elle le fut toujours, du côté de l'ouest



FIG. 131. — Plaque d'ivoire. Spata.

avec obligation pour l'ennemi de cheminer sous le rempart en présentant le côté droit, celui que ne couvrait pas le bouclier.

Dans le reste de l'Attique, les trouvailles d'époque mycénienne abondent : les tombes de Spata, Menidi, Thoricos, Vari, Eleusis sont les principales. Les tombes de Salamine et le trésor d'Egine se classent comme sub-mycéniens.

Les tombes de Spata avaient été pillées, mais les débris négligés par les violateurs offrent un réel intérêt archéologique (1). Ce sont de menus objets en pâte de verre, plaques

(1) MILCHHOEFER, *Athen. Mittheil.*, 1877, pp. 261-276 ; HAUSSOULLIER, *Bull. de corresp. hellén.*, 1878, pp. 185-228.

d'ivoire, feuilles d'or, objets en bronze, plus de 500 fragments d'obsidienne, des défenses de sanglier dont on faisait des imitations en pâte de verre, des vases en terre cuite et en pierre.

La pâte de verre employée est légère, d'un grain fin, le plus souvent de couleur blanchâtre, plus rarement bleue. Les objets en cette matière, portant les motifs habituels de l'ornementation mycénienne, étaient recouverts de feuilles d'or, de sorte que le dessin apparaissait en relief. La pâte était versée liquide

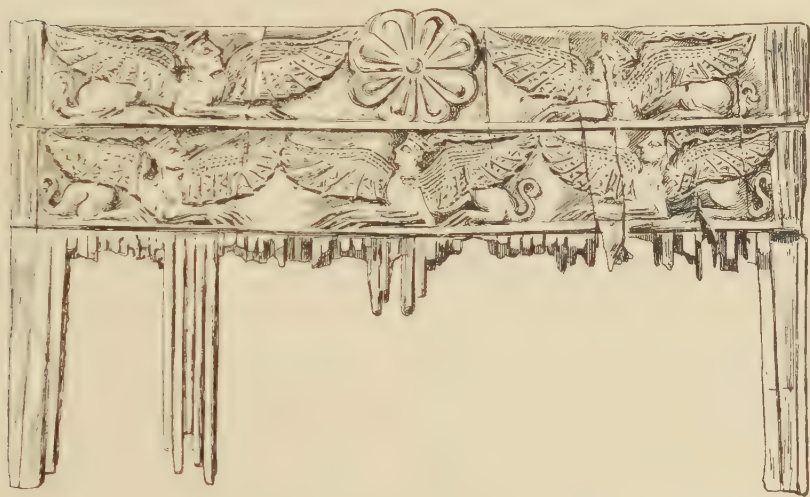


Fig. 132. — Peigne d'ivoire. Spata.

dans des moules dont elle prenait l'empreinte. Grâce à certains défauts du moule qui se répètent sur les objets, M. Haussoullier a compté jusqu'à 80 pièces sorties du même moule. Tous ces petits objets étaient utilisés comme pendants ou en applique.

Après la pâte de verre, la matière qu'on rencontre en plus grande abondance est l'ivoire d'un ton jaunâtre terne. Tous les objets en ivoire, sauf les peignes, étaient des pièces d'applique. Particulièrement intéressante est la plaque au lion bondissant sur un taureau (fig. 131), motif fréquent dès cette époque. Le taureau, saisi à la gorge, s'affaisse, la tête complètement retournée, la langue pendante. M. Haussoullier fait

remarquer que le taureau est traité avec exactitude, tandis que le lion est quelque peu conventionnel.

La pièce d'ivoire la plus fine est un peigne, aux dents très rapprochées, qui mesure 0 m. 144 de longueur (fig. 132). La première zone porte deux sphinx séparés par une rosace et la seconde, trois sphinx. L'autre face est décorée de même.

La tombe à coupole de Menidi (1) a fourni des produits de la même industrie. Celle de Thoricos (2) est plus ancienne ; elle doit se classer en tête de toute la série attique, et peu après les tombes de Kakavatos-Pylos dont il a été question ci-dessus.



FIG. 133. — Vase en terre cuite d'Aphidna, avec son couvercle.

D'un intérêt tout particulier est la découverte, que fit M. Wide à Aphidna, de treize tombeaux dans un tumulus (3) : tombes à fosse mêlées à des tombes du type des Cyclades. Il a également relevé des corps inhumés dans des pithoi. Le mobilier est de l'âge du bronze ; mais la céramique offrait une variété nouvelle se répartissant en deux classes :

1^o céramique monochrome grise ou d'un brun foncé, parfois incisée ; 2^o vase avec décor géométrique peint sur fond blanc (fig. 133).

Cette céramique d'Aphidna se retrouve dans deux tombes préhistoriques de Corinthe, dans une tombe d'Amorgos, dans les couches profondes d'Égine et à Argos (4). Elle forme le passage entre l'ancienne civilisation des Cyclades et le mycé-

(1) LOLLING, *Das Kuppelgrab bei Menidi*, Athènes, 1880.

(2) STAIS, *Ephem. archaeol.*, 1895, p. 221 et suiv.

(3) S. WIDE, *Athen. Mitt.*, 1896, p. 385 et suiv., pl. 13-15.

(4) FIMMEN, *Zeit und Dauer*, pp. 24-25.

nien proprement dit (ci-dessus § I, 4 et fig. 125). En tout cas, elle constitue une variété de la céramique en peinture mate caractéristique de la technique des îles et du continent, en opposition avec la technique crétoise (1).

L'époque submycénienne est bien représentée en Attique par des tombes à Salamine (2) et par le trésor d'Egine (3).

2. *Béotie et Phocide*. — Peu de villes ont fourni comme Thèbes des éléments légendaires aussi abondants et aussi dramatiques : Laius, Créon, Œdipe, Jocaste, Etéocle, Polynice, l'expédition des sept chefs argiens contre Thèbes. La légende de Cadmus et son origine phénicienne ont particulièrement occupé les historiens (4). Les sondages entrepris par M. Kéramopoulos sur le site de l'ancienne acropole ou Cadmée (5) sont nettement défavorables à cette origine phénicienne. Près de la ville, des tombes à coupole ont été explorées. Toute la céramique se rapporte au Minoen récent II et III. Il faut signaler de grands vases du *palace style* (fig. 134) semblables en tout point à ceux (fig. 129)



FIG. 134. — Vase mycénien de Thèbes

(1) REISINGER, *Kretische Vasenmalerei*, p. 35.

(2) S. WIDE, *Ath. Mitt.*, 1910, pp. 17-36; POULSEN, *Jahrbuch Arch. Inst.*, 1911, p. 234.

(3) EVANS, *Journal of Hellen. Stud.*, 1892, p. 195 et suiv. D'autres découvertes faites à Egine par Staïs et Furtwaengler ne sont pas encore publiées. Le stratiote le plus bas sur le site du temple d'Aphrodite a fourni une céramique géométrique en peinture mate ; cf. WACE et THOMPSON, *Prehistoric Thessaly*, p. 222. Voir encore KÉRAMOPOULOS, *Ephem. archaeol.*, 1910, pp. 177-208.

(4) Voir ci-après, chap. VII, § IV, 4.

(5) KÉRAMOPOULOS, *Ephem. Arch.*, 1910, p. 208.

trouvés à Kakovatos-Pylos (1). Sur l'emplacement de l'acropole, M. Kéramopoulos a mis au jour des fresques comparables à celles du plus ancien palais de Tirynthe. La partie du palais de Cadmus récemment explorée a livré un four à potier (2).

A une petite distance de Thèbes, la région du Copais a connu, avec l'occupation des Minyens, une prospérité qu'elle n'a plus retrouvée. D'après M. Kambanis, les anciennes digues du lac Copais remonteraient à cette époque : elles assuraient l'écoulement des eaux déversées par les sources et les torrents d'alentour. A la place des marécages pestilentiels qui, jusqu'aux travaux récents, avaient envahi la plaine basse, les Minyens cultivaient des champs ou possédaient des prairies (3). Ils ont édifié des constructions importantes dans l'île de Goulas et à Orchomène.

L'enceinte de Goulas, en gros blocs formant deux parements entre lesquels on a bourré un blocage, est imposante. Elle se déroule sur un circuit de 3 kilomètres, avec plus de 5 mètres d'épaisseur, et parfois 6 mètres de haut. Quatre portes sont percées dans la muraille selon les principes des architectes mycéniens. Appuyées au nord de l'enceinte, s'étendent les ruines du palais qui ont été déblayées par M. A. de Ridder en 1893 (4).

Par une disposition intéressante, les appartements sont répartis en deux ailes à angle droit, longues de 72 à 80 mètres, larges de 15 mètres en moyenne. L'entrée unique, large de 2 m. 50, ouvre au milieu de l'aile nord qui paraît être le quartier des hommes. On pénètre dans un corridor extérieur qui desservait les deux ailes d'un bout à l'autre, conduisant notamment au mégaron des hommes (extrémité de l'aile nord) et au mégaron des femmes (extrémité de l'aile est). Les chambres prennent entrée sur un couloir intérieur parallèle au corridor extérieur. Bien que cette installation soit attenante à une

(1) KERAMOPOULOS, *ibid.*, 1909, p. 57 et suiv.

(2) KARO, *Arch. Anzeiger*, 1912, pp. 241-243.

(3) KAMBANIS, *Bull. de corresp. hellén.*, 1892, pp. 121-137 ; 1893, pp. 322-342.

(4) A. DE RIDDER, *ibid.*, 1894, p. 271 et suiv. ; NOACK, *Athen. Mitt.*, 1894, p. 405 et suiv.

cour, la séparation des locaux et notamment des pièces de réception ou *mégara*, rappelle plus les dispositions prises à Tirynthe que celles de Cnosse.

De l'autre côté du Copais se dresse Orchomène dont l'Iliade (IX, 381) vantait les trésors. C'était la capitale des Minyens, originaires de Thessalie. Déjà Schliemann, en 1880-1881 et en 1886, puis M. de Ridder en 1893, avaient entrepris des recherches qui furent reprises par Furtwaengler et Bulle de 1903 à 1905 (1). Ces derniers ont reconnu une succession d'installations qui s'étagent comme il suit depuis l'époque néolithique.

Orchomène I est caractérisée par des demeures en forme de huttes rondes dont le diamètre varie de 2 à 6 mètres. Les sous-bassements étaient en pierre; au-dessus, on élevait des briques non cuites. La

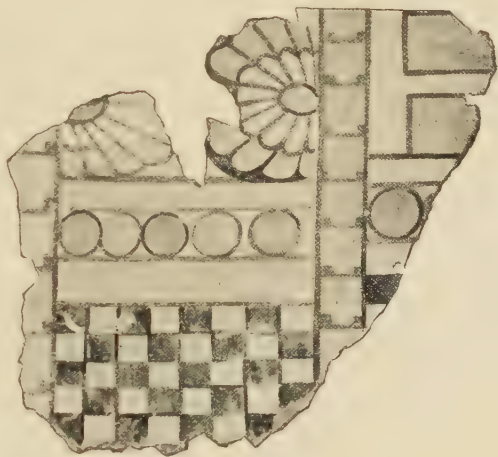


FIG. 135. — Fresque d'Orchomène.

céramique est tout à fait semblable à celle des strates énéolithiques de Chéronée (fig. 136 et 137) et de Drakhmani que nous examinerons plus loin.

Orchomène II. Les demeures affectent ici une forme ovale avec cette particularité qu'une des extrémités est rectangulaire. Les murs étaient également en pierres de petites dimensions à la base et en briques crues au-dessus. Le sol de ces habitations est creusé d'une sorte de petit puits, profond de moins de 1 mètre et d'environ 0 m. 70 de diamètre à la surface. La paroi du puits est recouverte d'un enduit d'argile. On y a sur-

(1) H. SCHLIEMANN, *Orchomenos*, 1881; de RIDDER, *Bull. de corresp. hell.*, 1895, p. 136 et suiv.; BULLE, *Orchomenos*, I (*Abhandl. d. k. bayer. Akad. d. Wissenschaft*), Munich, 1907; WACE et THOMPSON, *Prehistoric Thessaly*, pp. 193-196.

tout trouvé des cendres et les explorateurs ont pensé que ces fosses (*Aschengruben*) avaient un caractère sacré. Il se peut qu'on y ait simplement cuit les aliments, suivant un procédé encore usité dans les Balkans (1).

La céramique est à moitié lustrée (*Urfirniss*). En l'absence d'une publication définitive, on ne peut que signaler les doutes exprimés par MM. Wace et Thompson, et confirmés par



FIG. 136. — Outillage de l'époque énéolithique. Chéronée.

M. Sotiriadis, sur le rapprochement de quelques tessons de ce strate avec la céramique de Kamarès (2).

Orchomène III. Bien que les édifices de cette époque soient mal conservés, on distingue un changement radical dans les dispositions : les maisons sont sur plan rectangulaire. MM. Wace et Thompson reprennent pour cette installation l'appellation de minyenne, qui avait été proposée par Schliemann. La céramique minyenne est grise, non peinte et faite au tour.

Si cette poterie, dont nous reproduisons des exemplaires caractéristiques (fig. 139 et 140), est d'un intérêt artistique assez pauvre, cependant elle est établie avec soin et bien cuite.

(1) WACE et THOMPSON, *op. c.*, p. 195.

(2) *Ibid.*, p. 194.

Cette qualité la fit probablement apprécier, car nous avons vu qu'elle se répandit jusqu'à Milo.

A côté de la céramique minyenne, on trouve des vases peints en mat (*Mattmalerei*). Cette époque est contemporaine des tombes à fosse de l'acropole de Mycènes et peut-être même un peu plus ancienne; elle répond donc au Minoen moyen III et au Minoen récent I et II. On a encore trouvé de la céramique minyenne avec de la céramique à peinture mate à Argos, à Égine. A Phylacopi (Milo) la céramique minyenne s'est rencontrée avec la céramique du Minoen moyen (1).

Orchomène IV.

La céramique d'époque mycénienne proprement dite (Minoen récent III) est très commune. A cette installation appartiennent des fragments de fresques comme celui

de notre figure 135 que l'on comparera aux figures 240 et 242. Alors fut élevée la grande tombe à coupole dite Trésor de Minyas (fig. 145).

C'est à Chéronée, en Béotie, qu'on a constaté l'existence d'une céramique inconnue dans le monde égéen proprement dit et qu'on a désignée sous le nom de céramique de Chéronée (2);



FIG. 137. — Vase d'époque énéolithique. Décor rouge sur blanc. Chéronée.

(1) WACE et THOMPSON, *ibid.*, p. 235.

(2) SOTIRIADIS, *Ephem. arch.*, 1908, p. 65 et suiv. Sur d'autres explorations en Béotie et Phocide, consulter SOTIRIADIS, *Athen. Mitt.*, 1905, p. 120 et suiv.; 1906, p. 396 et suiv., et *Fouilles préhistoriques en Phocide*, dans *Revue des Études grecques*, 1912, pp. 253-299.

son centre est en Thessalie où nous la retrouverons bientôt.

Le tumulus que M. Sotiriadis a fouillé près de Chéronée, offrait 6 mètres de dépôts préhistoriques. L'emplacement a été occupé à nouveau à l'époque romaine. D'après l'explorateur, un personnage important aurait été enterré juste au centre du tertre et son tombeau entouré d'un mur d'argile. Les couches de cendre rencontrées seraient dues à des sacrifices : on y a trouvé des vases, outils, idoles, mêlés à des ossements humains.



FIG. 138. — Vases prémycéniens. Phocide.

On a émis des doutes sur ces conclusions et pensé qu'il y avait là des installations successives détruites par le feu (1). Cependant M. Sotiriadis a maintenu son opinion, du moins pour le centre de la colline dont le tertre serait formé par les résidus de grands bûchers destinés à brûler les morts (2). Il a retrouvé les mêmes dispositions en 1909 et 1910 dans deux autres tumuli préhistoriques au voisinage d'Elatée (Drakhmani) (3).

Non loin de ce dernier site, à Haghia Marina, le même archéo-

(1) WACE et THOMPSON, *Prehistoric Thessaly*, pp. 197-199.

(2) *Revue des Études grecques*, 1912, pp. 264-265.

(3) WACE et THOMPSON, *ibid.*, pp. 202-205.

loguè a reconnu une grande installation préhistorique dont les débris atteignent une hauteur de 10 mètres sur une aire de 100 à 150 mètres de diamètre (1). Déjà la fouille jette une vive lumière sur les questions controversées. Il est acquis que la civilisation la plus ancienne du site, correspondant à lapremière installation d'Orchomène, n'est pas d'époque néolithique, mais énéolithique. La première couche de Haghia Marina, a fourni des poignards de cuivre de forme triangulaire, dont la lame est maintenue au manche par des rivets; ils pourraient être importés de Crète. La céramique énéolithique est souvent peinte, tantôt en rouge brillant, tantôt en noir mat; elle s'étage sur une hauteur de 3 à 5 mètres. Les demeures étaient de simples cabanes avec, comme déchets, des os de bœufs et de chèvres, des cornes de bœufs, des bois de cerfs, des dents de porcs ou de sangliers, des os de volatiles.

Au-dessus, sur une hauteur de 3 m. 50, M. Sotiriadis a rencontré une céramique particulière, revêtue d'un noir brillant sur lequel on a peint des ornements en blanc mat; c'est la céramique que les explorateurs d'Orchomène ont, à tort, classée comme céramique de Kamarès, et que le savant archéologue désigne sous le nom de prémycénienne (fig. 138). Avec les vases de cette catégorie, et dans une proportion qui augmente à mesure que l'on s'élève, sont mêlés des tessons minyens. Les demeures étaient alors en pierre; mais les fouilles n'ont pas été assez complètes pour en fixer l'économie.

Immédiatement au-dessus, se place une couche d'environ un mètre de céramique mycénienne de basse époque. Enfin, 0 m. 40 de terre remuée par les labours et renfermant surtout des tessons modernes.

Les fouilles de Delphes, poursuivies par l'École française d'Athènes, ont amené des constatations intéressantes. Ici aussi la civilisation de l'époque mycénienne a submergé une civilisation plus ancienne dont il reste peu de vestiges. Sous le naos du temple d'Apollon, on a découvert un fragment de calcaire dur, assez informe, où M. Perdrizet a reconnu un

(1) SOTIRIADIS, *Revue des Études grecques*, 1912, p. 270 et suiv.

élément de rhyton en forme de tête de lionne, tout semblable à celui découvert à Cnosse. On en conclut qu'un palais a précédé, sur le même emplacement, le fameux sanctuaire d'Apollon. Cette trouvaille donne quelque appui au lien que la légende établit entre les cultes crétois et delphique. « Au point de vue historique, dit M. Perdrizet (1), on peut dire sans exagérer que ce morceau presque informe est l'une de nos plus intéressantes découvertes. Il forcera les plus sceptiques à reconnaître qu'il y avait une part de vérité dans les traditions concernant les rapports de la Crète et de Delphes à l'époque



FIG. 139. — Vases minyens. Phocide.

dite mythologique. On sait quelle part les Crétois, particulièrement ceux de Cnosse, tiennent dans l'histoire légendaire de Pythô. »

On signale également à Delphes une tombe à *dromos*, de la dernière époque mycénienne où, à côté des armes du chef, on a relevé des vases à parfum et des objets de parure.

3. *Thessalie*. — Les fouilles pratiquées dans ces dernières années par M. Tsountas à Dimini et à Sesklo, par l'École anglaise d'Athènes en plusieurs points de Thessalie, nous font connaître la civilisation de cette région d'une manière très précise (2). Elle se divise en deux périodes : 1° une civilisation

(1) Dans Th. HOMOLLE, *Fouilles de Delphes*, t. V, p. 4.

(2) Tous les renseignements sont groupés dans l'excellente publication de MM. WACE et THOMPSON, *Prehistoric Thessaly being some account of recent excavations and explorations in north-eastern Greece from lake Kopais to the borders of Macedonia*, Cambridge, University Press, 1912.

prémycénienne tout à fait distincte de la civilisation égéenne, cette dernière étant définie par la civilisation crétoise et celle des Cyclades; 2° une civilisation mycénienne identique à celle répandue tout au tour de la mer Égée. C'est alors seulement que la Thessalie entre dans la pleine époque du bronze.

Les sites explorés les plus importants sont Lianokladi dans la vallée du Sperchios qui sépare la Grèce du nord de celle du sud; Zérélia, dans la Thessalie méridionale; Tsani Maghoula, dans la Thessalie occidentale; Tsangli et Rini, dans la Thessalie centrale; Sesklo et Dimini, dans l'est; Rakhmani, dans le nord (carte, fig. 127).

Le site de Zérélia, près Almyro, offre une stratigraphie particulièrement claire. Immédiatement au-dessous de vestiges peu importants du quatrième



FIG. 140. — Céramique minyenne. Lianokladi.

siècle avant notre ère, s'étend, sur une profondeur de 6 à 8 mètres, un riche dépôt préhistorique où MM. Wace, Droop et Thompson distinguent jusqu'à huit installations successives. La dernière ou huitième installation a fourni de la céramique mycénienne de basse époque, du type de Ialysos, c'est-à-dire qu'on peut la rapporter vers 1200-1100 avant Jésus-Christ. On estime que la première occupation du site ne peut être postérieure à 2500.

Sauf pour le dernier village, toute la céramique est faite à la main. Dans la première installation, elle est de deux sortes : 1° céramique monochrome rouge à parois minces, soigneusement établie; 2° céramique recouverte d'un engobe blanc ou

jaune rosé sur lequel sont peints des dessins en rouge ou rouge brun lustré (fig. 141). Ce second type l'emporte dans la deuxième installation. La céramique des troisième et quatrième villages ne diffère de celle du second strate que par la disparition progressive de la céramique rouge fine. Bientôt domine une céramique grossière monochrome soit grise soit brun rouge. Pratiquement, la céramique peinte rouge sur blanc n'est plus en usage après la cinquième installation. Enfin, apparaît une céramique monochrome d'un noir brillant. Dans le dernier village on rencontre de la céramique minyenne et des tessons mycéniens se rapportant au Minoen récent III. Jusque dans les strates supérieurs se maintient l'outillage en pierre; le bronze est rare.

Les autres fouilles de Thessalie ont donné des résultats comparables. La céramique monochrome rouge, d'un beau poli, généralement mince et bien établie, est répandue dans toute la région; elle se rencontre avec la plus ancienne céramique peinte. La présence simultanée de ces deux techniques caractérise la première des quatre périodes instituées par MM. Wace et Thompson pour classer la civilisation préhellénique de Thessalie. Ces quatre périodes correspondent à peu près aux quatre époques d'Orchomène examinées plus haut.

La première période thessalienne est purement néolithique, c'est-à-dire que l'outillage est uniquement représenté par des instruments en pierre polie bien établis, mais d'un type ancien. On utilisait l'obsidienne aussi bien que le silex. Des figurines ont été trouvées, en assez grand nombre. Le type féminin est toujours stéatopyge et, souvent, les mains sont placées sous les seins comme pour les soutenir. La statuette que nous reproduisons (fig. 142), conservée à Cambridge, a 11 centimètres de hauteur. Elle s'oppose nettement au type des Cyclades.

Des ossements d'animaux trouvés dans les maisons et de la position des villages dans les plaines, on peut conclure que cette population était essentiellement pastorale et agricole.

La seconde période est également néolithique. La civilisation ne semble pas avoir progressé beaucoup. Le caractère

stéatopyge des statuettes tend à diminuer. C'est alors qu'apparaît à Sesklo et à Dimini la céramique dite de Dimini : dessins blancs, bruns ou noirs sur fond rouge lustré, ou encore dessins d'un noir plus ou moins franc sur fond blanc. Le décor courant combine la spirale à des lignes droites (fig. 143). Il se peut que cette céramique de Dimini marque une influence étrangère, à la vérité encore mal déterminée.

La troisième période est dite chalcolithique par les savants anglais. C'est la période du cuivre où l'outillage en pierre



FIG. 141. — Céramique à décor rouge lustré sur fond clair.

reste encore en usage. On trouve alors de curieuses idoles faites d'une tête en pierre ou en marbre, parfois peinte, dont le long cou est fiché dans une masse en terre cuite qui simule le corps.

La quatrième et dernière période de la Thessalie préhistorique est marquée par l'usage du bronze qui, toutefois, reste rare. La céramique est en complète décadence : les fabriques locales n'utilisent pas le décor peint. La céramique minyenne importée est assez répandue. Dans les dernières couches de plusieurs sites on trouve des tessons mycéniens. Des tombes à coupole sont élevées à Dimini, à Sesklo, à Marmariani et en quelques autres points.

En somme, bien que la présence de l'obsidienne, dès une haute époque, atteste des échanges entre la Thessalie et la mer Égée, on ne peut pas dire que le nord de la Grèce participe de

la civilisation égéenne. En Thessalie, l'époque néolithique se prolonge très tard, la céramique n'appartient pas au cycle égéen, les figurines s'opposent très nettement au type cycladique. Quand l'action égéenne peut être soupçonnée — comme dans la céramique de Dimini — elle reste limitée à la côte. C'est aussi le cas de l'influence mycénienne à basse époque : elle ne pénètre à l'intérieur que dans les derniers temps sans même submerger la civilisation locale. La Thessalie n'a pas connu une période mycénienne comme, par exemple, l'Argolide. Les explorations de l'école anglaise ont mis ainsi en évidence que la région thessalienne constituait une large barrière entre le monde égéen et les peuples balkaniques.

On peut donc conclure que, en dépit de quelques analogies ou de quelques échanges de proche en proche, les deux centres de civilisation, Europe centrale et mer Égée, doivent être considérés, avant l'époque mycénienne, comme pratiquement indépendants l'un de l'autre.

III. — Comparaison des architectures minoenne et mycénienne (1).

1. Nous avons vu que le type du mégaron mycénien remontait aux constructions de Troie II, dite Troie préhistorique. Si les édifices qui couronnaient la colline d'Hissarlik à l'époque mycénienne (Troie VI) avaient été conservés, il est certain qu'on y eût trouvé le mégaron du type de Tirynthe et de Mycènes avec le portique à deux colonnes et le foyer central entouré de quatre colonnes. Les architectes minoens ont adopté des dispositions essentiellement différentes.

(1) DOERPFELD, *Kretische, mykenische und homerische Paläste*, dans *Athenische Mitteilungen*, 1905, pp. 257-297, et 1907, pp. 576-603; MACKENZIE, *Cretan Palaces and the Aegean Civilisation*, B. S. A., XI, pp. 181-223; XII, pp. 216-258; NOACK, *Homerische Paläste*, Leipzig, 1903, et *Ovalhaus und Palast in Kreta*, Leipzig, 1908; J. DURM, *Ueber vormykenische und mykenische Architekturformen*, dans *Jahresh. d. aest. arch. Inst.*, X (1907), pp. 41-84; G. LEROUX, *les Origines de l'édifice hypostyle en Grèce, en Orient et chez les Romains*, Paris, 1913.

En effet, tandis qu'à Troie, à Tirynthe et à Mycènes, chaque grande salle a ses murailles indépendantes, ce qui entraîne une circulation à travers de longs couloirs, en Crète les murs mitoyens sont la règle. Une simple porte ou un couloir très court donnent accès d'une pièce dans l'autre. Le plan des palais de Phaestos et de Cnosse se déduit de lignes perpendiculaires tandis qu'à Troie, à Tirynthe et à Mycènes, il n'y a aucun tracé d'ensemble.

Il faut, avec M. Noack, signaler une autre différence fondamentale (1). La façade, à Tirynthe et à Mycènes, comporte deux colonnes entre les antes, ce qui détermine une division tripartite de la façade et de tout le mégaron. Tout au contraire, dans les palais de Crète, domine la division du front en deux ou quatre, par le fait qu'une colonne ou un pilier est placé dans l'axe de la façade. De plus, sur le continent, à la division tripartite du front correspondent des salles profondes, tandis que, en Crète, à la division du front par le milieu correspondent des salles plus lar-



FIG. 142. — Statuette stéatopyge de Thessalie. Marbre. Fitzwilliam Museum.

ges que profondes. En d'autres termes, dans la Grèce continentale, on ouvre une porte sur le petit côté du bâtiment ; en Crète, on en perce deux dans le grand côté. Ainsi le montre notre figure 144 empruntée au plan de Phaestos. On monte l'escalier d'honneur d'une largeur imposante, environ 13 mètres, et l'on arrive devant une large baie avec colonne médiane. Du vestibule, large et peu profond, deux baies donnent accès dans la grande salle dont la partie arrière, derrière les trois colonnes (69), devait constituer une courette. M. Mac-

(1) NOACK, *Homerische Paläste*.

kenzie pense que c'était là un simple portique donnant accès aux différentes parties du palais ; mais les caractéristiques architecturales restent valables pour les salles crétoises en général.

On doit retenir des observations de MM. Mackenzie et Noack que les grandes salles des palais crétois ne dérivent pas du mégaron primitif tel qu'il nous est connu par Troie II, et écarter l'hypothèse de M. Doerpfeld qui tend à retrouver une in-



FIG. 143. — Céramique de Dimini.

fluence continentale dans les seconds palais de Cnosse et de Phaestos. Cette influence n'apparaît en Crète qu'au Minoen récent III où l'on érige des *mégara* du type continental (1). Par contre, l'explication de M. Mackenzie, qui dérive le mégaron mycénien du palais crétois par simple adaptation de l'édifice à

un climat plus froid, n'est pas recevable en présence du mégaron de Troie II. M. G. Leroux formule ces résultats en disant que le mégaron mycénien est le développement de la cabane profonde à front rectiligne ou cabane absidiale (voir Orchomène II) inspirée de la caverne primitive, tandis que l'édifice crétois, né dans un climat plus chaud, est sorti de la hutte ronde ou ovale.

M. Noack croit avoir retrouvé le prototype des belles demeures crétoises dans une maison à plan ovale découverte par M. Xanthoudidis à Chamaizi, dans l'est de la Crète (2). Cette

(1) F. OELMANN, *Ein achäisches Herrenhaus auf Kreta*, dans *Jahrb. arch. Inst.*, t. XXVII, pp. 38-51.

(2) XANTHOUDIDIS, *Ephem. arch.*, 1906, p. 118 et suiv., pl. IX, 4; cf. NOACK, *Oval-*

maison est antérieure à la floraison de la céramique de Kamarès et attribuée au Minoen moyen I (1). Elle représente le plus haut développement des habitations à plan elliptique connues (14 m. sur 22 m. 50). On y remarque une cour intérieure sur laquelle prennent jour les différentes pièces et l'on peut en conclure que l'architecture minoenne s'est développée rationnellement et sur son propre fonds. Par là sont écartés les emprunts aux palais des civilisations voisines, notamment à l'Égypte.

Il est donc prouvé que les Crétois, d'une part, et de l'autre, les chefs Achéens qui construisirent les palais de Mycènes et de Tirynthe, avaient leurs traditions

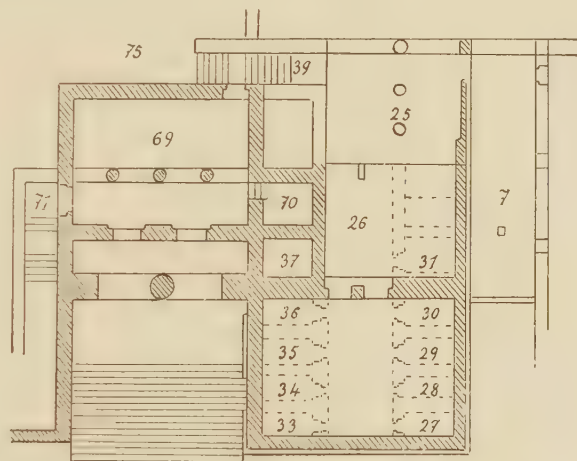


FIG. 144. — Détail du palais de Phaestos.

architecturales propres. Ces palais de l'Argolide ne remontent pas à une très haute époque. Nous avons vu plus haut comment les dernières fouilles de M. Doerpfeld à Tirynthe ont révélé, sous le palais mis au jour par Schliemann, un autre palais du même type, mais également postérieur aux tombes de l'acropole de Mycènes (2).

En plus de la décoration et de certaines particularités techniques d'origine crétoise, M. Noack admet que la colonne, en tant que soutien isolé des poutres, est également passée de Crète en Grèce, mais sans provoquer de changement de plan notable (3).

haus und Palast in Creta, p. 57; JEAN DE MOT, *les Formes primitives de l'habitation en Grèce et en Italie*, dans *Bullet. Soc. d'Anthrop. de Bruxelles*, 1913.

(1) EVANS, *Scripta Minoa*, I, pp. 12-13.

(2) NOACK, *Ovalhaus*, pp. 34-35, en tire justement argument pour dénier aux palais de Mycènes et de Tirynthe toute influence sur les seconds palais crétois.

(3) NOACK, *ibid.*, p. 36 et suiv.

2. En dehors des palais, les constructeurs du continent se sont surpassés par l'ampleur, la décoration et le fini des édifices funéraires dits tombes à coupole, en même temps qu'ils portaient à une perfection jusqu'alors inconnue l'art de la fortification. Nous avons vu, en effet, que les fameux bastions casematés des faces orientale et méridionale de l'acropole de Tirynthe avaient été reconnus par M. Doerpfeld comme édifiés à la dernière époque mycénienne. Les galeries utilisent le système en encorbellement, qui est aussi le trait particulier des tombes à coupole.

Les tombes à coupole se rencontrent avec quelques variantes depuis la Crète jusqu'en Thessalie. On leur a même comparé des tombes, analogues en plan, de l'Europe occidentale. Il se peut que les unes et les autres prennent racine dans le néolithique européen, mais elles représentent alors des rameaux divergents et sans contact immédiat, surtout sans dérivation directe. L'emploi de part et d'autre du principe de l'encorbellement pour couvrir un espace vide ne doit pas faire illusion. C'est là un procédé banal qui a été imaginé dans toutes les civilisations avant l'invention de la voûte à voussoirs.

Il est vraisemblable que les unes et les autres de ces constructions sont la traduction, en matériaux durables, de l'antique demeure des chefs et, par là, les tombes à coupole conservent le souvenir de la primitive cabane. Mais les progrès de l'art du tailleur de pierre, et des arts industriels en général, les nécessités que comportent la destination funéraire, ne permettent pas autre chose qu'un rapprochement théorique.

Ces tombes sur plan circulaire sont couvertes par une voûte montée en assises horizontales formant encorbellement. Toute la construction est logée dans le flanc d'un coteau ou dans un monticule; un couloir ou *dromos* y conduit. La hauteur des murailles du couloir, l'ampleur et l'harmonie des proportions de la coupole font impression. La plus grande des tombes de Mycènes est celle dite du Trésor d'Atrée (fig. 146). Après avoir suivi le *dromos* (fig. 155), on pénètre sous la coupole qui s'élevait jusqu'à 14 mètres au-dessus du sol. A main droite

ouvre une porte qu'on aperçoit sur la figure, et par laquelle on accède dans un caveau plus petit et de plan carré.

La main-d'œuvre employée pour les grandes tombes a dû être nombreuse. Quand on avait choisi en plaine ou à flanc de coteau l'emplacement de la tombe, on nivelait ou on creusait le terrain sur un vaste espace et l'on posait les assises circulaires, l'une après l'autre, en ayant soin de bourrer de la terre, au fur et à mesure, à l'extérieur de la construction. Le poids des terres maintenait ainsi chaque anneau et l'empêchait de se disloquer. En même temps, l'élévation des terres permettait aux ouvriers de monter les assises successives. On arrivait finalement à un anneau si serré qu'une simple pierre suffisait à le boucher. La construction du *dromos* marchait de pair; on y ménageait un ou plusieurs murs transversaux, non seulement dans l'intention de fermer la tombe, mais aussi pour empêcher les terres de pénétrer jusque sous la coupole. Quand la butte était entièrement artificielle, on prenait soin de la maintenir par un petit mur circulaire autour de la base (1).

La somptuosité des chefs ne se manifestait pas seulement par l'ampleur de la tombe, mais aussi par la richesse de la décoration et la valeur du mobilier funéraire. La trouvaille de Vaphio a permis de mesurer cette dernière. Quant à la décoration, les trous de scellement, les nombreux fragments



FIG. 145. — Dromos de la tombe à coupole d'Orchomène, dite trésor de Minyas.

(1) PERROT et CHIZEZ, *Hist. de l'art*, t. VI, p. 594 et suiv.

décorés attestent l'habileté et le soin des constructeurs (1).

3. Les architectes mycéniens, forts d'une longue expérience et habiles à s'approprier les motifs décoratifs crétois, ont montré une activité peu commune, édifiant palais sur palais, élevant des remparts à toute épreuve, construisant des tombes somptueuses. Ils ont résolu avec une telle justesse de proportions et une telle simplicité de moyens le problème de l'emploi des matériaux dans la construction comme dans la décoration, qu'on n'a guère dépassé les résultats qu'ils ont atteints. On leur doit un type définitif, dont la fortune n'est pas épuisée : celui du temple grec. Les dieux, en effet, remplacèrent dans leur demeure les monarques mycéniens ; le palais devint temple. C'est pourquoi le temple grec conserve maint élément architectonique de l'époque mycénienne : les propylées, le plan du temple *in antis*, l'ante dite dorienne, la division de la frise en métopes et triglyphes, etc.

IV. — Origine et diffusion de la civilisation mycénienne.

1. Il n'est pas inutile de préciser le terme de mycénien au regard de la chronologie minoenne. Quelques savants préférèrent le terme de période achéenne parce que cette race dominait alors en Grèce. Ces querelles de mots sont assez vaines. Le terme de mycénien est consacré par l'usage.

M. Evans entend par mycénienne la période qui correspond au Minoen récent III, c'est-à-dire la période qu'illustrent les palais de Mycènes et de Tirynthe. C'est alors prendre le terme de mycénien dans le sens étroit. Cependant, on ne peut repousser le sens large qui englobe les produits des tombes de l'acropole de Mycènes. M. Fimmen adopte les termes de « Mycénien ancien » correspondant au Minoen récent I, « Mycénien moyen » équivalant au Minoen récent II et « Mycénien récent » recouvrant le Minoen récent III. Ces précisions peuvent avoir

(1) On trouvera une étude minutieuse de la décoration des tombes mycéniennes, avec restaurations, dans PERROT et CHIFFEZ, *ibid.*, p. 608 et suiv.

leur utilité, mais il nous suffira de désigner comme mycénien, au sens large, toute la période du Minoen récent à diviser en protomycénien caractérisé par les tombes de l'acropole de Mycènes et en mycénien proprement dit ou au sens étroit, correspondant à la période des palais de Tirynthe, c'est-à-dire au Minoen récent III.

Quand il fut acquis que la civilisation mycénienne découverte par Schliemann à Mycènes, à Tirynthe et à Orchomène,

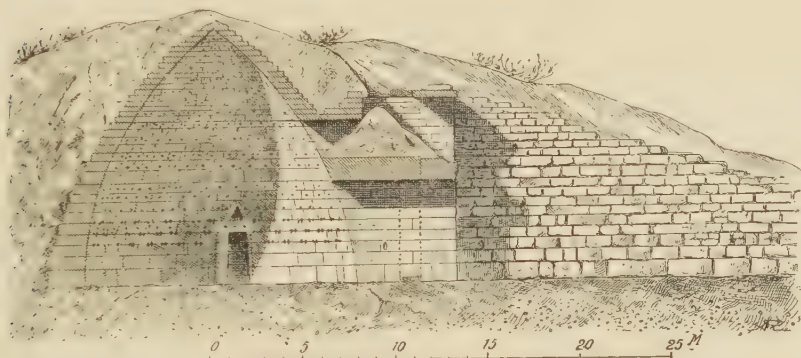


FIG. 146. — Tombe à coupole, dite trésor d'Atrée. Mycènes. Voir fig. 155.

était préhellénique, on agita la question d'origine. Les uns, comme M. Milchhoefer, qui s'appuyait sur les gemmes dites insulaires trouvées notamment en Crète, et M. Salomon Reinach, affirmaient que cette civilisation était née et s'était développée en Grèce et dans les îles grecques (1). D'autres savants, notamment M. Helbig, croyaient à une origine phénicienne. Cette dernière opinion est formulée avec précision dans une étude importante publiée dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (2). M. Helbig proposait de renoncer au terme d'« art mycénien » et ajoutait : « Je prévois le temps où cette dénomination sera définitivement remplacée par celle d'art phénicien. » Cette conception prenait son point

(1) MILCHHOEFER, *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*, 1883; SALOMON REINACH, *Revue archéol.*, 1883, II, pp. 366-381, et *Esquisses archéologiques*, 1888, pp. 112-135.

(2) Tome XXXV, 2^e partie (1896).

de départ dans les représentations qui ornent la tombe de Rekhméré, grand vizir de Thoutmès III, et nous montrent une ambassade du peuple Keftiou apportant un tribut de vases précieux et de richesses diverses.

Car les égyptologues, abandonnant l'opinion de Brugsch qui rapprochait Keftiou de l'hébreu Kaphtor, c'est-à-dire de la Crète, reconnaissaient dans les Keftiou, des Ciliciens, des Syriens ou des Phéniciens. Ces derniers étaient devenus la « tarte à la crème » des historiens de l'antiquité. La vogue qui s'attachait à ces hardis navigateurs ne connaissait plus de bornes ni dans le temps, ni dans l'espace : il n'est pas de côte où l'on n'ait voulu retrouver leurs traces, et on les considérait comme les avant-coureurs de toute civilisation. Découvrait-on à Antibes un galet gravé d'une inscription grecque, on y voyait la survivance d'un culte bétylique phénicien. Des restes très antiques étaient-ils signalés à Malte et aux Baléares, on les attribuait sans hésiter aux Phéniciens. Un relief préhistorique de Corse passait pour un couvercle de sarcophage phénicien. Nous ne parlons pas des étymologies venant à la rescousse (1) : on est allé jusqu'à enlever aux Phocéens la gloire d'avoir fondé Marseille (2) et l'origine phénicienne de Monaco est admise par tous les touristes sur la foi de leur guide (3).

Se prévalant de la légende de Cadmus, on avait fini par attribuer à l'influence phénicienne le premier éveil de la civili-

(1) Pour le dire en passant, aucune de ces étymologies ne paraît fondée. Voici un exemple qu'on donne comme particulièrement démonstratif. Le nom d'Ebusus, une des Baléares, actuellement Iviça, est expliqué par le phénicien, comme « île des pins », correspondant au nom de Pytioussa porté par l'île à l'époque grecque. Qu'Iviça ait été colonisée de bonne heure par les Carthaginois, cela ne fait aucun doute et le matériel archéologique sorti des fouilles le confirme. Mais l'étymologie qu'on donne d'Ebusus par le phénicien n'en est pas plus acceptable par la raison qu'aucune langue sémitique ne possède un vocable *bous* pour désigner le pin ; ce dernier se dit *berosch*, mais jamais *bous*. Ebusus doit être le nom indigène antérieur à la venue des Carthaginois.

(2) L'origine grecque de Marseille a été confirmée par les fouilles de M. G. VASSEUR, *Comptes rendus Acad. des inscr.*, 1910, pp. 422-438. Les étymologies phéniciennes proposées pour le nom de Marseille sont de la fantaisie pure.

(3) L'étymologie phénicienne de Monaco, tirée soit de Melqart (équivalent oriental d'Héraclès), soit du vocable *manouah* « repos », est une hypothèse peu acceptable au point de vue linguistique. Il est plus rationnel d'admettre avec M. Salomon Reinach, *Comptes rendus Acad. des inscr.*, 1912, pp. 98-100, que Monaco conserve un nom local de tribu, les *Mon-oeci*, sur le thème *Albi-oeci*.

sation en Grèce et dans les îles. On pouvait encore écrire en 1897 : « La thèse est indiscutable, les principales divinités de l'Olympe ont leur origine en Phénicie. » A partir de 1900, les fouilles de Crète ont apporté la réfutation décisive, permettant d'affirmer que l'intermédiaire phénicien n'a joué aucun rôle dans la Méditerranée avant le douzième siècle. C'est donc qu'on a mal interprété la légende de Cadmus (1). D'autre part, si le texte égyptien du décret de Canope rend par « pays des Keftiou » la région dite « Phénicie » dans le texte grec, c'est une simple erreur géographique d'un scribe de basse époque. La preuve en est fournie par l'hymne de Thoutmès III à Ammon. Le dieu de Thèbes accorde au Pharaon d'écraser ses ennemis d'Orient, puis d'Occident : « Je suis venu, je te donne d'écraser la terre d'Occident, si bien, que le Keftiou et Chypre soient sous ton épouvante (2). » Il est clair que le Keftiou est ici la Crète, non la Phénicie.

Les découvertes de Cnosse et de Phaestos ajoutent la preuve archéologique, en permettant de reconnaître que les Keftiou des tombes thébaines portent entre les mains des vases minoens et sur eux le costume crétois (3).

Le rôle des Tyriens et des Sidoniens est assez notoire pour qu'on n'y ajoute pas à la légère. Loin d'avoir suscité la civilisation mycénienne, les Phéniciens ont été influencés par elle ainsi que l'ont montré les fouilles récentes. Voir chapitre VI.

La civilisation mycénienne apparaît aujourd'hui comme le prolongement, quelques-uns disent la décadence, de la civili-

(1) Voir ci-après, pp. 250-251.

(2) Traduction dans MASPERO, *Hist. anc.*, II, pp. 267-268. Nous ne saurions admettre l'explication de M. WAINWRIGHT, *Annals Liverpool Inst.*, 1913, p. 30. L'orientation est vraisemblablement prise de la côte syrienne et la Cilicie ne peut répondre aux indications du texte. On ne saurait non plus admettre comme intangible la documentation graphique des monuments égyptiens (voir ci-après, p. 287), surtout quand elle va à l'encontre de ce que nous font connaître les fouilles de Syrie et de Palestine. Acceptant pour syriens des objets qui ne le sont pas, M. Wainwright observe que les Keftiou tenant entre les mains un matériel de nature composite, moitié syrien, moitié égéen, doivent être originaires d'un pays intermédiaire entre la Syrie et la mer Égée; il suppose que c'est la Cilicie. Comme les témoignages bibliques risquent fort de ruiner cette conclusion, on les rectifie de manière à établir que Caphtor n'est ni la Crète, ni même une île, mais, par hypothèse, l'Asie Mineure.

(3) Ci-dessus, p. 41-52 suiv., et ci-après chap. VI, § I.

sation minoenne contemporaine des palais de Cnosse et de Phaestos. Les analogies entre les objets découverts dans les tombes de l'acropole de Mycènes et les œuvres de Crète sont telles, qu'on a pu attribuer les premiers à une importation minoenne. D'abord, le commerce a apporté en ces parages les produits de la grande île, puis les princes locaux durent appeler auprès d'eux des artistes minoens, et cela est démontré par les fresques de Tirynthe. A se répandre ainsi, l'art crétois se modifie notablement, il donne lieu à une *koiné* artistique, un art courant; c'est l'art mycénien qui fleurit à la dernière époque minoenne. Dans le compromis qui s'établit alors entre l'art minoen et les traditions locales, on notera que la Grèce continentale fournit les types architectoniques — déjà influencés comme nous l'avons vu par la décoration minoenne — tandis que la céramique, les bijoux, la peinture, la sculpture et la glyptique empruntent la majeure partie de leur technique à la Crète.

Le commerce a répandu assez loin dans le bassin de la Méditerranée les produits mycéniens (voir la carte, planche XI), surtout les produits céramiques. Il y a lieu cependant de distinguer les localités où l'art mycénien n'est apparu qu'à l'état sporadique et celles où son apport continu a joué un rôle efficace en suscitant à son imitation une industrie locale. Nous réservons pour le chapitre vi ce qui concerne l'Égypte et la Syrie.

2. *Asie Mineure*. — Les côtes occidentales de l'Asie Mineure, désignées dans la suite comme cariennes et ioniennes, ne paraissent pas avoir été habitées par une population industrielle et maritime avant le milieu du second millénaire. Une installation préhistorique à Kiliktépé, près de Milet, n'a fourni que des haches de pierre et de la céramique grossière jusqu'en pleine époque mycénienne (1).

Le cas de Rhodes est instructif; les souvenirs que nous ont conservés les auteurs classiques ne remontent guère au delà du onzième siècle avant notre ère. Ils se rapportent à la mainmise des Phéniciens sur la citadelle de Ialysos et à l'invasion

(1) KARO, *Arch. Anz.*, 1911, p. 420.

de l'île par les Doriens. M. Heuzey rejette les renseignements de l'Illiade touchant une dynastie d'Héraclides, installée à Rhodes, qui aurait participé à la guerre de Troie. « C'est là un pur anachronisme, qui témoigne seulement de la profonde



FIG. 147. — Rhodes et la Carie.

influence, exercée sur les poèmes homériques, par l'expansion et la nouvelle distribution de la race grecque en Asie, après le grand mouvement provoqué par l'invasion des Doriens (1). »

On ne nous dit pas que les Phéniciens aient occupé toute l'île; mais seulement la citadelle qui commandait la route maritime vers le nord et il semble bien que ce soit le point extrême de leurs possessions dans cette direction. Les décou-

(1) L. HEUZEY, *Catalogue des figurines antiques du Louvre*, p. 206.

vertes archéologiques (1) n'ont pas révélé de traces de leur séjour dans l'île. Par contre, elles ont affirmé la présence d'une population égéenne antérieure à l'arrivée des Doriens, notamment à Ialysos, à Camiros et à Lindos, les trois villes les plus anciennes de l'île, la ville de Rhodes n'ayant été fondée qu'en 408 avant notre ère.

On doit à Auguste Salzmänn la première connaissance des antiquités rhodiennes (2). Il a été le premier à essayer d'établir un classement chronologique des tombes ; mais on n'avait pas alors en céramique un nombre suffisant de termes de comparaison, et le même scepticisme qui devait accueillir les découvertes de Schliemann eut bientôt fait de décourager l'explorateur de Camiros.



FIG. 148. — Vase en cornet. Rhodes
Musée du Louvre.

La plus ancienne céramique rhodienne répond à la céramique mycénienne des troisième et quatrième styles. Les formes sont celles en faveur au Minoen récent III, notamment la coupe munie de deux anses et posée sur un long pied telle qu'on la voit sur notre figure 153, le vase à étrier, le vase en forme de cornet (fig. 148), l'hydrie à puiser l'eau munie de trois anses. Le décor, à côté de quelques éléments géométriques, est surtout emprunté à la flore et à la faune marines. La monotonie des représentations signale la fin de la production mycénienne. Nous reproduisons deux vases mycéniens trouvés à Rhodes : un cornet au type si fréquent de l'octopode (fig. 148) et un cratère à pied évasé, décoré de la double hache (fig. 149).

(1) Le rapprochement du mont Atabyrion avec le mont Tabor est trop isolé pour être accepté sans hésitation.

(2) Les fouilles de Salzmänn (1858-1865) ont suscité celles de Biliotti. Voir les diverses notices de SALZMANN et ALEXANDRE BERTRAND dans la *Revue archéologique* de 1861 à 1863. SALZMANN a publié sous le titre de *Fouilles de Camiros* un recueil de planches et dans le *Bulletin archéologique du musée Parent*,

Le synchronisme a été établi par trois scarabées découverts dans les fouilles de Ialysos : l'un appartient à la XVIII^e dynastie, probablement de l'époque de Thoutmès III, l'autre au temps d'Aménophis III, et le troisième à la XIX^e dynastie.

On conclura de ce qui précède que la colonisation de Rhodes, notamment la fondation de Ialysos, Camiros et Lindos qui ont fourni des antiquités mycénienes, est le fait de peuples égéens. Strabon, précise que c'étaient des Crétois (1).

Des vestiges égéens identiques, c'est-à-dire ne remontant pas au delà du Minoen récent III, ont été relevés à Assarlik en Carie (2). A Milet, M. Wiegand a découvert, notamment sur l'emplacement du vieux temple d'Athéna, des vases de basse époque mycénienne. De ces faits, il faut



FIG. 149. — Vase mycénien. Rhodes. Musée du Louvre.

conclure avec M. Hogarth que la côte occidentale d'Asie Mineure, la Troade exceptée, ne paraît pas avoir été occupée par une population fort civilisée antérieurement au seizième siècle avant notre ère (3). L'hypothèse d'après laquelle la civilisation

seule livraison qui ait paru, un fragment de son *Journal des fouilles de Camiros*. Le British Museum; le Louvre (voir HEUZEY, *Cat. des figurines ant.*, p. 204-235; POTTIER, *Cat. des vases*, I, pp. 129-172) et le musée de Colmar (SALOMON REINACH, *Rev. arch.*, 1903, II, pp. 418-419, et H. HOFMANN, *Arch. Anzeiger*, 1904, 47-52) se partagent les produits de ces découvertes. Voir encore FURTWAENGLER et LOESCHCKE, *Myk. Vasen*, pp. 1-18, pl. 1-11; LOESCHCKE, *Athen. Mitt.*, 1881, pp. 1 et suiv.; DUEMMER, *Jahrb. Arch. Inst.*, 1891, pp. 263-271; PERROT et CHAPIER, *Hist. de l'art*, t. VI, pp. 463-465, p. 914 et suiv.

(1) STRABON, XIV, II, 7.

(2) PATON et MYRES, *Journ. of Hell. Stud.*, t. XVI, pp. 264-267.

(3) HOGARTH, *Ionia and the East*, 1909.

crétoise serait à attribuer aux Cariens venus d'Asie Mineure, ne répond pas aux données archéologiques. C'est le contraire qui s'est produit.

Par là même, est exclu un contact très ancien entre Égéens et Hittites. Ceux-ci n'ont gagné les rives de la Méditerranée qu'au début de l'époque mycénienne. Mais, dès cet instant, les rapports ont pu s'établir et il résulte même des textes égyptiens qu'Égéens et Hittites firent campagne ensemble. L'influence réciproque de ces populations, si l'on excepte les Chypriotes dont nous parlerons plus loin, est encore mal établie. Les monuments crétois où l'on peut supposer une influence hittite sont en nombre infime. Nous verrons que l'analogie qui s'affirme dans certaines représentations religieuses, en particulier pour la hache double, indique plutôt une influence crétoise sur les Hittites. L'influence inverse (sphinx de Haghia Triada, déesse aux lions) est également tardive et n'apparaît qu'à l'état sporadique (1). En ce qui concerne la céramique, MM. Myres et Pottier s'accordent à reconnaître « que le style capadocien est indépendant des traditions égéennes, que la polychromie double, en noir et en rouge, est spéciale à l'Asie (2) ».

3. *Europe centrale*. — La question des relations entre la civilisation égéenne et les civilisations de l'Europe et de la Russie méridionale jusqu'au Caucase (3), reste fort obscure. L'incertitude tient d'abord à ce que nous ne savons pas si les périodes néolithique et du bronze de ces diverses régions se placent à la même époque. A en juger par le fort retard de la civilisation en Thessalie, il est très probable que non.

Si l'on admet la contemporanéité des développements industriels, la supériorité de l'Europe centrale s'affirme dans les vases décorés de spirales et du décor géométrique en relief ou incisé, dans les figurines en terre cuite et les outils

(1) Voir ci-après, p. 345.

(2) EDM. POTTIER, dans *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. XIII, p. 75; cf. MYRES, *The early potfabrics of Asia Minor*, dans *Journal of anthrop. Inst.*, 1903, p. 377 et suiv.; WOODWARD et ORYEROD, *A Journey in South-Western Asia Minor*, B. S. A., t. XVI, pp. 76-136.

(3) Pour cette dernière région, voir DÉCHELETTE, *Note sur les influences égéennes au Caucase*, dans *l'Anthropologie*, 1910, p. 425.

en pierre polie, en particulier dans la céramique de Petreny aux tons polychromes où domine le décor violet sur fond rouge brun. On est alors conduit avec M. von Stern à admettre que l'art de la mer Égée n'est qu'un rameau éloigné de l'art néolithique de l'Europe centrale. Mais n'est-il pas étrange que les rapprochements soient plus aisés à établir entre les découvertes de Butmir (Bosnie), de Petreny (Bessarabie), qui remontent au néolithique, celles de Lengyel (Hongrie) de l'âge du bronze, d'une part, et de l'autre les trouvailles égéennes, qu'entre ces dernières et les vestiges mis au jour dans la Grèce du Nord ?

On ne tient pas assez compte dans ces comparaisons de la possibilité de développements parallèles imposés par la nature des choses et aboutissant, d'une manière indépendante, à des résultats semblables. C'est ainsi qu'on fait état des idoles de Bosnie aux bras enroulés autour des seins pour conclure à un contact avec les civilisations égéennes. Cependant, on trouve en Amérique des idoles dans la même attitude qui témoignent de la banalité du motif. Pour ne pas être assez en garde contre des similitudes superficielles, des savants en sont venus contre toute vraisemblance à identifier la céramique mycénienne avec la céramique élamite (deuxième style de Suse) ou à rechercher l'origine de la poterie kabyle moderne dans la primitive céramique géométrique de Chypre. Le répertoire décoratif du géométrique primitif est si réduit qu'on ne peut tirer aucune conclusion d'analogies plus ou moins vagues, d'autant plus que les fabriques locales — ceci est très net en Thessalie où l'on possède d'abondants documents — en ont souvent épuisé toutes les ressources. D'autre part, la technique est limitée à un petit nombre de procédés (1); l'artisan ne dispose que d'un nombre réduit de tons. Dans ces conditions, on commet une grave erreur en fondant des considérations ethniques sur des rapprochements archéologiques aussi mal assurés.

(1) Un exemple suffira. On sait l'argument que les préhistoriens tirent de la diffusion du vase en forme de calice (voir notamment DÉCHELETTE, *Manuel d'arch. préhist.*, II, 1, pp. 80-82, fig. 26). Or, un spécialiste, M. Franchet (*Céramique primitive*, Paris, Geuthner, 1911, p. 67) a fait justement observer que le type caliciforme était « le point de départ de toute forme créée sur le tour ». Il n'est donc pas surprenant qu'on la rencontre dans les civilisations les plus diverses.

Ce n'est pas que nous nous refusions à admettre que des éléments décoratifs se sont transmis de proche en proche; mais une conclusion de cette sorte paraît généralement trop modeste et, cependant, elle ne sera elle-même justifiée que si l'on retrouve, dans le temps et dans l'espace, les étapes de ce transport. En ce qui concerne les rapports entre le bassin égéen et l'Europe centrale, une question préjudicielle serait à décider celle de la chronologie relative.

Mais, de plus, bien des questions sont mal posées. Ainsi, malgré les nombreux travaux qu'elle a suscités, la question d'origine et de transmission de la spirale n'est pas résolue. Il y aurait lieu de laisser de côté la question d'origine et de s'attacher d'abord aux différents types de spirale. On verrait alors apparaître des courants divers. Il est difficile par exemple, de ne pas reconnaître que la spirale aux boutons de lotus provient d'Égypte d'où elle a été transportée à Tirynthe (fig. 120) et à Orchomène. Par contre, un motif spiraloforme dissymétrique comme celui de la figure 128 doit d'autant mieux provenir de l'Europe centrale qu'il n'a pas franchi la mer Égée.

4. *Malte*. — Les relations entre la mer Égée et Malte ne se laissent guère mieux établir (1), bien qu'on y insiste aujourd'hui avec la même exagération qui faisait attribuer jadis tous les monuments antiques de Malte aux Phéniciens. L'île offre des grottes, des sanctuaires hypètres, des tombes sous terre ou dans le roc, des dolmens, de simples pierres dressées ou menhirs, des constructions mégalithiques : tours, murs ou villages.

Les fouilles récentes ont apporté quelque lumière sur les curieuses constructions de Gozzo et de Malte où, pour une fois, l'imagination populaire a eu raison de voir, contre les archéologues modernes, des édifices d'une date très reculée,

(1) EVANS, *The Mycenaean Tree and Pillar cult*, p. 98 et suiv.; COLINI, *Bullettino di paleontologia italiana*, 1902, p. 228; A. MAYR, *Die vorgeschichtliche Denkmäler von Malta* (Munich, 1901) et *Die Insel Malta im Altertum* (Munich, 1909); T. E. PEET, *The Stone and Bronze Ages in Italy and Sicily* (1909) et *Papers of the British School at Rome*, t. V, 1910; N. TAGLIAFERRO, *The prehistoric pottery found in the Hypogeum at Hal-Saflenti*, dans *Annals of Archeol. and Anthropol.*, 1910, pp. 1-21, pl. I-XVII; ZAMMIT, *The Hal-Saflenti Prehistoric Hypogeum*, Malte, 1910; R. N. BRADLEY, *Malta and the Mediterranean Race*, Londres, 1912.

très antérieure à la venue des Phéniciens. C'est notamment la Giganteja, à Gozzo, avec ses vastes pièces terminées par des demi-cercles et figurant en plan, soit une sorte de trèfle, soit un ovale allongé. Un mur d'enceinte entoure le tout et, entre ce mur d'enceinte et les espaces intérieurs, on a bloqué de la terre et des pierres. C'est le principe de la tombe à coupole, avec cette différence que le monument ici n'est pas couvert, qu'on a arrêté la construction à une certaine hauteur, autant du moins qu'on en peut juger aujourd'hui.

Les monuments d'Hagiar Kim et de Mnaidra, à Malte, offrent des dispositions semblables, avec le même appareil irrégulier en blocs énormes et des amorces de couverture en encorbellement. On y a trou-

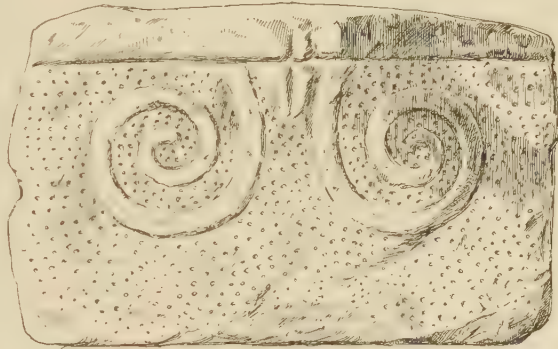


FIG. 150. — Pierre sculptée. Malte.

vé des figurines en pierre représentant des femmes stéatopyges analogues à celles fournies par les couches néolithiques en Thessalie, dans le Péloponèse, en Crète et même en Égypte (Nagadah). Il faut renoncer à voir dans ces installations des temples élevés par les Phéniciens ; ce sont de très anciennes sépultures de chefs qui, dans la suite, ont pu être utilisées pour le culte.

Hal-Saflieni, découvert en 1902 dans le voisinage du grand port de La Vallette, est un hypogée à deux étages, creusé dans le roc, aux chambres irrégulières dont quelques-unes voûtées rappellent particulièrement les monuments d'Hagiar Kim et de Mnaidra. Cela laisse supposer que ces derniers, tout au moins dans les intentions des constructeurs, devaient être couverts. Certain plafond de Hal-Saflieni est décoré de spirales peintes qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher des spirales ornant un autel de Hagiar Kim (fig. 150). Mais la même incer-

titude plane au sujet de l'utilisation de cet hypogée. M. Zammit, qui a conduit les fouilles, paraît pencher pour une destination religieuse. Dans la suite le monument aurait été converti en nécropole pour les inhumations secondaires (1).

Les recherches dans l'hypogée de Hal-Saffieni ont été décisives au point de vue céramique, en ce qu'elles ont fourni à peu près toutes les variétés de poterie trouvées à la Giganteja, à Hagiar Kim, à Mnaidra, et ont permis de les classer avec une approximation suffisante. On n'y a découvert aucun objet en



FIG. 151. — Statuette de marbre. Malte.

métal, mais un outillage en silex et en pierre, quelques figurines stéatopyges, dont le motif nouveau de la femme vêtue d'une jupe et allongée sur un lit bas, la tête posée sur un oreiller (fig. 151). Y a-t-il un rapport en-

tre cette attitude et la destination funéraire du monument? On est fort embarrassé pour en décider. Le décor des vases, reliefs ou incisions remplies de matière blanche, atteste que le site remonte à la fin du néolithique ; mais l'hypogée a continué à être utilisé pendant la première et peut-être le début de la seconde époque « sicule » de M. Orsi, donc aux temps les plus anciens du métal. M. Tagliaferro se demande si l'âge néolithique ne s'est pas prolongé à Malte plus longtemps qu'en d'autres points de la Méditerranée.

Par sa position même, Malte est un trait d'union entre la Méditerranée occidentale, l'Afrique et la Méditerranée orientale. Sans qu'on puisse définir le sens du mouvement, il apparaît notamment d'après le caractère stéatopyge des figurines, que des tribus apparentées ont peuplé pendant l'époque néolithique les bords de la Méditerranée. Elles se sont dévelop-

(1) BRADLEY, *Malta*, p. 51.

pées parallèlement dans ces régions assez éloignées et se sont de plus en plus différenciées les unes des autres. C'est ainsi que la population maltaise primitive a utilisé des principes

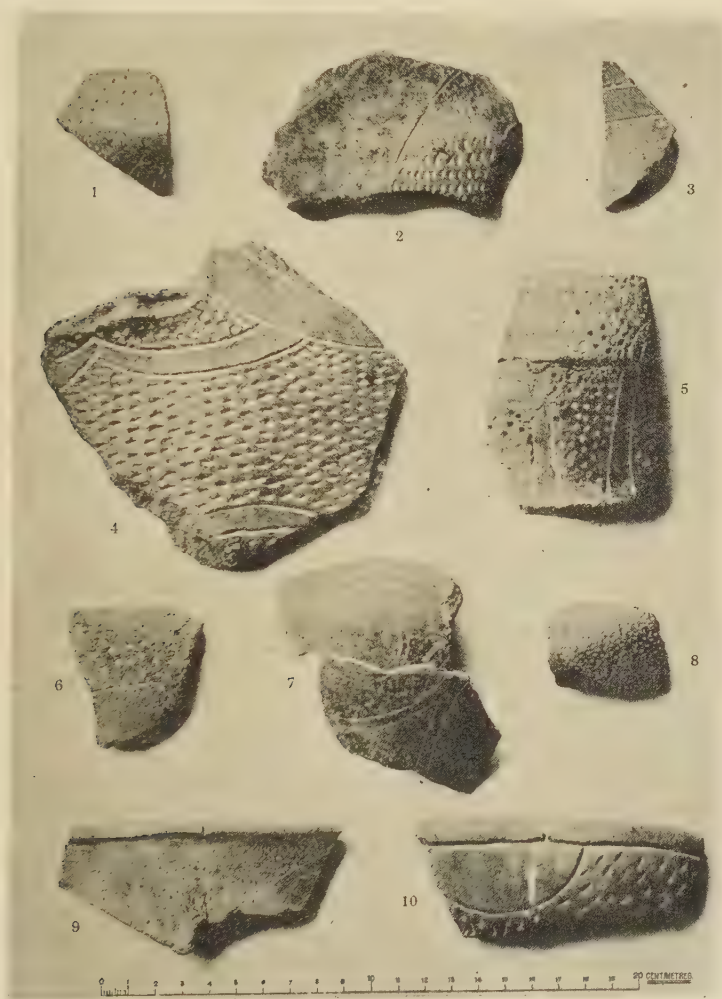


FIG. 152. — Céramique à décor incisé. Malte.

communs à l'Espagne, à l'Afrique du nord et à la Crète, mais a constitué une civilisation autonome ; sa céramique notamment ne se confond avec aucune autre ; elle est à relief ou incisée (fig. 152). Un détail, singulièrement frappant, est la fréquence

du décor en points incisés et remplis de matière blanche qui répond au pointillé dont sont criblées certaines pierres de Hagiar Kim (fig. 150). Il n'est pas jusqu'à la spirale qui ne se mêle à ce décor aussi bien en céramique que sur les monuments en pierre.

5. *Sicile, Italie, Ibérie.* — Les fouilles de M. Orsi en Sicile (1) ont établi que la marine égéenne a prélué, sur la côte orientale, à la transformation de l'île en terre grecque. La nécropole de Castelluccio, près Noto, laisse supposer des apports par la voie du commerce dès le prémycénien ; toutefois, les analogies, d'ailleurs assez isolées, nous reportent à la Troie préhistorique et la route suivie a pu être terrestre. Des armes de bronze et des vases en terre cuite, de style mycénien, ont été découverts dans les nécropoles de Xiphonia (Molinello), de Thapsos et de Syracuse (Cozzo Pantano et Milocca) sur la côte orientale.

Près de Syracuse, à Cozzo Pantano, on a trouvé le vase en terre cuite, dessin en rouge sur fond ocre pâle, que nous reproduisons ici (fig. 153) : il est tout à fait semblable aux produits de Ialysos (Rhodes), donc de la basse époque mycénienne. La nécropole de Milocca, également dans le voisinage de Syracuse, a fourni deux vases mycéniens dans une tombe en forme de *tholos* avec puits d'accès vertical sur le côté.

A Thapsos, abondent les tombes en forme de *tholos* avec puits d'accès, et l'on y voit une influence crétoise (2). Rien n'est moins prouvé car, à côté de l'analogie du dispositif, consistant dans la forme circulaire de l'excavation, le puits d'accès offre un principe tout différent du couloir ou *dromos*. Au

(1) ORSI, *Necropoli sicula presso Siracusa con vasi e bronzi Micenei*, dans *Mon. antichi dei Lincei*, II, pp. 6-35; *Thapsos, necrop. sicula con vasi e bronzi micenei*, *ibid.*, VI (1895), p. 89 et suiv.; (Xiphonia) *Notizie degli Scavi*, 1902, p. 412 et suiv.; *Necropoli di Milocca o Matrensa (Siracusa)*, *Bull. palet. ital.*, IX (1903), p. 136 et suiv.; *Quali sono le regioni italiane quali rispettivamente gli strati archaeologici che contengono prodotti industriali micenei*, dans *Atti del Congr. intern. di scienze storiche*, Rome, V, pp. 97-108; *Ausonia*, I (1906), pp. 1-12; PEET, *Stone and bronze Ages in Italy and Sicily*, p. 432 et suiv., p. 474, p. 511 et suiv. Il n'est pas certain que des objets mycéniens aient été découverts à Girgenti et la définition par Mosso, *Mon. antichi*, XVIII, p. 640 et le *Origini della civiltà medit.*, p. 266 et suiv., du sanctuaire de Cannatello, près Girgenti, comme sanctuaire minoen, n'est pas suffisamment fondée.

(2) Ainsi PEET, *Stone and Bronze Ages*, pp. 441-442.

point de vue architectonique, on ne peut imaginer deux constructions aussi opposées que la tombe à coupole égéenne et la tombe en forme de *tholos* de Thapsos et de Syracuse : la première s'édifie hors du sol, on la recouvre de terre et l'on y pénètre de plain-pied ; la seconde est une excavation sous terre dans laquelle on descend par un puits. On a recueilli vingt-quatre vases mycéniens dans la nécropole de Thapsos, tous de basse époque : treize amphores, trois pyxis, trois œnochoés, un vase à étrier,

quatre vases de forme incertaine (1). M. Orsi a noté que la tombe mycénienne n° 8 était recouverte par une autre tombe d'époque grecque, au plus tard du septième siècle. Entre les deux, s'étendait un strate stérile d'une



FIG. 153. — Vase mycénien de la nécropole de Cozzo Pantano. Syracuse.

grande épaisseur, attestant qu'un temps très long sépare les deux dépôts. Les tombes mycéniennes de la plus basse époque ont livré quelques fibules du type en archet, puis on passe insensiblement aux dépôts de style géométrique.

Dans l'Italie méridionale, les nécropoles de Tarente et d'Oria, entre Tarente et Brindisi, ont fourni de la céramique mycénienne des troisième et quatrième styles, donc d'époque relativement récente.

Il est curieux de constater des traces d'industrie mycénienne jusque dans l'Adriatique, sur la côte italienne à Molfetta (2), à

(1) PEET, *Ibidem*, p. 443.

(2) MAYER, *Stazioni preistoriche di Molfetta*, Bari, 1904. PEET, *Stone and Bronze Ages*, pp. 511-512, met en doute la présence de vases mycéniens.

Manfredonia (Coppa della Nevigata) (1), à Pesaro (2) et à Torcello (3), peut-être à Nesazio en Istrie (4). La présence de ces vestiges mycéniens, tous de basse époque, peut s'expliquer par les relations commerciales avec les ports les plus proches de la Grèce continentale et des îles Ioniennes. Cependant, il y a lieu de tenir compte des traditions historiques et archéologiques qu'ont invoquées MM. Salomon Reinach et Helbig (5). Antérieurement à l'époque mycénienne proprement dite, l'influence constatée en Sicile et dans l'Italie méridionale provient de la Grèce du Nord. M. Peet a signalé la grande similitude de la céramique de Molfetta avec celle de Chéronée (6). On aurait même trouvé dans les fouilles de Stentinello (province de Syracuse) des tessons très voisins de la céramique de Dimini et de Sesklo en Thessalie (7).

La découverte, en Espagne, d'une céramique dont le décor n'est pas sans analogie avec le décor mycénien (8), permettrait de reporter assez loin la limite occidentale de l'influence mycénienne. Mais il n'est pas certain que cette céramique ibérique remonte beaucoup au delà de l'époque romaine et, dans

(1) Mosso, *la Stazione di Coppa Nevigata*, dans *Mon. ant. Lincei*, XIX.

(2) ODORICI, *Di una pietra figurata a forma di stela scoperta a Pesaro*; voir Mosso, *le Origini della civiltà medit.*, p. 203.

(3) DAWKINS, *Mycenaean vases at Torcello*, *J. H. S.*, XXIV, pp. 125-128.

(4) STICOTTI, *Di alcuni frammenti lapidei con fregi micenei trovati a Nesazio in Istria*, dans *Atti Congr. sc. stor.*, Rome, V, pp. 147-156; PEET, *l. c.*, pp. 512-513.

(5) S. REINACH, *la Crète, l'Illyrie et l'Italie méridionale*, dans *l'Anthropologie*, 1896, pp. 536-542; HELBIG, *Sur les attributs des Saliens*, extr. des *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, t. XXXVII, 2^e part.; A. REINACH, *Ilanos et l'« inventio scuti »*, dans *Revue de l'Hist. des Religions*, sept.-oct. 1909 et suiv.; BURROWS, *Discoveries*, p. 157.

(6) PEET, *The Early Aegean civilization in Italy*, *B. S. A.*, t. XIII, pp. 405, 422, et *The stone and bronze ages in Italy and Sicily*, p. 217 et suiv.

(7) *Arch. Anz.*, 1911, p. 190.

(8) P. PARIS, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*; EDM. POTTIER, *Journal des savants*, 1905, p. 583, et *Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.*, 1905, pp. 283 et suiv.; PAUL BAUR, *The Pre-Roman antiquities of Spain*, dans *Amer. Journ. of archaeol.*, 1907, p. 182 et suiv. Pour les objections, voir L. SIRET, *A propos de poteries pseudo-mycéniennes*, dans *l'Anthropologie*, 1907, pp. 277-300, et *Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques*, t. I (1913); S. REINACH, *Rev. arch.*, 1907, II, p. 453; C. JULLIAN, *Rev. des Études anc.*, 1907, p. 190, à propos d'ALBERTINI, *Fouilles d'Elche*, dans *Bulletin hispanique*, 1905 et 1907. Les fouilles de Montlaurès, près Narbonne, ont fourni la même céramique ibérique constamment associée à des vases grecs du IV^e et du III^e siècles; voir EDM. POTTIER, *Comptes rendus Acad. des Inscr.*, 1909, p. 990 et suiv.

ce cas, une lacune trop considérable séparerait les deux industries. M. Evans, reprenant l'étude de la question, a constaté que la céramique ibérique différerait comme terre et comme technique de la céramique mycénienne; il suppose que cette dernière a été introduite en Espagne par une civilisation intermédiaire à chercher dans l'Afrique du Nord (1).

En attendant de l'avoir trouvée, il paraît prudent de considérer Tarente chez les Messapiens et Syracuse chez les Sicules comme les ports les plus occidentaux visités par la marine égéenne. Les rapports avec la Sardaigne (2) sont trop accidentels pour être directs. Il ne semble pas que les Égéens se soient aventurés plus loin que le golfe de Syracuse et le détroit de Messine. Par delà, une tout autre civilisation, partie du même stade néolithique, s'était développée d'une façon indépendante, ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse saisir des analogies.

Nous attribuerions volontiers à des transmissions de proche en proche les similitudes que M. Déchelette a cru saisir entre les civilisations de l'Ibérie et de la mer Égée et qui, d'ailleurs, restent encore mal assurées (3). Le savant préhistorien a parfaitement montré que les Phéniciens n'ont pas abordé en Espagne durant le néolithique ou à l'époque du cuivre; mais il a peut-être, lui-même, trop insisté sur l'influence égéenne. Les comparaisons qu'il institue ne paraissent pas fondées (4), et l'on a quelque droit de rester sceptique quand, après le rapprochement de certaine céramique ibérique, classée à l'époque du

(1) EVANS, *Scripta Minoa*, I, p. 96 et suiv.

(2) FIGORINI, *Bull. paleon. italiana*, 1904, p. 91 et suiv.; A. TARAMELLI, *Mon. Anl. Lincei*, XIX, pp. 225-303, conclut au développement indigène de la civilisation en Sardaigne. L'influence égéenne a soigneusement été examinée par M. PEET, *Stone and Bronze Ages in Italy and Sicily*, p. 284 et suiv., qui conclut que les points de contacts sont tout à fait isolés quand ils ne soulèvent pas de doute.

(3) DÉCHELETTE, *Chronologie préhistorique de la péninsule ibérique*, dans *Revue archéol.*, 1908, II, pp. 219-269 (néolithique et bronze).

(4) Le rapprochement le plus typique est celui des vases ibériques « en terre blanche, ornés de peintures rouges, vertes et bleues », avec la céramique polychrome de Kamarès. Mais cette dernière ignore l'emploi du vert et du bleu. Nous avons vu plus haut, p. 205, note 1, qu'il n'y a pas de conclusion à tirer des vases caliciformes. M. ANTONIO VIVES, *El arte Egeo en España*, extr. de *Cultura Espanola*, recherche l'influence égéenne dans les constructions préhistoriques.

cuivre (énéolithique), avec la céramique de Kamarès (minoën moyen ou âge du bronze), on voit identifier des produits de l'âge du bronze ibérique à des produits crétois du minoen ancien ou âge du cuivre (1).

6. *Mésopotamie, Asie centrale et Extrême-Orient.* — Plus problématiques encore, malgré certaines ressemblances, sont les rapports entre la céramique élamite et la céramique mycénienne. M. J. de Morgan a découvert en Susiane un centre céramiste dont l'activité paraît remonter jusqu'au début du troisième millénaire et dont il croit que, par étapes successives, serait sortie la céramique mycénienne (2). Mais cette



Fig. 154. — Griffon au galop volant. Bractée en or. Mycènes.

hypothèse supprime le long développement qu'ont révélé les fouilles de Crète et qui nous font assister aux transformations locales aboutissant à la poterie mycénienne (3). M. Pottier ne croit pas que l'art élamite, voyageant à travers le monde asiatique ait révélé aux insulaires de la Méditerranée l'industrie du vase peint (4).

L'influence mycénienne proprement dite n'a pas pénétré au cœur de l'Asie autrement que sous la forme assez particulière de l'influence chypriote. Les rapprochements, d'ailleurs superficiels, qu'on a tentés entre l'art mycénien et celui d'Extrême-Orient (5) sont curieux, mais ne permettent pas de supposer,

(1) DÉCHELETTE, *loc. cit.*, p. 250 et suiv.

(2) J. DE MORGAN, *Revue de l'École d'Anthropologie*, 1907, pp. 401-417.

(3) Voir *Revue de l'École d'Anthrop.*, 1908, p. 271; 1909, pp. 373-374.

(4) EDM. POTTIER, dans *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. XIII, p. 93. Voir ci-après, pp. 290-291.

(5) S. REINACH, *la Représentation du galop volant*, Paris, 1901; REICHEL, *Ménon*, I, pp. 44-69; MUENSTERBERG, *Influences occidentales dans l'art de l'Extrême-*

entre des civilisations si distantes dans le temps et dans l'espace, un contact ou une survivance. Le plus typique est la représentation du galop volant assez semblable de part et d'autre ; mais ne peut-on supposer que l'art perse a trouvé, à son tour, cette formule esthétique et l'a propagée dans tout l'Orient ?

Orient, dans *Revue des Études ethn. et sociol.*, 1909, pp. 22-36. On a aussi voulu démontrer que l'art céramique de la Perse du moyen âge était le développement d'un art plus ancien, survivance de l'art mycénien : HAIGH, *Burlington Magazine*, 1908, pp. 134-143.

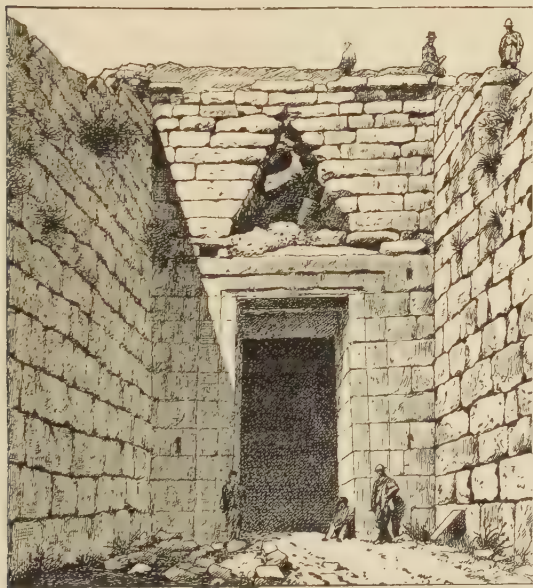


FIG. 155. — Trésor d'Atrée. Mycènes.



FIG. 156. — Décor d'un vase mycénien. Chypre.

CHAPITRE V

CHYPRE

I. — Fouilles et fouilleurs.

1. La première description archéologique de Chypre est due au voyageur allemand Ross, qui visita l'île en 1845 et lui consacra une partie du tome IV de ses *Inselreisen*. L'année suivante, M. de Mas-Latrie vint y étudier l'époque des Croisades. Avec la première carte détaillée, il publia l'*Histoire de l'île de Chypre* sous le règne des Lusignan (1). Le relevé des monuments des Croisés, entrepris par M. Emmanuel Rey dès 1859, a été complété récemment par M. Enlart. On doit citer encore l'exploration géologique poursuivie en 1860 par M. Gaudry.

Lors de sa mission de Phénicie, en 1860, Renan envisageait de fouiller Chypre; mais il n'eut pas le temps de mettre son

(1) Trois volumes, Paris, 1852-1861.

projet à exécution. C'est M. de Vogüé⁽¹⁾ qui se chargea, en 1862, de pratiquer ces fouilles avec le concours d'un architecte, M. Duthoit. Les recherches portèrent près de Dali (Idalion) et près d'Athiénou⁽²⁾ que l'on crut pouvoir identifier à Golgoi⁽³⁾. Parmi un millier de fragments sculptés en pierre, découverts en ces points, les explorateurs firent choix d'une centaine de têtes pour le Louvre, qui fut ainsi le premier musée à



FIG. 157. — L'île de Chypre.

posséder une collection chypriote. On rapporta également l'énorme vase d'Amathonte.

L'impulsion était donnée. A partir de 1864, on exploite le terrain de l'ancienne Citium, près de Larnaka. En 1868, les paysans de Dali fouillent pour leur compte et écoulent les antiquités chez les Européens de Larnaka. Le vice-consul d'An-

(1) Le marquis de Vogüé, qui a succédé à Renan comme président de la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

(2) Exactement à Haghios Photis près Athiénou, à Arsos, une heure plus loin, et à Malloura, district de Dali. Voir *Revue archéol.*, 1862, II, p. 245.

(3) Des objections contre cette identification ont été présentées par NEUBAUER, *Der angebliche Aphroditemempel zu Golgoi*, dans *Commentationes philologicae in honorem Th. Mommseni*, pp. 673-693. D'après cet auteur, Golgoi devait être tout voisin de Paphos; mais les arguments paraissent peu décisifs à M. Oberhummer.

gleterre, M. Lang, encourage ces fouilles et les surveille en 1869 et 1870.

Dès ce moment entre en scène Luigi di Cesnola, Italien d'origine, général sans brevet, consul des États-Unis à Chypre, mort, en 1905, directeur du *Metropolitan Museum* de New-York (1). La collection qu'il a formée, et cédée à ce musée, est précieuse ; le rangement auquel vient de procéder M. Myres ainsi que le catalogue à paraître prochainement remédieront au désordre du premier directeur. Certains nettoyages, en faisant disparaître les truquages, ont déjà rendu toute leur valeur aux monuments de cette collection (2).

L'ambition de L. di Cesnola fut de dépasser la renommée de Schliemann. Dans une lettre (23 août 1875), il se vante de rejeter « dans l'ombre le trésor de Priam de Schliemann (3) ». Doué d'une imagination complaisante, il rêve d'un grand temple d'Aphrodite à Golgoi (Athiénou), où quelques semaines de fouilles avaient suffi pour mettre au jour des centaines de statues. Ayant ainsi éveillé l'attention du monde savant, L. di Cesnola lance la prétendue découverte du trésor de Curium. Sous une mosaïque qui décorait le sol d'un temple, il aurait pénétré par un souterrain dans une cachette où les richesses du sanctuaire étaient soigneusement rangées dans quatre réduits. Le premier contenait les bijoux en or, le deuxième les bijoux et la vaisselle d'argent, le troisième les objets en bronze, en pierre et en terre cuite ; enfin, la quatrième pièce renfermait les ustensiles de cuisine. On accepta ces dires d'autant plus facilement que Cesnola montrait des séries nombreuses et fort intéressantes. Les Européens compétents, installés dans l'île, ne firent aucune objection et, par là, authentiquèrent auprès des savants d'Europe des récits inexacts (4).

(1) Biographie par SALOMON REINACH, *Revue archéol.*, 1905, I, pp. 301-304.

(2) Voir MYRES, *Sarcophagi from Cyprus*, s. l. n. d.

(3) *L'Homme*, 1885, pp. 59-60.

(4) Ce fut notamment le cas d'un jeune savant français, Georges Colonna Ceccaldi, dans ses *Monuments antiques de Chypre et de Syrie*, Paris, 1882, dont les notes d'une scrupuleuse exactitude se dressent aujourd'hui contre celui qui les a inspirées. Dans la nuit du 6 au 7 mars 1870, des paysans avertissent L. di

2. Ce ne fut qu'en 1883 que M. Ohnefalsch-Richter, visitant Chypre le volume de Cesnola en main, fut surpris de relever des inexactitudes graves et nombreuses. Arrivé à Curium, il voulut visiter les cryptes aux merveilleux trésors. Sa stupéfaction fut grande de ne rien trouver et, s'étant enquis, d'apprendre des ouvriers de Cesnola que rien de pareil n'avait jamais été découvert. Des tombes avaient été ouvertes autour de Curium, entr'autres une tombe assez riche et composée de quatre chambres ; mais c'était une tombe, non un trésor. D'ailleurs, elle ne se reliait pas au temple dont elle était fort éloignée. Cette tombe n'avait fourni qu'une infime partie des objets décrits sous le nom de trésor de Curium. La lettre de L. di Cesnola, citée plus haut, confirme les résultats de l'enquête de M. Richter car, annonçant confidentiellement la découverte du trésor, elle ne mentionne pas, à la date du

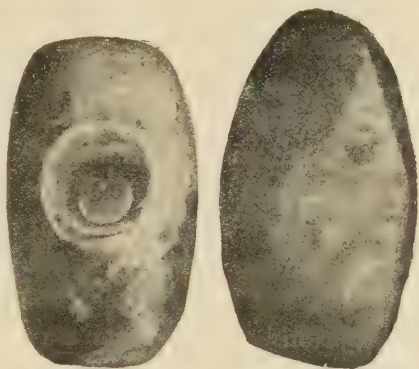


FIG. 158. — Marteau et hache en pierre polie.

23 août 1875, un trésor de temple, mais une « tombe royale ».

Lancé dans cette voie (1), L. di Cesnola n'hésita pas, pour

Cesnola d'une trouvaille de statues aux environs d'Athiénou, au soi-disant Golgoi. Le général loue le terrain, rassemble des travailleurs, et leur donne ses instructions, puis il rentre à Larnaka. Au mois de mai suivant, Cesnola emmène le jeune Ceccaldi visiter les fouilles. Ce dernier voit des excavations, mais déjà les statues ont pris le chemin de la côte. Chose étrange, Ceccaldi ne trouve pas trace de fondations ; les ouvriers les avaient, paraît-il, recouvertes de terre. Le lieu est si dépourvu de débris pierreux que le jeune archéologue en conclut que les murs avaient été élevés en brique et même en brique crue. Pour parer aux questions embarrassantes, Cesnola montre un plan rapidement levé et autorise son jeune ami à le publier. Ceccaldi décrit les pseudo-restes de l'édifice, mais il a soin de spécifier qu'il n'a rien vu : « Toutes ces données m'ont été fournies par le plan que M. de Cesnola me communiqua et me permit de reproduire. » MM. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, III, p. 272, note 3, n'ont pas manqué d'observer que Cesnola a fourni trois plans du soi-disant Golgoi et qu'il ne s'en trouve pas deux qui concordent.

(1) Cesnola prétendit encore avoir découvert un temple de Cybèle à Soli ; malheureusement le seul témoignage qu'il en a jamais donné est une statue de

soutenir la gloire de ses découvertes, à multiplier les truquages qui ont été relevés dans un rapport de la Société de Numismatique et d'Archéologie de New-York rédigé par M. W. J. Stillman, en 1885 (1).

Le plus gros inconvénient qu'entraîna la double mystification du temple de la Vénus de Golgoi et du trésor de Curium a été d'empêcher pendant longtemps d'établir un classement des séries archéologiques (2). Dans le prétendu trésor de Curium on trouvait des pièces qui paraissaient très anciennes, par exemple un scarabée au nom de Thoutmès III, mêlées à des lampes d'époque romaine. Lorsque la collection fut transportée à New-York (3), on y découvrit des bijoux byzantins et jusqu'à des pendants d'oreille modernes.

Ce n'était pas assez du trouble jeté par l'inventeur du trésor de Curium dans l'étude des antiquités chypriotes. Le Cyprus Museum à Nicosie, conservant la collection la plus importante de monuments chypriotes, fut livré jusqu'en 1894 aux initiatives privées les moins compétentes. Tandis que sculptures, inscriptions et fragments d'architecture gisaient dans la cour du musée, abandonnés aux intempéries, des pertes irréparables suivirent l'envoi des parties les plus riches de la collection à la *Colonial and Indian Exhibition* de 1887, à Londres. Le groupe de tombes si soigneusement fouillées par M. Duemmler en 1885 fut dispersé, on ne sait comment, et à ces accidents s'ajouta la vente de doubles ou soi-disant tels. Quand M. Myres fut chargé en 1894, de tout remettre en état et de dresser le catalogue, la plupart des étiquettes étaient perdues ou brouil-

Cybèle en marbre. Or, M. HENRI DE MORGAN, *l'Homme*, 1884, pp. 641-647, a relevé dans un album de photographies, composé et annoté par Cesnola, que, tout d'abord, le célèbre collectionneur attribuait cette statue à Salamis. Une enquête de M. Ohnefalsch-Richter a montré qu'en réalité la statue avait été donnée à Cesnola par une famille de Larnaka qui la possédait depuis longtemps.

(1) Une traduction des principaux passages de ce rapport a été donnée par HENRI DE MORGAN, dans *l'Homme*, 1885, pp. 624-632.

(2) Un bon article de SANDWITH sur la céramique chypriote, *Archaeologia*, XLV (1876), p. 127 et suiv., passa presque inaperçu.

(3) L. DI CESNOLA, *Cyprus*, Londres, 1877 (traduction allemande par STERN, sous le titre : *Cypern, seine alten Städte, Gräber und Tempel*, Iéna, 1879); *Atlas of Cypriote Antiquities*.

lées (1). Il ne put surmonter, en partie, ces graves difficultés que grâce à la collaboration de M. Ohnefalsch-Richter qui, pendant de longues années, avait conduit des fouilles à Chypre (2).

Grâce aux indications de ce dernier, M. Salomon Reinach a présenté la première étude critique sur les fouilles chypriotes (3), peu après l'apparition de l'exposé d'ensemble de M. Georges Perrot (4) et tandis que M. Léon Heuzey imprimait une description précise des figurines du Louvre (5), enrichie de considérations archéolo-

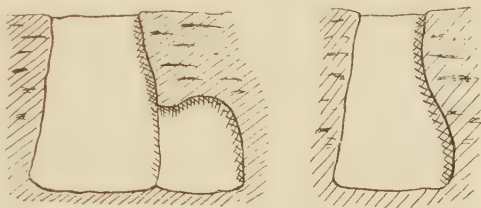


FIG. 159. — Deux tombes de Haghia Paraskévi. Profondeur : 2 m. 50.

giques et historiques. Presque aussitôt, M. Duemmler, profitant de l'expérience acquise par M. Ohnefalsch-Richter, formulait des idées neuves, après examen poursuivi sur les

(1) JOHN L. MYRES et MAX OHNEFALSCH-RICHTER, *Catalogue of the Cyprus Museum*, Oxford, 1899. Cet excellent ouvrage sera cité ci-après sous la forme abrégée : *Cyprus Mus. Cat.*

(2) Outre un grand nombre d'articles, il faut mentionner de M. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros, die Bibel und Homer*, 2 vol. 1893 (nous citerons sous *Kypros*), où les documents abondent, mais sont mal classés et appuyés de notices insuffisantes. L'ouvrage *Tamassos und Idalion*, déjà annoncé comme prêt à paraître dans le *Cyprus Mus. Cat.* (1899) n'a pas encore vu le jour. Après la mort de Furtwängler, la rédaction en a été confiée à M. Zahn, des Musées de Berlin, qui a conduit les fouilles récentes de Rantidi, près Paphos.

(3) S. REINACH, *Fouilles et découvertes à Chypre depuis l'occupation anglaise*, dans *Revue archéologique*, 1885, II, pp. 340-364, et *Chroniques d'Orient*, I, pp. 168-200. Les auteurs du *Cyprus Mus. Cat.*, p. VIII, reconnaissent les services que leur ont rendus les deux volumes des *Chroniques d'Orient* qui, pour mainte petite fouille, restent l'unique source imprimée. OBERHUMMER dans le *Jahresbericht* de Bursian, t. LXXVII, pp. 29-96, a donné un résumé critique des publications sur Chypre jusqu'en 1892. Dans l'ouvrage du même auteur, *Die Insel Cypern*, première partie (seule parue), Munich, 1903, sont réunies les sources anciennes.

(4) PERROT et CHAPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, Paris, 1885. On n'était pas fixé à cette époque sur les méfaits de L. di Cesnola.

(5) L. HEUZÉY, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, I, pp. 113-200, avec atlas gravé par Jacquet, Paris, 1883. Au cours de son étude, M. Heuzey est amené à rectifier nombre de renseignements fournis par Cesnola et il note (p. 143) : « Nous aurions aimé que M. de Cesnola, à côté de son opinion personnelle, eût donné le procès-verbal minutieux de quelques unes de ses fouilles, avec figures à l'appui. »

lieux (1). Dès lors était fondée l'étude comparée des plus anciens témoins de la civilisation chypriote. Diverses fouilles ont complété les découvertes désormais classées, notamment celles du British Museum (1894-1896) sous la direction de M. Murray (2).

Nous croyons devoir donner à l'archéologie chypriote une attention particulière. Car non seulement l'île a été, pour la mer Egée, le grand centre de l'industrie du métal, mais sa position même en fait un excellent poste d'observation pour se rendre compte des influences réciproques qu'ont subies les civilisations égéennes et orientales.

II. — Caractères généraux de l'époque néolithique et des âges du cuivre et du bronze.

1. De même qu'en Crète, les plus anciens vestiges de l'activité humaine, signalés à Chypre, datent de l'époque néolithique ; mais ici on n'a pas établi l'épaisseur des dépôts de cet âge, tandis que M. Evans a relevé sur le site de Cnosse une couche de pareils débris atteignant jusqu'à 8 mètres d'épaisseur.

Les ustensiles en pierre polie sont très rares dans l'île. En 1899, on ne connaissait que quatre haches néolithiques et un couteau de silex trouvés à Chypre (3). Deux haches provenaient de Curium ; deux autres, dont celle que nous publions (fig. 158), ont été trouvées dans la presqu'île de Karpas. Il semble donc que la population néolithique, à Chypre comme

(1) DUEMLER, *Athenische Mittheilungen*, 1886, pp. 209-262 ; cf. 1888, pp. 280-294. Résumé dans PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'art*, t. VI, pp. 648-650, avec rectification sur la question de l'incinération.

(2) MURRAY, A.H. SMITH et WALTERS, *Excavations in Cyprus*, Londres, 1901. Ici encore, cependant, les observations n'ont pas toujours la précision désirable et la publication est entachée de quelques graves méprises. Le tome V du catalogue de la collection de Clercq a été réservé aux monuments chypriotes : A. de RIDDER, *les Antiquités chypriotes*, Paris, 1908, avec une importante introduction.

(3) *Cyprus Mus. Cat.*, p. 13.

en Crète, ait vécu près de la mer et demandé à la pêche sa principale subsistance. Dans ces conditions, les armes en pierre ne lui étaient pas aussi utiles qu'aux populations adonnées à la chasse.

La hache en pierre polie de notre figure 158, empruntée à la collection E. Konstantinidès de Nicosie, a été achetée à un paysan de Rhizokarpaso, presqu'île de Karpas (1). Elle est intéressante comme prototype des premières haches de cuivre. Ce type de hache en pierre polie était fort répandu dans le bassin de la mer Égée et dans les pays voisins (2).

Quelques marteaux en pierre polie ont été recueillis, mais dans des tombes de l'âge du cuivre. Celui que nous donnons (fig. 158), entièrement perforé, a 8 centimètres de long et sa plus grande épaisseur atteint 42 millimètres. Il a été acheté à Nicosie par M. Ohnefalsch-Richter et provenait des fouilles clandestines de Haghia Paraskévi (3). Des ustensiles du même type, notamment des haches perforées, ont été trouvés à Troie et en Grèce (4).

Ni la Crète ni Chypre n'ont fourni de tombe néolithique ; les plus anciennes tombes des Cyclades sont d'époque énéolithique. Il est vraisemblable qu'aux temps de la pierre polie, le corps était enfoui peu profondément. M. Castillon de Saint-Victor a trouvé une des haches en pierre de Curium près des débris d'un squelette (5) ; mais ses observations se bornent à cette indication. Il y avait là, cependant, les éléments d'une découverte importante. On peut conjecturer que l'homme néolithique de Chypre vivait principalement sous des huttes en branchages. La céramique de cette époque n'est connue,

(1) Longueur : 93 millimètres ; épaisseur maxima : 20 millimètres. Publiée dans l'éphémère *Journal of Cyprus Studies*, pl. I, p. 252. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 149, 19, cite une hache en pierre polie de même provenance, mais de 38 millimètres de long.

(2) A. J. REINACH, *Dict. des antiquités*, s. *Securis*, p. 1165, note 2 ; Mosso, *Origini della civiltà mediterranea*, p. 77 et suiv.

(3) Sans doute le marteau publié par OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 149, 20, bien que les dimensions ne concordent pas exactement.

(4) A. J. REINACH, *loc. cit.*, p. 1165, n. 3.

(5) CASTILLON DE SAINT-VICTOR, *Nouvelles archives des Missions scientifiques*, 1891, p. 6.

comme on le verra ci-après (§ III, A), que par ses survivances à l'âge du cuivre.

2. Avec l'apparition du métal, la civilisation devait prendre à Chypre un développement remarquable. Quand nous étudions les produits de l'industrie métallurgique, nous constatons que les objets d'usage courant sont ou bien en cuivre pur, ou bien en alliage de cuivre et d'étain, c'est-à-dire en bronze. Ceux-ci attestent une habileté de main-d'œuvre déjà grande et ils sont accompagnés, dans les tombes, d'une céramique plus avancée. Nous serons ainsi amené à distinguer une période du cuivre à laquelle il faut rapporter les plus anciennes tombes découvertes dans l'île. Puis ont suivi une première et une seconde époque du bronze, cette dernière s'identifiant avec la civilisation mycénienne.

Nous verrons que les trouvailles mycéniennes d'Enkomi sont datées par des scarabées ou des bagues des XVIII^e-XX^e dynasties égyptiennes. Le premier âge du bronze a livré des objets babyloniens contemporains de la première dynastie babylonienne. De l'âge du cuivre nous savons simplement qu'il est plus ancien. Dans ces conditions, pourvu qu'on n'attache pas aux chiffres trop de précision, on peut dire que l'âge du cuivre, à Chypre, s'étend de 3000 à 2200 avant notre ère ; le premier âge du bronze de 2200 à 1550 et le second de 1550 à 1100.

Nous avons reconnu les mêmes étapes en Crète et aux mêmes époques, puisque le Minoen ancien correspond à l'âge du cuivre, le Minoen moyen au premier âge du bronze et le Minoen récent au second âge du bronze.

Ces chiffres sont mieux assurés que ceux adoptés par Modestov. D'après le regretté savant, l'âge du cuivre à Chypre serait daté par un cylindre qui mentionne Naramsin et qui marquerait une trace de la conquête de l'île par Sargon I. Modestov reporte cette dernière, conformément aux indications des scribes de Nabonide, vers 3800 avant notre ère (1). Mais il est avéré, aujourd'hui, que Sargon I n'a pas conquis Chypre et que les

(1) MODESTOV, *Introduction à l'histoire romaine*, trad. Delines, p. 85 et suiv.

scribes de Nabonide se sont trompés d'un millénaire. On ignore, d'ailleurs, si le fameux cylindre a été trouvé, comme l'avance Modestov, au milieu d'un mobilier de l'âge du cuivre (1). Comme on le verra ci-après (§ V), aucun des cylindres de haute époque n'a été recueilli dans des fouilles régulières.

En ce qui concerne une soi-disant conquête de Chypre par Sargon I, Modestov a suivi des historiens qui ont par trop sollicité les *omina* de Sargon. Non seulement ces textes ne mentionnent pas l'île de Chypre, mais une nouvelle version publiée par M. King montre que la mer sur laquelle Sargon I^{er} s'aventura est le golfe Persique et non la Méditerranée.

Enfin la date de 3800 pour le règne de Sargon I^{er} est trop élevée d'un millier d'années. Dès lors, il n'est plus du tout « évident » que l'usage du cuivre dans l'île de Chypre doit être reporté à 4000 ans avant notre ère (2). Nous ne pensons pas qu'il puisse dépasser 3000 ans.

On conçoit que nous insistions sur ce point. Une conquête de Chypre par Sargon I^{er} aurait vraisemblablement changé les destinées de l'île et profondément modifié sa civilisation. Il n'en est rien. Si les tombes de l'île ont livré des cachets babyloniens dont quelques-uns peuvent remonter à l'âge du cuivre, ils ne paraissent avoir pénétré dans l'île que par la voie du commerce. Jusqu'à la fin de l'époque mycénienne, la civilisation chypriote se développe d'une manière continue et on ne surprend pas de transformation brusque sous l'influence baby-



FIG. 160. — Cruche de bois en usage chez les Kyzylbasch d'Asie Mineure. D'après E. BRANDENBURG, *Zeitschr. f. Ethnol.*, 1905, p. 191, fig. 4.

(1) Luigi Palma di Cesnola a prétendu l'avoir découvert avec le trésor de Curium. Ce dernier étant un mythe, l'indication n'a aucune valeur. Ohnefalsch-Richter pensait que ce cylindre provenait, non de Curium qui n'a pas fourni d'antiquités antérieures à la basse époque mycénienne, mais plutôt de Haghia Paraskévi, nécropole des âges du cuivre et du bronze. HALL, *Oldest Civilization of Greece*, p. 113, pense que ce cachet n'est pas antérieur au septième siècle av. J.-C. ; mais cette opinion n'a pas prévalu.

(2) MODESTOV, *loc. cit.*, p. 85.

lonienne. Il faudra descendre à l'époque assyrienne pour constater un tel changement. En ce qui concerne notamment l'industrie du métal, si certaines formes mésopotamiennes et chypriotes sont comparables, ce ne sont pas les plus caractéristiques et, d'autre part, lorsqu'apparaît le bronze, on le trouve à base d'étain à Chypre et dans la mer Égée, tandis qu'il est à base d'antimoine en Mésopotamie (1).

3. A l'âge du cuivre, et encore au premier âge du bronze, les principales installations humaines sont réparties dans les vallées de l'île ; il semble donc que la population soit alors pastorale et agricole. Nous donnons ci-après la liste des principales localités où ont été signalées des trouvailles de ces époques.

Haghia Paraskévi, à un mille anglais au sud de Nicosie. Très importante nécropole (âge du cuivre et premier âge du bronze) fouillée à plusieurs reprises, notamment par Ohnefalsch-Richter qui ouvrit 92 tombes en 1884-1885. De là provient la majeure partie de la collection des âges du cuivre et du bronze au Cyprus Museum (2). Cette remarquable nécropole, à laquelle il faut joindre celle de *Léondari Vouno* (3), au sud-est de Nicosie, montre que cette large plaine a été habitée dès que la population de l'île se voua à l'agriculture.

Alambra, à deux milles au sud-ouest d'Idalion (Dali), offre deux nécropoles. L'une, dite Mavragé (terre noire), est de l'âge du cuivre et ne contient que de la céramique rouge lustrée incisée, sans ornements peints. La seconde, dite Aspragé (terre blanche), contient des vases peints primitifs mêlés aux vases rouges ; elle est du premier âge du bronze (4).

Kalopsida (5), dans le district de Famagouste, fouillé par M. Myres ; la nécropole près des villages *Katydata* et *Linou* (6)

(1) Sur la première industrie du métal en Mésopotamie consulter HEUZEY, *Catal. des antiquités chaldéennes*, p. 291 ; BERTHELOT, *Comptes rendus de l'Acad. des sciences*, CXXXIV, pp. 142-143, et *Revue archéol.*, 1887, I, pp. 10-17 (signale un vase en antimoine pur) ; THUREAU-DANGIN, dans *Nouvelles fouilles de Tello*, p. 55.

(2) *Cyprus Mus. Cat.*, p. 1.

(3) OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, p. 464 et suiv.

(4) *Cyprus Mus. Cat.*, p. 2.

(5) MYRES, *Journal of Hellenic Studies*, t. XVII, pp. 138-147.

(6) *Cyprus Mus. Cat.*, pp. 4-5.

non loin de Soloi; *Laksa* (1) (prononcé Latscha) qu'il ne faut pas confondre avec *Laksa tou Riou* (2) près Larnaca. Cette dernière nécropole, très riche, a été fouillée par M. Myres en 1894. Une nécropole importante se trouve près *Phoenikiais* (3) (prononcé Phoenitschès) bien connue par les fouilles d'Ohn.-Richter; elle descend jusqu'à l'époque mycénienne. Une autre près de *Psemmatismeno*, entre ce village et Maroni. Citons encore *Lithargiais* (4) près Péra (district de Nicosie), *Sinda* près Famagouste, encore prospère à l'époque mycénienne (5) et le site de *Tamassos*, malheureusement mal connu.

L'époque mycénienne voit se développer considérablement les relations commerciales; nous assistons au plein essor de la richesse de l'île. Les fouilles ont fourni en quantité les ornements d'or et d'argent jusque-là assez rares. Les installations de l'intérieur sont prospères, mais celles près de la mer prennent un développement remarquable.

Les principaux sites d'époque mycénienne sont *Idalion*, actuellement Dali, avec les nécropoles voisines de *Nikolidès* et *Haghios Sozomènos*, *Chytroi*, *Paphos*, *Pyla*, *Lapathos*, mais surtout *Curium*, *Salamis* (Enkomì) et *Amathus*. L'importance de ces trois derniers emplacements a été révélée par les fouilles du British Museum sous la direction de M. Murray (voir ci-après, § III, D).

4. Aux époques du cuivre et du bronze, la population chypriote ne pratique pas l'incinération, mais uniquement l'inhumation. La tombe, que rien ne signale, est constituée par un



FIG. 161. — Vase chypriote.
(Musée du Louvre.)

(1) *Cyprus Mus. Cat.*, p. 7.

(2) MYRES, *Journal of Hell. Studies*, t. XVII, pp. 147-152.

(3) *Cyprus Mus. Cat.*, p. 10.

(4) Fouilles d'Ohnefalsch-Richter en 1889, dont le résultat doit être publié dans l'ouvrage *Tamassos und Idalion* toujours attendu.

(5) Ci-après, fig. 188, le produit d'un tombeau récemment découvert en ce point.

puits rectangulaire, de 1 à 3 mètres de profondeur, creusé soit dans la terre, soit dans le rocher. Les tombes creusées en terre et très peu profondes sont en général les plus anciennes. Au fond de la fosse, le corps est déposé avec des vases nombreux, des outils et des armes; sur le tout on posait une dalle. Parfois, au fond du puits, on creuse un caveau sur le petit côté. Quelquefois deux caveaux s'opposent, rarement ils sont adjacents (1). Notre figure 159 montre deux tombes de l'âge du cuivre fouillées, en 1885, par M. Ohnefalsch-Richter. Ces dispositions ont fait penser à l'Égypte (*mastaba*) et à la Phénicie; mais les objets découverts n'autorisent pas le rapprochement, d'autant que le principe d'enterrer le mort au fond d'un puits se retrouve à Mycènes dans les tombes de l'acropole et que les deux types, tombe à fosse et tombe à puits, se maintiennent jusqu'à l'époque mycénienne en Crète (2).

La céramique locale est très abondante et assez variée quoique d'inspiration très pauvre. Elle subit l'influence de l'évolution égéenne sans apporter d'initiative marquée, mais en conservant des caractères locaux très nets: Le tour du potier n'est employé que dans la seconde période de l'âge du bronze. Nous étudierons ci-après cette céramique au § III sous les rubriques B, C, D.

Nous verrons, ce qui est naturel dans un pays riche en cuivre, que les outils et armes, en cuivre d'abord, en bronze ensuite, sont extrêmement abondants. Mais les formes restent longtemps très simples; elles ne se développent qu'à l'époque mycénienne. Nous avons pensé qu'on ne se rendrait pas un compte exact de la civilisation du bronze à Chypre si on ne lui opposait les caractères principaux de l'époque suivante dite premier âge du fer ou encore époque gréco-phénicienne. On trouvera § III, E et § IV, les indications nécessaires sur cette période qui s'étend de 1100 à 600 environ avant notre ère.

(1) Les premières constatations précises se trouvent dans DUEMMER, *Athen. Mittheil.*, 1886, pp. 212-216. Voir PERROT et CHAPIEZ, *Histoire de l'art*, t. VI, p. 649.

(2) Ci-dessus, p. 28 et suiv.

III. — Céramique.

1. L'inexpérience de certains fouilleurs qui n'ont pas pris garde que des tombes très anciennes sont souvent réutilisées à basse époque, la fantaisie d'un L. di Cesnola qui réunissait dans le même tas les objets de provenances diverses et d'époque

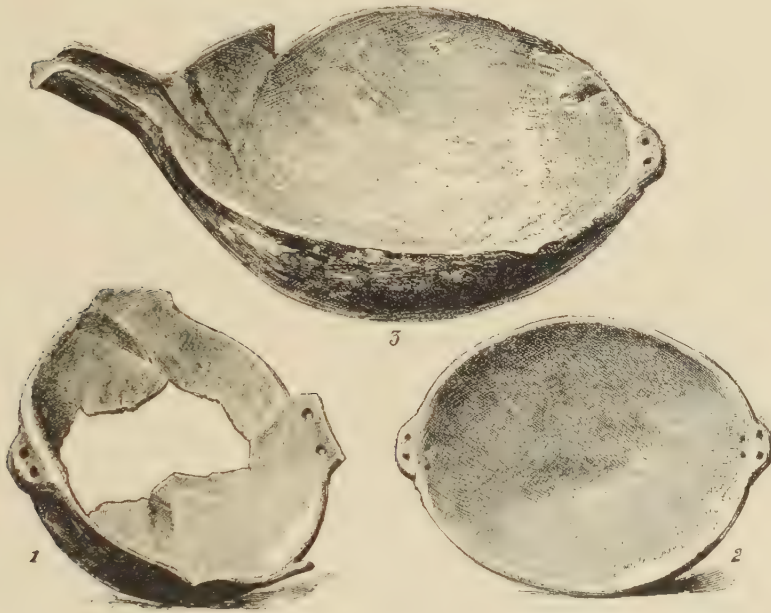


FIG. 162. — Bols chypriotes à anse percée.

différente, les fraudes commises par les ouvriers (1), ont longtemps fait croire que les techniques céramiques étaient à tel point confondues à Chypre que toute chronologie était illu-

(1) M. S. REINACH, *Chron. d'Orient*, I, pp. 173-174, en cite une fort instructive. Profitant d'une absence de M. Richter, ses ouvriers enfouissent des vases d'époque ancienne dans des tombeaux d'époque romaine. « M. Richter, étonné de trouver des vases de style archaïque à côté de lampes romaines, mais ne suspectant pas encore la fraude (il n'en fut instruit que quatre ans après), releva ce fait singulier dans les *Mittheilungen* de l'Institut allemand, 1881, p. 194, et M. Perrot le signala à son tour (*Hist. de l'art*, t. III, p. 732), d'après le témoignage de M. Richter. »

soire. On faisait valoir que, de nos jours encore, les Chypriotes usaient de vases qui rappellent les récipients archaïques.

Il se peut que des survivances subsistent au milieu de l'évolution des styles ; mais on paraît avoir accepté trop facilement cette permanence des techniques primitives à Chypre jusqu'à



FIG. 163. — Cruche chypriote à décor en relief.
Musée de Saint-Germain. Hauteur: 0 m. 16.

notre époque (1). Peut-être faut-il tenir compte d'autres influences plus récentes, par exemple des apports de populations asiatiques qui se sont produits depuis la conquête musulmane, populations restées à un stade céramiste très inférieur. Ce serait une répétition, à l'époque moderne, du phénomène que la Grèce a connu au temps de la céramique géométrique dite du Dipylon. Il est significatif, à ce point de vue, de comparer les vases actuellement en usage à Chypre avec tel récipient (fig. 160) fabriqué de nos jours par certains groupes arriérés d'Asie Mineure (2).

D'autre part, il est certain qu'un type céramique, tombé en défaveur, se perpétue longtemps dans la poterie commune. Le

(1) OHNEFALSCH-RICHTER, *Parallelen in den Gebräuchen der alten und der jetzigen Bevölkerung von Cypern*, dans *Abhandl. d. Berliner Gesellschaft f. Anthropologie*, 1891, pp. 34-44; cf. *Kypros*, pl. 34-35.

(2) Le couvercle tourne autour d'un axe à gauche; il se rabat à la fois sur le goulot central et sur le bec d'écoulement à droite. Non seulement le décor incisé, mais aussi les deux anses réduites et les trois pieds se retrouvent dans la céramique chypriote primitive.

classement céramique est chose relative; il doit s'entendre des types en faveur, et, dans la réalité, il n'atteint pas la rigueur qu'un exposé systématique suppose. Nous suivrons, dans l'ensemble, le classement institué par MM. Myres et Ohnefalsch-Richter pour le *Cyprus Museum Catalogue* (1). M. Myres a pris soin d'en vérifier les conclusions par des fouilles méthodiques sur des sites d'âge différent (2).

A) *Céramique subnéolithique*. — Caractères principaux : terre grossière, mal épurée; vases faits à la main; décor incisé assez lourd et très simple. On a rapproché cette céramique des vases trouvés dans les plus anciennes couches du site d'Hissarlik. Elle se rattache tout aussi étroitement à la céramique égéenne subnéolithique des plus anciennes tombes des Cyclades, du moins comme technique, car les formes chypriotes, volontiers sphériques, sont assez particulières.

L'exemple que nous reproduisons (fig. 161) porte une anse développée et conserve symétriquement une petite anse de type très ancien. Celle-ci devait servir à passer le lien destiné à retenir le couvercle. Le décor incisé est rempli de matière blanche.

B) *Céramique de l'âge du cuivre. Engobe lustré à la main; décor en relief ou incisé*. — 1. Nous arrivons à la véritable céramique de l'âge du cuivre, celle qui est née et s'est développée à cette époque. Cette céramique ignore le décor peint, mais elle use soit de l'incision, soit du relief, et emploie un engobe prenant un beau brillant par lissage à la main.

(1) Dans le détail, nous devons signaler quelques différences, ne serait-ce que pour éviter d'en rendre responsable M. Myres. Ainsi, dans le classement du savant anglais, les bols décrits ci-après sous B, 1, ne trouvent pas place. Nous n'attribuons une valeur réelle à l'absence de peinture que lorsqu'elle caractérise une époque. La distinction générale entre céramique peinte et céramique non peinte entraîne les idées fausses qui s'aggravent dans les résumés comme celui de WALTERS, *History of ancient Pottery*, I, pp. 236-256, où elles se compliquent d'une chronologie peu admissible que M. WALTERS a rectifiée, d'ailleurs, dans son excellent *Catalogue of the Greek and Etruscan Vases in the British Museum*, vol. I, part. II, Londres, 1912. Le classement de M. Myres est parfait pour cataloguer les pièces d'un musée et M. G. NICOLE (*Catalogue des vases chypriotes du Musée d'Athènes et Catalogue des vases chypriotes du musée de Constantinople*, Genève, 1906) en a fait usage; mais, au point de vue didactique, il a l'inconvénient de ne pas faire apparaître la suite chronologique.

(2) MYRES, *Journal of Hellenic Studies*, XVII (1897), p. 134 et suiv.

Mais à côté de cette céramique caractéristique, certains vases sans décoration ont de l'intérêt. Ce sont de grandes coupes ou bols, de 30 à 40 centimètres de diamètre, avec ou sans bec et dont l'anse pleine est constituée par un renflement percé de deux trous dans lesquels on pouvait passer un lien.



FIG. 164. — Cruche chypriote à décor incisé. Musée de Saint-Germain. Hauteur : 0 m. 18.

Si le bol porte un bec (fig. 162, 3), l'anse percée de deux trous est ménagée sur le bord opposé au bec. Quand ce dernier fait défaut, on a deux anses diamétralement opposées (fig. 162, 2) qui facilitent la manœuvre. La figure 162, 1, offre un système plus complexe : une anse verticale percée, opposée à l'anse horizontale percée (1). Les exemplaires de ces vases, prototypes des bols à décor géométrique peint, et destinés sans doute comme eux à renfermer le laitage, sont rares aujourd'hui. Et cependant, au rapport de M. Ohnefalsch-Richter, un ou plusieurs de ces bols ne manquent presque jamais dans les plus anciennes tombes d'Alambra

et de Haghia Paraskévi. Il est vrai que leur forme et leur argile grossière, mêlée de gravier, les rendent très friables; le plus souvent on n'en recueille que des fragments. De plus, ne portant aucun décor, ces vases n'ont jamais eu la faveur des ama-

(1) Le n° 1 de notre figure 162 a été reproduit par DUEMLER, *Athen. Mittheil.*, 1886, p. 209, II. Beilage, fig. 3. Le n° 3 est insuffisamment dessiné dans OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 168, 4 b.

teurs. Nous relevons à ce sujet, dans le dossier Richter-Cartailhac, un détail typique. Avant l'occupation anglaise, les paysans avaient ouvert près d'Alambra, sans autorisation ni contrôle, des centaines de tombes des âges du cuivre et du bronze. Ils vendirent les objets découverts aux consuls de Larnaca, à M. H. Lang et surtout à L. Palma di Cesnola qui payait fort cher. Ce dernier a signalé le fait de la trouvaille (1), mais en le dénaturant à son profit. Non seulement Cesnola n'a pas entrepris de fouilles à Alambra, bien qu'il l'ait affirmé, mais il n'était même pas présent lors de l'ouverture clandestine des tombes. Tout ce qu'il a écrit sur ce point est erroné, notamment son affirmation que, dans ces tombes, la céramique lustrée rouge à décor incisé était mêlée à des miroirs de métal et à des figurines en terre cuite peinte.



FIG. 165. — Cruche chypriote. Musée du Louvre.

Les villageois d'Alambra éprouvaient quelque difficulté à écouler les pièces les plus anciennes, « personne ne voulait

(1) CESNOLA-STERN, *Cyprern*, pp. 82-83. Voir certaines rectifications aux affirmations de Cesnola dans S. REINACH, *Chroniques d'Orient*, I, p. 198.

acheter des objets si laids (1) »; du nombre étaient les bols à anse pleine trouée. Les paysans reprenaient alors le chemin d'Alambra avec leurs bêtes chargées de ces antiquités. Les grands bols servaient de cible dans les jeux du village; on jouait de l'argent ou du vin à qui casserait le vase d'un jet de pierre.

2. Un perfectionnement céramique marque les débuts de



FIG. 166. — Petite marmite chypriote avec couvercle. Décor incisé. Musée de Saint-Germain. Hauteur : 0 m. 15.

l'âge du cuivre : on recouvre le vase d'un engobe de terre fine noire ou rouge et on lui donne un beau brillant en le polissant à la main, soit avec une pierre, soit au moyen d'une dent de cheval (2). Le décor, quand il existe, est en relief ou incisé. Les ornements en relief sont souvent des cercles horizontaux et des lignes sinueuses comme dans

figure 163 où l'on voit en haut du goulot deux yeux nettement tracés qui se maintiendront dans les techniques plus avancées. Ce sont encore des protubérances ou bossettes percées d'un trou, pour multiplier les points de suspension, des godrons verticaux, des figurations de serpents, mouflons, arbres, etc. On collait parfois tout autour du vase, dans la terre encore molle, des vases miniatures, des arbres ou des animaux divers, et cette pratique survécut longtemps à Chypre. Les vases indigènes de cette époque n'ont pas de pied tourné. La décoration en relief s'associe souvent au décor incisé (fig. 165).

(1) OHNEFALSCH-RICHTER, dossier Richter-Cartailhac.

(2) *Cyprus Mus. Cat.*, p. 36. C'est la classe désignée par M. Myres sous le nom de *Red Polished Ware*.

3. Le décor incisé sur les vases à engobe brillant rouge ou noir se distingue du style géométrique dit subnéolithique en ce que le trait tend à devenir peu profond, comme il arrive toujours avec les pâtes fines. La matière calcaire blanche (fig. 164 et 165) dont il est rempli, fait ressortir vivement les hachures, zigzags, losanges, damiers, cercles concentriques. La technique de ces vases est identique à celle de la poterie

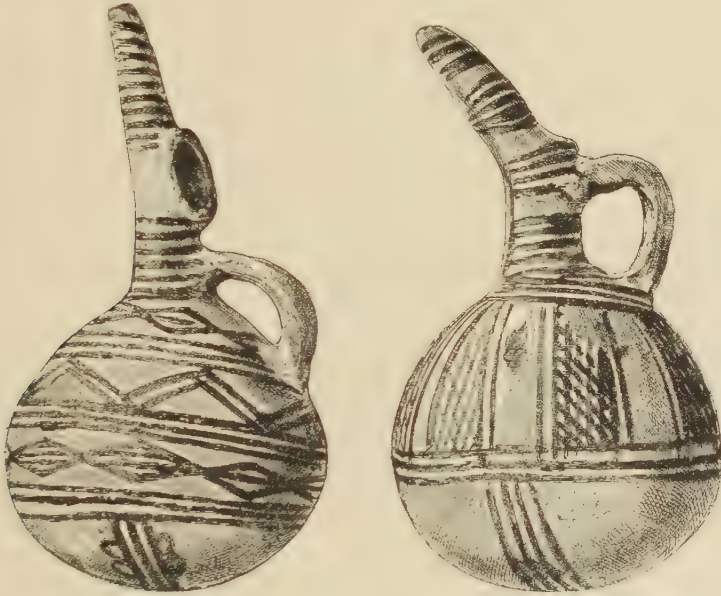


FIG. 167. — Cruches chypriotes peintes. Musée de Saint-Germain.
Hauteur : 0 m. 15.

primitive des Cyclades (1). Toutefois, la différence est assez sensible, dans le décor et surtout dans la forme, pour reconnaître ici et là des types locaux.

Nous reproduisons, figure 166, une forme rare, une sorte de petite marmite sphérique avec couvercle plat et carré, qui devait servir à préparer des parfums. Quatre anses verticales percées d'un trou permettaient de suspendre le vase au-dessus du foyer. La couverte est rouge lustrée.

A cette époque, ni le tour ni le pied circulaire n'étant connus,

(1) Voir ci-dessus, p. 107 et suiv., la céramique classée sous 1 b.

les céramistes peuvent donner libre carrière à leur imagination dans l'élaboration des formes. A côté de bols avec ou sans bec, de cruches ou œnochoés à une anse et à long col, d'amphores à deux anses, de marmites à trois pieds, on trouve une grande variété de vases fantaisistes : conjugués ou en forme d'animaux.

Les tombes les plus anciennes de l'île (âge du cuivre) ne contiennent que des vases des types précédents. Dans ces tombes, les armes et outils en métal sont rares; on se servait encore des instruments en pierre dont nous avons décrit plus haut des spécimens trouvés précisément dans de pareilles conditions. La technique à relief ou à incision se prolonge jusqu'en plein âge du bronze, mais avec des modifications aisées à reconnaître.

4. C'est ainsi qu'apparaissent, à une époque plus récente que la technique lustrée, des vases de forme identique, à décor en relief ou incisé, mais recouverts d'un enduit noirâtre ou gris foncé mat (1). Avec ce type de vases qui se prolonge jusqu'à l'époque mycénienne, les instruments en métal sont communs.

C) *Céramique du premier âge du bronze. Décor géométrique rectilinéaire, peint en mat sur engobe. Céramique commune à relief ou peinte.* — 1. Dans les Cyclades, le décor géométrique peint sur engobe ne remonte pas aussi haut que les vases à engobe rouge ou noir lissé et à décor en relief ou incisé. Il en est de même à Chypre. Si les vases à engobe lissé correspondent assez bien à l'âge du cuivre, la peinture ne fait guère son apparition qu'avec le bronze.

Les observations de M. Ohnefalsch-Richter ont été confirmées par les fouilles de M. Myres à Kalopsida (district de Famagouste) où les plus anciennes tombes ne contenaient que de la céramique rouge lissée non peinte. Dans les tombes plus récentes et de l'âge du bronze, la poterie peinte était mélangée à une céramique rouge peu brillante dégénérée. Ces dernières tombes ont livré des ornements égyptiens les uns importés,

(1) *Cyprus Mus. Cat.*, p. 37 : *Black Slip Ware*. Cf. MYRES, *Journal of Hellenic Studies*, 1897, pp. 136-137 (tombe 10).

les autres imités dans le pays. Ces ornements ne peuvent être plus anciens que la XII^e dynastie égyptienne; mais ils sont antérieurs à la XVIII^e (1), ce qui témoigne que les limites du premier âge du bronze à Chypre sont les mêmes qu'en Crète.

Dans cette première céramique peinte (2), le vase est recouvert d'un engobe blanc sur lequel sont peints en noir mat ou en rouge plus ou moins brun, et également mat, des traits parallèles ou qui se recoupent. Le décor est extrêmement monotone et limité aux lignes simples parfois ondulées, au quadrillage ou aux losanges (fig. 167 et

168. Les formes diffèrent peu de celles de la classe précédente (B). Le tour fait encore défaut et les vases d'allure fantaisiste abondent. Celui que nous reproduisons (fig. 168) porte une anse attachée à une sorte d'outre. Au

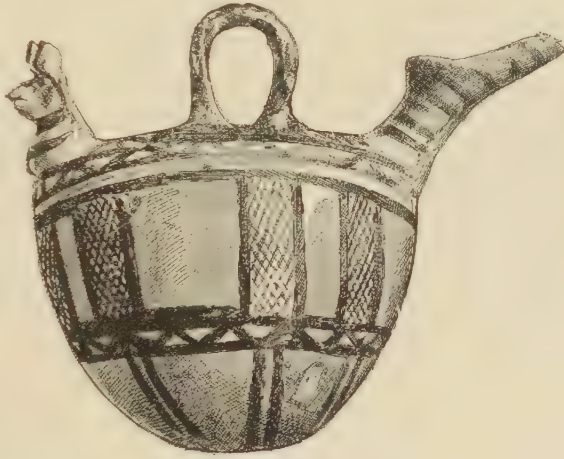


FIG. 168. — Vase chypriote peint. Musée de Saint-Germain. Hauteur : 0 m. 14.

décor peint sont fréquemment associées des protubérances percées d'un trou, sans doute pour multiplier les points de suspension. Sur la cruche à large col cylindrique de la figure 170, la petite anse devait servir non à suspendre le vase, mais plutôt à fixer le lien retenant le couvercle.

2. Un décor, formant une variété plus récente, est constitué par un quadrillé, plus ou moins serré, qui s'allonge généralement en longues bandes. Parfois s'y mêle une ligne sinueuse.

(1) MYRES, *Journal of Hellenic Studies*, 1897, p. 138 et suiv.

(2) Céramique dénommée *White Ware* dans *Cyprus Mus. Cat.*, p. 38. M. MYRES, *ibid.*, p. 39, signale une céramique peinte en rouge mat sur enduit noir brillant (*Black Glaze Ware*) dont les exemplaires sont très rares.

(fig. 169-171). Ainsi sont ornés en noir — passé au brun — de nombreux bols hémisphériques, avec ou sans bec et munis d'une ou deux anses horizontales à deux branches se rejoignant en arc ogif (fig. 168 et 170). La peinture est posée sur un engobe de lait de chaux très épais, les traits noirs ne vont pas jusqu'au-dessous du vase (1).

Les bols de ce type apparaissent vers la fin du premier âge du bronze et sont très en faveur pendant le second âge du bronze, autrement dit à l'époque mycénienne. Il n'est pas exact de dire que ces bols hémisphériques, à décor caractéristique,



FIG. 169. — Vases chypriotes peints.
(Musée du Louvre.)

sont uniquement de cette dernière époque. En effet, un exemplaire a été trouvé à Théra, au-dessous du tuf ponceux (2). Or, nous avons vu précédemment qu'on pouvait dater assez exactement, par

rapport aux installations de Phylacopi (Milo) et de Cnosse, la catastrophe qui détruisit la primitive Théra. Ce fut avant la fin de la seconde ville de Phylacopi, au temps du second palais de Cnosse. La céramique représentée par les bols chypriotes que nous étudions, plus récente que la céramique primitive peinte du § C 1, apparaît antérieurement au quinzième siècle avant notre ère. Toutefois elle se prolonge plus tard, car elle est fréquemment associée aux vases mycéniens. Dans les fouilles de Phylacopi, quelques fragments de vases chypriotes importés — argile claire et dessin géométrique peint d'un ton noirâtre — ont été rencontrés au niveau où commençait l'importation de la céramique mycénienne (3).

La diffusion de cette céramique chypriote est tout à fait re-

(1) *Cyprus Mus. Cat.*, pp. 39-40 : *White Slip Ware*.

(2) Fouqué, *Santorin*, pl. 42, 6.

(3) *Excavations at Phylacopi*, p. 158, fig. 148, et p. 163.

marquable. Nous avons noté sa présence à Théra et à Milo, il faut encore mentionner les fragments trouvés sur l'Acropole d'Athènes, à Hissarlik (1), à El-Amarna (2) et à Saqqara (3), enfin, comme on le verra ci-après (chap. vi, § II) en Syrie.

3. On a longtemps placé sous la XII^e dynastie égyptienne, mais on rapporte aujourd'hui au temps des Hyksos (4), des vases à anse et à col étroit fabriqués avec une terre noire souvent lustrée et décorée de points formant chevrons ou triangles. Des spécimens de cette céramique ont été trouvés non seulement à Chypre, mais aussi en Égypte, en Palestine, à Hissarlik et en Crète. On ignore quel est son centre de diffusion (5).



FIG. 170. — Vase chypriote peint. *Cypr. Mus.*, n° 334. Hauteur : 0 m. 14.

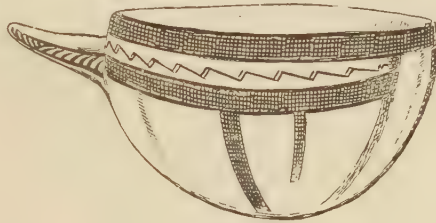


FIG. 171. — Bol chypriote peint. *Cypr. Mus.*, n° 303. Diamètre : 0 m. 20.

D) Céramique du second âge du bronze ou cypro-mycénienne.

1. Une classe de vases que nous retrouverons également en Égypte, mais surtout en Syrie où on les a dénommés *bilbil*, répond à la céramique commune que M. Myres dénomme *Base-Ring Ware* (6) et M. G. Nicole « céramique imitant le cuir (7) ».

(1) H. SCHMIDT, dans DOERPFFELD, *Troja und Ilion*, I, p. 287 et fig. 182.

(2) FLINDERS PETRIE, *Tell el-Amarna*, p. 17, avec de la céramique mycénienne.

(3) WALTERS, *Journal of Hell. Studies*, 1897, p. 74.

(4) FIMMEN, *Zeit und Dauer d. kret.-myk. Kultur*, pp. 49-50.

(5) C'est la classe dénommée *black punctured ware*; MYRES, *Journal of Hellenic Studies*, 1897, p. 145; *Cyprus Mus. Cat.*, pp. 37-38; EVANS, *Journal of the Anthropol. Institute*, 1900, p. 202.

(6) *Cyprus Mus. Cat.*, p. 37. M. EVANS, *Journal of Anthropol. Inst.*, 1900, p. 203, a observé que le terme était mal choisi puisque certains de ces vases sont à fond plat, sans pied circulaire rapporté.

(7) G. NICOLE, *Catalogue des vases chypriotes du musée d'Athènes et Catal. des vases chypr. du musée de Constantinople*. Dans le premier, p. 7, l'auteur penche pour l'origine syrienne de certains de ces vases, ce qui nous semble peu vrai.

Ces vases sont revêtus d'une couverte foncée ayant pris un ton brun. Les ornements (fig. 243) sont des reliefs très simples (serpents, paires de cornes, doubles ou triples godrons) ou des traits peints en blanc mat imitant la vannerie, plus rarement des incisions. Cette céramique commence un peu avant l'époque mycénienne. Il s'agit bien de poterie vulgaire, car le travail est fort négligé et l'on s'inquiète d'autant moins d'équilibrer



FIG. 172. — Vase mycénien trouvé à Chypre.
Musée de Saint-Germain. Hauteur : 0 m. 16.

le vase qu'on lui donne un fond plat ou plus souvent un pied circulaire. Telle est, par exemple, l'œnochoé dont l'anse s'insère au milieu du col, fréquemment renforcé en ce point par un ou deux petits renflements en forme de tores.

2. On a longtemps douté qu'il y ait eu à Chypre une époque mycénienne, car on avait trouvé peu de céramique mycénienne jusqu'en 1894 et 1895, où les fouilles dirigées par

M. Murray sur les sites d'Amathus, de Curium et de Salamis, modifièrent complètement cette impression. M. Murray et ses collaborateurs ont découvert, surtout à Salamis (Enkomi), de riches bijoux en or, des ivoires sculptés, une abondante céramique, qui attestent la pénétration profonde de la brillante civilisation mycénienne (1).

Il est vrai que l'on a tout d'abord refusé aux trouvailles semblable, car pourquoi les uns et pas les autres ? Il faut prendre garde que, dans *Excavations in Palestine*, p. 85, il est dit *par erreur* que les vases de la classe « imitant le cuir » ne se rencontrent à Chypre qu'après l'époque mycénienne.

(1) A. S. MURRAY, A. H. SMITH, H. B. WALTERS, *Excavations in Cyprus*, Londres, 1900.

d'Enkomi le caractère vraiment mycénien (1). Mais M. Evans a montré l'impossibilité de descendre après l'époque que l'on désigne aujourd'hui comme Minoen moyen III (2). M. Marshall a complété cette démonstration de la manière la plus précise en s'appuyant, d'une part, sur les synchronismes avec l'Égypte, et de l'autre sur la comparaison avec les trouvailles mycéniennes du continent (3).

Huit tombes ont fourni des scarabées ou des bagues égyptiennes qui s'étagent des derniers temps de la XVIII^e dynastie jusqu'à la XXI^e dynastie. La plus ancienne de ces tombes (tombe n° 93) a même fourni deux documents concordants : une bague d'argent (4) au nom d'Aménophis IV (1375-1358) et un scarabée (5) de la fin de la XVIII^e dynastie. Les trouvailles d'Enkomi étant à peu près homogènes, on peut déduire de ce qui précède qu'elles recouvrent toute la période comprise entre le début du XIV^e



Fig. 173. — Vase mycénien trouvé à Chypre. Musée de Saint-Germain. Hauteur : 0 m. 12.

siècle et la fin du XI^e (6). On exceptera quelques tombes

(1) MURRAY, dans *Exc. in Cyprus*; encore HOGARTH, dans *Ionia and the East*, p. 54 et suiv., qui invoque le dépôt de fondation du temple d'Artémis à Éphèse. A vrai dire, si ce dépôt offre encore des traces d'influences mycéniennes, le style est assez différent et manifestement plus récent.

(2) A. J. EVANS, *Journ. Anthropol. Institute*, 1900, pp. 199-220. M. WALTERS qui a abondé (*History of ancient Pottery*) dans le sens de M. Murray, adopte maintenant des dates plus élevées.

(3) MARSHALL, *Catalogue of the Jewellery in the British Museum*, 1911, p. 17 et suiv. M. Marshall, se fondant sur les renseignements qui lui ont été donnés par M. Hall, attribue à la fin de la XVIII^e dynastie, soit au quatorzième siècle, les tombes 93, 66 et 67; aux XVIII^e-XIX^e dyn. (quatorzième-treizième siècles) les tombes 79 et 84; à la XX^e dyn. (douzième siècle) la tombe 24; aux XIX^e-XXI^e dyn. (treizième-onzième siècles) les tombes 2 et 19.

(4) *Excav. in Cyprus*, pl. IV, 617.

(5) *Ibid.*, pl. IV, 608.

(6) POULSEN, *Jahrbuch Arch. Inst.*, 1911, pp. 215-248, est arrivé de son côté

qui appartiennent déjà à l'âge du fer et sont à classer au X^e siècle.

Le même résultat s'impose si l'on compare les objets sortis de ces fouilles avec les produits des autres sites. L'analogie est grande avec les ornements provenant des tombes de la ville basse de Mycènes, de la tombe à coupole de Spata et de la nécropole de Ialysos. Près de Larnaca, le site de Hala Sultan Tekké, qui a fourni des objets tout à fait comparables à

ceux d'Enkomi, a livré un scarabée de la XVIII^e dynastie (1).



FIG. 174. — Vase mycénien de Chypre. Musée du Louvre.

Avant l'époque mycénienne proprement dite, la céramique crétoise de Kamarès, celle aussi du Palace style, avaient pénétré à Chypre (2) ; les fragments recueillis attestent déjà l'activité des relations commerciales. A l'époque mycénienne, il ne s'agit plus seulement d'importation, mais d'imitation.

3. La céramique cypromycénienne est faite au

tour avec une terre jaune pâle et très fine, revêtue d'un engobe brillant. Une classe plus grossière est faite à la main et en terre blanche. Nos figures 173 et 174 montrent une forme et une décoration courantes. Un motif plus compliqué, très en faveur,

aux conclusions suivantes : les tombes 84, 88 (couche inférieure) et 57 pourraient être antérieures à 1500 ; les tombes 84a, 88 (couche supérieure), 69, 66, 93, 16, 19, 86, remonteraient aux quinzième-quatorzième siècles ; les tombes 79, 91, 45, 48 aux quatorzième-treizième siècles ; les tombes 2, 17, 58, 97, 73 aux douzième-onzième siècles. Il nous semble que la limite haute proposée par M. Poulsen est un peu trop élevée.

(1) MARSHALL, *op. cit.*, p. XVII.

(2) E. J. FORSDYKE, *Minoan pottery from Cyprus*, dans *J. H. S.*, 1911, pp. 110-118.

est la représentation du char (fig. 156). On reproduit le taureau avec prédilection; le vase de notre figure 174 place cet animal dans le décor mycénien caractéristique dont on trouvera (fig. 175) la survivance jusqu'à l'âge du fer (1).

A l'époque mycénienne, beaucoup plus qu'au premier âge du bronze, appartient la céramique à décor géométrique peint, étudiée plus haut sous C 2; nous avons cru, cependant, devoir la signaler dès son apparition.

E) *Céramique gréco-phénicienne*. — 1. L'époque qu'on est convenu d'appeler gréco-phénicienne se place entre la civilisation mycénienne et le début des temps classiques. C'est le premier âge de l'industrie du fer (ci-après, § VI). On lui assigne l'intervalle compris entre 1100 et 600 avant notre ère.

L'ébranlement qui atteint le monde égéen au douzième siècle, bientôt suivi de l'invasion doriennne, eut pour conséquence de laisser le champ libre aux entreprises des Phéniciens, qui fondent au loin d'importantes colonies et s'installent à Chypre. Une des plus anciennes inscriptions phéniciennes est la dédicace au Baal-Lebanon, trouvée en 1877 dans la région de Limassol. Elle atteste qu'au huitième siècle avant notre ère au plus tard, une colonie de Phéniciens (*Qarṭadachāt*, Villeneuve) à Chypre, était gouvernée par un sujet de Hiram II, roi des Sidoniens, c'est-à-dire des Phéniciens du Sud (2).

Ce document épigraphique appuie le témoignage de l'historien juif Josèphe qui savait encore que Citium — probablement voisine de *Qarṭadachāt*, — avait, du dixième au huitième siècle et plus ou moins régulièrement, payé tribut au roi de Tyr (3). Ces rapports intimes entre Chypre et la Phénicie déterminèrent, d'une part, une influence industrielle plus marquée de Chypre sur la Phénicie et, de l'autre, l'introduction plus suivie dans l'île d'éléments orientaux et égyptiens. D'autant qu'en 709 av. J.-C., Sargon, roi d'Assyrie, complète

(1) La publication de M. Murray, *Excav. in Cyprus*, fournit une abondante reproduction des représentations cypro-mycéniennes. Les vases du Louvre ont été publiés par M. EDMOND POTTIER, *Bulletin de Corresp. hellén.*, 1907, pp. 228-269.

(2) *Corpus Inscr. Sem.*, I, 5.

(3) JOSÈPHE, *Contra Ap.*, I, 18; *Antiq.*, VIII, 5, 3; X, 14.

sa conquête de la Phénicie par celle de Chypre (1). Asarhadon et Assourbanipal reçoivent le tribut de douze rois de l'île, désignée dans leurs textes sous le nom de *Yavnan* (Ionie).

2. En ce qui touche la céramique, l'influence des colonies phéniciennes installées à Chypre devait fatalement être faible, puisque la Phénicie a peu pratiqué la peinture sur vases et a sur-



FIG. 175. — Céramique gréco-phénicienne. Musée du Louvre.

tout subi l'influence chypriote. La céramique en faveur dans l'île à cette époque conserve le contact avec le style géométrique contemporain de Grèce (style du Dipylon). Certaines formes et certains ornements mycéniens se perpétuent tandis que s'affirme l'empreinte orientale et égyptienne. Ainsi abondent les fleurs de lotus et s'élabore la palmette dite phénicienne, dont nous essaierons de montrer les contacts avec Chypre (ci-après, chap. vi).

(1) Stèle de Sargon trouvée à Citium, aujourd'hui au musée de Berlin.

Dans cette céramique, la silhouette humaine se rattache souvent à l'art assyrien hybride d'Asie Mineure et du nord de la Syrie. On comparera à tel vase de cette époque (1), la scène de chasse sculptée sur la boîte d'ivoire, trouvée à Enkomi, qui peut dater du dixième ou du neuvième siècle avant notre ère (fig. 199).

En général, la terre employée est blanche ou légèrement jaunâtre. Sur l'engobe plus ou moins fin, les ornements sont peints, soit en noir mat — fourni par une terre d'ombre commune à Chypre qui passe difficilement au rouge sous l'action du feu, — soit en un rouge pourpre avec lequel on remplit les espaces esquissés par un trait noir. La grande hydrie que nous publions (fig. 175) est remarquable par le mélange des influences qu'elle atteste. Le style géométrique du Dipylon est représenté par la zone de grecques; les survivances mycéniennes se mêlent aux motifs orientaux dans la scène principale où l'on voit deux taureaux affrontés, de part et d'autre de l'arbre sacré traité en palmette. Les animaux sont représentés la tête inclinée, comme flairant la fleur de lotus qui s'ouvre de chaque côté du pied de la palmette. Le champ est parsemé de bêtes diverses. Au-dessus court une zone de rosaces, motif fréquent sur cette céramique. Autour du col sont figurés des oiseaux de style géométrique séparés par des compartiments décorés de chevrons.

On trouve des œnochoés (fig. 176) avec une sorte de poule d'eau, peinte en rouge et en noir, et deux yeux dans le haut du goulot. L'œnochoé de la figure 201 *n* offre deux poules d'eau affrontées et porte le *svastika* qu'on ne rencontre pas dans l'île à l'âge du bronze, mais qui apparaît dans les Cyclades dès l'époque mycénienne (2).

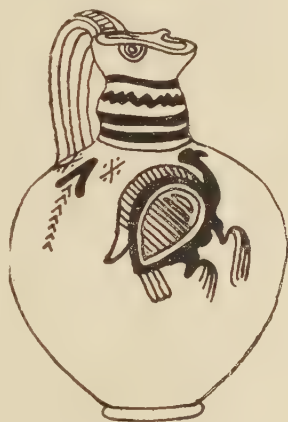


FIG. 176. — Œnochoé chypriote. Hauteur : 0 m. 20.

(1) PERROT et CHIPIEZ, III, pp. 716-717.

(2) *Excav. at Phylakopi*, p. 105 et fig. 97.

Bientôt, l'indication sommaire du corps humain ne suffit plus aux céramistes qui modèlent le col du vase en forme de tête. Quand la cruche est munie d'un bec, ils y transportent la figure humaine et aboutissent ainsi au sujet le plus original de la céramique chypriote, à l'*œnochoé* au type de la verseuse. Les maquettes de verseuses forment une série continue qui remonte, d'après M. Pottier, jusqu'au septième siècle (1).



FIG. 177. — Rhyton en faïence.
Enkomi. British Museum.

3. Une classe fort répandue de vases, souvent en forme de gourde ou de barillet, est décorée de cercles concentriques verticaux tantôt noirs, tantôt rouges (fig. 201, *m*) avec aussi la poule d'eau déjà signalée.

Un autre type conserve les cercles horizontaux superposés de l'époque mycénienne. La monotonie est rompue, à l'occasion, par une frise de fleurs de lotus. Le principal de la décoration est reporté sur le col quand celui-ci offre une surface suffisante : quadrillés, damiers, losanges et triangles, combinés à des rosaces ou à des fleurs de lotus stylisées. D'autres fois, le décor géométrique envahit toute la surface du vase,

notamment la panse. De ce dernier type est la figure 201 *k* qui montre une stylisation fréquente de la fleur de lotus et aussi le *svastika*.

Coroplastes. — On peut, parallèlement à l'évolution des céramistes, suivre les progrès des coroplastes chypriotes. Les deux techniques se tiennent étroitement. Ainsi, aux vases de

(1) EDM. POTTIER, *Catalogue*, I, p. 112. Voir L. HEUZÉY, *Vases à figurines de l'île de Chypre*, extr. de *Gazette archéol.*, 1889.

l'âge du cuivre à couverture rouge lustrée B, se rattachent les idoles plates de la déesse mère au décor incisé et rempli de matière blanche; nous les examinerons plus loin (1). Nous signalerons ici des œuvres d'un caractère plus élevé et dont l'inspiration égéenne, probablement crétoise, n'est pas douteuse. Ce sont les rhytons en faïence trouvés à Enkomi.

L'un d'eux (fig. 177) est modelé en forme de tête de femme. Les cheveux apparaissent au-dessous d'un haut *polos*, les yeux sont largement ouverts, le nez pointu et la bouche mal dessinée. Dans l'ornement au-dessus de l'oreille, nous avons le prototype du couvre-oreille, détail de parure bien chypriote. M. Poulsen a proposé de rattacher cette figure à l'art minoen (2). Il y a quelque chose d'exact dans cette proposition; mais il faut observer que la déesse aux serpents est d'époque plus ancienne (3). Nous devons avoir ici un spécimen de l'art mycénien proprement dit, que l'on connaît d'ailleurs fort mal au point de vue de la faïence. Les rhytons à tête de bœuf et à tête de cheval, ce dernier surtout d'un rendu très souple (fig. 178), attestent une réelle habileté dans le modelage.

IV. — L'industrie du cuivre et du bronze avant l'âge du fer.

1. Les mines de cuivre ont constitué pour Chypre, dans l'antiquité, une grande richesse. Dès qu'apparaît le nom de l'île — sous la forme *Asi* (4) — au seizième siècle avant notre ère, dans les Annales de Thoutmès III, on mentionne sa production de cuivre. On a remarqué que les Keftiou ou Égéens, figurés sur la tombe de Rekhméré, ministre du même pharaon, portaient comme présent des lingots de cuivre (5). Un peu

(1) Voir p. 366 et suiv.

(2) *Jahrbuch Arch. Inst.*, 1911, p. 235.

(3) La tombe 19 d'Enkomi, qui a livré ce rhyton, est précisément datée par une bague qui ne peut être antérieure à la XIX^e dynastie, c'est-à-dire au treizième siècle avant notre ère.

(4) *Asi* est une contraction de Alasia ('rs) qu'on trouve dans d'autres textes égyptiens; voir le papyrus Golenischeff, ERMAN, *Aeg. Zeitschr.*, 1900, pp. 1-14. Sur Alasiotas = Alabiotas, voir en dernier lieu G. HÜSING, *Memnon*, III (1909), 90.

(5) PIGORINI, *Bull. di Paleon. ital.*, 1904, pp. 91-107.

plus tard, vers 1400, les tablettes d'el-Amarna signalent une importation active de cuivre chypriote en Égypte. Comme l'a vu M. W. Max Müller et comme l'a confirmé la mention d'Apollon *Alasiôtas* dans une bilingue de Tamassos, Chypre prend dans ces textes le nom d'Alasia. Plusieurs de ces tablettes, se rapportant aux règnes des Aménophis III et IV, sont adressées par le roi de Chypre au pharaon pour accompagner des envois de cuivre. M. von Lichtenberg estime, contrairement à l'opinion reçue, que ces envois de cuivre en Égypte ne constituaient pas un tribut, mais un article de commerce car, en

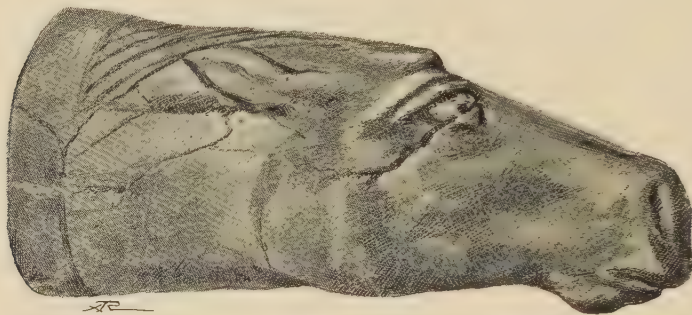


FIG. 178 — Rhyton en faïence. Enkomi. British Museum.

échange, le roi de Chypre demande qu'on lui retourne du métal-argent (1). Le roi de Chypre se dit le « frère » du roi d'Égypte, ce qui paraît le placer à un rang proche de l'égalité, et cependant il lui demande, semble-t-il, de lui envoyer l'huile pour l'onction qui doit consacrer son avènement au trône (2). Que le roi de Chypre ait plus ou moins reconnu la suzeraineté de l'Égypte, cela n'empêche que le point de vue de M. von Lichtenberg est à retenir, car les mines devaient être la propriété du roi. A l'époque romaine, elles sont placées sous l'autorité directe du légat propréteur (3).

Longtemps, le cuivre fut pour l'île un précieux instrument d'échange. Dans *l'Odyssée* (I, 184), Athéna, qui a pris les traits

(1) R. von LICHTENBERG, *Beiträge z. ältesten Gesch. von Kypros*, p. 6 et suiv.

(2) Voir les remarques de O. WEBER, dans KNUDTZON, *Die El-Amarna Tafeln*, p. 1079.

(3) E. OBERHUMMER, *Die Insel Cypern*, p. 179.

d'un marchand, raconte qu'elle va porter du fer à Témésé (Tamassos) pour en rapporter du cuivre (1). Quand il décrit le commerce de Tyr, Ézéchiél (XXVII, 13; cf. 6) cite deux régions où la grande cité phénicienne s'approvisionnait de bronze : les contrées de l'Arménie (Thubal et Mosoch) et l'Ionie. Par ce dernier terme, de même que dans les textes assyriens, il faut entendre Chypre. Dans la Genèse, l'île, citée sous le nom de *Kittim* (Citium), est rangée parmi les descendants de Yavan, éponyme des Ioniens (Ἰωνες). Il faut relever qu'Ézéchiél parle de vases d'airain, donc de produits fabriqués, introduits à Tyr.

Les mines de cuivre étaient réparties autour du Mont Troodos. On en a retrouvé les vestiges près de Soloi (2) et de Marion (Politis Chrysochou, Lysso, Kinoussa), aux environs de Tamassos (Lythrodonda, Lefkara) (3).

Un curieux atelier de fondeur antique a été découvert près d'Enkomi sur le site de l'ancienne Salamis, en 1896.

On est frappé des progrès qu'avait fait déjà l'outillage (fig. 180). La longue pince (n° 1466), les grands racloirs n°s 1464 et 1465) pour agiter le métal en fusion, d'autres racloirs à main, les marteaux, mais surtout les pelles à feu (n°s 1461-1463) sont très logiquement établis. Pour ces dernières on a d'abord fondu une longue tige de bronze terminée par une large plaque rectangulaire. Puis, en réchauffant le métal, on a rabattu le bord de la plaque sur trois côtés. Ce modèle

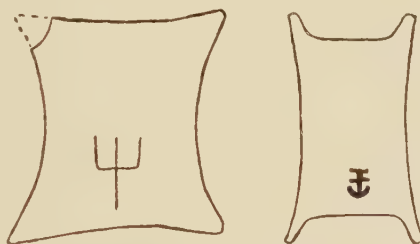


FIG. 178. — Lingots de cuivre trouvés en Crète (à gauche) et à Chypre (à droite).

(1) Depuis STRABON, VI, § IV, 5, on a proposé l'identification avec Témésa ou Tempssa dans le Bruttium. Cette hypothèse reprise par Mosso, *Origini d. civiltà medit.*, pp. 299-300, n'est appuyée d'aucun argument probant comme, par exemple, l'existence d'un dépôt de scories antiques.

(2) Le *Cyprus Mus. Cat.*, p. 4, mentionne près de Katydata-Linou une chapelle qui porte le nom de *Panaghia Skourgiotissa* ou « Notre-Dame des Scories ».

(3) Ces vestiges antiques ont été signalés par A. GAUDRY, *Géologie de l'île de Chypre*, dans *Mémoires de la Société géologique de France*, 1863, pp. 149-314.

se maintiendra longtemps. Bien après que l'on aura appris à souder les angles, on gardera, comme survivance, les oreillettes que déterminaient les pans de métal relevés. Avec ces divers outils, M. Murray a trouvé un lingot ou saumon de cuivre marqué d'un signe (fig. 179) qui rappelle un des caractères (si) du syllabaire chypriote. On connaît aujourd'hui plu-

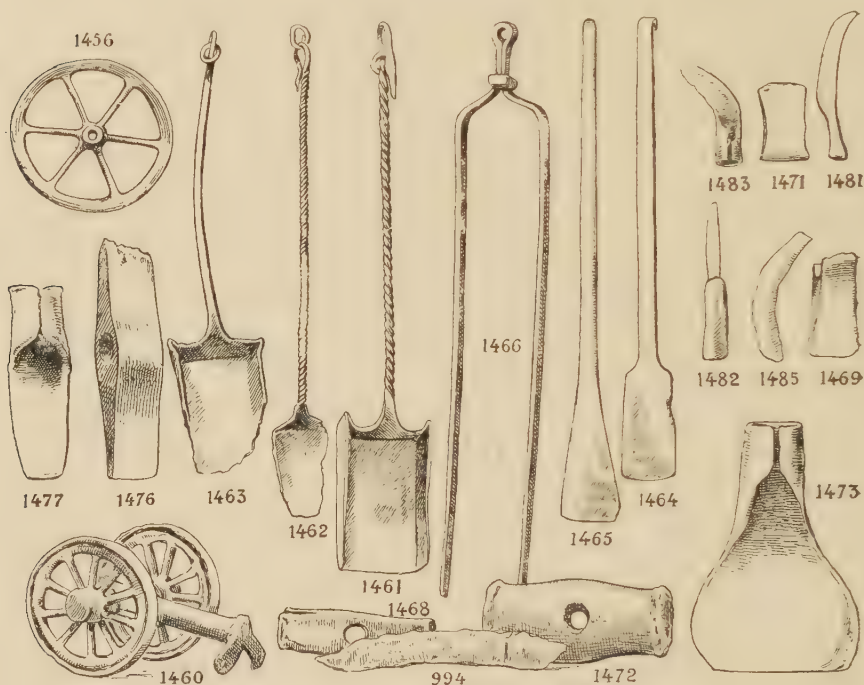


FIG. 180. — Atelier de fondeur à Salamis (Chypre).

sieurs de ces lingots de cuivre et M. Pigorini en a fait le relevé (1) :

Un saumon d'Enkomi (Chypre); 37 kgr. 024.

Dix-neuf saumons du palais de Haghia Triada (Crète) dont cinq avec signe incisé (fig. 179). Poids variant de 27 à 32 kilogrammes.

Trois saumons provenant de Serra Ilixi, près Cagliari (Sardaigne.) L'un pèse 27 kgr. 100; les deux autres 33 kgr. 300.

(1) PIGORINI, *Bull. paletn. ital.*, 1904, pp. 91-107.

Dix-sept lingots de 5 à 19 kilogrammes et deux fragments au musée d'Athènes, trouvés dans la mer à Chalcis (Eubée).

Un lingot à Athènes, provenant de Mycènes.

Il faut ajouter un lingot récemment trouvé à Mochlos (1), en Crète, et un autre à Tylissos de 26 kgr. 5 (2).

La conclusion de M. Pigorini, déjà entrevue par M. Evans (3), est fort intéressante : les saumons de Cagliari proviennent de la mer Égée et remontent au second millénaire avant notre ère. Il est prudent d'écarter les lingots de Chalcis qui, par leur poids, sont à ranger dans une autre série. Restent les saumons d'Enkomi, de Crète et de Sardaigne qui, non seulement sont de haute époque, mais proviennent vraisemblablement de Chypre.

Il n'est pas impossible que les mesures babyloniennes aient déjà été en usage dans la mer Égée comme on l'a vu plus haut ; mais il convient d'être prudent en présence d'éléments aussi disparates, car les poids de ces lingots ou prétendus *talents* varient de 27 à 37 kilogrammes (4).

M. A. Lissauer a appelé l'attention sur les bipennes en cuivre, trouvées en Allemagne, en Suisse et en France, dont la particularité est de présenter un orifice très faible, puisque le diamètre varie de 4 à 15 millimètres pour des haches doubles de 540 à 3.040 grammes. Ce trou n'a pu servir à assujettir un manche ; on ne pouvait y glisser qu'une tige métallique mince ou un lien quelconque. Ces bipennes ne sont certainement pas des outils car, en admettant qu'on les ait emmanchées à la manière des haches plates, on ne comprendrait pas pourquoi elles sont trouées (5).

Sont-ce, comme le propose M. Lissauer, des lingots de faible

(1) DAWKINS, *J. H. S.*, 1908, p. 326.

(2) J. HAZZIDAKIS, *Ephem. archéol.*, 1912, pp. 220-222.

(3) A. EVANS, *Journal of the Anthropol. Institute*, 1900, p. 215.

(4) C'est dire que nous ne croyons pas établie la théorie métrologique de M. EVANS (*Minoan Weights and Mediums of Currency* dans *Corolla Numismatica*, pp. 336-367) que M. Ad. J. REINACH a résumée dans *Revue des études ethn. et sociol.*, 1908, p. 108. Sur les modes de paiement avant la monnaie : REGLING, *Geld vor Einführung der Münze*, dans PAULY-WISSOWA, *Realencycl.*, VII, 1, col. 970 et suiv. (1910) ; JOSEPH DÉCHELETTE, *les Origines de la drachme et de l'obole*, Paris, 1911 ; BABELON, *Dict. des antiq.*, s. *Talentum*.

(5) LISSAUER, *Zeitschrift für Ethnologie*, 1905, p. 519 et suiv. ; p. 1007 et suiv.

poids à valeur monétaire, originaires de Chypre, qu'on groupait au moyen d'un lien enfilé par le trou du milieu pour les transporter aisément ? Il est difficile de le savoir. Ne sont-ce pas plutôt des objets votifs ou à caractère funéraire ? Dans la tombe, ces pseudo-bipennes remplaçaient les armes et outils véritables. Comme *ex voto*, on pouvait les suspendre par un lien dans le sanctuaire. A l'appui, nous citerons les marteaux en pierre, de dimensions réduites et percés également d'un



FIG. 181. — Double hache votive. De l'amphore de Curium.

trou très petit (1), auxquels on ne peut prêter une valeur monétaire. D'ailleurs, la hache double suspendue par un lien est représentée sur certains vases, telle la grande amphore de Curium (2) d'où nous avons tiré notre figure 181 et aussi un vase rhodien du Louvre (fig. 149). Enfin, et cela est décisif, on a trouvé dans la caverne de Psychro, en Crète, de pareilles haches doubles votives portant encore une mince tige de métal passée dans l'orifice central (3). Cependant comme l'observe M. Déchelette (4), notre hypothèse n'exclut pas celle de M. Lissauer.

2. Il est hors de doute, nous l'avons dit, que Chypre a connu une assez longue période pendant laquelle les outils et les armes de métal étaient fabriqués en cuivre à peu près pur. M. Franks a, le premier, donné des analyses de trois pièces entrées au British Museum : une lame de poignard avec arête de faible relief, à soie plate et sans rivet, et deux poignards à hampe. Voici la composition de ces trois pièces :

(1) OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 149, 17 et 18. Longueur : 45 et 37 millimètres. Proviennent de la nécropole de Haghia Paraskévi.

(2) CESNOLA-STERN, *Cypern*, pl. 68 ; PERROT et CHAPIEZ, III, fig. 514 ; OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 89, 1.

(3) HOGARTH, *B. S. A.*, t. VI, p. 118 et suiv.

(4) *Manuel d'archéol. préhist.*, II, 1, p. 403 et suiv.

	Poignard.	Poignard à hampe.	Poignard à hampe.
Cuivre.	97,23	98,40	99,47
Étain	traces	néant	néant
Fer	1,32	0,73	0,38
Nickel.	néant	0,15	0,08
Plomb.	0,08	néant	néant
Arsenic	1,35	traces	traces
Or	0,28	0,30	néant
Soufre	néant	0,31	néant
Phosphore	traces	traces	traces
	100,26	99,89	99,93

M. Franks remarquait : « Il paraît donc que ces trois instruments sont de cuivre presque pur, la présence des autres matières étant due au genre de minerais employés par les anciens fondeurs, qui ne se sont pas souciés d'écarter les impuretés, ou qui n'ont pas su comment le faire (1) ». Cette observation a été vérifiée par la découverte du lingot de Salamis, signalé ci-dessus, dont la teneur en cuivre pur est de 98,05. Au même congrès de Stockholm, M. Nilsson déclarait qu'il possédait deux lames de poignard chypriote en cuivre avec du fer comme impureté notable.

D'autre part, M. Franks signale dans un poignard à deux rivets 88,77 de cuivre, 8,51 d'étain, 0,48 de fer, 1,50 de plomb et des traces de cobalt, nickel et phosphore (2). Une petite pince a donné 91 de cuivre et 9 d'étain; un anneau en spirale 93,8 de cuivre et 6,2 d'étain (3); une tête de lance à douille 6 d'étain (4).

(1) FRANKS, *Compte rendu du Congrès de Stockholm*, 1874, p. 347; cf. MONTELIUS, *Archiv für Anthropol.*, 1892, p. 9; CHASSAIGNE et CHAUVET, *Analyse de bronzes anciens du département de la Charente*, 2^e édit. pp. XII-XIII, n^{os} 85-87. Dans ce dernier ouvrage, le n^o 93 fait double emploi avec le n^o 85. Il faut encore biffer les n^{os} 90 et 91 pour double emploi et aussi le n^o 89 comme ne correspondant pas à une analyse réelle.

(2) FRANKS, *loc. cit.*, p. 348. C'est le n^o 88 de M. Chauvet, *loc. cit.*, dont le n^o 91 est un doublet.

(3) MONTELIUS, *loc. cit.*; S. REINACH, *l'Anthropologie*, 1892, p. 452. Le premier de ces objets est enregistré par CHAUVET, *loc. cit.*, sous le n^o 92, mais le second n'est pas cité.

(4) NILSSON, *Congrès de Stockholm*, 1874, p. 354.

Voici des analyses inédites faites par le docteur Schuchardt, de Goerlitz (Silésie), à la demande de M. Ohnefalsch-Richter et que nous relevons dans le dossier Richter-Cartailhac (1). La première colonne de chiffres a été donnée par un anneau en forme de spirale trouvé par M. Ohnefalsch-Richter, en 1883, dans la nécropole (époque du bronze) de Phœnikiaïes. La seconde colonne est l'analyse d'un poignard acheté par le même explorateur, en 1883, à Alambra :

	Anneau.	Poignard.
Cuivre	65,73	58,98
Étain	23,11	13,18
Chaux	3,89	2,67
Fer	0,62	2,90
Acide phosphorique	0,93	1,69
Acide carbonique.	4,24	14,26
Acide siliceux	1,48	3,52
	100,00	97,20

M. Schuchardt a encore relevé dans une hache trouvée près Alambra en 1883 : 60 de cuivre, 35 d'étain et de petites quantités de fer, chaux, silice. Une scie trouvée en 1883, à Phœnikiaïes, dans un tombeau de transition entre l'âge du bronze et l'âge du fer, a donné du fer assez pur avec un peu de chaux, silice et acide carbonique.

Ces analyses montrent que les conclusions de M. Montelius, d'après lesquelles la teneur en étain des objets chypriotes serait plus faible que celles des bronzes de l'Europe occidentale, ne doivent pas être prises dans un sens absolu. D'autre part, contrairement aux bronzes de Hongrie — où, comme en Mésopotamie, un bronze d'antimoine semble précéder le bronze d'étain, — on ne trouve pas trace d'antimoine dans les bronzes chypriotes.

Avec le dossier qu'il tenait d'Ohnefalsch-Richter, M. Cartailhac nous a confié quatre échantillons de métal que lui avait envoyés le même explorateur. M. O. Boudouard, docteur ès

(1) M. Schuchardt a donné ces analyses en faisant remarquer que les petites quantités de métal mises à sa disposition ne lui permettaient pas de doser avec grande exactitude les éléments à faible teneur.

sciences, préparateur de la chaire de chimie minérale au Collège de France a eu l'extrême obligeance de les analyser (1). Voici les résultats auxquels il est arrivé :

	Hache.	Pincette.	Pincette.	Tête de lance.
Cuivre	96,33	97,4	93,42	86,73
Étain.	néant	néant	néant	11,59
Fer	1,88	0,51	1,53	1,00
Arsenic.	1,27	1,45	4,70	traces
Plomb	0,47	néant	néant	traces
	99,95	99,00	99,65	99,32

En somme, les fondeurs chypriotes ont utilisé d'abord le cuivre plus ou moins pur, tel que les gisements de l'île et le traitement plus ou moins habile du minerai le fournissaient. Après une période assez longue de métallurgie du cuivre, les fondeurs de l'île ont reçu de l'étain et appris à fabriquer l'alliage d'étain qu'on appelle le bronze. L'étain était d'abord rare et cher, les proportions ont augmenté avec le temps et l'extension des relations commerciales (2). On importait de l'étain, de l'or et de l'argent, on exportait du cuivre. Le commerce du cuivre remonte certainement plus haut que le temps de Thoutmès III (vers 1500), où il est signalé pour la première fois. L'activité de ce commerce explique le synchronisme que le tableau placé à la fin de cet ouvrage (pl. XIII) fait nettement ressortir. Le second âge du bronze, c'est-à-dire à forte teneur d'étain, n'apparaît pas seulement vers la même époque dans les diverses parties de la mer Égée (Crète, Cyclades, Troade et Chypre), mais aussi en Égypte. Dans la vallée du Nil, c'est surtout à

(1) M. Boudouard ne disposant pour la première des pincettes que d'un très petit fragment, a fait en plus l'analyse qualitative de la partie oxydée. Formée en presque totalité de cuivre à l'état combiné (oxyde), cette poudre contient très peu de silice, d'oxyde de fer, de chaux, avec des traces de magnésie et de plomb.

(2) On explique encore la faible teneur d'étain, au commencement de la fabrication du bronze, par le fait que l'alliage était obtenu par mélange des minerais d'étain et de cuivre. Ne pouvant employer, pour des raisons métallurgiques, qu'une proportion limitée de minerai d'étain, on obtenait forcément un alliage pauvre en étain. Voir J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéol. préhistorique*, II, I, p. 176. Les deux explications se complètent.

l'arsenic qu'on demande de durcir le cuivre jusqu'au nouvel Empire. A partir de ce moment, on obtient un alliage à forte teneur d'étain, c'est-à-dire environ 1 partie d'étain pour 9 de cuivre, proportion que l'expérience a consacrée comme donnant les meilleurs résultats.

L'importance de la classification, qui distingue une époque du bronze à faible teneur d'étain et une seconde à forte teneur, est non seulement de marquer le développement de l'industrie du métal dans l'île; mais encore de s'adapter aux progrès

des autres industries locales.

Ainsi, pour la céramique, le décor incisé sur vase à couverte rouge brillante correspond à l'âge du cuivre; le décor géométrique peint primitif se rencontre principalement au premier âge du bronze. Le second âge du bronze, époque de grands mouvements maritimes et commerciaux, est défini comme époque mycénienne.



FIG. 182. — Pierres à aiguiser trouvées à Chypre. British Museum.

3. *Pierres à aiguiser.* — Il faut citer ici un accessoire des outils ou armes de cuivre et de bronze : les pierres à aiguiser. Ces pierres en schiste sont, en général, plates et percées d'un ou de deux trous. Des exemplaires que nous reproduisons (fig. 182), celui de gauche, brisé dans le bas, a été trouvé par M. Ohnefalsch-Richter, en 1883, dans une tombe de l'âge du bronze, nécropole de Phœnikiaïis.

Le même explorateur a trouvé, en 1883, près Alambra, dans un tombeau de l'âge du cuivre, une pierre à aiguiser allongée et ronde en schiste, à côté de son récipient de forme correspondante en même pierre, qui devait servir à la faire tremper dans l'eau (fig. 182).

Les pierres à aiguiser en schiste, rares à l'époque du cuivre — comme les objets en métal — sont nombreuses aux époques du bronze et disparaissent quand arrive l'âge du fer.

4. *Haches*. — Aux époques du cuivre et du premier âge du bronze la hache, à Chypre, garde une forme très simple : hache plate, jamais percée (1).

La forme élémentaire est celle d'un trapèze régulier aux côtés peu inclinés. Tel est le n° 12 de notre figure 185. Collection E. Konstantinidès, à Nicosie. Elle a été achetée au village de Varisia, près Lefka, dans la montagne, en excellent état de conservation. Les haches de cette taille sont très rares (2), ce qui s'explique par la coutume, signalée plus haut, d'après laquelle on se contentait souvent de déposer dans la tombe des simulacres. Le Musée de Saint-Germain conserve sous le n° 15.146 une hache d'un type plus primitif encore ; une autre est à la Bibliothèque nationale (3).



FIG. 183. — Pierre à aiguiser et son récipient trouvés dans une tombe chypriote. British Museum.

Cette forme dérive des haches en pierre polie. Bientôt, la nature malléable du métal conduit au tranchant épanoui en courbe, qui donne à l'instrument plus de mordant. L'exemplaire, déjà très évolué, reproduit figure 184, a été trouvé en 1883 par Ohnefalsch-Richter dans la nécropole de Katydata-Linou, et déposé par lui au Cyprus Museum (4). Au talon, les angles sont abattus.

Dans le type de hache primitif, l'épaisseur maxima (voir le n° 10 de la fig. 185) est atteinte au premier tiers de la longueur à partir du taillant. L'exemplaire n° 10 provient de Haghia Pa-

(1) Les objets décrits ci-après sont en majeure partie tirés du dossier Richter-Cartailhac dont nous avons parlé dans la préface. Quelques-uns ont été déjà reproduits, mais sous forme de croquis minuscules et schématiques, sans indications suffisantes, par OHNEFALSCH-RICHTER dans *Kypros* et dans le *Cyprus Mus. Catalogue*. NAUE, dans des revues éphémères et difficilement accessibles comme *The Owl* et *Antiqua*, a donné de meilleures gravures de certains d'entre eux ou d'objets similaires.

(2) Longueur : 219 millimètres ; épaisseur maxima : 7 millimètres ; poids : 629 grammes.

(3) PERROT et CHIPIEZ, III, fig. 635 ; longueur : 150 millimètres.

(4) Longueur : 165 millimètres ; poids : 343 grammes. Les indications du *Cyprus Mus. Cat.*, p. 53, sont insuffisantes pour y retrouver cette pièce. Ce pourrait être le n° 504.

raskévi (1). On peut y joindre le n° 9 de la même figure provenant du même site (2).

Si les haches précédentes ont pu être réellement utilisées, il n'en est certainement pas ainsi du n° 8, figure 185 (3). La protubérance qui fait saillie sur un côté est venue avec la fonte. C'est là un objet destiné à représenter un outil ou une arme véritable, mais inutilisable par lui-même.

Chypre ne connaît la hache double qu'à l'époque mycénienne et c'est, par suite, une forme importée de la mer Égée. On signale treize petites bipennes votives trouvées à Idalion (4) et une double hache (5), qui peuvent remonter à la fin de l'âge



FIG. 184. — Hache chypriote en bronze. Demi-grandeur.

du bronze. M. Murray a trouvé dans la couche mycénienne d'Enkomi (Salamis) un moule de hache double (6). Par contre, la bipenne en bronze, décorée de palmettes, attribuée par M. Montelius à l'âge du bronze (7), est à reporter à l'âge du fer, c'est-à-dire à l'époque gréco-phénicienne. Sur la patère d'Amathonte, on voit des ouvriers occupés à abattre des arbres avec la bipenne (fig. 220). Jusqu'en 1887, M. Ohnefalsch-Richter n'avait rencontré, dans toutes ses fouilles, qu'une hache double, mais en fer et dans un tombeau grec de Poli tis Chrysochou (8).

(1) Longueur du n° 10 : 97 millimètres ; épaisseur maxima : 11 millimètres ; poids : 203 grammes.

(2) Longueur du n° 9 : 113 millimètres ; épaisseur maxima : 9 millimètres ; poids : 215 grammes.

(3) Collection E. Konstantinidès, provenance : Haghia Paraskévi. Longueur : 70 millimètres ; poids : 15 grammes.

(4) *Kypros*, p. 266 ; Collection Cesnola. — Au Cyprus Museum, n° 3825, bipenne miniature en bronze, provenant de Salamis.

(5) Bibliothèque nationale, longueur : 150 millimètres ; PERROT et CHAPIER, III, fig. 634 ; *Kypros*, pl. 136, 4.

(6) MURRAY, *Excavations in Cyprus*, p. 26, fig. 50.

(7) MONTELIUS, *Archiv für Anthrop.*, 1892, p. 10, fig. 2.

(8) Dossier Richter-Cartailhac.

On ne signale pas dans la mer Égée les types plus développés de la hache à talon et de la hache à douille dont la vogue, en Europe, a été considérable.

5. *Poignards et épées.* — La classification des formes de poignard à Chypre n'est pas établie, faute d'observations précises. D'après l'ordre adopté par le *Cyprus Museum Catalogue*, il semble que l'on y considère comme la plus ancienne la lame à trois rivets, puis la lame à soie plate sans rivet, enfin le poignard à longue soie ou hampe recourbée à l'extrémité.

Le nombre des analyses reproduites plus haut n'est pas suffisant pour fonder une classification. Des exemplaires des trois séries de poignards ont été trouvés en cuivre et les témoins archéologiques n'établissent pas nettement la succession des types. D'autre part, on n'a pas découvert dans l'île la forme la plus ancienne, le poignard triangulaire à large base et à rivets, tel que l'ont fourni les fouilles de Crète et des Cyclades. Cela tient probablement à ce que l'évolution vers un type plus achevé a été très rapide à Chypre et que la forme primitive s'y est maintenue moins longtemps qu'en d'autres régions. Le poignard à rivets connu à Chypre est, en effet, d'un type développé et à peu près contemporain des poignards à soie plate non percée et des poignards à hampe recourbée. Avec le temps, on constate la tendance à allonger l'arme et on arrive à fabriquer de véritables épées.

Sous le nom de poignard on notera des objets en bronze qui en reproduisent exactement la forme, mais ne constituent que des simulacres destinés à la tombe. D'autres ont dû simplement servir de couteau. Toutefois, ce dernier se différencie du poignard dès le second âge du bronze, comme le montre le mobilier funéraire de Sinda (fig. 188,3); il est caractérisé en ce qu'il n'offre qu'un seul tranchant (1).

a. — Pour les raisons exposées ci-dessus, le type à rivets sans soie (fig. 185 n^{os} 4, 15, 21) conserve les plus anciennes traditions. Il semble que l'allongement de la lame ait entraîné l'invention de la soie. Deux rivets suffisaient alors pour ba-

(1) Comparer le couteau de fer, fig. 201 f. Pour l'évolution du couteau, voir G. SEYFERT, *Das Messer*, dans *Archiv f. Anthrop.*, Neue Folge, X, 1911, pp. 91-150.

lancer l'effort du bras de levier (fig. 185 n^{os} 5, 6). Avec une soie très longue on se contente même d'un rivet; mais ce modèle ne paraît pas avoir fait fortune (fig. 187). La forme intermédiaire est bien représentée, figure 185, n^{os} 3 et 16.

Les n^{os} 5 et 6 proviennent des fouilles d'Ohnefalsch-Richter à Haghia Paraskévi, en décembre 1884 (1). Le premier a été trouvé dans une tombe avec un cylindre babylonien en hématite portant une inscription cunéiforme, deux poinçons semblables au n^o 43 et une petite pince du type des n^o 44 et 46. Dans la tombe qui contenait le n^o 6, on a relevé une épingle semblable au n^o 7.

Le poignard n^o 3 provient des fouilles d'Ohnefalsch-Richter à Katydata Linou (2); le type à trois rivets est représenté par les n^{os} 4, 15 et 16, type extrêmement fréquent à Chypre à l'époque du bronze (3).

Les n^{os} 20 et 21 sont des poignards à quatre rivets (4).

β. — Les poignards à soie plate sans rivet remontent assez haut. Les n^{os} 17, 18 et 19 de notre figure 185 ont été trouvés en décembre-janvier 1884-1885 dans la même tombe, à Haghia Paraskévi, par M. Ohn.-Richter. Cette tombe est de type ancien : simple fosse de 60 centimètres de profondeur, creusée en terre, de plan à peu près carré, aux coins arrondis. Avec les trois poignards, O.-Richter a trouvé une céramique ancienne, notamment un vase (fig. 186) à décor incisé et à couverte rouge lustrée, sans anses, avec deux trous sur le col pour permettre de passer un lien; mais c'est là une céramique très dégénérée qui n'est pas antérieure au premier âge du

(1) Longueur du n^o 5 : 222 millimètres; épaisseur maxima : 3 millimètres. — Longueur du n^o 6 : 144 millimètres; épaisseur maxima : 3 millimètres; poids : 73 grammes.

(2) Cyprus Museum. Longueur : 172 millimètres; épaisseur maxima : 1 millimètre; poids : 46 grammes.

(3) N^o 4. Cyprus Museum. Katydata-Linou. Longueur : 158 millimètres; épaisseur maxima : 4 millimètres; poids : 61 grammes. — N^o 15. Haghia Paraskévi. Longueur : 129 millimètres; épaisseur maxima : 3 millimètres; poids : 32 grammes. — N^o 16. Collection E. Konstantinidès. Haghia Paraskévi. Longueur : 132 millimètres; épaisseur maxima : 3 millimètres.

(4) N^o 20. Collection E. Konstantinidès. Haghia Paraskévi. Longueur : 87 millimètres; épaisseur maxima : 2 millimètres; poids : 12 grammes. — N^o 21. Haghia Paraskévi. Longueur : 101 millimètres; épaisseur maxima : 2 millimètres; poids : 24 grammes.

bronze. Les chevrons incisés sous les trous paraissent simuler une tête humaine. A noter encore un grand coquillage marin.

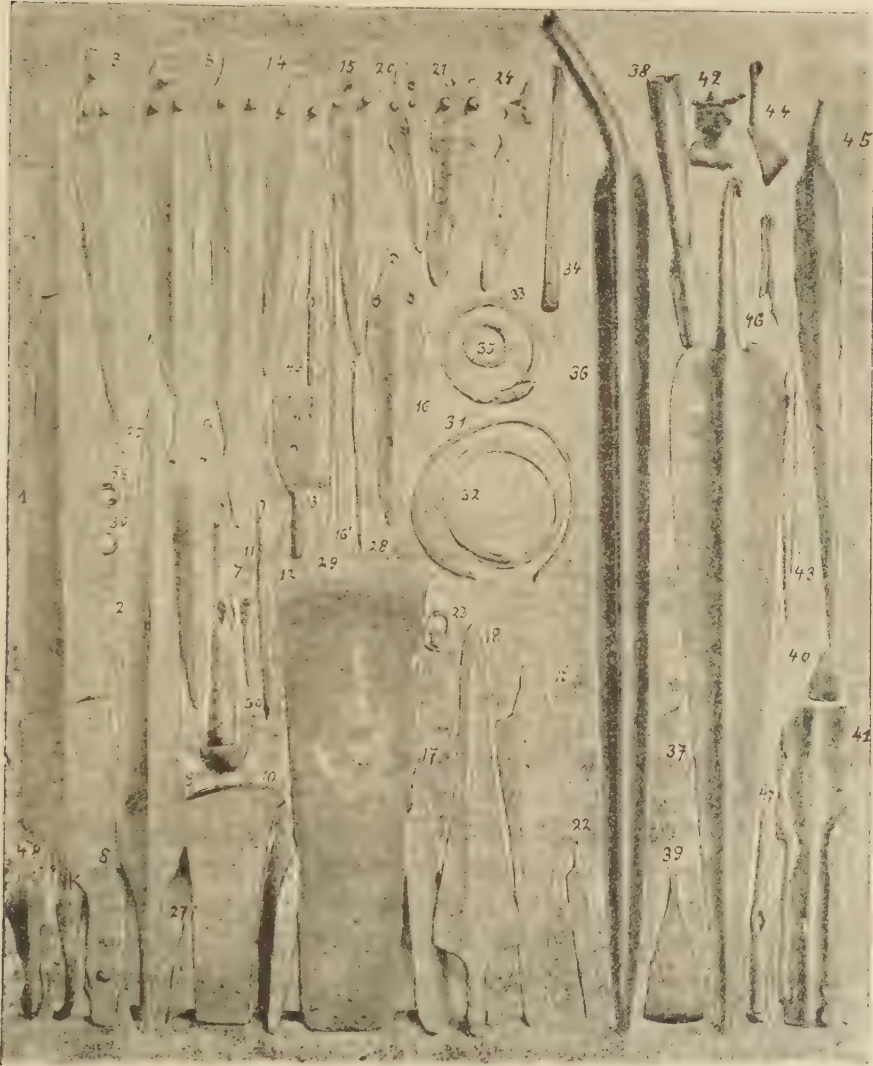


FIG. 185. — Objets en cuivre ou bronze trouvés à Chypre. Le tranchet n° 39 est seul en fer. Dossier Richter-Cartailhac.

Le n° 17 n'est qu'un simulacre (1); les nos 18 et 19 sont d'un

(1) Longueur du n° 17 : 122 millimètres; épaisseur : 1 millimètre; poids : 11 grammes.

type particulier (1) : le long de la lame court une nervure de forme rectangulaire, comme celle du n° 5, qui se prolonge pour constituer la soie.

γ. — Le poignard à hampe est souvent appelé « poignard chypriote » à cause de sa fréquence dans l'île ; il a joui d'une grande vogue qui explique sa présence depuis l'Égypte jusqu'en Hongrie (2). Le trésor de Troie II en a fourni sept exemplaires (fig. 101). Il est bien représenté dans la figure 185 par les numéros 1, 2, 37 et 45 (3). Le succès de ce type doit tenir



FIG. 186. — Vase de terre cuite. Chypre. Dossier Richter-Cartailhac.

à ce qu'il supprimait les rivets. Les trous, qu'on perçait pour assujettir la lame, affaiblissaient le manche. En cas de rupture, la réparation n'était pas facile. Avec le poignard chypriote, il suffisait de prendre deux morceaux de bois, d'y ménager une rainure, au milieu, pour le logement de la hampe et de serrer fortement le tout avec un lien. Le crochet à l'extrémité de la hampe mordait le manche en plein bois et empêchait la lame de s'échapper.

Le n° 45 offre des sinuosités sur le tranchant. D'après M. Ohnefalsch-Richter et M. Perrot (4), ces sortes de dents seraient intentionnelles et obtenues par martelage. Quoi qu'il en soit, il faut

(1) Longueur du n° 18 : 188 millimètres ; épaisseur : 4 millimètres ; poids : 71 grammes. — Longueur du n° 19 : 168 millimètres ; épaisseur maxima : 3 millimètres ; poids : 47 grammes.

(2) DÉCHELETTE, *Manuel d'archéol. préhistorique*, II, 1, pp. 47 et 194-195.

(3) Voici les indications sur ces pièces relevées dans le dossier Richter-Cartailhac :

N° 1 Cyprus Museum. Fouilles d'Ohnefalsch-Richter, en 1883, à Katydata-Linou. Longueur : 417 millimètres ; épaisseur maxima : 10 millimètres ; poids : 364 grammes. Brisé en trois morceaux. — N° 2. Cyprus Museum. Même provenance. Longueur : 293 millimètres ; épaisseur maxima : 9 millimètres ; poids : 185 grammes. — N° 37. Collection Jolly. Haghia Paraskévi. Longueur 393 millimètres ; épaisseur maxima : 12 millimètres ; poids 273 grammes (DUEMMER, *Athen. Mittheilungen*, t. XI, pl. 1, fig. 14) — N° 45. Collection E. Konstantinides. Haghia Paraskévi. Longueur : 255 millimètres ; épaisseur maxima : 7 millimètres ; poids : 99 grammes. Hampe brisée.

(4) PERROT et CHAPIEZ, t. VI, p. 976.

écarter l'hypothèse d'une imitation des instruments en pierre éclatée, qui n'étaient plus en usage depuis longtemps et dont on n'a d'ailleurs trouvé aucun exemplaire à Chypre.

Le n° 22 est un simulacre (1). Ohnefalsch-Richter en a trouvé de semblables dans ses fouilles de Haghia Paraskévi et l'ancienne collection J. Naue, à Munich, en possédait aussi.

Le n° 36, bien que sa hampe soit brisée, atteint près d'un demi-mètre; c'est donc une épée (2). L'arête médiane est saillante au point que la section transversale donne une étoile à quatre branches. On ne rencontre pas ce type à l'époque du cuivre, mais seulement à celle du bronze.

δ. — Si l'on signale très peu d'épées à Chypre, c'est là simple

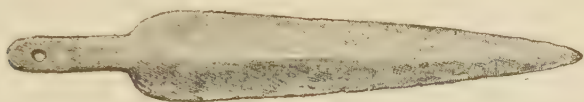


Fig. 187. — Lame de poignard avec un rivet sur la soie. Longueur : 0 m. 103. Dossier Richter-Cartailhac.

hasard, car les vases mycéniens chypriotes montrent de nombreux personnages portant l'épée. Le dernier type de poignard nous a, somme toute, fourni une véritable épée. Il nous prouve que les fondeurs ont essayé de contrebalancer l'allongement de la lame par une saillie très forte de la nervure médiane. On obtenait ainsi une lame extrêmement effilée; le manche était assujéti au moyen de rivets. A ce type se rattache la belle épée de Zafer Papoura (Minoen récent II) dont nous avons reproduit la garde plus haut (fig. 32).

Un autre procédé a consisté à élargir la lame; la nervure médiane peut alors disparaître complètement et n'être plus marquée que par un double trait longitudinal. A basse époque mycénienne (Minoen récent II et III), la soie prend un déve-

(1) Collection Jolly. Haghia Paraskévi. Longueur : 83 millimètres; épaisseur : 1 millimètre; poids : un peu plus de 2 grammes.

(2) N° 36. Collection Jolly. Haghia Paraskévi. Longueur : 471 millimètres; largeur maxima : 32 millimètres; épaisseur maxima : 17 millimètres; poids : 372 grammes.

loppement remarquable et constitue la poignée plate à rebords qu'on orne de plaquettes d'ivoire ou de bois.

Il est difficile de déterminer si les armuriers égéens ont influencé les ouvriers d'Europe et de Scandinavie; cela est possible à l'époque du plein âge du bronze, car le bassin égéen a fourni les épées de bronze les plus longues et celles qui atteignent la plus grande perfection. « Grâce à la richesse de leur ornementation, remarque M. Déchelette, aux délicates ciselures de leur nervure médiane, à leurs belles incrustations parfois historiées, à leur pomme d'ivoire ou de pierres rares et aux luxueuses garnitures de leur poignée, les armes de bronze égéo-mycéniennes, poignards et épées, demeurent sans rivales (1). »

6. *Sceptres, lances, flèches.* — Le curieux sceptre que nous reproduisons (fig. 188, 4) avec le mobilier funéraire qui l'accompagnait, était monté sur une tige de bois ou un roseau; il est identique au *hiq* égyptien qui, comme me le communique aimablement mon collègue au Louvre, M. Boreux, n'est qu'exceptionnellement donné au pharaon. Il est plutôt réservé aux principicules étrangers, tel le chef syrien Abischa sur les peintures de Beni-Hassan (2); c'est la houlette du pasteur. L'extrémité pointue (même figure, n° 5) appartient probablement à la lance dont la tête a été trouvée en même temps (n° 2).

Les têtes de lance à douille et en bronze sont attribuées par Ohnefalsch-Richter à l'âge du fer. Elles apparaissent certainement dès l'époque mycénienne, comme l'atteste l'exemplaire de la figure 188 ou le n° 83 de la figure 185 qui a été trouvé avec divers objets de bronze assez caractérisés comme le n° 22. D'autre part, un vase cypro-mycénien du Louvre montre la lance entre les mains de trois guerriers (3). Nous avons vu qu'elle était en usage à Tirynthe dès le premier palais. Notre figure 190 reproduit une tête de lance à douille du Musée de Berlin, trouvée en 1884 par Ohnefalsch-Richter dans le tombeau de Curium qui a livré la bractée en or publiée par M. S. Rei-

(1) DÉCHELETTE, *Manuel d'archéol. préhist.*, II, I, p. 214.

(2) *Beni-Hassan*, t. I, pl. XXVIII.

(3) EDM. POTTIER, *Bull. de corresp. hellén.*, 1907, p. 230.

nach (1). Ce tombeau est daté de l'époque gréco-phénicienne par la céramique et la fibule qu'il contenait.

La lance n'était-elle pas connue avant l'époque mycénienne ? Quelques auteurs inclinent à reconnaître des têtes de lance



FIG. 188. — Mobilier funéraire d'une tombe de Sinda. Musée du Louvre.

dans certaines lames que nous avons décrites ci-dessus comme des lames de poignard. Cela est peu probable. Entre autres raisons, on peut invoquer la fameuse trouvaille, à Hissarlik, du soi-disant trésor de Priam qui contenait treize lames com-

(1) *Chroniques d'Orient*, I, pp. 267-268; *Kypros*, pl. 199, 3.

parables à celles que nous avons étudiées plus haut (fig. 101). Les conditions mêmes de la trouvaille dans un espace resserré ne permettent pas de supposer que ces lames aient été montées sur une tige (1).

Nous n'avons pas rencontré de pointes de flèches et cependant, à l'époque mycénienne tout au moins, l'arc était en usage à Chypre. On pourrait considérer comme telles des pointes enregistrées comme alènes dans le *Cyprus Museum Catalogue* (2). Ces objets sont pointus aux deux extrémités, mais l'une des pointes est longue et de section carrée (3).

7. *Menus ustensiles*. — Rares ou inconnus à l'âge du cuivre,



FIG. 189. — Épingle en bronze.

divers ustensiles d'usage délicat sont fréquents surtout dans la seconde époque du bronze. Nous examinerons ci-après quelques types.

α. *Épingles*. — La forme la plus ancienne de cet instrument, destiné principalement à fermer le vêtement, est celle d'une simple tige. Il semble qu'on l'ait assez rapidement munie d'une tête : un exemplaire, long de 15 centimètres, a été relevé par Ohnefalsch-Richter à Haghia Paraskévi, dans une tombe de l'âge du cuivre (4).

A l'époque du bronze, l'épingle se perfectionne. Nous obtenons le type des nos 7, 47 et 49 de la figure 185 (5). On perce

(1) DOERPFELD, *Troja und Ilion*, I, pp. 329 et 343 (A. Götze).

(2) *Cyprus Mus. Cat.*, n° 565-571.

(3) Voir *Kypros*, p. 457, pl. 146, 6 B α. Le n° 36 paraît être reproduit, *ibid.*, pl. 151, 27. Voir encore, NAUE, *Vorröm. Schwerter*, pl. III, 1; DÉCHELETTE, *Manuel d'archéol. préhist.*, II, I, p. 202.

(4) Plan, coupes et mobilier de cette tombe dans *Kypros*, pl. 168, 3.

(5) N° 7. Fouilles d'Ohnefalsch-Richter à Haghia Heraklidès, en 1885. Pointe brisée; longueur actuelle : 120 millimètres. — N° 47. Collection E. Konstantinidès. Haghia Paraskévi. Longueur : 99 millimètres. — N° 49. Même collection et même provenance. Longueur : 75 millimètres.

un trou vers le milieu de la tige. Les tombes de l'âge du bronze à Chypre ont fourni par centaines des objets de ce genre (1).

A l'époque mycénienne, on fabrique de telles épingles en or, soit percées au milieu, soit munies en ce point d'une boucle, souvent avec une décoration très riche (2) qui a été imitée en bronze, ainsi que le montre la figure 189. Cette épingle est brisée, mais mesure encore 136 millimètres de long; la tête est large de 32 millimètres (3). A l'âge du fer et dès la fin du second âge du bronze ou époque mycénienne, la fibule se substituera à ces épingles.

Un autre type d'épingle, également très ancien car on le rencontre dans les premières couches de Troie, est celui repré-



FIG. 190. — Tête de lance à douille provenant de Chypre. Musée ethnographique de Berlin. Longueur : 0 m. 135.

senté par le n° 50 (4) dont la tête est constituée par un enroulement de la tige de bronze sur elle-même. Généralement, on ménage ainsi une ouverture (5) qui, comme le chas du modèle précédent, permettait d'attacher par un lien l'épingle au vêtement. D'après M. Déchelette, l'épingle à enroulement serait originaire de la mer Égée d'où elle se serait répandue dans l'Europe centrale et nordique (6).

β. *Fibules*. — Nous avons déjà indiqué l'apparition de la fibule à la dernière époque mycénienne et l'importance du changement qu'elle marque dans le costume (7). A Chypre,

(1) Type semblable en Égypte, en Palestine, à Hissarlik, manque en Hongrie; cf. *Cyprus Mus. Cat.*, p. 54.

(2) MURRAY, *Excavations in Cyprus*, pl. VIII; MARSHALL, *Catalogue of Jewellery in the British Museum*, n°s 546-577.

(3) C'est probablement l'épingle *Kypros*, pl. 146, 2 B.

(4) Collection E. Konstantinidès. Haghia Paraskévi. Brisée par le bas.

(5) Voir les variétés dans Ohn.-Richter, *Kypros*, pl. 146, 1 B et 2 B n.

(6) DÉCHELETTE, *Manuel d'archéol. préhist.*, II, I, pp. 320-321.

(7) Ci-dessus, p. 54.

comme en Crète, on voit s'introduire d'abord la fibule en archet de violon. Si, comme certains le pensent, la fibule était d'invention égéenne, on devrait, dès la fin de l'époque du bronze, la trouver en grande abondance à Chypre, ce qui n'est pas le cas (1). A la fibule mycénienne, en archet de violon, succède la fibule à arc, dont on trouvera des exemplaires ci-après (§ V, 5), qui appartiennent déjà à l'âge du fer. Un type intermédiaire est fourni par deux fibules en or provenant de Maroni-Zarukas (2).

γ. *Aiguilles, alènes, poinçons, racloirs, petites pinces, anneaux, tête humaine*. — Les n^{os} 16, 28 et 29 sont des aiguilles provenant de Haghia Paraskévi, dont les longueurs respectives sont 157, 91 et 153 millimètres. Le n^o 29 a été trouvé dans le même tombeau creusé dans le roc que les n^{os} 6 et 7 de la même figure.



FIG. 191. — Pierre à moudre le blé.

Les aiguilles en métal sont inconnues à l'âge du cuivre; celles en bronze disparaissent à l'âge du fer.

Le n^o 11 est une forte aiguille à la pointe ébréchée, provenant de Haghia Paraskévi. De même provenance est l'alène n^o 27 aux deux bouts inégalement pointus — qui a pu, entre autres, servir au tatouage (3), — le poinçon n^o 43 à section carrée au milieu et ronde à la pointe, le ciseau à froid n^o 34 dont la section carrée s'aplatit en forme de tranchant, le racloir en bronze n^o 40 (collection E. Konstantinidès) qui pouvait servir aussi à

(1) Sur la fibule à Chypre, voir WALTERS, *Journal of Hellen. Studies*, 1897, p. 63 et p. 68 note 1, la liste des fibules trouvés dans l'île. Voir aussi *Cyprus Mus. Cat.*, p. 138; MYRES, *Annals of Anthr.* (Liverpool), 1910, p. 138 et suiv.; 1912, p. 129 et suiv.

(2) British Museum. MARSHALL, *Catalogue of the Jewellery*, n^{os} 818, 819.

(3) DÉCHELETTE, *Manuel d'archéol. préhist.*, II, I, pp. 341-342.

couper le cuir. Le n° 39 est un racloir en fer trouvé dans une tombe de transition entre l'âge du bronze et l'âge du fer (1).

Les n°s 44 et 46, de la collection E. Konstantinidès, provenant de Haghia Paraskévi, sont des fragments de petites pinces. Ces objets sont rares à l'âge du cuivre; ils deviennent fréquents à l'époque du second âge du bronze. Leur longueur varie de 6 à 7 centimètres. On présume que ces pincettes, souvent associées à des objets de toilette, servaient à épiler (2).

Le n° 13 est probablement une pièce d'applique, sa longueur est de 79 millimètres.

Les anneaux en cuivre, représentés figure 185, ont pu servir à des usages fort divers, même de boucles d'oreille comme en portent certaines figurines en terre cuite (fig. 275). On trouvera ci-après, § VI, d'autres anneaux.

La tête humaine n° 42 de la figure 185, collection E. Konstantinidès, paraît être de l'époque de transition à l'âge du fer ou encore de l'époque gréco-phénicienne (3). Elle a 36 millimètres de haut, le revers est plat; elle porte deux cornes. Travail grossier.

Après l'époque mycénienne, Chypre ne cesse pas d'être un des principaux centres de l'industrie du bronze. Nous aurons l'occasion d'y revenir au chapitre suivant.

V. — Objets divers. Fusaïoles. Cylindres et cachets. Bijoux. Ivoires.

Nous groupons ici des objets qui n'entrent pas dans les grandes séries qui précèdent, mais qui achèvent de caractériser les dépôts chypriotes des âges du cuivre et du bronze.

(1) N° 11. Longueur : 106 millimètres; poids : 6 grammes. — N° 27. Longueur : 48 millimètres. — N° 43. Longueur : 123 millimètres. — N° 34. Longueur : 115 millimètres. — N° 40. Longueur : 24 millimètres; épaisseur maxima : 2 millimètres. — N° 39. Longueur : 68 millimètres.

(2) DÉCHELETTE, *ibid.*, p. 341.

(3) C'est vraisemblablement cette tête que le *Cyprus Mus. Cat.*, p. 27, classe dans l'âge du bronze.

1. *Pierres à moudre le blé, mortiers*. — Toutes les civilisations primitives ont broyé le blé entre deux pierres, l'une servant de table fixe, l'autre étant mue à la main. Les sites de l'âge du bronze et les tombes de la même époque ont fourni de ces pierres (fig. 190) en roche volcanique, de plan ovale et légèrement incurvées en profil. Une terre cuite du Cyprus Museum (1) montre une femme occupée à moudre le blé sur une pierre tandis qu'un enfant, en face d'elle, laisse tomber les grains d'un tamis (fig. 201 h).

Plus caractéristiques de forme sont de petits mortiers en pierre (fig. 188, 7 et 8) qui ont pu servir aux préparations pour la toilette. On les retrouve à la même époque mycénienne en Crète (2).

2. *Fusaïoles et perles*. — Les tombes de l'âge du cuivre et du bronze ont fourni à Chypre comme en d'autres points de la mer Égée, notamment à Hissarlik (fig. 89), une grande quantité d'objets en terre cuite ou en pierre de forme ronde, tronc de cône, simple ou double toujours percés. On a coutume de les englober sous le nom de fusaïoles. Quelques-uns ont dû, en effet, servir comme peson de fuseau (3), d'autres pour tendre les mailles des filets. Mais le plus grand nombre a été utilisé comme parure, en colliers, et cela explique la quantité qu'on en recueille dans les tombes.

Les fusaïoles, très communes aux époques du bronze, sont relativement rares à l'âge du cuivre. Ainsi, dans le dossier Cartailhac, M. Ohnefalsch-Richter observe qu'ayant, en août 1885, ouvert trente tombes du plus ancien type, à Haghia Paraskévi, il ne trouva qu'une fusaïole dans l'une et trois dans une autre.

Nous donnons ci-après la description sommaire des objets réunis dans la figure 192 et tirés pour la plupart de la collection E. Konstantinidès.

Dans cet ensemble, les fusaïoles en terre (10-17, 20-24) soit rouge lustrée (12-13), soit noire lustrée ou en terre commune,

(1) *Cyprus Mus. Cat.*, n° 3145; *Kypros*, pl. 173, 19 h.

(2) BOYD-HAWES, *Gournia*, pl. V.

(3) *Diction. des Antiquités*, s. v. *fusus* (LAFAYE).

et au décor géométrique incisé, rempli de matière blanche, sont les plus anciennes. Elles correspondent aux vases à terre rouge ou noire lustrée étudiés plus haut (§ III B) et aux figu-



Fig. 192. — Fusaïoles chypriotes.

rines en même matière. Contemporaines de ces fusaïoles en terre cuite, sont des pierres destinées aux mêmes usages, rondes ou ovales et percées d'un trou.

Au plein âge du bronze, le décor devient plus précis et la

forme nettement conique ou en double cône. Cette dernière est imitée en pierre, notamment en stéatite, tels les n^{os} 1-9. Ces perles en pierre dont la plus grande (n^o 2) pèse 17 grammes, souvent ornées de cercles, sont extrêmement abondantes au début de l'époque mycénienne et assez caractéristiques de cette époque (fig. 188, 14-15).

Dans la figure 192, on voit encore sous les n^{os} 18, 24 et 26, des cylindres en terre cuite au décor imprécis, dont il sera



FIG. 193. — Colliers en perles vernissées.

question ci-après. Le n^o 19 est un vase minuscule en terre cuite.

Une autre série d'ornements est constituée par les variétés de perles en faïence bleue (fig. 193). On a la forme sphérique, ovale, allongée, en spirale, cylindrique plate. Enkomi a fourni quelques rares perles d'ambre.

3. *Cylindres, scarabées et cachets.* — Les relations que Chypre a dû entretenir anciennement avec les régions syriennes — relations qui ont pris une grande intensité à partir du seizième siècle avant notre ère, — expliquent la présence, dans l'île, de cylindres très anciens fabriqués en Mésopotamie. Nous avons vu (§ II, 2), que la dynastie d'Agadé soumit la Syrie,

mais non pas Chypre. C'est donc par la voie commerciale qu'ont pénétré dans l'île les cylindres portant les noms de Sargon I (1), de Naramsin (2) et de son fils Binghanisarri (3). Malheureusement, la découverte d'aucun de ces cylindres n'a fait l'objet de constatations précises et on ignore la nature du mobilier qui les accompagnait (4). Ils ont pu pénétrer à Chypre dès l'âge du cuivre; mais plus tard aussi car les cylindres étaient souvent portés comme fétiches (5). Ainsi s'explique qu'on ait trouvé à Enkomi deux cylindres babyloniens (6) de l'époque d'Hammourabi dans des tombes qui ne peuvent remonter plus haut que 1400 avant notre ère.

Le cylindre le plus ancien, dont la découverte a été scientifiquement enregistrée, est le cylindre babylonien d'un adorateur de Adad, trouvé par Ohnefalsch-Richter dans une tombe du premier âge du bronze. Ward le place vers 2000 avant notre ère, ce qui concorde parfaitement avec notre chronologie (7). On peut encore citer un cylindre d'époque cassite (8) et un cylindre babylonien du onzième siècle (9).

Dès le premier âge du bronze, les Chypriotes fabriquent des



FIG. 194. — Cylindre chypriote. Musée du Louvre.

(1) W. H. WARD, *The seal cylinders of Western Asia*, n° 181; OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pp. 86-87 et fig. 111. Dans la même tombe aurait été trouvé le curieux cylindre babylonien WARD, n° 136 b = ONEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. CLI, 34.

(2) WARD, n° 1158; L. DI CESNOLA, *Cyprus*, pl. XXXI, 1.

(3) WARD, n° 183.

(4) Nous avons vu plus haut, pp. 224-225, que l'affirmation contraire de Modestov est erronée.

(5) Un collier d'Enkomi (*Exc. in Cyprus*, pl. XI, n° 160-164) composé de perles diverses en or et de deux cylindres en stéatite.

(6) *Exc. in Cyprus*, pl. IV, n° 464 et 695.

(7) WARD, n° 1159; BEZOLD, *Zeitschr. f. Keilschr.*, II (1885), p. 191; OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, p. 38, fig. 35. Le mobilier de la tombe (céramique géométrique peinte primitive) est donné, *ibid.*, p. 37, fig. 34.

(8) WARD, n° 1160; CESNOLA, *Cyprus*, pl. XXXI, 4.

(9) WARD, n° 516.

cylindres, généralement en stéatite ou en pâte de terre, en os, en terre cuite, plus rarement en pierre dure. Souvent le décor est simplement géométrique. Ainsi la tombe du premier âge du bronze, qui a fourni le cylindre babylonien de l'adorateur de Adad, contenait un cylindre chypriote en pâte blanche au décor géométrique. Les nos 18, 24 et 26 de notre figure 192 sont des cylindres en terre cuite — les deux derniers de forme tronc-conique — couverts d'un réseau assez compliqué.

L'usage des cylindres proprement chypriotes recouvre tout le second millénaire et ne descend pas plus bas que l'an 1000 (1). A côté de l'influence babylonienne — notamment de l'époque d'Hammourabi, qui se prolonge assez tard — on reconnaît



FIG. 195 et 196. Cylindres chypriotes. Musée du Louvre.

bientôt une influence hittite marquée ; mais les motifs cypro-mycéniens ne font pas défaut et l'on distingue parfois des caractères d'écriture égéenne (2).

Le mélange d'art babylonien et d'adaptation chypriote s'observe sur un beau cylindre en porcelaine bleue d'Enkomi. Deux arbres sacrés sont superposés avec animaux adossés ou affrontés, puis une suite d'adorateurs et la déesse nue (3). Du même ordre est le cylindre en hématite, au Musée du Louvre, où un personnage ailé et à tête d'oiseau, en costume mycénien, forme le centre de la composition (fig. 194). Deux personnages vêtus de longues robes et à tête de taureau se rattachent étroitement par la pose aux motifs babyloniens. L'un d'eux tient un poignard dans la gauche et une massue dans la droite ; l'autre un poignard dans la gauche, et dans la droite la queue d'un

(1) OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, p. 283, note.

(2) Voir plus loin, chap. VIII, § II, 4.

(3) Tombe 66 d'Enkomi ; *Exc. in Cyprus*, pl. IV, n° 299.

quadrupède ailé, voisin de la chèvre. L'arbre sacré est stylisé dans le goût mycénien; au-dessus, apparaît le disque et le croissant. On ne saurait dire si les traits, au-dessous de la chèvre, figurent des caractères ou simplement le rocher sur lequel posent les pattes de devant.

Le mélange d'éléments babyloniens, hittites (la torsade, la disposition en plusieurs registres) et chypriotes (le griffon) se rencontre sur deux cylindres (fig. 277), certainement du même atelier et trouvés ensemble dans une tombe d'Enkomi dont le mobilier remonte au temps d'Aménophis IV (1).

D'autre part, les motifs mycéniens abondent, comme sur le cylindre provenant de Haghia Paraskévi et portant un sphinx et un griffon affrontés (2). D'un art plus spécialement chypriote et d'une facture hors de pair est le cylindre en hématite de Sinda avec les bouquetins, affrontés de part et d'autre d'une haute palmette et sur lesquels fondent des aigles. Dans le champ est gravée une suite de caractères parmi lesquels on remarquera le mufle de lion traité dans le goût mycénien (fig. 319). Le motif principal de ce cylindre se retrouve, moins librement traité, sur un ornement en or d'Enkomi (3).

Sur un autre cylindre, qui comme le précédent appartient au Louvre (fig. 320), sont gravés des caractères au milieu de nombreux animaux: antilope, griffon, vache ou bœuf, chacun avec une étoile sous le ventre, un lion et un oiseau huppé qui rappelle le *bentu* égyptien, un poisson. Il semble que l'artiste ait voulu rendre le combat du lion avec le taureau. Dominant cet ensemble, plane le disque ailé, emprunt évident à l'Égypte, et le croissant lunaire.

Rarement, cependant, les cylindres chypriotes atteignent



FIG. 196. — 1, Bague en électrum; 2-3, cachets chypriotes.

(1) Tombe 93; *Exc. in Cyprus*, pl. IV, n° 606 et 607.

(2) OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, p. 33, fig. 13 et pl. XXXI, 14.

(3) *Exc. in Cyprus*, pl. IV, n° 546 (tombe 93).

cette finesse ; ces pièces ont dû appartenir à des rois ou à de hauts personnages. Les fouilles ont fourni, en revanche, quantité de cylindres d'un art grossier. Ceux que nous reproduisons figures 195 et 196 suffisent à le montrer. Les mêmes éléments se répètent fréquemment.

Les scarabées apparaissent avec la XVIII^e dynastie qui plaça l'île de Chypre sous la suzeraineté égyptienne, comme nous l'apprennent les tablettes d'el-Amarna. Ces objets sont d'abord importés d'Égypte. Ils deviendront tout à fait communs à la



FIG. 198. — Décor d'un bandeau chypriote en or.

D'après MURRAY, *Excav. in Cyprus*, pl. XII.

fin du second âge du bronze et à l'âge du fer, mais ce sont fréquemment alors des imitations.

Également à la fin de l'âge du bronze, on trouve des cachets de forme conique, cubique ou prismatique dont nous verrons des exemplaires ci-après § VI. Notre figure 197, 2-3, montre deux cachets de forme conique portant le même décor : aigle aux ailes éployées. Ohnefalsch-Richter les attribuait à la fin de l'âge du bronze.

4. Bijoux en or, électrum, argent. —

Avant d'être uniquement des objets de parure, les bagues ont servi de cachets. La figure 197, 1 représente une bague de travail babylonien en électrum. Elle a été trouvée à Zaroukas, près Psemmatisméno, dans une tombe du premier âge du bronze (1). D'époque plus récente sont les bagues en or trouvées à Enkomi, les unes importées d'Égypte, les autres de type mycénien courant.

L'or ou l'électrum sont rares à Chypre avant le second âge du bronze. On l'utilise beaucoup en feuilles sur lesquelles on imprime un décor par estampage. Tels sont nombre de diadèmes ou frontaux ; d'autres bandeaux semblables, mais plus petits, avaient été posés sur la bouche du mort dont ils gardent l'empreinte.

(1) OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 151, 35 ; pp. 460 et 496.

Le décor estampé se compose de points, de zigzags ou encore de fleurs plus ou moins stylisées, rosaces, lis (fig. 198), palmettes (fig. 202). Dans ces deux derniers éléments on reconnaît une influence égyptienne très forte. Souvent aussi est figurée la double spirale qui fut certainement un symbole religieux ou un signe magique. D'autres fois, on estampe des figures animales, notamment des sphinx.

Les fouilles d'Enkomi ont révélé un luxe remarquable de colliers en or. A côté d'un riche pectoral en or, œuvre égyptienne de la XVIII^e dynastie (1), on a trouvé dans la même

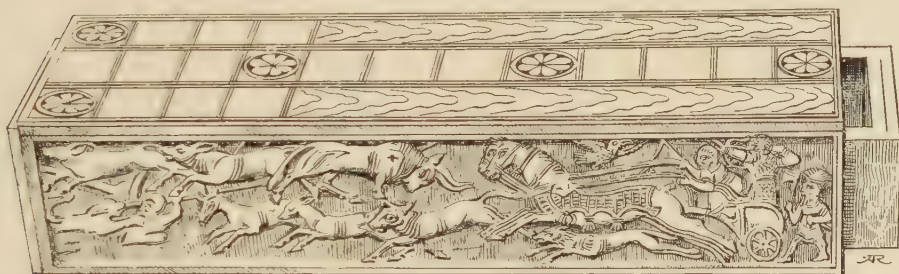


FIG. 199. — Boîte en ivoire d'Enkomi. British Museum.

tombe remontant à Aménophis IV une série de barrettes, portant deux boucliers en 8, séparées par quatre rangs de perles ou de petits cylindres en or. Le milieu est marqué par quatre rangs de perles en cornaline rondes ou oblongues.

Parmi les bijoux en or, il faut encore citer les pendants d'oreille, notamment ceux en forme de tête de taureau, et des anneaux spirales qui ont pu servir à retenir la chevelure (2). Ces derniers sont généralement constitués par une tige de bronze recouverte d'une feuille d'or.

Sauf quelques objets importés de Babylonic (montures de cylindres en or, bague en électrum) ni l'or ni l'électrum (3) ne se rencontrent avant l'époque mycénienne. La rareté des métaux

(1) *Exc. in Cyprus*, pl. V; MARSHALL, *Catalogue*, pp. 36-37.

(2) Ces ornements sont fréquents dans l'Europe occidentale, mais en or massif; cf. DÉCHELETTE, *Manuel d'arch. préhist.*, II, I, p. 350 et suiv.

(3) *Cyprus Mus. Cat.*, pp. 33-34.

précieux à Chypre, à haute époque, contraste avec son abondance en Europe occidentale. L'argent, plus commun en Crète, où on en fabrique des poignards, apparaît cependant à Chypre dès le premier âge du bronze, sous forme d'anneaux; mais il est mal raffiné et chargé de plomb. C'est pourquoi il prend alors, en s'oxydant, un aspect blanc poudreux, tandis que plus tard, relativement pur, il s'oxyde en noir (1).

5. *Ivoires*. — L'ivoire a été de bonne heure importé et travaillé dans le monde égéen; mais jusqu'ici, les plus anciens objets sculptés en cette matière, trouvés à Chypre, ne sont pas antérieurs à l'époque mycénienne. Le lot le plus notable

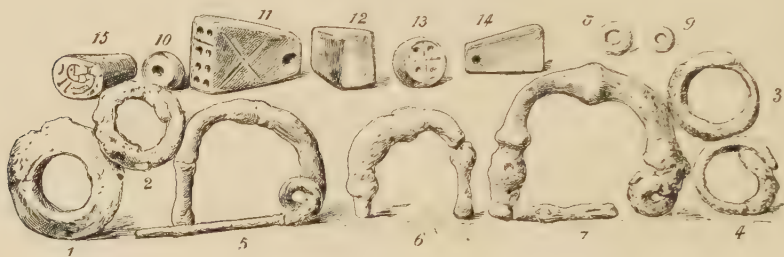


FIG. 200. — Objets divers de deux tombes du premier âge du fer à Curium.

provient des fouilles d'Enkomi. Ce sont des manches de miroir, des plaques pour orner des coffrets, habilement travaillés dans le pur style mycénien. Nous aurons l'occasion (chap. VI) d'y revenir. La boîte en ivoire d'Enkomi (fig. 199), si curieuse par ses représentations de chasse, est du neuvième siècle : on a recueilli dans la même tombe deux couteaux en fer.

VI. — Les premiers temps de l'âge du fer.

Pour fixer les caractères qui distinguent la civilisation du bronze de celle du fer à Chypre, nous examinerons le contenu

(1) OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, p. 486, note 1, à corriger d'après *Cyprus Mus. Cat.*, p. 33.

de deux tombes du premier âge du fer, fouillées à Curium par Ohnefalsch-Richter en 1883, et dont le dossier Cartailhac contient l'inventaire sommaire.

Les principaux objets qui en proviennent, et dont on trouvera la reproduction (fig. 200 et 201), sont caractéristiques. La plupart ne se rencontrent pas à l'époque du bronze et, de plus, ils disparaissent ou se transforment radicalement vers le septième siècle avant notre ère. La période gréco-phénicienne de l'an 1100 à l'an 600 environ est bien caractérisée par la fibule à arc, la présence du svastika, l'usage de bractées en or souvent



FIG. 201. — Tombe du premier âge du fer à Curium. D'après *Kypros*, pl. 173, 19.

montées sur des fils de bronze, les boucles d'oreille en forme de croissant, une bride à chaque extrémité pour recevoir un fil (fig. 201, *i*). Nous avons décrit plus haut la céramique correspondante.

La fibule à arc est le développement de la fibule en archet qui apparaît dès la fin de l'époque mycénienne. Vers l'an 600, l'arc se transforme en deux tiges se rejoignant à angle très ouvert, au sommet duquel se dresse un bouton (1). Des deux tombes de Curium dont nous examinons le contenu, l'une a fourni une fibule, l'autre en renfermait trois que nous reproduisons (figure 200, 5-7). Elles sont du type à arc déjà ornementé. La mieux conservée (n° 5) a 48 millimètres de long jusqu'à l'ex-

(1) MYRES, *Annals Liverpool Inst.*, III, p. 138 et suiv.

trémité de l'épingle. La plus forte (n° 7) a 37 millimètres de haut et pèse 22 grammes (1). Ces trois fibules proviennent de la tombe dont on voit la coupe (fig. 201) avec une partie du mobilier. On y reconnaît la céramique décrite plus haut comme gréco-phénicienne (§ III, E) : œnochoé avec la poule d'eau caractéristique et le svastika (*n*), la cruche en forme de barillet avec cercles verticaux concentriques tantôt rouges tantôt noirs (*m*). L'instrument *f* est un couteau en fer. La terre cuite *h* a été signalée plus haut à propos des pierres à moudre le blé. Citons encore des boucles d'oreilles en or (*i*) du plus ancien type de l'âge du fer, des rosettes d'argent (*g*), une bractée d'argent avec deux bustes (*c*).

Notre figure 200, 1-4, montre quatre anneaux de bronze. Le n° 1 est fermé et mesure 92 millimètres de diamètre. Des perles plates en agalmatolithe sont figurées sous les n° 9-10.

Les n°s 11-14 sont des cachets. Le n° 11 est en forme de petite pyramide percée, portant, sur un côté seulement, une croix incisée (2). A la base, huit trous dont six groupés ensemble. Le n° 12 ne porte aucune marque. Le n° 13 est conique et en faïence, la base gravée d'une croix-cantonnée de quatre points (3). Le n° 14 est une pyramide simple qui n'a pas reçu de gravure (4).

Le mobilier très abondant contenait deux trépieds en terre cuite munis de leurs vases (fig. 204, 1-2) décorés en style géométrique gréco-phénicien. A côté se trouvait une sorte de coupe à trois pieds (fig. 204, 3), dont Cesnola avait déjà relevé un exemplaire (5).

Cet aperçu rapide sur le premier âge du fer devrait être complété en montrant tout ce qu'il conserve de l'art mycénien. A ce point de vue la boîte en ivoire d'Enkomi, du neuvième

(1) Probablement la fibule *Kypros*, p. 470, fig. 200.

(2) *Cyprus Mus. Cat.*, n° 4522.

(3) *Ibidem*, n° 4529.

(4) *Ibidem*, n° 4523.

(5) Reproduit OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 156, 4. Le dossier Cartailhac permet de relever une légère inexactitude dans le *Cyprus Mus. Cat.* Le vase inscrit sous le n° 967 (notre n° 1 *b*) n'était pas posé sur le n° 965 (notre n° 3) comme il est dit p. 66 du catalogue. Le n° 966 est notre 2 *a*. Les souvenirs d'Ohnefalsch-Richter étaient déjà imprécis dans *Kypros*, p. 462, pl. 156.

siècle, dont la technique n'est nullement hittite, mais reste encore sous l'inspiration cypro-mycénienne permettrait des rapprochements topiques. Nous renvoyons ces considérations au chapitre suivant où nous serons amené à rechercher la survivance des éléments mycéniens dans le travail chypriote.



FIG. 202. — Décor d'un bandeau chypriote en or.
D'après MURRAY, *Ibid.*, pl. XII.

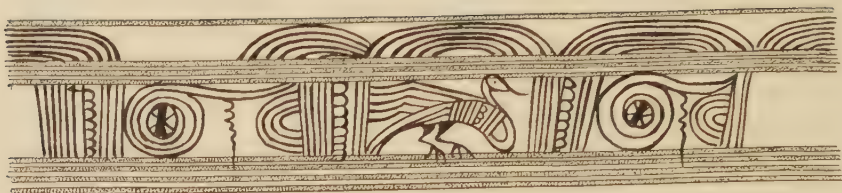


FIG. 203. — Décor développé d'un vase palestinien imitant le décor égéen.

CHAPITRE VI

L'INFLUENCE ÉGÉENNE EN ÉGYPTÉ ET EN SYRIÉ

I. — Les Égéens en Égypte.

1. Nous avons noté à plusieurs reprises les contacts que les découvertes archéologiques établissent entre Égéens et Égyptiens et nous en avons conclu que le génie crétois a été fécondé par l'art égyptien. Quand nous aurons constaté le développement de la marine égéenne, il apparaîtra que, de très bonne heure, les échanges entre l'Égypte et la mer Égée se pratiquaient non seulement par le moyen de navires égyptiens, mais aussi de navires égéens. Nous groupons ici les traces de l'activité égéenne relevées en Égypte.

Dès la première dynastie égyptienne, c'est-à-dire lorsque la Crète en était à la civilisation néolithique, les textes égyptiens désignent sous le nom de *Hanebu* la population des îles de la mer Égée. Ce terme de *Hanebu* s'appliquera plus tard aux Ioniens, c'est-à-dire aux Grecs (1). On a vu que les synchronismes fondés sur la découverte de vases en syénite, importés

(1) ED. MEYER, *Gesch. d. Altertums*, I, 2, § 228.

d'Égypte en Crète, comme sur la trouvaille en Égypte d'une certaine céramique décorée d'incisions que M. Flinders Petrie croit égéenne, ne sont pas sûrement établis.

Au temps du moyen Empire, où l'on a pu constater l'influence décisive de l'Égypte en Crète, les textes égyptiens ne mentionnent que rarement les Égéens (1). Mais M. Flinders Petrie a fait une trouvaille qui supplée à ce silence (2). Le roi Senoussert ou Sésostris II (1906-1887) de la XII^e dynastie, avait vu s'élever toute une ville de travailleurs autour de la pyramide

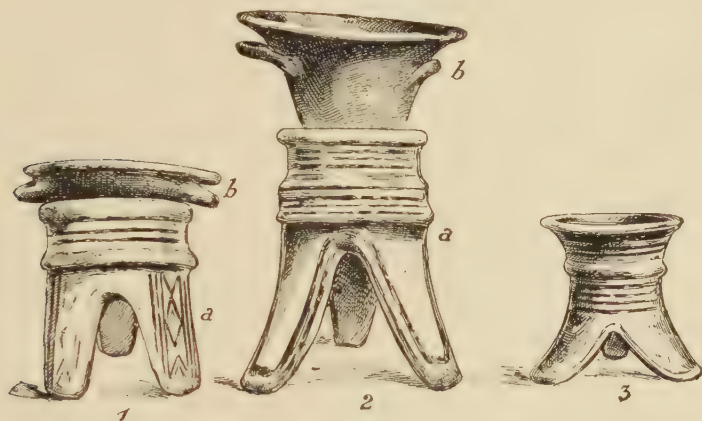


FIG. 204. — Trépieds trouvés dans une tombe du premier âge du fer à Curium.

qu'il se construisait. A sa mort, cette ville fut complètement abandonnée. Or, dans cette couche, appartenant sans conteste à la XII^e dynastie, on a trouvé des vases de Kamarès, ce qui date très exactement cette céramique. M. Ed. Meyer en conclut que des Crétois furent installés en ce point, soit comme prisonniers, soit comme trafiquants (3).

2. Les renseignements deviennent plus abondants et plus précis avec le nouvel Empire. Le pays de Keftiou où la Crète, et celui d'Asi (var. Alasia) ou Chypre, sont souvent mentionnés dans les textes égyptiens. Une ère nouvelle s'ouvre alors

(1) ED. MEYER, *loc. cit.*, § 291.

(2) FLINDERS PETRIE, *Kahun, Gurob and Hawara*, p. 21 et suiv. ; *Ilahun, Kahun and Gurob*, p. 5 et suiv. Pour le vase minoen d'Abydos, ci-dessus, p. 46 et fig. 236.

(3) ED. MEYER, *loc. cit.*, § 291.

non seulement pour l'Égypte, mais pour toute l'Asie antérieure dont la carte politique est profondément modifiée. Les énigmatiques Hyksos sont refoulés hors du delta ; la conquête de la Syrie permet à l'Égypte de faire sentir son influence jusqu'à Babylone et jusqu'au centre de l'Asie Mineure, dans la capitale des Hittites. Il semble que les Égéens aient joué un rôle dans ces événements, peut-être en mettant leur flotte au service de l'Égypte. On ne peut s'expliquer autrement, d'une part, le fait que la conquête égyptienne ouvre la Syrie à l'activité du commerce égéen et, de l'autre, l'intimité et la pénétration réciproque qu'on constate alors entre l'art égéen et l'art égyptien. Ce sera, en Crète, la floraison de la céramique du *Palace style* si chargée d'éléments égyptiens. En Égypte, les témoignages abondent, montrant l'intrusion de l'élément égéen. Déjà dans le tombeau d'Aahotep, la mère d'Amosis, le pharaon qui inaugure en 1580 la XVIII^e dynastie et auquel elle survit, on relève la présence de poignards qui ne sont pas sans analogie avec les poignards mycéniens — dont plusieurs motifs, nous l'avons vu, révèlent l'influence égyptienne, — et une hache d'arme ornée d'un griffon de type égéen (1). Rien de plus démonstratif encore que l'amphore à étrier — forme mycénienne caractéristique — établie en faïence égyptienne que M. von Bissing place sous un des Aménophis III ou IV (2).

Un commerce d'échanges très actif unissait les îles et l'Égypte : métaux bruts, ivoire, orfèvrerie, vases en métal ou en terre cuite, etc., sans compter les produits du sol, les mercenaires et les esclaves. Nous avons vu, à propos de Chypre, la situation ambiguë des îles par rapport à la domination égyptienne (3). Elles devaient acheter, probablement sous forme de tribut, le droit de trafiquer jusqu'à Thèbes, la résidence royale égyptienne, mais, en fait, elles étaient indépendantes. Leurs produits pénétraient jusqu'en Nubie (4).

La venue des Égéens en Égypte, apportant des présents aux

(1) MASPERO, *Hist. anc.*, II, p. 97 et p. 204.

(2) VON BISSING, *Athen. Mitt.*, 1898, pl. VIII.

(3) Ci-dessus, p. 248.

(4) Vase du Minoen récent I découvert à Anibeh (Nubie); voir WOOLLEY, *Museum Journal Univers. of Pennsylv.*, 1910, pp. 42-48.

hauts fonctionnaires, est représentée à plusieurs reprises dans les tombes de Thèbes. La plus ancienne de ces tombes, malheureusement fort délabrée aujourd'hui, est celle de Senmut (1), l'architecte en chef de la reine Hatshepsout. Le plafond de l'antichambre, copié par Prisse d'Avennes (2), offre certains éléments décoratifs qu'on retrouve dans l'art mycénien, telle la combinaison de spirales bien connue par certaines fresques mycéniennes (fig. 123) et par une dalle de la tombe à coupole d'Orchomène. On pense aujourd'hui que la spirale, qui apparaît en Égypte sur les scarabées à partir de la XII^e dynastie, ne dérive pas de la spirale prédynastique, mais qu'elle provient de la mer Égée. Toutefois, elle ne prend quelque importance dans la décoration qu'au temps de la XVIII^e dynastie, combinée notamment avec la fleur de lotus, et, sous cette forme, elle reflue vers les pays de civilisation mycénienne (3).

Les figures de Keftiou apportant des présents sont caractéristiques. Le vêtement est celui que portent les peuples des îles, bien que le détail n'en soit pas toujours compréhensible. Les vases (fig. 34) sont bien ceux dont on a trouvé les modèles dans les fouilles de Crète.

Il en est de même pour les Égéens représentés dans la tombe de Rekhméré, vizir de Thoutmès III (4) et dans celle de son fils Men-khaphr-re-seneb (5). Le détail des longs cheveux portés par les chefs est soigneusement noté et les figures mieux conservées attestent l'usage des mêmes bottines hautes qu'ont

(1) HALL, *B. S. A.*, t. X, pp. 154-157 et t. XVI, pp. 254-257, frontispice et pl. XIV; W. MAX MÜLLER, *Egyptological Researches*, I, p. 12 et suiv., pl. 3-7. La statue de Senmut, actuellement à Berlin, est reproduite dans MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, II, p. 245.

(2) PRISSE D'AVENNES, *Hist. de l'art*, pl. XXIX. W. M. Müller, *loc. cit.*, note qu'après examen sur place, il est revenu de la prévention que lui inspiraient les dessins de Prisse d'Avennes.

(3) Voir ci-dessus, p. 206.

(4) VIREY, *le Tombeau de Rekhmara (Mémoires Mission fr. au Caire, t. V, pl. V)*. Pour le reste de la bibliographie, voir J. DE MOT, *Rev. arch.*, 1904, I, p. 201.

(5) VIREY, *Mémoires de la Mission arch. fr. au Caire, t. V, 2^e fasc.*, p. 197 et suiv.; W. MAX MÜLLER, *Archaeol. Researches*, II. La liste complète de ces tombes a été dressée par FIMMEN, *Zeit und Dauer*, p. 70 et suiv., voir aussi von LICHTENBERG, *Einflüsse der ägäischen Kultur auf Aegypten und Palästina*, 1911.

fait connaître les fresques de Cnosse. Rekhméré, assis sur un siège, accueille au nom du roi, son maître, les princes des

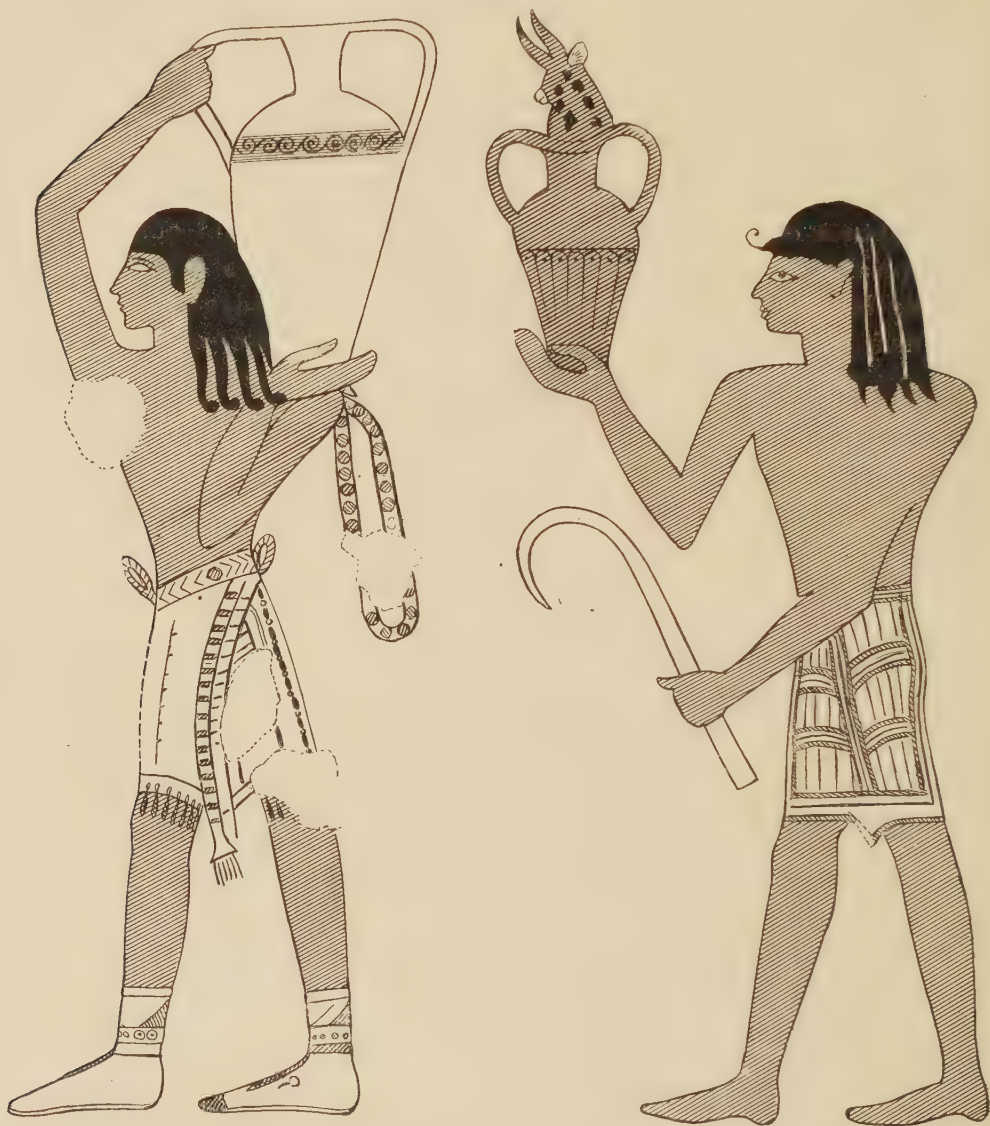


FIG. 205. — Égéens porteurs de présents. Tombe de Men-Khaph-re-seneb.

Keftiou et des îles de la mer, porteurs de vases de prix :
« Viennent, et sont les bienvenus, les princes de Keft et des

iles qui sont au milieu de la Grande Verte (la mer), à l'état de courbés et d'inclinés pour les volontés de Sa Majesté. »

Souvent, les artistes mettaient plus de hâte que de conscience à leur besogne, et nous en avons la preuve quand ils mêlent, aux mains des étrangers, les produits égyptiens aux produits exotiques ou quand ils attribuent des vases égéens à d'autres populations voisines comme les Retenou de Syrie. C'est ce qu'on voit, par exemple, dans la tombe de Merure II à el-Amarna (1). Il est d'ailleurs possible, les produits égéens ayant été importés en Syrie, que les Retenou aient apporté en tribut des vases égéens. Mais les fouilles pratiquées dans les deux régions ne laissent aucun doute sur l'origine crétoise des vases ainsi figurés.

Ces circonstances amènent à supposer qu'à l'occasion de l'installation d'Aménophis IV à el-Amarna, les artistes à sa solde et cherchant des formules nouvelles, trouvèrent dans l'art égéen des modèles d'un style plus libre. On ne peut guère expliquer autrement, bien que le travail soit égyptien, les caractères nouveaux qui distinguent les fameux pavements en stuc peint du palais d'Aménophis IV, notamment la grande liberté d'allures du dessin (2). La collaboration d'artistes mycéniens à l'embellissement de la nouvelle capitale égyptienne est d'autant plus vraisemblable que la révolution politique et religieuse accomplie par Aménophis IV favorisa les relations extérieures. Les tablettes d'el-Amarna appuient la documen-



FIG. 206. — Boîte de travail mycénien trouvée en Égypte. Musée de Berlin.

(1) N. DE G. DAVIES, *The Rock Tombs of El-Amarna*, II, pp. 41-42. C'est ce à quoi n'a pas pris garde M. WAINWRIGHT, *The Keftiu-people of the Egyptian Monuments* (*Annals Liverpool Inst.*, 1913, p. 24 et suiv.).

(2) Cf. MASPERO, *Hist. anc.*, II, p. 320. Les fouilles d'el-Amarna ont livré nombre de tessons mycéniens du troisième style; cf. FIMMEN, *loc. cit.*, pp. 54-56.

tation archéologique pour nous montrer combien étaient actifs les échanges dans le bassin oriental de la Méditerranée. Il suffit de citer la lettre du roi de Chypre qui réclame les biens meubles d'un Chypriote mort en Égypte (1).

D'ailleurs, l'adoption de l'écriture et de la langue babyloniennes par la chancellerie égyptienne dans sa correspondance avec les princes étrangers, prouve à quel point l'Égypte s'ouvrait aux influences extérieures. La cour du pharaon où l'on

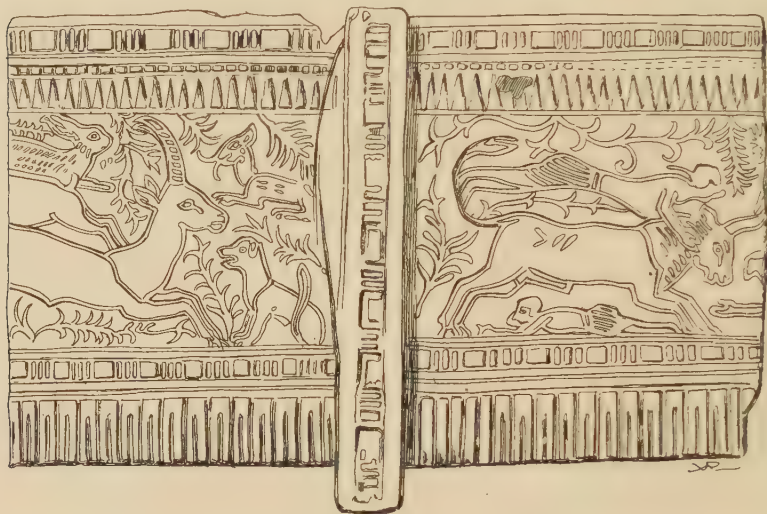


FIG. 207. — Décor développé d'une boîte. Égypte.

élevait les fils des princes vassaux, devait offrir l'aspect le plus cosmopolite. Les artistes égyptiens trouvaient là les modèles de ces types étrangers qu'ils ont répétés à satiété sur les palais, les temples ou les tombes du temps. Les plus curieuses de ces figures sont des plaquettes en terre cuite émaillée trouvées, en 1870, à Tell Yahoudiyeh. M. Daressy en a publié récemment une autre série trouvée à Médinet-Abou où elle avait servi à la décoration du temple de Ramsès III (fig. 218, 323, 324).

(1) KNUDTZON, *Die el-Amarna Tafeln*, n° 35. Flinders-Petrie a cependant exagéré l'importance de l'importation d'objets égéens à el-Amarna ; voir L. BORCHARDT, *Mitteil. d. deutsch. Orient-Gesellschaft*, n° 52 (1913), p. 23, qui tombe, peut-être, dans l'excès contraire. Le fait seul que cette importation existe est remarquable.



PATÈRE DE DALI
Musée du Louvre

Depuis que l'attention des explorateurs est appelée sur ce point, on ne cesse de découvrir des vestiges égéens en Égypte, comme récemment à Memphis des vases mycéniens et chypriotes dans une couche de l'époque de Ménéphthah (1). Le prix qu'on attachait aux produits égéens est souligné par ce fragment de vase en aragonite, trouvé dans la tombe de Thoutmès IV, qui porte la mention : « vase de Keftiou », tracée à l'encre noire lors d'un inventaire des richesses royales (2).

Les produits égéens en pénétrant dans la vallée du Nil, y ont suscité des imitations. A côté de la boîte de travail mycénien (fig. 205) du musée de Berlin (3), trouvée en Égypte, on en a signalé d'autres qui offrent un mélange des deux styles, comme la boîte demi-cylindrique de la collection Mac Gregor qu'a publiée M. Ed. Naville. L'ornementation en bandes superposées de feuilles, de fleurs et de boutons de lotus, de grenades, est purement égyptienne, mais le décor du milieu s'inspire de motifs familiers à l'art mycénien : d'une part, la lionne qui terrasse un ibex, de l'autre, le lion campé, comme sur un poignard de Mycènes et qui entraîne un bovidé. Une autre boîte de travail égyptien (fig. 207) offre une curieuse réplique de la fresque au taureau de Tirynthe (4).

Nous signalerons encore parmi les richesses royales figurées dans le tombeau de Ramsès III des vases à étrier et d'autres ustensiles au décor mycénien (5). Même motif des chèvres affrontées sur une gourde en faïence bleue entrée récemment au Musée du Louvre et attribuée à la fin de la XVIII^e ou à la XIX^e dynastie. Ces représentations sont importantes en ce qu'elles attestent que l'art mycénien s'est prolongé pendant le douzième siècle. Le motif des deux chèvres

(1) FLINDERS PETRIE, *Memphis*, II, p. 15 et pl. XXII. La céramique chypriote, de la p. 11 et pl. XXIX, est un peu plus récente. Deux œnochoés chypriotes (céramique imitant le cuir) trouvées dans une tombe de la XVIII^e dyn. à Zaoui-et-el-Maïetin, WEILL, *Catalogue*, 1913, n^o 248 et 249.

(2) CARTER et NEWBERRY, *Tomb of Thoutmosis IV*, p. 17, n^o 46082; SPIEGELBERG, *Orientalist. Literaturzeitung*, 1902, col. 66; J. DE MOT, *Rev. archéol.*, 1905, I, p. 4281.

(3) PUCHSTEIN, *Arch. Anzeiger*, 1891, p. 41 et suiv.; PERROT et CHAPIEZ, V., p. 829; NAVILLE, *Revue arch.*, 1898, II, pp. 5-6.

(4) ED. NAVILLE, *Une boîte de style mycénien trouvée en Égypte*, dans *Rev. arch.*, 1898, II, pp. 1-11; VON BISSING, *Athen. Mit.*, 1898, p. 242 et suiv.; 1899, p. 486.

(5) J. DE MOT, *Rev. archéol.*, 1904, II, p. 204 et suiv.

affrontées de part et d'autre d'une palmette se classe comme chypriote (1).

II. — L'influence égéenne, et particulièrement chypriote, en Palestine, en Phénicie et en Syrie.

1. Nous avons vu à quel point l'art chypriote a suivi l'évolution de la civilisation égéenne. Il nous reste à montrer comment, fort de cet appui, il étend son influence à la côte syrienne où, dès le milieu du deuxième millénaire avant

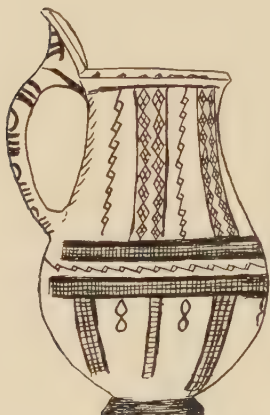


FIG. 208. — Vase chypriote trouvé à Gézer.

notre ère, on importe et on imite les produits céramiques chypriotes. On a également trouvé en divers points de Syrie des armes mycéniennes.

D'après des considérations historiques, qu'il n'y a pas lieu de développer ici, on peut répartir la civilisation palestinienne en trois grandes périodes :

1° Le CANANÉEN ANCIEN, allant de la fin du néolithique (vers 3000) jusqu'en 1550. L'influence babylonienne est alors dominante.

2° Le CANANÉEN MOYEN (1550-1100) qu'inaugure la conquête égyptienne sous la XVIII^e dynastie.

3° Le CANANÉEN RÉCENT (1100-332 av. J.-C.) ou de l'âge du fer, avec l'hégémonie phénicienne dans la Méditerranée. En Palestine, cette période est dite encore israélite avec toutes les divisions que comporte l'histoire des royaumes de Juda et d'Israël.

4° La conquête d'Alexandre (332 av. J.-C.) inaugure la période séleucide et romaine.

L'histoire de la céramique primitive dans l'Asie antérieure est trop mal connue pour qu'on puisse utilement poursuivre des rapprochements (2). Les fouilles de la mission Parker à

(1) OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, p. 83-84, 92 et suiv.

(2) Tout l'essentiel à ce sujet a été dit par M. Pottier, *Mémoires de la délégation de Perse*, t. XIII.

Jérusalem (1) ont fait découvrir des exemplaires bien conservés de la céramique peinte palestinienne, au décor géométrique, du troisième millénaire. Elle n'est pas sans analogie, d'une part, avec la céramique susienne et, de l'autre, avec la céramique crétoise du Minoen ancien II et III qui se prolonge dans les Cyclades (2).

Des formules aussi simples ont pu être trouvées en plusieurs points; mais il est remarquable qu'elles apparaissent, ici et là, à la même époque. Il se pourrait que, comme c'était le cas des ouvriers en métaux, le potier primitif fut souvent un nomade et que, tout en les modifiant en cours de route au gré de sa

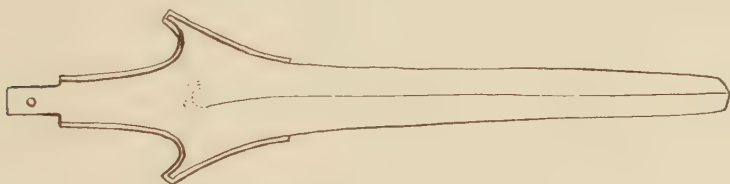


FIG. 209. — Épée de type égéen. Gézer.

nouvelle clientèle, il ait porté au loin les produits de son industrie. Ce serait un procédé différent de celui de l'influence commerciale qu'on doit envisager aux époques suivantes. D'autre part, on doit tenir compte que le P. Vincent a signalé des points de contact entre cette primitive céramique palestinienne et la poterie égyptienne.

Les fouilles de Lakisch (Tell el-Hêsi), brillamment inaugurées par M. Flinders Petrie, poursuivies par M. Bliss, ont fourni un point fixe dans la classification de la céramique. Vers le milieu de l'épaisseur du tell, entre la troisième ville et la quatrième, on a trouvé une couche de cendres et de décombres d'une épaisseur de 2 mètres. La troisième ville a été systématiquement ruinée et brûlée; le départ avec les ruines de la quatrième est très net. Or, on a trouvé dans la troisième ville une tablette gravée de caractères cunéiformes de la série d'el-Amarna, qui prouve que cette ville a été détruite postérieure-

(1) H. VINCENT, *Jérusalem sous terre*, Londres, 1911.

(2) Voir ci-dessus, pp. 43-44.

ment à 1375, date d'avènement d'Aménophis IV ; mettons en 1350 pour fixer les idées.

La quatrième ville a été édifiée dans la seconde moitié du quatorzième siècle, car elle a fourni de la céramique mycénienne de basse époque. Elle a subi les attaques des bandes de Josué vers 1180, mais elle a pu se prolonger quelque temps après, car elle offre une grande épaisseur.

Dans la troisième ville, on a trouvé de ces bols chypriotes à anse horizontale et à décor géométrique — longues bandes quadrillées — que nous avons vu apparaître à la fin du premier



FIG. 210. — Fragment de céramique égéenne.
Gézer.

âge du bronze, c'est-à-dire dès avant 1500 (chap. v, § III, C 2). Le Louvre (salle judaïque) possède un fragment de ce type, certainement d'importation chypriote (1) et semblable au vase de la figure 171 : engobe blanc sur lequel on a peint un décor noir en traits parallèles. A la même

série de vases chypriotes appartient le fragment publié par M. Sellin comme spécimen d'une céramique trouvée par lui à Tell Taannek (plaine de Yezréel), à une profondeur de 2 à 4 mètres (2). Il faut attribuer à la même époque une tombe de Gézer (3) qui a fourni un beau vase chypriote (fig. 208) et une épée (fig. 209) du type trouvé à Zafer Papoura (fig. 32) et qu'on rapporte au Minoen moyen II. Cette céramique chypriote a été importée en si grande quantité en Palestine qu'elle a suscité des imitations locales qu'on reconnaît à la terre plus grossière, d'un gris bleuâtre, et plus épaisse (4).

(1) R. DUSSAUD, *Monuments palestiniens et judaïques*, n° 145.

(2) SELLIN, *Tell Taannek*, Vienne, 1904, p. 19, fig. 12.

(3) MACALISTER, *Excavati. of Gezer*, tombe n° 30, pl. LXXIV.

(4) D'après WELCH dans BLISS et MACALISTER, *Excavations in Palestine during*

La troisième ville de Lakisch a encore fourni d'autres témoins de provenance égéenne, par exemple un vase à étrier (1) et des fragments de céramique mycénienne des troisième et quatrième styles. La céramique peinte, alors en usage, dérive vraisemblablement de la céramique égéenne. Parmi les objets en bronze de la même couche, il faut signaler des épingles de type chypriote avec trou au milieu de la tige.

A Gézer, le plus ancien témoin de céramique égéenne importée (2) est contemporain de Lakisch III : on y reconnaît le bouclier en huit (fig. 210), curieux à rapprocher des fresques de Tirynthe (fig. 124). Les vases en terre cuite de cette époque portent fréquemment des signes incisés, qui semblent avoir la valeur de caractères, et que M. Salomon Reinach a identifiés à ceux de Mycènes (3).

Ainsi l'influence égéenne, et plus spécialement chypriote, se fait fortement sentir en Syrie avec la conquête égyptienne dont la conséquence fut d'ouvrir largement la Syrie au commerce méditerranéen et de tourner la Phénicie vers la Méditerranée. Le commerce maritime entre l'Égypte et la Syrie était en grande partie alors entre les mains des Égéens comme l'attestent les Annales de Thoutmès III qui, en l'an 34 de ce roi (1482 av. J.-C.) signalent que les Égyptiens firent appel à la marine égéenne pour transporter en Égypte le bois que leur armée venait de couper dans le Liban (4).

Dans la quatrième ville de Lakisch, l'influence mycénienne est plus grande encore et toujours avec la dominante chypriote. Le décor peint devient monochrome. Le trait, généralement



FIG. 211. — Vase palestinien d'imitation mycénienne.

the years 1898-1900, Londres, 1902, p. 86; H. THIERSCH, *Arch. Anzeiger*, 1907, col. 327.

(1) BLISS et MACALISTER, *op. cit.*, p. 63 note.

(2) MACALISTER, *Excavat. of Gezer*, II, p. 155.

(3) SALOMON REINACH, *Revue archéol.*, 1896, II, p. 255.

(4) Cf. ci-après, pp. 417-418.

assez grêle, ressort en rouge sur un fond constitué par un engobe crayeux plus ou moins sali. A côté des quadrupèdes et des oiseaux d'eau, on reconnaît des motifs mycéniens de basse époque : motif stylisé du lis, division du champ en métopes et triglyphes, spirales, demi-cercles concentriques, décor imbriqué, etc., sans compter les éléments géométriques plus spécialement usités à Chypre. Les formes mêmes rappellent souvent les formes mycéniennes. Les exemples d'imitation de décor mycénien que nous donnons (fig. 203 et 211) sont parmi les plus courants et se retrouvent en divers sites palestiniens.

Dans cette même couche, à Lakisch, on trouve en abondance la céramique chypriote dite « imitant le cuir », décrite plus haut (1). On comparera aux vases chypriotes de la figure 213, les vases palestiniens de la figure 214, 1-4. Même forme, même décor, notamment le relief caractéristique du n° 4 qui dérive de la tête du mouflon chypriote. Ce dernier vase (2) fait partie du mobilier funéraire trouvé dans un tombeau de la côte palestinienne et rapporté au Louvre par M. Clermont-Ganneau. La même tombe a fourni un bol chypriote (fig. 212) qui permet de rapporter tout cet ensemble au temps de Lakisch IV (3).

Parmi les lampes, coupes à bec pincé, de la quatrième ville de Lakisch, on remarque une variété avec godet central que le P. Vincent a judicieusement rapprochée d'un ancien type de lampe crétoise (4).

Entre ces vases palestiniens antérieurs à l'époque israélite, c'est-à-dire de la seconde moitié du Cananéen moyen, et les vases phéniciens de même époque, il ne devait pas y avoir de différence notable. Malheureusement, les fouilles en Phénicie ne nous ont pas encore renseignés exactement sur ce point (5).

(1) Ci-dessus, p. 239 et suiv.

(2) CLERMONT-GANNEAU, *Mission en Palestine*, p. 69, n° 30. Même décor *Kypros*, p. 422, pl. CXXII, 2 et pl. CLXXII, 15 g, qu'Ohnefalsch-Richter explique à tort comme deux serpents réunis par la tête. Les vases 1-3 de notre figure 214 proviennent des fouilles anglaises à Tell el-Heši et Tell Zakariya; cf. BLISS et MACALISTER, *Excavations in Palestine*, pl. XXXI, fig. 1, 8, 9 et p. 84 et suiv. Dans cette publication, il faut partout remplacer le terme « céramique phénicienne » par « céramique mycénienne ».

(3) Voir nos *Monuments palestiniens et judaïques* (Musée du Louvre), n° 157 et 167.

(4) VINCENT, *Canaan d'après l'exploration récente*, p. 342.

(5) MACRIDY-BEY, *Revue Biblique*, 1904, p. 565, signale incidemment dans ses

Dans l'état de la question, il ne sera peut-être pas sans intérêt de signaler un vase phénicien, en notre possession, qui nous fut donné, en 1895, par le mudir de Byblos, comme ayant été récemment trouvé dans un tombeau des environs. Ce vase fig. 214, 5) est en terre rouge recouverte d'un engobe brun



FIG. 212. — Céramique d'un tombeau palestinien. Musée du Louvre.

foncé sur lequel sont peints des traits en blanc mat (1). C'est une forme altérée du *bilbil*, donc d'époque un peu plus récente comme le type palestinien figure 214, 3. Le Louvre possède des barillets

fouilles en Phénicie des « poteries dites chypriotes, à figures géométriques ». Les fouilles antérieures ont complètement négligé les débris céramiques.

(1) Comparer, par exemple, le vase du Louvre n° 82 (EDM. POTTIER, *Catalogue des vases antiques*, I, pp. 106-107), et certains vases trouvés par M. FLINDERS PETRIE, *Ithun, Kahun and Gurob*, pl. XXVII, n° 14 et 16.

chyprïotes (époque du fer) provenant de Tyr, de Lakisch, etc.

A côté des statuettes imitant les types babyloniens et égyptiens, les fouilles de Palestine ont fourni des figurines en terre cuite d'influence chyprïote. Dans la quatrième ville de Lakisch, on a trouvé deux idoles du type chyprïote connu, aux grandes oreilles portant deux étages de boucles. Une autre (fig. 216) provient de Tell Taannek où elle a été trouvée à une profondeur de 3 m. 20 : les jambes et un anneau sont brisés (1). Le même

type est signalé à Zendjirli (Syrie du Nord) et dans les environs de Tyr (au Louvre).

La plaquette idole en terre cuite,

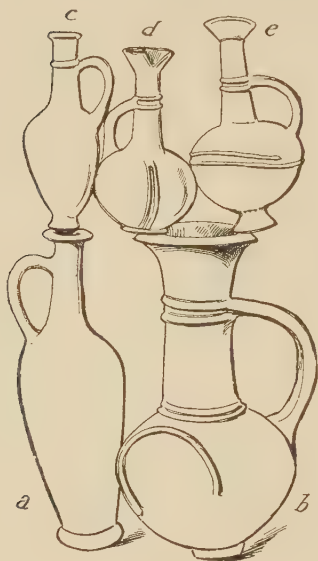


FIG. 213. — Vases chyprïotes.
D'après *Kypros*, pl. 137,5.

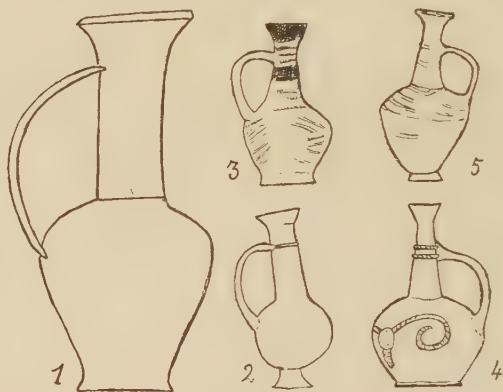


FIG. 214. — Vases imitant la céramique chyprïote. 1-4, Palestine ; 5, Phénicie.

haute de 13 centimètres (fig. 217), trouvée à Gézer dans la couche correspondant aux seizième et quinzième siècles, est d'un autre type ; mais elle paraît se rattacher également aux civilisations égéennes. M. Macalister y a vu une représentation d'Astarté (2). C'est possible ; mais nous ne connaissons aucune figure similaire en Syrie, tandis qu'elle rappelle la silhouette divine associée, dans la Grèce mycénienne, au bouclier en

(1) E. SELLIN, *Tell Taannek*, p. 80. D'après H. VINCENT, *Canaan*, p. 165, des détails de technique empêchent d'attribuer cette idole à une importation directe.

(2) MACALISTER, *Excavat. of Gezer*, II, p. 416.

huit et qu'on croit être une déesse. On retrouve sur cette plaque la large bande centrale qui caractérise nombre de ces représentations (voir fig. 249).

Il faut encore signaler plusieurs damiers mis au jour dans les fouilles de Gézer et comparables à celui qui est tracé sur la boîte d'ivoire d'Enkomi (fig. 199) et dont on a rencontré à Cnosse un modèle très riche (fig. 42). Ces objets n'apparaissent pas en Palestine avant le Cananéen moyen et les deux exemplaires que nous donnons (fig. 215) sont de la fin de cette période (1), c'est-à-dire correspondent à Lakisch IV.

III. — Philistins, Zakkarou, Phelétites et Kerétites.

1. Lors des grands mouvements de peuples sous Ramsès III, des tribus égéennes se fixèrent dans le sud de la Palestine. Ce sont les Poulousatiou Philistins et les Zakkarou que mentionnent les textes égyptiens de l'époque, et encore les Phelétites et les Kerétites qui nous sont connus par la Bible (2).

Les Kerétites sont évidemment des Crétois, probablement les Étéocrétois des auteurs grecs. Il n'y a pas lieu de considérer ce dernier terme comme un simple appellatif, mais plutôt comme un ethnique déterminé (3).

Les Philistins, au témoignage de la Bible, étaient originaires de l'île de Kaphtor (4), qui est l'ancien nom de la Crète. Les

(1) MACALISTER, *Excav. of Gezer*, II, p. 299.

(2) Voir ci-après, chap. VIII, § IV, 6, la liste tirée des Annales de l'an VIII de Ramsès III. On consultera sur la question des Philistins : STARK, *Gaza und die philistäische Küste*, 1852 (avec la bibliographie antérieure); SCHWALLY, *Die Rasse der Philistiner* dans *Zeitschrift für wissenschaft. Theologie*, t. XXXIV (1891), p. 103 et suiv. (soutient l'opinion aujourd'hui abandonnée de l'origine sémitique); W. MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, 1893, chap. xxvi-xxix; du même auteur, *Mitteil. Vorderasiat. Gesellschaft*, 1900, I (Die Urheimat der Philister; der Papyrus Golenischeff; die Chronologie der Philistereinwanderung); G. F. MOORE, *Philistines*, dans *Encyclopaedia biblica*; GUTHIE, dans Herzog-Hauck, *Realencyclopädie*. Enfin, les histoires générales de G. MASPERO et d'ED. MEYER.

(3) C'est pourquoi nous ne pensons pas qu'on puisse identifier, avec ED. MEYER, *Gesch. d. Altertums*, I, § 515, les Étéocrétois avec les Keftiou. Ce dernier terme englobe vraisemblablement toutes les peuplades de l'île.

(4) *Gen.*, X, 14 et *I Chr.*, I, 12 (en reportant la mention des Kaphtorim avant la glose qui vise certainement les Philistins); *Deut.*, II, 23; *Amos*, IX, 7; *Jérémie*, XLVII, 4.

bas-reliefs thébains, dans maint épisode de la lutte que Ramsès III soutint contre les « peuples de la mer », prêtent aux Poulousati (fig. 321) une coiffure analogue à celle qu'on voit sur le disque de Phaestos (1). Il semble qu'une coiffure si particulière fournisse un critérium sûr. Mais il faut prendre garde que de nombreuses peuplades ont pu s'orner ainsi la tête (2). Aussi, en présence du petit nombre de documents à comparer, il est prudent de ne pas en tirer de conclusion trop ferme (3).

Les Zakkarou, qui ont suivi la fortune des Philistins et

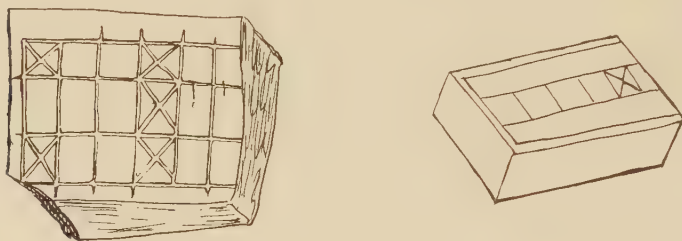


FIG. 215. — Damiers. Gêzer.

dont le nom a été rapproché de *Žakro* (sur la côte orientale de Crète), ont occupé une région plus septentrionale sur la côte de Palestine : un texte égyptien, postérieur à tous ces mouvements, les signale aux environs de Dor, au sud du Carmel (4). On a proposé d'y reconnaître les Teukriens que la tradition fait venir tantôt de Crète tantôt de Chypre, mais cette tradition ignore l'émigration en Palestine.

Les Kerétites se cantonnèrent aux environs de Gaza, car cette région est connue sous le nom de *négéb ha-Kréli* (5) ; c'est à cette époque que doit remonter l'installation à Gaza du Zeus Kréta-

(1) ED. MEYER, *Sitzungsber. Berl. Akad.*, 1909, pp. 1022-1029. Voir cette inscription ci-après, chap. VIII, § II, 2.

(2) Cet ornement était répandu chez les Sardes ; cf. A. J. REINACH, *Revue archéol.*, 1910, I, p. 20 et suiv. ; voir encore notre fig. 323.

(3) C'est également l'opinion de POULSEN, *Jahrbuch Arch. Instituts*, 1911, pp. 230-231.

(4) WINCKLER, *Papyrus Golenischeff*, dans *Mitt. Vorderas. Gesellschaft*, 1900 ; Ad. ERMAN, *Zeitschr. f. Aegypt. Sprache*, t. XXXVIII (1900), pp. 1-14. M. CLERMONT-GANNEAU, *Recueil d'arch. or.*, t. IV, pp. 250-254, a proposé de retrouver cette population dans les *Δαλαρυνοί* nabatéo-arabes de Stéphane de Byzance.

(5) I Sam., XXX, 14. Dans II Samuel, XX, 23, il faut rectifier *ha-karî* en *ha-kréti*, d'après II Sam., VIII, 18. Voir le carton, pl. XI.

généès. Les Pheléti, où il faut se garder de voir une déformation du nom des Philistins, paraissent toujours, dans les textes bibliques, étroitement unis aux Kerétites.

2. L'installation de ces populations sur la côte de Syrie eut lieu vers 1190 avant J.-C; elle annonce, vers la fin de l'âge du bronze, la dislocation des groupes égéens. Les Israélites, qui ne tardèrent pas à prendre le contact et à subir partiellement leur domination, les signalent comme d'habiles agriculteurs, mais aussi comme de bons constructeurs. M. D. Mackenzie a cru reconnaître dans les ruines de Gézer un stylobate avec bases de colonnes du type crétois (1). Il nous semble qu'un souvenir de cette technique égéenne s'est conservé dans le vocabulaire. Parmi les termes employés en hébreu pour désigner le chapiteau, certains s'expliquent aisément, comme *kotérét*, couronnement, de *kétér*, couronne, ou comme *séphét*, de *saphah*, recouvrir. Un troisième, *kaphtor*, ne se résout pas par les langues sémitiques. Il est très vraisemblable que, devant l'usage que les Philistins faisaient du chapiteau, les Israélites, fort inhabiles en sculpture, ont dit un *kaphtor* comme nous disons une grecque, une arabesque, un damas, un holland (2).

Les Philistins passaient pour des soldats redoutables. La légende de Goliath, le géant de Gath, atteste l'impression produite sur les Israélites. Goliath porte un casque et une cuirasse en bronze; il est armé de l'épée, de la lance et du bouclier (3). Les Philistins possédaient des chariots (4) et leurs archers



FIG. 216. — Idole du type chypriote. Tell Taaneck.

(1) EVANS, *Scripta Minoa*, I, p. 78, note 8.

(2) Nous avons eu la satisfaction de voir cette hypothèse, émise dans le numéro de juin 1908 de la *Revue de l'École d'Anthropologie*, p. 183, confirmée par M. SPIEGELBERG (*Orientalistische Literaturzeitung*, sept. 1908) qui y est arrivé en suivant une voie différente.

(3) I Sam., XVII, 5 et suiv. ; 45.

(4) I Sam., XIII, 5 et II Sam., I, 6.

étaient réputés (1). Au temps de leurs luttes contre les Israélites, l'usage des armes de fer commençait à se répandre. Bien placés pour s'en procurer, ils veillaient à en priver les Israélites et interdisaient aux forgerons de s'installer dans le pays de Benjamin et de Juda (2).

Il n'est pas vraisemblable que les Philistins aient possédé des armes de fer dès leur entrée en Syrie, et il suffit de constater que les plus anciennes armes en fer, trouvées en Crète, sont du type européen pour écarter la thèse de M. Belck qui attribue aux Créto-Philistins l'invention de la technique du fer (3).



FIG. 217. — Plaquette idole en terre cuite. Gézer.

L'organisation des Philistins doit conserver de vieilles coutumes. Ils étaient groupés autour de cinq villes principales : Asdod, Gaza, Ascalon, Gath et Ekron, probablement suivant leurs tribus, gouvernées chacune par un prince indépendant. Nous avons vu que Gaza devait être la capitale de la tribu des Kerétites. Ces princes, *seranîm*, étaient alliés et agissaient de concert.

C'est ainsi qu'ils forcent l'un d'eux à renvoyer David des rangs de l'armée philistine (4). David n'inspirait qu'une médiocre confiance aux Philistins en général, bien qu'il fût alors fixé à Šiqlag, au sud de Gath, et qu'il se proclamât le vassal d'Akisch, roi de Gath. Il ne se faisait pas faute, en effet, de razzier les Kerétites et, pour ne pas éveiller les soupçons d'Akisch, il prenait soin d'exterminer les groupes qu'il attaquait et de ne ramener aucun prisonnier. « Lorsque Akisch lui demandait : « Où as-tu couru aujourd'hui ? » David lui répondait : « Vers le Négéb de Juda, vers le Négéb de Yerahmeél, vers le Négéb des Qinites (5). » C'était une ruse car, bien au

(1) I Sam., XXXI, 3.

(2) I Sam., XIII, 19 et suiv.

(3) BELCK, *Die Erfinder des Eisens im Altertume*, dans *Zeitschrift für Ethnologie*, 1907 et 1908.

(4) I Sam., XXIX, 3 et suiv.

(5) I Sam., XXX, 29.

contraire, il ménageait ces populations à cause de sa parenté avec elles et dans l'espoir de fonder sur elles son pouvoir.

L'activité des Philistins fut remarquable pendant les deux premiers siècles de leur installation dans le pays. Ils subjuguèrent les Israélites, du moins les plus proches d'eux, et établirent des officiers chargés de recueillir l'impôt. Leur occupation territoriale s'étendit jusqu'à Beth-Seàn qui commande la vallée du Jourdain (1). Il y a tout lieu de croire avec Justin qu'ils infligèrent une défaite aux Sidoniens (2), jaloux de voir s'élever dans leur voisinage une puissance qui prétendait tenir les routes de commerce vers l'intérieur.

3. Les fouilles entreprises dans les tells de la Philistie, à Tell el-Hési, l'ancienne Lakisch, à Tell es-Şafi, site probable de Gath, à Tell Zakariya, peut-être l'ancienne Azeka (3), à Gézer, laissaient espérer qu'on ramènerait au jour cette civilisation philistine que nous signalent les textes. Le résultat a été quelque peu décevant : les témoins archéologiques n'ont pas fourni de couche philistine caractérisée. Ce qui le montre bien, c'est que M. Macalister en a été réduit à proposer comme philistines un groupe de tombes de Gézer manifestement d'époque perse (4).

Il est vrai que M. H. Thiersch attribue aux Philistins la céramique où se marque l'in-



FIG. 218.
Plaquette de faïence
égyptienne.
Philistin.

(1) I Sam., XXXI, 10.

(2) Justin, XVIII, 3, 5, en laissant tomber ce qui a trait à la fondation de Tyr.

(3) Le rapprochement avec la tribu des Zakkarou est peu acceptable puisque ces derniers semblent s'être installés beaucoup plus au nord.

(4) MACALISTER, *Excavat. of Gezer*, I, pp. 289-300. Nous nous fondons sur le cachet d'agate, fig. 153 ; sur les miroirs de bronze, fig. 155 et 157, semblables à ceux rapportés de Phénicie par Renan ; sur le décor des vases d'argent.

fluence mycénienne récente (1) et qui caractérise la quatrième ville de Lakisch. D'abondants spécimens ont été trouvés à Tell es-Şafi, l'ancienne Gath, et on en a signalé jusqu'à Megiddo et à Taannek. Une difficulté se présente toutefois. Les dates affectées aux couches de Gézer sont un peu flottantes et M. Macalister a tantôt considéré la cinquième couche de Gézer — celle qui renferme la pseudo-céramique philistine — comme antérieure à l'invasion israélite, tantôt comme postérieure. Mais à Lakisch cette céramique apparaît dès la troisième ville, au-dessous de l'épaisse couche de cendres, et il est absolument impossible, soit de faire remonter jusque-là l'installation des Philistins, soit de faire descendre Lakisch III jusqu'au début du douzième siècle (2). Il ne suffit donc pas pour fonder cette hypothèse de constater la présence de cette céramique dans les ruines du palais de Ramsès III à Tell Yahoudiyeh (Égypte).

Il n'est pas surprenant que la venue des Philistins dans la Syrie méridionale ne se manifeste par aucune modification dans la céramique locale puisque, d'une part, celle-ci utilisait déjà les motifs égéens et que, d'autre part, la céramique mycénienne était à son déclin et allait bientôt céder le pas au géométrique.

Cette conclusion est confirmée par tout ce que nous connaissons de l'histoire des Philistins. S'ils ont maintenu leur autorité sur le pays et leur organisation politique, ils semblent, pour tout le reste, s'être fondus très rapidement avec la population locale. Ils ont adopté les cultes du pays, comme le montrent les sources bibliques, car Dagon, Astarté, Ba'al-Zeboub sont des divinités cananéennes. Des dieux qu'ils ont intronisés, seul Zeus Krétagénès a survécu à Gaza. De même, leur langue paraît avoir disparu de très bonne heure : il n'est passé qu'un petit nombre de mots philistins en hébreu (3). Un texte égyptien

(1) THIERSCH, *Arch. Anzeiger*, 1908, col. 378 et suiv; FIMMEN, *Zeit und Dauer*, p. 83 et suiv., adopte les vues de Thiersch.

(2) THIERSCH, *loc. cit.*, col. 379, admet lui-même que la céramique dite philistine recouvre le dernier tiers du deuxième millénaire avant notre ère. On ne peut donc l'attribuer simplement au XII^e siècle comme le fait FIMMEN, *op. cit.*, p. 102.

(3) Encore la plupart peuvent-ils s'être introduits par la voie du commerce et

de la XXII^e dynastie — probablement sous Shéshonq I^{er} (vers 945-924) car ce roi déploya une grande activité en Syrie — mentionne un certain Pétisis, fils d'Api, avec le titre d'interprète officiel des deux pays *pa-Kana'an* (Phénicie) et *Piléschet* (pays des Philistins) (1). Cela paraît indiquer que la langue des Philistins était déjà le cananéen.

IV. — Art chypriote et art phénicien.

1. L'influence de la céramique chypriote sur la céramique cananéenne se poursuit pendant le Cananéen récent. L'action de Chypre paraît même plus active après que Tyr eut installé des colonies dans l'île. C'est ce dont témoigne une série de vases peints, à décor géométrique, dont le plus connu et le mieux conservé est le vase de Jérusalem, aujourd'hui au Louvre (2).

On en rapprochera le fragment (fig. 219) découvert par M. Sellin dans ses fouilles de Tell Taannek (3). Le décor de ces vases les ferait classer aisément comme chypriotes si la forme n'était très particulière et inconnue à Chypre. Ce sont bien des produits palestiniens (4) pouvant remonter au neuvième siècle avant notre ère. La disposition des anses reste indéterminée.

On trouve à Chypre, à l'âge du fer, des figurines, peintes en

remonter à une époque antérieure à l'arrivée des Philistins en Syrie; voir ci-après, chap. VIII, § III.

(1) CHASSINAT, *Bulletin de l'Institut fr. d'archéol. au Caire*, I (1901), pp. 98-100.

(2) HÉRON DE VILLEFOSSE, *Notices des monuments provenant de la Palestine*, (Musée du Louvre), pp. 18 et 59; PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'art*, III, pp. 669-670, fig. 478; E. POTTIER, *Vases antiques du Louvre*, I, p. 3; R. DUSSAUD, *les Monuments palestiniens et judaïques* (Musée du Louvre), n° 175. Ce vase a été trouvé à Jérusalem, à une profondeur de 11 à 12 mètres, lors de l'établissement des fondations du couvent actuel des Dames de Sion.

(3) E. SELLIN, *Tell Taannek*, p. 27. Avec ce vase en terre rouge et au décor brun et noir, M. Sellin range des tessons d'une terre blanche tirant sur le jaune et portant une décoration géométrique peinte en rouge brun. Un peu plus récent est un lot de vases d'imitation chypriote provenant d'Ascalon, actuellement dans la collection du baron d'Ustinow; cf. *Revue biblique*, 1905, pp. 446-447.

(4) De même, le débris PERROT et CHAPIEZ, IV, p. 456, fig. 244.

rouge et noir, représentant la déesse assise sur un siège à dossier et coiffée à l'égyptienne. On admet généralement que ce type égyptisant, fréquent dans la Phénicie du nord et particulièrement dans la région d'Amrit, est passé de cette dernière région à Chypre. C'est peu probable. De plus en plus, la Phénicie du nord se classe comme une dépendance artistique de Chypre. Il n'y a pas de raison pour que nos figurines fassent



FIG. 219. — Vase trouvé à Taannek (Palestine). diamètre : 0 m. 47.

exception, d'autant que la peinture rouge et noire, qui les décore, répond à la technique chypriote.

2. De même, la priorité dans le travail du métal appartient à Chypre. En installant, vers le XI^e siècle avant notre ère, des comptoirs à Chypre, Tyr semble avoir été attirée par le commerce du cuivre et des objets en bronze fabriqués dans l'île. Les témoignages homériques ont entraîné quelque illusion sur ce point : les Grecs à qui les marchands phéniciens apportaient de belles pièces de bronze leur en attribuaient volontiers la fabrication. Mais ce n'est qu'à l'époque perse que les Phéniciens s'annexèrent, outre Citium, la région minière d'Idalion et de Tamassos, et prirent ainsi une part active à la production métallurgique de Chypre. Quand Sargon II se fut emparé de Chypre, le pays fut divisé en principautés relevant directement des autorités assyriennes. La liste des dix rois chypriotes du septième siècle, que les textes assyriens nous ont conservée ne laisse guère place pour une domination phé-



PATÈRE DE DALI
Musée du Louvre

nicienne. L'empreinte tyrienne n'a pas été très profonde, puisque les princes phéniciens installés par les Perses, notamment à Idalion, se sont trouvés dans la nécessité, pour être compris de leurs sujets, de rédiger des bilingues en syllabaire chypriote et en phénicien.

Si l'on méconnaît souvent le rôle de la grande île, c'est qu'on imagine à tort que seuls les Phéniciens pouvaient recevoir à la fois des apports égyptiens et mésopotamiens, par suite que tout décor composite signale une œuvre phénicienne. Cette définition de l'art phénicien est devenue insuffisante. Dès le second âge du bronze, où les quatre empires égyptien, babylonien (puis assyrien), hittite et égéen mêlèrent leurs armes et entrèrent dans la voie des conquêtes, Chypre se trouve en présence de formules artistiques diverses. Les influences subies sont dès lors complexes et il faut se garder des généralisations hâtives. A cette époque, l'art mycénien est à ce point florissant à Chypre que les emprunts aux peuples voisins n'apparaissent qu'à l'état sporadique; mais la pénétration, lente d'abord, ouvre une brèche à l'invasion qui se précipitera dès le début de l'époque suivante.

Aux temps mycéniens, la Mésopotamie ne fournit aux artistes chypriotes qu'un contingent modeste de motifs décoratifs; mais elle prête ses scribes et son écriture cunéiforme aux rois de Chypre pour assurer le service diplomatique avec l'Égypte. Parmi les tablettes découvertes à El-Amarna, la capitale égyptienne d'Aménophis IV, on a trouvé plusieurs lettres émanant de la chancellerie chypriote et rédigées en babylonien. Les scribes babyloniens popularisent dans l'île la mode des cylindres-cachets. A cette époque, en effet, on ne rencontre pas seulement quelques cylindres importés, mais les graveurs indigènes se mettent à la besogne et réussissent des pièces remarquables sur pierre dure en mêlant aux éléments mycéniens des motifs mésopotamiens ou hittites, et en y traçant des caractères égéens. Beaucoup plus nombreux sont les cylindres en pâte de terre ou en argile au décor grossier, comme nous l'avons noté plus haut.

L'action assyrienne a dû devenir pressante avec Assournazir-

pal, au neuvième siècle, lorsque l'Assyrie étendit sa domination jusqu'à la Méditerranée. Au huitième siècle, Tiglathpilésér réduisit la Syrie et la Palestine en provinces assyriennes ; enfin, en 709, Sargon II s'empare de Chypre et y dresse la stèle de victoire que conserve le Musée de Berlin.

Ce serait une erreur de ne parler de pénétration réciproque entre Chypre et l'Assyrie qu'à cette dernière date. Un texte nous conserve le souvenir d'une importation directe en 713, quatre ans avant la conquête de Sargon : les rois de l'île se rendirent à Babylone pour déposer aux pieds du roi d'Assyrie de riches présents, produits de l'industrie chypriote.

« Sept rois du pays de Ia', en Chypre, écrit Sargon, qui sont situés à une distance de sept jours au milieu de la mer et dont l'habitat est éloigné, eux qui [avaient échappé] à l'empire du pays de l'Assyrie, eux dont aucun des rois, mes pères, qui m'ont précédé, n'avait entendu le nom de leur pays (1), ils apprirent ce que j'avais fait dans le pays du Kaldou et du Hattou, ils l'entendirent au loin, au milieu de la mer : leur cœur se déchira, l'effroi les atteignit ; ils apportèrent en ma présence, dans Babylone, de l'or, de l'argent, des meubles en bois d'*usû* et d'*urkarinu*, trésors de leur pays, et ils baisèrent mes pieds (2). »

Un autre texte nous prouve qu'en Mésopotamie on ne prisait pas seulement les produits chypriotes, mais aussi les artisans de la grande île. Quand Sennachérib prépara son expédition contre Mérodach-Baladan II, réfugié sur la côte élamite, il fit venir pour construire des navires, non seulement des Tyriens et des Sidoniens, mais aussi des Chypriotes (3).

Dès le second âge du bronze se fait également sentir l'influence hittite, presque limitée tout d'abord aux figures des cylindres. Mais à la fin de l'époque mycénienne cette influence,

(1) Exagération évidente du scribe. Les rois assyriens parvenus jusqu'à la côte s'étaient certainement renseignés sur les pays maritimes les plus proches. La démarche même des rois de Chypre montre qu'ils se sentaient menacés depuis quelque temps.

(2) DHORME, *les Pays bibliques et l'Assyrie*, p. 62.

(3) DHORME, *op. cit.*, p. 78.

devenue alors syro-hittite, est très nette sur la boîte d'ivoire d'Enkomi. Quant à l'influence directe de l'art égyptien, elle ne peut être mise en doute puisque, dès au moins le début du quatorzième siècle et jusqu'à nos jours, Chypre, avec des fortunes diverses, restera dans la sphère d'action de l'Égypte. En particulier, il est intéressant de noter qu'une patère de fabrication égyptienne, datant de la XIX^e dynastie, a été trouvée à

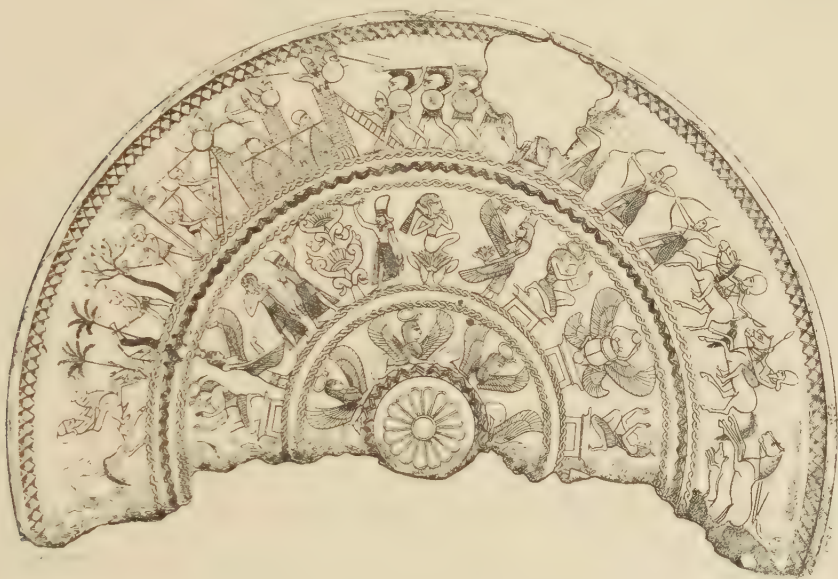


FIG. 220. — Patère d'Amathonte. D'après Colonna-Ceccaldi, *Monuments antiques de Chypre*, pl. VIII.

Athiénou (1), car cela atteste que les Chypriotes avaient en mains les prototypes de ces objets en métal dont nous allons nous occuper.

3. Les coupes ou patères en métal, généralement dites phéniciennes, ont été réunies par M. Clermont-Ganneau qui a donné une ingénieuse explication de plusieurs sujets figurés (2). M. G. Perrot les a reproduites à son tour et étudiées dans le tome III de son *Histoire de l'art dans l'antiquité*. Elles ont

(1) VON BISSING, *Jahrb. arch. Inst.*, 1898, p. 28 et suiv.; 1910, p. 193 et suiv.

(2) CLERMONT-GANNEAU, *l'Imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs*, Paris, Leroux, 1880.

fait l'objet d'études répétées, notamment par M. von Bissing. Nous n'envisageons ici que le point de savoir à quelle civilisation il faut en rapporter la fabrication.

Des artisans phéniciens ont pu y travailler puisque les Phéniciens avaient pris pied dans l'île; mais il ne faut pas exagérer leur rôle en cette circonstance car, d'après ce que nous avons vu plus haut, la domination tyrienne était fort limitée à l'époque assyrienne. Elle cessa même complètement de 709 jusqu'à l'époque perse et c'est précisément de cette période que datent la majeure partie des coupes chypriotes (1). Nous nous proposons simplement d'établir que les coupes dites phéniciennes, trouvées à Chypre, ont bien été fabriquées dans l'île et qu'on doit les classer comme art chypriote. On ne peut expliquer autrement qu'à côté d'éléments assyriens, mais surtout égyptiens, se maintiennent les motifs mycéniens et grecs depuis longtemps en faveur dans l'île.

Un argument, à considérer tout d'abord, est le nombre remarquable de ces patères trouvées à Chypre même, où cet ustensile est déjà représenté à l'âge du bronze par le bol hémisphérique (fig. 188, 6). Nous ne citons que les principales : patère d'Amathonte (2), de Curium (3), de Salamis (4), trois patères de Dali (Idalion) (5), patère d'Athiénou (6), patère d'argent inédite de Tamassos (7), etc. Les patères dont les fragments, conservés à la Bibliothèque nationale (8), portent des dédi-

(1) On voit par là que l'opinion de M. POULSEN, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, p. 35, repose sur une erreur historique lorsqu'il explique le grand nombre de patères décorées, trouvées à Chypre, par le fait que les Phéniciens s'étaient emparés d'une grande partie de l'île (... *grosser Teile der Insel*).

(2) COLONNA-CECCALDI, *Monuments antiques de Chypre*, pl. VIII; CLERMONT-GANNEAU, *loc. cit.*, pl. VI; PERROT et CHIZEZ, *Hist. de l'art*, III, fig. 547; OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. CLVI; notre fig. 220.

(3) COLONNA-CECCALDI, *loc. cit.*, pl. X; CLERMONT-GANNEAU, *loc. cit.*, pl. IV; PERROT, III, fig. 552; notre fig. 221. Deux autres patères de Curium, moins significatives, sont attribuées à l'industrie chypriote par M. POULSEN, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, p. 34.

(4) A. CESNOLA, *Salamina*, p. 53.

(5) CLERMONT-GANNEAU, *loc. cit.*, pl. II, III et V; PERROT, III, fig. 548, 546, 482. Nous reproduisons pl. VI et VII les deux patères du Louvre publiées d'abord par LONGPÉRIER, *Musée Napoléon III*, pl. X et XI.

(6) CESNOLA-STERN, pl. XIX; OHNEF.-RICHTER, *Kypros*, p. 447, fig. 258.

(7) *Cyprus Mus. Cat.*, p. 139, n° 4881.

(8) *Corpus inscript. semit.*, I, 5.

caces phéniciennes mentionnant un gouverneur de Hiram II de Tyr, ont été fabriquées et consacrées à Chypre. Ces fragments sont tout ce qui subsiste d'un lot de quatorze patères (1).

La décoration de ces patères chypriotes présente de l'anal-



FIG. 221. — Patère de Curium. D'après Colonna-Ceccaldi, *Monuments antiques de Chypre*, pl. X.

gie avec les patères provenant d'Olympie et conservées l'une à Athènes (2), l'autre à l'Ashmolean Museum (3), avec la patère de Delphes (4), avec trois patères et une tasse d'argent

(1) COLONNA-CECCALDI, *loc. cit.*, p. 295.

(2) FURTWAENGLER, *Olympia*, IV, *Bronzen*, pl. LII; PERROT, III, fig. 550; *Corp. Inscr. Sem.*, II, n° 112; OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. CXXIX, 2.

(3) POULSEN, *Der Orient*, p. 22, fig. 12 et 13.

(4) HOMOLLE, *Revue de l'art ancien et moderne*, t. XV, p. 14 et suiv.; PERDRIZET dans HOMOLLE, *Fouilles de Delphes*, t. V, p. 23 et suiv., p. 171 et suiv.

de Caeré (1), avec une patère de Préneste (Palestrina) (2), et une autre de Salerne (3). Est-il admissible de classer comme phénicien un lot aussi considérable d'objets en métal dont aucun n'a été découvert en Phénicie ni en Syrie ?

Il est d'ailleurs probable qu'on doit admettre plusieurs centres de fabrication. Les objets en métal de Caeré sont d'un style assez particulier. Cela est vrai surtout des nombreuses coupes en bronze découvertes par Layard à Nimroud et dont quarante et une sont ornées de motifs divers. Nous inclinons à admettre que la plupart des coupes de Nimroud ont été fabriquées en Assyrie par des ouvriers cosmopolites qui se sont surtout inspirés de prototypes égyptiens (4).

M. Fr. Poulsen, qui a repris récemment l'étude des patères en métal, tend, au contraire, à leur attribuer une même origine et il les définit comme « les monuments les plus anciens, les plus nombreux et les plus certains de l'art industriel phénicien (5) ». Malheureusement, il n'en veut pour preuve que les épigraphes gravées sur huit d'entre elles et qui seraient en majorité phéniciennes soit, au compte de M. Poulsen six phéniciennes (quatre de Nimroud, une de Palestrina, fragments de la Bibliothèque nationale) contre deux araméennes (coupe du Caucase et une patère d'Olympie). Il y a là une double erreur de chiffres et de méthode.

En effet, les quatre inscriptions sur patères de Nimroud ne sont pas phéniciennes, mais araméennes (6), ce qui renverse

(1) PERROT, III, fig. 544 et 549; POULSEN, *Der Orient*, p. 26 et suiv.

(2) CLERMONT-GANNEAU, *loc. cit.*, pl. I; PERROT, III, fig. 543. L'autre patère de Préneste, PERROT, III, fig. 36, n'utilise que des motifs égyptiens; cf. von BISSING, *Jahrb. arch. Inst.*, 1910, pp. 193 et 196, qui la date du septième siècle.

(3) POULSEN, *op. laud.*, p. 27, fig. 20.

(4) A. DUMONT, *les Céramiques de la Grèce propre*, pp. 112-129, a classé les patères de Nimroud en trois groupes, celles où dominant les motifs égyptiens, celles où dominant les motifs assyriens, enfin celles où apparaît un style particulier. Cette division est maintenue par POULSEN, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, p. 6 et suiv. M. von BISSING, *Jahrb. arch. Inst.*, 1898, p. 28 et suiv.; 1910, p. 193 et suiv., a montré que le prototype des patères décorées est à chercher en Égypte.

(5) POULSEN, *op. laud.*, p. 3.

(6) Ce sont les n^{os} 46-49 du *Corpus Inscript. Semiticarum*, pars II. De même, contrairement à ce qui est dit par M. POULSEN, *ibid.*, p. 13, les poids en bronze

complètement la proportion : deux phéniciennes contre six araméennes. De plus, les deux textes phéniciens sont, l'un une dédicace, faite à Chypre, par le gouverneur tyrien d'un district chypriote, l'autre celle d'un Carthaginois. Cette statistique rectifiée va donc à l'encontre de la conclusion de M. Poulsen puisqu'elle ne permet pas de rattacher à la Phénicie propre une seule des patères à inscription. D'ailleurs, le nombre des épigraphes phéniciennes serait-il plus considérable, qu'on ne pourrait en tirer aucune conclusion sur l'origine des coupes ; ce ne sont, en effet, à aucun degré des signatures de fabricants ou d'artistes (1). Elles n'ont pas plus de signification, quant à l'origine des objets, que les épigraphes phéniciennes tracées sur des vases grecs, des stèles grecques ou des statuettes égyptiennes (2).

trouvés à Nimroud ne portent pas des inscriptions phéniciennes, mais araméennes, et on ne peut supposer que ces poids (généralement des lions de bronze du plus pur style assyrien) ont été fabriqués en Phénicie et transportés de là en Assyrie. Il y a lieu de soigneusement distinguer, au huitième siècle, les Araméens des Phéniciens ; ils diffèrent ethniquement et géographiquement, par la langue, le culte et les influences qu'ils subissent. Il n'est pas exact de dire que l'araméen est alors langue officielle de l'empire assyrien, c'est la langue vulgaire ; elle ne deviendra officielle qu'à l'époque perse.

(1) Le texte *CIS*, II, 46, donne la fonction du personnage qui a fait graver son nom sur la coupe et c'est un scribe.

(2) Il y aurait lieu cependant d'en tenir compte pour la date des patères de Nimroud, les quatre épigraphes araméennes ne remontent pas au delà du huitième siècle et sont plutôt de la fin du huitième siècle. En plaçant les patères de Nimroud au neuvième siècle, M. Poulsen explique aisément la différence de style qui les sépare des patères trouvées à Chypre. C'est ainsi que, dans l'in-



FIG. 222. — Manche de miroir en ivoire. Enkomi.

Nous n'avons jamais prétendu écarter de ces patères la main-d'œuvre phénicienne ; mais nous lui avons dénié une part d'invention importante dans le groupe de ces objets trouvé à Chypre. Nous venons de voir que les dédicaces ne sauraient fournir aucune indication sur la fabrication, reste donc à analyser le style du décor. Nous laisserons de côté les patères de Nimroud puisqu'elles ont vraisemblablement été fabriquées en Assyrie, ce que M. Poulsen lui-même admet pour un certain

nombre d'entre elles, en les attribuant, il est vrai, à des artistes phéniciens déportés en Assyrie (1).



FIG. 223. — Ivoire de Nimroud. Travail chypriote.

Les archéologues qui, depuis Longpérier et Lenormant, se sont prononcés pour l'origine phénicienne des coupes découvertes à Chypre, y ont été conduits par le mélange d'éléments égyptiens et assyriens qu'on y observe. Mais, nous l'avons vu, cette définition de l'art phénicien est aujourd'hui

devenue insuffisante. A côté des motifs égyptiens et assyriens, les coupes portent des motifs gréco-chypriotes, dont quelques-uns remontent à l'époque mycénienne, et qui ne s'expliquent que si l'on accorde que Chypre, dont nous avons vu les attaches égéennes, est le pays de fabrication de ces objets.

Parmi les éléments à classer comme gréco-chypriotes nous relevons les suivants :

La présence du *cerf* ou de l'*antilope* (deux patères de Curium ; patère de Préneste), motif qui n'apparaît guère en Phénicie

tervalle, les Phéniciens auraient abandonné la palmette assyrienne pour la palmette égyptienne (*op. cit.*, p. 30). Ces hypothèses ingénieuses ne sont pas tenables si on donne aux patères de Nimroud leur véritable date.

(1) POULSEN, *op. laud.*, p. 13.

tandis qu'il est en faveur marquée dans la mer Égée, à Chypre et en Asie Mineure ;

Le *bouclier rond* avec protubérance pointue au centre (presque toutes les patères), dont on ne signale pas l'usage en Phénicie tandis que Chypre en a fourni en nature (1).

Les *joueurs de flûte* associés aux *joueurs de tympanon* et de *lyre à sept cordes* (troisième patère de Dali (2), patère d'Olympie à Athènes) ;

Héraclès à la peau de lion luttant avec le lion (deuxième patère de Dali (pl. VII) ; sur la première de Dali (pl. VI) et la patère de Curium (fig. 221), Héraclès est remplacé par un génie assyrien à deux paires d'ailes) (3) ;

Les *cavaliers*, portant le fouet et la lance (patère d'Ama-thonte ; première patère de Dali ; plat d'argent et tasse d'argent de Caerè) ;

Enfin, il faut insister tout particulièrement sur la mise à mort du *griffon*, sujet qui figure sur les deux premières patères de Dali, sur celle de Curium et, quelque peu alourdi de style, sur la patère d'Olympie à Athènes. Or, ce thème est une survivance, à Chypre, de l'époque mycénienne ; il ne se rencontre ni en Phénicie ni en Assyrie (4).

(1) PERROT et CHIPIEZ, *Hist. de l'art*, III, p. 871, fig. 639. POULSEN, *op. laud.*, p. 79, adopte l'opinion de Lippold que ce dernier bouclier est grec ; il conjecture cependant que cette forme a été usitée aussi en Phénicie parce que l'on rencontre quelque chose de semblable en Sardaigne.

(2) VON BISSING, *Jahrb. Arch. Inst.*, 1898, p. 41, accorde que la troisième patère de Dali est de travail chypriote.

(3) Après avoir confondu les termes « araméen » et « phénicien » et, dans une certaine mesure, « assyrien » et « phénicien », M. POULSEN, *op. laud.*, p. 32, confond « hittite » et « phénicien » dans les objections qu'il nous adresse sur ce point. L'identification de Melikertès avec Melqart n'a jamais été faite par les Anciens ; elle ne s'appuie que sur une faute d'impression dans l'édition d'Eusèbe par Viguier.

(4) Cet argument, que nous tenons pour décisif, gêne visiblement M. Poulsen. Une première fois, *op. laud.*, p. 32, il déclare que l'attitude du griffon au galop volant, avec la tête complètement retournée, n'offre rien de caractéristique, que c'est un motif sans signification (*sinnlos*), ce qui est d'autant plus surprenant que M. Poulsen s'attache, par ailleurs, à noter les moindres variantes graphiques (voir p. 15, les distinctions vraiment subtiles sur la torsade avec ou sans liséré ; p. 33, sur le lion qui tire ou non la langue ; sur les cervidés avec ou sans barbiche). Ainsi débarrassé de la pose caractéristique du griffon, le savant auteur observe, *ibid.*, p. 35, que le groupe du héros poignardant le griffon ne se rencontre que sporadiquement (*nur vereinzelt*) sur le manche de miroir (il

Furtwaengler pensait que le type du griffon avait été conçu en Asie Mineure, en pays hittite. Transporté en Égypte, il aurait revêtu des attributs égyptiens et repris une vogue nouvelle dans les pays d'Asie Mineure d'où il aurait pénétré dans l'art gréco-phénicien et l'art grec (1). Sans insister sur la difficile question d'origine (2), il est indéniable que le type du héros mettant à mort le griffon a pris dans les milieux mycéniens, et notamment à Chypre, un caractère particulier. Lors de la rédaction de son article, Furtwaengler ne connaissait pas les deux



FIG. 224. — Empreinte de cylindre babylonien. des fouilles de Crète.

manches de miroir en ivoire (3), trouvés à Enkomi, se rapportant à la fin du mycénien chypriote et dont nous reproduisons l'exemplaire le mieux conservé (fig. 222). Il ignorait le nombre imposant de griffons qu'ont révélés

Il est saisissant de retrouver le même groupe du griffon et du héros — celui-ci conservant parfois le costume mycénien, — sur plusieurs patères : les deux patères de Dali (Idalion), aujourd'hui au Louvre (pl. VI et VII), et la patère de Curium (fig. 221). Une variante, dans laquelle le griffon est représenté au galop volant, allure si fréquente dans l'art mycénien (fig. 154), se voit sur les mêmes patères et aussi sur la patère d'Olympie, conservée à Athènes. Il n'y a donc aucune raison d'attribuer ces patères à une fabrique phénicienne.

faudrait dire : sur deux manches de miroir) d'Enkomi et que, dès lors, « il pourrait bien dériver d'une source syrienne ». M. Poulsen émet cette hypothèse sans en tenter aucune démonstration.

(1) FURTWAENGLER, *Roscher's Lexikon*, s. Gryps, 1742 et suiv.

(2) Pour l'origine égyptienne, J. DE MOT, *Rev. archéol.*, 1904, II, p. 202 et suiv., avec la liste à cette date des représentations du griffon prédynastique ; le griffon n'apparaît plus qu'avec la dix-huitième dynastie au même moment que dans le monde égéen. POULSEN, dans *Jahrbuch Arch. Inst.*, 1911, p. 225, adopte l'opinion de Furtwängler, mais dans *Der Orient*, p. 15, il croit le motif originaire de Mésopotamie.

(3) MURRAY, *Excavations in Cyprus*, pl. II.

Le type chypriote du griffon s'est, d'ailleurs, répandu en Phénicie en même temps que la palmette dont nous traitons ci-après. C'est ainsi qu'un relief d'Aradus (1) en marbre de Paros, conservé au Louvre, est décoré d'une palmette entre deux griffons affrontés, motif qu'on retrouve identique sur la patère de Curium.

On remarquera encore que, si les chars figurés sur les patères attestent une forte influence asiatique, la caisse du char dérive de l'ancien char assyrien dont l'usage à Chypre est attesté dès l'époque précédente, notamment par la boîte en ivoire d'Enkomi (fig. 199). D'autre part, les sarcophages de Golgoi et d'Amathonte, au Metropolitan Museum de New-York, continuent la tradition des chars gravés sur les coupes chypriotes (2) et confirment ainsi l'origine locale de ces dernières.

La combinaison d'éléments assyriens et égyptiens sur les patères en question n'oblige en aucune façon à supposer un intermédiaire phénicien puisque, nous l'avons vu, Chypre était depuis longtemps en rapports directs avec l'Égypte et avec l'Assyrie. Bien au contraire, c'est l'art phénicien qui a été fortement impressionné par l'art chypriote et y a puisé abondamment.

Il est plus difficile de définir l'origine du groupe de patères trouvées en Grèce, auquel il faut joindre les fameux bronzes



FIG. 225. — Ivoire de Nimroud.

(1) PERROT et CHAPIEZ, III, p. 131.

(2) D'après STUDNICZKA, *Der Rennwagen im syrisch-phön. Gebiet*, dans *Jahrb. Arch. Inst.*, 1907, p. 185, qui, cependant, ne met pas en doute que les coupes en question ne soient de travail phénicien.

votifs de l'Ida (Crète). Cet ensemble a des caractères propres — ainsi le sphinx attelé au char — et il est vraisemblable que les différentes pièces ont été fabriquées en Crète et peut-être aussi en Grèce. L'influence orientale qu'elles attestent n'en est que plus remarquable. Notre planche VIII reproduit un de ces objets votifs (1). Les génies assyriens accompagnent une figure de héros directement imitée des représentations de Bel-Mardouk, comme on en jugera en lui compa-

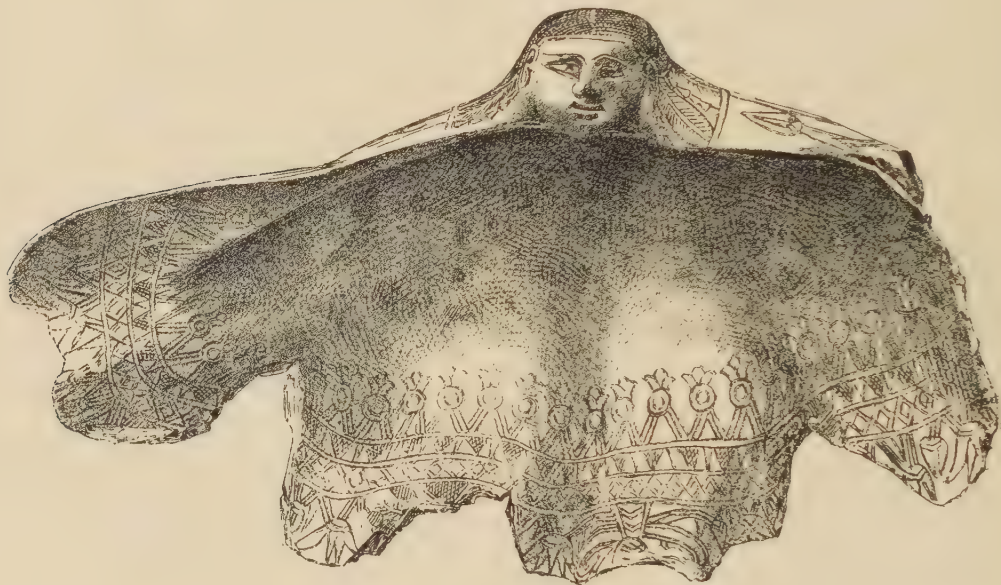


FIG. 226. — Coquille de *tridacna* gravée.

rant tel cylindre babylonien (fig. 224). Ainsi, à mesure que nous connaissons mieux le matériel archéologique du neuvième au septième siècle, l'art des divers centres méditerranéens, à côté de caractères locaux qui interdisent de songer à une origine unique, nous montre l'empreinte d'une forte influence orientale. L'étude des ivoires ne fera que confirmer ces observations.

4. En même temps que les coupes en métal, Layard décou-

(1) Ci-après, p. 330 et note 4, les circonstances de la trouvaille et la bibliographie.

vrît des tablettes d'ivoire où, avec beaucoup de perspicacité, M. Ohnefalsch-Richter a reconnu des œuvres d'imagiers chypriotes (1). Les ivoires de Nimroud, dont l'ensemble n'a malheureusement pas encore été publié, offrent entre eux des différences de style notables, beaucoup plus nettes que les patères de bronze, ce qui rend vraisemblable que les Assyriens ont importé de l'étranger, et de pays différents, nombre de ces pièces. M. Smith, frappé des analogies de certains ivoires



FIG. 227. — Revers de la figure précédente.

de Nimroud avec ceux provenant des fouilles de l'Artémision d'Éphèse, conclut que les premiers sont l'œuvre d'artistes ioniens, soit que ceux-ci aient travaillé pour l'exportation, soit qu'ils aient été installés en Assyrie (2). Mais le lot de Nimroud est singulièrement disparate et certaines plaquettes (3)

(1) OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pp. 437 et 194.

(2) Dans D. G. HOGARTH, *Excav. at Ephesus, The archaic Artemisia*, 1908, p. 178. Les têtes inédites de Nimroud, dont le rapprochement paraît concluant, sont figurées, *ibid.*, pl. XXIV et reproduites par POULSEN, *Der Orient*, p. 47. D'autres ivoires, considérés par Poulsen comme inédits, ont été reproduits par Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, t. III, p. 52.

(3) Notamment HOGARTH-SMITH, *ibid.*, pl. XXVIII, 2 et 5.

présentent un caractère égyptien qui fait totalement défaut aux ivoires d'Éphèse. Aussi, M. Hogarth penche-t-il à attribuer les ivoires de Nimroud non à des Ioniens, mais à une école plus pénétrée d'influence orientale, par exemple aux Lydiens (1). Quant à M. Poulsen, il considère l'ensemble comme un travail phénicien (2).

Il est assez naturel que l'Assyrie, pays producteur de cuivre, ait eu des traditions anciennes pour le travail du métal et qu'elle ait possédé des ateliers où dominaient les artistes indigènes. Notamment les provinces arméniennes, si l'on en juge par les textes assyriens et aussi par quelques très belles pièces qui y ont été découvertes, ont manifesté une brillante activité métallurgique. Ainsi, la plupart des patères découvertes à Nimroud, quelque influence étrangère qu'on y reconnaisse, ont dû être fabriquées dans le pays. On conçoit, au contraire, que pour le travail de l'ivoire le grand empire ait été tributaire de l'étranger. L'époque mycénienne avait répandu chez les populations égéennes le goût de l'ivoire sculpté (3) et il est caractéristique qu'Ezéchiel mentionne les Rhodiens comme importateurs d'ivoire en Phénicie (4). Il n'est donc pas surprenant que la trouvaille de Nimroud se décompose en plusieurs lots, dont l'un est de travail ionien, un autre de travail phénicien (composé, à notre avis, des pièces à forte influence égyptienne), un autre enfin de travail chypriote.

On trouve, en effet, sur tel ivoire de Nimroud (fig. 223) les motifs accoutumés des artistes chypriotes : griffons affrontés ou adossés (5) posant une patte sur la fleur de lotus ; palmette

(1) HOGARTH, *Ibid.*, p. 243.

(2) POULSEN, *loc. cit.*, p. 37 et suiv. Il n'est plus question ici de l'incapacité des Phéniciens à border la torsade d'un liséré, car cela leur retirerait nombre de ces ivoires. Par contre, à une époque un peu plus récente, M. POULSEN, *op. laud.*, p. 131, reconnaît au travail chypriote sur ivoire une telle importance qu'il retrouve son influence jusqu'en Italie.

(3) Outre les nombreux exemplaires dont il a été question plus haut, voir DE RIDDER, dans *Florilegium Vogüé*, pp. 73-77.

(4) Ezéchiel, XXVII, 15.

(5) Sur ces ivoires, les griffons portent des boucles sur la tête. M. POULSEN, *Der Orient*, p. 49, imprime en gros caractères que ces boucles, qu'on trouve sur une patère de Curium, ne se rencontrent *jamais* chez les griffons d'époque mycénienne. On est surpris de cette affirmation dont le lecteur pourra juger

chypriote avec accessoires habituels, notamment, à la base, le décor triangulaire qui vaut une signature. Un autre ivoire, de même provenance, atteste une curieuse déformation du groupe signalé plus haut, où le héros est aux prises avec le griffon (1). Sur une plaquette du même groupe (fig. 225) la base du lotus est traitée à la manière chypriote. Une erreur dans le tracé du manteau qui, sur la gauche, passe en dessous de la tunique, aurait difficilement été commise par un Phénicien.

Il ne faut pas se dissimuler que les distinctions sont souvent délicates à établir en présence du peu de fixité de l'art phénicien dont la seule préoccupation a été de copier indifféremment les produits des pays voisins. Cependant, on possède un terme de comparaison assez sûr dans le décor des coquilles dites *tridacna* (fig. 226 et 227) qui, au regard des patères en métal, souvent incrustées d'or ou d'argent, constituaient l'ex-voto des petites gens.

Reprenant, avec des arguments plus pressants, l'hypothèse de M. G. Perrot (2), M. Fr. Poulsen nous paraît avoir établi l'origine phénicienne de ces coquilles décorées, qu'on retrouve depuis la Mésopotamie jusqu'en Espagne, en passant par l'Égypte, Rhodes et Delphes (3). Les graveurs phéniciens ont travaillé à l'imitation de monuments assyriens, car, comme l'a reconnu M. Thiersch (4), ils ont utilisé le type du dieu Assour

en se reportant à notre figure 222. Comparer encore PERROT et CHIEPZ, *Hist. de l'art*, t. VI, p. 832; p. 847, fig. 431, 8 (intaille), etc. Le terme impropre de *Haarlocken* amène M. Poulsen à une singulière confusion graphique : il en trouve l'origine sur les lions ailés et affrontés du fameux gobelet de Goudéa. Cela n'est guère admissible, parce qu'ici nous avons affaire à une tresse de crins enroulée par le bas, tandis que, pour les griffons, il s'agit non de crins, mais de plumes frisées qui s'étagent souvent jusque sur les ailes.

(1) POULSEN, *Jahrb. Arch. Inst.*, 1911, p. 226, fig. 10, où l'auteur reconnaissait l'origine mycénienne du motif. Voir aussi le rapprochement fait, *ibid.*, pp. 229-230, entre la scène de chasse sur ivoire d'Enkomi et un ivoire de Nimroud.

(2) PERROT et CHIEPZ, *Histoire de l'art*, III, p. 860.

(3) POULSEN, *Der Orient u. d. frühgr. Kunst*, p. 65 et suiv. L'argument décisif fourni par M. Poulsen est que les fragments trouvés en Espagne appartiennent à un coquillage indigène. Or, seuls les Phéniciens peuvent avoir tracé, dans cette contrée, de tels motifs orientaux. M. von BISSING, *Athen. Mitt.*, 1912, p. 222, a reconnu que le fragment de Delphes était un morceau d'albâtre taillé à l'imitation de la coquille. Que l'albâtre soit égyptien, cela ne présume en rien le style de la décoration.

(4) THIERSCH, *Aegina*, p. 427 et suiv.

planant à mi-corps sur l'arbre sacré, et ils y ont joint la figure de la déesse ailée. La faveur dont la déesse-colombe a joui, sinon dans la religion officielle, tout au moins dans les croyances populaires, nous est attestée par la légende de Sémiramis. L'art décoratif s'est emparé de ce motif pour les *tridacna*, mais aussi pour ces attaches de vases en bronze, qu'on a assez malencontreusement qualifiées de « Sirenes », et où la déesse sort à mi-corps d'une sorte de disque ailé (1).

La légende de Sémiramis sortie, semble-t-il, des régions arméniennes,



FIG. 228. — Chapiteaux de baldaquins égyptiens.



FIG. 229. — Palmettes chypriotes du sarcophage d'Amathonte.

et rapidement adoptée en Syrie et en Phénicie, n'a probablement pas été sans influence sur ces représentations populaires de la déesse-oiseau. M. Poulsen a heureusement rattaché à la coiffure de plumes des *tridacna* certaines figurines chypriotes avec plumes tombant sur les épaules (2).

Les gravures sur *tridacna*, qu'on peut attribuer au septième

(1) Les premiers exemplaires connus provenaient de Van; cf. LONGPÉRIER, *Œuvres*, I, p. 275 et suiv.; PERROT et CHIPIEZ, t. II, p. 584; POULSEN, *Der Orient u. d. frühgr. Kunst*, pp. 64-65.

(2) POULSEN, *op. cit.*, p. 72. L'auteur qualifie la figurine chypriote de « concubine » ; c'est plus probablement une représentation de la déesse nue qui se presse les seins.



BOUCLIER VOTIF DE L'IDA
Musée de Candie

siècle avant notre ère, se différencient nettement des dessins qui ornent les patères chypriotes; il suffit de comparer les cavaliers ou les hommes montés en char.

5. Le lecteur a déjà reconnu que la palmette chypriote est d'une stylisation assez particulière et diffère de la palmette assyrienne dont les pétales sont plus étalés. A Chypre, ces derniers sont généralement très serrés et jaillissent en touffe droite d'un calice à double volute. Celui-ci repose sur des volutes adossées qu'explique le prototype égyptien et qui



FIG. 230. — Palmette chypriote.
D'après Ohnefalsch-Richter,
Kypros, pl. 162,6.



FIG. 231. — Palmette chypriote.
Ibidem, pl. 162,7.

donnent assez bien l'impression d'un chapiteau ionien. Fréquemment, les palmettes se superposent en série alternée. Très caractéristique est le décor angulaire qui s'insère à la base de la palmette chypriote, tandis que la palmette assyrienne donne plus d'importance aux tores horizontaux simulant le lien qui maintient l'ensemble du décor. Pour corriger ce que la base chypriote a de grêle, on l'encadre souvent de deux jeunes pousses (fig. 231).

L'arrangement adopté par les Chypriotes, et répété par eux à satiété, dérive directement de combinaisons égyptiennes déjà quelque peu stylisées. Les artistes de la grande île n'eurent qu'à abonder dans ce sens. Les chapiteaux égyptiens composites (fig. 228), empruntés à des colonnettes de baldaquins, nous permettront de comprendre certains détails de la palmette chypriote, inexplicables par eux-mêmes.

Ces chapiteaux égyptiens se composent essentiellement

d'une fleur de papyrus surmontant une fleur de lis, posée elle-même sur une fleur de lotus. Les artistes chypriotes ont retenu les deux premiers éléments (fig. 229 à 232). Ils n'ont donné qu'un peu de raideur au lis égyptien et l'ont amplifié par des tiges secondaires (fig. 229 et 231) qui prennent la place des *uraei* (1). L'élaboration remonte très haut puisque le calice, enserrant la fleur de papyrus, paraît une survivance d'un motif mycénien tel que le montre notre figure 202. Les deux éléments empruntés au décor égyptien ont été resserrés : le cœur du lis a empiété sur la fleur de papyrus si bien que les pétales de la palmette paraissent en sortir. Ainsi, la palmette chypriote est la combinaison de deux fleurs empruntées à la décoration égyptienne.

Dans le détail, on notera de curieuses survivances. Déjà, les Égyptiens avaient essayé de remédier à l'allure trop grêle du lis par des banderoles volant de part et d'autre (fig. 228). Les Chypriotes emploient de préférence les pousses secondaires qui répètent le motif principal, mais certaines palmettes conservent des banderolles atrophiées (fig. 229). Le décor triangulaire à la base du lis égyptien se simplifie dans la palmette chypriote, tout en prenant souvent une importance exagérée.

La palmette chypriote ne paraît pas s'être constituée avant l'âge du fer, mais nous avons vu que dès l'époque mycénienne le même décor égyptien était imité : on combine alors la fleur de lis avec la spirale (fig. 198 et 202). C'est là une preuve que cette palmette a été élaborée à Chypre même. On ne la trouve en Phénicie qu'à une époque un peu plus récente et légèrement transformée : elle y perd, en effet, les volutes en forme de chapiteau ionique et, par suite, le système de chevrons angulaires à la base.

Nous terminerons ces comparaisons en remarquant que les sculpteurs de la grande île ont subi l'influence du prototype égyptien (chapiteaux de baldaquins) jusqu'à tailler des chapi-

(1) Par contre, les Phéniciens, s'ils avaient élaboré ce type, n'auraient pas manqué de retenir les *uraei*.

teaux en forme de palmette (fig. 232). Et nous saisissons une fois de plus l'action chypriote sur la Phénicie, car dans les fouilles de Megiddo, au sud de Tyr, M. Schumacher a recueilli un chapiteau (fig. 235) de pur type chypriote. On ne peut renverser les rôles et, s'appuyant sur le chapiteau de Megiddo, conclure à une influence cananéenne dans les chapiteaux chypriotes à palmette, car les populations palestiniennes ont peu utilisé le chapiteau avant l'époque grecque. La trouvaille de Megiddo confirme ce que les textes nous laissaient entendre, à savoir que les grandes et riches installations étaient souvent l'œuvre d'architectes étrangers. Ainsi, on n'attribuera pas au hasard le fait que la fameuse « mer » ou bassin d'airain du temple de

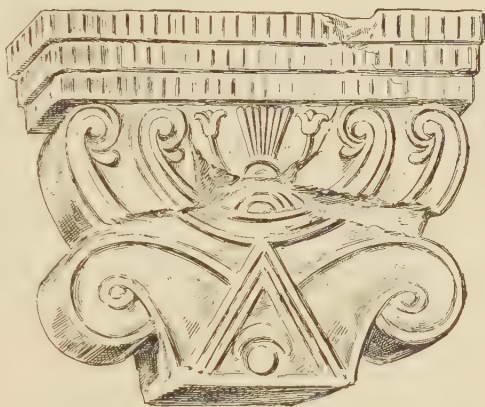


FIG. 232. — Chapiteau chypriote. Musée du Louvre.

Salomon trouve son modèle le plus exact dans un ustensile chypriote en bronze d'époque à peu près contemporaine (1). Les ouvriers, qui la construisirent, s'inspirèrent d'un type courant à Chypre et en Phénicie.

6. On a recueilli en Syrie, à Chypre et en Grèce quelques bronzes qu'on s'accorde généralement à classer à la basse époque mycénienne, certains descendant aux premiers temps de l'âge du fer. Ils représentent un personnage coiffé d'un haut bonnet, vêtu d'un pagne, levant généralement le bras droit comme pour frapper avec une arme, tandis que la main gauche

(1) A la suite de FURTWAENGLER, *Sitzungsber. Bayer. Akad.*, 1899, II, p. 411 et suiv., B. STADE, *Die Kesselwagen des Salomonischen Tempels*, dans *Zeitschr. d. Alttestamentl. Wissensch.*, 1901, a rectifié sa description des bases d'airain dont parle I Rois, VII, 27-39, d'après les chariots de bronze découverts à Larnaka et à Enkomi. Voir aussi G. KARO, *Archiv f. Religionswissenschaft*, 1905, Beiheft, p. 60.

devait tenir le bouclier. Ces bronzes figurent-ils un dieu ou un héros? Quel a été leur centre de diffusion? Dans la liste que nous donnons ci-dessous (1), on peut distinguer un groupe mycénien proprement dit et un groupe oriental (Chypre, Syrie du nord et Phénicie) qui en diffère par le travail plus



FIG. 233. — Bronze de Mycènes.



FIG. 234. — Bronze de Tortose (Syrie).

grossier et la date plus récente. Ce dernier groupe a été classé comme phénicien par M. Helbig. Un savant spécialiste des bronzes antiques, M. de Ridder, avoue l'incertitude dans laquelle on se trouve et hésite entre les appellations de hittite, syrien ou phénicien. Les exemplaires trouvés en Crète ou dans la Grèce propre sont manifestement les plus anciens, quoique de facture plus habile; ils sont plus voisins du prototype égyptien (fig. 233). Ce type, quelque peu dégénéré, s'est maintenu plus longtemps à Chypre, en Syrie et chez les Hittites (fig. 234).

(1) Cette liste ne prétend pas être complète : 1. Mycènes : PERROT et CHIEPIEZ, VI, p. 758, fig. 354; HELBIG, *Sur la question mycénienne*, p. 18, fig. 10 et *Oesterr. Jahreshefte*, t. XII (1909), p. 32, fig. 25; S. REINACH, *Répertoire*, III, 178, 5. — 2. Tirynthe : PERROT, VI, p. 757, fig. 353; HELBIG, *loc. cit.*, p. 18, fig. 11 et *Oest. Jahr.*, XII, p. 31, fig. 24; S. REINACH, *Rép.*, III, 178, 7. — 3. Sybrita (Crète) : Ashmolean Museum; EVANS, *Mycen. Tree and Pillar Cult*, p. 27, fig. 15; S. REINACH, *Rép.*, III, 59, 5; HELBIG, *Oest. Jahr.*, XII, p. 30, fig. 23. — 4. Nezero (Thessalie) : Ashm. Museum; EVANS, *ibid.*, p. 27, fig. 16; S. REINACH, *Rép.*, III, 59, 9; HELBIG, *Oest. Jahr.*, XII, p. 32, fig. 26. — 5-8. Chypre : Cab. des médailles; BABELON et BLANCHET, *Cat. des bronzes ant.*, n° 5 898-901. — 9. Phénicie : coll. de Clercq; DE RIDDER, *Catal., les Bronzes*, n° 207. — 10-11. Phénicie du nord : Louvre; HELBIG, *loc. cit.*, p. 17, fig. 8-9 et *Oest. Jahr.*, XII, p. 28, fig. 19-20. — 12. Tortose : Louvre; PERROT, III, p. 405, fig. 277; HELBIG, *loc. cit.*, p. 15, fig. 6 et *Oest. Jahr.*, XII, p. 28, fig. 18. — 13. Tortose : collect. de Clercq; DE RIDDER, *loc. cit.*, n° 208. — 14. Tortose : en notre possession; *Rev. archéol.*, 1897, I, p. 332, fig. 15. — 15. Lataquié : Louvre; PERROT, III, p. 430, fig. 304; HELBIG,

Étant donné que l'art industriel des Phéniciens était dominé par l'art chypriote, il est assez vraisemblable que le centre métallurgique de Chypre a encore ici joué son rôle dans la transmission du type. Quatre de ces bronzes sont de provenance chypriote (les n^{os} 5-8). Un autre (le n^o 9), bien que trouvé en Phénicie, porte le costume chypriote et la barbe traitée à la façon de mainte statue chypriote — la moustache rasée (1). Les cornes attestent que cette figure est celle d'un dieu : les cornes horizontales — comme sur le n^o 5, de provenance chypriote — sont d'imitation égyptienne. Dans la Phénicie du nord on trouve des représentations très semblables. Les unes et les autres dérivent des types mycéniens anciens.



FIG. 235. — Chapiteau de type chypriote trouvé à Megiddo (Palestine). D'après SCHUMACHER, *Tel el Mulesellim*, I, p. 118.

Dans chaque région cette figure représentait un dieu local. A Chypre c'est probablement le premier état de l'Héraclès chypriote. Ce dernier n'est nullement, comme on le dit souvent, représenté à l'imitation de Melqart de Tyr (2). Ses affinités le rattachent plutôt au dieu de Tarse connu sous le nom de Sandan. Ce dernier, quand il apparaît sur les monnaies grecques et romaines, est déjà comme le Zeus de Doliché une figure composite dont maints éléments sont empruntés aux Sémites voisins. Il tient cependant la double hache, attribut divin si répandu en Asie Mineure et

loc. cit., p. 15 et fig. 7. — 16. Phénicie : MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Orient class.*, II, p. 673 ; HELBIG, *Oest. Jahr.*, XII, p. 29, fig. 22. — 17. Liban : FROEHNER, *Collect. Tyskiewicz*, pl. VIII, 114 ; HELBIG, *Oest. Jahr.*, XII, p. 29, fig. 21. — 18. Phénicie : R. GOTTHEIL, *Studies presented to C. H. Toy*, p. 363. On peut rattacher à cet ensemble quelques bronzes de même style, mais dont la pose diffère un peu ; voir *Revue de l'hist. des relig.*, 1905, I, p. 61.

(1) Comparer, par exemple, PERROT et CHAPIEZ, III, p. 523.

(2) Voir notre article, *Statuettes chypriotes* (Musée du Louvre), dans *Monuments Piot*, t. XXI, pp. 5-11.

dans la mer Égée. Avec l'Héraclès chypriote il a en commun le lion, l'épée, l'arc et le carquois.

Cette incursion dans le premier âge du fer éclaire donc les origines un peu confuses de l'art phénicien. La définition de cet art comme un compromis entre l'art égyptien et l'art assyrien est insuffisante ; il faut y joindre une forte influence venue de Chypre, telle que, dans certains cas, on substituera au terme d'art phénicien celui d'art chypriote.



FIG. 236. — Vase minoen (céramique de Kamarès) trouvé à Abydos.
Blanc et orange sur fond noir.



FIG. 237. — Le sacrifice sanglant minoen. Voir pl. D et fig. 297.

CHAPITRE VII

CULTES ET MYTHES (1)

Nous grouperons, dans ce chapitre, ce que l'on connaît aujourd'hui du matériel cultuel préhellénique dans le bassin de la mer Égée, et nous tâcherons de tirer parti des survivances des vieux cultes, des légendes et des mythes.

I. — Lieux de culte.

1. Les plus anciens lieux de culte étaient des cavernes et des espaces à l'air libre. Le développement de l'architecture entraînera l'érection de chapelles; mais, à l'époque préhellénique, on ne connaît pas de temple à proprement parler.

(1) Les systèmes proposés avant les découvertes de Crète ne sont guère tenables; citons cependant A. B. COOK, *Animal Worship in the Mycenaean age* (*Journ. of Hell. Studies*, XIV, pp. 81-169), et REICHEL, *Vorhellenische Götterculte*, 1897. Malgré certaines théories peu fondées, notamment en ce qui concerne le culte du pilier, d'où l'on dérive jusqu'à la conception du dieu mortel, l'ouvrage fondamental sur les cultes minoen et mycénien reste l'étude de A. J. EVANS, *The Mycenaean Tree and Pillar Cult and its mediterranean relations with illustrations from recent Cretan finds*, Londres, 1901 (extr. de *Journ. of Hell. Studies*, XXI, pp. 99-204). ROUSE, *The Double Axe and the Labyrinth* (*J. H. S.*, XXI, pp. 268-

D'après la plus ancienne tradition, rapportée par Hésiode (1), Rhéa sauva son nouveau-né Zeus de la voracité de Cronos en l'emportant dans la ville sainte de Lyttos, en Crète. Elle le cacha, près de là, dans une caverne de la montagne Aigaion qui correspond aux monts Lassithi actuels. A la place de son fils, Rhéa présenta à Cronos une pierre entourée de langes que le dieu engloutit comme il avait englouti tous ses enfants.

Au-dessus des ruines de Lyttos, près du village actuel de Psychro, s'ouvre un antre sacré où l'on a localisé la célèbre



FIG. 238. — Déesse apparaissant au sommet d'une montagne. Empreinte. Palais de Cnosse.

légende. Après différentes tentatives, M. D. G. Hogarth y a entrepris, en 1899, des fouilles systématiques (2).

La grotte de Psychro est double, une supérieure et une inférieure. La grotte supérieure a fourni les vestiges les plus

274) a poussé trop loin la réfutation; BURROWS, *Discoveries in Crete*, pp. 107-116. HOGARTH a résumé les théories d'Evans, en y ajoutant quelques opinions discutables (comme le prétendu *Dual Monotheism*), dans HASTINGS, *Encycl. of Religion*, s. *Aegean religion* (I, pp. 141-148) On utilisera avec prudence MILANI, *Studi e Materiali di archeologia*, I, p. 161 et suiv.; II, p. 1 et suiv. La publication du sarcophage peint de Haghia Triada (bibliographie ci-après) par Paribeni a permis de coordonner des renseignements épars jusque-là. Citons encore A. B. COOK, *The Cretan Axe-cult outside Crete* (*Transact. of Congress of Oxford*, II, pp. 184-194), et A. J. REINACH, *Itanos et l'« inventio scuti »* (*Revue de l'hist. des religions*, 1909, II, pp. 161 et 309; 1910, I, p. 190). On notera les judicieuses remarques de G. KARO dans *Archiv für Religionswissenschaft*, 1904, pp. 117-156; 1905, p. 511 et suiv., etc., et celles de HUGO PRINZ, *Bemerkungen zur Alikretischen Religion*, dans *Athen. Mitt.*, 1910, pp. 149-176. Le P. LAGRANGE a consacré la majeure partie de sa *Crète ancienne* à l'étude de la religion. Nos *Questions mycénienes* (*Revue de l'hist. des relig.*, 1905, I, pp. 24-62) portaient sur les cultes. Dans BOYD HAWES, *Gournia*, pp. 51-53, Mrs. B. E. WILLIAMS a donné un aperçu de la religion des Minoens. On trouvera d'autres études de détail dans les notes ci-après.

(1) *Théog.*, p. 477 et suiv.

(2) F. HALBHERR et P. ORSI, *Scoperti nell' antro di Psychro*, dans *Museo italiano di antichità classica*, II, 1888, pp. 905-912; D. G. HOGARTH, *The Dictæan Cave*, B. S. A., VI, pp. 94-116, pl. VIII-XI.

anciens : tables à libation (1) et vases. Ceux-ci se répartissent depuis la céramique de Kamarès (minoën moyen) jusqu'au décor géométrique de l'époque grecque (2), en passant par la céramique mycénienne. Postérieurement à ces époques, on n'a plus retrouvé de débris d'offrandes, mais seulement quelques objets abandonnés par les curieux qui visitèrent ce site jusqu'à l'époque byzantine. La grotte supérieure était affectée aux sacrifices, car on y a trouvé un massif en pierres, servant d'autel, au milieu d'ossements d'animaux et de débris plus ou moins

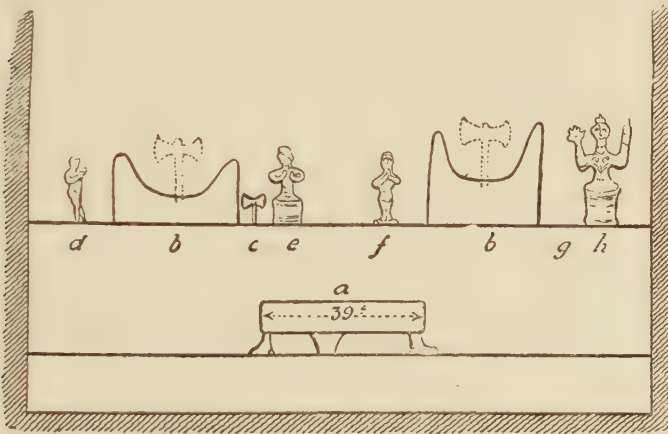


FIG. 239. — Mobilier de la petite chapelle du palais de Cnosse.

carbonisés. Parmi les objets découverts, il faut citer trois statuettes, dont une égyptienne, de nombreux petits animaux votifs en bronze, des lances et des poignards.

Dans la grotte inférieure, dont l'accès n'a été possible dans l'antiquité qu'au fur et à mesure de la baisse des eaux, étaient déposés un grand nombre d'objets parmi lesquels M. Hogarth a relevé, cachés dans les anfractuosités, six gemmes mycéniennes, des statuettes en bronze d'adorateurs des deux sexes, mais surtout quantité d'armes votives et d'ustensiles parmi lesquels la double hache en bronze. Citons encore des pointes

(1) Déjà avant ces fouilles, M. Evans avait trouvé dans la grotte un fragment de table à libation avec inscription crétoise, *J. H. S.*, t. XVII, p. 350 et suiv.; cf. DEMARGNE, *B. C. H.*, t. XXVI, p. 581.

(2) Les fragments de céramique géométrique étaient en très petit nombre.

de lance, des poignards (160 lames), des pinces, trois fibules, un chariot de bronze attelé de deux bœufs, une cinquantaine de grandes épingles. Les armes, notamment les 18 bipennes, sont de dimensions trop petites pour avoir jamais été en usage, ce sont des ex-votos. M. Evans a remarqué que l'image anthropomorphe n'était pas nécessaire au culte de cette époque, puisque aucune des figurines votives relevées dans la grotte de Psychro n'est parée des attributs de la divinité (1).

On a identifié à tort, contre le témoignage de Strabon, la caverne de Psychro avec l'ancre du Dicté (2). Ce dernier est encore à trouver dans la région de Sitia sur une hauteur voisine de Palaikastro. C'est probablement au même culte qu'il faut attribuer les objets votifs trouvés à Palaikastro car on a découvert là le temple de Zeus dictéen d'époque romaine et un curieux hymne adressé à ce dieu par les Curètes (3). L'exemple d'un temple ayant succédé à une caverne sacrée a son pendant à Amnisos, l'ancien port de Cnosse, où une caverne d'Ilithye a précédé le temple érigé à cette déesse.

Sur l'Ida, on fréquentait à haute époque une caverne non loin du village de Kamarès, où pour la première fois on a trouvé la céramique caractéristique du Minoen moyen. Vers la fin des temps minoens, la grotte de Kamarès fut supplantée par l'ancre bien connu de l'Ida, sur le versant septentrional de cette montagne. Ce dernier sanctuaire n'a fourni, comme témoignages les plus anciens, que quelques « gemmes des îles » ; la céramique est de style géométrique, et la riche collection de boucliers ou cymbales en bronze, que nous avons mentionnée plus haut (chap. IV, § VI, 3), ne remonte pas au delà du huitième siècle avant notre ère (4).

(1) EVANS, *Mycenaean Tree and Pillar Cult*, p. 2.

(2) Erreur relevée par TOUTAIN, *Revue de l'hist. des relig.*, 1911, II, pp. 277-291. De même, W. ALY, *Der kretische Apollokult*, p. 47, et BELOCH, *Klio*, XI, p. 433 et suiv.

(3) GILBERT MURRAY, *B. S. A.*, t. XV, pp. 356-366; BOSANQUET, *ibid.*, pp. 339-356; Miss HARRISSON, *ibid.*, pp. 308-338; A. J. REINACH, *Revue des Etud. gr.* 1911, pp. 384-385.

(4) FR. HALBHERR et P. ORSI, *Antro di Zeus Ideo*, dans *Museo italiano*, II (1888) pp. 689-904, atlas pl. I-XII. Voir FABRICIUS, *Athen. Mittheil.*, t. X, p. 59; MILANI, *Studi e Materiali*, I, p. 1; G. KARO, *Archiv f. Religionswiss.*, 1905, *Beiheft*, p. 62. Un autre exemplaire trouvé à Elaia (Palaikastro), *B. S. A.*, XI, p. 306, pl. XVI. THIERSCH, *Arch. Anz.*, 1913, 47-53, y voit des cymbales.

Le nombre des cavernes, utilisées par les anciens cultes en Crète et dont le souvenir nous a été conservé, est remarquable. C'est là toutefois une forme cultuelle primaire fort répandue, et il ne faut pas tirer de conclusions de ce que les mêmes pratiques sont restées longtemps très vivaces en Asie Mineure dans le culte de Rhéa-Cybèle.

Les vieux cultes de la Grèce propre ne se sont pas aussi bien maintenus. Cependant à Délos, nous avons vu que le vieux temple sur le Cynthe, ou caverne du dragon, pouvait re-

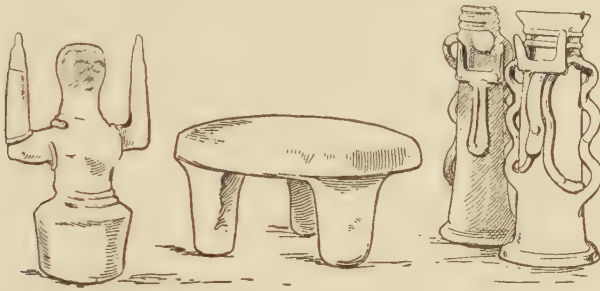


FIG. 240. — Partie du mobilier de la chapelle de Gournia.

présenter une ancienne caverne dont le toit effondré aurait été restauré au moyen de gros matériaux.

2. Il y avait aussi des cultes en plein air, généralement des enclos avec des arbres sacrés comme en montrent les gravures sur gemme ou sur or. Encore dans les palais du Minoen moyen et du Minoen récent, les autels sont habituellement disposés au dehors, dans les cours. Le fait a été constaté à Cnosse où M. Evans a relevé l'emplacement de quatre autels. De même, dans le palais de Tirynthe, l'autel a été trouvé dans la cour. C'est aussi ce que montre un fragment de vase en stéatite trouvé à Cnosse (1).

Les lieux de culte en plein air affectaient des aspects très divers. Ce pouvait être un simple emplacement frappé d'interdit absolu comme l'*abaton* à l'époque grecque (2). Ce pou-

(1) EVANS, *Myc. Tree and Pillar cult*, fig. 2.

(2) Deux *abala* ont été retrouvés à Délos. « Ce sont de petites enceintes l'une de forme demi-circulaire, l'autre de forme triangulaire, constituées par

vait être un point remarquable comme le sommet d'une montagne (fig. 238) ou tel lieu désigné par une source, un arbre, un rocher, une tombe. L'installation pouvait être plus ou moins complète, jusqu'à posséder une enceinte, un autel et les accessoires qui permettaient de dérouler des cérémonies compliquées.

Ces lieux de culte en plein air ne sont guère connus que

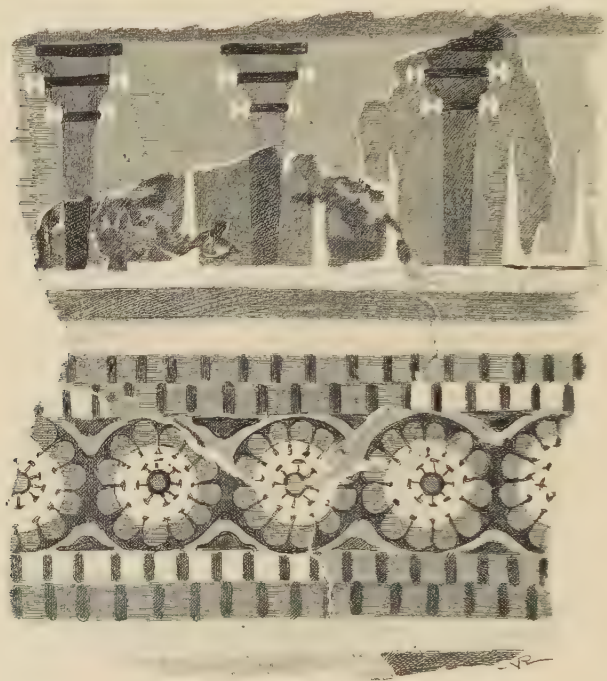


FIG. 241. — Fresque de Cnossos, dite des colonnes aux haches doubles.

par les représentations figurées. On peut cependant citer un téménos entouré d'un mur en appareil dit cyclopéen, découvert par M. Evans au sommet du mont Iouktas qui domine la vallée de Cnossos (1). Les recherches de 1909 ont permis au savant archéologue de reconnaître qu'à l'intérieur de l'enclos, et

de petits murs bas qui enferment un étroit espace, nu et vide, à ciel ouvert et sans porte. » COURBY, d'après HAUSSOULLIER, *Comptes rendus de l'Acad. des inscript.*, 1909, p. 545.

(1) EVANS, *Mycen. Tree and Pillar Cull*, p. 23 et suiv.; KARO, *Arch. Anz.*, 1910, col. 148.

plus particulièrement au sommet, le sol était couvert de fragments céramiques allant du Minoen moyen à l'époque romaine, entre autres quantité de petites coupes d'argile claire tout à fait semblables à celles des dépôts mycéniens signalés dans les cavernes de Psychro et de l'Ida. Parmi les ex-votos, on a recueilli des statuettes et des membres humains comme à Petsofa (1).

Peut-être doit-on reconnaître, avec M. Evans, une survivance de l'époque préhellénique dans un petit enclos rectangulaire de Lato-Goulas, qui aurait enfermé l'arbre sacré (2).

3. Il est probable que chaque demeure possédait une place consacrée au culte privé. Cela ne fait aucun doute pour les palais de Phaestos, de Cnosse et de Gournia où l'on a retrouvé des chapelles de dimensions fort réduites.

A Phaestos, un groupe de petites pièces, voisines de la cour ouest, étaient comblées et recouvertes par le dallage du second palais ; elles appartenaient donc au premier palais (fig. 8 et n° 2 du plan fig. 9). L'une marquait l'emplacement du foyer et de la fosse aux sacrifices. La pièce la plus reculée (3 m. 65 sur 2 m. 60), constituait la chapelle proprement dite ; des bancs de gypse très bas, disposés contre trois des murs, devaient servir moins de siège que de table pour recevoir les ustensiles du culte. Une table à libation, en terre cuite brune, était fichée dans le sol à peu près au milieu de la pièce (fig. 259). Sur les bancs et par terre, on a relevé quelques vases, des coupes en pierre, un de ces grands coquillages dits *tritons*, une empreinte de cachet assez voisine des cachets égyptiens de la douzième dynastie. Toute la céramique peinte était du type de Kamarès ; aucun vestige ne dénonçait l'époque mycénienne. Aucune idole ou statuette, aucun bétyle n'a été trouvé dans ce réduit.

La chapelle du palais de Cnosse (400 du plan de Cnosse), qui appartient au temps de la réoccupation partielle du palais pendant le Minoen récent III, conserve quelques éléments du dispositif précédent (fig. 239). Les objets du culte étaient répar-

(1) Voir ci-après, p. 397.

(2) EVANS, *loc. cit.* ; voir KARO, *Archiv f. Religionsw.*, 1904, p. 145 et fig. 26.

(3) PERNIER, *Monum. antichi dei Lincei*, XIV, p. 406 et suiv.

tis sur le sol et sur une double banquette. Sur la banquette du fond, à environ 45 centimètres du sol, on a trouvé deux paires de cornes de consécration (1) — dans lesquelles pouvaient s'emmancher des bipennes suivant le dispositif en pointillé (b) — une petite bipenne en stéatite (c), cinq figurines

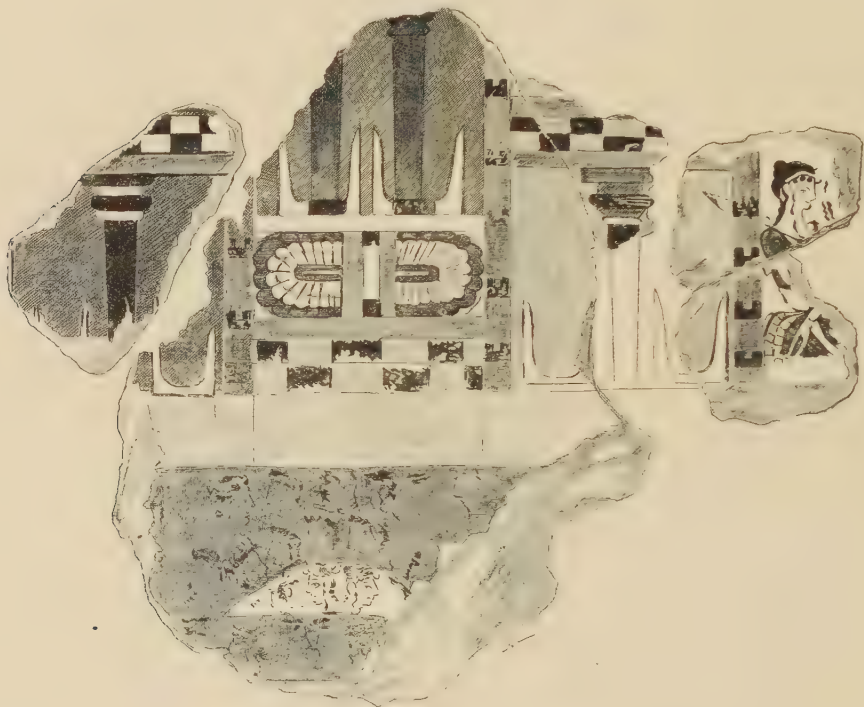


FIG. 242. — Fresque de Cnosse. Voir la figure suivante.

en terre cuite, dont l'une (h), les bras levés, représente certainement une déesse. En avant, sur la banquette inférieure, et faisant corps avec elle un trépied (a) en ciment répondait à la table à libation de la chapelle de Phaestos. Sur cette banquette, recouverte de gravier, étaient rangées quelques coupes. Enfin, tout en avant, sur le sol en argile battue, six vases dont trois vases à étrier.

A l'ouest du grand palais de Cnosse, dans l'édifice qu'on a appelé le petit palais ou la maison aux fétiches, une pièce était

(1) Ces ustensiles du culte seront définis au paragraphe suivant.

destinée au culte domestique. Sur un banc reposaient des cornes de consécration en plâtre, des idoles informes peut-être plus anciennes que le palais, des concrétions naturelles et des fragments de terre cuite représentant des chèvres sauvages (1).

Dans le palais de Phaestos, un réduit paraît avoir servi de chapelle à la même époque (2); on y a trouvé des figurines fémi-

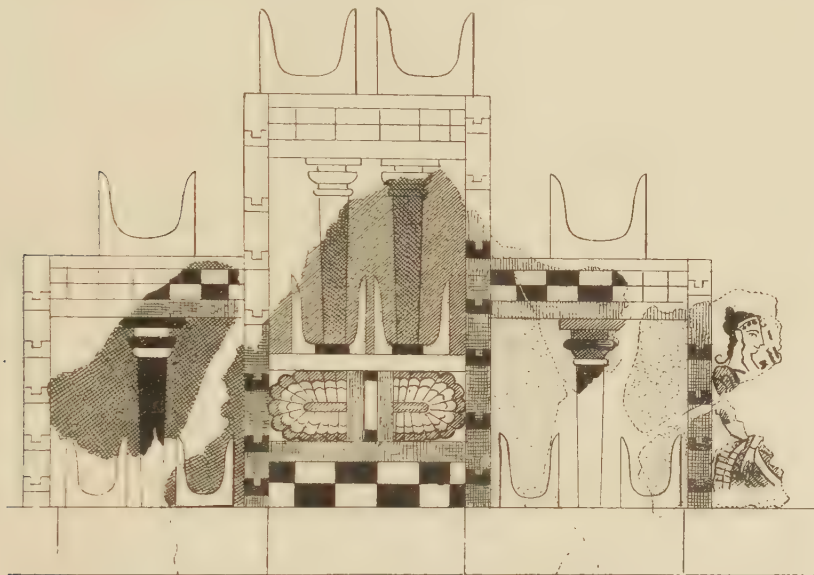


FIG. 243. — Restauration de la fresque précédente.

nines dont la robe cloche est indiquée par un large cylindre de terre cuite, et qui sont analogues, sauf les serpents, à la trouvaille de Gournia.

Le sanctuaire de Gournia était constitué par une petite pièce de 3 mètres sur 4, ruinée et en assez mauvais état. Vers le centre, un trépied (fig. 240) était entouré de trois vases culturels en terre cuite enlacés de serpents et portant des cornes de consécration avec des disques. Un de ces vases posait sur le trépied. On a relevé une figure féminine enlacée d'un ser-

(1) EVANS, *B. S. A.*, XI, pp. 8-11.

(2) Sur les deux sanctuaires de Phaestos, HALBHERR, *Monum. ant.*, XIII, p. 71 et suiv.; *Memorie dell'Istituto lombardo*, XXI, fasc. 5.

pent, deux têtes du même type et des vestiges d'autres figures, enfin quatre petites colombes en terre cuite et le fragment d'un pithos orné de la hache double (1).

4. Ces chapelles reléguées dans un coin des palais, ces autels distribués dans les cours, donnaient aux demeures royales un caractère sacré d'autant plus marqué qu'on ne distinguait vrai-



FIG. 244. — Bractée d'or. Mycènes.

semblablement pas entre fonctions civiles et fonctions religieuses des chefs. Les édifices qu'ils avaient édifiés, particulièrement les grandes salles où aboutissaient les processions après avoir défilé devant les autels, étaient donc consacrées à la divinité sans être spécialisées comme temple. C'est ce que nous montre la fresque de

Cnosse dite « des colonnes aux haches doubles » (fig. 241). Elle représente une salle à trois colonnes disposées dans la largeur avec, sur le sol, des cornes de consécration tandis que, dans les chapiteaux en bois, sont fichées des bipennes ou haches doubles.

(1) BOYD HAWES, *Gournia*, pp. 47-48, pl. XI.

(2) Nous restituons deux cornes de consécration au-dessus du corps central

l'ornement, qu'on voit à la base du corps central dans la fresque de Cnosse, se retrouve au-dessus du corps central dans les bractées de Mycènes. On a souvent expliqué ces dernières comme un autel, et la présence des colombes fit même penser aux cultes phéniciens. M. Evans, poussant jusqu'au bout sa théorie du culte des supports bétélyques, tient pour un autel bétélyque l'édifice de la fresque de Cnosse. Nous discuterons, dans le paragraphe qui suit, l'interprétation des colonnes comme bétyles. M. Evans a tiré encore argument dans la fresque de Cnosse de l'exiguité du monument par rapport aux personnages qui l'entourent. A la vérité, dans un cas les personnages sont trop petits et, dans l'autre, trop grands. Aussi, comme l'a dit M. Noack, en présence des libertés prises par les artistes mycéniens, l'argument est de peu de poids (1). Pour balancer leur dessin, ils paraissent avoir donné une égale importance aux trois corps du bâtiment représenté. On peut, avec M. Noack, supposer trois salles contiguës, mais on doit objecter que nous n'avons pas d'exemple de cette disposition dans les palais crétois ou mycéniens. On admettrait plus volontiers une salle, à deux colonnes dans la largeur (2), flanquée sur un côté d'une salle plus petite et, sur l'autre, d'un escalier ou couloir d'accès. On peut encore supposer un couloir d'accès de part et d'autre d'une grande salle, car les entrées des palais sont fréquemment combinées avec une colonne. Une plaque d'or trouvée à Volo représente un édifice d'un type différent, mais également surmonté de cornes de consécration (3). On assure que les fouilles récentes en Crète auraient fait découvrir une disposition répondant assez exactement à la fresque de Cnosse et aux bractées de Mycènes.

de la fresque (fig. 243), moins pour les faire correspondre aux deux colonnes, que par analogie avec les bractées couronnées, au centre, de deux cornes de consécration. Les bractées de Mycènes étaient accolées deux à deux pour constituer des objets à double face. Deux lamelles ont été trouvées dans le troisième tombeau, trois autres dans le quatrième.

(1) NOACK, *Homerische Paläste*, p. 82.

(2) Comme le *hall aux doubles haches* et le *mégaron* de la reine à Cnosse, le *mégaron* des femmes et celui des hommes à Phaestos.

(3) KOUROUNIATIS, *Ephem. archaeol.*, 1906, p. 227; H. BULLE, *Orchomenos*, p. 78; A. DE RIDDER, *Revue des études grecques*, 1909, p. 277.

Les artistes minoens ont souvent simplifié à l'excès leurs représentations. Sur telle empreinte de Cnosse, le palais n'est figuré que par des colonnes superposées et munies de cornes de consécration (fig. 238). Ce n'est pas, comme on l'explique, la déesse qui est sortie de sa demeure, mais plutôt le personnage qui lui fait face. Hors du palais, il adore la déesse dressée sur le sommet d'une montagne et flanquée de deux lions. Dans le bas-relief qui décore la Porte aux lions de Mycènes, la représentation est plus schématique encore ; nous verrons que le palais n'est indiqué que par une colonne et les poutres qu'elle supporte.

II. — Objets cultuels.

Nous devons examiner avec quelque détail la valeur religieuse de la double hache ou labrys, des cornes de consécration, du



FIG. 245. — Cornes de consécration et haches doubles sur un vase mycénien de Chypre.

bouclier en huit, des arbres sacrés, bétyles, poteaux, colonnes et piliers sacrés ; enfin nous parlerons des autels et des tables à libation.

1. *Double hache, cornes de consécration, bouclier en huit.*

— La double hache et les cornes de consécration sont des symboles divins que nous avons déjà rencontrés étroitement associés. Un vase mycénien de Chypre (fig. 245) a permis à M. Evans (1) de reconnaître une représentation schématisée des cornes du taureau dans l'ustensile qu'il a dénommé cornes de consécration. On en a trouvé des exemplaires en nature à

(1) EVANS, *Mycenæan Tree and Pillar Cult*, p. 8 et suiv.

Haghia Triada (1), à Palaikastro (2) et encore en place dans les chapelles de Cnosse (fig. 239) et de Gournia (fig. 240). Suivant la remarque de M. Paribeni, la détermination de cet objet du culte est une véritable conquête pour l'histoire des religions (3). D'autres monuments viennent à l'appui du vase chypriote (4), notamment une bractée d'or des tombes de l'acropole de Mycènes où la double hache se dresse sur la tête du taureau entre les cornes (fig. 246).

Ces exemples suffisent à montrer que les cornes de consécration sont une représentation abrégée du taureau. Leur vertu particulière tient à ce qu'on croyait que la force sacrée de l'animal divin résidait dans ses cornes.

On peut trouver des termes de comparaison dans les civilisations voisines, mais jusqu'ici on n'a rien rencontré d'exactly semblable. Les cornes de l'autel israélite concentrent plus spécialement la force sacrée de l'autel, si bien qu'elles font corps avec lui, étant constituées par un développement des angles de la table d'autel. Non seulement la forme n'est pas identique à celle des cornes de consécration crétoises; mais le terme de « cornes » n'a ici qu'un sens dérivé. M. Evans a cru trouver mieux sur la grande stèle araméenne de Teima (Arabie), mais si la correspondance graphique est plus exacte, la valeur rituelle est entièrement différente (5).

Parmi les représentations de la double hache, il en est une



FIG. 246.
Bractée d'or de Mycènes.
Taureau et double hache.

(1) PARIBENI, *Rendiconti dei Lincei*, XII, p. 338.

(2) BOSANQUET, *B. S. A.*, VIII, p. 280.

(3) PARIBENI, *Monum. antichi*, XIX, 43.

(4) Voir BURROWS, *Discoveries*, p. 113.

(5) EVANS, *Myc. Tree and Pillar Cult*, p. 39 et suiv. L'objet sur la stèle de Teima est une simple armature destinée à maintenir debout sur l'autel la tête du taureau. Les rapprochements avec certains objets de valeur indéterminée, provenant d'Espagne ou d'Italie, sont moins fondés encore.

qu'élucide définitivement un vase de Gournia (1). Nous en avons tiré la figure 247 où l'on voit la hache double portée par un poteau fixé dans une base et nouée d'une bandelette. Un vase de Haghia Triada offre le même motif (fig. 248) et aussi un fragment trouvé à Phylacopi qui, non seulement par cet

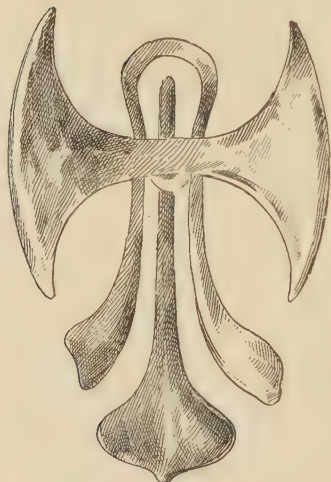


FIG. 247. — Hache double et bandelette nouée, d'un vase de Gournia.



FIG. 248. — Vase de Haghia Triada.

élément, mais aussi par le décor (étoiles, feuilles) a certainement été importé de Crète à Milo (2). On s'explique dès lors le symbole divin représenté dans le champ d'une bague d'or de Vaphio (fig. 301); c'est bien, comme l'avait supposé M. Max Meyer, une hache double (3), mais ornée de la bandelette nouée. M. Evans y voyait un dérivé de la croix ansée égyptienne (*ankh*) (4). On retrouve peut-être le même signe sur un cachet à quatre pans provenant d'Asie Mineure, où M. Perrot cher-

(1) BOYD HAWES, *Gournia*, pl. G, 1.

(2) *Excavat. of Phylacopi*, pl. XXXI, 2, où il est figuré à l'envers et donné simplement comme exemple de céramique mycénienne importée.

(3) MAX MEYER, *Jahrbuch Arch. Inst.*, 1892, p. 191.

(4) EVANS, *Myc. Tree and Pillar Cult*, p. 80.

chait la racine de mandragore (1); cependant, ici, on ne doit peut-être pas repousser tout contact avec la croix ansée bien que l'écriture hittite emploie ce signe, non avec la valeur phonétique *ankh*, mais avec celle de *lim* (2).

La bandelette nouée autour de la double hache a certainement une valeur religieuse que nous ne pouvons préciser. On peut comparer la coutume, encore si répandue en Orient, de lier un bout d'étoffe à tel arbre sacré, acte qui constitue une véritable matérialisation du vœu et de la prière (3).

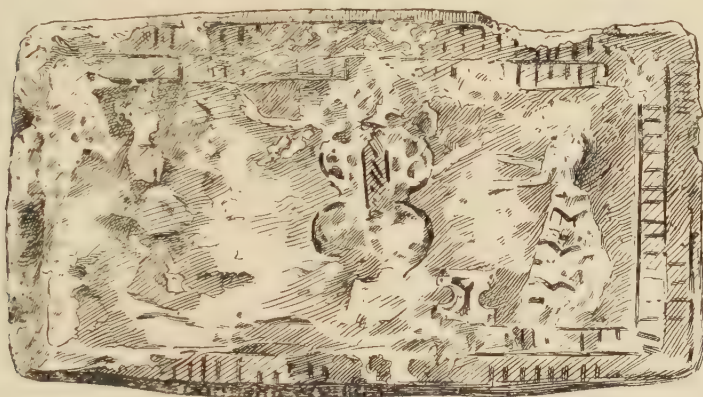


FIG. 249. — Fresque sur tablette calcaire de Mycènes.

L'arme défensive, le bouclier, est devenu au même titre que l'arme offensive un symbole divin. Si ce caractère est plus particulièrement échu à la forme bilobée dite en huit, c'est peut-être que cette forme évoquait les idoles en violon répandues dans tout le bassin égéen (voir fig. 266 et 267). Telle bague d'or de Mycènes (fig. 287) ou la fresque sur tablette de la même localité (fig. 249) montrent l'union intime de la divinité et du bouclier en huit. Un examen attentif de la petite fresque de Mycènes a révélé que le cou, la tête et les bras de la divinité ainsi représentée étaient peints en blanc; c'est donc une déesse

(1) PERROT et CHAPIEZ, IV, p. 772, fig. 384.

(2) Nous le déduisons du cylindre bilingue WARD, n° 797.

(3) Voir notre *Matérialisation de la prière*, dans *Bulletins et Mémoires de la Soc. d'anthrop. de Paris*, 1906, pp. 213-220.

et non un dieu, comme on l'a cru d'abord (1). L'adorante de droite est vêtue d'un corsage jaune, d'une robe aux volants alternativement jaunes et bleus ; elle tend les deux bras comme si elle présentait un vase vers lequel la déesse avance la main. Entre elles, se dresse un autel.

Par suite, il faut tenir pour une déesse la divinité au bouclier en huit gravée sur la grande bague en or de Mycènes (fig. 287), et comme la Crète n'a encore offert aucune représentation comparable, M. Rodenwaldt se demande si ce ne serait pas là une figure spéciale à la Grèce continentale, le palladium des puissants Achéens installés à Mycènes. Il observe que la légende du palladium troyen est originaire de l'Argolide. Or, le temple archaïque sur l'acropole de Mycènes était consacré à Athéna ; il se pourrait donc que la déesse au bouclier de nos monuments mycéniens fût Athéna elle-même, soit que la déesse primitive se soit fondue avec l'Athéna des temps historiques, soit qu'elle en ait réellement été la forme première (2).

Le dieu à la hache double a joui pendant le deuxième millénaire avant notre ère d'une vogue remarquable dont nous pouvons juger par les représentations figurées et certaines survivances. A l'époque des palais minoens et mycéniens, il semble bien que c'est le grand dieu céleste, le Zeus krétagénès pour l'appeler par le nom qu'il portera plus tard, qui manifeste sa puissance par la hache double ; celle-ci concentre cette force divine qu'est la foudre. Doit-on envisager qu'en des temps plus reculés, les forces célestes étaient conçues comme des entités distinctes, indépendantes de la figure du grand dieu, c'est-à-dire qu'on adorait la hache (la hache double n'était pas encore en usage) en elle-même, ou l'esprit de la hache, de même que le taureau était vénéré en tant que divinité particulière ? C'est probable, mais nous ne pouvons pas le déduire de nos documents. Dès qu'ils apparaissent, la double hache, le bouclier en huit, sont les attributs des grandes figures divines.

(1) La question est élucidée par G. RODENWALDT, *Volivpinax aus Mykenai*, dans *Athen. Mitt.*, 1912, pp. 129-140, pl. VIII.

(2) *Ibid.*, p. 136.

Quant aux cornes de consécration, leur fréquence dans les représentations figurées, leur emploi dans les circonstances les plus diverses, attestent qu'elles ont pris une signification très générale, qu'elles ne sont plus uniquement le symbole de telle ou telle divinité. En réalité, elles concentrent le divin par excellence; elles consacrent les édifices ou objets qui les portent.

On a cru que la double hache représentait aussi la déesse et l'on a même proposé de voir un symbole du couple divin dans certaines haches quadruples. C'est peu vraisemblable. Comme le montre notre figure 250, il n'y a là qu'un artifice de décoration. On a été conduit à cette hypothèse par des représentations figurées où une

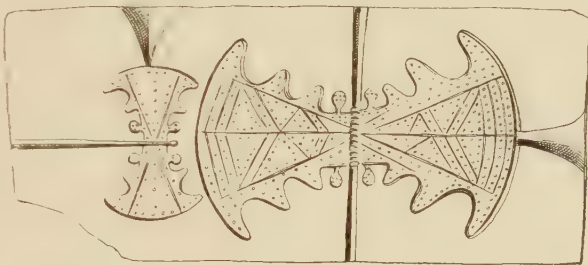


FIG. 250. — Moule pour haches doubles votives. Sitia.

femme richement vêtue brandit la bipenne; mais quand nous aurons constaté la prééminence dont jouissent les femmes dans le culte minoen, nous serons amenés à conclure que les femmes aux bipennes sont des prêtresses du dieu.

La hache double est le produit d'une industrie déjà développée. Elle est très fréquente à l'époque mycénienne, mais on la rencontre aussi sur la céramique de Haghia Triada (Minoen récent I) et sur les murs des seconds palais de Cnosse et de Phaestos (Minoen moyen III); on signale même un exemplaire en cuivre datant du premier palais de Phaestos (1) et un autre probablement de même époque (Minoen moyen I) à Mochlos (2). Son usage comme attribut divin était répandu non seulement

(1) Mosso, *Origini della civiltà medit.*, p. 235 et suiv.

(2) SEAGER, *Mochlos*, p. 93, l'attribue au Minoen ancien II; mais la tombe qui a fourni cette double hache (*probably copper*, dit l'auteur, p. 36) a été réutilisée à différentes reprises (*ibid.*, p. 23). Elle a fourni une soucoupe (fig. 7 et 13, n° II 1) avec le signe de la double hache qui, par ses analogies avec les produits de Cnosse (*ibid.*, p. 96) se rattache au Minoen moyen I.

dans la mer Égée et à Chypre, mais aussi en Asie Mineure (1) où il se maintient auprès du Zeus carien, dieu céleste et guerrier, que les Grecs ont dénommé *Zeus Stratios* et que l'on connaît généralement sous le nom d'un de ses principaux sanctuaires : Zeus de Labraunda ou Labranda (2). Ce vocable paraît formé comme le mot « labyrinthe » du terme carien ou lydien *labrys*, bipenne (3). Waddington avait déjà remarqué que toutes les formes du nom de Labranda, relevées sur les inscriptions, « dérivent du mot lydien *labrys*, qui signifie une



FIG. 251. — Génies affrontés versant une libation sur la plante dont le caractère sacré est indiqué par une paire de « cornes de consécration ».

hache à deux tranchants; selon la tradition, cette hache était celle d'Hippolyte, reine des Amazones, qui fut tuée par Hercule; ce dernier en fit présent à Omphale qui la transmet aux rois de Lydie, ses successeurs. Lors de la révolte de Gygès contre Candaule, un Mylasien, nommé Arsélis, qui avait embrassé le parti de Gygès, tua dans un combat l'écuyer qui portait la hache devant Candaule, s'en empara et l'emporta en Carie; là, il fit faire une statue de Zeus et plaça la hache dans la main du dieu; Zeus Labrandos signifie donc

le Zeus de la hache (4). Si cette tradition est fondée, le nom du village de Labranda est dérivé du nom de la divinité (5). » La tradition n'est qu'un développement exégétique, mais l'étymologie paraît fondée.

(1) Liste de bipennes trouvées sur des monuments crétois dans EVANS, *B. S. A.*, X, p. 43. Hors de Crète : A. B. COOK, *Cretan axe-cult outside Crete* (*Transactions*, congrès de l'histoire des religions à Oxford, II, p. 184); voir A. J. REINACH, *Revue de l'hist. des relig.*, 1909, II, pp. 244-246, et *Dict. des antiquités*, s. *Securis*.

(2) Sur la représentation tardive de ce dieu, voir P. FOUCART, *Le Zeus Stratios de Labranda*, dans *Monuments Piot*, t. XVIII, pp. 145-175.

(3) Sur ce vocable, MAX MEYER, *Jahrbuch d. arch. Instituts*, 1892, p. 191 et suiv.; KRETSCHMER, *Einleitung*, p. 404; R. S. CONWAY, *Prehellenic Inscript. of Praesos*, dans *B. S. A.*, VIII, pp. 125-156; X, p. 115-127 et dans BURROWS, *The Discoveries in Crete*, pp. 227-229.

(4) PLUTARQUE, *Quaest. gr.*, 45.

(5) WADDINGTON et LE BAS, *Inscript. gr. et lat. trouvées en Grèce et en Asie Mineure*, III, p. 112, col. 2.

Le Zeus de Deliché, comme pour marquer l'équivalence des deux attributs, tient d'une main la double hache et de l'autre le foudre. Posté entre les deux civilisations, il a reçu la double hache d'Asie Mineure, mais il a emprunté le foudre aux divinités mésopotamiennes.

Si l'on considère, d'une part, que le centre du culte de la hache double en Asie Mineure se trouve en Carie, et de l'autre que les Cariens, comme nous le verrons plus loin, ont reflué des îles de la mer Égée vers le continent asiatique, il devient vraisemblable que le culte de la hache double, comme caractéristique du grand dieu céleste, a passé de Crète en Anatolie (1). Jusqu'ici, la représentation la plus ancienne de la hache double fournie par l'Asie Mineure se rencontre dans les reliefs de Yasili-kaïa, près Boghaz-Keuï, qui ne doivent pas être antérieurs au treizième siècle (Minoen récent III), tandis qu'en Crète la hache double apparaît dès le Minoen moyen.



FIG. 252. — Offrande d'un gros coquillage à l'arbuste sacré, figuré par trois rameaux. Autel, cornes de consécration et symboles divins dont une idole des îles.

2. *Arbres et rameaux sacrés.* — Dans la Grèce classique, nous savons comment la faveur populaire s'attachait à certains arbres. Ils étaient considérés comme le siège d'un esprit ou d'une divinité, ils pouvaient rendre des oracles, ils étaient l'objet d'un culte. Les monuments minoens et mycéniens nous montrent ce culte dans toute son activité.

Parfois, comme on nous le dit du chêne de Dodone ou du platane de Gortyne, c'est une divinité ou un couple divin qui élit domicile dans l'arbre. Nous réservons l'examen de ce cas pour le paragraphe où nous traiterons des divinités. Nous nous

(1) L'opinion contraire est soutenue par M. PAUL FOUCART, *Monuments Piot*, t. XVIII, pp. 145-175.

bornerons ici à montrer le caractère sacré qui s'attachait à une plante ou à un arbre déterminés.

On entoure la plante ou l'arbuste sacrés de soins rituels qui,

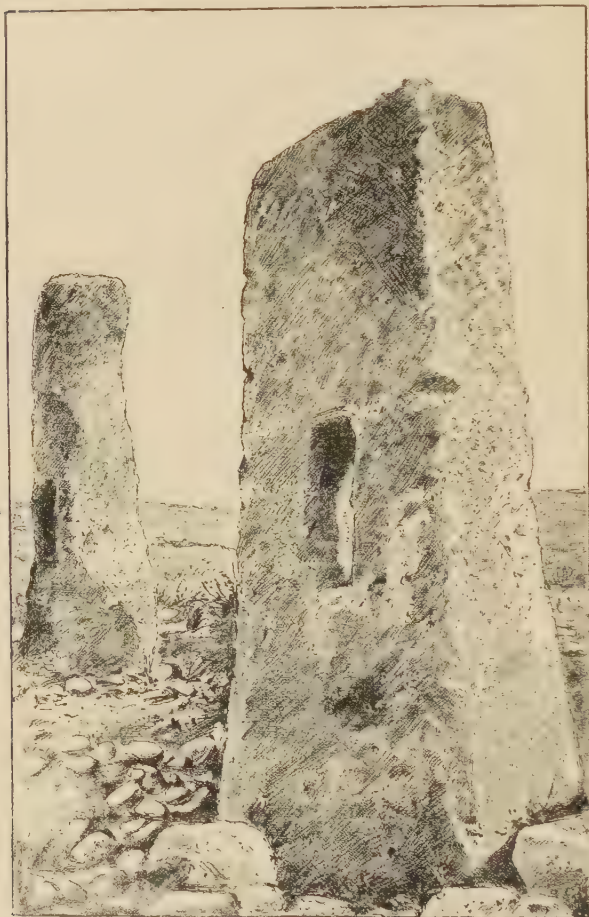


FIG. 253. — Monolithes percés, près de Paphos (Chypre).

avec la force physique, l'imprègnent d'une vertu magique. Ce sont notamment des libations. Une gemme mycénienne (fig. 251) trouvée dans une tombe de Vaphio, nous montre cette cérémonie accomplie par des génies à qui, dans la réalité et dans certains cas, les fidèles devaient s'essayer de ressembler au moyen de déguisements appropriés. Ces génies affrontés, tenant des cru-

ches mycéniennes, étaient certainement considérés comme appartenant à la suite de la divinité ou de l'esprit qu'incorporait la plante sacrée. Celle-ci est représentée par trois rameaux dont les tiges plongent dans un vase largement ouvert et muni d'un pied. Sur le vase, se voit une paire de cornes de consécration qui atteste le caractère sacré de la cérémonie.

On dépose des offrandes devant l'arbre ou les rameaux sacrés (fig. 252), on pratique des sacrifices (1). C'est pourquoi un autel est fréquemment figuré devant l'édicule qui contient l'arbre sacré. Nous examinerons plus loin les cérémonies qui se pratiquaient, notamment les danses sacrées et l'arrachage de l'arbre.

Les rameaux que nous voyons figurer sur les autels étaient-ils arrachés aux arbres sacrés ou tenaient-ils simplement leur



FIG. 254. — Gemme de Crète.
Lions posant sur un autel.



FIG. 255. — Gemme.
Lions posant sur une déesse.

valeur sacrée des cérémonies que nous voyons pratiquer ? En tout cas, ces dernières accomplies, il est à supposer qu'ils étaient placés dans les demeures, dans les endroits où l'on gardait le bétail, ou même qu'ils étaient portés comme talisman par les individus. Ils possédaient la vertu de protéger contre les mauvais esprits et d'écarter la foudre. Comme partout ailleurs, les branches et rameaux devaient encore être utilisés dans les lustrations et les cérémonies destinées à amener la pluie. On a remarqué que chez les peuples primitifs où le matériel du culte est fort réduit, les branches d'arbre jouent un rôle prépondérant (2) ; toutefois la véritable raison de cet usage n'est pas la pénurie des ustensiles, mais le lien qu'on établit entre

(1) Nous en étudierons un exemple sur le sarcophage de Haghia Triada où il semble que les poteaux portant les doubles haches ont été entourés de rameaux. Dans la figure 252, il s'agit de l'offrande d'un de ces gros coquillages dits tritons. On a supposé, mais sans vraisemblance, que le personnage soufflait dans le coquillage comme dans une trompette. Nous reviendrons ci-après sur les symboles divins.

(2) J. A. MAC GULLOCH, dans *Hastings Encycl.*, s. v. *Branches and Twigs*.

la force végétative et le principe de vie de l'individu ou du groupe (1). Cette notion très nette chez les primitifs, tend à s'obscurcir à la longue.

3. *Bétyles, colonnes et piliers sacrés*. — Il n'est guère douteux que les populations préhelléniques du bassin de la

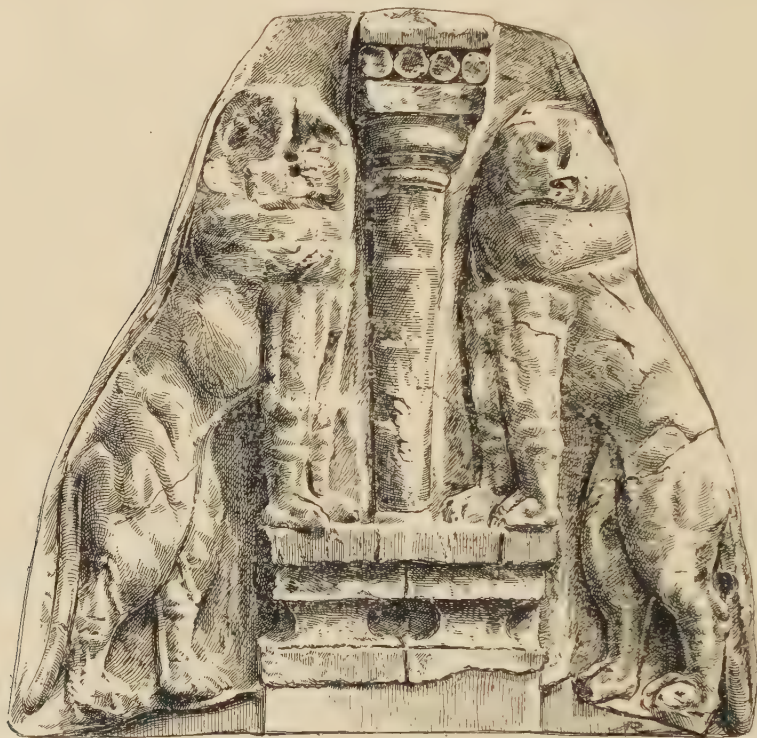


FIG. 256. — Bas-relief de la Porte aux lions. Mycènes.

mer Égée ont rendu un culte à des pierres sacrées ou bétyles, car cette pratique se retrouve jusqu'en pleine époque grecque. Sinon, il faudrait soit admettre, avec le P. Lagrange, que les Grecs ont emprunté les cultes bétyliques aux Sémites, soit supposer que les Grecs ont apporté ces cultes lors de leur établissement sur les bords de la mer Égée. Mais l'adoration des bétyles est d'usage si courant dans les cultes primitifs que l'exception qu'on voudrait établir pour les préhellènes n'est

(1) Voir notre *Introduction à l'Histoire des Religions*, Paris, Leroux, 1914.

guère vraisemblable. On objecte que les représentations figurées ne nous fournissent pas d'exemple certain de bétyles; mais cela tient peut-être à la difficulté d'identifier, sur des monuments souvent minuscules, une pierre sacrée. On peut l'expliquer aussi par la faveur que rencontraient, à l'époque où la plupart de nos documents remontent, la hache double, le bouclier en huit et les cornes de consécration. La seule conclusion qu'on soit en droit d'avancer est que les cultes bétyliques n'ont pas pris, dans les civilisations égéennes de haute époque, l'importance qu'ils eurent chez les Cananéens.

M. Evans a cru reconnaître d'assez nombreux bétyles sur les représentations figurées crétoises. Mais les seuls exemples acceptables sont ceux engagés sous des autels. Encore ne sont-ils pas à l'abri de toute objection (1).

Chypre serait-elle mieux favorisée à cet égard? On y a signalé de curieux monolithes dressés (fig. 253), percés d'un trou rectangulaire. Sont-ce, comme on l'a dit, des monuments primitifs, des menhirs percés (2)? Les arguments présentés ne sont pas convaincants. En tout cas, ces blocs ont manifestement été travaillés avec des outils de métal et, d'autre part, l'explication par le culte des organes sexuels mâle et femelle associés, ne relève que de la fantaisie. MM. Hogarth et Guillemard ont supposé que ces pierres constituaient des éléments de presses à huile: l'orifice aurait servi à y engager une extrémité du levier (3).

Bien que plusieurs de ces pierres soient de nos jours l'objet de pratiques superstitieuses, on est livré à l'incertitude la plus complète; la comparaison avec les bétyles mis au jour en Palestine (4) n'est guère favorable à l'attribution du caractère religieux.

(1) LAGRANGE, *la Crète ancienne*, p. 89 : « Un autel bétylique est une sorte de contresens, parce qu'alors le bétyle est devenu un support, il n'a plus en lui-même sa raison d'être, il n'est plus l'objet cultuel préexistant auquel s'adresse le sacrifice offert sur l'autel. » Le savant orientaliste admet, cependant, quelques exemples de représentations bétyliques, mais tenant pour l'influence phénicienne, il les juge insuffisants pour constituer un culte normal ou autochtone.

(2) E. DESCHAMPS, *l'Anthropologie*, 1896, pp. 46-57.

(3) HOGARTH, *Devia Cypria*, p. 46; S. REINACH, *Chron. d'Orient*, I, p. 475.

(4) H. VINCENT, *Canaan d'après l'exploration récente*, p. 109 et suiv..

Quoi qu'il en soit, on n'est pas autorisé à étendre la valeur du bétyle aux colonnes ou piliers dont le but architectural n'est pas douteux. Ces éléments de la construction participent du caractère plus ou moins sacré de tout l'édifice comme on l'a vu plus haut ; mais ils ne reçoivent pas un culte à l'égal d'une idole. Après avoir tenté de tout rationaliser, on tombe dans l'excès contraire en se figurant que les Anciens ne faisaient pas un geste ni une invention dans une autre inten-

tion que religieuse. La vie des primitifs ou des non-civilisés est mue par des sentiments tout aussi complexes que la nôtre et c'est une erreur que de ne lui attribuer qu'une seule direction.

Nous ne croyons pas devoir admettre la valeur religieuse particulière qui a été attribuée aux deux piliers du quartier des magasins (52 et 53 du plan, planche X), dans le palais



FIG. 257. — Gemme. Griffons affrontés posant sur un autel et attachés à une colonne.

de Cnosse. Ces piliers, comme l'a reconnu M. Doerpfeld, avaient pour fonction de supporter les colonnes de l'étage supérieur (1). Les bipennes gravées sur les blocs de ces piliers — dix-sept fois sur l'un et treize fois sur l'autre — ne sont que des marques de tâcherons comme les autres marques relevées sur les murs du palais. Souvent les blocs superposés portent la même marque, ce qui s'explique par le fait que tel tailleur de pierre devait envoyer plusieurs blocs à la fois. Quant aux deux piliers en question, la marque uniforme portée par les blocs qui les composent, atteste qu'ils ont été taillés dans le même chantier. Si le même signe — la double hache — a été répété sur plusieurs faces de chaque bloc, c'était, vraisemblable-

(1) Admis par M. EVANS, *B. S. A.*, VII, p. 22, et IX, p. 35, tout en maintenant le point de vue développé dans *Myc. Tree and Pillar Cull*, § 17.

blement, pour spécifier que ces blocs ne devaient pas être engagés dans les murs, mais rester apparents sur quatre faces (1).

Partant de l'hypothèse erronée qui considérerait ces piliers comme des bétyles, objets d'un culte, M. Evans a étendu la même signification aux piliers trouvés soit dans la villa royale, soit dans de simples maisons particulières. L'emploi du pilier-support au milieu d'une pièce était assez répandu à Cnosse à une certaine époque (2) ; il n'y a rien là de spécifiquement religieux. On a pu accompagner de certains rites la pose de ces piliers, mais ce sont des rites de construction qui n'élèvent pas ces éléments architectoniques au rang de bétyle.

C'est pourquoi nous ne pouvons suivre M. Evans lorsqu'il adopte une opinion déjà ancienne de M. Salomon Reinach d'après laquelle, dans le relief de la Porte aux lions de Mycènes, la colonne dressée entre les deux lions serait une représentation aniconique de la divinité (3). M. S. Reinach a observé que, dans certaines variantes,

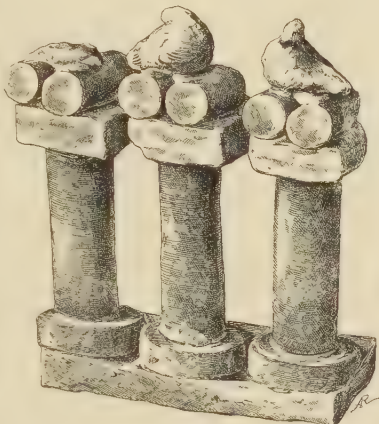


FIG. 258. — Petite colonnade aux colombes. Terre cuite. Cnosse.

(1) Cette précaution, comme l'observe M. BURROWS, *Discoveries*, p. 111, n'a pas toujours été prise; mais cela n'infirme pas l'hypothèse dans le cas spécial. Dans nos *Questions mycénienes*, in *Rev. de l'Hist. des Rel.*, 1905, I, p. 33, nous avions supposé que ces doubles haches avaient été gravées sur les piliers avec une intention magique. M. P. Foucart, le savant professeur au Collège de France, est arrivé de son côté à la même hypothèse qu'il a exposée dans les *Monuments Piot*, t. XVIII, p. 150 et suiv. Des constatations faites sur place ont modifié notre opinion; cf. ci-dessus, pp. 12-13. Voir encore ROUSE, *Journ. of Hellen. Studies*, 1901, p. 268, et A. J. REINACH, *Revue des Études gr.*, 1905, p. 76.

(2) HOGARTH, *B. S. A.*, VI, p. 76 et suiv., pl. VI, en signale des exemples non seulement en Crète, mais aussi à Phylacopi de Milo, voir ci-dessus p. 102. Pour Théra, ci-dessus, p. 90.

(3) EVANS, *Mycen. Tree*, p. 58 et suiv.; SALOMON REINACH, *Chroniques d'Orient*, II, pp. 153 et 545, et l'*Anthropologie*, 1893, pp. 705, et 730; 1902, p. 22. KARO, *Archiv f. Religionsw.*, 1904, p. 142, accepte pour la colonne la valeur de symbole divin. M. PAUL GIRARD, *Ajax fils de Télamon*, dans *Revue des Études grecques*,

les lions se dressent de part et d'autre de la déesse, et il en conclut que colonne et déesse sont interchangeable ou, plus exactement, que la colonne est une représentation aniconique à laquelle les progrès de l'anthropomorphisme ont substitué la figure humaine.

La colonne a parfois représenté la divinité (1); mais nous

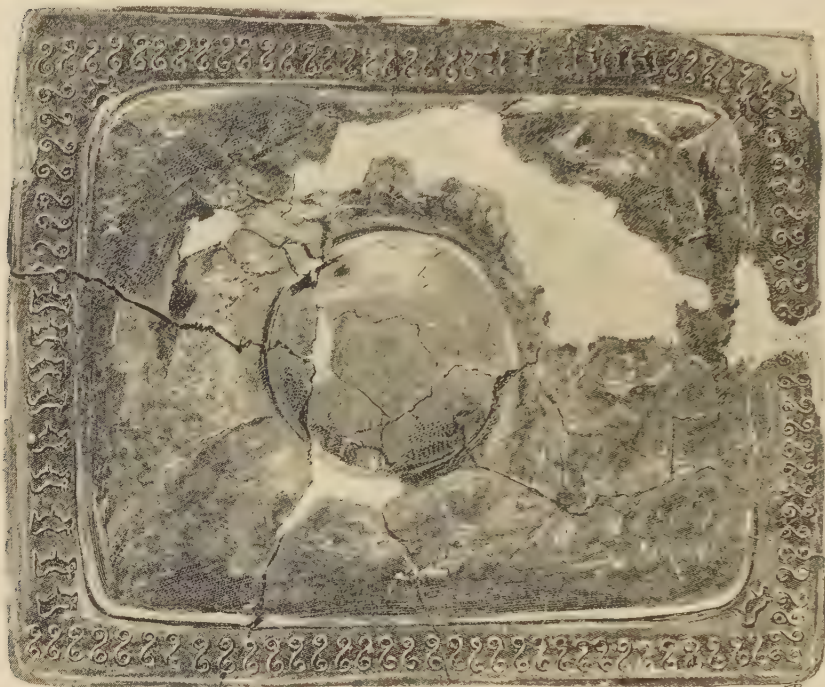


FIG. 259. — Table à libation. Premier palais de Phaestos.

doutons que cette explication soit valable pour la Porte aux lions. En effet, une objection grave se dresse : si l'on compare les variantes, par exemple les figures 254 et 255, on constate que la figure humaine n'est pas substituée à la colonne, mais à l'autel sur lequel posent les lions.

Certainement, et c'est à M. S. Reinach qu'on doit de l'avoir

t. XVIII, pp. 1-75, conclut de certaines acceptions du nom de Télamon, que son fils Ajax est un souvenir hellénisé du pilier, génie de fécondité et de richesse, auquel il suppose que les Préhellènes vouaient un culte d'origine sémitique.

(1) Exemples réunis par DE WISSER, *Die nicht menschengestaltigen Götter der Griechen*, p. 71 et suiv.

reconnu, une représentation comme celle de la Porte aux lions est essentiellement religieuse. La divinité est représentée par ses animaux-attributs, par l'autel qui lui est consacré (1); elle apparaît comme la gardienne du palais, ce que les variantes indiquent en attachant des lions ou leurs substituts des griffons à la colonne (fig. 257). Quant à l'ensemble, constitué par la colonne surmontée d'un bout d'architrave sur lequel apparaissent les extrémités de quatre solives qui, elles-mêmes, soutiennent le plancher de la terrasse, il offre un choix logique



FIG. 260. — Table à libation. Second palais de Phaestos.

d'éléments essentiels pour figurer en raccourci le palais (2). Nous avons vu plus haut combien ce schématisme était dans les habitudes des artistes minoens et mycéniens.

De même, pour le groupe de trois colonnes en terre cuite (fig. 258) trouvé par M. Evans à Cnosse et rapporté par lui au premier état du second palais (Minoen moyen III) (3). Ces trois colonnes correspondent au système de trois supports dans la largeur, si fréquent dans l'architecture minoenne ; il est inutile de supposer un chiffre symbolique. Ici aussi on a simplifié à l'excès la représentation, au point même de supprimer l'architrave. M. Evans y voit, cependant, un triple bétyle fi-

(1) Sur la Porte aux lions, les deux autels figurés associent peut-être deux divinités.

(2) PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'art*, VI, p. 800 et suiv., après Adler et H. Brunn, ont donné une bonne définition de la colonne figurée sur le relief de Mycènes.

(3) EVANS, *B. S. A.*, VIII, p. 28 et suiv.

gurant la déesse à la colombe. Certes, la présence des colombes sur la toiture atteste la protection particulière accordée au palais par la déesse ; mais il n'y a pas lieu de qualifier ces colonnes de bétyles.

En étudiant le sarcophage d'Haghia Triada, nous verrons le rôle que les poteaux jouaient dans le culte.

4. *Autels, tables et vases à libation.* — L'autel affecte des formes très variées dans le monde égéen. En Crète, on a trouvé, encore en place dans le palais de Cnosse, des bases d'autel en maçonnerie sur plan rectangulaire. Un exemplaire à petite échelle (1) a été relevé par M. Evans dans un lot d'objets culturels, et un vase en stéatite de Cnosse montre un modèle semblable (2) : dans l'un et l'autre cas le caractère sacré est attesté par des cornes de consécration.

Une autre forme a été dénommée par M. Evans l'autel bétylique. Nous l'avons signalé plus haut, à propos des représentations préhelléniques de bétyles. Il se composerait d'une table portée par quatre colonnettes dressées sur une base commune. Au milieu, un cinquième support, généralement plus large que les précédents, est considéré par M. Evans comme étant le bétyle. Nous verrons, toutefois, que l'exemplaire sur lequel se fonde cette description est en réalité une table à libation sans pied.

Nombreux sont les autels à un seul pied, comme sur le relief de la Porte aux lions de Mycènes (fig. 252, 254, 256, 257, etc.). On peut classer comme autels les banquettes construites dans les petites chapelles des palais de Phaestos et de Cnosse. Dans ce dernier, la banquette portait encore, au moment de la découverte, des idoles, des figures votives et les ustensiles du culte (fig. 239).

D'un type bien distinct est la fosse aux offrandes dont on a trouvé un exemple certain dans la cour précédant le palais de Tirynthe (3). Peut-être, doit-on lui comparer l'autel rond des

(1) LAGRANGE, *la Crète ancienne*, fig. 62. Cet autel n'a pas été trouvé avec la déesse aux serpents.

(2) EVANS, *Mycen. Tree and Pillar Cult*, fig. 2.

(3) PERROT et CHAPIEZ, VI, p. 283.

tombes de l'acropole de Mycènes, sur lequel malheureusement on est mal renseigné (1).

La table à libation est un autel disposé en vue des offrandes liquides. La plus ancienne, jusqu'ici connue, a été trouvée fichée en terre presque au milieu de la chapelle dépendant du premier palais de Phaestos (2). C'est une plaque en terre cuite brune, de forme rectangulaire avec un creux au centre (fig. 259). La décoration, très simple, répond manifestement à un but rituel : deux des bords sont décorés de spirales doubles, les deux autres portent par moitié des spirales et des taureaux



FIG. 261. — Rhyton. Terre cuite. Mochlos.

gravés. Le second palais de Phaestos a fourni une table à libation également en terre cuite, ornée de spirales doubles et portant, sur la ligne médiane six petits vases attachés à la table (fig. 260). Quelques-uns de ces vases sont brisés et n'ont conservé que le pied (3).

De la comparaison de ces deux monuments, il ressort que la spirale double jouait un rôle dans le rituel. Avait-elle un caractère sacré comme le taureau, également représenté sur la première table, une valeur prophylactique comme le svastika avec lequel elle n'est pas sans analogie de forme ? On est livré aux conjectures ; mais on pressent que ce n'est pas simplement sa valeur décorative qui a assuré son extrême dif-

(1) PERROT et CHAPIEZ, VI, pp. 323-324 et p. 1012.

(2) PERNIER, *Mon. ant.*, XIV, pl. X.

(3) *Mon. ant.*, XIV, pl. VIII, 5.

fusion; elle avait dans le culte une vertu particulière. On comprend, dès lors, qu'elle occupe une si large place dans la décoration de tel monument, par exemple sur le sarcophage de Haghia Triada. Elle est fréquente aussi sur les bandeaux d'or



FIG. 262. — Vase à offrandes. Chypre. Musée du Louvre.

funéraires d'Enkomi dont certains couvraient la bouche du mort.

Les six vases rangés sur la seconde table à libation, et faisant corps avec elle, rappellent l'épingle aux six petits vases (fig. 102) du soi-disant trésor de Priam et permettent de regarder ces derniers, disposés sur un petit plateau, comme figurant une table à libation du même type. Ce détail a son importance au point de vue de la diffusion des rites et des ustensiles du culte minoen dans le bassin de la mer Égée. On en rapprochera aussi

les *kernoi* décrits ci-après qui combinent un certain nombre de petits vases pour les offrandes.

Enfin, la position à même le sol, occupée par ces tables à libation du palais de Phaestos, semble indiquer que les libations étaient destinées à une divinité souterraine. On notera que la grotte de Psychro où devait se pratiquer le culte à la Terre-mère, a fourni plusieurs tables à libation sans pied ou avec un pied très bas. Le seul exemple faisant exception est un fragment découvert par M. Evans ; mais la restauration que le savant archéologue en a proposée, en forme d'autel bétylique, est arbitraire (1) ; il est plus probable que cet ustensile posait à plat sur le sol et non sur des pieds élevés.

Le terme adopté de tables à libation est conventionnel ; il indique qu'on pouvait y déposer des offrandes liquides ; mais ces tables pouvaient recevoir d'autres offrandes.

Une forme relativement tardive des tables à libation ou à offrandes est constituée par le trépied bas comme il en a été trouvé dans les chapelles de Cnosse et de Gournia (fig. 239 et 240). Dans la première, le trépied, comme la table à libation de la chapelle du premier palais à Phaestos, était fixé au sol et placé à un niveau plus bas que la banquette chargée des objets les plus sacrés. A Gournia, un fragment de vase a été trouvé sur le trépied. De tels trépieds, également consacrés aux rites d'offrandes, se rencontrent dans le mobilier funéraire.

Nous avons vu comment on liait de petits vases aux tables à libation. Tout à fait comparables sont les petits vases groupés en cercle sur une base circulaire, que l'on connaissait à l'époque grecque, sous le nom de *kernos*, comme l'accessoire

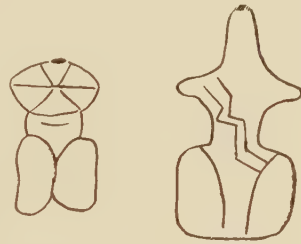


FIG. 263. — Idoles de la couche néolithique de Cnosse ; celle de gauche en marbre, celle de droite en terre cuite.

(1) EVANS, *Myc. Tree and Pillar Cult*, p. 16, fig. 7, et *Scripta minoa*, I, fig. 7 et 8 ; cf. DEMARGNE, *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1902, p. 581, qui a déjà critiqué la restauration de M. Evans.

obligé du rituel éleusien. On y déposait les prémices des fruits du sol; chaque petit vase recevait un spécimen de chaque fruit: dans les cérémonies on portait le *kernos* sur la tête. Le rapprochement, fait par Louis Couve (1), avec certains vases très anciens de Milo (fig. 80) a été précisé par M. Xanthoudidis qui a montré la persistance en Crète de ce plateau d'offrandes, depuis l'ancienne civilisation cycladique (tombes de Koumasa, près Gortyne) jusqu'aux temps modernes où se pratique encore l'offrande des prémices dans le rite de l'*artoklasia* (2).



FIG. 264. — Idole néolithique de Cnosse. La tête manque.

Pour consacrer à la divinité des offrandes solides ou liquides on creusait telle image cultuelle, comme le sphinx de Haghia Triada, ou encore on établissait des vases en forme d'animal ou de tête d'animal, les fameux rhytons. C'est là une pratique fort répandue. Les anciens Péruviens taillaient aussi dans la pierre des lamas, brebis ou moutons, en ménageant une cavité dans le dos; ce sont les *enqa* dont on a pu établir l'usage parce que les Indiens de ces régions s'en servent encore. Ils emplissent la cavité dorsale d'alcool, de vin, de coca ou de tout autre substance et enterrent la figurine aux endroits de pacage pour obtenir de la divinité une herbe épaisse et sa protection sur les troupeaux. Chaque année on renouvelle l'offrande (3).

Un vase en terre cuite chypriote réunit en une seule pièce le *kernos* au *rhyton*, c'est-à-dire les vases d'offrandes au vase en forme d'animal (fig. 262).

A côté de leur caractère rituel, les rhytons, ainsi qu'en témoignent les fresques égyptiennes (fig. 205) étaient aussi offerts en présent. Citons parmi les plus connus de ces objets

(1) COUVE, *Dictionn. des Antiquités*, s. Kernos. L'auteur attribue à tort le décor géométrique peint de ces vases de Milo à l'époque postmycénienne.

(2) S. XANTHOUDIDIS, *Cretan Keranoi*, extr. de *B. S. A.*, t. XII (1905-06).

(3) RIVET, dans VERNEAU et RIVET, *Ethnographie ancienne de l'Équateur*, pp. 189-190.

la tête de taureau en argent et aux cornes d'or provenant de Mycènes, une terre cuite de Gournia (fig. 51), la tête de lionne en marbre de Cnosse (1).

III. — Idoles et gestes rituels.

1. *Anthropomorphisme primitif*. — Aussi haut que nous puissions remonter, c'est-à-dire dès l'époque néolithique, les

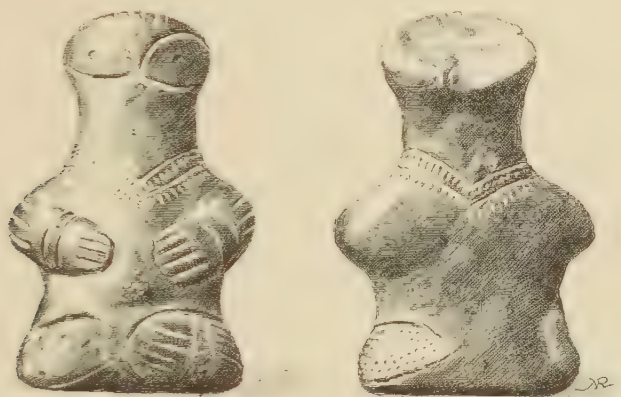


FIG. 265. — Face et revers d'une idole en terre cuite, à décor incisé, provenant d'Adalia. British Museum. Grandeur réelle.

Égéens ont conçu certains dieux sous forme humaine. C'est certainement le cas de la déesse-mère. Le type stéatopyge méditerranéen bien connu par les statuettes néolithiques de Malte, d'Italie et de France (2), qu'on trouve également en Égypte, paraît caractériser l'époque néolithique en Thessalie et dans la Grèce continentale. Il s'est rencontré dans la couche néolithique de Phaestos sous la forme d'une statuette en terre cuite portant sur le flanc une petite croix que M. Mosso assimile à un tatouage (3). Elle a été trouvée à 4 mètres au-dessous du sol du palais avec un morceau de fer

(1) G. KARO, *Minoische Rhyta*, dans *Jahrb. arch. Inst.*, 1911, pp. 249-270.

(2) En France, ce type remonte à l'époque aurignacienne ; cf. *l'Anthropologie*, 1910, pp. 789-791.

(3) A. Mosso, *Escursioni nel Mediterraneo*, p. 214, fig. 119, et *Origini della civiltà medil.*, pp. 34-36, fig. 18.

magnétique d'environ 500 grammes, quelques petites tasses plates et une coquille de *pectunculus*.

Il n'est pas certain qu'on doive en rapprocher une petite idole en terre cuite (fig. 263), trouvée dans la couche néolithique de Cnosse. M. Evans admet qu'elle offre le type stéatopyge (1); mais la ressemblance avec les idoles des îles, qui ne rentrent pas dans le type stéatopyge, milite en faveur d'une autre explication que nous examinerons ci-après.

Une autre idole de Cnosse (fig. 264), attribuée également

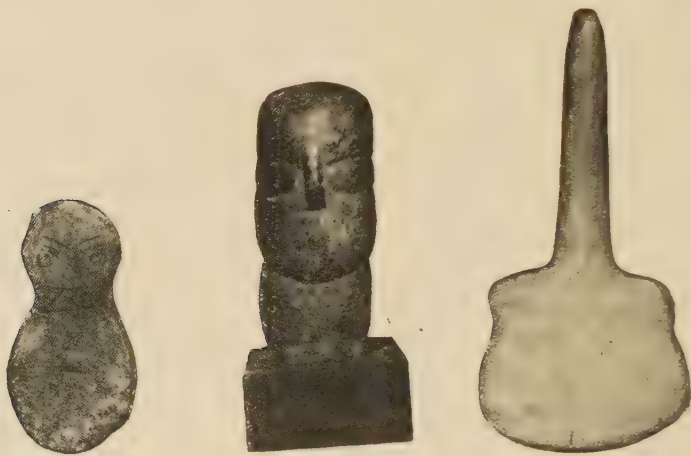


FIG. 266. — Trois idoles trouvées à Yortan. Musée du Louvre.

à la couche néolithique, a été publiée par M. Mosso qui l'a examinée au point de vue du vêtement (2). Mais son importance est autre : elle va nous fournir le chaînon qui relie les divers développements de figures divines dans le bassin égéen et, en même temps, elle nous aidera à préciser les rapports avec les idoles des autres régions de la Méditerranée. La tête de l'idole est brisée; mais le reste est intact. Il n'est pas douteux qu'elle soit vêtue, bien que le détail du vêtement reste indistinct. A elle seule, cette figure ne se comprendrait pas; la position des bras ramenés sur la poitrine est cependant cer-

(1) EVANS, *Man*, 1901, p. 184 et suiv.; *B. S. A.*, VI, p. 6; WELCH, *B. S. A.*, VI, p. 86.

(2) Mosso, *Origini*, fig. 86.

taine. On lui comparera une idole (fig. 265) provenant d'Adalia (Lycie) et d'époque un peu plus récente, c'est-à-dire contemporaine des premières installations de Troie.

L'idole d'Adalia est remarquablement conservée (1). La terre en est noirâtre, du type de la plus ancienne céramique d'His-sarlik, décorée d'incisions avec insertion de matière crayeuse. Bien que le nombril soit indiqué, nous croyons que l'idole est

représentée vêtue ; cette anomalie sera étudiée à propos des figurines chypriotes. Comme l'a noté M. Myres, les deux grands yeux, qui couvrent une grande partie de la face, expliquent le type des figurines troyennes dites à la chouette

(comparer fig. 266 et 267, 2). Ces dernières en sont la simplification grossière. La pose est remarquable ; le personnage est accroupi comme ont encore coutume les Orientaux ou nos ouvriers tailleurs ; le pied droit est nettement figuré au revers.

Il n'est pas douteux que l'idole de Cnosse (fig. 264) est re-

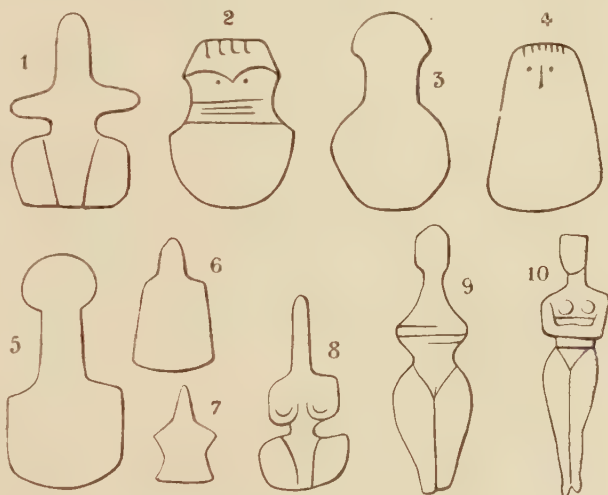


FIG. 267. — Idoles primitives. 1, Cnosse, terre cuite ; 2-6, Troie, pierre (1/4) ; 7, sur une gemme de Crète (3/1) ; 8-10, Amorgos, marbre. Les numéros 2 et 4 existent aussi sans indication des yeux et du nez.

(1) MYRES, *A primitive figurine from Adalia*, dans *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, t. XXX (1900), pp. 251-256, pl. XXIV. Voir encore PEET, *Annals of Arch. and Anthr.* (Liverpool), t. II (1909), pp. 145-148, qui reproduit deux terres cuites de Chai-Kenar, à douze heures au Nord-Ouest d'Adalia, figurant la partie supérieure d'un corps de femme marqué d'incisions remplies de matière blanche. WOODWARD et ORMEROD, *A Journey in South-Western Asia Minor*, B. S. A., t. XVI, p. 89 et suiv.

présentée dans la même pose accroupie, et cela nous explique aussi la forme de la terre cuite de la figure 267, 1, ainsi que les nombreuses idoles des îles dites en violon (fig. 267, 3 et 5).

La conception des divinités sous forme humaine est importante à constater aux plus hautes époques, dès la prise de possession des îles par l'homme. Les théories sur l'évolution religieuse en ces régions n'en tiennent généralement pas un compte suffisant. La conception anthropomorphe n'exclut pas la conception des divinités sous forme animale ou sous la forme d'un arbre, d'une pierre; ces représentations ne sont pas antérieures l'une à l'autre; elles coexistent. Il faut prendre garde, quand on parle des progrès de l'anthropomorphisme, que ces progrès doivent s'entendre surtout des représentations figurées. A certaines époques, le développement des arts plastiques s'est répercuté sur le matériel du culte; mais il n'y a pas eu introduction d'une notion nouvelle. La preuve en est fournie par les idoles néolithiques qui, bien que plus anciennes, sont cependant plus voisines du type humain que les idoles des îles dites en violon.

2. *Idoles égéennes*. — Nous arrivons à cette série d'idoles primitives, répandues sur les rives de la mer Égée, qui apparaît dès le début de l'âge du cuivre. Très fréquentes dans les Cyclades, on les a rencontrées en Crète, dans la Grèce continentale, à Yortan, à Troie. Sur ce dernier site, elles sont en pierre, en marbre (importation des îles) ou en os et M. Götze est arrivé à cette conclusion que, en général, les idoles de forme trapézoïde sont les plus anciennes, se trouvant déjà dans la couche « Troie I »; tandis que les idoles à long cou seraient plus récentes étant rapportées au strate « Troie V » (1) et même à l'époque suivante, comme le montre une gemme mycénienne de Crète où, d'un côté de l'autel est gravée une étoile et, de l'autre, une idole de ce type (fig. 252 et 267,7). Nous avons des réserves à faire sur ce classement qui embrasse un champ trop étroit.

Les trois idoles de Yortan que nous reproduisons (fig. 265)

(1) A. GÖTZE, dans DOERPFELD, *Troja und Ilion*, I, pp. 381-382; voir EVANS, *Man*, 1901, pp. 184-186.

offrent cet intérêt d'appartenir à une couche assez homogène, contemporaine de Troie V ; elle montre la difficulté d'un classement typologique car il n'est nullement certain *a priori* que le type le plus schématisé soit le plus ancien. Notre figure 267 donne un choix de ces idoles primitives, rangées dans l'ordre réel d'ancienneté, tel qu'il résulte de l'ensemble des découvertes. Le numéro 1 prend le premier rang comme provenant de la couche néolithique de Cnosse ; puis vient le type des numéros 2 et 3. Le type trapézoïde n° 4 est une forme schématisée, nullement primitive.

Avec les progrès de l'art, à l'âge du bronze, et notamment dans les Cyclades, les formes humaines se développent (1). On possède, en marbre de Paros, de nombreuses idoles (fig. 267, 9 et 10) sorties des tombes des îles, les unes figurant une divinité féminine, d'autres une divinité mâle ; on sculptait aussi des statuettes d'acolytes, tel le joueur de lyre (fig. 268). Le type de la déesse nue ne cesse pas d'être en faveur dans les régions égéennes. On le trouve dans les tombes de l'acropole de Mycènes (fig. 278).

Ces idoles des Cyclades ont été trouvées jusque dans la plaine de la Messara en Crète. Mais cette région, tournée vers l'Égypte, a surtout fourni des figurines dont M. Halbherr a montré la parenté avec des statuettes égyptiennes très anciennes (2).

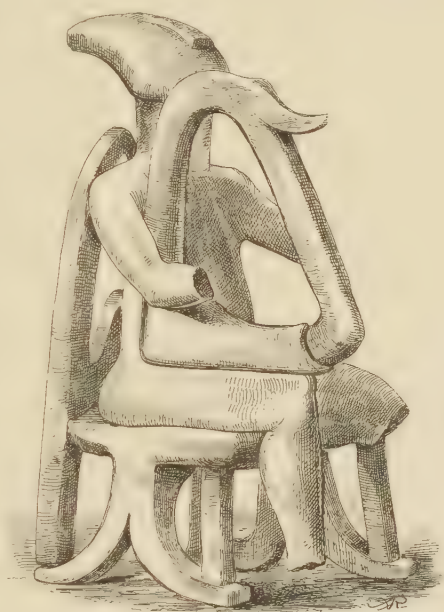


FIG. 268. — Joueur de lyre du type primitif des Cyclades.

(1) BLINKENBERG, *Archaeologische Studien*, p. 1 et suiv.

(2) HALBHERR, *Rapporto* dans *Memorie Ist. Lomb.*, XXI, 5, pl. XI; Mosso, *Origini*, p. 102 et suiv.

A Troie, on trouve en pleine époque du bronze (Troie II) le type de la déesse nue se pressant les seins (fig. 269). Cette idole en plomb a été coulée dans un moule ; elle se présente sous la forme d'une plaque de 8 centimètres 6 de long, au relief peu accentué (1). On a beaucoup discuté sur l'origine de ce type ; on a même pensé que l'idole était importée en Troade



FIG. 269. — Idole
de plomb.
Troie II.

(2). Cette hypothèse doit être écartée. D'abord à cause du moule tout voisin de Thyatire (3) et d'un autre moule inédit des mêmes régions que nous reproduisons ci-contre (fig. 270) ; mais surtout à cause des caractères propres de cette figurine. Le nettoyage, qui a été pratiqué en vue de la publication de MM. Doerpfeld et Götze, a révélé certains détails de la tête, des mains et de la région du ventre. La physionomie de l'idole en a été modifiée et le caractère local s'en dégage plus nettement. Les yeux, les joues, les seins, le nombril (en relief, non en creux) rappellent le procédé des potiers préhistoriques qui, sur le site d'Hissarlik, donnaient à leurs vases l'aspect humain. Cinq petites protubérances, au-dessus du front, figurent la chevelure qui retombe en mèches épaisses de part et d'autre du visage (4). Le menton est proéminent et la bouche à peine indiquée.

Le cou, trop long, est surchargé d'ornements. Le corps se termine par des indications schématiques. Le sexe est accusé sous la forme d'un grand triangle entouré de quelques petites protubérances rondes qui n'apparaissent pas dans la photogravure donnée par M. Götze. Dans ce triangle, les reproductions faites d'après l'*Ilios* de Schliemann montrent un

(1) A. GÖTZE, dans *Troja und Ilion*, I p. 362 et suiv.

(2) Ainsi PERROT et CHIEPIEZ, *Hist. de l'art*, VI, p. 652 et fig. 295 ; COLLIGNON, *Hist. de la sculpt. grecque*, I, pp. 9-10.

(3) S. REINACH, *Esquisses archéologiques*, pp. 44-51 ; PERROT et CHIEPIEZ, *Hist. de l'art*, V, fig. 209.

(4) Il n'y a pas de doute que ce soit l'indication de la chevelure, et non d'une couronne, par la comparaison avec le moule à bijoux de Thyatire et avec notre figure 270.

svastika; mais ce détail n'a jamais existé sur la statuette (1).

On comparera un moule en stéatite, nouvellement acquis par le Louvre et provenant d'Asie Mineure (fig. 270), avec l'idole de Troie et le moule de Thyatire. La face préparée pour couler la figure de la déesse est encore creusée d'une fusaïole et d'une fleur. Sur l'autre face, on reconnaît deux amulettes en forme de poteaux, ornés de cercles ou de spirales, sur lesquels posent des oiseaux affrontés, peut-être des colombes.

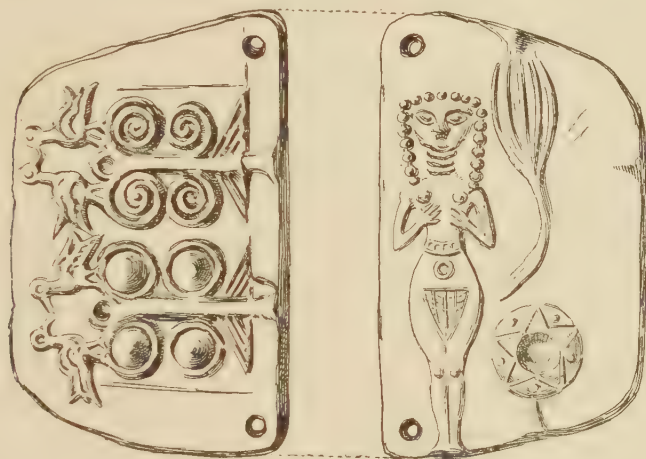


FIG. 270. — Les deux faces d'un moule en stéatite. Musée du Louvre.

De cet examen nous pouvons déjà conclure, et le matériel archéologique chypriote confirmera cette conclusion, que les anciens Égéens ne connaissaient pas l'idole de grandes dimensions comme en Égypte ou plus tard en Grèce. Ils usaient de petites idoles et cela correspond parfaitement à ce que nous savons de l'inexistence de temples et de l'usage de petites chapelles domestiques. Ces petites idoles se rencontrent dans les différentes civilisations égéennes, aussi bien en Crète que dans les îles, en Grèce, en Troade ou à Chypre. Elles offrent

(1) A. GÖTZE, *loc. cit.*, I, pp. 363-364, donne de cette méprise l'explication suivante : lorsque l'idole de plomb arriva à Berlin avec la collection Schliemann, on voyait un svastika, mais il était simplement gravé sur la croûte de matières étrangères adhérentes à la plaquette de plomb, car il disparut avec ce dépôt superficiel dès qu'on eut plongé l'idole dans l'eau. Cf. HOERNES, *Urgeschichte der bildenden Kunst*, p. 178, fig. 30.

des types différents — nous avons noté, par exemple, la forme particulière du palladium de Mycènes — mais elles attestent le même usage et il en résulte que la distinction proposée entre culte à images en Argolide et culte aniconique en Crète n'est pas fondée.

3. *Idoles chypriotes.* — Passons dans l'île de Chypre; nous y verrons des représentations très analogues d'une déesse sous forme de plaquettes, puis de figurines dont, au point de vue technique, les rapports étroits avec la céramique locale ont été notés plus haut (chap. v, § III).



FIG. 271. — Plaquette idole chypriote. Musée du Louvre. Hauteur : 0 m. 28.

A l'âge du cuivre se rapporte l'idole plate, simple plaque de terre cuite rouge lustrée de laquelle surgissent un ou deux cous très longs qui figurent une déesse ou bien une déesse et l'enfant. Le musée du Louvre conserve une de ces plaquettes-idoles (fig. 270) en excellent état. Les ornements incisés ne laissent aucun doute sur le fait que l'idole était vêtue et richement parée. On remarquera la suite de colliers étagés, les uns entourant étroitement le cou, d'autres s'étalant largement sur la poitrine. On les retrouve sur l'idole de plomb de Troie II (fig. 269) et sur les figurines postérieures. Il n'est pas aven-

turé de reconnaître, enfilés dans les larges colliers de notre plaquette et indiqués par un creux rond, ces ornements que nous avons décrits à Chypre (chap. vi, § V, 2) sous le nom de fusaïoles et que le moule de notre figure 270 rapproche précisément de la déesse. Certains de ces ornements sont également en terre rouge lustrée, décorée d'incisions remplies de matière blanche. Les yeux et la bouche de la déesse sont marqués par de simples creux, et le procédé se maintient dans les figurines en ronde bosse les plus anciennes. Les

maines ont été notées de même. Seul, le nez est en relief. Les oreilles, très haut placées, sont trouées. Il est difficile de dire ce que le coroplaste a voulu représenter par les traits horizontaux tracés de part et d'autre des yeux et sur les joues : la déesse portait-elle un voile ? On sait que le même détail apparaît sur les statues menhirs de nos régions, sur des plaques de schiste du Portugal, et M. Déchelette a proposé, non sans



FIG. 272. — Idoles chypriotes en terre cuite. Dossier Richter-Carfailliac.

vraisemblance, d'y reconnaître l'indication de tatouages (1).

La plaquette que nous donnons, figure 272, 1, témoigne d'une tendance à dégager les formes. Le décor est incisé, mais des moignons apparaissent formant transition avec le type plus développé des n^{os} 2 et 3 et marquant un effort pour atteindre une représentation plus claire (2). Mais le principe de l'incision domine, notamment pour les yeux, la bouche, les plis du vêtement. La forme est obtenue d'une « sorte de brique ou de pain de terre cuite, dont l'argile a été étirée de manière à figurer une tête et des bras arqués (3) ».

Une maquette de ce dernier type, au Cyprus Museum, a été

(1) DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique*, I, pp. 596-598.

(2) Voir OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. XXVI.

(3) HEUZEY, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, p. 146.

recueillie par M. Myres dans une tombe de Haghia Paraskévi appartenant à l'époque de transition entre la première et la seconde époque du bronze (1).

Nous avons dit que certaines plaquettes associaient l'enfant à la déesse dont, par ailleurs, le caractère de fécondité est nettement marqué. Dans un modèle de même technique (fig. 273), il semble que l'enfant soit représenté dans son berceau. Toutes ces figurines nous montrent combien étaient vives les préoccupations concernant la maternité, puisqu'elles suivaient les mortels jusque dans la tombe.



FIG. 273.
Terre cuite chypriote. Musée du Louvre.

Les coroplastes parviennent seulement en pleine époque mycénienne à se dégager de la galette plate et à s'essayer au modelage en ronde bosse. A ce progrès s'en ajoute un autre : la technique du pastillage. Les yeux, par exemple, ne sont plus indiqués par un simple trou foncé dans la terre, mais par des pastilles de terre rapportées.

La déesse ainsi représentée (fig. 275) est, selon l'expression de M. Heuzey, « une horrible figure de femme nue, au profil courbé en forme de bec, aux larges flancs, aux jambes assemblées, qui s'amincissent brusquement, sans base stable et presque sans pieds. Les oreilles énormes sont perforées de deux trous, pour des anneaux mobiles de terre cuite (2) ».

La rudesse des maquettes s'atténue à peine avec le temps, comme dans l'exemplaire reproduit ci-après (fig. 276) que M. Ohnefalsch-Richter a trouvé dans un tombeau de la fin de l'âge du bronze à Katydata-Linou (3).

4. *Déesse nue*. — Un changement notable concorde avec les progrès techniques : tandis que les types précédents sont

(1) *Cyprus Mus. Cat.*, n° 462. D'après MYRES, *Journal of Hell. studies*, 1897, pp. 136-137, la tombe ne contenait aucun vase mycénien, mais une monture en or pour cylindre, trois anneaux spirales, une lame de poignard à hampe et, ce qui atteste la basse époque relative de ce mobilier funéraire, une perle en pierre en forme de double cône.

(2) HEUZEY, *op. cit.*, p. 146; cf. PERROT et CHIPIEZ, III, fig. 374 et 375; OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, p. 37.

(3) C'est probablement la figurine *Kypros*, pl. CLXXII, 17 t. Comparer, *ibidem*, p. 37, fig. 31, et PERROT, III, fig. 150; HEUZEY, *loc. cit.*, n° 3.

vêtus, la déesse des figurines reproduites figures 275 et 276, est nue. Comment expliquer ce changement ? A l'hypothèse généralement admise que la déesse nue dérivait d'un prototype babylonien — la déesse Ishtar — M. Salomon Reinach a opposé des arguments très forts (1), notamment la haute antiquité du type dans les régions égéennes et il conclut que la déesse nue orientale est un emprunt à la civilisation préhellénique.

Peut-être la question est-elle plus compliquée et ne faut-il pas la poser sous la forme absolue d'un emprunt pur et simple de civilisation à civilisation. La notion de la déesse mère est primitive et générale; non moins naturel est le geste des mains ramenées sur les seins pour caractériser la nourricière, de même que la notation du sexe pour marquer la fécondité. La traduction plastique de ces notions avait une valeur magique certaine qui garantissait la perpétuité, l'abondance et la prospérité de la famille, la gardait des mauvais esprits ou des entreprises funestes, particulièrement au moment des couches. La nudité a par elle-même, et parce que les forces mises en jeu agissent plus directement, une valeur contraignante particulière. Ces idées se sont fait jour dans les groupes les plus étrangers les uns aux autres et, dès lors, nous devons être très prudents dans les rapprochements des images qui les expriment.

Voici, par exemple, un vase de Mochlos (fig. 274) qui remonte au Minoen ancien III, c'est-à-dire qu'il est bien antérieur à toute influence asiatique. N'oblige-t-il pas à conclure que les Crétois arrivèrent d'une manière indépendante à figurer la femme qui se presse les seins ?



FIG. 274. — Vase en terre cuite.
Mochlos.

(1) S. REINACH, *les Déeses nues dans l'art oriental grec*, in *Chroniques d'Orient*, II, pp. 566-584.

Si nous considérons la longue évolution des idoles chypriotes, nous observons déjà dans les idoles plates la préoccupation de marquer le sexe avec précision quoique la déesse soit vêtue. On indique non seulement les seins, mais parfois le *kteis*, par un creux (1). Quand on passe au modelé en ronde bosse, l'embarras est grand de noter le sexe en même temps



FIG. 275. — Figurine chypriote en terre cuite.
Musée du Louvre.

que le vêtement. On en arrive à réduire au minimum ce dernier et à n'en presque plus garder que les traits qui dessinent à la fois le sexe et les plis du vêtement, ce qui a fait désigner les maquettes des figures 275 et 276 du nom d'« idoles au caleçon », car, à l'exception du milieu du corps, la figurine est certainement nue. Cependant, comme on trouve à Chypre, au premier âge du bronze, des cylindres babyloniens portant l'image de la déesse nue qui se presse les seins, on ne doit pas repousser *a priori* toute influence babylonienne sur l'évolution du type. Cette action n'a fait, toutefois, que s'ajouter à l'influence égéenne qui se répercute dans tout le matériel archéologique et n'a pu manquer de se faire sentir ici. D'ailleurs, comme l'a remarqué

M. S. Reinach, les images de la déesse chypriote nue diffèrent notablement de celle d'Ishtar. Ainsi, la première est souvent figurée tenant un enfant ou un tympanon, ce qui n'est jamais le cas pour la seconde. Mais les Chypriotes ne devaient pas éprouver de difficulté à reconnaître leur propre déesse dans les représentations d'Ishtar ou de la déesse syrienne, et cela explique la place qu'ils lui ont donnée sur certains cylindres (fig. 277).

Les coroplastes subissent fortement l'influence des modèles égéens à l'époque mycénienne où l'on trouve le type en forme

(1) Sur l'idole d'Adalia (fig. 265), le nombril est indiqué bien que la figure soit vêtue.

de colonne pleine à base légèrement évasée, les deux bras levés. Nous reviendrons plus loin sur la valeur de ce geste. Enfin, avec l'âge du fer, apparaissent à Chypre les figurines peintes en rouge et en noir : la déesse est assise sur un siège à dossier et porte la large coiffure égyptienne. Le détail était indiqué par des traits posés en rouge et en noir (1). Le même type est fréquent en Phénicie et tout particulièrement dans la Phénicie du nord, ce qui indique qu'il a été importé de Chypre. Ainsi, nous pouvons suivre dans tout le bassin égéen et pendant deux millénaires l'évolution d'un type de déesse, vraisemblablement la déesse-mère, qui tantôt se tient les seins et tantôt porte l'enfant. Une conséquence immédiate, c'est que ce type divin n'est pas l'apport d'une civilisation orientale tardive. En particulier, l'Aphrodite chypriote dérive d'un type égéen primitif, et n'est pas une simple importation phénicienne, comme le dit Hérodote (2).

On peut en dire autant de l'Adonis chypriote qui n'a reçu ce nom qu'à l'arrivée des Tyriens dans l'île, à la fin du second âge du bronze. Les noms locaux que portait le dieu représentant les forces vives de la végétation, Pygmalion, Aô, Kirris, Gauas — dont quelques-uns peuvent remonter à la langue chypriote antérieure à l'adoption du grec et du phénicien — cédèrent la place au vocable phénicien.

5. *Déesse aux colombes et Déesse au serpent.* — L'association du serpent avec la divinité est fréquente à l'époque

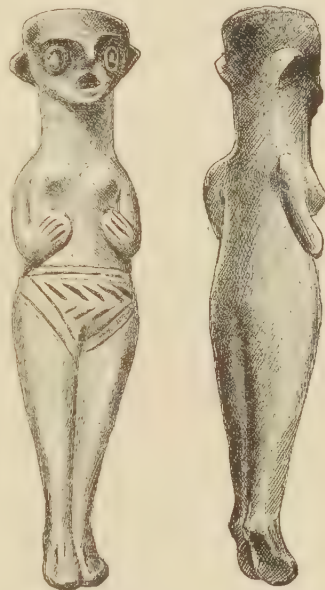


FIG. 276. — Idole chypriote (face et dos). Dossier Richter-Cartailhac.

(1) HEUZEY, *loc. cit.*, pp. 69-71 (n° 193, 194) et pp. 171-172.

(2) C'est ce qu'a bien démêlé AL. ENMANN, *Kypros und der Ursprung des Aphroditekultus*, extr. des *Mémoires de l'Acad. impér. des sciences de Saint-Petersbourg*, 1886.

grecque. En Crète, aux temps minoens, nous constatons une union plus intime encore. Les chapelles des palais de Cnosse et de Gournia (fig. 239 et 240) ont fourni un type d'idole levant les bras. La figurine de Cnosse porte une colombe sur la tête, celle de Gournia a le corps enlacé d'un serpent. La déesse aux colombes est figurée sur des bractées d'or de Mycènes (fig. 278), où la déesse se presse les seins, tandis qu'autour d'elle volètent trois colombes, l'une se posant sur sa tête (1).

La déesse aux serpents se retrouve à Prinia, à une époque un peu plus récente (2). Accompagnant ces figurines, on a signalé à Gournia et à Prinia de curieux vases autour desquels rampent des serpents. A Gournia, ces vases portent des cornes de consécration. Faut-il les définir avec M. Wide comme des représentations aniconiques de la divinité ? Nous sommes plutôt en présence d'ustensiles du culte, si l'on en juge par les cornes de consécration.



FIG. 277. — Cylindre. Enkomi.

La déesse aux serpents de Gournia et de Prinia serait, d'après l'opinion reçue, une stylisation d'un type plus achevé dont le second palais de Cnosse (Minoen moyen III) aurait fourni un exemplaire en faïence. Nous en avons donné plus haut la description (3) ; nous ne chercherons ici qu'à préciser sa valeur religieuse.

La figurine de Cnosse dite la « déesse aux serpents » (fig. 38), une autre d'un type voisin et brandissant des serpents (fig. 39), les restes d'une troisième, plusieurs avant-bras, des ceintures et des robes également en faïence, ont été découverts, en 1903, dans un réceptacle ménagé dans le sol d'une petite pièce du palais (n° 47 de notre plan) au rez-de-chaussée du quartier ouest. Ce réceptacle, que M. Evans a eu l'heureuse fortune de découvrir inviolé, a livré encore la plaquette de faïence figu-

(1) Sur la valeur de ces représentations, voir ci-dessous, p. 389.

(2) WIDE, *Mykenische Götterbilder und Idole*, dans *Athen. Mitteil.*, 1901, pp. 247-257, pl. XII.

(3) Ci-dessus, p. 60 et suiv.

rant une chèvre sauvage allaitant ses petits (fig. 40), une série de vases, une croix de marbre à branches égales (fig. 279), de petits récipients dits vases à libation, de nombreuses coquilles marines peintes, des débris de cornes de cerf, une inscription sur tablette, des empreintes de cachets sur argile et des clous de bronze qui attestent que tous ces objets étaient enfermés dans un coffret en bois.

Admettant que le grand nombre de bipennes gravées sur les murs signale le quartier sud-ouest du palais comme affecté aux cérémonies religieuses, M. Evans a conclu que les objets énumérés ci-dessus appartenaient au mobilier religieux de ce sanctuaire. Le réceptacle qui le renfermait et un autre trouvé vide dans la même pièce seraient les *Temple repositories*. La première figurine représenterait la même déesse aux serpents que l'idole



FIG. 278. — Déesse aux colombes. Bractée d'or. Mycènes.

de Gournia ; la seconde serait une acolyte ; les robes et les ceintures, des ceintures et des robes votives ; les vases à libation et les restes de cornes de cerf témoigneraient des sacrifices accomplis ; enfin, la croix de marbre est supposée le centre d'un culte dont M. Evans reconstitue une scène impressionnante, à la façon de quelque messe noire. Le « culte de la croix » étant ainsi admis dans la Crète minoenne, on s'appuie sur le *svastika* et le *tau* prophylactique d'Ézéchiel pour conjecturer que le culte de la croix a été importé par les Philistins en Palestine, où l'on suppose qu'après un long sommeil, il a repris l'importance que l'on sait sous la forme chrétienne (1). Ces déductions sont évidemment aventurées ; mais

(1) EVANS, *B. S. A.*, IX, p. 88 et suiv.

nous ne nous attacherons qu'à préciser la valeur des figurines en faïence.

Si nous sommes en présence d'idoles, il est surprenant qu'aucun des multiples objets du réceptacle ne soit défini comme particulièrement sacré : pas une hache double, pas une paire de cornes de consécration (1). Le nom de coupes à libation donné à quelques écuelles est arbitraire et, comme restes d'un sacrifice, on attendrait des ossements calcinés plutôt que des cornes de cerf.

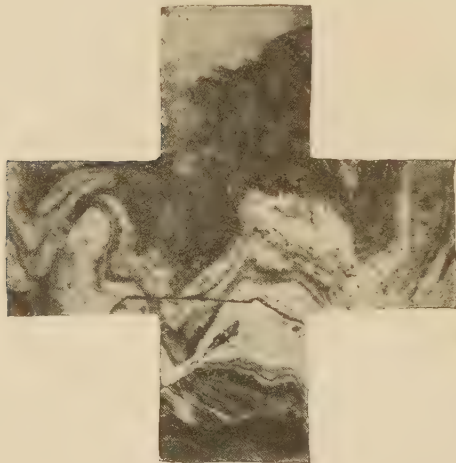


FIG. 279. — Croix de marbre. Cnosse.

Mais si l'on passe outre à ces objections, et si la présence des serpents, appuyée par la comparaison avec l'idole de Gournia, l'emporte, en quoi la statuette dite « déesse au serpent » est-elle plus déesse que les figurines similaires qualifiées d'acolytes (2) ? On doit grouper dans une même explication toutes ces figurines auxquelles il faut joindre un bronze de Phaestos (3) et un bronze conservé à Berlin, expliqué tout d'abord comme prototype des pleureuses. M. H. Thiersch croit recon-

(1) Le contraire est souvent avancé. Ainsi LAGRANGE, *la Crète ancienne*, p. 83, fig. 62, reproduit un autel avec cornes de consécration qui proviendrait des *Temple repositories*. De même BOYD HAWES, *Gournia*, pp. 51 et suiv. Ces différents objets : autel, les trois colonnes à la colombe, n'ont même pas été trouvés dans la région des *Temple repositories*, mais dans la région Est du palais. Cf. EVANS, *B. S. A.*, VII, p. 28.

(2) Le P. LAGRANGE, *la Crète ancienne*, p. 73 et suiv., en défendant le point de vue de M. EVANS, n'a pas répondu à cette objection. M. HOGARTH (*Encycl. of Religion* de HASTINGS, I, p. 142) tire argument d'un groupe de personnages dansant autour d'une « déesse tenant dans ses bras un triple serpent » (*B. S. A.*, X, p. 223); mais il n'y a aucun doute, comme nous l'avons déjà signalé (*Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthrop.*, 1907, p. 166), que cette prétendue déesse est un simple joueur de lyre comme on peut en juger sur notre fig. 281; l'erreur est encore commise par PRINZ, *Athen. Mitt.*, 1910, p. 158.

(3) *Monum. antichi*, t. XIV, p. 67 et suiv.

naître dans ce dernier une femme au corps enlacé de trois serpents (1). Or, non seulement ces figurines offrent des attitudes dont la diversité s'accorde mal avec un type divin défini ; mais le bronze de Berlin fait le geste de l'adoration.

La question s'éclaire si l'on se reporte à telle scène figurée, par exemple à celle gravée sur une bague d'Isopata (fig. 280). On y voit plusieurs femmes se livrer à une danse sacrée et déterminer, par leurs invocations et leurs gestes, l'apparition d'une divinité minuscule que nous retrouverons sur la grande bague d'or de Mycènes (fig. 287). Parmi les symboles disséminés dans le champ, on distingue les serpents. L'analogie est assez nette pour en conclure que nos statuettes représentent des prêtresses dans leurs exercices religieux.



FIG. 280. — Danse rituelle sur une bague d'Isopata, près Cnosse.

6. Déesse aux lions

— Vers le début du minoen récent apparaît dans le bassin égéen une autre représentation de la grande déesse, celle qu'accompagnent des lions. Il semble bien que le motif soit étranger, peut-être emprunté aux peuples d'Asie Mineure.

Cette représentation, en effet, ne se rencontre dans l'art égéen qu'à une époque relativement basse et sur trois intailles (2) dont celle de la figure 238. Il faut y joindre les intailles qui figurent deux lions posant les pattes de devant sur l'autel, enfin le relief de la porte de Mycènes. On remarquera, toutefois, que les Égéens n'ont pas adopté la disposition hittite

(1) H. THIERSCH dans FURTWAENGLER, *Ægina, Heiligtum des Aphaia*, Munich, 1906, p. 372 et fig. 296 ; cf. PERROT et CHAPIEZ, VI, fig. 349 et 350. PRINZ, *Athen. Mitt.*, 1910, p. 157 n. 5, n'admet pas l'interprétation de Thiersch.

(2) Voir PRINZ, *Athen. Mitt.*, 1910, p. 160 et suiv.

qui consiste à placer les divinités debout sur leur animal-attribut. Comme toujours, quand ils empruntent un décor étranger, ils le transforment suivant leurs fortes conceptions artistiques.

De cet examen il résulte que, si les Égéens ont conçu leur grande déesse à la fois terre et mère, comme d'autres peuples,



FIG. 281. — Groupe de terre cuite. Danse au son de la lyre.

notamment les populations d'Asie Mineure, et si des échanges de types figurés sont sensibles, cependant cela n'impose pas pour les conceptions religieuses une commune origine, car à côté de quelques similitudes, il subsiste des différences profondes.

7. Gestes rituels.

— On a vu, à propos de la déesse aux serpents, combien il était difficile d'établir la qualité des personnages figurés, d'autant que souvent celui ou celle qui fait fonction de prêtre ou de prêtresse tend à se rapprocher beaucoup du type divin. Les gestes rituels peuvent aider à résoudre cette difficulté, car l'art minoen est assez développé pour que l'artiste ait su exprimer ce qu'il voulait (1).

Nous avons déjà rencontré le geste de l'adoration : l'adorant élève une main à la hauteur du front comme s'il cherchait à se protéger les yeux contre une lumière trop vive. Une bague d'or provenant de Cnosse (fig. 282) illustre parfaitement cette définition. En avant du petit édicule contenant l'arbre sacré, se dresse un poteau que devait couronner la hache double.

(1) M. SALOMON REINACH, *la Sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines*, p. 73 et suiv., a refusé toute valeur aux gestes dans les civilisations primitives.

Devant le poteau apparaît, sous forme humaine, un dieu céleste, peut-être muni d'ailes. Une femme, une prêtresse, fait le geste d'adoration.

Le geste correspondant de la divinité est le geste de bénédiction. Le dieu ou la déesse lèvent les deux mains ; généralement, la main droite est tournée la paume face au fidèle. C'est l'attitude de la déesse à la colombe du sanctuaire de Cnosse (fig. 239), de la déesse aux serpents de Gournia (fig. 240) et de



FIG. 282. — Bague d'or de Cnosse. Femme faisant le geste d'adoration; apparition du dieu devant le poteau et l'édicule sacrés.

Prinia ; c'est le geste de la déesse qui, sur une gemme de Mycènes, se dresse entre un lion et une lionne (1) et celui des idoles en forme de colonnes qui apparaissent dès l'époque mycénienne. Le geste de bénédiction conserve sa valeur à l'époque géométrique. Par exemple, sur un pithos de Béotie, on voit Rhéa, des pampres lui sortant de la tête, lever les bras entre deux lions (2).

Le même geste rituel de la divinité — qu'il ne faut pas con-

(1) EVANS, *Mycen. Tree and P. C.*, p. 66, fig. 44.

(2) MILANI, *Studi e Materiali di arch.*, I, p. 8, fig. 8, pense que la déesse accouche. Wolters avait déjà proposé d'y reconnaître une Artémis Ilithya, sur quoi M. S. REINACH, *Chroniques d'Orient*, II, p. 230, observait : « J'y vois tout simplement une divinité faisant le geste de la bénédiction. » Cependant, il faut expliquer les enfants figurés de part et d'autre de la déesse. Quelque soit son nom, c'est une déesse-terre, et l'on sait que la Terre-mère passait non seulement pour nourrir les humains, mais aussi pour les enfanter. Gaïa est ainsi fréquemment entourée d'enfants.

fondre avec les deux mains levées de la prière — se retrouve souvent sans qu'il soit nécessaire de supposer un emprunt. C'est l'hiéroglyphe par lequel on désigne le *ka*, double ou *genius* égyptien. Ailleurs, on se contente de figurer la main du dieu ouverte et dressée (1); ce dernier geste se perpétue dans des bronzes répandus à Chypre, en Cilicie, en Syrie et en Phénicie; il jouit d'une vogue particulière en terre carthaginoise où la main du dieu apparaît jusque dans des ex-voto de basse époque.

En dehors du geste d'adoration et du geste de bénédiction, nous avons déjà noté le geste de fécondité: les avant-bras sont ramenés sur la poitrine et les deux mains tiennent les seins. Cependant, il faut remarquer qu'un geste assez voisin se rencontre sur des terres cuites certainement votives et masculines (fig. 36), trouvées à Petsôfa, près Palaikastro, en Crète (2). Aussi peut-on hésiter pour définir certaines images féminines sur des bractées de Mycènes (fig. 113).

IV. — Mythes et légendes.

Nous restreindrons notre étude aux mythes et aux légendes que les découvertes récentes dans le domaine préhellénique permettent de mieux comprendre.

1. Nous examinerons rapidement ce qu'on a nommé la Genèse mycénienne (3). L'auteur de cette théorie ingénieuse, M. Fr. Houssay, a abordé l'étude du décor peint sur certains vases ou sarcophages mycéniens avec des préoccupations de zoologiste précis. Cherchant à déterminer les espèces figu-

(1) La main de Sabazius offre une variante que conserve le rituel chrétien.

(2) MYRES, *B. S. A.*, IX, pp. 356-387, pl. VII-XIII.

(3) FR. HOUSSAY, *les Théories de la Genèse à Mycènes et le sens zoologique de certains symboles du culte d'Aphrodite*, in *Revue archéol.*, 1895, I, pp. 1-27; *Nouvelles recherches sur la faune et la flore des vases peints de l'époque mycénienne et sur la philosophie pré-ionienne*, *Ibid.*, 1897, I, pp. 81-105, et *les Idées d'évolution dans l'antiquité et dans le moyen âge*, in *Revue des idées*, 15 avril 1904. Cette théorie a été acceptée par M. PERROT, *Hist. de l'art*, VI, p. 925 et suiv., par le P. LAGRANGE, *la Crète ancienne*, p. 103 et suiv., et réfutée par M. POTTIER, *Revue archéol.*, 1906, I, pp. 24-32, et *Bulletin de corresp. hellén.*, 1907, p. 129 et suiv. Dans son article *le Mythe du chêne marin*, *Rev. arch.*, 1899, I, pp. 341-358, M. Costantin a appliqué la méthode de M. Houssay.

rées; il a prêté sa mentalité scientifique aux céramistes mycéniens : si ces derniers n'ont pas toujours représenté exactement tel ou tel détail de l'animal, ce ne pouvait être que dans une intention déterminée qui doit refléter les théories sur l'origine des êtres.

S'il est un fait acquis, c'est la tendance des céramistes à reproduire des sujets donnés sans essayer de les comprendre. Ils aboutissent à des déformations dans le sens du moindre effort tout en visant à l'effet décoratif. Autrement dit, un décor souvent employé arrive rapidement à se styliser. Le principe d'une bonne méthode de déchiffrement sera d'écarter la forme stylisée pour s'adresser à la forme primitive où le détail prend toute sa signification.

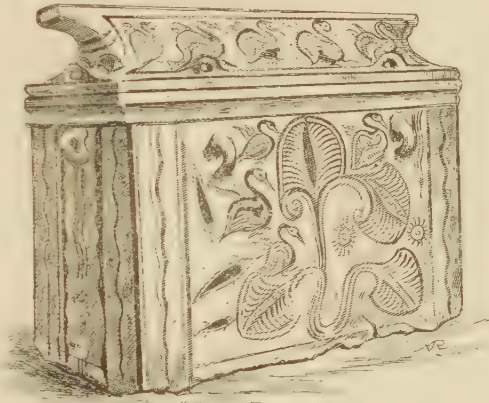


FIG. 283. — Sarcophage ou larnax en terre cuite. Crète.

M. Houssay applique la méthode inverse. Il analyse les formes stylisées, donne une valeur précise à leurs moindres traits, et prétend par elles expliquer les formes premières.

Ainsi, sur un sarcophage crétois, on remarque « une sorte d'oiseau, oie ou canard, dont la représentation offre un singulier mélange de réel et d'impossible » (fig. 283). Cet oiseau est reproduit plusieurs fois avec les mêmes détails, mais ces derniers, contre toute attente, sont peints avec des couleurs différentes. Le savant zoologiste ne s'attarde pas à penser que le peintre s'est livré à quelque fantaisie de décorateur. Non, il a voulu montrer des « êtres mystérieux ». D'ailleurs, « chacun de ces animaux porte sur le dos deux petits appendices, invraisemblables s'il s'agit d'ailes d'oiseaux » et, par contre, « presque rigoureusement exacts » de position et de forme, « si l'on veut y voir les appendices d'un *anatife* ». Ce dernier

est un crustacé dont l'étymologie rappelle la légende d'après laquelle on croyait qu'il engendrait des canards ou des oies (1).

Nous ne prétendons pas que telle ou telle conception sur l'origine des êtres ait été étrangère aux milieux égéens; nous pensons, au contraire, que bien des théories scientifiques, développées dans la suite par les philosophes grecs, ont été amorcées par l'expérience populaire dès une haute époque. Mais il n'y a pas lieu de prêter des intentions métaphysiques aux céramistes mycéniens.

2. On a beaucoup discuté la valeur de certains êtres composites mi-humains, mi-animaux. Sont-ce tout simplement jeux de l'imagination chez les artistes minoens et mycéniens, ou doit-on leur attribuer un caractère sacré, voire divin? Sont-ce des acolytes, des servants de la divinité, ou, tout en restant au second rang, certains étaient-ils l'objet d'un culte?

M. Karo pense que toutes les divinités minoennes ou mycéniennes ont des formes purement humaines. Les êtres monstrueux, à tête d'animal sur corps humain, à bras et à jambes d'animal avec tête ou buste humain, ne sont pas des dieux, mais des démons, des serviteurs de la divinité. Le dieu et la déesse, qui domptent les lions, subjuguent également des démons au corps de lion (2). M. Karo maintient ainsi, à peu de

(1) De *anas*, canard, et de *ferre*. C'est un pur artifice de style de prétendre que les deux petits appendices figurés sur le dos des canards du sarcophage crétois sont *presque rigoureusement exacts* de position et de forme, si l'on veut y voir les appendices d'un anatife. Il suffit de se reporter aux figures de l'anatife données par M. Houssay lui-même pour se convaincre du contraire. Notamment *Revue des idées*, I (1904), p. 244, fig. 1. En effet : 1° le *Lepas analifera* n'est pas muni de deux appendices distincts comme sur les figures de nos canards, mais d'une touffe d'appendices constituée par les six paires de pieds de l'animal; 2° les appendices des canards ne sont pas recoquillés à leur extrémité comme ceux de l'anatife; 3° la position des appendices des canards est inverse de la position des appendices de l'anatife.

(2) KARO, *Archiv für Religionswissenschaft*, 1904, pp. 153-154. A cette thèse défavorable aux survivances totémiques, M. S. REINACH, *l'Anthropologie*, 1904, p. 290, répond : « Cela est possible, d'autant plus que la période minoenne, étant celle du triomphe de l'anthropomorphisme dans la religion, ne pouvait laisser qu'une place subordonnée aux types intermédiaires entre l'anthropomorphisme et la zoolâtrie. » Nous avons vu que l'anthropomorphisme avait des racines beaucoup plus lointaines que la période minoenne.



FIG. 284. — Cachets provenant de Zakro, montrant les principales transformations de divers types de génies.

chose près, la position de M. Georges Perrot, avant les fouilles de Crète : « Ces monstres ne tiennent qu'une assez petite place dans le répertoire des artistes qui ont gravé ces intailles, et rien d'ailleurs ne les caractérise comme de véritables dieux (1). » M. A. B. Cook avait soutenu la thèse contraire en se fondant sur les mêmes monuments (2).

Les fouilles de Zakro (Crète orientale) ont amené au jour une quantité de combinaisons fantastiques de corps humains et d'animaux, aboutissant souvent à d'heureux effets décoratifs. Notre figure 284 groupe quelques types dans leurs déformations successives. Ainsi, la dame-oiseau se livre à une danse rituelle, puis passe par des avatars d'où elle sort méconnaissable. Les représentations stylisées auxquelles l'artiste aboutit, ne sont pas sans analogie avec les combinaisons héraldiques. M. A. Della Seta, frappé des modifications fantaisistes attribuées par les artistes mycéniens à ces êtres fabuleux, leur dénie toute valeur religieuse, sans toutefois leur refuser une action apotropaïque (3).

On a aussi supposé un emprunt aux civilisations voisines. Ainsi, d'après MM. Winter et Evans, le bipède à tête d'animal revêtu d'une carapace, si fréquent sur les intailles (fig. 251) et bien connu par une fresque de Tirynthe, serait une adaptation mycénienne de la déesse hippopotame des Égyptiens (4). On objectera que la caractéristique de la déesse égyptienne, déesse de l'enfantement, est son gros ventre, et nos monstres mycéniens ont une taille de guêpe. Un emprunt plus vraisemblable à l'Égypte est fourni par quatre génies portant la croix ansée (fig. 285).

Une classe de représentations, génies affrontés de part et d'autre d'une plante sacrée, mérite qu'on examine attentivement la question d'emprunt. Souvent, aux génies on substitue des

(1) PERROT et CHIPIEZ, *Hist. de l'art*, VII, p. 23.

(2) A. B. COOK, *Animal Worship in the Mycenaean age*, dans *J. H. S.*, 1893, p. 81 et suiv.

(3) A. DELLA SETA, *La conchylia di Phaistos*, extr. de *Rendiconti d. Accademia dei Lincei*, 1907; cf. A. J. REINACH, *Revue de l'hist. des religions*, 1909, II, p. 235 et suiv.

(4) EVANS, *Mycenaean Tree and Pillar Cult.*, p. 71.

bouquetins ou des cerfs affrontés ou adossés, d'autres fois des sphinx, des taureaux, des lions. Il résulte d'une étude de M. Jolles (1) que les groupes antithétiques, inconnus dans les vestiges les plus anciens des Cyclades, dans les couches les plus profondes de l'Acropole d'Athènes, dans les établissements troyens antérieurs à Troie VI comme dans l'art crétois du minoen ancien et du minoen moyen, abondent pendant le minoen récent. A cette époque, les rapports entre les îles de la mer Égée et l'Égypte des XVIII^e et XIX^e dynasties sont très actifs; mais les groupes antithétiques font alors défaut en Égypte. Au temps des XII^e et XIII^e dynasties, ces groupes se rencontrent rarement dans la vallée du Nil, tandis qu'ils sont entièrement inconnus dans le bassin égéen. Comme,



FIG. 285. — Génies sur une plaquette provenant de Phaestos.

d'autre part, aucun monument importé d'Orient ne témoigne en Crète et dans les Cyclades d'une influence asiatique appréciable, M. Jolles conclut que les groupes antithétiques sont une conception esthétique qui apparaît dans les trois développements artistiques de l'Égypte, de la Mésopotamie et de la mer Égée sans qu'il puisse être question d'emprunt. On étendra cette conclusion à la plupart des types de génies, qui combinent des éléments humains et animaux.

Il n'y a pas lieu de donner une définition étroite de ces êtres ambigus. La plupart se rencontrent sur des intailles ou des empreintes de cachets. Ceux-ci étaient certainement considérés, en dehors de leur but utilitaire, comme des porte-bonheur dont les représentations écartaient le mauvais œil. Ce résultat était atteint par des combinaisons variées, depuis l'apparition de la divinité jusqu'aux figures de démons et aux figures

(1) JOLLES, *Die antithetische Gruppe*, in *Jahrbuch Arch. Instituts*, 1904, pp. 27-55.

les plus bizarres. Nous avons là toute la gamme des représentations religieuses, depuis les simples acolytes jusqu'au type anthropomorphe pur, sans qu'il soit toujours possible d'établir une démarcation entre divinités et démons.

Ainsi les *djinns*, qui correspondent dans l'Islam aux démons mycéniens, et bien que leur puissance soit considérable, ne sont pas des divinités puisqu'« il n'y a d'autre dieu qu'Allah » ; mais, dans un milieu polythéiste, la distinction serait moins



FIG. 286. — Gemme de Gnôsse.

aisée. Ainsi, dans les dédicaces syriennes païennes, l'épithète de *gennaios*, prototype du terme de *djinns*, est portée par les grands dieux locaux (1).

La figure des *djinns* est imprécise et changeante ; ils peuvent s'unir aux humains et cette union est parfois heureuse, parfois extrêmement redoutée. Les intailles et les empreintes sur argile, dé-

couvertes en Crète et dans les îles, attestent de même les formes multiples que peuvent prendre les démons mycéniens. Mais les dieux ne connaissent-ils pas aussi les métamorphoses ? Il n'est pas impossible que certaines figures mi-humaines soient des divinités, secondaires si l'on veut.

Il doit en être ainsi, par exemple, de la dame-oiseau des empreintes de Zakro, et le geste de bénédiction qu'on lui prête le confirme. On voudrait surtout saisir l'aspect du fameux Minotaure. Sur une empreinte de Cnosse, on croit le reconnaître assis et faisant le geste de bénédiction (2). Une empreinte de Zakro serait plus explicite si la tête n'était imprécise ; le monstre, assis par terre, lève les bras en signe de bénédiction tandis que, devant lui, une femme debout fait le geste d'adoration (3).

(1) Voir nos *Notes de Mythologie syrienne*, p. 57.

(2) EVANS, B. S. A., VII, p. 28 ; S. REINACH, *L'Anthropologie*, 1904, p. 272, fig. 21. Même pose sur une empreinte de Haghia Triada, *Monumenti antichi*, VIII, p. 39, fig. 32, n° 27.

(3) HOGARTH, J. H. S., 1902, pl. VI, n° 5. M. Hogarth intervertit les rôles en reconnaissant une déesse dans la femme debout.

A côté des djinns mycéniens, il faut vraisemblablement faire place à des personnages humains (fig. 286) opérant dans certaines cérémonies, affublés de masques d'animaux (1).

De ces faits, ressort l'idée de communauté de nature entre hommes et animaux qui est à la base des croyances primitives et populaires. On pressent dans le monde égéen un folk-lore très riche, une mythologie déjà fort complexe dont il nous faut démêler quelques traits grâce aux monuments conservés et aux récits qui ont survécu.

3. Une bague en or de Mycènes nous offre, en deux registres, de précieuses indications (fig. 287). Le registre terrestre paraît évoquer une scène du culte agraire. Ce n'est pas une déesse qui est assise au pied de l'arbre sacré, mais une prêtresse; la comparaison avec la bague d'Isopata (fig. 280) est décisive. L'usage d'idoles minuscules conduit les artistes mycéniens à représenter les divinités à une grandeur plus petite que nature. Ici le départ est très net : les grandes figures sont des prêtresses, ayant probablement achevé leur danse rituelle; les petites figures sont des divinités. Les deux placées près de terre doivent être des esprits de la végétation; la prêtresse paraît transmettre à l'une d'elles les rameaux apportés en offrande. Dans le registre céleste apparaît la déesse armée (2), tenant une lance (?) et le corps presque entièrement couvert par le bouclier en huit; plus bas, la double hache représentant probablement le dieu céleste. A l'inverse des cylindres syro-hittites où, sous l'influence mésopotamienne, l'étoile est déjà associée à la déesse (3), il ne paraît pas ici qu'un astre soit plus spécialement consacré à l'une ou l'autre déesse. On a simplement voulu indiquer la région céleste par des lignes ondulées qui figurent la voie lactée, par le crois-

(1) Voir ci-après, p. 394.

(2) Pour la définition de cette divinité comme déesse, voir plus haut pp. 341-342. EVANS, *Myc. Tree*, p. 76 et *Prehist. Tombs*, p. 99, rapproche cette figure d'une représentation fort imprécise sur un sarcophage crétois : personnage au sexe indistinct, peut-être ailé, tenant un bouclier en huit (?); il y voit un dieu solaire.

(3) Voir par exemple, WARD, n° 878. Parfois, il semble, dans ces cylindres syro-hittites, que le dieu soit représenté par la tête de taureau, la déesse par l'étoile, cf. WARD, n° 1171, 1191, 1201; l'étoile prend une forme de rectangle incurvé, *ibid.*, 1174, d'où 1194, 1200, etc.

sant lunaire et un disque radié (Soleil ou Vénus) (1). Le culte minoen ne paraît pas avoir eu un caractère astral très prononcé et, en cela, il se distingue assez nettement des cultes mésopotamiens. On ne peut guère citer que l'épithète d'Astérios qui, à Gortynè, se rapporte à la nature céleste du dieu. D'autre part, le roi Astérion qui, dans le mythe d'Europe, devient l'époux de la déesse, est une hypostase, une réplique anthropomorphe du dieu-taureau (2).

Le dieu armé rappelle la légende crétoise des Curètes frappant leurs boucliers pour éteindre le bruit des vagissements de Zeus nouveau-né. Cette légende conserve le souvenir des cérémonies dans lesquelles de jeunes athlètes devaient mimer les prouesses du dieu. Nous verrons combien étaient développés en Crète les jeux en tant que cérémonies religieuses.

Le Zeus crétois ou Zeus Krétagénès a conservé dans la mythologie grecque des traits particuliers. Nous avons signalé, à propos de la caverne de Psychro, les vicissitudes de Rhéa voulant dérober son nouveau-né aux fureurs de Cronos. Il n'y a pas grand fonds à faire sur les nymphes du Dicté, Adrastée qui préside aux premières années du dieu et Amalthée qui le nourrit si, comme le pense M. Neustadt, ces légendes ont été introduites tardivement en Crète (3). Mais ce point reste douteux, car le nom de *Aigaion*, que porte la montagne où s'abrite l'enfance de Zeus, rappelle la chèvre Amalthée et témoigne d'un élément local dans la légende. M. Neustadt dérive la fable de la corne d'Amalthée de certains cultes agraires où la corne de l'animal est jetée dans le feu pour assurer la fécondité des champs.

Par contre, la nymphe Mélissa, qui nourrissait Zeus de miel, serait la réduction d'une déesse-abeille crétoise. M. Ad. Rei-

(1) On a supposé dans cette représentation une influence babylonienne; mais on n'indique pas d'après quel monument chaldéen et, en fait, rien n'est moins dans les habitudes babyloniennes que le décor céleste de la bague mycénienne. En Mésopotamie, on a toujours la combinaison des trois astres lune, soleil et étoile Vénus et, notamment sur les koudourrous ou pierres-limites, la voie lactée est figurée par un serpent.

(2) Sur les rapports du dieu et du taureau, voir ci-après § V, 1.

(3) E. NEUSTADT, *De Jove Cretico*; voir A. J. REINACH, *Revue de l'hist. des religions*, 1909, II, pp. 226-229.

nach considère comme des abeilles, et non des papillons, les insectes figurés en grand nombre sur les rondelles d'or sorties des tombes de l'acropole de Mycènes (1). Il compare l'association de l'abeille et de la chèvre, sur les monnaies d'Éphèse, à l'union de Mélissa et d'Amalthée en Crète (2). M. Gruppe reconnaît dans ces mythes un souvenir du rituel qui devait comporter l'offrande de miel et de lait dans la grotte de Zeus (3).

Ce n'est pas sans raison que les légendes crétoises exaltent l'enfance et la jeunesse du dieu, car le Zeus crétois n'est pas



FIG. 287. — Grande bague d'or de Mycènes. Deux fois et demie la grandeur réelle.

le maître auguste de l'Olympe, mais un dieu jeune et imberbe. Les monnaies de Phaestos le représentent sous des traits juvéniles, assis sur un tronc d'arbre, entouré de buissons et de plantes, avec parfois un coq sur les genoux, tandis qu'au revers est figuré le taureau.

(1) Au témoignage de M. Mosso, ce sont des papillons quelque peu stylisés; voir plus haut, p. 150.

(2) A. J. REINACH, *loc. cit.*

(3) O. GRUPPE, *Griechische Mythologie*, pp. 247-248. Par contre, on admettra difficilement que les abeilles sacrées, qui nourrissent Zeus dans sa grotte, soient une réplique de la légende des abeilles qui, dans la légende de Samson, déposent leur miel dans le corps du lion. De plus, le savant mythologue renverse les rôles quand il accepte que Gaza colonisa certains points de la Crète et que les Kréti de Philistie donnèrent leur nom à la grande île.

L'arbre sacré, certains oiseaux, le taureau tout comme la double hache, incorporaient fréquemment le dieu qui prend également la forme humaine dans les récits où Minos est substitué au dieu, par exemple dans le mythe de Procris, hypostase de Britomartis. M. Bethe a même supposé que Minos était le nom crétois et primitif du dieu-taureau (1).

Le dieu céleste dispense la pluie, donc la fertilité et la fécondité. C'est là le sens primitif des légendes amoureuses, soit du dieu-taureau, soit de Minos en tant qu'être divin. Naturellement, à mesure que l'esprit grec tendra vers une forme divine supérieure, ces mythes paraîtront vides de sens et les conteurs n'en retiendront que les aventures scandaleuses. Présidant aux cérémonies agraires, le Zeus crétois est un dieu qui naît et qui meurt. Il naît de la Terre-mère dans une caverne ; il est confié aux mains des nymphes ; des cérémonies rituelles sont pratiquées par les Curètes pour aider sans doute au renouveau annuel de la nature. D'autre part, on montrait sur le mont Iouktas, au-dessus de Cnosse, la tombe de Zeus.

En groupant les caractères généraux du dieu, il ne faut pas se dissimuler qu'il a dû exister des variétés locales. Nous verrons, notamment, en quoi se rapproche du même type le Dionysos crétois.

4. La même observation vaut pour la déesse ; mais il semble qu'on puisse discerner plus nettement deux types dont, à la vérité, le second n'est pas sans refléter le premier. Les légendes mentionnent Rhéa. Elle est la *Μήτηρ ὀρεΐη* crétoise désignée sous le nom de *Ῥαία*, la déesse de l'Ida, ou de *Δίκτηνα*, la déesse du Dicté (2). C'est la Terre-mère, la Déméter. Des empreintes de Cnosse la montrent debout sur une montagne, entre deux lions affrontés, tandis qu'un fidèle, placé plus bas, fait le geste d'adoration (fig. 238). On peut en rapprocher les figures féminines entre deux lions affrontés. Parfois, nous l'avons montré, la déesse est remplacée par un autel entre deux lions ; c'est le motif sculpté en bas-relief à Mycènes.

(1) BETHE, *Rhein. Museum*, 1910, pp. 209-232.

(2) Wernicke, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopædie*, II, 1354, conjecture que, dans l'égéen primitif, la racine *dikt* avait le sens de montagne.

La Terre-mère est non seulement la mère du grand dieu, mais aussi des animaux et des hommes. Les animaux lui sont consacrés, plus particulièrement la colombe qui volette autour d'elle (fig. 278) ou se pose sur sa tête (fig. 239), plus récemment peut-être, le lion (fig. 238 et 255). Le serpent, animal chthonien par excellence, était naturellement en relation intime avec elle (fig. 240). De même que le dieu prenait tantôt la forme animale, notamment celle du taureau, tantôt la forme humaine, la déesse apparaissait sous les traits d'une femme, d'une colombe ou d'un serpent. L'arbre sacré pouvait lui être affecté pour demeure. Il vint un temps où les idoles féminines aux serpents ne furent plus comprises. Elles suscitèrent alors la légende d'après laquelle Minos, tenant ici la place du dieu, n'avait pu engendrer, du fait des sortilèges de Pasiphaé, que des reptiles, des vipères.

La Terre-mère qui est fécondée par le Ciel, qui enfante les dieux et les hommes, qui les nourrit, est une de ces notions primitives qu'on retrouve dans toutes les civilisations. De même, le culte de la Terre-mère se pratique généralement dans les cavernes; la vie même de la nature est rattachée au grand acte du mariage sacré, du *hiéros gamos*.

Nous ignorons quelle forme rituelle ce culte revêtait à Chypre à l'époque du bronze; mais si nous considérons le rôle que la plante sacrée joue dans les représentations de l'île, notamment sur les cylindres, nous pourrions admettre que les légendes sur l'Aphrodite et l'Adonis chypriotes nous en gardent l'écho. Le vocable phénicien d'Adonis (*adoni*, mon maître) n'a fait que supplanter, nous l'avons vu, des vocables locaux plus anciens : Pymaion, Pygmalion, Aô, Kirris, Gauas, dont quelques-uns tout au moins peuvent remonter à l'ancienne langue qui a précédé, à Chypre, l'introduction du grec et du phénicien. Adonis était un dieu de la végétation et les mystères de l'Adonis chypriote ont leur correspondant égéen dans les scènes rituelles de l'arrachage de l'arbre que nous étudions plus loin.

En Crète, dans les légendes qui nous ont été conservées, c'est une déesse jeune qui s'unit au dieu, se plaçant à côté de

Rhêa, de la *Μήτηρ Ὠρείη*, comme Coré auprès de Déméter. Toutefois cette déesse jeune ne paraît pas essentiellement distincte de la grande déesse ; souvent on ne peut les différencier l'une de l'autre. La déesse jeune est Britomartis (la douce ou la bonne vierge) qui, pour échapper à la poursuite de Minos, se précipite dans la mer du haut d'un rocher. Une exégèse savante, expliquant Dictynna comme la déesse au filet (1),



FIG. 288. — Le soleil sur un vase de Mycènes.

supposa que Britomartis avait été recueillie dans le filet d'un pêcheur et l'identifia à Dictynna. D'autres l'assimilèrent à Artémis, ou la placèrent parmi sa suite. Une autre forme de la déesse jeune se retrouve dans Europe qu'enlève

le taureau divin, ou encore dans Pasiphaé qui se donne à lui.

L'équivalence des trois figures divines, Britomartis, Europe et Pasiphaé, met en évidence leur origine locale. Europe n'est pas une divinité sémitique comme on l'avance encore (2) et, de ce fait, la légende de Cadmus perd son principal point d'appui sur le terrain sémitique. L'erreur est venue de l'acception trop étroite donnée au terme *phoenix* qui, étant d'origine grecque, a dû être utilisé pour qualifier des populations de la mer Égée avant de désigner les peuples maritimes de la

(1) Par le grec *diktyon*, filet.

(2) Sur certains rapprochements onomastiques inacceptables, voir A. J. REINACH, *Revue de l'hist. des relig.*, 1909, II, pp. 246-247. Ce n'est pas le lieu de critiquer l'opinion de GRUPPE, *Griechische Myth.*, p. 251 et suiv. ; il suffira de remarquer qu'il aboutit à une conception en partie inexacte de la mythologie phénicienne.

côte de Syrie (1). Il faut tenir compte aussi de cette observation d'Otfried Müller, que la qualité de phénicien, attribuée dans certaines versions à Cadmus, provient d'une confusion avec le héros grec qui, dans l'Illiade (XIV, 321), est cité comme père d'Europe et par suite de Cadmus (2).

La généalogie de Cadmus est un simple mythe ethnographique analogue à celui du chapitre x de la Genèse. Les quatre enfants d'Agénor, fils lui-même de Libyè : Europe, Cadmus, Phoinix et Cilix sont de la géographie mise en



FIG. 289. — Moule de Sitia.

mythes. On envisage la situation respective des quatre territoires : la Crète, la Grèce continentale (Thèbes), le ou les territoires dont Phoinix était l'éponyme et la Cilicie. Il n'y a pas lieu de prendre ces combinaisons plus au sérieux que les filiations de Sem, Cham et Japhet.

On peut encore invoquer les fouilles poursuivies par M. Kéramopoulos sur le site de l'antique Kadmeia à Thèbes. Un art très semblable à l'art minoen y a été découvert qui écarte définitivement les hypothèses par lesquelles on cherchait à établir que la Thèbes préhellénique était phénicienne. On doit donc rejeter toutes les conclusions, et elles sont nombreuses, tirées de l'étymologie sémitique du nom de Cadmus.

5. Une représentation parallèle à celle du Zeus crétois est fournie par le Dionysos crétois ou Dionysos-Zagreus. Plus tard

(1) Sur l'ancien usage de ce terme *phoinix*, voir ISIDORE LÉVY, *l'Origine du nom de la Phénicie*, dans *Revue de Philologie*, 1905, pp. 309-314.

(2) O. MÜLLER, *Orchomenos und die Minger*, p. 112 et suiv.

on racontera que ce dernier est né de l'union de Zeus avec Déméter ou avec Coré. Cette parenté trahit simplement une ressemblance. Le taureau est une des formes du Dionysos aussi bien que du Zeus crétois ; le couple Dionysos-Ariadne équivaut au couple Minos-Britomartis.

Pour les Orphiques, Dionysos symbolisera l'âme universelle et l'on peut voir là un développement de la conception de Dionysos en tant qu'esprit de la végétation, dieu agraire. Il n'est pas impossible que les cultes bacchiques remontent à l'époque minoenne, notamment le sacrifice du taureau divin dont les initiés mangeaient la chair crue (omophagie, pour communier dans le corps du dieu, ou encore les sarabandes effrénées qui marquaient la possession du fidèle par le dieu, les déguisements ou mascarades rituelles. On rapprochera de ces rites une gemme gravée (fig. 286).

6. Si leur culte ne s'est pas développé dans cette direction, toutefois il n'est pas douteux que les Minois et les Mycéniens ont tenu les astres en grande vénération. On a vu plus haut, sur une bague de Mycènes (fig. 287), la voie lactée entourant le croissant lunaire et un astre (Vénus ou Soleil).

On notera l'usage de la roue, parfois coupée de la croix, comme symbole solaire. Un fragment de vase mycénien trouvé par Schliemann à Mycènes porte une représentation du soleil (fig. 288) qu'on retrouve sur un moule de Sitia (fig. 289) où, à côté de la roue très ornementée, se dresse une prêtresse tenant des fleurs (2). Près d'elle se voit un motif peu distinct où l'on a reconnu un bouclier rond. Ne serait-ce pas plutôt le disque solaire sortant du rocher et dont l'apparition disperse les diabolins et les mauvais génies de la nuit ? C'est la silhouette de l'un d'eux que cache à moitié le disque solaire.

Aux mythes solaires se rattache la légende crétoise de Talos, le géant qui, chaque jour, faisait trois fois le tour de l'île entière. M. A. Fick croit qu'il s'agit des trois stations diurnes du soleil (3).

(1) *B. S. A.*, VIII, fig. 75; LAGRANGE, *op. l.*, p. 70, fig. 42.

(2) XANTHOUDIDIS, *Eph. archaeol.*, 1900, p. 25 et suiv.; KARO, *Archiv f. Religionswiss.*, t. VII, p. 145 et suiv.

(3) A. FICK, *Hattiden und Danubier in Griechenland*, p. 39 et suiv. Le savant

Des marins aussi éprouvés que les Égéens ne pouvaient manquer de posséder des légendes et des mythes mettant en jeu les forces de la mer. Une empreinte de Cnosse (fig. 307) et peut-être un fragment de fresque de Mycènes (1) montrent un homme aux prises avec un monstre marin, qui évoque une légende semblable à celle de Scylla.

V. — Culte des dieux et culte des morts.

1. Tant que les inscriptions minoennes resteront indéchiffrées, c'est par l'examen des monuments figurés que nous devons aborder l'étude des anciens cultes préhelléniques. Les renseignements ainsi obtenus sont forcément fragmentaires, mais l'histoire comparée des religions est assez avancée aujourd'hui pour combler une partie des lacunes et interpréter les scènes figurées.

D'après ce qui a été dit plus haut, il ne peut être question d'un stade totémiste dans le monde égéen. Mais peut-on distinguer les survivances d'un totémisme primitif, par exemple dans les masques d'animaux dont les fidèles s'affublaient au cours de certaines cérémonies ? Les ethnographes et les sociologues ont donné du *tolem* une définition qui se réfère à une société organisée par clans à descendance utérine, pratiquant généralement l'exogamie et où chaque clan est lié à toute une espèce animale ou végétale, proprement le totem. Dans une civilisation où la zoolâtrie est très développée et où les mascarades jouent leur rôle, il n'y a pas nécessairement totémisme ni survivance totémique.

Il faut encore observer que les conjectures tirées d'après les ancêtres des Grecs ne prouvent rien pour l'organisation des anciens Minoens, les deux populations étant nettement distinctes. On sait, par exemple, que M. Salomon Reinach con-

auteur croit même trouver dans cette légende et les neuf années de règne attribuées à Minos un écho de l'ancien calendrier minoen.

(1) FR. STUDNICZKA, *Skylia in der Mykenischen Kunst*, dans *Athen. Mitteil.*, 1906, pp. 50-52.

sidère les mythes de Zagreus, d'Orphée, de Penthée, d'Actéon, d'Hippolyte, de Prométhée, comme des explications développées d'anciens rites sacrificiels totémiques (1). Le savant auteur s'appuie sur cette particularité remarquable, qu'après avoir sacrifié l'animal divin, et avant de le manger en commun pour s'assimiler à lui, les fidèles s'affublent de sa dépouille et se désignent par son nom. Dans le passage à l'anthropomorphisme, l'animal ne disparaît pas complètement, mais il est relégué au second plan en qualité de compagnon, de vic-



FIG. 290. — Acrobate et taureau.

time ou de persécuteur du dieu. Cette théorie suppose que le sacrifice du dieu est d'origine totémique, comme l'a soutenu Robertson Smith ; mais cette opinion n'est pas à l'abri de toute critique et l'on peut concevoir un autre processus (2). L'assimilation du sacrifiant à la victime est un fait général dont la conception n'implique pas nécessairement un stade totémiste.

On est amené à conclure, en ce qui concerne les territoires égéens, que les rites totémiques n'y ont jamais fleuri. Dès l'époque néolithique, l'habitant de la mer Égée concevait ses dieux sous forme humaine et fabriquait des idoles. Ce n'est pas que l'animal n'eût sa place marquée dans le culte ; mais sous forme de zoolâtrie, conception qui s'oppose au totémisme.

2. Nous avons vu que les mythes crétois mettent sur le même plan le dieu anthropomorphe et le taureau divin. Le taureau, en tant qu'incorporant le dieu céleste, se trouve en Crète aussi bien qu'en Mésopotamie et en Syrie (Hadad). Il n'y a pas lieu de supposer une origine commune ; mais l'influence mésopotamienne s'est fait sentir notamment dans la glyptique syro-hittite où l'on rencontre très fréquemment le dieu au taureau accompagnant la déesse nue associée à l'oiseau

(1) SALOMON REINACH, *Cultes, Mythes et Religions*, 4 vol., Paris, Leroux.

(2) Voir HUBERT et MAUSS, *Rev. de l'hist. des religions*, 1908, II, p. 163 et suiv., réimprimé dans *Mélanges d'Histoire des Religions*, p. XI et suiv.

ou à l'étoile (Vénus). Il se peut que la double influence orientale et égéenne se soit répercutée à Chypre où, à l'époque mycénienne, comme l'a remarqué M. Pottier, abondent les représentations du taureau à valeur rituelle (1). Cette valeur se précise si l'on remarque dans ces figures un détail emprunté à la symbolique égyptienne, qu'on ne sera pas surpris de voir intervenir à une époque où l'île entretenait des relations très actives avec l'Égypte (2).

Très souvent, le taureau est figuré sur les vases chypriotes de style mycénien, l'avant-train couvert d'étoiles et le corps orné de mouchetures en forme de trèfle à quatre feuilles (3). C'est là un décor emprunté à la robe de la vache Hathor, dont les Chypriotes ne pouvaient méconnaître le sens : il caractérise Hathor comme déesse du ciel. Le même décor apparaît sur la tête d'un taureau en métal apporté par un chef égéen en cadeau au Pharaon. Ici, les mouchetures en forme de trèfle à quatre feuilles sont peintes en bleu, ce qui a incité M. W. Max Müller à y voir des étoiles caractérisant le taureau comme divinité céleste (4).

Cela nous aidera à mieux comprendre l'importance que les Égéens accordaient aux courses de taureaux si souvent représentées sur leurs monuments. On imagine aisément le rôle tenu dans les fêtes par les jeux, tels que le vase en stéatite de Haghia Triada (fig. 46) en a fourni de si curieuses représentations. Les tauromachies ont un caractère religieux très marqué et il n'est pas aventuré de supposer qu'en dehors des prouesses d'acrobates, on mimait certains récits mythiques dont le souvenir s'est conservé sous la forme de la légende d'Europe. Les fresques attestent précisément que les femmes tenaient un rôle dans ces représentations.

(1) E. POTTIER, *Bulletin de corresp. hellén.*, 1907, p. 240.

(2) Nous avons déjà invoqué à l'appui les tablettes d'El-Amarna. L'une d'elles (Knudtzon, n° 35) contient la demande du roi de Chypre au pharaon, d'un envoi de bœufs.

(3) Des mouchetures apparaissent également sur les cervidés des fresques de Tirynthe ; mais elles ont alors une valeur réelle et non plus symbolique.

(4) W. MAX MÜLLER, *Egypt. Researches*, II, pl. VIII. Quelques réserves par MASPERO, *Revue critique*, 1911, II, p. 162.

Le taureau n'était pas le seul animal qui fût l'objet de ces jeux rituels. De grandes antilopes concouraient à ces cérémonies. Sur une gemme en cristal de roche de Ialysos, le bouclier en huit, symbole divin, est gravé au-dessous de l'antilope avec l'arbre sacré, un palmier, à l'arrière-plan (1). Les gemmes que nous reproduisons (fig. 291 et 292) montrent les jeux sacrés auxquels participe l'antilope (2). Ailleurs, un lion terrasse l'antilope : à gauche, l'arbre sacré et les cornes de consécration, à droite, un signe d'écriture (3). M. Evans a supposé



FIG. 291. — Acrobate et Antilope.



FIG. 292. — Acrobate et Antilope.

que l'antilope avait été consacrée au Zeus crétois à une période plus ancienne que le taureau (4) ; mais cette antériorité n'est pas obligée.

En décrivant les lieux de culte, nous avons signalé quelques formes particulières de la vénération populaire, notamment les ex-voto. On déposait dans les endroits sacrés non seulement des objets qui revêtaient le caractère de symboles divins et destinés à attirer sur le dédicant la faveur du dieu, mais aussi tel ou tel objet sur lequel on voulait concentrer toutes les

(1) PERROT et CHIEPIEZ, t. VI, pl. XVI, 1.

(2) Agate de Mycènes, Mosso, *Escursioni*, fig. 91; PERROT et CHIEPIEZ, VI, fig. 426, 13. — Cornaline de Mycènes, Mosso, *ibid.*, fig. 93; PERROT et CHIEPIEZ, VI, fig. 426. 5.

(3) Palaikastro (Crète), EVANS, *Myc. Tree and Pillar Cult*, fig. 31. Sur notre fig. 286, l'arbre sacré aux cornes de consécration fait pendant à une tête d'antilope.

(4) EVANS, *Myc. Tree and Pillar Cult*, p. 84.

chances de réussite. Ainsi vouait-on des poignards. La santé des hommes et des troupeaux n'était pas la moindre préoccupation des fidèles. On a relevé des quantités de statuettes votives figurant des individus et même, simplement, des parties du corps humain. A Petsofa (Crète orientale) M. Bosanquet a mis au jour, de l'époque de Kamarès, nombre de bras ou de jambes percés d'un trou permettant de les suspendre dans le sanctuaire du dieu guérisseur (fig. 293). Parfois, on voue la moitié du corps ou encore le buste auquel un bras est attenant (1).



FIG. 293. — Objets votifs. Petsofa.

De même, les représentations d'animaux domestiques sont fréquentes parmi les terres cuites ou les bronzes dédiés. Certain vase en terre cuite, sorte d'écuelle provenant de Palai-kastro (Crète orientale) est rempli d'un troupeau de bœufs, qui montent en rangs serrés jusqu'au bord du vase, conduits par un berger représenté en saillie à partir des hanches.

Cependant tous les animaux voués ne sont pas des animaux comestibles. On ne demande pas alors leur multiplication, mais la faveur d'en être protégé. Des pratiques magiques devaient intervenir. Un talisman remarquable s'est rencontré à Haghia Triada sous la forme d'un cœur en or (fig. 294) autour duquel rampent un scorpion, un serpent et une araignée. On devait aussi utiliser les animaux pour en tirer des présages. Dans

(1) BOSANQUET, *B. S. A.*, p. 274 et suiv.; MYRES, *B. S. A.*, t. IX, p. 356 et suiv.

une lettre au pharaon, le roi de Chypre lui demande un prêtre qui sache tirer les présages des aigles (1). C'est une scène de bon présage qui est figurée sur le cylindre où, de part et d'autre de l'arbre sacré, un aigle fond sur un bouquetin (fig. 319). La valeur prophylactique ou apotropaïque du groupe de l'oiseau (aigle ?), du poisson, du bouquetin, de la main et de

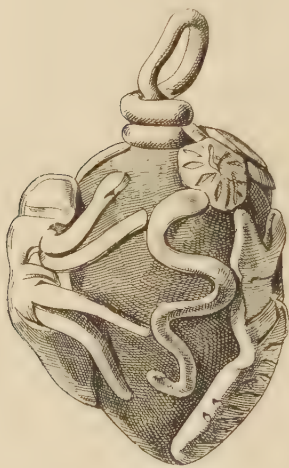


FIG. 294. — Amulette d'or en forme de cœur. Haghia Triada. Cinq fois plus grande nature.

l'œil paraît avoir été très en faveur, si l'on en juge par le nombre de cylindres chypriotes qui le reproduisent. On trouve l'analogue sur les cylindres assyriens.

Une manière fort répandue de consacrer l'animal est d'en dédier la tête en terre cuite, marbre ou métal, disposée en forme de récipient, prototype du rhyton grec. Naturellement, la consécration la plus parfaite était accomplie par le sacrifice dont le sarcophage peint de Haghia Triada nous offrira un si remarquable exemple.

3. *Culte des morts.* — Avant d'examiner ce précieux monument, nous devons dire quelques mots du culte des morts, où se retrouvent nombre d'éléments du culte des dieux, notamment le sacrifice et, plus généralement, l'offrande. Mais la nature de ces rites est strictement limitée. Le sacrifice sur la tombe doit non seulement assurer la nourriture au défunt dans l'autre monde, mais aussi faciliter ce passage difficile et libérer les vivants des attaches avec le mort.

Les tombes de l'acropole de Mycènes, retrouvées inviolées, nous donnent des indications précieuses sur les rites d'inhumation. A une époque antérieure aux tombes à coupole et à la Porte aux lions, vraisemblablement vers la fin du minoen moyen, on enterrait les chefs avec des précautions minutieuses. Les masques d'or (fig. 322) devaient, au même titre que les

(1) KNUDTZON, *Die El-Amarna Tafeln*, n° 35 et la remarque de O. WEBER, *ibid.*, p. 1080.

statues funéraires égyptiennes, servir de support à l'âme et assurer aux défunts la vie d'outre-tombe. Leur sarcophage, sinon eux-mêmes, était revêtu de brillants ornements. On plaçait auprès d'eux leurs armes et les objets les plus précieux, dont l'usage continuait à leur être assuré. On déposait même des simulacres de leur demeure royale (fig. 244). Les sacrifices en leur honneur paraissent avoir été considérables ainsi que l'attestent les restes d'ossements contenus dans le remblai. Un autel a été signalé sur une des fosses.

Il n'est guère douteux qu'on ait pratiqué le sacrifice humain, car des ossements humains ont été trouvés dans le remblai au-dessus des fosses, et l'épopée a gardé le souvenir de cet usage. Aux exemples réunis par M. Perrot (1), il faut ajouter celui relevé par M. Vollgraff (2) et que caractérisait un squelette humain devant l'entrée d'une tombe rupestre d'Argos, à hauteur du sommet de la porte; la victime a donc été immolée lors de la fermeture définitive du tombeau.

A Mycènes, les chefs furent inhumés dans un véritable *téménos*, délimité par un cercle de dalles constituant un sanctuaire en plein air, fermé par un mur bas, tel qu'on en consacrait aux divinités. Les tombes n'étaient pas orientées, mais les stèles dressées au-dessus avaient leur face tournée vers l'ouest. Ces dispositions ne sauraient surprendre; elles confirment la tradition littéraire qui, donnant Zeus comme ancêtre aux héros mycéniens, conserve l'écho de l'intimité des chefs-ancêtres avec le dieu. C'est ainsi que Minos deviendra une hypostase du Zeus crétois.

Les inhumations secondaires, dont nous avons vu l'usage fréquent en Crète, indiquent que l'âme ne restait unie au cadavre que le temps fixé par la décomposition des chairs (3). C'est cette décomposition que l'incinération aura pour fonction de hâter, libérant plus rapidement l'âme et lui ouvrant le séjour des bienheureux. L'incinération, pour être rare à l'époque minoenne, n'est pas inconnue (4).

(1) PERROT et CHIZEZ, VI, pp. 572-573.

(2) VOLLGRAFF, *Bullet. de corresp. hell.*, 1904, p. 370.

(3) Voir ci-dessus, pp. 28-29.

(4) Ci-dessus, p. 28.

Un ossuaire crétois, découvert près du palais de Haghia Triada, témoigne de précautions particulières qui répondent aux mêmes idées : les cadavres étaient déposés dans l'ossuaire commun, mais non le mobilier funéraire (1). Celui-ci était, pour chaque inhumation, rangé dans une petite chambrette, séparée des cadavres. Évidemment, on croyait que la décomposition du corps achevée, l'âme irait demeurer dans la chambrette où elle trouverait les offrandes qui lui étaient réservées. Une disposition analogue se rencontre dans une tombe à fosse de la nécropole de Zafer Papoura au nord de Cnosse : une partie du mobilier funéraire a été déposée au-dessus des dalles qui ferment la fosse (2). De même dans la tombe aux *larnakes* de Milato (3).

Une tombe près de Cnosse, qui rappelle assez la disposition des tombes étrusques, consiste en une chambre dont le fond est divisé en deux parties par un pilier. A droite de l'entrée s'élève sur une plateforme la tombe proprement dite, sorte de caisse en dalles. Des bancs sont disposés et laissent à penser que l'on se trouve en présence d'un *heroon* dans lequel la famille se réunissait lors de certaines fêtes funèbres (4).

Dans les Cyclades, les tombes ont fourni une grande quantité d'ustensiles et d'idoles de l'époque préhellénique. Il en est de même à Chypre, où le mobilier funéraire est particulièrement riche. A l'époque mycénienne, on dépose dans la tombe les bijoux du mort, des bandeaux d'or formant diadème, et on couvre la bouche du mort d'une feuille d'or estampée, notamment, de la double spirale. Presque toujours on déposait quelque représentation de la déesse-mère.

A côté des idoles que nous avons décrites plus haut, Chypre a fourni de nombreux « sujets de genre » à valeur funéraire. M. Heuzey y voit des représentations de métiers, destinées à subvenir aux besoins supposés de ceux qui habitent sous

(1) Ci-dessus, p. 30.

(2) EVANS, *Prehistoric Tombs of Knossos*, p. 14.

(3) *Ibidem*, p. 93 et suiv.

(4) KARO, *Archiv für Religionswiss.*, 1913, pp. 258-259.



Sarcophage peint de Hagia Triada

Face I.

(Monumenti ant. dei LINCEI)

terre (1). C'est pourquoi les tombes chypriotes ont fourni des vestiges si abondants de l'ancienne industrie du pays.

M. Edmond Pottier est revenu sur la question à propos d'un groupe chypriote en terre cuite entré au Louvre en 1899 (2). Cinq femmes sont rangées autour d'un bassin servant de lavoir (fig. 295). A gauche, une sixième femme porte un enfant dans les bras; à droite, une septième tient un vase. Le style est très analogue à celui de notre figure 272,2. La bouche et les



FIG. 295. — Femmes au lavoir. Terre cuite trouvée dans une tombe à Chypre. Musée du Louvre.

yeux sont indiqués par des trous, un collier à double ou triple étage s'enroule autour du cou, un bandeau double enserre la tête. Comme l'explique M. Pottier, ces sujets de genre ont été enfouis dans les tombes pour fournir le mort de toutes les choses utiles à la vie souterraine. Ici ce sont des laveuses, là une bonne femme occupée à moudre du blé (fig. 201 *h*) ; ailleurs, le mort est représenté entrant dans son bain (fig. 296), aidé par sa femme.

Quand apparaissent plus tard les guerriers à pied ou à cheval, les personnages dans les chars ou les cavaliers sur monture

(1) L. HEUZEY, *Catalogue des figurines en terre cuite*, I, pp. 142-144.

(2) EDM. POTTIER, *les Sujets de genre dans les figurines archaïques de terre cuite*, *Bull. de corresp. hell.*, 1900, pp. 510-523.

rustique (1), la même explication est valable. On assure ainsi la vie du défunt, son bien-être, la continuation de ses exploits comme de ses occupations favorites. Il peut à l'occasion s'y trouver des jouets s'il s'agit d'une tombe d'enfant, car on estime que la vie continuera dans l'autre monde au point où elle s'est arrêtée dans celui-ci.

Ce principe admis, on s'explique que beaucoup de vases,



FIG. 296. — Homme au bain. Terre cuite trouvée dans une tombe à Chypre. Musée du Louvre.

nombre d'armes et d'outils soient de dimensions trop réduites pour avoir été réellement en usage. Ce sont des simulacres d'objets réels qui, pour le mort, avaient la même valeur. La coutume remonte très haut puisqu'on possède des simulacres de marteaux en pierre.

On a constaté chez les Mycéniens la pratique, fort répandue par ailleurs, de briser les offrandes destinées au mort. On

pensait ainsi les lui faire parvenir plus aisément, les mettre directement à sa portée.

4. *Le sarcophage peint d'Haghia Triada.* — Il nous reste à utiliser ou à compléter les indications plus ou moins fragmentaires, que nous avons groupées sur les cultes minoens et mycéniens, en décrivant avec quelque détail le fameux sarcophage de Haghia Triada, découvert par la mission italienne en 1903 (2). Nous examinerons successivement les scènes reli-

(1) HEUZEY, *Catalogue des figurines antiques*, pp. 151-154.

(2) Le sarcophage trouvé par F. Halbherr a été publié par R. PARIBENI, *Il sarcofago dipinto di Haghia Triada*, dans *Monumenti antichi dei Lincei*, t. XIX, Rome, 1908. Ce remarquable mémoire a suscité les descriptions et les observations de A. J. REINACH, *Revue archéol.*, 1908, II, pp. 278-288; de R. DUSSAUD, *Revue de l'hist. des religions*, 1908, II, pp. 364-370, et de FR. VON DUHN, *Archiv für Religionswissenschaft*, 1909, p. 161 (cf. *ibid.*, 1904, p. 264). Sur les hypothèses de

gieuses ou mythiques, peintes sur les quatre faces, en commençant par les grands côtés (4).

FACE I (Pl. D). Deux scènes adossées et nettement séparées par les fonds. Celle de droite montre le mort enveloppé dans un manteau de peau de bête à long poil, comme dans un linceul, debout devant la tombe. Auprès du mort se dresse un arbre difficile à identifier et, devant le mort, une plate forme à trois gradins sur laquelle trois hommes vont déposer l'offrande qu'ils tiennent dans les bras : le premier une barque (2), le deuxième et le troisième un veau. Ces trois personnages portent le même vêtement de peau à long poil que le mort, mais avec cette différence que le torse reste nu, le vêtement étant simplement attaché à la ceinture. M. Paribeni attribue justement à ce costume un caractère rituel, mais nous n'oserions le comparer avec lui au saq des Sémites (3). Il ne manque pas non plus de signaler les analogies égyptiennes : la momie dressée devant

Fr. von Duhn, voir *Revue de l'hist. des rel.*, 1909, I, pp. 379-380 (R. D.) et 1909, II, pp. 237-244 (A. J. Reinach). M. COLLIGNON, *Gazette des beaux-arts*, juillet 1909, p. 29 et suiv., a décrit le monument et fourni des reproductions. E. PETERSEN, *Jahrbuch des k. d. Arch. Instituts*, 1909, pp. 162-170, s'écarte entièrement des explications de Paribeni : au lieu du mort, le savant archéologue reconnaît un dieu venu au monde avec l'année et, sur les quatre faces du sarcophage, des représentations symboliques des saisons. Cette explication a le défaut de ne pas être fondée sur ce que l'on connaît des représentations minoennes. Pour les objets trouvés dans la tombe qui contenait un autre sarcophage en terre cuite, consulter *Monum. ant.*, t. XIV, p. 717.

(1) Pour la technique, voir ci-dessus, p. 76 et suiv.

(2) DE RIDDER, *L'ivoire en Crète et à Chypre*, dans *Florilegium Melchior de Vogüé* (1909), pp. 513-517, repousse l'hypothèse de la barque et voit une défense d'éléphant dans l'objet offert par l'homme qui marche en tête. Le savant archéologue s'appuie sur le dessin même qui ne correspondrait à aucune forme connue de barque. Il est certain que la négligence de l'artiste, autant que la perte d'un lambeau de la fresque, laissent planer un doute. On verra, cependant (ci-après, chap. VIII, § 1), combien les barques et navires égéens offraient de formes variées et, précisément, notre figure 305 se laisse assez bien rapprocher du sarcophage de Haghia Triada. On en déduira que la partie qui subsiste de la barque sur le sarcophage représente la poupe et non la proue; cette dernière devait être moins haute et, ainsi, la place serait suffisante pour la restituer, d'autant plus que les silhouettes des offrandes se recouvrent en partie.

(3) L'hypothèse (PARIBENI, *loc. cit.*, pp. 23-24) d'après laquelle le saq des Israélites était analogue au manteau des prophètes et, par suite, en peau de bête, a été déjà formulée par Duhn et Grüneisen. Pour l'opinion contraire, voir Lods, *la Croyance à la vie future et le culte des morts dans l'antiquité israélite*, I, pp. 89-90.

la tombe recevant les offrandes apportées par la famille et les amis, et respirant l'encens que présente le prêtre revêtu d'une peau de bête. Le peintre crétois a pu s'inspirer des représentations égyptiennes pour établir cette scène d'offrandes; mais tous les détails reflètent une conception locale et le vêtement rituel ne paraît pas une copie de la peau de léopard des Égyptiens.

Sur la même face du sarcophage et à l'extrémité gauche, deux poteaux peints en vert sont plantés dans des bases de pierre, dont les fouilles ont fourni plusieurs exemplaires inexpliqués jusqu'ici. Chacun de ces poteaux, peut-être décorés de feuillage (1), est couronné d'une double bipenne sur laquelle perche un oiseau, peut-être un corbeau, si tant est que l'artiste se soit piqué d'exactitude. Entre les deux poteaux, ornés des symboles divins, est placé un grand cratère qu'une femme — portant la peau rituelle par-dessus son vêtement — remplit d'un liquide rouge au moyen d'un récipient plus petit. Derrière elle, se tient une autre femme vêtue d'une longue robe, la tête ornée d'une couronne ou béret ornementé qui paraît donner à ce personnage un rang remarquable (2); elle porte un vase à chaque extrémité d'une perche posée sur l'épaule. Ce sont les vases dont la première femme verse le contenu dans le grand cratère. Le groupe se termine par un joueur de lyre à sept cordes, vêtu comme une femme, ce qui rappelle la coutume de l'art classique de parer Apollon citharède de vêtements féminins.

FACE II (fig. 297). — Le second grand côté représente, en partant de la droite, une construction basse ne s'élevant pas au-dessus de la ceinture des personnages et munie de quatre cornes de consécration. M. Paribeni y voit un autel, mais cela ne nous paraît pas exact. Car l'arbre ou plutôt l'arbuste, peut-être un olivier, qu'on aperçoit au-dessus du soi-disant autel, n'est pas situé comme le pense le savant auteur et comme l'accepte

(1) Hypothèse de Fr. von Duhn, adoptée par A. J. REINACH, *Revue de l'Hist. des Rel.*, 1909, II, p. 240.

(2) PARIBENI, *loc. cit.*, pp. 35-36, compare cette coiffure à celle d'une figure sur la grande bague d'or de Mycènes (voir notre fig. 287). Elle nous paraît plus voisine des coiffures portées par certains sphinx mycéniens et par les personnages des petits côtés du sarcophage.

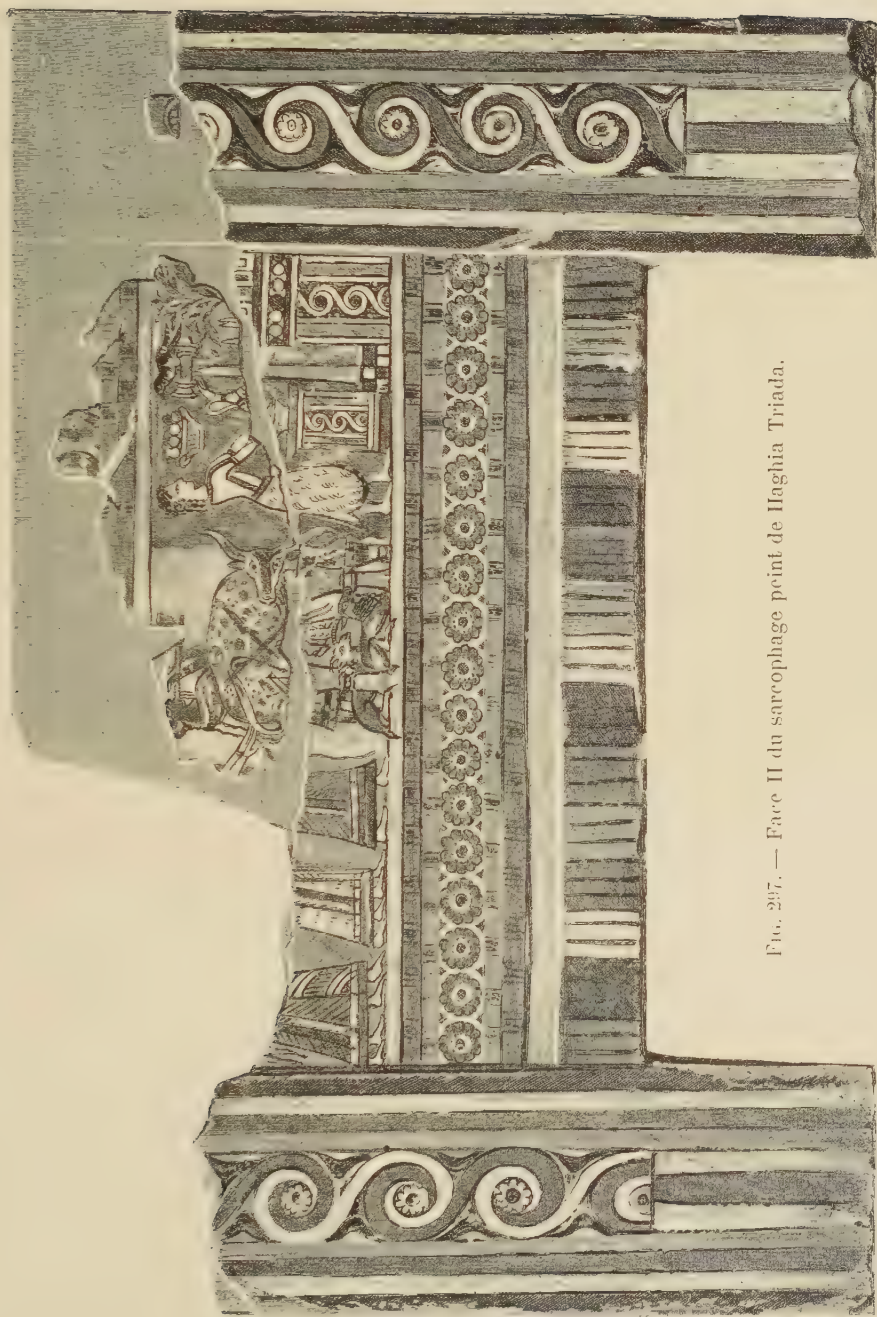


FIG. 297. — Face II du sarcophage peint de Hagia Triada.

M. von Duhn, derrière ce pseudo-autel, mais est planté dedans. Nous ne sommes donc pas en présence d'un autel, mais plutôt d'un édicule dans lequel pousse l'arbuste sacré. On peut dès lors rapprocher la scène figurée de tout une série de représentations religieuses dont elle fournit l'explication.

Devant l'édicule sacré portant l'arbrisseau, se dresse un poteau, du type déjà décrit, avec bipenne double sur laquelle repose l'oiseau noir. Puis une base carrée, moins élevée que l'édicule sacré : nous la considérons comme étant l'autel. M. Paribeni reconnaît qu'on y dépose les offrandes. En réalité, on ne se contente pas de les y déposer, on les consacre. C'est, en effet, le rite qu'accomplit la prêtresse — par-dessus son vêtement, elle porte serrée autour des reins la peau de bête à long poil — en étendant les deux mains sur une petite corbeille. Dans le champ et au-dessus, l'artiste a peint une œnochoé et une autre corbeille remplie d'objets ronds de diverses couleurs (1).

Derrière la prêtresse, sur une table aux pieds robustes, est couché un taureau solidement ligoté. On vient de lui trancher la gorge et le sang coule dans un vase posé à terre. Ce vase, un *amnion*, est identique à ceux qui, sur la première face du sarcophage, sont déversés dans le grand cratère. Or, ces derniers laissaient échapper un liquide rouge. M. Paribeni en a conclu que ce liquide est le sang que nous voyons recueillir sur la deuxième face et, dès lors, on ne peut méconnaître le lien qui rattache les scènes figurées sur les deux grands côtés du sarcophage. Pour achever la description, signalons deux chèvres sauvages couchées au pied de la table qui porte le taureau. Puis, vient un joueur de double flûte (2) qui entraîne un chœur sacré composé de cinq femmes dont on n'aperçoit plus que les pieds et le bas de la robe, mais dont la première fait, des deux mains, sur le taureau, le geste rituel de consécration.

(1) M. von Duhn commence son explication par la face II. La prêtresse étend les mains sur la corbeille pour consacrer l'orge (les *oulai*) qu'elle va répandre sur la victime et le couteau qui servira à égorger la bête.

(2) TH. REINACH, *Tibia*, in *Dict. des antiq.*, suppose que cette flûte est du type phrygien, un des tuyaux se relevant en forme de cornet. M. Xanthoudidis nous écrit que cette hypothèse, émise aussi par M. Gilliéron, ne lui paraît pas certaine.

Bien que le monument soit d'une rare conservation, les interprétations diffèrent dans le détail. Nous comprenons que le peintre a noté deux temps d'une même cérémonie.

Un premier temps figure l'offrande au mort, d'une barque et de deux taureaux. On assure ainsi son voyage dans l'autre monde et sa nourriture. L'artiste a usé de la même convention que nos primitifs quand ils mettent une chapelle ou une cathédrale dans les bras du fondateur. Mais les taureaux ne peuvent être utilisés par le mort sous leur forme vivante : il faudra les tuer et les dépecer. Cela ne suffit pas. Pour les lui faire parvenir, il faudra opérer selon les rites sacrificiels. Ce sont ces rites qui marquent le second temps : on offre, comme de coutume, leur part aux dieux ; le reste ira au mort.

Dans ce second temps, la scène entière — moitié de gauche de la première face et toute la seconde face — doit être groupée comme le montre notre figure 236 autour de l'édicule sacré et des poteaux à la bipenne. Tandis qu'une prêtresse consacre à la divinité des offrandes non sanglantes, une autre consacre le taureau et une troisième officiante fait la libation avec le sang de la victime : la position du grand cratère entre les symboles divins indique assez l'importance qu'on attache à ce rite sanglant. M. Paribeni pense que le sang était destiné au mort et il suggère que le fond du grand cratère était percé pour permettre au sang de s'écouler en terre tout autour de la tombe (1). Cependant, la cérémonie du sacrifice ne se déroule pas autour de la tombe, mais autour de l'édicule sacré où pousse l'arbuste. Il est vraisemblable que le sang est consacré aux dieux, plus particulièrement aux dieux chthoniens, mais que le mort en reçoit sa part.

A côté des prêtresses apparaît un personnage dont on a méconnu la qualité : la femme à la coiffe plate, qui porte les vases remplis de sang, doit figurer la personne qui offre le sacrifice (2), peut-être la femme du défunt qui se libère ainsi des

(1) PARIBENI, *loc. cit.*, pp. 48-49.

(2) Comparer, dans une tout autre civilisation, le roi Ur-Nina de Telloh, représenté sur une stèle du Louvre, portant lui-même sur la tête la corbeille contenant les offrandes aux dieux. Pour saisir l'importance de ce rite, il faut se rappeler qu'il a pour objet d'identifier l'offrant à l'objet sacrifié.

obligations (allant dans certaines civilisations jusqu'à la mise à mort) à l'égard de ce dernier. Cette participation du sacri-



FIG. 298. — Face III du sarcophage peint de Hagia Triada.

fiant aux rites du sacrifice est remarquable. La double flûte mène le chœur sacré, tandis que le joueur de lyre accompagne plus spécialement la femme aux vases. Dans le trajet qu'il lui a fallu parcourir pour aller du taureau au grand récipient placé

entre les haches doubles, elle a été précédée par le joueur de lyre, comme le montre une fresque de Haghia Triada (1),



FIG. 299. — Face IV du sarcophage peint de Haghia Triada.

puis celui-ci s'efface devant elle pour l'acte du versement.

MM. Paribeni et von Duhn voient deux cérémonies distinctes, là où nous n'envisageons qu'une même cérémonie. Pour M. von

(1) PARIBENI, *loc. cit.*, fig. 21.

Duhn, le sacrifice se pratique en premier : il s'adresse à la divinité qui permettra d'évoquer le mort. Celui-ci apparaît ; on lui offre alors la barque qui le mènera dans l'autre monde et les animaux qui assureront sa subsistance, car la route est longue. Mais comment peut-on offrir des animaux au mort sans les sacrifier ?

Entre les deux cérémonies considérées par lui comme distinctes, offrande au mort et sacrifice aux dieux, M. Paribeni cherche un lien dans la prière pour le mort. Cette pratique, ignorée de l'antiquité classique (1), aurait déjà fait son apparition dans le monde minoen au deuxième millénaire avant notre ère, sous l'influence des idées égyptiennes. Mais si cette influence avait été si profonde, comment le rituel ne serait-il pas plus nettement égyptien ? Or, malgré les rapprochements graphiques que M. Paribeni a soigneusement recherchés de ce côté, on ne peut pas douter de l'originalité du culte minoen. M. Paribeni a montré que l'offrande de la barque au mort n'est pas une coutume spécialement égyptienne, car on en relève des traces sur tout le pourtour de la Méditerranée. Bien d'autres arguments pourraient être avancés : l'absence de momification, le rôle joué par les femmes dans le sacrifice, alors que les hommes n'occupent qu'une place secondaire en revêtant des vêtements féminins, tout le matériel du culte. L'hypothèse de M. Paribeni demanderait donc, tout au moins, à être modifiée. S'appuyant sur l'éclat particulier du sarcophage, sur sa proximité du palais de Haghia Triada, on pourrait supposer qu'il s'agit d'un prince qui, après sa mort, fut associé au culte des dieux (2).

FACES LATÉRALES. — Il nous reste à décrire les motifs représentés sur les deux petits côtés du sarcophage. Sur l'un, se voit un char monté par deux femmes et trainé par deux chevaux ; sur l'autre, un char monté par deux personnages et trainé par deux griffons dont la tête est ornée d'une crête de

(1) SALOMON REINACH, *Cultes, Mythes et Religions*, I, pp. 315-331.

(2) C'est le cas, au huitième siècle avant notre ère, du roi de Zendjirli, Panammou, d'origine hittite. La stèle qu'il fit ériger contient une formule à réciter lors du sacrifice, qui constitue une véritable prière pour le mort, dont le culte est ainsi étroitement associé au culte du dieu.

plumes. Au-dessus des griffons, un oiseau huppé vole à la rencontre du char. MM. Paribeni et von Duhn reconnaissent dans cet oiseau, qu'ils assimilent au *ba* égyptien, l'âme du mort. C'est le mort lui-même que M. Paribeni reconnaît dans le char aux griffons, par analogie avec certains convois funèbres étrusques.

Une fresque de Tirynthe, récemment publiée, nous montre également des femmes conduisant un char. D'une façon générale, les représentations funèbres des faces latérales du sarco-



FIG. 300. — Danse rituelle et arrachage de l'arbre sacré.
Bague d'or de Mycènes.

phage de Haghia Triada sont à rapprocher des scènes figurées sur les stèles de l'acropole de Mycènes et du défilé en char de nombreux vases chypriotes d'époque mycénienne.

5. *Rites agraires.* — Sur un autre point, le sarcophage de Haghia Triada nous apporte un utile complément d'information. Nous voulons parler des cultes agraires. On peut relier à une cérémonie sacrificielle, telle qu'elle est représentée sur la face II et sur la gauche de la face I (ensemble, fig. 237) les scènes gravées sur l'or ou les gemmes, et dont le point culminant est l'arrachage, par un homme, de l'arbre sacré dont les fruits sont arrivés à maturité. Le sarcophage groupe, en effet, les mêmes éléments que les gemmes : arbre sacré, poteaux sacrés, danses rituelles, prêtresses officiant.

Les danses crétoises (fig. 280 et 281) restèrent longtemps

célèbres. *L'Iliade* y fait allusion : « L'illustre boiteux (Héphaistos) avait figuré une danse pareille à celle que Dédale sculpta, dans la vaste Cnosse, pour Ariadne à la belle chevelure (1) ». La danse rituelle joue son rôle dans la cérémonie de l'arrachage de l'arbuste. Sur une bague d'or de Mycènes, une femme exécute une danse et une seconde femme, penchée sur un autel, fait une invocation, tandis qu'un homme arrache l'arbuste de la caisse où il a poussé et fructifié (fig. 300). Le ciel est indiqué dans le haut par deux lignes ondulées, rappelant la représentation plus complète de la figure 287.



Fig. 301. — Danse rituelle et arrachage de l'arbuste sacré. Vaphio.

Dans l'arbuste arrivé à maturité a été concentré, par la vertu du sacrifice, l'esprit de la végétation. L'acte violent de l'arrachage auquel on procède a pour but de s'emparer de cet esprit, de cette force végétative, avant qu'il ne dépérisse, et de le rendre en pleine vigueur à la terre.

La même scène paraît sur une bague d'or de Vaphio (fig. 301). L'arbuste poussait dans un pithos; un homme l'arrache tandis qu'une femme danse (2). Au-dessus, la divinité se manifeste sous le symbole de la hache double avec bandelette, comme nous l'avons déjà expliqué (3). Sur la droite, on aperçoit des objets rituels : une sorte de casaque et, peut-être, un bouclier en huit. Cette casaque rituelle rappelle celle que porte le personnage qui, armé d'un bâton, marche en tête de

(1) *Iliade*, XVIII, 590 et suiv.

(2) On a proposé diverses explications : 1° Un dieu guerrier arrache les fruits d'un arbre pour les offrir à la déesse et communier avec elle (Evans); 2° légende d'Erysichthon détruisant le bois sacré de Déméter (Milani); 3° l'arbre déraciné marque la fin d'une vie humaine, soit qu'il figure comme symbole, soit que le rite ait existé d'arracher un arbre à la mort d'un défunt (Lagrange). On n'a pas coutume de figurer des rites funèbres sur des bagues et cachets.

(3) Ci-dessus, p. 340 et suiv.

la procession des vanneurs sur le vase en stéatite de Haghia Triada. Il se peut qu'un écho des rites de l'arrachage de l'arbre se conserve dans la légende d'Erysichthon détruisant le bois sacré de Déméter.

La tradition des rites agraires s'est mieux conservée à Chypre que dans le reste du monde égéen. Nous avons vu, en effet, que le vocable d'Adonis avait recouvert d'autres noms indigènes plus anciens. Mais, à la basse époque à laquelle appartiennent nos documents écrits (1), le dieu a été réduit à un rang subalterne. Si fort qu'il tienne à la foi populaire, officiellement Adonis paraît n'être plus qu'un dieu déchu. Les rites agraires que nous laissent entrevoir les monuments égéens paraissent avoir joué un rôle beaucoup plus important. Ils donnaient lieu à des cérémonies fort complexes puisque, à côté des danses rituelles de l'arrachage de l'arbuste et des sacrifices, ils enveloppaient les grands dieux et déterminaient des théophanies.

(1) On les trouve groupés dans BAUDISSIN, *Adonis und Esmun*, 1911, pp. 81-83.



FIG. 302. — Trois intailles en stéatite provenant de Ligortyno (Crète).



FIG. 303. — Tablette minoenne avec inscription.

CHAPITRE VIII

LES PEUPLES ÉGÉENS

I. — La Navigation.

1. Toutes les conjectures sur les rapports entre les populations égéennes présupposent une navigation relativement active dans la mer Égée. Celle-ci n'est pas le lac tranquille qu'on pourrait imaginer, mais une mer souvent agitée non seulement par les gros temps d'hiver — ce qui serait sans importance puisque les anciens ne naviguaient pas en cette saison — mais aussi par la brise régulière, les vents étésiens, qui soufflent avec violence. La terre d'Afrique détermine un appel d'air considérable qui se précipite par le couloir que constitue la mer Égée.

Les poèmes homériques attestent une navigation fort développée dans les mers grecques, et les détails fournis ont permis de rechercher quelle était alors la forme des navires et de quelle marine plus ancienne elle s'inspirait. Les uns trouvaient le prototype dans la marine phénico-assyrienne (1), les autres dans la marine égyptienne (2). Les découvertes récentes font intervenir un élément nouveau, la marine égéenne bien anté-

(1) HELBIG, *l'Épopée homérique*, trad. Trawinsky, pp. 98, 200.

(2) G. MASPERO, *Biblioth. égyptol.*, VIII, p. 89 et suiv.; VICTOR BÉRARD, *les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 165.

rière à la marine homérique et, dès lors, le problème change de face.

Nous possédons quelques représentations de navires égéens. Elles sont schématiques, il est vrai, et tout à fait insuffisantes pour le détail. Ainsi, les unes ne portent pas le mât qu'on dressait au centre du vaisseau, d'autres négligent le gouvernail. Cependant, en combinant les indications partielles, on peut établir quelques comparaisons utiles.

M. Tsountas a reproduit huit croquis de navires tracés sur des vases de terre cuite trouvés dans des tombes de Syra (1). Ces huit représentations concordent ; nous en donnons deux des mieux conservées (fig. 304). Le potier a voulu rendre la hauteur de la poupe, toujours plus élevée que la proue. Il a mis en vedette, à l'arrière, le signe distinctif des navires de Syra, sorte de pavillon composé d'un poisson et d'un ornement indistinct (2).

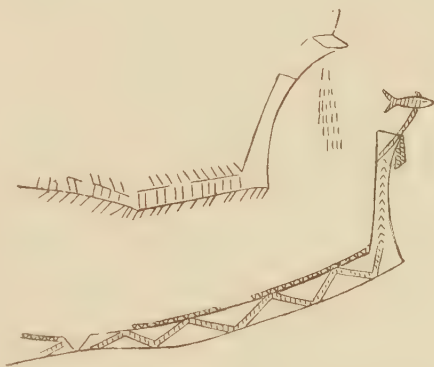


FIG. 304. — Navires sur des vases de Syra à décor incisé.

On trouvera sur le disque de Phaestos reproduit ci-après (fig. 315 et 316), l'image répétée d'un navire dont on nous semble avoir méconnu les dispositions essentielles autant que les analogies (3). La partie la plus élevée n'est pas la proue, mais la poupe. Quant aux rapprochements, on a oublié le plus typique, celui des navires de Syra signalés ci-dessus : même

(1) TSOUNTAS, *Ephemeris archaeologikè*, 1899, p. 90; cf. EDGAR, *Excavat. at Phylakopi*, p. 91.

(2) Ainsi, le poisson tourne le dos à la direction du navire et l'on ne peut admettre l'interprétation de M. DÉCHELETTE, *le Culte du Soleil aux temps préhistoriques* (extr. de *Rev. archéol.*, mai-juin 1909), qui regarde les navires prémycéniens de Syra comme des barques solaires pilotées par le dauphin. Le rapprochement avec la légende d'Apollon Delphinios, pour tentant qu'il soit, est donc à écarter.

(3) EVANS, *Scripta Minoa*, I, p. 278-279; A. J. REINACH, *le Disque de Phaestos*, dans *Rev. archéol.*, 1910, I, pp. 31 et suiv.

emploi d'un signe distinctif à l'extrémité de la poupe (1), avec flamme flottante; même arrière anguleux; même inclinaison de l'avant. L'analogie est frappante; toutefois, le schématisme des représentations ne permet pas de conclure à l'identité. Il est au moins curieux de constater l'usage d'une flamme semblable sur les « bannières » de la très ancienne Égypte (2).

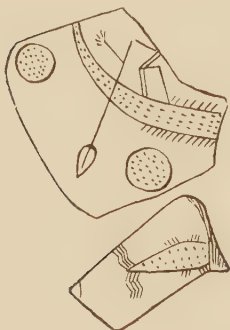


FIG. 305. — Poupe de navire. Céramique à décor incisé.

Sur un fragment de céramique incisée de Phylacopi, M. Edgar a reconnu la poupe d'un navire (fig. 305) avec le gouvernail primitif : rame à l'arrière, de part et d'autre du navire. Au lieu d'un homme, nous inclinons à voir le schéma du gail-lard d'arrière. Le signe distinctif, sorte de flamme, flotte au vent; il n'est guère

admissible que ce soit une main. On connaissait déjà des reproductions de navire sur des gemmes mycéniennes (3). Généralement la poupe est fortement relevée; à l'arrière se place la rame-gouvernail (fig. 306).

Certains types ont la poupe recourbée en forme de volute (fig. 307) ou de tête de cheval (fig. 308). Nous avons déjà signalé le motif de la figure 307 (4); quant à celui de la bague de Mochlos, il reste énigmatique et

l'on ne voit pas si le personnage féminin, probablement une déesse, est posé sur la terre ferme ou sur le navire (5).



FIG. 306. — Navire sur une gemme mycénienne.

(1) On ne peut préciser le signe distinctif porté par le navire du disque de Phaestos, mais ce n'est vraisemblablement pas une flèche comme le suppose M. Evans.

(2) DE MORGAN, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, II, fig. 240-264; CAPART, *Primitive art in Egypt*, fig. 164.

(3) EVANS, *Cretan-Pictographs*, fig. 28 a. Cf. fig. 34 a et p. 39 : « In form these vessels show a great resemblance to those which appear as the principal type on a class of Mycenaean lentoid gems, specimens of which are found in Crete. One of these in my possession shows fifteen oars and a double rudder, and perhaps an upper row of oars. »

(4) Ci-dessus, p. 253.

(5) EVANS, *Transactions, Congress for the Hist. of Religions*, Oxford, t. II (1908), p. 186; AD. J. REINACH, *Revue archéol.*, 1910, I, p. 32; G. KARO, *Athen. Mitt.*, 1910, pp. 343-344; SEAGER, *Mochlos*, fig. 52.

Ces représentations répondent assez exactement au navire homérique qu'une minutieuse étude des textes permet de décrire en ces termes : « La cale est ouverte. Ce sont des « vaisseaux creux », c'est-à-dire béants, non pontés, qui ont seulement, à l'avant et à l'arrière, des sortes de châteaux, *ikria*. Ces *ikria* ne sont, je pense, que des estrades émergeant du vaisseau creux et supportées par quatre piliers; on y monte par une échelle (1). » Le château ou gaillard d'arrière est le plus important, le capitaine et les passagers de marque s'y tiennent. La vigie occupe généralement seule le gaillard d'avant.

2. Les figures que nous donnons de navires égéens suffisent pour écarter tout rapprochement avec les navires phéniciens qui nous sont connus par des peintures égyptiennes de

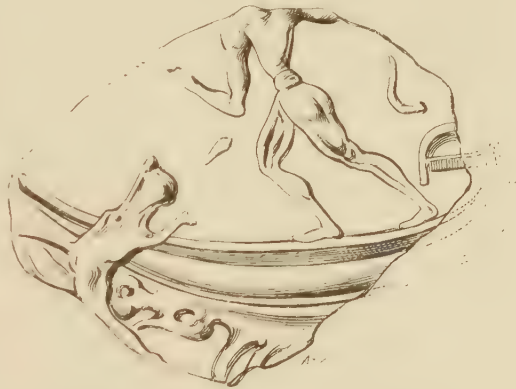


FIG. 307. — Empreinte de gemme crétoise.

la XVIII^e dynastie (2). A cette époque, le navire phénicien offre une proue aussi relevée que la poupe et taillée de même. En un mot, le navire phénicien est symétrique par rapport au plan médian perpendiculaire au grand axe. Ce sont bien là de lourds navires marchands impropres aux longs trajets qu'il faut accomplir rapidement. Les Phéniciens ne sont pas encore passés maîtres dans la construction navale. Il suffit de citer le fait qui nous est signalé par les annales royales, en l'an 34 de Thoutmès III (1482 avant J.-C.), alors que l'armée égyptienne campée au pied du Liban est occupée à abattre des arbres dans la montagne pour les débiter en planches, en mâts et en membrures de navire. Au moment de transporter ces pièces de bois en Égypte pour le montage, on ne trouve pas en Phénicie un

(1) VICTOR BÉRARD, *les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 155.

(2) DARESSY, *Rev. arch.*, 1895, II, pp. 286-292, pl. XIV-XV.

nombre de navires suffisant et il faut faire appel à la flotte des Keftiou, autrement dit à la marine crétoise. Ainsi les textes nous montrent les Égéens venant aider les Égyptiens pour l'exploitation économique de la Phénicie. Cela correspond parfaitement à l'influence égéenne qui se fait alors sentir en Canaan et qui, comme nous l'avons vu, a laissé une trace si nette dans la céramique.

Ce n'est donc pas en Phénicie qu'il faut chercher le prototype du navire égéen. Ce dernier se rapproche des navires de



FIG. 308. — Navire sur la bague d'or de Mochlos (Crète).

course égyptiens dont on connaît des spécimens dès la VI^e dynastie et l'on retrouve ainsi, dans l'art de la navigation, un trait complémentaire de cette influence égyptienne (1) qui a décidé de l'essor des populations crétoises. Mais les primitifs crétois se sont assimilés la technique des

marins égyptiens, comme celle des arts de la vallée du Nil, sans se plier à une imitation servile. La marine égéenne supplante rapidement dans la mer Égée la marine égyptienne qui ne paraît s'être aventurée dans ces parages que de loin en loin.

À côté du navire de course, nous connaissons la simple barque (fig. 309) d'après une terre cuite votive d'époque mycénienne trouvée à Phylakopi (2). Fait curieux, elle est identique aux barques actuellement en usage dans la Méditerranée. Même, à l'arrière, est indiqué l'étambot. À l'inverse de ce que nous avons constaté pour le navire de course, la barque égéenne n'a aucune ressemblance avec la barque égyptienne. Cette dernière était trop frêle pour quitter les eaux tranquilles et affronter le dur clapotis de la mer Égée. De la barque égéenne paraît dériver le navire figuré sur un vase du huitième siècle (3).

(1) Cela confirme la conclusion de M. VICTOR BÉRARD, *loc. cit.*, I, p. 171 : « Les croiseurs homériques sont de style égyptien. »

(2) *Excav. at Phylakopi*, p. 206.

(3) LAURENT, *Bulletin de corresp. hellén.*, 1901, p. 143 et suiv., fig. 2.

Les types de navires égéens sont donc plus nombreux qu'on ne le pensait, surtout si un autre fragment céramique de Phylacopi représente une proue de navire (1). Ce serait le prototype du bâtiment à éperon tel que le figure une barque votive de l'autre de l'Ida (2).

Les Égéens possédaient donc une marine relativement très perfectionnée qui assurait, entre les diverses civilisations du bassin égéen, des relations commerciales assez actives pour donner aux différents arts, en dépit des variétés locales, une unité remarquable, surtout à l'époque mycénienne proprement dite. La marine égéenne faisait le commerce des produits céramiques, des métaux en lingots, des ustensiles ou armes de bronze, des

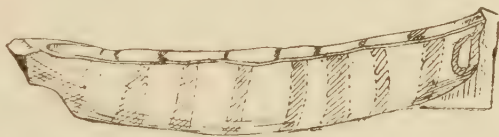


FIG. 309.— Barque votive en terre cuite. D'époque mycénienne. Phylacopi.

outils en obsidienne, de tous les produits manufacturés comme l'ivoire, qui était un élément d'échange très apprécié, des produits alimentaires ou de toilette (blé, huile, etc.); elle transportait des animaux, par exemple des bœufs ou des chevaux, des chars, et aussi des matériaux notamment le bois; le mouvement des voyageurs, commerçants, artisans ou mercenaires était important (3). La prise et la vente des esclaves ne devaient pas être un de ses moindres profits. D'autre part, elle concourait d'une façon active à l'alimentation par la pêche et elle fournissait à l'industrie de la pourpre la matière première (4). La légende du teinturier en pourpre Korobios d'Itanos atteste la célébrité des anciens marins crétois (5). Si l'on en juge par les représentations en

(1) *Excav. at Phylakopi*, pl. XL, 37.

(2) COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque*, I, p. 81, fig. 40.

(3) Ces informations sont tirées des représentations figurées et des textes, notamment des tablettes d'El-Amarna.

(4) A Palaikastro, à l'extrémité orientale de la Crète, M. BOSANQUET, *B. S. A.*, IX, p. 276, a trouvé, mêlée à la masse des débris de *murex*, de la céramique de Kamarès.

(5) HÉRODOTE, IV, 151.

terre cuite (fig. 310), les navires chypriotes affectent, à cette époque, comme les navires phéniciens, l'allure de lourds navires marchands.

Il n'est pas surprenant que les artistes mycéniens fassent preuve d'une connaissance intime du monde marin, et l'on conçoit que cette marine nombreuse et active ait imposé



Fig. 310. — Navire en terre cuite. Chypre. Musée du Louvre.

l'hégémonie que les auteurs grecs désignent sous le nom de thalassocratie de Minos : « La tradition nous apprend que Minos est le plus ancien roi qui se soit créé une flotte. Il se rendit maître de la plus grande partie de la mer, appelée aujourd'hui hellénique, domina sur les Cyclades, colonisa le premier la plupart des îles et, après en avoir chassé les Cariens, il en donna le gouvernement à ses fils. Quant aux pirates, il en purgea cette mer autant qu'il put, pour s'assurer le recouvrement des tributs (1). »

L'Égypte intervient également dans la mer Égée pour sévir contre les pirates. Trois lettres de la série d'El-Amarna, adressées par le roi de Chypre à Aménophis IV, jettent quel-

(1) THUCYDIDE, I, 4.

que lumière sur les différents internationaux de l'époque.

Des pirates lyciens avaient lésé les intérêts égyptiens ; on les saisit et ils sont déferés à la justice égyptienne. On s'aperçoit alors que des Chypriotes se trouvent parmi les pirates arrêtés. Le pharaon écrit au roi de Chypre pour lui reprocher de participer aux actes de piraterie. Le roi de Chypre s'en défend : comment se serait-il joint aux Lyciens dont il a lui-même tant à souffrir ? Si, cependant, l'enquête à laquelle il va procéder personnellement prouve la participation des Chypriotes, il sévira contre eux comme le désire le pharaon. Les messagers qui apportent cette lettre en Égypte y sont retenus et le procès contre les Chypriotes coupables traine en longueur, menaçant d'englober les messagers et leur navire soumis à l'embargo. Bientôt le roi de Chypre proteste énergiquement et demande le retour immédiat de ses messagers. En même temps, le vizir chypriote écrit au ministre égyptien chargé de l'affaire, pour spécifier que les gens et le navire retenus sont la propriété du roi de Chypre. Au message est joint un présent et d'autres présents sont promis si la requête est agréée (1).

II. — Les Écritures égéennes et la question de l'alphabet (2).

1. Plus surprenante peut-être que toutes les trouvailles signalées dans les chapitres précédents, et achevant de caractériser

(1) D'après O. WEBER dans KNUDTZON, *Die El-Amarna Tafeln*, p. 1085 et suiv.

(2) ARTHUR J. EVANS, *Cretan Pictographs and Pre-Phœnician Script*, extr. de *J. H. S.*, 1895, p. 270 et suiv. ; *Further Discoveries of Cretan and Ægean Script with Libyan and Proto-Egyptian Comparisons*, extr. de *J. H. S.*, 1898, p. 327 et suiv. Tout le matériel épigraphique sera repris par le savant auteur dans le magistral ouvrage en trois volumes *Scripta Minoa*, dont le premier, *The Hieroglyphic and primitive linear class*, a paru fin 1909 (Oxford, Clarendon Press). Citons encore RAYMOND WEILL, *Rev. archéol.*, 1904, I, pp. 52-73 ; L. PERNIER, *Un singolare monumento della scrittura pittografica Cretese*, dans *Rendiconti d. R. Accad. dei Lincei*, 1908, pp. 642-650, et *Ausonia*, 1909, p. 255 et suiv. ; DELLA SETA, *Rendiconti dei Lincei*, 1909, pp. 297-367 ; ED. MEYER, *Sitzungsber. Berl. Akad.*, 1909, p. 1022 et suiv. ; A. J. REINACH, *le Disque de Phaestos et les Peuples de la Mer*, dans *Rev. arch.*, 1910, I, pp. 1-65 ; CUNY, *Revue des Études anciennes*, 1911, pp. 296-312.

la civilisation minoenne, a été la découverte de l'écriture que M. Evans eut le mérite de pressentir en étudiant les pierres gravées des îles. On en avait relevé quelques indices, sans en soupçonner l'importance, à Troie sur des fusaïoles, à Mycènes

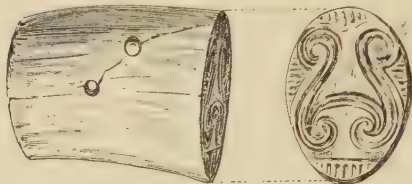


FIG. 311. — Cachet cylindrique minoen.

sur des vases, à Théra sur un bloc de lave. C'est par milliers que l'on compte aujourd'hui les tablettes d'argile, plus ou moins cuites et par suite assez friables, portant gravés des caractères.

Cnosse surtout en a fourni, mais aussi Phaestos, Haghia Triada, Gournia, Tylissos et Palai-kastro. Il est naturel que les dépôts de tablettes aient été découverts dans les installations princières, et surtout à Cnosse, où l'on entretenait des scribes pour la comptabilité des produits entassés dans le palais. Sur ces tablettes, on a reconnu des signes numériques à système décimal. D'après M. Evans, les unités sont indiquées par des traits verticaux ou incurvés, les dizaines par des points ou des traits horizontaux, les centaines par des traits obliques, les mille par des losanges.

Les vestiges les plus anciens de l'écriture minoenne apparaissent sur des cachets, notamment dans le dépôt funéraire de Haghios Onoufrios, près Phaestos, dont M. Evans fait remonter une partie jusqu'à l'époque de la VI^e dynastie égyptienne. L'écriture

aurait donc été en usage en Crète vingt-cinq siècles avant notre ère. Il y a là, nous le craignons, quelque exagération. Les cylindres (1) et boutons très anciens de Haghios Onoufrios ou de la tholos de Haghia Triada portent

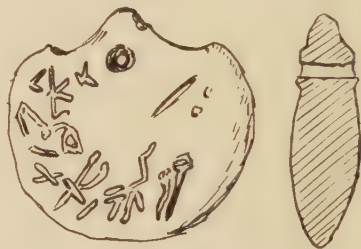


FIG. 312. — Étiquette inscrite en terre cuite.

(1) Ces cylindres ont ceci de particulier, qui les distingue des cylindres mésopotamiens, que la gravure est tracée sur le plat des extrémités et non sur le pourtour cylindrique.

des traits où rien n'impose de voir des signes d'écriture. Les autres cachets ne sont pas aussi anciens qu'on l'a dit et leurs caractères sont à ranger parmi les écritures postérieures. Il serait assez surprenant de trouver à cette époque reculée un système d'écriture linéaire indépendant des écritures hiéroglyphiques et linéaires postérieures.

Cette anomalie tient peut-être à la façon dont M. Evans envisage le développement de l'écriture minoenne. Il pose que, vers l'époque de Kamarès, au temps de la XII^e dynastie, se développa une écriture qu'il appelle hiéroglyphique et dont il reconnaît deux variétés. De ces signes serait sortie l'écriture linéaire dont il distingue deux classes : la classe A et la classe B. Un œil moins exercé que le sien saisit difficilement la raison de ces divisions et, à tout prendre, puisqu'il ne s'agit ici que d'instituer une classification provisoire, on pourra en-

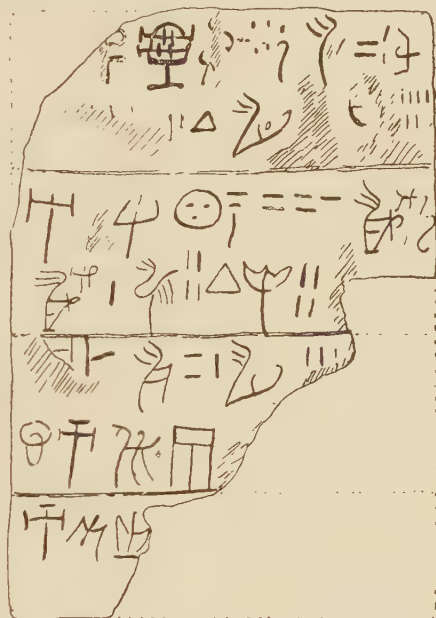


FIG. 313. — Tablette minoenne de comptabilité. Tylosos.

visager les choses un peu différemment. Il est vraisemblable qu'il n'y a pas eu une seule écriture minoenne ayant subi des modifications avec le temps, mais plusieurs écritures égéennes, comme on aura plus tard dans les mêmes régions et pour les mêmes causes de morcellement territorial et de variété ethnique, plusieurs alphabets et syllabaires (1). Ne connaissant pas la valeur des signes, il est difficile d'arriver à distinguer ces systèmes. Ainsi nous ne voyons pas nettement en quoi le texte

(1) Il y a, comme on sait, deux variétés de syllabaire chypriote.

d'une étiquette sur argile de Cnosse (fig. 312) mérite le nom d'hiéroglyphique alors qu'elle est visiblement cursive, tandis que telle inscription peinte, qui n'en diffère guère (fig. 313), est dite linéaire.

Les écritures égéennes font tantôt usage de signes à forme caractérisée (homme ou animal, partie du corps humain ou animal, objets divers, plante, etc.), tantôt de signes dont on ne peut dire ce qu'ils représentent ou qui sont simplement

conventionnels. Les premiers peuvent être de valeur idéographique ou phonétique ; les seconds sont vraisemblablement des signes à valeur phonétique. On conçoit qu'un même texte puisse faire usage de ces deux sortes de signes.

2. Qu'il y ait plusieurs sortes d'écriture, c'est ce que

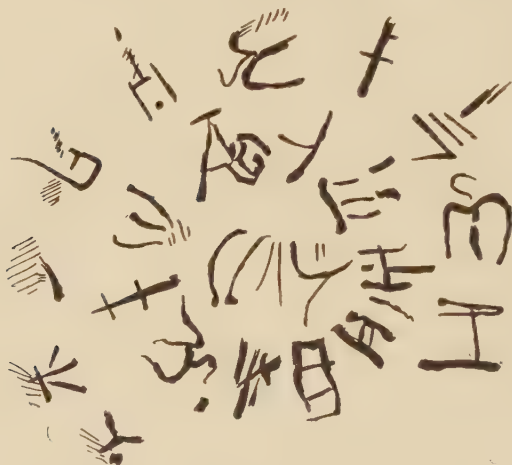


FIG. 314. — Inscription minoenne peinte.

montre nettement le disque de Phaestos, sorti des fouilles complémentaires dirigées par M. Pernier. Ce disque d'argile fine, d'environ 16 centimètres de diamètre, porte sur ses deux faces une inscription qui court en spirale de la périphérie au centre et de droite à gauche (1). Les mots ou les phrases sont séparés par des traits verticaux et les hiéroglyphes ont été imprimés sur l'argile fraîche au moyen d'une série de poinçons probablement en os. La netteté des signes est remarquable ; on en compte 241 dont 45 différents. On reconnaît la tête de nègre avec pendants d'oreille, une tête de guerrier avec des plumes sur la tête comme en portent les Poulousati des bas-reliefs égyptiens, un homme en marche, un navire que nous

(1) C'est ce qu'ont remarqué MM. Ed. Meyer, A. J. Reinach, A. della Seta, à l'encontre de M. Pernier.

avons déjà signalé, le poisson debout, divers oiseaux, la rosette, le cercle avec sept points, le pieu, l'équerre, une sorte d'édifice, etc. Cette importante inscription a été trouvée par M. Pernier dans un cellier qui contenait de la céramique de Kamarès



FIG. 315. — Première face du disque de Phaestos.

et des tablettes avec écriture linéaire de la classe A. Le tout appartenait au Minoen moyen III.

M. Pernier tient le disque de Phaestos pour une production locale, tandis que M. Evans et M. Ad. Reinach penchent pour l'importation. Des différences notables séparent ce texte des écritures minoennes jusqu'ici connues ; les caractères sont assez particuliers et le texte est gravé dans le sens inverse des inscriptions minoennes. Serait-ce l'écriture spéciale des Crétois occidentaux ? La région occidentale de l'île est à peu

près inexplorée encore et elle réserve peut-être des surprises. Serait-ce l'habitat des fameux Poulousati? M. Evans paraît surtout frappé des similitudes que les édifices, représentés sur le disque de Phaestos, offrent avec les tombes



FIG. 316. — Seconde face du disque de Phaestos.

lyciennes et le type d'architecture dont elles nous conservent la tradition. Il se demande si le nouveau texte n'est pas un témoin des rapports, que nous avons déjà eu l'occasion de signaler, entre la Crète et les côtes d'Asie Mineure; le disque de Phaestos lui apparaît comme le produit d'une civilisation fort avancée et parallèle à la civilisation minoenne (1). De son côté, M. H. R. Hall y trouve une confirmation à sa théorie qui considère les Philistins, non comme d'anciens Cré-

(1) EVANS, *Scripta Minoa*, I, pp. 24-27.

tois, mais plutôt comme une race conquérante, peut-être venue de Lycie et qui aurait séjourné en Crète avant de passer en Syrie (1).

Les découvertes postérieures, notamment en Asie Mineure, élucideront la question. Le schématisme de ces hiéroglyphes ne donne pas une base suffisante aux conjectures, par exemple en ce qui touche le costume des femmes (2), l'armement ou même la touffe de plumes figurée sur la tête, détails que

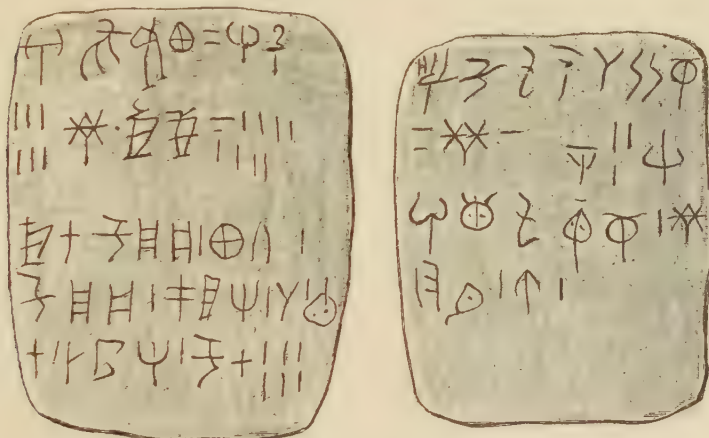


FIG. 317. — Tablettes avec écriture linéaire de la classe A.

M. A. J. Reinach a plus particulièrement étudiés. L'édifice qu'on rapproche des tombes lyciennes peut représenter tout autre chose. Enfin, certains signes non moins caractéristiques se retrouvent sur des documents d'écriture crétoise, comme le poisson placé verticalement, la queue en bas. Même le procédé de disposer les signes d'écriture suivant des zones concentriques s'est retrouvé à Cnosse sur une coupe (fig. 314) portant des caractères d'écriture linéaire tracés à l'encre (3).

3. A côté de l'écriture hiéroglyphique, M. Evans distingue une écriture linéaire qu'il subdivise en écriture linéaire de la classe

(1) H. R. HALL, *A Note on the Phaistos Disk*, dans *J. H. S.*, 1911, pp. 119-123.

(2) Tandis que M. EVANS considère les représentations féminines figurées sur le disque comme tout à fait différentes des représentations minoennes, M. HALL les en rapproche.

(3) EVANS, *loc. cit.*, I, p. 29.

A (fig. 313 et 317), apparaissant à la fin du Minoen moyen III et supplantant complètement l'écriture dite hiéroglyphique dès le Minoen récent I, et en écriture linéaire de la classe B dont les plus importants dépôts datent, à Cnosse, du Minoen récent II. A cette époque les textes, écrits en linéaire A, manquent à Cnosse, mais se perpétuent dans d'autres parties de l'île. On a relevé

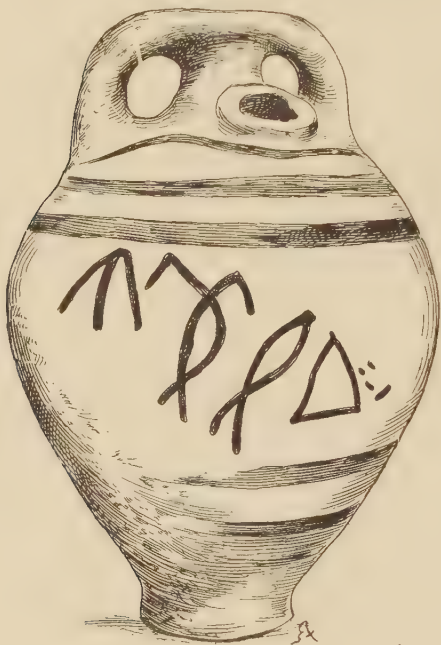


FIG. 318. — Vase à étrier d'Orchomène avec inscription de la classe B.

de cette écriture à Théra et à Milo (1). Quant au linéaire B si, en Crète, il n'en a été trouvé que sur le site de Cnosse, un vase à étrier d'Orchomène en a fourni un exemple très net (fig. 318). M. Evans croit que les deux classes du linéaire ont servi à écrire la même langue. A vrai dire, M. Evans tient l'inscription du vase à étrier d'Orchomène pour une variante locale de la classe B, qui dériverait de la classe A d'une manière indépendante. Ce serait un spécimen de cette écriture continentale ou cadméenne dont le souve-

nir s'est longtemps maintenu chez les auteurs grecs (2).

4. L'île de Chypre a également connu une écriture qui se rattache au groupe égéen. M. Evans l'a montré nettement. Cependant, ici encore, il suppose qu'une écriture linéaire très ancienne a précédé l'importation de l'écriture minoenne. Cette hypothèse ne nous paraît pas plus fondée à Chypre qu'en Crète. Le cylindre sur lequel s'appuie le savant archéologue (3) porte

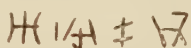
(1) EVANS, *Scripta Minoa*, I, p. 31 et suiv.

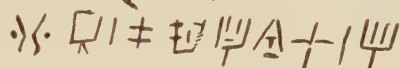
(2) Sur l'origine non sémitique du nom et du mythe de Cadmus, voir ci-dessus, pp. 390-391.

(3) EVANS, *Scripta Minoa*, I, p. 72; WARD, *The Seal Cylinders of Western Asia*, 1165.

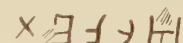
la même écriture que d'autres monuments de l'âge du bronze.

L'écriture chyro-minoenne apparaît sur quelques cylindres et sur trois boules de terre cuite trouvées à Enkomi. Nous reproduisons ceux de ces textes qui sont le plus nets :

Enkomi; *Exc.*, p. 27, fig. 59: 

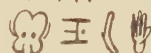
Ibidem, p. 27, fig. 58: 

WARD, *Seal Cyl.*, 1164: 

Ibidem, 1165: 

Cylindre d'Enkomi, *Exc.*, pl. IV, 744: 

Louvre, notre figure 320: 

Louvre, notre figure 319: 

DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, 478: 

On a essayé de lire deux de ces cylindres chypriotes en utilisant le syllabaire chypriote ordinaire (1). Quel que soit le résultat de ces tentatives, elles montrent que le syllabaire chypriote a une grande analogie avec l'ancienne écriture et probablement en dérive. Il suffit de rapprocher de cet ensemble un



FIG. 319. — Cylindre chypriote.
Musée du Louvre.

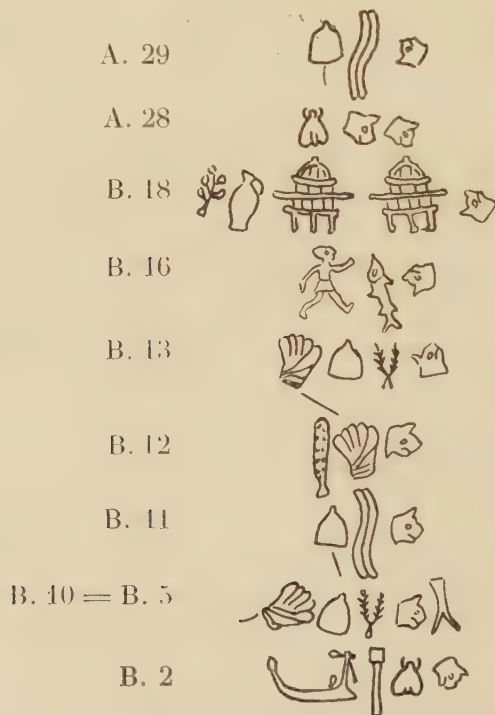
cylindre de la collection de Luy-
nes (2), à la Bibliothèque Nationale,
pour y reconnaître la même écriture : on y a vu du sabéen.

Peut-être faut-il admettre, à côté de cette écriture linéaire, une écriture qu'on peut appeler hiéroglyphique et qui serait représentée par le cylindre de la Bibliothèque Nationale, Delaporte n° 468 : oiseau, œil, main; mais le groupement de ces objets, qui revient souvent et dont on a l'analogue en Assyrie, peut avoir simplement une valeur prophylactique.

(1) WARD, 1164 est lu *Ta-ka-na-e-ro-li*, par Isaac H. Hall; WARD, 1165 *Mo-ro-ta-se* par Sayce. EVANS, *loc. cit.*, rapporte à la même série une bague de Larnaca; mais elle est probablement d'époque plus récente.

(2) DELAPORTE, *Bibliothèque Nationale, Cat. des Cylindres*, n° 478.

Un cylindre inédit du Louvre (fig. 319) montre un mélange de hiéroglyphes et de linéaire. La main, l'objet coudé (qu'on peut rapprocher de l'équerre du disque de Phaestos) et le troisième signe pourraient constituer le nom du personnage; le muffle de lion vaudrait comme idéogramme pour signifier son titre : prince, *anax*. En effet la tombe de ce personnage a fourni une extrémité de sceptre en bronze (fig. 187). Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle s'appuie sur le fait que le même muffle de lion apparaît sur deux bagues en or de Mycènes (notamment fig. 286), certainement des bagues royales. Si l'on passe au disque de Phaestos, ce n'est plus le muffle, mais la tête de lionne qui est employée. Or, il est remarquable que cette tête ne soit jamais placée dans le corps d'un mot, mais toujours au commencement, ce qui conviendrait parfaitement à l'interprétation : « roi de », les signes suivants indiquant le nom du pays. Pour B. 10 et B. 5 on aurait le même nom de pays que B. 13, mais avec un titre modifié (reine, vice-roi ?).



La présence de cette tête de lionne avait porté M. Evans à mettre le texte du disque de Phaestos en relation avec la grande déesse (1), et à le définir comme un hymne en son honneur. Notre conjecture serait plutôt favorable à un traité d'alliance entre divers rois, ou à un récit de campagne.

Pour en revenir à l'écriture chypriote d'époque mycénienne, sans qu'on puisse affirmer son identité avec les écritures crétoises, la similitude est très nette. Ces caractères chypriotes, autant qu'on en peut juger dans l'état de la question, pourraient offrir un compromis entre l'écriture hittite et l'écriture minoenne. Tel cylindre hittite (Ward, 836) offre des éléments fort analogues et disposés de même.



FIG. 320. — Cylindre chypriote.
Musée du Louvre.

Quoi qu'il en soit, l'existence d'une écriture préhellénique à Chypre ne fait aucun doute et il est probable que le syllabaire chypriote en dérive (2). Car comme M. Meillet le note, « cet alphabet, très mal adapté à la langue grecque, puisqu'il ne distingue pas les sonores et les sourdes aspirées des sourdes simples de chaque catégorie et que $\tau\alpha$, $\theta\alpha$ et $\delta\alpha$, par exemple, y sont notés par un même signe, a sans doute été arrangé pour servir à une autre langue qui se parlait à Chypre et dont il subsiste, dans ce même alphabet syllabique, des textes épigraphiques lisibles, mais naturellement inexpliqués (3) ».

Puisqu'il est certain que le syllabaire chypriote servait encore au cinquième siècle avant notre ère à transcrire une langue non grecque, n'appartenant même pas au groupe indo-européen, et que, de plus, il est fort probable que ce syllabaire dérive de l'écriture égéenne attestée à Chypre à l'époque mycé-

(1) EVANS, *Scripta Minoa*, p. 279. M. Pernier y voyait une tête de dogue.

(2) Le tableau de M. EVANS, *loc. cit.*, I, pl. III, fournit sur 15 signes cypro-mycéniens, 10 correspondances étroites avec le syllabaire chypriote. A vrai dire, M. Evans a compté pour cypro-mycénienne la bague de Larnaca d'époque plus basse et dont les caractères sont ceux du syllabaire chypriote. Mais il reste encore 7 correspondances sur 11 signes cypro-mycéniens.

(3) MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, p. 88. Voir ci-après, p. 437.

nienne, on ne peut accepter l'hypothèse de M. Evans d'après laquelle l'écriture chypriote préhellénique aurait été introduite par les Achéens pour écrire leur langue. Cela conduit, d'ailleurs, le savant archéologue à reporter l'émigration achéenne à Chypre à une époque bien antérieure à celle fixée par la tradition, c'est-à-dire bien antérieurement à la guerre de Troie.

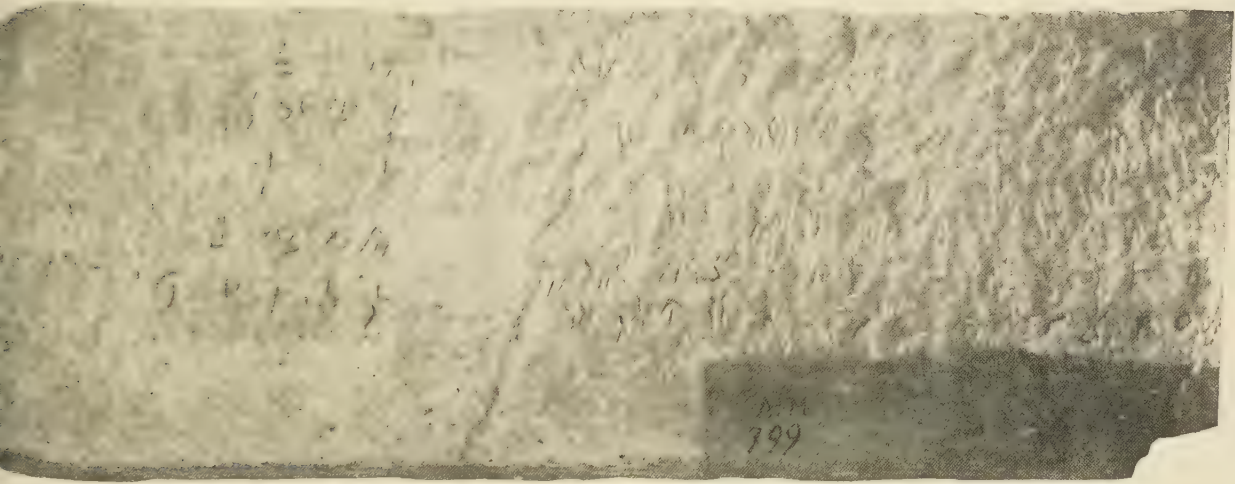
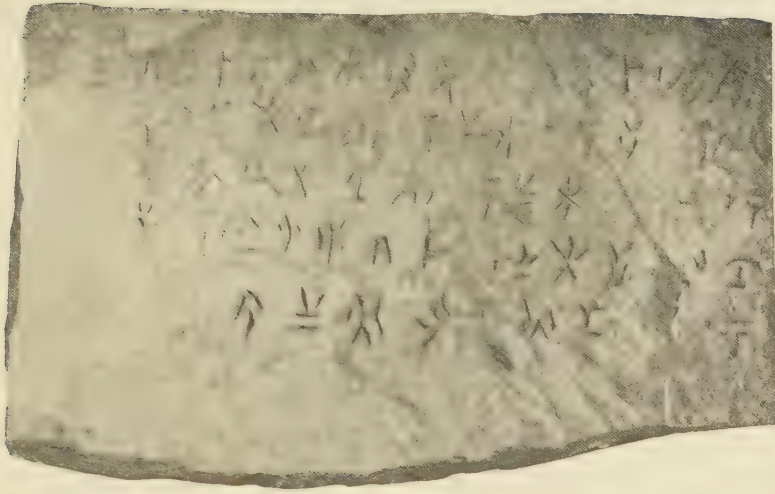
Le monde égéen a donc possédé plusieurs écritures qui ont des éléments communs et qui suivent probablement les mêmes principes. Le même phénomène se répète, dans les mêmes parages, avec la multiplicité des alphabets grecs. Il semble que ce soit une conséquence naturelle de la composition disparate et de l'état morcelé du monde égéen.

Quant à l'origine de ces écritures, il est encore impossible d'avancer la moindre hypothèse. Toutes les écritures linéaires ont des points de contact et les rapprochements institués ne pourraient être pris en considération que si l'on établissait l'identité de valeur des signes identifiés. Cependant, il est permis de supposer que les Minoëns ont été incités à composer leur système d'écriture à l'imitation de ce qu'ils voyaient pratiquer en Égypte. Quant aux Hittites, il est assez surprenant qu'utilisant depuis une époque reculée l'écriture babylonienne, ils aient éprouvé le besoin d'instituer une écriture hiéroglyphique certainement plus compliquée. On ne conçoit pas qu'ils y aient été amenés autrement que pour imiter, à leur tour, ce qui se pratiquait dans la mer Égée.

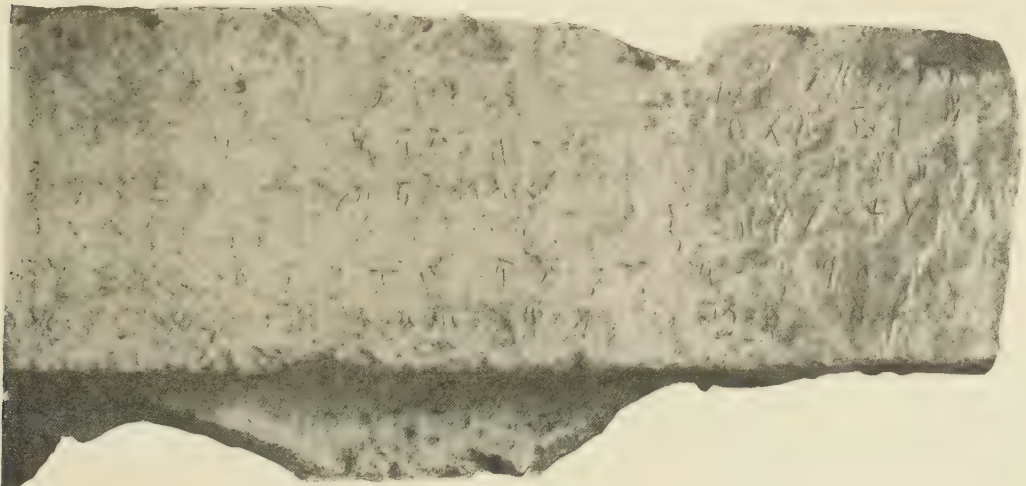
5. On a cru longtemps que l'Égypte et la Mésopotamie avaient seules connu l'écriture à une très haute époque. Tout en leur laissant la priorité de l'invention, les découvertes crétoises ont modifié ce point de vue. Il est prouvé aussi que l'écriture babylonienne était en usage en pays hittite dès la seconde moitié du troisième millénaire (1). L'usage de l'écriture, si anciennement répandu dans tout le monde oriental, oblige à réviser les théories touchant l'origine et la diffusion première de l'alphabet.

(1) THUREAU-DANGIN, *Notes assyriologiques*, dans *Revue d'assyriologie*, t. VIII (1917), p. 145.

1. — Petite pierre.



2. — Grande pierre, en deux parties.



Déjà Champollion avait admis que l'alphabet phénicien dérivait de l'écriture égyptienne et la proposition parut démontrée par le mémoire célèbre d'Emmanuel de Rougé (1). L'illustre égyptologue posait des règles logiques et rigoureuses ; mais, en réalité, il ne les appliquait pas. Le flottement dans la correspondance entre les sons simples égyptiens et les lettres phéniciennes l'amenait à choisir entre deux, trois et même quatre caractères égyptiens, celui dont la forme était le plus proche de la lettre phénicienne considérée. Il tombait ainsi dans une pétition de principe.

Sa démonstration présentait une autre cause d'erreur dont il ne pouvait se douter. De son temps, l'inscription phénicienne la plus ancienne était celle du sarcophage d'Eschmounazar. On possédait, il est vrai, des cachets d'époque plus reculée portant des caractères phéniciens. Mais E. de Rougé renonça à s'en servir, craignant que, sur des surfaces aussi étroites, le graveur ait été contraint de déformer les lettres. Depuis que des textes de plusieurs siècles antérieurs au sarcophage d'Eschmounazar ont été découverts, le résultat a été singulièrement défavorable aux rapprochements institués.

On voit donc que, si l'alphabet phénicien dérive de l'écriture égyptienne, la démonstration reste à faire. La tentative d'Emmanuel de Rougé, la seule vraiment sérieuse qui ait été produite, est insuffisante, mais elle a fixé les principes dont on ne peut se départir. Il faut observer, à l'encontre de ceux qui ne s'attachent qu'aux combinaisons graphiques, que la difficulté de l'invention de l'alphabet ne résidait pas dans telle ou telle trouvaille de signes, mais dans la décomposition de la parole en sons simples. De même que, dans le système de chiffres dits arabes, c'est le rôle donné au zéro qui est la découverte et non la forme du signe qui sert à l'écrire.

L'invention de but en blanc de l'alphabet était impossible ; il fallait, dans une écriture syllabique, dégager peu à peu les sons simples, puis négliger les premiers et ne conserver que les derniers. Cette écriture syllabique peut avoir été l'écriture

(1) E. DE ROUGÉ, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, 1874. Voir PH. BERGER, *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*, 2^e éd., Paris, 1892.

égéenne. C'est l'hypothèse avancée par M. Evans et adoptée par M. Salomon Reinach, qui a le premier identifié les signes gravés sur la céramique de Lakisch (Palestine) avec les signes égéens. Ainsi les caractères alphabétiques auraient été tirés de l'écriture crétoise. C'est au contact des Philistins, passés de la mer Égée en Palestine, que les Phéniciens auraient procédé au travail d'élimination qui a donné l'alphabet (1). Il est certain que la comparaison des lettres phéniciennes les plus anciennes avec les caractères linéaires crétois (pl. XII) est favorable à l'hypothèse (2). Mais, pour que la démonstration soit complète, il reste à prouver que les signes du linéaire crétois ont même valeur que les lettres phéniciennes de même forme.

6. Le problème de la diffusion première de l'alphabet est également fort compliqué. Si l'on considère les plus anciens alphabets : l'alphabet phénicien, les alphabets grecs archaïques et l'alphabet sabéen, il est difficile de tirer ce dernier directement du premier. Dans l'état de nos connaissances et sous réserve de nouvelles découvertes, il paraît très vraisemblable que l'alphabet sabéen a été composé dès le neuvième siècle avant notre ère d'après un alphabet grec archaïque.

Les alphabets grecs archaïques paraissent aussi anciens que l'alphabet phénicien lui-même, et les raisons qu'on invoquait jadis pour considérer ce dernier comme le prototype ont singulièrement perdu de leur valeur depuis que sont apparues les écritures égéennes.

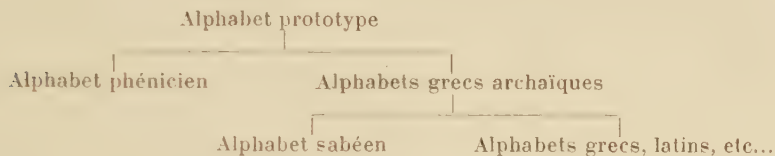
La question principale, qui reste en suspens, est de savoir d'où est tiré l'alphabet prototype. Il peut être d'origine égéenne, c'est-à-dire qu'il peut avoir été en usage d'abord chez les

(1) On doit considérer, toutefois, que la céramique de Lakisch, sur laquelle des signes égéens ont été relevés, est notablement antérieure à l'arrivée des Philistins en Syrie.

(2) Voir aussi les témoignages antiques relevés par M. S. REINACH, *l'Anthropologie*, 1900, pp. 497-502, auxquels il faut ajouter SUIDAS, s. *Phoinikeia grammata*. HERMANN SCHNEIDER, *Der Kretische Ursprung des phönikischen Alphabets*, Leipzig, 1913, adopte l'hypothèse de M. Evans; mais on ne peut dire que ses combinaisons mythologiques (il identifie « Min de Coptos » à « Minos de Caphtor ») la renforcent beaucoup.

Egéens. Sinon, il reste vraisemblable que l'alphabet prototype n'est autre que l'alphabet phénicien (1).

Pour rendre nettes ces dérivations, nous les exprimerons par le schéma suivant :



Sans entrer dans une discussion qui n'a pas sa place ici, et sans préjuger l'origine de l'alphabet prototype, nous indiquerons la suite probable des principales transformations qui ont abouti aux alphabets grecs communs (pl. XII).

L'alphabet prototype devait se composer de vingt-deux lettres identiques à celles de l'alphabet phénicien et rangées dans le même ordre, identiques donc au plus ancien alphabet grec. Ces lettres ne portaient pas nécessairement les noms sémitiques *aleph*, *bêt*, etc... Peut-être, comme les Grecs semblent l'avoir fait très anciennement, se contentait-on de dire *a*, *bi*, *gi*, etc... Le nom de la lettre ξ , *si* devenu *xi*, serait une survivance de ces primitives appellations. Nous savons aussi que *o* s'appelait ω . Taylor dit à tort que ce nom dérive de '*ain*'; il appartient en réalité à un autre système et le vocable sémitique de '*ain* (œil), qui définit la forme ancienne, peut lui être postérieur(2).

De cet alphabet prototype sort directement, d'une part, l'alphabet phénicien dont les lettres reçoivent de bonne heure les noms de *aleph*, *bêt*, etc... et, de l'autre, les alphabets grecs qui subissent, dans l'ensemble, la suite de transformations suivantes :

1° Dédoublément du *waw*, en *upsilon* et *digamma*, Υ et $\digamma$, ce qui entraîne le rejet de Υ à la fin de l'alphabet; cet alphabet se terminait primitivement par le *tau*.

(1) Sur les rapports entre les divers alphabets, nous nous permettons de renvoyer à notre étude, *les Arabes en Syrie avant l'Islam*, pp. 47-50.

(2) Sur les noms des lettres, voir en dernier lieu JEAN PEICHHARI, *Lamed et Lambda*, extr. de *Revue des Études juives*, 1912, p. 1 et suiv., qui conclut à l'origine phénicienne de l'alphabet grec.

2° L'emprunt aux Phéniciens du nom des lettres (*alpha*, *bêta*, etc...), est postérieur à la transformation précédente, puisque le digamma reçoit le nom de *vau* (*waw*) qui aurait dû revenir à l'upsilon, héritier de la vraie forme du *waw*. A ce moment, l'alphabet grec ne correspondait plus, quant aux sifflantes, à l'alphabet phénicien. En effet, jusqu'en 1882, on croyait que la forme du sigma dérivait de celle du *samek*, et que celle du *san* était empruntée au *sin*. Mais, depuis la découverte de l'abécédaire de Formello, que reproduit notre planche XII, on doit reconnaître une discordance dans les rapports de nom et de forme. Ainsi :

Le <i>san</i>	{	correspond comme nom au <i>sin</i> .
	}	correspond comme forme au <i>sadé</i> .
Le <i>sigma</i>	{	correspond comme nom au <i>samek</i> .
	}	correspond comme forme au <i>sin</i> .
Le <i>xi</i>	{	garde son nom primitif (<i>si</i>).
	}	correspond comme forme au <i>samek</i> .

Il est vraisemblable que la lettre grecque correspondant au *sadé* avait pris un son chuintant et, à cause de cela, avait reçu le nom de *san* (*sin*) (1). Dans ce chassé-croisé de sifflantes, l'ancien nom grec de *xi* aurait seul subsisté parce que ce son n'avait plus d'équivalent dans l'alphabet phénicien.

3° Une troisième étape est marquée par l'usage de certaines consonnes pour noter des voyelles, notamment *hêta* pour *ē*. L'alphabet n'a donc pas été inventé par les Grecs, car, évidemment, il s'adaptait mal à leur langue.

4° Peu après, on inventa les lettres, qu'ignore l'alphabet phénicien : Φ, χ, Ψ .

5° Invention de Ω , d'abord O .

6° Invention du système de numération décadique de 1 à 900 où le nombre 900 est rendu par le *sanpi*. Les Grecs expliquaient ce signe comme résultant de la combinaison du *san* et

(1) A l'appui, on peut rappeler qu'il a été démontré qu'en Arcadie, le signe dérivé du *sadé* avait le son *tsch*; cf. GERCKE, *Hermes*, 1906, p. 542.

du *pi*. En réalité, c'était une déformation du *san* qui, resté bientôt sans emploi dans l'écriture, fut rejeté tout à la fin de l'alphabet (1).

Comme on s'accorde à dater l'invention des lettres φ, χ, ψ , des environs de 800 avant notre ère (2), on voit que les étapes précédentes attestent, pour l'alphabet grec primitif, une antiquité qui ne le cède pas à celle de l'alphabet phénicien.

III. — La Langue.

1. Non seulement on ne peut encore déchiffrer le moindre mot sur les quelques milliers de tablettes minoennes, mais même des textes en étoocrétois, bien que gravés en caractères grecs, ou des textes en syllabaire chypriote, restent presque entièrement illisibles. M. Conway, qui a tout particulièrement étudié les inscriptions de Praesos, n'a pu les résoudre par les dialectes indo-européens (3).

Nous reproduisons deux inscriptions en langue non grecque et en syllabaire chypriote, gravées sur deux pierres qui, primitivement, ont constitué un même linteau provenant d'Amathonte (pl. IX). Le déchiffrement est dû à M. Vendryes, le savant professeur à la Sorbonne, qui a ainsi montré que ces deux textes appartiennent au même groupe que deux autres textes chypriotes moins étendus conservés à Oxford, publiés par M. Meister (4) et sur l'authenticité desquels tout doute est levé.

La petite pierre et la portion gauche de la grande pierre, comme l'a reconnu M. Vendryes (5), ne forment qu'un texte qui se lit de droite à gauche :

(1) GERCKE, *loc. cit.*

(2) Si l'on s'en tenait strictement à l'hypothèse de M. Praetorius qui dérive le *waw* sabéen du primitif *phi* (voir notre exposé dans *les Arabes en Syrie avant l'Islam*, pp. 78-79), on obtiendrait une limite *a quo* pour les alphabets sud-sémitiques. Mais il se peut que le *waw* sabéen ait été emprunté à un alphabet, tel que l'alphabet carien, où la forme du *phi* primitif rend le son *u*.

(3) CONWAY, *B. S. A.*, VIII, pp. 125-126; X, pp. 115-117. ED. MEYER, *Gesch. d. Altert.*, I, § 505, repousse l'attribution à une langue indo-européenne.

(4) MEISTER, *Sitzber. Berl. Akad.*, 1911, p. 166 et suiv.

(5) J. VENDRYES, *Inscriptions cyprïotes en langue inconnue*, extr. des *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. XVIII.

tu alirani oite tusu talejapakuke anotitasoti
 apunumatiteite apima mana asonatukaiminona
 ajaia — kotiana tai asonatukaiminona
 tumira oite ikakake — maipu takoenemina o
 ite taravo enemina — lavakake musoti.

La seconde inscription est plus longue, mais, par endroits, indéchiffrable. Les tirets marquent les signes qui n'ont pu être lus; l'italique signale les lectures douteuses; la séparation des mots est imprécise par suite de la mauvaise gravure sur une pierre mal dressée :

1. — — . ta ro — — no. ma le — . — ki ka *ti* ro. a ko na ke ne. — so
 o na — — — . va ni. a *ko so*. mu sa ti ma ke
2. — ma . *te* ki — pa *ko ro ko ro*. ko — o na sa ko ra no ti *te ja ve* —.
é . le ra — o na sa ko ri na *pe no a sa to*. va na ka *so e*
3. — sa ma . ku a *va se a na ta tu ni*. ru *va no ti tu* — so . a . li o ti —
 ke ro so — o ra ta ra no ti *ta*. — . ka ti-ko
4. a sa lo ra na no. ko — . — ke ra ka . *tu tu lo ti o e lo ti*. mo ti tu
sa so é so ti . po ke . *i so é ti* . ma ku te *é va so*
5. o — vo ko ti . i. — — . na ka. no ti. o na i. ti *fi* — a li *je ti ta ko ja*
 ma i na ta su . *ni* — va no
6. o ta ko . — — — e na . *fi ka no o é* . ta *ti* — lo o a ja ko i no . ti ka no .
 a ma ti . ke e — .

M. Vendryes relève, comme devant être un nom propre, le groupe *onasakora* qui revient deux fois à la deuxième ligne (peut-être le retrouve-t-on à la première ligne) et qui rappelle *Onasakorau* de la table d'Idalion. A la deuxième ligne, également, *vanakaso* est la transcription du titre grec $\Phi\alpha\nu\alpha\kappa\alpha\varsigma$ si fréquent dans les inscriptions cypriotes (1). Plus conjecturale serait l'explication à la ligne 5 : *alijetila ko jamainatasu* comme deux ethniques équivalents l'un à *alasiotas* (en phénicien, *alahiotas*) et l'autre tiré de *Javan*, *Jaman* qui est un autre nom de l'île, visant spécialement l'élément grec.

On conçoit, dans ces conditions, combien sont précaires et étroites les considérations tirées de la linguistique. On ne dispose que des survivances relevées dans le langage et la toponymie.

(1) On peut se demander si, à la première ligne, le point à l'intérieur de « va ni. a ko so » n'est pas une erreur du lapicide.

Quelques faits, cependant, paraissent établis. Ainsi, M. Meillet a montré que certains mots, usités en grec et en latin, ont été empruntés par ces langues, indépendamment l'une de l'autre, à une autre langue qui n'était pas sémitique, mais vraisemblablement égéenne (1). Ce sont surtout des termes de civilisation, noms de métaux comme *μόλυβδος*, *plumbum*, qui ne peuvent dériver l'un de l'autre, ou des noms de plantes comme *δάκτυλος*, *uaccīnium*.

L'indication la plus intéressante est fournie par le nom du vin qu'on trouve chez tous les peuples méditerranéens, qu'ils soient indo-européens ou sémites. Les linguistes s'accordent à reconnaître l'impossibilité à tirer les formes indo-européennes des formes sémitiques et inversement. Il est donc logique d'admettre un prototype égéen d'où dérivent, d'une manière indépendante, les divers termes sémitiques (*wayin* ou *yayin*), grec (ἄϊνος), latin (*vinum*). « Une chose est sûre : c'est que, avant d'approcher de la Méditerranée, les peuples de langue indo-européenne ignoraient le « vin » ; leur boisson fermentée était l'« hydromel » qu'on désignait par le mot qui signifie aussi miel (2) ». Dans la suite, les Grecs ont même transféré au vin le terme μέθυ, désignation primitive de l'hydromel.

M. Cuny a collectionné et systématiquement groupé les mots du fonds préhellénique que conservent le grec, le latin et les langues sémitiques occidentales (3). Ce sont, notamment, les mots à suffixe - νθος comme *λαβύρινθος*, formé, ainsi qu'on l'a déjà dit, du terme non-grec *λάβρος* « hache double ». De même pour *ἀσάμινθος*, baignoire, ustensile dont les fouilles ont montré le grand usage à l'époque préhellénique ; d'autres vocables plus difficiles à reconnaître comme les mots à -σ- (-σσ-) intérieur ou les mots à σ- initial, plus une voyelle. Parmi ces derniers, sont particulièrement intéressants *σάλπιγξ*, trompette, et *σῦριγξ*, flûte. Les monuments ont fait connaître cette

(1) MEILLET, *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. XV, pp. 161-164. De même, ED. MEYER, *op. cit.*, I, § 476. Il ne faut pas oublier la liste de mots relevée par RENAN, *Hist. du peuple d'Israël*, II, p. 33, qu'avec une singulière perspicacité il attribuait au groupe philistin.

(2) MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, p. 63.

(3) A. CUNY, *Revue des Études anciennes*, 1910, pp. 154-164.

dernière sous forme de double flûte; la trompette ne s'est pas encore rencontrée. Les Égéens portaient des chaussures, il n'est donc pas impossible que *σάγγαλον* soit un mot de leur langue. M. Cuny attribue une origine égéenne aux mots existant à la fois en grec et en latin, mais qui ne sont pas exactement superposables d'après les formules phonétiques de ces langues. De ces observations il résulte, non pas comme l'a supposé M. Pedersen, que les langues méditerranéennes étaient apparentées au groupe chamito-sémitique, mais que des rapports suivis, dès une haute antiquité, se sont établis entre les peuples qui en habitaient les bords.

2. Une autre source de survivances linguistiques est fournie par la toponymie. C'est sur ce terrain que Kretschmer et A. Fick ont poussé leurs recherches (1) et ont abouti aux résultats que nous résumons ci-après. Les noms de lieu non grecs se reconnaissent aux suffixes *-ασσος*, *-ισσος*, *-ησσος*, *-ωσσος*, *-ινθος* et *-υνθος*. Ils couvrent une aire très étendue : la Grèce, les îles, une partie importante de l'Asie Mineure. Toutefois, il est fort difficile d'en tirer des conclusions fermes. M. Fick distingue trois couches qui auraient été déposées par trois grands groupes de peuples ayant pénétré successivement sur ces territoires. D'abord, le groupe d'Asie Mineure ou asianique que M. Fick préfère dénommer le groupe hittite (*Hattiden*), puis le groupe illyro-thrace, enfin le groupe grec.

Dans le groupe hittite ou asianique qui a pénétré en Grèce, il faut distinguer : 1° les peuples installés dès le temps le plus ancien dans la péninsule des Balkans, les Pélasges et les Lélèges qui, pressés par les invasions postérieures, notamment par les Illyriens, passèrent en Asie; 2° les peuples hittites d'Asie Mineure qui, par delà les îles, touchèrent la côte orientale de Grèce : les Étéocrétois, les Lyciens et les Cariens.

Cependant M. Fick n'a pas pris soin de démontrer que ces derniers peuples étaient d'origine hittite. Le seul fait qu'on puisse tenir pour établi, c'est l'existence de groupes linguisti-

(1) KRETSCHMER, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896; A. FICK, *Vorgriechische Ortsnamen*, Göttingen, 1905, et *Hattiden und Danubier in Griechenland*, Göttingen, 1909.

ques préhelléniques qui ne sont ni sémitiques ni indo-européens : le groupe minoen auquel se rattache peut-être le lycien, le carien et le chypriote préhellénique, le groupe pélasgique (textes de Lemnos), le groupe anatolien. Ce dernier renferme les langues des peuples hittites : la langue du Mitanni (Mésopotamie supérieure) qui, d'après Bork, serait à rattacher aux dialectes du Caucase et à l'élamite (1), la langue du pays d'Arzawa qui serait très voisine de la langue hittite proprement dite (2). La découverte par Winckler, en 1906 et 1907, à Boghaz-Kœuï, la capitale de l'empire hittite, d'une quantité de documents rédigés en écriture cunéiforme, mais les uns en langue babylonienne et les autres en langue du pays d'Arzawa, promet d'élargir considérablement notre connaissance sur ces dialectes en même temps qu'elle précisera l'histoire de ces régions entre le seizième et le douzième siècles (3). Les dialectes hittites ont pu se maintenir longtemps et le texte d'Oerdek-Bornou (environs de Zendjirli), rédigé avec l'alphabet phénicien, pourrait s'y rattacher (4).

Un grand changement ne devait pas tarder à s'opérer comme conséquence de l'invasion achéenne, vers le seizième siècle avant notre ère. La race conquérante apportait en Grèce un dialecte indo-européen, le premier probablement qui pénétrait si avant et dont la fortune fut certainement considérable, car, si réduit que soit son domaine à l'époque historique, il domine encore en Arcadie, en Pamphylie et à Chypre, et nous savons qu'il était parlé aussi par quelques groupes crétois ; les linguistes le dénomment « dialecte arcado-chypriote ». A l'époque mycénienne cette langue dut recouvrir presque tout le Péloponèse. Lors de leur chute, les Achéens trouvèrent un refuge dans des territoires éloignés comme la Pamphylie et

(1) BORK, *Die Mitanni-Sprache* (Mitt. d. Vorderasiat. Gesellsch., 1909, 1, 2).

(2) La langue d'Arzawa, connue tout d'abord par deux tablettes d'El-Amarna, a été prise à tort pour une langue indo-européenne.

(3) H. WINCKLER, *Vorläufige Nachrichten*, dans *Mitt. d. Deutsch. Orientgesellschaft*, n° 35 (1907).

(4) Ce texte du huitième siècle avant notre ère est rédigé en langue anatolienne et gravé dans l'alphabet sémitique ancien. On ne comprend que quelques termes sémitiques empruntés à la langue religieuse. Voir LIDZBARSKI, *Ephemeris für semit. Epigraphik*, t. III, pp. 192-206.

Chypre et y portèrent leur langue. Celle-ci se maintint aussi au centre de la péninsule, en Arcadie, avec la population vaincue « que les Doriens ont refoulée, séparée de la mer, repoussée dans une région montagneuse où aucun commerce n'était possible, réduite à vivre de l'élevage des troupeaux, et qui par suite est demeurée ou revenue à un état de civilisation un peu inférieur (1) ».

Le morcellement linguistique que déterminent les invasions successives des Achéens, des Éoliens, des Bryges et autres tribus illyriennes, des Doriens surtout, qui refoulent les populations précédemment établies vers les îles et les côtes d'Asie, est bien attesté par le fameux tableau des dialectes usités en Crète que dresse l'Odyssée : « On y parle diverses langues : là, sont des Achéens, de magnanimes Étéocrétois, des Kydoniens, des Doriens aux trois tribus et des divins Pélasges (2) ».

Il nous reste à utiliser ces renseignements fragmentaires pour mieux comprendre la répartition et le rôle des divers groupes ethniques.

IV. — La race et les mouvements de peuples.

1. Du peuplement primitif de la mer Égée, on ne peut rien dire, si ce n'est qu'il a commencé à l'époque néolithique et que l'industrie atteste une origine européenne ou tout au moins méditerranéenne. La direction de ce mouvement vers l'est explique que les apports de population en Crète, aux temps néolithiques, aient été très importants tandis que Chypre ne reçut qu'un petit nombre d'habitants.

Avec le métal s'introduisent de nouvelles peuplades dont certains noms géographiques ont peut-être survécu. Encore récemment la discussion portait sur le terme de Pélasges. « Tout en n'ayant gardé aucune mémoire, dit M. Perrot, de la longue migration qui les avait conduits en Grèce et des étapes du voyage, les Hellènes pensaient avoir eu, comme devanciers dans cette

(1) MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, pp. 87-88.

(2) *Odyssée*, XIX, 176-179.

région, un peuple qu'ils désignaient sous le nom de Pélasges, peuple remuant, actif et laborieux, qui leur aurait préparé le terrain en commençant à éclaircir les forêts, à aplanir les rochers et à dessécher les marais (1) ». M. Myres a montré que, sur l'habitat des Pélasges comme sur leur race, des théories successives, fruit de combinaisons savantes, avaient été adoptées par les auteurs classiques (2). L'opinion fondée sur Hérodote, qui tenait les Pélasges pour une population étroitement apparentée aux Hellènes, est à rejeter en présence des données linguistiques. A l'époque d'Hérodote et de Thucydide, la langue des Pélasges, βάρβαρος γλῶσσα, était encore en usage dans certains coins retirés. Cela a été confirmé par la découverte faite, en 1885, à Lemnos où demeuraient les Pélasges tyrsènes, d'une inscription en caractères grecs de la fin du sixième siècle, mais dont le texte reste incompréhensible (3).

Les Pélasges, auxquels on peut joindre les Dryopes et les Caucones, sont un agrégat de tribus dont on trouve des représentants jusqu'en Crète, au dire d'Homère, mais dont le centre est la Thessalie avec Larissa pour capitale (4). On cite encore Dodone, en Épire, avec son culte de Zeus pélasgique, comme une de leurs fondations importantes.

Avant l'époque mycénienne proprement dite, ces régions ne connaissent qu'une civilisation arriérée et cela écarte, pour les temps très anciens, toute identification entre les Pélasges et les

(1) PERROT et CHIEPZ, VI, p. 53.

(2) MYRES, *A history of the Pelasgian theory*, dans *J. H. S.*, XVII, 1907; voir A. J. REINACH, *Revue des études ethn. et sociol.*, 1909, p. 311 et suiv. — La première étude vraiment critique sur les Pélasges est celle d'ED. MEYER, *Forschungen zur Allen Geschichte*, I, 1902, qui, depuis, a reconnu que les Pélasges n'étaient pas d'origine grecque, *Geschichte des Altertums*, I, § 507. Ed. Meyer a le premier distingué entre les traditions mentionnant le peuple des Pélasges et les combinaisons généalogiques autour d'un prétendu ancêtre Pélasgos dont les annalistes de basse époque ont été prodigues. Mais, à son tour, le savant historien réduit peut-être trop le champ d'action de cette population préhellénique; il n'admet pas leur parenté avec les Tyrsènes de Lemnos.

(3) Thucyd., IV, 109; COUSIN et DURRBACH, *Bull. de corresp. hellén.*, 1886, p. 1 et suivantes; TORP, *Die vorgriechische Inschrift von Lemnos*, Christiania, 1904; G. KARO, *Die Tyrsenische Stele von Lemnos*, *Athen. Mitl.*, t. XXXIII, 1908, pp. 65-74; E. NACHMANSOHN, *Die vorgriechischen Inschriften von Lemnos. Revision des Textes*, *ibid.*, pp. 47-64 et pl. V.

(4) *Iliade*, II, 840.

populations égéennes dont nous avons retracé le rapide développement.

C'est par suite d'une confusion entre la Larissa de Thessalie et d'autres villes d'Asie portant le même nom, que certains auteurs, notamment Strabon (1), montrent les Pélasges répandus en Asie Mineure. En réalité, comme les Thraces plus tard, Pélasges, Dryopes et Caucones ont passé la mer, mais ils ne doivent pas avoir pénétré très avant sur le territoire asiatique. Les Pélasges s'installent à Lemnos, à Imbros et dans les îles voisines. Les Dryopes envahissent le territoire d'Abydos tandis que les Caucones s'installent sur le Pont-Euxin.

2. Les Lélèges paraissent être passés d'Europe en Asie antérieurement aux Pélasges et avoir poussé plus avant. Sur le continent européen, on les signale en Acarnanie, en Locride, en Béotie et dans l'île voisine d'Eubée. Lelex est cité comme le premier roi autochtone du Péloponèse.

Homère distingue les Lélèges des Cariens. On croyait savoir que les invasions successives avaient rejeté les Lélèges vers le sud jusqu'en Carie (2); mais il est également possible que les Cariens se soient emparés d'un territoire occupé par les Lélèges. Dans ce cas, les Cariens auraient reflué des îles de la mer Égée lorsque Minos y eut établi sa domination. Aux temps minoens, la Crète s'étant fortement constituée et ayant acquis une brillante civilisation, étend sa domination sur les autres îles et se trouve en conflit avec les tribus cariennes. Nous avons vu que la côte de Carie et les îles adjacentes, notamment Rhodes, n'ont pas livré de vestiges plus anciens que l'époque mycénienne et que, par suite, il n'y a pas lieu de faire coloniser la mer Égée par une population venue de cette région (3). Ce sont bien plutôt les Égéens qui, vers le seizième siècle avant notre ère, se sont répandus à Rhodes et sur les côtes voisines.

Mais en d'autres régions, en Troade ou sur la côte méridio-

(1) STRABON, XIII, 3, 5. Comme la Larissa de Syrie, ces appellations ont été attribuées tardivement.

(2) STRABON, XIII, 1, 58-59.

(3) Chap. IV, § VI, 2.

nale d'Asie Mineure, le contact entre Égéens et Anatoliens a pu s'établir dès une époque plus ancienne.

3. On a souvent tenté de faire remonter très haut les rapports entre Égéens et Hittites. Ni la céramique primitive dans les deux contrées (1), ni la comparaison des architectures (2) ne l'autorisent. Les Hittites, aux temps les plus anciens, sont de purs asiatiques soumis dès le troisième millénaire à l'influence mésopotamienne et sans contact avec la mer, tandis que les Égéocrétois font partie des peuples méditerranéens et reçoivent l'impulsion de l'Égypte.

Au moment où les Hittites, partis du haut plateau anatolien, s'avancent d'une part vers Smyrne et de l'autre vers Tarse, les régions maritimes de la péninsule ont acquis des caractères bien marqués. La Troade est florissante et déjà dominée par l'influence mycénienne, les Cariens des îles ont pris pied sur la côte qui portera dorénavant leur nom, les Lyciens paraissent sur le point de se fixer sur la côte méridionale de l'Anatolie. Quant à la Cilicie, une très ancienne population maritime doit l'avoir occupée depuis longtemps, avant d'être submergée par l'influence hittite qui rayonnera de là sur Chypre.

Cette grande poussée des Hittites vers la mer avait été précédée d'un mouvement vers l'est. Ces terriens invétérés ne connaissent pas l'obstacle des chaînes escarpées et c'est par les défilés de la Commagène qu'ils s'étendent vers l'Euphrate, jusqu'en Mésopotamie où, au milieu du dix-huitième siècle avant notre ère, ils déterminent la chute de la première dynastie babylonienne, celle d'Hammourabi. Ils fondent le royaume du Mitanni pour, de là, exercer leur action en Syrie dont ils ne tarderont pas à occuper la région septentrionale. Finalement, le traité qu'ils signent avec Ramsès II place leur frontière méridionale au sud du lac de Homs.

4. En ce qui concerne la population primitive de Crète, notre source la plus ancienne est l'*Odyssée* ; mais parmi les peuples que cite le poète il n'en est que deux, suivant la remarque de

(1) Cela a été démontré par HALL, *Proceedings Soc. Bibl. Arch.*, 1909, p. 285.

(2) La tentative de VON REBER, *Die Hethiter*, p. 42 et suiv., a échoué.

Strabon (1), qui soient très anciennement établis dans le pays, ce sont les Étéocrétois et les Kydoniens. Il faut y ajouter, d'après les sources orientales que nous citerons plus bas, les Poulasati ou Philistins, peut-être aussi les Zakkala.

A l'encontre de ce qui s'est produit ailleurs, la Crète a fourni un assez grand nombre d'ossements humains datés par le mobilier funéraire qui les accompagnait, et les constatations anthropologiques ont abouti à des résultats intéressants.



FIG. 321. — Tête de Philistin.
D'après un bas-relief égyptien.

Chez les plus anciens Minoens, la dolichocéphalie domine sans conteste ; mais les individus brachycéphales, pour être rares à cette époque, ne sont pas complètement défaut. Il ne faut pas être surpris de ne pas trouver un type pur dès les plus hauts temps, qui ne remontent pas, en Crète, au delà du néolithique. Peu à peu, la proportion des brachycéphales augmente. Ces derniers prennent le dessus vers la

fin de l'époque du bronze, c'est-à-dire pendant le Minoen récent III ou époque mycénienne. Ainsi, 8 crânes appartenant au Minoen récent III ont fourni un sous-dolichocéphale (indice un peu inférieur à 76), 4 mésocéphales et 3 brachycéphales (2). M. Duckworth, étudiant 78 crânes du Minoen moyen II (époque de Kamarès), a trouvé que la proportion des dolichocéphales atteignait 63,3 p. 100 pour les hommes et 70,6 pour les femmes ; celle des mésocéphales 26,15 et 23,53 ; celle des brachycéphales seulement 8,55 et 5,87. Pour les tout premiers temps du Minoen, 8 crânes mesurés ont fourni 4 dolichocéphales, 3 mésocéphales, un seul brachycéphale. M. A. Mosso a, de son côté, étudié 29 crânes crétois de l'époque du bronze et ses résultats confirment ces données.

Quant à la taille, on a établi qu'elle était inférieure à celle

(1) STRABON, X, IV, 6.

(2) Mensurations de SERGI et de HAWES, dans BURROWS, *Discoveries*, p. 166.

des Crétois modernes et très voisine de celle des Siciliens et des Sardes. M. Duckworth donne comme moyenne 1 m. 625 (1). D'autre part, les fresques attestent que cette population était à peau brune avec des cheveux noirs ondulés.

Dans une communication à l'*Archæological Institute of America*, M. Charles H. Hawes, qui doit publier prochainement un grand travail sur la question, a confirmé les conclusions de MM. Dawkins et Duckworth. Un fait nouveau, c'est que le même anthropologue a retrouvé des descendants de ces anciens Crétois dans les régions les plus inaccessibles de l'île.

M. Hawes a mesuré 78 crânes d'hommes remontant au début du deuxième millénaire et a obtenu un indice moyen de 74; les dolichocéphales étant aux brachycéphales dans la proportion de 5 à 1. Les mensurations sur les modernes ont porté sur plus de 3.000 individus. Chez l'habitant des plaines et des vallées, la majorité est nettement brachycéphale; également, chez les Sphakiotes dont les rapports avec les Illyriens, représentant l'ancien fonds dorien, sont remarquables.

Ces caractères : peau brune, cheveux noirs ondulés, dolichocéphalie, taille petite, permettent de rapporter les anciens Minoens à la race méditerranéenne qui survit, plus ou moins mélangée, dans quelques îles de la Méditerranée occidentale et que, pour cette raison, on dénomme aujourd'hui Ibéro-insulaire (2). C'est la race méditerranéenne à laquelle l'anthropologue italien Sergi attribue une origine africaine (3), d'ailleurs contestée. Cette race méditerranéenne forme le fonds primitif de l'ancienne population, celle du Minoen ancien. M. von Luschan, qui aboutit aux mêmes résultats, tient pour

(1) DUCKWORTH, *B. S. A.*, IX, p. 350.

(2) DENIKER, *les Races et les Peuples de la terre*, p. 388.

(3) G. SERGI, *Europa, l'origine dei popoli europei e loro relazioni coi popoli d'Africa, d'Asia e d'Oceania*, Turin, 1908. D'après le savant anthropologue, cette race méditerranéenne se divise en quatre branches : les Ibères en Espagne, les Ligures en France et en Italie, les Pélasges en Grèce et Asie Mineure, les Libyens sur la côte d'Afrique et dans la vallée du Nil. Il est remarquable que la théorie de Sergi ait été exposée dès 1892, donc bien avant les découvertes de Crète qui semblent lui donner un appui précieux.

certain que l'ancienne race crétoise n'a aucun rapport avec les plus anciennes populations d'Asie Mineure (1).

Ainsi, les observations anthropologiques montrent qu'en Crète, au Minoen moyen, pénètre une proportion importante



FIG. 322. — Masque d'or. Cinquième tombe de l'acropole de Mycènes.
Environ un tiers de la grandeur.

de population brachycéphale qui arrive à dominer pendant le Minoen récent III. C'est, vraisemblablement, l'envahissement progressif de l'élément achéen qui se signale ainsi.

Les tombes de l'acropole de Mycènes nous ont conservé sous forme de masques d'or quelques types des premiers conquérants achéens. Bien que les artistes qui les ont fabriqués soient d'origine égéenne, ainsi que l'attestent les autres produits des mêmes tombes, cependant, les physionomies qu'ils ont essayé de rendre ne sont comparables à aucune autre

(1) F. VON LUSCHAN, *Beiträge zur Anthropologie von Kreta*, dans *Zeitschr. für Ethnologie*, 1913, pp. 307-393.

fresque ou sculpture d'art indigène. Ainsi, on ne trouve trace de moustache et de barbe sur aucune figure minoenne, tandis que le masque en or, reproduit ci-contre (fig. 322), ainsi que quelques peintures de vases de la basse époque mycénienne tranchent nettement avec l'ancienne coutume.

Les renseignements archéologiques concordent donc avec les données anthropologiques pour déterminer les mêmes successions ethniques.

Le problème ethnique à Chypre n'offre pas de moindres complications, et les renseignements sont encore plus incomplets, notamment en ce qui touche les contacts avec les régions méridionales de l'Asie Mineure. Deux points, cependant, paraissent acquis, c'est que les Chypriotes de l'âge du bronze ne sont ni des Sémites ni des Indo-européens.

Dès 1886, M. Duemmler a mis en évidence les rapports de la primitive civilisation chypriote avec celle des plus anciennes installations du site d'Hissarlik (Troie), sans cependant en tirer toutes les conséquences. M. Ohnefalsch-Richter distinguait, à Chypre, un âge du cuivre et du bronze qu'il rapprochait non seulement des trouvailles troyennes, mais aussi de la civilisation hongroise correspondante. La comparaison entre Chypre et la Troie primitive est abondamment illustrée dans *Kypros, die Bibel und Homer* (1). M. Montelius (2), M. Much (3), M. Naue (4) ont apporté à ces rapprochements les précisions nécessaires. M. Edmond Pottier a noté les analogies céramiques, en maintenant toutefois, avec M. Heuzey, l'origine ethnique syrienne (5), tandis que M. Salomon Reinach ne cessait de combattre le rattachement de Chypre à la civilisation orientale, à haute époque. Le savant conservateur du Musée de Saint-Germain insistait sur l'emploi dans la grande île d'un

(1) *Kypros*, pl. CXLVI-CXLIX.

(2) MONTELIUS, *Archiv für Anthropologie*, 1892, pp. 1-40; voir l'analyse de S. REINACH, *l'Anthropologie*, 1892, p. 450 et suiv.

(3) MUCH, *Die Kupferzeit in Europa*, 2^e édit., Iéna, 1893.

(4) NAUE, *Die Bronzezeit in Cypern*, dans *Korrespondenzblatt der d. Gesellsch. f. Anthropol.*, 1888.

(5) EDMOND POTTIER, *Catalogue des vases antiques de terre cuite du musée du Louvre*, t. I, pp. 82-118.

système spécial d'écriture, le syllabaire chypriote, contre lequel l'alphabet phénicien eut longtemps à lutter (1). Ce système indigène, employé pour écrire le grec et même un dialecte préhellénique, témoigne que l'influence phénicienne est postérieure à l'installation de l'hellénisme à Chypre.

M. Reinhold von Lichtenberg a tenté de formuler quelques conclusions ethnologiques fermes (2). Le savant auteur constate les rapports entre l'ancienne civilisation chypriote et trois autres centres de civilisation : la civilisation néolithique de l'Europe centrale, la civilisation égéenne ou prémycénienne des îles grecques, enfin Troie et la Phrygie. Nous trouverions à Chypre, à Troie et en Phrygie une civilisation primitive pareille dont l'origine est à chercher dans le nord de la péninsule des Balkans, en Thrace, et qui s'étendrait jusque dans le sud de la Hongrie. Les anciennes traditions faisaient sortir de Thrace les Troyens et les Phrygiens. D'après M. von Lichtenberg, les plus anciens habitants de Chypre leur seraient proches parents. Déjà, pendant le troisième millénaire, ils auraient atteint les côtes d'Asie Mineure par la voie de terre et, de là, attirés par la fertilité de l'île, ils auraient colonisé Chypre. Ainsi, les premiers colons de Chypre seraient de race thraco-phrygienne, donc aryenne, non pas grecque, mais apparentée aux Grecs (3).

En l'état de nos connaissances, ces conclusions sont discutables; mais, du moins, le problème est nettement posé. On peut objecter que le savant auteur néglige quelque peu, tout en les signalant, les analogies avec la civilisation égéenne. Ces analogies nous sont apparues comme assez intimes et dès lors, c'est le problème égéen tout entier qui se pose à propos de Chypre.

(1) Ainsi dans ALEX. BERTRAND et S. REINACH, *les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*, Paris, 1894, p. 227. M. L. HEUZEY, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, I, Paris, 1891, p. 114, frappé de ce fait, avait substitué comme population primitive les Syriens aux Phéniciens; cf. PORTIER, *Catalogue*, I, p. 91.

(2) R. VON LICHTENBERG, *Beiträge zur ältesten Geschichte von Kypros (Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, 1906, 2).

(3) V. LICHTENBERG, *op. cit.*, pp. 41-42. Ohnefalsch-Richter était arrivé à des conclusions assez voisines, mais moins nettement formulées.

Les découvertes faites jusqu'ici ne permettent pas de tenir les primitifs Chypriotes pour des Thraco-Phrygiens. Comment, en effet, a-t-on établi l'intime parenté entre Thraces et Phrygiens ? On a d'abord invoqué les anciennes légendes, puis avec MM. Körte (1) et Kretschmer (2) l'argument linguistique s'est imposé fortement ; enfin, la céramique primitive a révélé de part et d'autre une même technique, des formes semblables et une décoration de même style (3). On conçoit que cette triple concordance établisse définitivement l'unité, non seulement de civilisation, mais aussi de race des Phrygiens et des Thraces à une très haute époque. Cette unité se maintint plus ou moins dans la suite, à la faveur ou en dépit du mouvement des populations européennes vers l'Asie (Cimmériens, Galates, etc.).

Pouvons-nous établir des liens semblables entre Chypriotes primitifs et Phrygiens ou Thraces ? Absolument pas. Aucune légende ancienne n'a conservé à Chypre le souvenir d'une telle origine. L'argument linguistique est nettement défavorable et l'argument archéologique n'est pas assez probant pour faire écarter l'hypothèse vers laquelle nous penchons, à savoir que la primitive civilisation chypriote émanait du monde égéen. Chypre a été colonisée vers la fin de l'époque néolithique, par des tribus apparentées aux Crétois. Toutefois, un point reste incertain, la proportion de population venue d'Asie Mineure pour se mêler à ces primitifs colons. Mais à cette époque reculée il ne peut être question, en Asie Mineure, de Thraco-Phrygiens ; les éléments indo-européens n'ont pas encore pénétré dans la presque



FIG. 323. — Schalkascha ; sur plaquette de Médi-net-Abou.

(1) KOERTE, *Athen. Mitteilungen*, 1899, p. 41.

(2) KRETSCHMER, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, p. 178.

(3) H. SCHMIDT, *Die Keramik der makedonischen Tumuli*, dans *Zeitschrift für Ethnologie*, 1905, pp. 90-113.

entièrement occupée par des tribus qui commencent à nous être connues à partir du deuxième millénaire. La puissance hittite, qui a son centre dans la boucle de l'Halys, est dès lors fortement constituée et, au dix-huitième siècle avant notre ère, elle fera sentir son action jusqu'en Mésopotamie.

D'après M. O. Hoffmann, les anciens noms géographiques de Chypre se rattachent, non au groupe thraco-phrygien, mais aux langues de l'Asie Mineure. La découverte par M. Meister de textes chypriotes rédigés en une langue préhellénique est également à considérer.

Aux temps mycéniens (seconde moitié du deuxième millénaire) Chypre constitue un groupe ethnique qui s'oppose aux Lyciens, aux Hittites et aux gens du Mitanni. Pour ne pas succomber sous les coups de ces puissants voisins, le roi de Chypre s'appuie sur l'Égypte et entretient des relations très amicales avec le pharaon (1).

Nous avons vu qu'il était peu vraisemblable de placer la pénétration des Achéens à une époque très antérieure à la guerre de Troie. C'est après la chute de Troie que les auteurs rapportent la fondation de Salamis par Teukros, celle de Néa-Paphos par l'Arcadien Agapénor, ainsi que l'installation de la race de Thésée à Soloi et à Chytroi.

6. Il nous reste à dire quelques mots des mentions d'Égéens insérées dans les textes égyptiens. Dès la première dynastie, ceux-ci connaissent, sous le nom de Hanebu, les peuples des îles de la mer Égée; mais ce n'est là qu'un terme générique. Une connaissance plus précise de ces populations se marque à l'époque mycénienne quand l'Égypte étend sa domination sur la Syrie et sa suzeraineté sur Chypre, puis, lorsqu'en réaction de cette domination les groupes ethniques des rives de la mer Égée et des îles s'unissent pour envahir la vallée du Nil. L'expression égyptienne de « peuples de la mer », qui englobe les habitants des îles de la mer Égée, n'apparaît que sous Menephtah (1258-1238) et Ramsès III (1204-1191).

Les tablettes d'el-Amarna (début du quatorzième siècle) si-

(1) Voir notamment KNUDTZON, *Die El-Amarna Tafeln*, n° 35 et 38 et les remarques de O. WEBER.

gnalent les *Danaouna* (Danaens) et les *Loukou* (Lyciens); elles mentionnent aussi, nous le verrons plus bas, les Chypriotes. Sous Ramsès II (1324-1258), on relève parmi les contingents hittites, les *Pidasa* (Pédasiens), *Masa* (Mysiens), *Dardanoui* (Dardaniens), *Iriouna* ou *Iliouna* (gens d'Ilion-Troie), *Kirkischa* ou *Kaskischa* (gens de Gergis en Troade), *Loukaou* (Lyciens), donc tous gens d'Asie Mineure. Parmi les troupes du Pharaon, ce sont notamment les *Schardina* (gens de Sardes en Lydie).

Quand Menephtah vit s'avancer les Libyens, ceux-ci étaient accompagnés de contingents méditerranéens : des *Loukou* (Lyciens), des *Akaouscha* (Achéens), des *Tourscha* (Tyrsènes de Lemnos et côtes voisines), des *Schardina* (gens de Sardes) et des *Schakalouscha* (Sagalassos).

Lors du grand mouvement des peuples, sous Ramsès III, qui aboutit à l'installation des Philistins et des Zakkarou en Palestine (1), on note parmi les envahisseurs, les *Tourscha* (Tyrsènes), les *Schakalouscha* (Sagalassos), les *Ouaschascha* (Ouassos, près Halicarnasse), les *Poulousati* (Philistins), les *Zakkarou*, les *Daïniou* ou *Daïniouna* (Danaens) (2).

(1) Voir ci-dessus, p. 297.

(2) L'identification des Poulousati avec les Philistins est due à Champollion. La plupart des autres noms ont été reconnus par E. de Rougé. Quelques compléments ou rectifications dans Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, II, pp. 359-360, 389-390, 432, 461-465, avec la bibliographie. Bonne discussion de la liste de Ramsès III, dans RAYMOND WEILL, *Rev. archéol.*, 1904, I, pp. 52-73; voir encore A. J. REINACH, *le Disque de Phaestos et les peuples de la Mer*, *Rev. archéol.*, 1910, I, pp. 1-65. Les seules divergences importantes concernent les Schardina et les Tourscha. Certains auteurs, et récemment encore W. M. MÜLLER dans ses *Egyptol. Researches*, t. II, identifient ces populations avec les Sardes et les Étrusques (Tyrsènes) déjà fixés en Italie. M. MASPERO (*Revue critique*, 1911, II, pp. 164-165), maintient que ce sont bien les Sardes et les Étrusques classiques, mais avant leur migration en Italie. A propos de l'origine orientale des Étrusques, qui paraît bien attestée, il faut signaler l'intéressante tentative de M. A. KANNENGIESSER, dans *Klio*, 1911, pp. 26-47, pour retrouver des noms égéens chez les Étrusques.

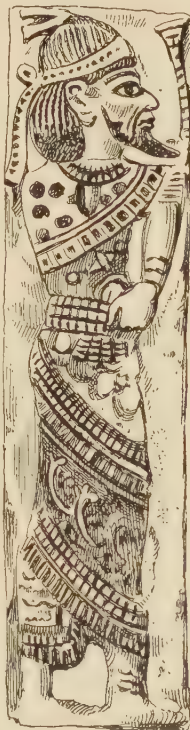


FIG. 324. — Sé-mite; sur plaque de Mé-dinet-Abou.

Pour donner aux identifications des peuples de la mer toute la précision possible, on doit tenir compte de leur groupement dans les textes égyptiens. Il est toujours facile de trouver des noms à comparer; la comparaison ne vaut que si elle répond à certaines conditions géographiques et historiques. Ici, le lecteur a certainement été frappé de la cohésion des effectifs ennemis cités par les bulletins de victoire de Ramsès II, de Menéptah et de Ramsès III. Chaque fois, le contingent a sa physionomie propre. Il est très remarquable, par exemple, que les peuples signalés sous Ramsès II paraissent tous provenir de Troade. Ainsi les Dardanoui ou Dardaniens, les Iliouna ou Troyens et les Pidasas ou Pédásiens, puisque, en Troade, « sur les bords du Satniois aux eaux vives et limpides se dresse comme un pic la ville de Pédasos (1) ». Cette dernière avait entièrement disparu dès l'époque classique, mais on savait que les Pédasiens avaient émigré en Carie et qu'ils avaient donné le nom de Pédasa à une ville de l'intérieur du canton d'Halicarnasse (2). Au sud de l'Ida, se placent encore les Masa ou My-siens. Il y a donc de grandes probabilités pour que les Kirkisha soient les Gergithiens dont le nom est attaché à plusieurs cités du nord-ouest de l'Asie Mineure, mais dont le centre premier était en Troade, dans la vallée du Scamandre. Il ne serait même pas impossible que les Loukaou de la même liste fussent les Lyciens qu'Homère signale en Troade et dans les régions voisines.

La liste de Menéptah paraît embrasser des contingents plus divers. Nous y retrouvons les Lyciens qui, nous l'avons vu, n'étaient pas alors confinés uniquement dans la région qui porte leur nom à l'époque classique. Au treizième siècle, les Achéens dominaient en Grèce, notamment à Mycènes, à Tirynthe, à Argos. Les Schakalouscha sont, à n'en pas douter, le peuple qui a donné son nom à Sagalassos en Pisidie; les Tourscha sont les Tyrsènes de Lemnos et des îles voisines; enfin, on peut reconnaître dans les Schardina la tribu qui fondera Sardes.

Les monuments égyptiens nous livrent des représentations

(1) *Iliade*, VI, 34.

(2) STRABON, XIII, 1, 59.

figurées de ces diverses populations égéennes. Ce sont les bas-reliefs bien connus relatant les victoires sur les peuples étrangers (fig. 321), et ce sont de curieuses plaquettes en faïence trouvées à Tell Yahoudiyeh et à Médinet-Abou dans des édifices élevés par Ramsès III. Parmi ces dernières, très précieuses par le détail et la couleur, on distingue facilement quatre groupes : Nègres, Sémites, Égéens ou peuples de la mer, Hittites. Le facies et le costume des Sémites étaient familiers aux artistes égyptiens (fig. 324). Par contre les Égéens ne sont pas rendus avec la même exactitude (1).

Ainsi, les plaquettes de Médinet-Abou attribuent le même costume à tous les peuples de la mer. En présence de cette difficulté, M. Daressy définit avec assez de vraisemblance comme Philistin, le personnage de notre figure 248, mais il est moins assuré que celui de notre figure 323 soit un Schakallascha. Si les peuples de la mer sont malaisés à identifier, leurs voisins, les Hittites, sont au contraire fort reconnaissables. « La caractéristique des Hittites ou Khétas, dit M. Daressy, est l'absence de barbe ; le visage est plein, presque bouffi, sillonné de rides ; le nez est gros et busqué ; une petite calotte couvre la tête, il s'en échappe une chevelure abondante, noire, tombant librement jusqu'au milieu du dos (2). »

(1) C'est ce que nous avons déjà noté, p. 287.

(2) DARESSY, *Annales du service des antiq. égypt.*, t. XI (1911), p. 53.



FIG. 325. — Cachet de Mochlos.

CONCLUSION

La valeur documentaire des poèmes homériques.

Les renseignements que nous avons groupés donnent une idée assez précise du rôle des principaux peuples égéens.

L'époque néolithique, caractérisée par le type féminin stéatopyge, paraît avoir déversé sur la Crète une population assez nombreuse originaire peut-être de régions africaines, et sur les Cyclades et Chypre des tribus beaucoup plus clairsemées.

L'âge du cuivre nous met en présence de la race dite méditerranéenne; le type stéatopyge disparaît. En Crète, se constitue une civilisation influencée par l'Égypte des premières dynasties, mais déjà originale. Les Cyclades et les Sporades sont occupées par les Cariens, vraisemblablement de même origine que les Minoens primitifs; les rivages occidentaux d'Asie Mineure et l'île de Rhodes ne sont pas encore habités par une population civilisée. La Troade se remplit de contingents divers mais puissants, qui ne tarderont pas à essaimer; Chypre se peuple d'agriculteurs venus de plusieurs bords — race méditerranéenne, gens d'Asie Mineure. Cette dernière région, encore fort mal connue, est de bonne heure en rapport avec la Mésopotamie comme avec Chypre et la Troade. Tous les peuples égéens offrent ce trait commun d'être navigateurs. Par contre, le haut plateau anatolien est habité par de rudes montagnards sur lesquels domineront les Hittites longtemps cantonnés dans le bœcle de l'Halys et hors de tout mouvement maritime. On peut en dire autant des peuplades qui couvrent la Grèce continentale; elles conservent longtemps l'industrie néolithique et montrent plutôt des affinités avec certaines tribus italiotes.

Au premier âge du bronze, la Crète constitue un royaume puissant qui domine les îles voisines d'où les Cariens ne tarderont pas à être chassés par le développement de la puissance crétoise. C'est le fameux empire de Minos dont l'époque classique a conservé le souvenir. L'île atteint alors son plus haut degré de civilisation. Sans méconnaître l'influence égyptienne, on doit admettre que la civilisation crétoise est surtout le fruit d'un entraînement particulier, d'une application soutenue, impossible à concevoir sans une organisation très forte et très équilibrée. De la Crète où elle a son centre, elle s'étend peu à peu à l'entour et elle englobe, au second âge du bronze, une aire très étendue. Mainte légende conserve le souvenir de ce mouvement, comme la légende des Telchines, ces primitifs métallurgistes d'origine crétoise, qui se seraient transportés à Chypre, puis se seraient fixés à Rhodes.

A travers les produits de leur art, le développement de leur écriture, leur habileté à édifier des demeures luxueuses, les manifestations de leur énergie physique et les règles de leur vie religieuse, nous devons admirer tout particulièrement l'ingéniosité et l'intelligence qu'ont déployées les anciens Crétois dès qu'ils furent en possession du métal. Par les résultats acquis, les progrès dont ils ont doté les techniques qu'ils empruntaient, leur sens artistique très fin, ils méritent qu'avec M. Eduard Meyer on leur réserve une place indépendante à côté des anciens peuples civilisés d'Égypte et de Mésopotamie (1). Ces trois groupes ont contribué à fonder la civilisation moderne, mais c'est à l'art égéen — il suffit de citer l'architecture — que la Grèce classique, et par suite nous-mêmes, nous avons le plus emprunté. Toutefois, les artistes grecs, en acquérant plus de science, ne retrouveront plus la fraîcheur ni la liberté d'imagination premières. « Ce n'est pas exagérer les choses, a dit un profond connaisseur de l'antiquité, que de reconnaître dans le décor industriel [minoën] une originalité et une poésie qu'on regrette de voir disparaître pour jamais avec la Grèce mycénienne (2). »

(1) ED. MEYER, *Gesch. d. Altertums*, I, § 522.

(2) EDM. POTTIER, *Catalogue des vases antiques du Louvre*, I, p. 195.

A Chypre, l'influence babylonienne se fait sentir très tôt, mais assez superficiellement et, semble-t-il, par l'intermédiaire des populations asiatiques voisines qui ne tarderont pas à être dominées par l'action hittite. L'influence égyptienne, mais surtout égéenne, se marqueront de plus en plus, pour dominer totalement dans la grande île au second âge du bronze.

Au cours du premier âge du bronze, les Achéens descendent des Balkans et pénètrent jusque dans le Péloponèse où ils s'installent, notamment à Mycènes et à Tirynthe. Ils s'assimilent rapidement la civilisation minoenne puis, dans la seconde époque du bronze, ils poussent leurs succès dans les Cyclades et en Crète. Après avoir participé avec les autres peuples égéens aux attaques contre l'Égypte, ils se retournent contre les Troyens. Le siège et la prise de Troie épuisent leur effort et ils ne peuvent plus résister à la pression des Doriens qui, à leur tour, envahissent la Grèce. C'est alors qu'un fort contingent achéen, originaire du Péloponèse, s'enfuit à Chypre et apporte dans cet asile le dialecte grec qui se conservera, d'autre part, en Arcadie. D'autres Achéens se réfugieront jusque dans l'Italie méridionale. C'est probablement aussi le moment où les Tyrsènes, installés à Lemnos et sur les rivages voisins, émigrent en Italie où ils organisent l'Étrurie et la curieuse civilisation qui s'y maintiendra longtemps. Auparavant, les Lyciens, venus de Troade, s'étaient répandus le long des côtes méridionales de l'Asie Mineure, tandis que les Poulousati ou Philistins avaient quitté la Crète pour la Syrie du sud.

Les puissants Achéens, tout en portant un rude coup à la puissance minoenne, avaient contribué à répandre au loin l'art crétois. Leur dispersion marque l'effondrement de la civilisation égéenne de l'âge du bronze. Les Doriens, qui introduisent les armes de fer, plongent ces contrées dans un véritable moyen âge d'où elles ne sortiront qu'aux huitième et septième siècles, en se remettant à l'école de l'Égypte et de l'Orient.

De l'enquête ainsi poursuivie résulte une discordance à peu près complète entre le matériel archéologique, mis au jour par les fouilles, et les descriptions d'objets et d'ustensiles divers auxquelles s'attachent les poèmes homériques.

Les tentatives faites pour harmoniser les données archéologiques et les renseignements littéraires ont, en grande partie, échoué (1). Les armes se prêtent le mieux au rapprochement parce que, dans l'Iliade, on attribue encore des armes de bronze aux héros (2) ; mais le fer est déjà d'un usage si courant qu'il est passé en proverbe (3). Les coutumes funéraires, qui utilisent l'incinération, n'ont plus aucun rapport avec l'inhumation mycénienne dans des tombes à coupole richement décorées.

Au point de vue de l'industrie, n'est-il pas typique qu'Homère ignore, ou presque, les centres industriels si florissants qu'étaient la Crète et l'Argolide, pour attribuer aux Phéniciens la primauté dans les ouvrages d'art ? Un contemporain n'aurait pu commettre cet anachronisme, qui a entraîné de si graves erreurs chez les modernes. Car, encore à la fin de l'époque mycénienne, les Keftiou exportaient jusque dans la Haute Égypte les produits de leur orfèvrerie et de leur céramique. Les observations de détail peuvent être multipliées : ainsi la langue homérique ignore le griffon et le sphinx (4) dont on sait la fréquence sur les monuments mycéniens. Mais il est décisif de constater, après les découvertes de Cnosse, de Haghia Triada et de Tirynthe, qu'Homère ne se doute pas du rôle que la fresque joue dans la décoration des palais mycéniens. Même pour la Troie mycénienne, dont il a certainement admiré les murailles en pierres bien taillées, sa reconstitution est largement fantaisiste (5).

Ainsi, il n'est pas douteux que les poèmes homériques, en dépit des souvenirs traditionnels qu'ils conservent — l'événement même de la chute de Troie, la mention des anciens peuples, certaines indications géographiques, etc. — sont nettement postérieurs au temps qu'ils prétendent décrire : ils ne

(1) Le meilleur essai est encore HELBIG, *l'Épopée homérique expliquée par les monuments*, trad. Trawinski, Paris, 1894.

(2) W. REICHEL, *Homerische Waffen*.

(3) PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'art*, VII, p. 236.

(4) Voir les objections de PERROT, *ibid.*, p. 115, à l'hypothèse d'Helbig qui cherche à tourner cette difficulté.

(5) Voir ci-dessus, pp. 143-145.

remontent guère au delà du huitième siècle. Comme d'ailleurs Homère, de par les lois du genre, tend constamment à « s'évader de son temps (1) » pour se placer, par la pensée, dans le monde des héros, il en résulte que la valeur documentaire de l'épopée, aussi bien pour l'époque d'Homère que pour l'époque mycénienne, est fatalement assez faible.

Mais si l'Illiade ne fournit qu'un appui médiocre au commentaire archéologique, elle retrace avec un singulier relief la ruine de la civilisation du bronze. Elle l'évoque avec une incomparable puissance, elle la rehausse d'une couleur éclatante, précisément parce qu'elle repense les événements et qu'elle les revit à sa manière. Le travail littéraire du poète ne saurait se plier aux minuties archéologiques. Cela est vrai d'Homère aussi bien que de Virgile, de *la Chanson de Roland*, de Victor Hugo ou de Flaubert.

Loin de déplorer ce désaccord, il faut se réjouir de posséder, d'une part, nombre d'œuvres d'art qui ont paré la vie des Minoens et des Mycéniens, nombre d'armes et d'outils qu'ils ont maniés, des preuves de leur écriture et même des objets de leur culte, — tandis que, de l'autre, s'est répercuté jusqu'à nous l'écho glorieux de leur chute en témoignage de leur puissance et du vide qu'ils ont laissé.

(1) M. BRÉAL, *Pour mieux connaître Homère*, p. 35. De là, le soin que prend le poète — sauf une fois — d'écarter toute allusion à l'écriture. On ne sait plus, de son temps, que les Mycéniens en usaient.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Aahotep, 284.
ABATON, 331.
Abbott, collection, 114.
Abeille, voir Mélissa.
Abischa, 264.
Abydos, 444.
Abydos (Égypte), 40, 46.
Acaranie, 444.
Achéens, 27, 118, 139, 169, 193, 342, 432, 441 et suiv., 448, 452 et suiv., 458.
Actéon, 394.
Adalia, 361.
Adler (Friedrich), 147.
Adonis, 371, 389, 413.
Adrastée, 386.
Aesopos, fl., 119.
Agamemnon, 4.
Agapénor, 452.
Agénor, 391.
Aigaion, mont, 328, 386.
Akisch, 300.
ALABAstra, 35.
Alagheuz, mont, 99.
Alambra, 226, 232 et suiv., 254, 256.
Alasia, 248, 283, 438.
Algérie, 86.
Almyro, 187.
Alphabet grec, 434-437 ; phénicien, 433 et suiv. ; sabéen, 434 et suiv.
Amalthée, 386 et suiv.
Amarna, el-, 53, 239, 248, 287 et suiv., 291, 305, 420, 452.
Amathonte, 217, 227, 240, 258, 308, 313, 315.
Amazones, 344.
Ambre, 172.
Amenemhat III, 46.
Amenophis II, 156.
Amenophis III, 156, 203, 248, 284.
Amenophis IV, 53, 75, 241, 248, 275, 277, 284, 287, 292, 305, 420 et suiv.
Améthyste, 169.
AMNION, 406.
Amnisos, 330.
Amorgos, 42, 83, 85 et suiv., 178.
Amosis, 284.
Amrit (Marathus), 304.
Amyclée, 169.
ANAX, 430, 438.
ANKH, 340 et suiv.
Anthropomorphisme, 362.
Antibes, 198.
Antimoine, 226, 254.
Aô, 371, 389.
Aphidna, 167, 178.
Aphrodite chypriote, 218, 371, 389.
Apollon, 96, 131, 185 et suiv. ; A. Alasiôtas, 248.
Appenzell, 64 et suiv.
Aradus, 315.
Arcadie, 441 et suiv., 458.
Aréné, 170, 173.
Argos, 147, 158, 167-168, 178, 183, 399.
Ariadne, 392.
Arkhanès, 8.

- Arménie, 249, 320.
 Arsédis, 344.
 Artémis, 390.
 ARTOKLASIA, 358.
 Arzawa, 441.
 ASAMINTHOS, 439.
 Asarhaddon, 244.
 Ascalon, 300.
 Asdod, 300.
 Asi, 247, 283, voir Alasia.
 Aspis, voir Argos.
 Assarlik (Carie), 203.
 Assour, 319.
 Assourbanipal, 244.
 Assournazirpal, 305-306.
 Assyrie, voir Mésopotamie.
 Astarté, 154, 296, 302.
 Astérion, 386.
 Athéna, 131, 203, 248, 342.
 Athènes, 175 et suiv., 239, 251, 309, 314.
 Athiénou, 217, 218, 220, 307 et suiv., 315.
 Atkinson (T. D.), 106.
 Atrée (trésor d'), 93, 147, 156, 194.
 Ault du Mesnil (d'), 99.
 Azéka, 301.

 Baal-Lebanon, 243.
 Baal-Zeboub, 302.
 Babin, 90.
 Babylonie, voir Mésopotamie.
 Baignoire, 16, 439.
 Baléares, 198.
 Baleine, 37.
 Baltique, 172.
 Bandelette, voir Hache double.
 Belck (Waldemar), 300.
 Bel-Mardouk, 316.
 Beni-Hassan, 264.
 Bent (Théodore), 83.
 BENTU, 275.
 Bérard (Victor), 417.
 Besika, 145.
 Bethe (E.), 388.
 Beth-Sean, 301.
 Bétyle, 12, 20, 90, 103, 198, 348 et suiv.

 Binghamisarri, 273.
 Bipenne, voir Hache double.
 Bissing (F. W. Fr. von), 284, 308.
 Blinkenberg (Christian), 85, 99.
 Bliss (F. J.), 291.
 Boghaz-Kenï, 345, 441.
 Boreux (Charles), 264.
 Bork (Ferdinand), 441.
 Bosanquet (R. C.), 99, 397.
 Bos-Euyuk, 137.
 Bosnie, 173.
 BOS PRIMIGENIUS, 71.
 Boudouard (O.), 254.
 Boyd-Hawes (Mrs.), 27.
 Bréal (Michel), 460.
 Brindisi, 211.
 Britomartis, 388, 390, 392.
 Brueckner (A.), 145.
 Brugsch, 198.
 Bryges, 442.
 Bulle (H.), 181.
 Butmir, 205.
 Byblos, 295.

 Cadmée, 179 et suiv., 391.
 Cadmus, 179 et suiv., 198 et suiv., 250-251, 390 et suiv.
 Caeré, 310, 313.
 Cagliari, 250.
 Caique, fl., 119, 135.
 Camiros, 156, 202 et suiv.
 Candaule, 344.
 Canope, décret, 199.
 Cariens, 204, 344 et suiv., 420, 444 et suiv., 456 et suiv.
 Caroline, reine de Naples, 2.
 Cartailhac (Émile), 254, 279.
 Castellucio, 210.
 Castillon de Saint-Victor, 223.
 Caucase, 204, 310, 441.
 Caucones, 443 et suiv.
 Céphalonie, 174.
 Cesnola (Luigi Palma di), 218 et suiv., 229, 233, 280.
 Chalandriana, 86 et suiv.
 Chalcis, 181, 183 et suiv., 251.
 Chaldée, 74, 99, voir Mésopotamie.
 Chamaizi, 45, 192.

- Champollion, 433.
 Chéronée, 471, 483 et suiv., 212.
 Chinois, 131.
 Chipiez (Charles), 91 et suiv.
 Chronologie, 9, 35 et suiv., 53 et suiv.,
 88 et suiv., 104, 120, 136, 170, 196 et
 suiv., 203, 204 et suiv., 224 et suiv.,
 229 et suiv., 237, 241, 290.
 Chytroi, 227, 452.
 Ciliciens, 198, 391, 445.
 Cilix, 391.
 Citium, 217, 243, 249.
 Clermont-Ganneau (Charles), 294, 307.
 Clytemnestre, 453.
 Conway (R. S.), 437.
 Cook (A. B.), 382.
 Copaïs, 180.
 Coppa della Nevigata, 212.
 Coré, 390, 392.
 Corinthe, 447, 178.
 Corse, 198.
 Corset, 61 et suiv.
 Costume, voir Vêtement.
 Courby (F.), 97.
 Couve (Louis), 358.
 Cozzo Pantano, 210.
 Crapaud, 171.
 Cronos, 328, 386.
 Cuny (A.), 440.
 Curètes, 330, 386, 388.
 Curium, 218 et suiv., 227, 240, 252, 264,
 269, 304, 308, 312 et suiv.
 Cybèle, voir Rhéa.
 Cylindres, 40, 46, 80, 225 et suiv., 272
 et suiv., 305, 385, 389, 394 et suiv.,
 422, 430 et suiv.
 Cynthe, mont, 93 et suiv., 331.

 Dagon, 302.
 Dali, voir Idalion.
 Damier, 67, 297.
 Danaens, 418, 453.
 Dardaniens, 418, 453 et suiv.
 Daressy (Georges), 288, 455.
 David, roi, 300.
 Dawkins (R. M.), 447.
 Déchelette (Joseph), 69, 213, 252, 264,
 367.
 Delaporte (Louis), 429.
 Della Seta (Alessandro), 74 et suiv., 382.
 Délos, 82, 95-97, 331.
 Delphes, 185 et suiv., 309, 319.
 Déméter, 388, 390, 392, 413.
 Deonna (W.), 64.
 DÉPAS AMPHIKYPELON, 434, 437.
 Dicté, mont, 330, 386, 388.
 Dictynna, 388, 390.
 Dimini, 186 et suiv., 189 et suiv., 212.
 Dionysos crétois, 388, 391 et suiv.
 Dipylon, céramique, 244 et suiv.
 Djinn, voir Génies.
 Dodone, 345, 443.
 Dörpfeld (Wilhelm), 23, 119 et suiv.,
 123-131, 144, 148, 156, 158 et suiv.,
 161, 170, 174, 192 et suiv., 350, 364.
 Doliché 325.
 Dor, 298.
 Doriens, 54, 105, 119, 145, 201, 243,
 442, 447, 458.
 Doulichion, 174.
 Drakhmani, 181.
 DRINAKIA, 69.
 DROMOS, 29, 32, 34, 97, 186, 194 et suiv.,
 210.
 Droop (J. P.), 187.
 Dryopes, 443 et suiv.
 Duckworth, 446 et suiv.
 Duemmler (F.), 83, 220 et suiv., 449.
 Duhn (F. von), 406, 409 et suiv.
 Dumont (Albert), 94.
 Duthoit (E.), 217.

 Edgar (C. C.), 104, 106 et suiv., 111 et
 suiv., 416.
 Eginé, 176, 179, 183.
 Égypte, 22, 38 et suiv., 46, 48, 55 et
 suiv., 57, 59 et suiv., 69, 74 et suiv.,
 79 et suiv., 86, 99, 108, 156, 206, 228
 et suiv., 241, 248, 255 et suiv., 262,
 275 et suiv., 282-290, 293, 305, 307 et
 suiv., 319, 321 et suiv., 359, 363,
 382 et suiv., 395, 403 et suiv., 413,
 416 et suiv., 420 et suiv., 445, 452 et
 suiv., 456 et suiv.
 Ekron, 300.
 Elamite, 441, voir Suse.

- Éléphant, voir Ivoire.
 Eleusis, 176.
 Elgin, lord, 2.
 Enkomi, 224, 227, 240, 247, 249 et suiv., 253, 258, 272 et suiv., 275, 277 et suiv., 280, 297, 307 et suiv., 314 et suiv., 356.
 Enlart (Camille), 216.
 ENQA, 358.
 Éoliens, 145, 442.
 Epée, 48, 49 et suiv., 51, 54, 263 et suiv., 299.
 Ephèse, 317 et suiv., 387.
 Erechthée, 175.
 Erysiichthon, 413.
 Eschmounazar, 433.
 Espagne, 62, 209, 212 et suiv., 319.
 Étain, 226.
 Etéocrétois, 442, 446.
 Eubée, 82, 87 et suiv., 139, 444.
 Europe, déesse, 386, 390 et suiv.
 Euyuk, 75.
 Evans (Arthur John), 7, 23, 33, 45, 70, 213, 241, 251, 330, 332 et suiv.; ses fouilles à Cnosse, 7 et suiv., 60 et suiv., 67, 72, 78 et suiv., 222, 354; explore les cimetières minoens, 32 et suiv.; établit la chronologie crétoise, 35 et suiv., 196; définit les cornes de consécration, 338 et suiv.; sa théorie du pilier bétyle et de l'autel bétylique, 337, 349-354, 357; sa conception du culte primitif de la croix, 373; sa classification des écritures minoennes, 422 et suiv., 427 et suiv.; son hypothèse sur l'origine de l'alphabet, 434.
 Extrême-Orient (art d'), 214 et suiv.
 Ezéchiel, 249, 318, 373.
 Fabricius (Ernst), 7.
 Faïence, 15, 20, 59 et suiv., 66 et suiv., 156, 246 et suiv.
 Famagouste, 226 et suiv.
 Fibule, 54 et suiv., 62, 267 et suiv., 279 et suiv.
 Fick (August), 392, 440.
 Fimmen (Diedrich), 196.
 Formello, 436.
 Fortification, à Athènes, 175 et suiv.; à Cnosse, 13 et suiv., 18; à Goulas, 180; à Mycènes, 14, 18; à Phaestos, 23 et suiv.; à Phylacopi, 103 et suiv.; à Tirynthe, 160 et suiv.; à Troie, 120 et suiv., 125 et suiv., 130.
 Fougères (Gustave), 68.
 Fouqué, 88 et suiv.; 94.
 France, 57, 359.
 Franks, 252 et suiv.
 Furtwaengler (Adolf), 106, 111, 115, 154, 181, 314.
 Fusaïoles, 37, 135 et suiv., 366.
 Garstang (John), 46.
 Gath, 299 et suiv.
 Gauas, 371, 389.
 Gaudry (Albert), 216.
 Gaza, 298, 300, 302.
 Gennaios, 384.
 Génies mycéniens, 384 et suiv.
 Gergis, 453 et suiv.
 Gézer, 292 et suiv., 296 et suiv., 299, 301.
 Giganteja, 207 et suiv.
 Gilliéron, 17.
 Godin, 155.
 Goetze (A.), 123, 143, 364.
 Golgoi, voir Athiénou.
 Goliath, 299.
 Gorceix, 88, 93.
 Gortyne, 345, 358, 386.
 Goulas, 180, 333.
 Gozzo, 206 et suiv.
 Griffon, 11, 275, 284, 313 et suiv., 318 et suiv., 459.
 Guillemard, 349.
 Gruppe (Otto), 387.
 Gygès, 344.
 Hache, 142, 257 et suiv.; de pierre, 37, 143, 200, 222; double ou bipenne, 11, 49, 143, 204, 329 et suiv., 343 et suiv., 350; son antiquité, 343 et suiv.; sa valeur religieuse, 143, 338 et suiv., 342 et suiv., 350; avec bandelette, 340 et suiv.; votive, 329 et suiv., 334.

Hadad, 394.
 Haghia Marina, 184 et suiv.
 Haghia Paraskevi, 223, 226, 232, 237 et suiv., 260, 263, 266, 268 et suiv., 275, 368.
 Haghlar Kim, 64, 207 et suiv.
 Haghios Onoufrios, 30, 40, 43, 58, 422.
 Haghios Sozomènos, 227.
 Hala Sultan Tekké, 242.
 Halbherr (Frederico), 24 et suiv., 363.
 Hall (Edith H.), 35.
 Hall (H. R.), 426.
 Hal-Safliceni, 207 et suiv.
 Halys, fl., 452, 456.
 Hammourabi, 273 et suiv., 445.
 Hanebu, 40, 282, 452.
 HARPÉ, 71.
 Hathor, 395.
 Hatshepsout, 57, 285.
 Haussoullier (Bernard), 7, 177 et suiv.
 Hawes (Charles H.), 447. Voir Boyd-Hawes.
 Hazzidakis (Joseph), 8, 49, 57, 60.
 Hécatée, 145.
 Helbig (Wolfgang), 197 et suiv., 212, 324.
 Hellespont, 119, 145.
 Héracles, 344; chypriote, 313, 325 et suiv.
 Héraion, 168.
 Hérodote, 371, 443.
 Hésiode, 328.
 Heuzey (Léon), 201, 221, 368, 400, 449.
 Hippolyte, 344.
 Hippopotame, déesse, 382.
 HIR, 264.
 Hiram I, 41.
 Hiram II, 243, 309.
 Hittites, 74 et suiv., 86, 138 et suiv., 161, 204, 275, 281, 305 et suiv., 314, 324, 375, 432, 440 et suiv., 445, 452, 455, 456 et suiv.
 Hoffmann (Otto), 452.
 Hogarth (D. G.), 203, 318, 328 et suiv., 349.
 Holleaux (Maurice), 97.
 Homère, voir Poèmes homériques.
 Hongrie, 254, 262, 450.

Houssay (Fr.), 378 et suiv.

Huile, 15.

HYAKINTHOS, 439.

Hyksos, 239, 284.

Ialysos, 456, 187, 200 et suiv., 242, 396.

Ibérie, voir Espagne.

Ida (Asie Mineure), mont, 119, 454.

Ida (Crète), mont, 22; antre de l', 316, 330, 333, 419; déesse de l', 388.

Idalion, 217, 226, 227, 258, 304 et suiv., 308, 313 et suiv.

Idoles, Adalia, 361; Amérique, 205; Bosnie, 205; chypriotes, 296, 303 et suiv., 366 et suiv.; Crète, 334 et suiv., 360 et suiv., 372 et suiv., 385; Cyclades, 42, 85, 88, 188, 362 et suiv.; égyptisantes, 363; Mycènes, 341 et suiv., 366, 372, 385; néolithiques, 57, 188, 207 et suiv., 359 et suiv.; phéniciennes, 304, 371; Thessalie, 188 et suiv.; Troie, 362, 364 et suiv., 366.

Idoménée, 53.

IKRIA, 417.

Iliade, voir Poèmes homériques.

Ilithye, 330.

Imbros, 444.

Incinération, 28, 184, 399, 459; voir Tombes.

Inhumation, dans des jarres, 32, 88; secondaires, 28 et suiv., 399; voir Tombes.

Ionie, 244, 249, 318, 438.

Iouktas, 332, 388.

Ishtar, 369 et suiv.

Isopata, 34, 51, 375, 385.

Israélites, 299 et suiv.

Italie, 57, 173, 210 et suiv., 359, voir Salente, Tarente, Torcello, etc.

Itanos, 419.

Ithaque, 174.

Ivoire, 31, 173, 177; boîte, 245, 277, 280; cachets, 30, 40; défense d'éléphant, 37; figurines, 72 et suiv.; manches de miroir, 314; tablettes, 317 et suiv.

Jérusalem, 291, 303.

Jolles (A.), 383.

Josèphe, 243.

Josué, 292.

Justin, 301.

Kabyle, 203.

Kadmeia et Kadmos, voir Cadmée et Cadmus.

Kahun, 46.

Kairatos, fl., 14, 16.

Kakovatos, 170, 172 et suiv., 174, 178, 180.

Kalochaerinos (Minos), 7.

Kalopsida, 226, 236.

Kamarès (grotte de), 330.

Kambanis, 180.

Kaphtor, 198, 297, 299.

Kara (Georg), 380.

Katydata Linou, 226, 257, 260, 368.

Kavvadias (P.), 174.

Keftiou, 52, 149, 198 et suiv., 247, 283, 286, 289, 418, 459.

Keller (C.), 71.

Kéramopoulos, 179 et suiv., 391.

Kérérites, 297 et suiv.

KERNOS, 110, 357 et suiv.

Khyan, 51.

Kilikitépé, 200.

King (L. W.), 225.

Kiris, 371, 389.

Kittim, 249; voir Citium.

Koerte (Alfred), 137 et suiv., 451.

Konstantinidès (E.), 223 et suiv., 257, 268 et suiv.

Korobios, 419.

KOTÉRÉT, 299.

Koumasa, 42 et suiv., 358.

Kretschmer (P.), 440, 451.

Kurdistan, 99.

Kydoniens, 442, 446.

Labrys, 12, 344; voir Hache double.

Labyrinthe, 12, 439.

Laconie, 168-169.

Lagrange (Rév. P.), 348.

Lakisch, 291-297, 301 et suiv., 434.

Laksa, 227.

Laksa tou Riou, 227.

Lampes, 116 et suiv., 294.

Lamunia, 137.

Lance (tête de), 49, 264 et suiv.

Lang (H.), 116 et suiv., 218, 233.

Lapathos, 227.

Larissa, 443 et suiv.

Larissa, voir Argos.

Larnaka, 217, 227, 242; voir Citium.

LARNAX, 33, 35, 400.

Lassithi, monts, 328.

Lato, 333.

Layard (Henry Austin), 310, 314.

Lebègue (Albert), 95 et suiv.

Eefka, 257.

Lélèges, 440, 444 et suiv.

Lemnos, 441, 443 et suiv., 452 et suiv., 458.

Lengyel, 205.

Lenormant (François), 130, 312.

Léondari Vouno, 226.

Leroux (G.), 192.

Leshos, 29.

Leucade, 173 et suiv.

Levi della Vida, 30.

Lianokladi, 187.

Libyè, 391.

Libye et Libyens, 22, 57, 59 et suiv., 453 et suiv.

Lichtenberg (Reinhold von), 248, 450.

LIKMETÈRES, 69.

Limassol, 243.

Lindos, 202 et suiv.

Lissauer (A.), 251 et suiv.

Lithargiais, 227.

Loeschcke (Georg), 106, 111, 115, 154.

Longpérier (Adrien de), 312.

Louristan, 99.

Luschan (Félix von), 447.

Luynes (duc de), 429.

Lyciens, 118, 421, 426 et suiv., 445, 452 et suiv.

Lydiens, 318, 344, 453.

Lyttos, 328.

Macalister (R. A. Stewarth), 296, 301 et suiv.

Mac Gregor, 289.

- Mackenzie (Dunkan), 9, 46, 56, 101, 191-192, 299.
 Maisons antiques, 20, 26, 56 et suiv., 90 et suiv., 102 et suiv., 131, 181 et suiv., 192 et suiv.
 Malte, 57, 64, 198, 206-210, 359.
 Mamet, 88, 93.
 Manfredonia, 212.
 Marion, 249.
 Maroni, 227, 268.
 Marseille, 198.
 Marshall, 241.
 Mas-Latrie (de), 216.
 Max Müller (W.), 142, 248, 395.
 Médinet Abou, 288, 435.
 Megasa, 36 et suiv., 101.
 Megiddo, 302, 323.
 Meillet (Antoine), 431, 439.
 Meister, 437, 452.
 Mélissa, 386 et suiv.
 Melgart, 325.
 Memphis, 289.
 Ménélaion, 168.
 Ménélas, 168, 170.
 Menephtah, 289, 452 et suiv.
 Menidi, 156, 176, 178.
 Mérodach-Baladan II, 306.
 Meryre II, 287.
 Mésopotamie, 74, 80 et suiv., 226, 254, 272, 277, 284, 305 et suiv., 310 et suiv., 315 et suiv., 319 et suiv., 369 et suiv., 383, 385, 394, 429, 432, 441, 445, 446 et suiv. ; voir Cylindres.
 Messapiens, 213.
 Messara, 22, 58, 363.
 Messénie, 169 et suiv.
 METHU, 439.
 Meyer (Eduard), 156, 138, 283, 457.
 Meyer (Max), 340.
 Milato, 54, 400.
 Milchhoefer (Arthur), 6, 75, 197.
 Milet, 200, 203.
 Milo, 42, 48, 83, 183 ; voir Phylacopi, Obsidienne.
 Milocca, 210.
 Minos, 7, 388 et suiv., 390, 392, 399, 420, 444, 457.
 Minotaure, 8, 12, 384.
 Minyas, 183.
 Minyens, 180 et suiv.
 Miroir, 35, 314.
 Mitanni, 441, 445, 452.
 Mnaidra, 207 et suiv.
 Mochlos, 28, 31 et suiv., 38 et suiv., 42 et suiv., 48, 52, 85, 87, 251, 343, 369, 416.
 Modestov (Basile), 224.
 Molfetta, 211 et suiv.
 Molinella, 210.
 MOLUBDOS, 439.
 Monaco, 198.
 Montelius (Oscar), 254, 258, 449.
 Morgan (Jacques de), 99, 214.
 Mosoch, 249.
 Mosso (Angelo), 359, 446.
 Much, 449.
 Müller (Kurt), 173.
 Müller (Otfried), 391.
 Müller, voir Max Müller.
 Murray (A. S.), 222, 227, 240, 250, 258.
 Myres (J. M.), 204, 218, 220, 227, 231, 236, 239, 361, 368, 443.
 Mysiens, 453 et suiv.
 Nabonide, 224.
 Naples, 29.
 Napoléon I^{er}, 2.
 Naramsin, 224 et suiv., 273.
 Naue (J.), 263, 449.
 Nauplie, 168.
 Naville (Edouard), 289.
 Naxos, 83, 85.
 Neapaphos, 452.
 Négéb, 300.
 Néolithique, 36 et suiv., 62 et suiv., 86, 122, 132, 181, 188, 204 et suiv., 222 et suiv., 442, 456.
 Nesazio, 212.
 Nestor, 149, 170.
 Neustadt (E.), 386.
 New-York, 218, 220.
 Nicole (Georges), 239.
 Nicosie, 220, 223, 226 et suiv., 257.
 Nikolidès, 227.
 Nilsonn, 253.
 Nimroud, 310, 317 et suiv.

Noack (Ferdinand), 193, 337.

Noto, 210.

Nubie, 284.

NUCLEUS, 99.

Obsidienne, 37, 42, 58, 85 et suiv., 88, 98-104, 177, 188.

Odyssée, voir Poèmes homériques.

Oelmann (F.), 27.

Oerdek-Bornou, 441.

Ohnefalsch-Richter, 219, 221 et suiv., 226 et suiv., 231 et suiv., 236, 254, 256 et suiv., 260, 262 et suiv., 273, 276, 279, 368, 449.

OINOS, 439.

Oliaros, 83.

Olympie, 173 et suiv., 309 et suiv., 313 et suiv.

Omphale, 344.

Orchomène, 180, 181-183, 185, 188, 206, 285, 428.

Oria, 211.

Orphée, 394.

Orphiques, 392.

Orsi (Paolo), 208, 210 et suiv.

Ouassos, 453.

Ousirtasen, voir Senousert.

PALACE STYLE, 52, 179, 242, 284.

Palaikastro, 28, 43, 45, 330, 339, 422.

Palestine, 290 et suiv.; voir Philistins.

Palestrina, voir Préneste.

Pamphylie, 441.

Paon, 11.

Papabasileios, 87.

Paphos, 227.

Paribeni (R.), 22, 339, 403 et suiv., 409 et suiv.

Paris, 126.

Parker, 290.

Paros, 58, 83, 85.

Pasiphaé, 390.

Pausanias, 4, 146.

PECTUNCULUS, 37.

Pédasiens, 453 et suiv.

Pedersen, 440.

Peet (T. E.), 212.

PELARGICON, 175.

Pélasges, 167, 440 et suiv., 442 et suiv.

Penthée, 394.

Péra, 227.

Perdrizet (Paul), 185 et suiv.

Pernier (Luigi), 22, 25, 424 et suiv.

Perrot (Georges), 7, 75, 152, 160, 169, 221, 262, 307, 319, 340, 382, 399, 442.

Perse, 215.

Péruviens, 358.

Pesaro, 212.

Pétésis, 303.

Petreny, 205.

Petrie (Flinders), 40, 56, 117, 283, 291.

Petsofa, 42, 45, 59 et suiv., 61, 68, 333, 378, 397.

Phelétites, 297 et suiv.

Phéniciens, 198 et suiv., 200 et suiv., 206 et suiv., 213, 243, 290-297, 301, 303-326, 371, 378, 391, 413, 417 et suiv., 449 et suiv., 459.

Philistins, 297 et suiv., 424, 426, 434, 446, 453, 458.

Phocéens, 198.

Phœnikiaïes, 227, 254, 256.

Phoinix, 390 et suiv.

Phrygiens, 138, 450 et suiv.

Phylacopi, 27, 43, 48, 82, 91, 94 et suiv., 98-117, 183, 238, 340, 416, 418 et suiv.

Pigorini (L.), 250 et suiv.

Pinde, 174.

PLUMBUM, 439.

Poèmes homériques, 118 et suiv., 126 et suiv., 131, 138, 143 et suiv., 165, 168 et suiv., 174, 181, 201, 248 et suiv., 304, 391, 412, 442 et suiv., 444, et suiv., 458 et suiv.

Poignards, 30, 42, 47 et suiv., 49, 51, 86, 88, 139, 143, 151, 185, 252 et suiv., 259 et suiv., 274, 278, 329, 397.

Poli tis Chrysochou, 258.

Poppelreuter, 132.

Porti, 28.

Portugal, 86, 367.

Pottier (Edmond), 155, 204, 214, 246, 395, 401, 449, 457.

Poulousati, voir Philistins.

Poulsen (Frederik), 247, 310 et suiv., 318 et suiv.

- Préneste, 310, 312.
 Priam, 127 et suiv., 139 et suiv., 144.
 218, 262, 265, 356.
 Prinia, 372, 377.
 Prisse d'Avennes, 283.
 Procris, 388.
 Prométhée, 394.
 Pseira, 31, 52, 66.
 Psemmatismeno, 227, 276.
 Psychro, 252, 328, 330, 333, 357, 386.
 Pygmalion, 371, 389.
 Pyla, 227.
 Pylos, 169 et suiv., 172 et suiv. : voir
 Kakovatos.
 Pymaion, 389.

 Qarthadachat, 243.

 Rakhmani, 187.
 Ramsay (W. M.), 138.
 Ramsès II, 453 et suiv.
 Ramsès III, 456, 288 et suiv., 298, 302,
 452 et suiv.
 Reichel (Wolfgang), 167, 170.
 Reinach (Adolphe), 386 et suiv., 425,
 427.
 Reinach (Salomon), 197, 212, 221, 264,
 293, 351 et suiv., 369 et suiv., 393 et
 suiv., 434, 449.
 Reinecke (P.), 123.
 Reisinger (Ernst), 123.
 Rekhméré, voir Tombes.
 Renan (Ernest), 216.
 Retenou, 287.
 Rey (Emmanuel), 216.
 Rhéa, 328, 331, 377, 386, 388, 390 ; voir
 Terre-mère.
 Rhizokarpasso, 223.
 Rhodes, 200 et suiv., 318 et suiv., 444,
 456 et suiv.
 Rhyton, 50 et suiv., 73 et suiv., 75 et
 suiv., 246 et suiv., 358, 398.
 Ridder (A. de), 180, 181, 324.
 Rini, 187.
 Rodenwaldt (Gerhart), 161 et suiv., 164,
 167, 342.
 Ross (L.), 216.
 Rougé (Emmanuel de), 418, 438.

 Russie, 86, 204.

 Sagalassos, 453.
 Sakdjé-Geuzu, 99.
 Salamine (Grèce), 176, 179.
 Salamis (Chypre), 452 : voir Enkomi.
 Salente, 54.
 Salerne, 310.
 Salomon, roi, 41, 323.
 SALPINX, 439.
 Salzmann (Auguste), 202.
 Samé, 174.
 Samia, 170.
 Samikon, 170.
 Sanctis (de), 30.
 SANDALON, 440.
 Sandan, 325.
 Sangarios, fl., 131.
 SAQ, 403.
 Saqqara, 239.
 Sardaigne, 243.
 Sardes, 433.
 Sargon I, 224 et suiv., 273.
 Sargon II, 243, 304, 306.
 Satniois, fl., 454.
 Savignoni (L.), 22.
 Scamandre, fl., 119, 145, 454.
 Schardina, 453.
 Schliemann (Heinrich), 4, 6, 74, 73, 169,
 182, 197, 202, 218, 392 ; ses fouilles à
 Mycènes, 146 et suiv. ; à Orchomène,
 181 ; à Tirynthe, 158 et suiv., 161,
 193 ; à Troie, 118 et suiv., 364.
 Schmidt (Hubert), 132.
 Schuchardt, 254.
 Schumacher, 323.
 Scie, 17, 49, 93.
 Scylla, 393.
 Seager (Richard B.), 31, 52, 66.
 Sellin (Ernst), 292, 303.
 Semiramis, 320.
 Senmut, voir Tombes.
 Sennachérib, 306.
 Senusert II, 283.
 Senusert III, 46.
 SÉPHÉT, 299.
 SERANIM, 300.
 Sergi (G.), 447.

- Serra Ilixi, 250.
 Sesklo, 186 et suiv., 212.
 Sheshonq I, 303.
 Sicile, 210 et suiv., 212 et suiv.
 Sidon, 301, 306.
 Sieglin, 145.
 Sikinos, 88.
 Simoïs, fl., 119.
 Sinda, 227, 259, 275.
 Siphnos, 83, 85.
 Siqlag, 300.
 Sistre, 69.
 Sitia, 330, 392.
 Siva, 30.
 Skias, 170.
 Smith (C.), 317.
 Smith (Robertson), 394.
 Soloi, 227, 249, 452.
 Sofiriadis, 182, 184 et suiv.
 Sparte, 168, 170.
 Spata, 156, 176 et suiv., 242.
 Sperchios, fl., 187.
 Sphakiotes, 447.
 Sphinx, 74 et suiv., 178, 275, 277, 316, 459.
 Staïs (V.), 150, 152.
 Stéatopygie, 57, 188 et suiv., 207 et suiv., 359 et suiv., 456.
 Stentinello, 242.
 Stephanos (C.), 85.
 Stern (von), 205.
 Stillmann (W. J.), 220.
 Strabon, 118, 138, 170, 203, 330, 444, 446.
 Suse et Susiane, 99, 205, 214, 291.
 Svastika, 245 et suiv., 279 et suiv., 373.
 Syra, 31, 41, 86 et suiv., 92, 415.
 Syracuse, 210 et suiv., 213.
 Syrie et Syriens, 198, 290 et suiv., 445, 452, 458; voir Phéniciens et Philistins.
 SYRINX, 439.
 Taannek, 292, 296, 302 et suiv.
 Tagliaferro, 203.
 Talos, 392.
 Tamassos, 227, 248 et suiv., 304, 308.
 Tarente, 211, 213.
 Tarse, 325, 445.
 Tatouage, 85, 359, 367.
 Tauromachie, 71, 395 et suiv.
 Tégée, 29.
 Teima, 339.
 Telchines, 457.
 Télémaque, 169 et suiv.
 Tell el-Hesi, voir Lakisch.
 Tell es-Safi, 301 et suiv.
 Tell Taannek, voir Taannek.
 Tell Yaboudiyeh, 288, 302, 455.
 Tell Zakariya, 301.
 Témésé, voir Tamassos.
 Terre-Mère, 357, 388 et suiv.; voir Rhéa.
 Teukriens, 298.
 Teukros, 452.
 Thapsos, 210 et suiv.
 Thèbes (Égypte), 52, 284 et suiv.
 Thèbes (Grèce), 179, 391.
 Théra, 82, 88-95, 113, 238, 422.
 Thérasia, 89 et suiv.
 Thésée, 452.
 Thiersch (H.), 301 et suiv., 319, 374.
 Tholos, voir Tombes à coupole.
 Thompson (M. S.), 182, 187 et suiv.
 Thoricos, 170, 176, 178.
 Thoutmès III, 52 et suiv., 203, 220, 247, 255, 285, 293, 417.
 Thoutmès IV, 289.
 Thraces, 444.
 Thubal, 249.
 Thucydide, 443.
 Thyatire, 364 et suiv.
 Tiglathpiléser III, 306.
 Tii, 75.
 Tombes, diverses, 28 et suiv.; à Chypre, 227 et suiv.; à coupole, 29, 153 et suiv., 168, 170, 194, 210 et suiv.; en Crète, 28 et suiv., 400; type Cyclades, 28, 31, 35, 82 et suiv., 178, 400; à Délos, 97; à fosse, 32 et suiv., 147 et suiv., 176, 178; de Men-khap-re-seneb, 285; à Mycènes, 147 et suiv., 153 et suiv., 398 et suiv., 448 et suiv.; à puits, 32 et suiv., 210 et suiv., 227 et suiv.; de Rekhméré et de Senmut, 52, 198, 247, 285 et suiv.; en Sicile, 210 et suiv.; à Tirynthe, 159.

- Torcello, 212.
 Totémisme, 393 et suiv.
 TRIDACNA, 319 et suiv.
 Triphylie, 169 et suiv.
 Troodos, mont, 249.
 Tsani Maghoula, 187.
 Tsangli, 187.
 Tsountas (C. T.), 83, 86, 100, 153, 169, 186, 415.
 Tylissos, 49, 60, 72, 251, 422.
 Tyr, 243, 249, 296, 303 et suiv., 306, 308 et suiv., 323, 325, 371.
 Tyrsènes, 453, 458.

 UACCINUM, 439.
 Ulysse, 174.

 Vaphio, 52, 70 et suiv., 149, 156, 169, 172, 195, 340, 346, 412.
 Vari, 176.
 Varisia, 257.
 Vasiliki, 31, 40, 43 et suiv.
 Vendryes (Joseph), 437 et suiv.
 Verre (pâte de), 177.
 Vêtement, 53, 60 et suiv., 68, 77, 79, 101 et suiv., 427.
 Vincent (R. P. Hugues), 291, 294.
 VINUM, 439.
 Vogüé (marquis Melchior de), 217.
 Vollgraff (W.), 167 et suiv., 399.
 Volo, 337.

 Wace (A. J. B.), 182, 187 et suiv.
 Ward, 273.

 WAYIN, 439.
 Water-closet, 16.
 Weege (Fr.), 173.
 Wide (Sam), 178, 372.
 Wiegand (Theodor), 203.
 Winckelmann, 2.
 Winckler (Hugo), 441.
 Winter (Fr.), 382.

 Xanthos de Lydie, 138.
 Xanthoudidis (St. A.), 28, 56, 192, 358.
 Xiphonia, 210.

 Yasili-Kaïa, 345.
 Yavan ou Yavnan, 438 ; voir Ionie.
 YAYIN, 439.
 Yezréel, 292.
 Yortan, 135, 137, 139, 362.

 Zafer Papoura, 22, 51 et suiv., 263, 292, 400.
 Zagreus, 391 et suiv., 394.
 Zahn (R.), 88, 93, 95.
 Zakkala ou Zakkarou, 297 et suiv., 446, 453.
 Zakro, 45, 49, 298, 382, 384.
 Zakynthos, 174.
 Zaroukas, 276 ; voir Maroni.
 Zendjirli, 296, 441.
 Zérélia, 187 et suiv.
 Zeus, 328, 330 ; Dolichenus, 345 ; Krétagénès, 12, 298, 302, 342, 386 et suiv., 399 ; de Labranda ou Zeus Stratios, 344 ; pélasgique, 443.

TABLE DES FIGURES

Figures.	Pages.	Figures.	Pages.
Bractée. Mycènes	Couverture	20. — Couvercle en stéatite. Moch-	
1. — Développement du vase		los	38
des vanneurs. Haghia		21. — Ornement en or. Mochlos .	39
Triada	1	22. — Lames de poignard. Kou-	
2. — Coupe en or. Mycènes . .	2	masa	41
3. — Coupe en or. Mycènes . .	3	23. — Céramique de Kamarès.	
4. — Vase d'albâtre. Mycènes . .	5	Phaestos.	42
5. — L'île de Crète (carte) . .	8	24. — Céramique de Kamarès.	
6. — Fragment d'un vase d'ar-		Pithos. Phaestos	43
gent. Mycènes	12	25. — Pithos. Phaestos.	44
7. — Plaques de faïence du pa-		26. — Vase d'argent. Gournia .	45
lais de Cnosse. Maisons		27. — Céramique de Kamarès.	
minoennes	17	Gournia	46
8. — Vue générale des ruines		28. — Lame de poignard en	
de Phaestos	19	bronze. Mochlos	47
9. — Plan du palais de Phaestos.	21	29. — Vase en cuivre. Tyliossos.	48
10. — Cour intérieure du palais		30. — Vase à étrier. Gournia .	48
de Phaestos.	23	31. — Vase en cornet. Gournia .	49
11. — Plan du palais de Haghia		32. — Garde d'épée. Zafer Pa-	
Triada	24	poura	50
12. — Un coin des ruines de		33. — Céramique. <i>Palace style</i> .	51
Haghia Triada	25	34. — Vases keftiou. Fresque de	
13. — Cellier d'une maison pri-		Senmut	53
ivée. Haghia Triada	27	35. — Vitrine du musée de Can-	
14. — Tombe à fosse de Zafer		die	54
Papoura	29	36. — Statuette votive. Petsofa .	57
15. — Tombe à puits de Zafer		37. — Bronze de Tyliossos . . .	58
Papoura	29	38. — Déesse aux serpents.	
16. — Section d'un <i>larnax</i> . . .	33	Cnosse	59
17. — Tombe royale d'Isopata .	34	39. — Acolyte. Cnosse	60
18. — Céramique néolithique de		40. — Chèvre sauvage et ses	
Cnosse	36	faons. Cnosse	61
19. — Cachet. Haghia Triada. .	37	41. — Pions. Cnosse.	62

Figures.	Pages.	Figures.	Pages.
42. — Damier. Cnosse	63	77. — Vase. Milo. Musée de Sèvres	107
43. — Vase des vanneurs. Haghia Triada	64	78. — Pithos. Phylacopi	108
44. — Empreinte d'intaille. . . .	65	79. — Cruches. Milo. Musée de Sèvres	109
45. — Développement d'un gobelet de Vaphio	66	80. — Kernoi. Milo. Musée de Sèvres	110
46. — Vase en stéatite. Haghia Triada	67	81. — Fragment de cruche. Phylacopi.	111
47. — Développement du précédent	68	82. — Cruche. Phylacopi	111
48. — Vase en stéatite. Haghia Triada	69	83. — Support peint. Phylacopi. . . .	112
49. — Figurine en ivoire. Cnosse.	70	84. — Cruche. Phylacopi	113
50. — Tauromachie. Fresque de Tirynthe	72	85. — Vase mycénien	114
51. — Tête de taureau. Gournia.	73	86. — Vase mycénien. Phylacopi. . . .	115
52. — Sphinx. Haghia Triada. . . .	74	87. — Lampe à pied. Palaikastro. . . .	116
53. — Fresque. Haghia Triada	75	88. — Lampe. Phylacopi	117
54. — Fresque au chat sauvage. Haghia Triada	76	89. — Fusaïoles. Troie	118
55. — Porteur de vase. Cnosse	77	90. — Déblaiement des ruines de Troie	121
56. — Fresque de la Parisienne. Cnosse	78	91. — Coupe du tertre d'Hissarlik	122
57. — Dauphins et dorades. Fresque de Cnosse	80	92. — Ported'enceintede Troie II. . . .	124
58. — Tasse. Céramique de Kamarès. Phaestos	81	93. — Palais de Troie II	125
59. — Bandeau d'argent. Syra	82	94. — Tête de mur. Troie II	127
60. — Poids en porphyre. Cnosse	83	95. — Enceinte de la Troie homérique	129
61. — Les Cyclades (carte)	84	96. — Vase. Troie. Berlin.	132
62. — Vase. Cyclades	85	97. — Vase. Troie. Berlin.	133
63. — Tombe de Syra	86	98. — Cruches. Troie. Berlin.	134
64. — Tombe de Syra	87	99. — Céramique de Yortan. Louvre	135
65. — Tombe de l'Eubée	89	100. — Céramique de Yortan. Louvre	136
66. — Céramique de l'Eubée	91	101. — Vase de cuivre. Troie II. Berlin.	138
67. — Pithos de Théra. Louvre	92	102. — Epingle en or. Troie II. Berlin	139
68. — Temple cavernedu Cynthe. Délos	96	103. — Diadème en or. Troie II. Berlin.	140
69. — Obsidienne de Milo.	98	104. — Boucles d'oreilles en or. Troie II. Berlin	141
70. — Maison. Phylacopi	99	105. — Saucière en or. Troie II. Berlin.	142
71. — Poterne. Phylacopi	100	106. — Hache de pierre. Troie II. Berlin.	144
72. — Fresque. Phylacopi	102	107. — Bracelet en or. Troie II. Berlin.	145
73. — Vase peint. Phylacopi	103		
74. — Bractée d'or. Mycènes	104		
75. — Palais. Phylacopi	105		
76. — Vase. Milo. Musée de Sèvres	107		

Figures.	Pages.	Figures.	Pages.
108. — Diadème en or. Mycènes . . .	146	142. — Statuette de Thessalie. Fitz-	
109. — Vases en or. Mycènes . . .	147	william Museum . . .	191
110. — Tasse en or. Mycènes . . .	148	143. — Céramique de Dimini . . .	192
111. — Rondelles d'or. Mycènes . . .	149	144. — Détail du palais de Phaestos. .	193
112. — Rondelles d'or. Mycènes . . .	150	145. — Dromos de tombe à cou-	
113. — Bractée en or. Mycènes . . .	151	pole. Orchomène . . .	195
114. — Bractée en or. Mycènes . . .	152	146. — Trésor d'Atrée. Mycènes . .	197
115. — Poignard incrusté d'or. . .	153	147. — Rhodes et la Carie (carte). .	201
116. — Poignard incrusté d'or et		148. — Vase en cornet. Rhodes.	
d'argent. Mycènes . . .	154	Louvre	202
117. — Objets égyptiens. Mycè-		149. — Vase mycénien. Rhodes.	
nes.	155	Louvre	203
118. — Plan de Tirynthe . . .	157	150. — Pierre sculptée. Malte. . .	207
119. — Chasseur. Fresque de Ti-		151. — Statuette de marbre. Malte. .	208
rynthe	159	152. — Céramique à décor incisé.	
120. — Fresque de Tirynthe . . .	160	Malte.	209
121. — Chasse au sanglier. Ti-		153. — Vase mycénien. Syracuse. .	211
rynthe	163	154. — Griffon. Mycènes . . .	214
122. — Cerf cabré. Tirynthe . . .	164	155. — Entrée du trésor d'Atrée.	
123. — Fresque aux spirales. Ti-		Mycènes	215
rynthe	165	156. — Décor mycénien. Chypre . .	216
124. — Fresque aux boucliers. Ti-		157. — L'île de Chypre (carte). . .	217
rynthe	166	158. — Marteau et hache de pierre	
125. — Pithos. Argos	167	polie	219
126. — Hydrie. Argos	168	159. — Tombes de Haghia Paras-	
127. — Grèce protohistorique		kévi	221
(carte)	171	160. — Cruche de bois	225
128. — Disques d'ivoire. Pylos . . .	172	161. — Vase chypriote. Louvre . .	227
129. — Vase. Pylos	173	162. — Bols chypriotes	229
130. — Mur mycénien de l'Acro-		163. — Cruche chypriote. Saint-	
pole	175	Germain	230
131. — Plaque d'ivoire. Spata . . .	176	164. — Cruche chypriote. Saint-	
132. — Peigne d'ivoire. Spata . . .	177	Germain.	232
133. — Vase d'Aphidna	178	165. — Cruche chypriote. Louvre. .	233
134. — Vase de Thèbes	179	166. — Marmite chypriote. Saint-	
135. — Fresque d'Orchomène . . .	181	Germain.	234
136. — Outillage énéolithique.		167. — Cruches chypriotes. Saint-	
Chéronée	182	Germain	235
137. — Vase énéolithique. Chéro-		168. — Vase chypriote. Saint-Ger-	
née.	183	main	237
138. — Vases prémycéniens. Pho-		169. — Vases chypriotes. Louvre. .	238
cide	184	170. — Vase chypriote	239
139. — Vases minyens. Phocide . .	186	171. — Bol chypriote.	239
140. — Céramique minyenne. Lia-		172. — Vase mycénien. Saint-Ger-	
nokladi	187	main	240
141. — Céramique à décor rouge		173. — Vase mycénien. Saint-Ger-	
lustré sur fond clair.	189	main	241

Figures.	Pages.	Figures.	Pages.
174. — Vase mycénien. Louvre . . .	242	203. — Décor de vase palestinien. . .	282
175. — Céramique gréco-phénicienne. Louvre . . .	244	204. — Trépieds chypriotes. . .	283
176. — Oenochoé chypriote. . .	245	205. — Egéens porteurs de présents. Égypte . . .	286
177. — Rhyton chypriote. British Museum . . .	246	206. — Boîte de travail mycénien. Berlin.	287
178. — Rhyton chypriote. British Museum	248	207. — Décor de boîte. Égypte. . .	288
179. — Lingots de cuivre . . .	249	208. — Vase chypriote. Gézer . .	290
180. — Atelier de fondeur. British Museum	250	209. — Épée égéenne. Gézer . .	291
181. — Double hache. Amphore de Curium	252	210. — Céramique égéenne. Gézer. .	292
182. — Pierres à aiguiser. British Museum	256	211. — Vase d'imitation mycénienne	293
183. — Pierre à aiguiser et récipient. British Museum . . .	257	212. — Céramique palestinienne. Louvre	295
184. — Hache chypriote	258	213. — Vases chypriotes.	296
185. — Objets de métal. Chypre . .	261	214. — Vases d'imitation chypriote.	296
186. — Vase chypriote	262	215. — Damiers. Gézer	298
187. — Lame de poignard	263	216. — Idole. Taannek	299
188. — Mobilier funéraire de Sindal. Louvre	265	217. — Idole. Gézer	300
189. — Épingle de bronze	266	218. — Plaquette de faïence égyptienne	301
190. — Tête de lance à douille. Berlin.	267	219. — Vase. Taannek	304
191. — Pierre à moudre le blé. . .	268	220. — Patère d'Amathonte. . . .	307
192. — Fusaïoles chypriotes . . .	271	221. — Patère de Curium	309
193. — Colliers en perles vernissées	272	222. — Manche de miroir. Enkomi. British Museum	311
194. — Cylindre chypriote. Louvre	273	223. — Ivoire de Nimroud. British Museum	312
195. — Cylindre chypriote. Louvre	274	224. — Empreinte de cylindre babylonien	314
196. — Cylindre chypriote. Louvre	274	225. — Ivoire de Nimroud. British Museum	315
197. — Bague et cachets chypriotes.	275	226. — Coquille de tridacna . . .	316
198. — Décor de bandeau chypriote. British Museum . . .	276	227. — Revers de la précédente . .	317
199. — Boîte en ivoire d'Enkomi. British Museum.	277	228. — Chapiteaux de baldaquins. .	320
200. — Premier âge du fer. Curium. .	278	229. — Palmettes du sarcophage d'Amathonte. New-York. . .	320
201. — Premier âge du fer. Curium	279	230. — Palmette chypriote	321
202. — Décor de bandeau chypriote. British Museum. . .	281	231. — Palmette chypriote	321
		232. — Chapiteau chypriote. Louvre	323
		233. — Bronze. Mycènes.	324
		234. — Bronze. Tortose	324
		235. — Chapiteau. Megiddo. . . .	325
		236. — Vase minoen. Abydos . . .	326
		237. — Sacrifice minoen.	327

Figures.	Pages.	Figures.	Pages.
238. — Déesse aux lions. Cnosse.	328	270. — Moule en stéatite. Louvre.	365
239. — Chapelle du palais de Cnosse	329	271. — Plaquette idole. Louvre .	366
240. — Mobilier de la chapelle de Gournia	331	272. — Idoles chypriotes . . .	367
241. — Fresque des colonnes aux haches doubles . . .	332	273. — Terre cuite chypriote . .	368
242. — Fresque. Cnosse	334	274. — Vase. Mochlos	369
243. — Restauration de la précédente.	335	275. — Figurine chypriote. Louvre.	370
244. — Bractée d'or. Mycènes . .	336	276. — Idole chypriote	371
245. — Cornes de consécration .	338	277. — Cylindre. Enkomi	372
246. — Taureau et hache double .	339	278. — Déesse aux colombes. Mycènes.	373
247. — Hache double et banderlette	340	279. — Croix. Cnosse.	374
248. — Vase de Haghia Triada. .	340	280. — Bague d'Isopata	375
249. — Fresque sur tablette. Mycènes.	341	281. — Groupe de danse. Crète .	376
250. — Moule aux haches doubles. Sitia	343	282. — Bague d'or. Cnosse . . .	377
251. — Génies faisant une libation. Gemme	344	283. — Larnax. Crète.	379
252. — Offrande à l'autel. Gemme.	345	284. — Cachets de Zakro.	381
253. — Monolithes percés. Chypre.	346	285. — Génies. Phaestos.	383
254. — Lions posant sur l'autel. Gemme	347	286. — Gemme. Cnosse	384
255. — Lions posant sur la déesse. Gemme	347	287. — Bague d'or. Mycènes . .	387
256. — Bas-relief de la porte aux lions. Mycènes.	348	288. — Soleil sur vase de Mycènes	390
257. — Griffons affrontés. Gemme	350	289. — Moule de Sitia	391
258. — Colonnade aux colombes. Cnosse	351	290. — Acrobate et taureau. Gemme	394
259. — Table à libation. Phaestos.	352	291. — Acrobate et antilope. Gemme	396
260. — Table à libation. Phaestos.	352	292. — Acrobate et antilope. Gemme	396
261. — Rhyton. Mochlos.	353	293. — Objets votifs. Petsofa . .	397
262. — Vase à offrandes. Chypre. Louvre	356	294. — Amulette. Haghia Triada .	398
263. — Idoles néolithiques. Cnosse	357	295. — Femmes au lavoir. Chypre. Louvre	401
264. — Idole néolithique. Cnosse .	358	296. — Homme au bain. Chypre. Louvre	402
265. — Idole d'Adalia.	359	297. — Face II du sarcophage de Haghia Triada.	404
266. — Idoles de Yortan. Louvre .	360	298. — Face III du même	408
267. — Idoles primitives. Choix .	361	299. — Face IV du même.	409
268. — Joueur de lyre. Cyclades .	363	300. — Danserituelle. Bague d'or. Mycènes.	411
269. — Idole. Troie II	364	301. — Danse rituelle. Bague d'or. Vaphio	412
		302. — Intailles de Ligortyno . .	413
		303. — Tablette minoenne inscrite	414
		304. — Navires sur vases de Syra.	415

Figures.	Pages.
305. — Poupe de navire	416
306. — Navire sur gemme mycé- nienne	416
307. — Empreinte de gemme cré- toise	417
308. — Bague d'or. Mochlos . .	418
309. — Barque votive. Phylacopi .	419
310. — Navire en terre cuite. Chy- pre.	420
311. — Cachet minoen	422
312. — Etiquette inscrite . . .	422
313. — Tablette minoenne. Tylis- sos.	423
314. — Inscription minoenne peinte	424

Figures.	Pages.
315. — Disque de Phaestos. . .	425
316. — Disque de Phaestos. . .	426
317. — Tablettes minoennes . .	427
318. — Vase avec inscription. Or- chomène.	428
319. — Cylindre chypriote. Lou- vre	429
320. — Cylindre chypriote. Lou- vre.	431
321. — Tête de Philistin. . . .	446
322. — Masque d'or. Mycènes . .	448
323. — Schakalascha. Médinet - Abou	451
324. — Sémite. Ibidem	453
325. — Cachet. Mochlos. . . .	455

[illegible]

TABLEAU COMPARÉ DES ANCIENS ALPHABETS

N.-B. — Les signes du protoalphabet sont restitués. La valeur des signes égéens est inconnue.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

PHOTOTYPES ET PLANCHES EN NOIR

	Pages.
Planche I. — La salle dite du trône. Cnosse	16
— II. — Mur ouest du palais de Cnosse	32
— III. — Hall aux colonnades. Cnosse.	40
— IV. — La grande salle du musée de Candie	64
— V. — Relief peint. Mochlos	80
— VI. — Patère de Dali. Louvre	288
— VII. — Patère de Dali. Louvre	304
— VIII. — Bronze votif de l'Ida. Musée de Candie	320
— IX. — Linteau chypriote. Louvre	432
— X. — Plan du palais de Cnosse	Fin du volume
— XI. — Carte de la Méditerranée mycénienne	—
— XII. — Tableau des anciens alphabets	—
— XIII. — Tableau synchrone	—

PLANCHES EN COULEUR

Frontispice. — Vase de Mochlos

Planche A. — 1. Coupe de Kamarès, provenant de Gournia ; 2. Vase de Mochlos.	48
— B. — Vase à étrier mycénien provenant de Gournia	144
— C. — Fresque au sanglier. Tirynthe	160
— D. — Face I du sarcophage peint de Haghia Triada.	400

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE de la deuxième édition	VII
AVANT-PROPOS de la première édition	IX
 CHAPITRE PREMIER. — La Crète Préhellénique.	
I. — De l'histoire à la protohistoire	1
II. — Gnosse	7
III. — Phaestos et Haghia Triada	21
IV. — Les divers types de tombe	28
V. — Céramique et chronologie	33
VI. — Le musée de Candie et l'art minoen.	57
 CHAPITRE II. — Les Cyclades.	
I. — Tombes primitives	82
II. — Théra	88
III. — Délos	93
IV. — Le commerce d'obsidienne dans la mer Égée et la fondation de Phylacopi (Milo)	98
V. — Les trois villes superposées du site de Phylacopi	101
VI. — La céramique	106
 CHAPITRE III. — Troie et la Troade.	
I. — Les installations successives sur le site de Troie	118
II. — La céramique en Troade	132
III. — Les civilisations de la Troie préhistorique et de la Troie homé- rique	137
 CHAPITRE IV. — La Grèce continentale et la civilisation mycénienne.	
I. — Mycènes, Tirynthe et le Péloponèse.	146
II. — D'Attique en Thessalie	174
III. — Comparaison des architectures minoenne et mycénienne	190
IV. — Origine et diffusion de la civilisation mycénienne	196
CIVILISATIONS PRÉHELLENIQUES.	31

CHAPITRE V. — Chypre.

Pages.

I. — Fouilles et fouilleurs	246
II. — Caractères généraux de l'époque néolithique et des âges du cuivre et du bronze	222
III. — La céramique	229
IV. — L'industrie du cuivre et du bronze avant l'âge du fer	247
V. — Objets divers. Fusaïoles. Cylindres et cachets. Bijoux. Ivoires.	269
VI. — Les premiers temps de l'âge du fer	278

CHAPITRE VI. — L'influence égéenne en Égypte et en Syrie.

I. — Les Égéens en Égypte	282
II. — L'influence égéenne, et particulièrement chypriote, en Palestine, Phénicie et Syrie	290
III. — Philistins, Zakkarou, Phelétiles et Kerétiles.	297
IV. — Art chypriote et art phénicien	303

CHAPITRE VII. — Cultes et Mythes.

I. — Lieux de culte.	327
II. — Objets cultuels.	338
III. — Idoles et gestes rituels	359
IV. — Mythes et légendes	378
V. — Culte des dieux et culte des morts	393

CHAPITRE VIII. — Les peuples Égéens.

I. — La navigation	414
II. — Les écritures égéennes et la question de l'alphabet	421
III. — La langue	437
IV. — La race	442

CONCLUSION. — La valeur documentaire des poèmes homériques	436
--	-----

INDEX ALPHABÉTIQUE.	461
-----------------------------	-----

TABLE DES FIGURES	473
-----------------------------	-----

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE	479
---	-----

TABLE DES MATIÈRES.	481
-----------------------------	-----

